www.e-rara.ch

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les moeurs, les usages, &c. des chinois

Nyon.

A Paris, MDCCLXXVI-MDCCXCI] 1776-1791

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 7092

Persistent Link: http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-28735

Tome onzieme.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

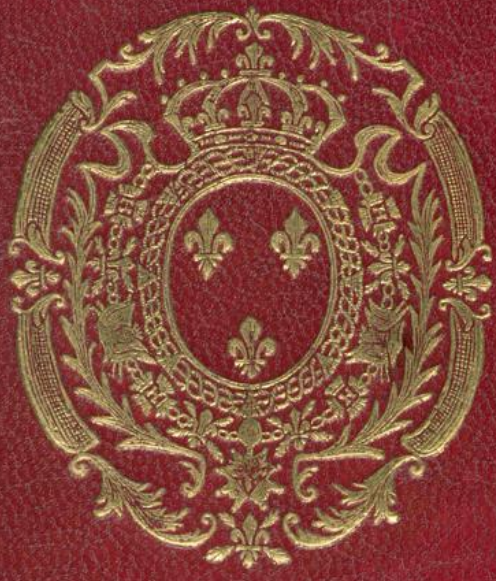
Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library



LEGAT
DR. MAX DOERNER
ORSELINA

~~Doc 17~~
Kar 7092:11

MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.

TOME ONZIEME.

MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.

TOME ONZIEME.

MÉMOIRES

CONCERNANT

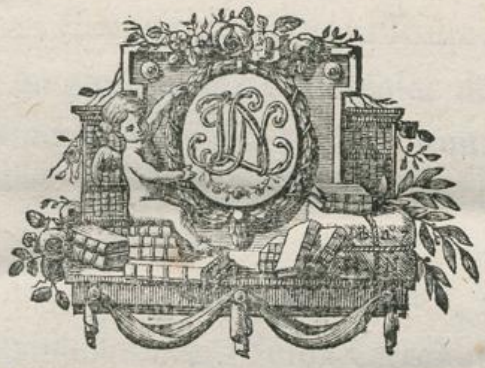
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS;

PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME ONZIEME.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

MÉMOIRES

CONCERNANT

L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS;

PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME ONZIEME.

AVERTISSEMENT.

EN jettant les yeux sur la longue liste des articles qui composent ce Volume, on verra que nous nous sommes attachés à le rendre intéressant, par l'importance & la variété des Mémoires que nous y avons rassemblés.

I. (1) Le premier article offre un exemple de ces Journaux météorologiques qu'on rédige avec la plus scrupuleuse exactitude, non-seulement dans les grandes Villes de la Chine, mais dans celles même du troisieme ordre : exemple qui, sans doute, mériteroit d'être imité en Europe. Quelles ressources ne trouveroit-on pas un jour dans ces Annales de la Nature, pour l'explication des différens phénomenes dont on pourroit suivre le fil, comparer les marches, combiner & peut-être prévoir les retours ? Les Journaux de cette espece, que nous publions ici, commencent environ deux siecles avant Jésus-Christ, & s'etendent jusques vers la fin du dix-septieme siecle de l'Ere chrétienne.

II. Nous publions aussi quelques autres Observations météorologiques & astronomiques plus récentes, faites à Péking par un de nos Missionnaires fran-

(1) Pages 2 & *suiv.*

çois (1) : nous donnons même le plan de l'Obſervatoire que ces Miſſionnaires avoient fait conſtruire il y a trente ans, & qu'on a réparé il y a dix ans ſur un meilleur plan (2).

III. Quelques articles traitent de cette partie de de la ſcience economique qui concerne les animaux domeſtiques : tels ſont deux Mémoires fort détaillés; l'un ſur les bêtes à laine (3), & l'autre ſur les chevaux (4).

IV. Pluſieurs Notices plus courtes, mais non moins curieuſes, ſont relatives à la botanique. De ce nombre ſont des obſervations ſur les plantes, les fleurs & les arbres de Chine, dont il ſeroit poſſible & utile d'enrichir la France (5); des détails ſur les pêchers connus en Chine (6), ſur un arbre peu connu même à Péking, qui reſſemble à l'acacia (7); ſur un autre de l'eſpece des mûriers (8), & qui, à divers egards, ſeroit précieux en France; ſur une plante dont on tire une jolie teinture rouge (9) : quelques notes ſur le bambou (10), la pivoine (11), le fébier chinois (12), *&c.*

V. On trouvera des articles en aſſez grand nombre

(1) Pag. 274 & *ſuiv.*
(2) Pag. 269 & *ſuiv.*
(3) Pag. 35 & *ſuiv.*
(4) Pag. 388 & *ſuiv.*
(5) Pag. 183 & *ſuiv.*
(6) Pag. 280 & *ſuiv.*
(7) Pag. 294 & *ſuiv.*
(8) Pag. 295 & *ſuiv.*
(9) Pag. 296 & 297.
(10) Pag. 353 & *ſuiv.*
(11) Pag. 470 & *ſuiv.*
(12) Pag. 493 & *ſuiv.*

ſur les minéraux : il y en a un ſur la Quinteſſence minérale de M. le Comte de la Garaye (1). Les autres ont pour objet le cinabre, relativement à l'uſage que les Chinois en font pour la Médecine (2) ; une matiere ſaline qu'ils emploient à blanchir le linge, & qu'ils nomment *kien* (3) ; une terre noirâtre, qu'ils appellent *chaux noire*, & dont ils ſe ſervent avec avantage pour leurs cimens & leurs mortiers (4) ; leurs diverſes eſpeces de vitriol (5) ; des ſels qu'ils nomment *nao-cha*, fort différens entre eux, & dont une eſpece reſſemble fort à notre ſel ammoniac (6) ; le charbon de terre de Chine, comparé à celui de France (7) ; le Borax, que les Chinois tirent du Thibet (8) ; & le cuivre blanc, vrai ou contrefait, naturel ou artificiel, dont ils font un grand commerce (9).

VI. On ne verra pas ſans intérêt diverſes remarques ſur leurs Arts, l'adreſſe avec laquelle ils travaillent le fer (10), leurs procédés dans la peinture ſur glaces, dont le ſecret leur eſt venu d'Europe (11), & dans la peinture ſur pierre (12), qui paroît être de leur

(1) Pag. 298 & *ſuiv.*
(2) Pag. 304 & *ſuiv.*
(3) Pag. 315 & *ſuiv.*
(4) Pag. 321 & *ſuiv.*
(5) Pag. 329 & 330.
(6) *Ibid.*
(7) Pag. 334.
(8) Pag. 343 & *ſuiv.*
(9) Pag. 347 & *ſuiv.*
(10) Pag. 361 & 362.
(11) Pag. 363 & 364.
(12) Pag. 366 & *ſuiv.*

invention ; la façon dont ils ſavent dorer ſans or (1), celle dont ils tirent d'une ſorte de perſicaire, qu'ils nomment *ſiao-lan*, un petit bleu ou demi-indigo, qu'ils emploient avec le plus grand ſuccès dans leurs teintures (2).

VII. Enfin, par rapport à leurs uſages & à leurs mœurs, on lira un ſavant Mémoire ſur l'uſage de manger de la viande en Chine (3) ; un autre ſur l'uſage général & très-ancien qui y eſt etabli parmi les perſonnes de tout rang, de ſe ſervir ſans ceſſe d'un plumail pour ſecouer la pouſſiere (4) : ce qui a fait que les plumails y ſont devenus, non pas ſeulement un meuble de beſoin, mais un meuble de décoration. Cet objet peut paroître de pure curioſité ; un autre plus important, eſt l'evaluation du taël d'argent, monnoie chinoiſe, dont on compare la valeur à celle des monnoies de France (5).

VIII. Nous indiquerons encore ici quelques obſervations ſur la gomme elaſtique, renfermées dans une Lettre de M. Bourgeois (6) ; on y verra auſſi, & peut-être avec ſurpriſe, que l'art d'imprimer avec des caracteres mobiles, n'eſt point ignoré en Chine. On pourroit croire qu'il eſt impraticable, vu le

(1) Pag. 351 & 352.
(2) Pag. 73 & *ſuiv.*
(3) Pag. 78 & *ſuiv.*
(4) Pag. 355 & *ſuiv.*
(5) Pag. 371 & *ſuiv.*
(6) Pag. 577 & *ſuiv.*

nombre

nombre des caracteres néceſſaires, qui ſembleroit devoir ſe monter au moins à cinquante mille : on aſſure (1) cependant qu'on s'en ſert tous les jours pour les Gazettes, qui ſans doute, par l'uniformité des faits qu'elles contiennent, n'exigent pas un ſi grand nombre de caracteres.

IX. Outre ces Lettres, nous en publions quatre autres, qui ſont toutes de M. Amiot, l'un de nos plus ſavans & de nos plus laborieux Correſpondans. Elles renferment un ſi grand nombre d'objets, que nous n'entreprendrons point de les indiquer tous ici; nous dirons ſeulement qu'on y trouvera des détails très-etendus & très-intéreſſans ſur les derniers evénemens qui ſe ſont paſſés en Chine : c'eſt le ſujet principal des Lettres ecrites le 22 Novembre 1783 (2), & le 29 Novembre de l'année ſuivante (3). Celle du 15 Novembre de cette même année, contient quelques expériences relatives à l'electricité & au magnétiſme, & des preuves de la perſuaſion où ſont quelques Chinois, que leurs Ancêtres ont connu l'art de s'elever dans les airs, & d'y faire route (4). La Lettre du 2 Octobre 1784, offre, entre autres choſes, le ſyſtême chinois ſur la formation du monde (5),

(1) Page 579.
(2) Pag. 501 & *ſuiv.*
(3) Pag. 580 & *ſuiv.*
(4) Pag. 569 & *ſuiv.*
(5) Pag. 526 & *ſuiv.*

le peuple primitif, la population de la terre, la civilisation des hommes, *&c.* On trouve aussi une critique des observations sur la Chine, que M. Sonnerat a insérées dans la relation de son voyage aux Indes (1). Dans cette même Lettre, M. Amiot parle de quelques Ouvrages chinois, qu'il nous a fait passer. Le plus important, sans contredit, est un Dictionnaire Mantchoux-Chinois, auquel il a ajouté la signification françoise de chaque mot (2). Nous espérons qu'il nous fera parvenir incessamment une *Grammaire*, qui mettra nos Savans à portée de profiter de ce Dictionnaire, & d'entendre les Livres Mantchoux, qui sont en assez grand nombre à la Bibliotheque du Roi. L'intelligence de cette Langue devient d'autant plus importante, qu'elle ouvrira dorénavant l'accès à toutes les connoissances des Chinois, l'Empereur ayant ordonné aux habiles Lettrés de ses Etats de traduire en Mantchou tous les Livres ecrits en Langue chinoise, dont le Recueil, auquel l'Empereur a ordonné de travailler, doit contenir 600 mille volumes (3).

M. Amiot nous annonçoit une vie de Confucius,

(1) Pag. 543 *& suiv. Voy.* aussi ce que nous avons publié sur le même sujet dans le neuvieme tome de ces Mémoires, pag. 12 *& suiv.*

(2) Pag. 516 *& suiv.*

(3) *Voy.* la Lettre de M. Bourgeois, p. 579. On sait que les volumes imprimés des Chinois, sont infiniment moins gros que nos volumes imprimés en Europe. Chaque subdivision d'un Ouvrage, fait d'ordinaire un volume.

ecrite par lui avec le plus grand ſoin & le plus grand détail (1) ; nous l'avons reçue depuis, & nous la donnerons dans le douzieme volume des Mémoires chinois, qui eſt ſous preſſe. Nous y joindrons les Deſſins relatifs à cette vie, qui nous ſont auſſi parvenus, & que nous faiſons actuellement graver.

Nous avons publié dans le quatrieme volume de ces Mémoires, la Traduction en proſe de pluſieurs pieces de Poéſie chinoiſe, tirées du *Ché-king*; Madame du Boccage, célebre par ſon goût, ſes connoiſſances & ſes talens, a pris plaiſir à en revêtir quelques-unes des ornemens de notre Poéſie. Nous allons uſer de la permiſſion qu'elle nous a donnée d'en enrichir notre Recueil.

Extrait d'une Lettre de Madame du Boccage, ecrite à Paris le 5 Juin 1785.

....Mon penchant pour les Chinois m'eſt héréditaire. Je le tiens de mes peres ; jugez combien je vous ai d'obligation de m'avoir fait connoître les Recueils qui concernent ce peuple eclairé depuis tant de ſiecles, & qui paroiſſent depuis pluſieurs années avec grand ſuccès. L'intérêt que le Public y prend, m'a donné l'envie de mettre en vers françois quelques-unes des Poéſies chinoiſes qu'ils renferment. Vous me direz peut-être,

(1) Lettre de M. Amiot, ecrite de Péking le 2 octob. 1784, p. 515 & 516.

qu'elles ſont auſſi-bien dans la proſe de nos Savans Miſſionnaires ; mais (quoique mon âge, depuis long-tems, me défende cet amuſement) j'en ai trouvé, je l'avoue, à joindre mes penſées à des idées nées, il y a 600 ans, à 6000 lieues de moi, &c. &c. &c.

LE JARDIN DU SAGE *SÉE-MA-KOUANG* *,

Imité du Chinois.

POUR cacher leurs chagrins, ou montrer leur richeſſe,
Que tant d'ambitieux elevent des Palais ;
Moi, j'ai fait un réduit pour reſpirer en paix,
Y loger mes amis, y chercher la ſageſſe :
Trente arpens ont ſuffi pour ce noble projet.

Au centre des Jardins eſt un Sallon d'etude ;
Par les Livres choiſis dont j'y fais mon objet,
L'eſprit de nos Aïeux vit dans ma ſolitude ;
Avec eux je converſe, & trouve en leurs Ecrits
Des maximes, des mœurs dont mon cœur eſt epris :
L'amour du bien public, le reſpect des Ancêtres ;
Les Fils ſoumis au Pere, & l'Eſclave à ſes Maîtres.
Tandis que je contemple un ſi touchant tableau,
Quelquefois, ſans deſſein, cherchant des lieux champêtres ;
Je me trouve arrêté par le lit d'un ruiſſeau ;
Je ſuis ſon doux murmure, & le vois dans ſa courſe
Former un labyrinthe où l'onde, en cent détours,
Coule au Midi, ſerpente & revient vers ſa ſource :
Des cygnes, qu'on admire, y chantent leurs amours.
Plus haut, ſur un rocher d'où l'eau tombe en caſcade,
S'eleve en pointe un *Kiosk* ** que ſoutient une arcade ;

* Miniſtre des Empereurs *Jen-tſoung*, *Yng-tſoung*, &c., vers l'an 1060 à 1086.

** Pavillon Chinois.

L'Art joint à la Nature, y charme l'œil surpris.
Sur le penchant du mont, de terrasse en terrasse,
La grenade au jasmin en cercles s'entrelasse,
Et forme, pour appui, des treillages fleuris.
Quel terrein eclatant au pied de ces collines!
Un sable emaillé d'or, peint des couleurs d'Iris,
Entoure un lac où l'Art mit des plantes marines,
Et sur un coquillage en fit naître à son gré:
Un côté de ce lac de roseaux est paré;
L'autre, sous des bambous présente une chaumiere,
Où le Pêcheur adroit peut serrer sa moisson.
L'eau qui sort du bassin coule dans un vallon,
Où la chûte d'un roc qui lui sert de barriere,
L'oblige d'arroser des gazons toujours verds:
Après de longs circuits, l'onde ecume, s'agite;
Sous un antre profond enfin se précipite,
Et ce fracas qui plaît, retentit dans les airs.

En quittant ces vallons, vers le Nord on admire
Un monument qu'ici j'aurois peine à décrire;
La base est un triangle, & son toit est quarré;
Cent sonnettes d'airain ornent son front doré.
Un autre en rond s'eleve, & sur ce belvedere,
Par un balcon tournant on arrive à son gré.
De-là, quand le soleil quitte notre hémisphere,
L'instant du crépuscule, où s'eteint la lumiere,
Nous peint tous les objets sous un aspect nouveau.
Notre ame a plus d'essor dans l'ombre & le silence;
L'immensité l'etonne, & l'homme instruit, qui pense,
Ne voit que son néant dans ce vaste tableau.

Au Levant, à l'ecart, se trouve une contrée
Où d'utiles parfums préviennent nos desirs;
Jamais de cet enclos ne sortent les Zéphirs;
Les bois aux Aquilons en défendent l'entrée;
Et ces bois, d'orangers, citronniers, grenadiers,

Pleins de fleurs & de fruits en tous tems prêts d'eclore,
Terminent ces beaux lieux, où naît ici l'Aurore.

Des vallons au Couchant, plantés de peupliers,
Laiſſent voir ſur les monts des débris de portiques :
Le tems en a détruit les ornemens ruſtiques ;
Mais ce champ pittoreſque offre un riche horiſon ;
Une grotte au-deſſous s'arrondit en ſalon ;
La voûte à la lumiere ouvre un large paſſage,
D'où ſort, en ſerpentant, une vigne ſauvage :
Là, dans la canicule, à l'abri du ſoleil,
Sur un ſopha de mouſſe, orné par la Nature,
On vient prendre le frais & goûter le ſommeil :
Un jet-d'eau, dont à peine on entend le murmure,
Y creuſe, goutte à goutte, un vaſe propre au bain ;
Sous la voûte cette eau ſe pratique une iſſue,
Et ſortant du rocher, forme un vaſte baſſin :
Séjour délicieux, où tout plaît à la vue !
Des poiſſons peints en pourpre y brillent ſous les eaux ;
Les nénufars fleuris en parent le rivage,
Et dans l'air on y voit voltiger mille oiſeaux.
Une autre iſle, à mes vœux promettant plus d'ombrage ;
Un nouveau charme accroît mes deſirs curieux ;
J'y vole, & des cailloux le mobile aſſemblage,
Retarde en vain mes pas. Mais pour quitter ces lieux,
Le vallon n'a d'ouvert qu'un tortueux paſſage ;
Un ſeul ſentier conduit au ſommet des côteaux :
Là, ſur de ſimples murs, s'offre un toit de roſeaux.
L'Art n'avoit nul beſoin d'en orner la ſtructure ;
On y découvre au loin l'aſpect de la Nature.
Ce ſpectacle ſuffit pour charmer les regards ;
Du monde, en raccourci, ces champs montrent l'image.
Que vois-je ? un fleuve * immenſe en deux bras ſe partage ;
Son cours majeſtueux porte de toutes parts
Tous les mets & les biens dont on chérit l'uſage ;

* Le *Kiang*, Fleuve de Chine.

Il nourrit les Cités ; on voit de leurs remparts
Cent barques sur les flots, & sur ce beau rivage
Des bergers, des troupeaux, & d'heureux moissonneurs.
La mer & l'horison, peints de mille couleurs,
Terminent au Midi ce vaste payſage.

Dans mon Salon d'etude, au sein de mon jardin,
Quand j'ai trop réfléchi sur les Livres que j'aime,
Mon lac m'offre un esquif : je le conduis moi-même ;
Et jouis, en ramant, des charmes du matin.
Si le soleil paroît, je cherche un lieu plus sombre.
Sous un chapeau de paille, où ma tête est à l'ombre,
Assis sur des gazons, à l'abri d'un bosquet,
Je charme mes loisirs par la pêche au filet,
Et contemple les jeux des habitans de l'onde.
Armé de mon carquois, souvent je suis en vain
La fugitive proie où mon espoir se fonde ;
Ou plus heureux, j'immole ou le cerf ou le daim.
Hélas ! ces animaux, plus sages que les hommes,
Connoissant le danger, evitent d'y tomber ;
Et nous, des passions esclaves que nous sommes,
Leur faux bien, qui nous luit, nous y fait succomber.

Si je trouve en passant un baume salutaire,
Je le cueille avec soin ; & si, dans mon parterre,
Une fleur me séduit, j'en savoure l'odeur :
L'autre a soif, je l'arrose, & la plante voisine
Profite des secours qu'à d'autres je destine.
Combien de fois mes fruits m'ont-ils, pour mon bonheur,
Rendu le goût perdu par le luxe des tables !
Quoi ! cueillis par mes mains en sont-ils plus exquis ?
Non : mais leurs jus divers m'en sont plus agréables,
Et les dons que j'en fais charment plus mes amis.
Vois-je un jeune bambou, j'en taille le feuillage.
La pointe d'un rocher, un bois, un beau rivage,
Au repos tout m'invite ; & sur le bord des eaux
J'aime à voir le brochet y pêcher à la nage.

A peine ſuis-je aſſis, que, laſſé du repos,
Je charme avec mon *kin* * les oiſeaux que j'appelle;
J'examine leurs mœurs, & le ſoleil couchant
M'a vu plus d'une fois ſuivre dans l'hirondelle
De l'amour maternel le ſoin vif & touchant,
L'adreſſe d'un milan, & l'oiſeau qu'il enleve.

Je reſte encore aſſis, & la lune ſe leve,
Diſois-je à nos echos.... Hé bien, ce doux flambeau
Donne à cette retraite un coloris nouveau.
Le murmure des eaux, le bruit ſourd des feuillages,
Et la terre & les cieux, tout parle à mes eſprits.
J'ecoute, je m'egare; en quittant ces rivages
La nuit s'avance, & l'air glace mes ſens ſurpris.
N'importe; à pas comptés j'arrive à ma demeure,
J'y cherche le ſommeil; s'il me fuit d'heure en heure;
Ou qu'un rêve m'eveille, alors je vois les cieux
S'embellir des rubis qui font briller l'aurore.

Quelquefois mes amis viennent dans ces beaux lieux
Partager mes plaiſirs, ou les y faire eclorre,
Me lire leurs ecrits, entendre auſſi les miens,
De la Philoſophie exalter les vrais biens,
Et d'un repas frugal goûter en paix les charmes;
Et tandis que la Cour cherche la volupté,
Que le vice en faveur rit de la probité,
Et que l'ambitieux vit le cœur plein d'alarmes,
Nous cherchons la Sageſſe: hélas! mes foibles yeux
L'apperçoivent à peine à travers un nuage.
Puiſſe-t-il s'eclaircir, même par un orage!
La ſolitude alors rempliroit mon eſpoir.

Que dis-je? Pere, Epoux, Lettré, chargé d'affaires,
Ma vie eſt-elle à moi? non. Faiſons mon devoir.

* Inſtrument de muſique des Chinois.

Loin

Loin d'ici tout m'appelle : adieu, bois ſolitaires.
Je dois à mon pays compte de mes loiſirs :
Adieu, mon cher jardin, objet de mes deſirs ;
Si de mes jours l'Envie empoiſonne la courſe,
Pour m'en dédommager, garde-moi tes plaiſirs :
Bientôt, dans mes ennuis, tu ſeras ma reſſource.

LE LABOUREUR,

Poéſie traduite du Chinois King-ting-tſi-tching.

CE n'eſt point chez le Laboureur
Qu'on entend gémir la douleur ;
La ſanté, les ſoins, l'innocence,
Le font heureux ſans qu'il y penſe.
Un ſonge en lugubre appareil,
N'oſe même, dans ſon ſommeil,
Troubler ſon ame. Un toit ruſtique
Couvre ſa cabane de brique ;
La porte en ferme mal l'enclos :
Mais la Paix, qui toujours l'habite,
Des hôtes change en bien les maux.
Leur Chef, que nul projet n'agite,
Fait ſon bonheur de ſes enfans,
Et par ſes ſoins & ſa culture,
Jouit des bienfaits qu'en tout tems
Accorde aux humains la Nature.
Du Printems il chérit les fleurs ;
Le chant des oiſeaux l'intéreſſe ;
L'Aurore lui peint des couleurs
Qu'un Courtiſan, dans la molleſſe,
Ne vit jamais : & dans l'Eté
Ses moiſſons à ſon gré mûriſſent.
L'Automne eſt ſa félicité ;
Ses greniers de biens ſe rempliſſent.

S'il ſent de l'Hiver les frimas,
C'eſt ſans goutte, toux, ni catarres.
Que ſes plaiſirs ſont doux & rares!
A table on lui ſert peu de plats;
Mais ſes voiſins & ſa famille
Flattent plus ſon cœur & ſes ſens,
Que les grands feſtins de la Ville.
Aux ſiens regnent les ris, les chants:
Veut-il en prolonger la joie?
Son vin n'eſt pas du bon canton,
Mais ſon ame n'eſt point en proie
Aux craintes d'un ſecret poiſon.
Les mets, qu'il doit à ſa culture,
Son epouſe les a choiſis;
Et par les ſoins de la Nature,
Son appétit les trouve exquis.
Le fumet du gibier Tartare,
Vaut-il l'attrait (aux Grands ſi rare)
De vivre en pere avec ſes fils?
L'un lui ſert ſa pêche abondante;
L'autre un oiſeau pris au filet.
Sa fille, en rougiſſant, préſente
Des fruits ſecs gardés en ſecret.
Heureux epoux! trop heureux pere!
Son univers eſt ſa maiſon,
Et ſon tréſor eſt ſa moiſſon.
De ſes fils il chérit la mere;
Il ne voit que des yeux contens;
Et pour exercer ſa tendreſſe,
Sa famille s'accroît ſans ceſſe.
Il parle à ſes fils du vieux tems;
De leurs petits qui l'environnent,
Il prend les fleurs qui les couronnent;
Et par cent jeux s'en fait chérir.
Peu deſirer eſt s'enrichir.
Satisfait de ſon héritage,

Tandis que dans ſes longs travaux
Ses enfans aident ſon courage,
Sa femme tourne ſes fuſeaux,
Et ſous ſes toits, avec ſes filles,
Fait mille vœux pour ſon retour.
Mais cet objet de ſon amour
Quitte à regret ſes ſoins utiles;
Le dos d'un bœuf pour paſſer l'eau,
Lui ſert d'un agile bateau.
La faim à revenir l'excite;
Il rejoint ainſi ſon hameau.
Ce lieu retiré qu'il habite,
Le délivre des importuns.
Vient-il un ami, qu'il invite;
Il lui préſente des parfums;
La volaille qu'il fait eclorre
Fait l'ornement de ſon repas;
Et ſi quelqu'un arrive encore,
On le reçoit ſans embarras:
Du vin qu'on verſe il ſe contente;
Et la joie en accroît d'autant.
On ſe quitte en ſe promettant
De ſe revoir; & cette attente
Les charme tous. L'ami qui ſort,
Dit le bon pere, eſt un vrai Sage;
Mes chers enfans, après ma mort
Mettez ſes conſeils en uſage.
Il eût pu, devenant Lettré,
Avoir des Emplois à ſon gré;
Il aime mieux vivre au village.
Le reſte du ſoir, le vieillard
L'exalte ainſi. Mais il eſt tard;
La nuit vient, chacun ſe retire,
S'endort ſans crainte, & chaque jour
La concorde, dans ce ſéjour,
Nourrit les vertus qu'elle inſpire.

LE SOLITAIRE.

MON Palais eſt un creux de roche,
Large trois fois de ma hauteur;
Le luxe jamais n'en approche:
Mais l'ordre, d'où naît le bonheur,
Toujours l'habite. Et pour parure,
Mon habit eſt un long manteau;
Du riz, des fruits, ma nourriture:
Pour mon thé, j'ai d'excellente eau,
Et pour Médecin la Nature.
Une peau de tigre eſt mon lit;
Des joncs treſſés, ma couverture.
Ce meuble ſimple me ſuffit.
Le jour c'eſt mon ſiege; & la nuit,
Sans verroux, ſans peur & ſans armes,
Du ſommeil j'y goûte les charmes.
Ma lampe brille d'un côté,
De l'autre un vaſe où je reſpire
L'odeur des fleurs que l'œil admire.
Le chant des oiſeaux, en Eté;
L'Hiver, au loin, le vent qui gronde;
Plus près, le murmure de l'onde,
Sont le ſeul bruit qu'ici j'entends.
Mon mur, au jour, laiſſe un paſſage.
Ma porte eſt cloſe; mais le Sage
En trouve l'entrée en tous tems:
Aux fous, aux ſots elle eſt fermée.
Sans être un *Bonze* au front raſé,
Sans jeûner comme un *Tao-ſé*,
Pour le bien mon ame eſt formée,
Et le goût du vrai m'y conduit.
Sans loix, ſans diſciple & ſans maître,
Je ne cherche point à connoître

La cauſe dont l'effet ſéduit,
A raiſonner ſur l'art d'ecrire,
A m'en ſervir pour la ſatire,
Ou pour gagner un grain d'encens,
Encor moins pour flatter les Grands:
Je n'ai nuls projets, nulle adreſſe;
Heureux ſans gloire & ſans richeſſe,
Les voluptés & le plaiſir
Ne me coûtent pas un deſir.
Goûter en paix ma ſolitude,
Eſt mon affaire & mon etude;
Le loiſir ſuit par-tout mes pas,
Et loin de moi fuit l'embarras.
J'admire les cieux, & mon âme
De l'amour des vertus s'enflâme.
Vers la terre ſi j'ai les yeux,
Satisfait des dons précieux
Qu'elle offre à nos beſoins, j'oublie
Les maux & les ſoins de la vie.
Des humains ſubiſſons la loi;
Un jour ſuit une autre journée;
Un an m'amene une autre année;
Bientôt je verrai, ſans effroi,
Finir ainſi ma deſtinée,
Et n'aurai vécu que pour moi.

En peignant ſon ſauvage aſyle,
Si ce Chinois, moins perſonnel,
Montroit ſa vertu plus utile,
On lui dreſſeroit un autel.

Remarque du Traducteur.

FABLE de l'Hirondelle du Chinois See-ma-kouang.

LE Printems a chez moi conduit deux hirondelles ;
Pour baſe de leur nid mon donjon fut choiſi :
Mais pour le bâtir, quel ſouci !
Ce couple cherche à tire-d'ailes
Du ciment, du duvet, pour y poſer leurs œufs ;
Et l'inſtant d'en avoir mit le comble à leurs vœux.
La ponte fut de quatre ; il faut les faire eclorre.
La mere, ſous ſon ſein, en voit reſpirer deux,
Et bientôt naître deux encore.
Leurs cris aigus, ſans ceſſe appellent ſes ſecours ;
Les mouches, la fourmi ſe trouvent avec peine ;
Rien ne les raſſaſie, & ſa recherche eſt vaine.
Pour nourrir ſes enfans, au jeûne elle a recours :
La langueur du beſoin dans ſes regards eſt peinte ;
L'amour ſeul la ſoutient, & ſes ſoins aſſidus
L'epuiſent : mais pour eux, ne furent point perdus ;
Les petits, gros & gras, dorment la nuit ſans crainte ;
En plumes changent leur duvet,
Voltigent ſur leur nid, & leur bec indiſcret
En veut déjà rompre l'enceinte :
Enfin, pour en ſortir leur aile prend l'eſſor.
Tandis qu'un champ voiſin leur offre une retraite ;
Que dans le choix des fruits leur ſoif trouve un tréſor ;
La mere fend les airs, & d'une ame inquiete
Approche du nid vuide, & s'en eloigne en pleurs :
L'echo rend les accens de ſa triſteſſe amere.
Hirondelle affligée, à l'inſtant où ta mere
Te vit quitter ton nid, dépeins-toi ſes douleurs :
De les calmer alors, as-tu fait ton etude ?
Aujourd'hui ſouviens-toi de ton ingratitude.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

Avertissement. Pag. v

II. *Chroniques météorologiques*, 1

III. *Des Bétes à laine en Chine*, 35

IV. *Préparation du petit indigo*, 73

V. *Mémoire sur l'usage de la viande en Chine*, 78

VI. *Observations sur les Plantes, les Fleurs & les Arbres de Chine, qu'il est possible & utile de se procurer en France*, 183

VII. *Notices sur différens objets d'Astronomie, de Botanique, de Chymie*, &c. : *réparations & additions faites à l'Observatoire bâti précédemment dans la maison des Missionnaires françois à Péking, par M. Collas, Missionn.* 269

VIII. *Observations astronomiques, faites à Péking, en 1775, par le méme*, 274

IX. *Le Pêcher, par feu M. Cibot, Missionnaire*, 280

X. *Notices sur le* Mou-chou-kao-tsée, *le* Chou-keou, *& le* Tsée-tsao, *par le méme*, 294

XI. *Extrait d'une Lettre de feu M. Collas, Missionnaire à Péking, sur la Quintessence minérale de M. le Comte de la Garaye*, 298

XII. *Notice sur le Cinabre, le Vif-argent & le* Ling-cha, *par feu M. Cibot, Missionnaire*, 304

XIII. *Extrait d'une Lettre de feu M. Collas, Missionnaire, sur un sel appellé par les Chinois*, Kien, 315

XIV. *Extrait d'une Lettre du méme ; 1°. sur la Chaux noire de Chine ; 2°. sur une matiere appellée* Lieou-li, *qui approche du verre ; 3°. sur une espece de mottes à brûler*, 321

XV. *Extrait d'une Lettre du même, sur le* Hoang-fan *ou Vitriol, le* Nao-cha *ou Sel ammoniac, & le* Hoan-pe-mou, 329

XVI. *Notice sur le Charbon de terre, par feu M. Collas*, 334
XVII. *Notice sur le Borax, par feu M. Cibot, Missionnaire*, 343
XVIII. *Notice sur le Cuivre blanc de Chine, le Minium & l'Amadou, par feu M. Collas*, 347
XIX. *Notice sur un Papier doré sans or, par le même*, 351
XX. *Notice sur le Bambou, par le même*, 353
XXI. *Notice sur les Plumails chinois, par feu M. Cibot*, 355
XXII. *Diverses Remarques du même sur les Arts-Pratiques en Chine*, 361
I. *Sur les Ouvrages en fer*, ibid.
II. *Sur l'art de peindre sur les glaces*, 363
III. *Sur l'art de peindre sur des pierres*, 366
XXIII. *Mémoire de feu M. Collas, sur la valeur du taël d'argent en monnoie de France*, 371
XXIV. *Mémoire sur les Chevaux, par feu M. Cibot*, 388
XXV. *Notice sur la Pivoine, par le même*, 470
XXVI. *Notice sur le* Tsao-kia *ou Fébier chinois, par le même*, 493
XXVII. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, Missionnaire, ecrite de Péking le 22 Novembre 1783*, 501
XXVIII. *Extrait d'une autre Lettre du même Missionnaire, ecrite de Péking le 2 Octobre 1784*, 515
XXIX. *Extrait d'une autre Lettre du même Missionnaire, ecrite de Péking le 15 Novembre 1784*, 569
XXX. *Extrait d'une Lettre de M. Bourgeois, Missionnaire, ecrite de Péking le 19 Novembre 1784*, 577
XXXI. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, ecrite de Péking le 29 Novembre 1784*, 580

Fin de la Table.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.

CHRONIQUES MÉTÉOROLOGIQUES.

AVANT-PROPOS.

IL eſt bien remarquable que la Chine, quoique devenue idolâtre & infidelle depuis tant de ſiecles, défere à la pratique des premiers âges, juſqu'à charger l'Hiſtoire de faire le récit détaillé des calamités & des fléaux naturels de chaque année, pour inſtruire une génération par les deſtinées de celles qui ont précédé, & apprendre à tous les ſiecles que le ſort des peuples & des Empires ne tient à rien d'humain. Bien plus, de crainte que cette grande & importante inſtruction ne perdît de ſa force, ou du moins de ſon intérêt, en embraſſant tout l'Empire pour une Dynaſtie entiere, on l'a fait entrer pour toutes les Dynaſties du Gouvernement, dans les Annales particulieres des Provinces, & même des grandes villes avec leur diſtrict.

Il nous a paru qu'il ſeroit utile à notre Occident, de connoître quelque choſe de cette portion des Annales de la Chine. Toute

autre voie que celle de la traduction, prête trop aux soupçons, aux défiances & aux doutes, nous l'avons choisie sans hésiter; mais mesurant notre entreprise sur notre loisir, nous nous sommes bornés à deux villes autrefois Capitales de l'Empire. Il est inutile d'avertir que, comme on tient regiſtre jour par jour dans chaque ville, même du troisieme ordre, de tous les evénemens météorologiques, cette portion d'Hiſtoire est très-exacte & très-sûre; cependant nous remarquerons pour quelques Lecteurs, que quand on rédige ces Journaux, on néglige ce qui est trop commun. Du reste on fait un article à part des troubles, révoltes, sieges, incendies & autres calamités qui viennent des hommes & du malheur des tems.

Nos Naturaliſtes, nos Phyſiciens & nos Savans ont les grandes Annales de la Chine à la Bibliotheque du Roi, pour toutes les Dynaſties; qu'ils se consolent du silence des Hiſtoires d'Occident, sur les tremblemens de terre, les sécheresses, les pluies, les froids & les chaleurs extraordinaires, dont ils voudroient tant savoir la suite: ils la trouveront pour plus de vingt siecles dans l'Hiſtoire de ce grand Empire.

CHRONIQUES MÉTÉOROLOGIQUES

De Kiang-ning-fou (1), *aujourd'hui Capitale de la Province du* Kiang-nan, *autrefois Capitale de l'Empire sous pluſieurs Dynaſties.*

Années avant J. C.

190. En eté, grande sécheresse: les eaux du *Kiang* furent très-basses.

185. Débordement du *Kiang* en eté.

180. Débordement du *Kiang* en eté.

(1) Ou *Nan-king* selon son ancien nom.

ANNÉES APRÈS J. C.

68. Grande sécheresse dans un district.

113. Montagnes qui s'écroulent en 47 lieux différens.

124. Tremblement de terre du côté de l'Orient.

131. A la cinquieme lune, les vers-à-soie sauvages se multiplierent dans un district, & donnerent des cocons gros comme des œufs.

134. A la neuvieme lune, la gelée blanche ruina les moissons.

136. Il n'y eut point de pluie depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'eté.

137. A la cinquieme lune, tremblement de terre à l'Est du *Kiang*.

139. A la premiere lune, tremblement de terre encore du même côté.

141. A la premiere lune, grande neige: elle avoit trois pieds de haut dans la campagne.

147. Famine à *Yang-tcheou*.

197. Famine sur les rives du *Kiang* & du *Ouei*: les hommes se nourrissoient de cadavres.

243. Tremblement de terre en eté: il renversa plusieurs colonnes du Palais, des bâtimens, & un pont.

248. Tremblement de terre à l'Est du *Kiang*.

250. A la huitieme lune, plusieurs montagnes s'ecroulerent, une petite riviere franchit ses bords.

251. A la huitieme lune, très-grand vent; les eaux du *Kiang* & de la mer inonderent subitement le plat-pays, & y porterent huit pieds d'eau; les cedres & sapins de la sépulture impériale, furent renversés en grand nombre; & le toit d'une des portes de la ville fut emporté par le vent & comme semé çà & là.

254. A la septieme lune, débordement du *Kiang*.

258. Vent violent & extraordinaire, qui paroissoit faire le

tour de l'horiſon & eut cinq repriſes : il fut ſuivi de pluſieurs jours de brouillards & d'obſcurité.

261. A la cinquieme lune, grande pluie : les ſources ſe déborderent avec violence.

262. A la huitieme lune, grand vent, tonnerre, eclairs très-vifs, orage : les ſources ſe déborderent avec violence.

281. A la ſeconde lune, tremblement de terre à *Tan-yang.*

283. Grandes eaux en hiver à *Yang-tcheou.*

284. A la huitieme lune, tremblement de terre à *Tan-yang.*

289. A la premiere lune, tremblement de terre à *Tan-yang.* A la quatrieme lune, tremblement de terre dans tout le *Kiang-nan.*

290. A la douzieme lune, tremblement de terre à *Yan-yang.*

295. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou :* la Cour envoya un Cenſeur de l'Empire pour viſiter le pays, y porter & y faire diſtribuer des aumônes aux pauvres. A la douzieme lune, grêle dans deux diſtricts, ſuivie d'une grande neige.

296. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou.*

299. A la premiere lune, tremblement de terre à *Tan-yang.*

309. Grande ſéchereſſe en eté : le *Kiang* fut comme à ſec.

318. A la ſixieme lune, ſéchereſſe. A la douzieme lune, trois grands diſtricts furent affligés par la diſette, & ſecourus par la Cour.

320. A la quatrieme lune, grande famine à l'Eſt du *Kiang :* tous les Mandarins eurent ordre de ſecourir le peuple & de ne rien cacher ſur ſes beſoins : tremblement de terre à *Tan-yang.*

322. A la huitieme lune, vent ſubit & violent qui fit ecrouler des maiſons, renverſa les ſaules du chemin impérial, & ſouffla de différens côtés, quelquefois de pluſieurs en même tems. A la dixieme lune, grands brouillards, vapeurs noires qui cacherent le ſoleil, la lune & le ciel dans la Capitale, au point de ne laiſſer

aucune clarté. A la onzieme lune, grande séchereſſe dans la Capitale : les plaines & vallées des environs furent à ſec.

323. A la premiere lune, brouillard jaune & epais, dans la Capitale & aux environs. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*. A la ſeptieme lune, tremblement de terre ſenſible aux colonnes du Palais.

324. A la quatrieme lune, grande grêle dans la Capitale, qui tua beaucoup de moineaux & d'hirondelles.

327. A la cinquieme lune, grandes eaux dans la Capitale.

329. A la ſeconde lune, grande pluie, diſette dans la Capitale : le riz coûtoit 10,000 deniers le boiſſeau. A la ſeptieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*.

330. La moiſſon du bled & du riz manqua ; la famine fut très-grande.

335. A la ſeconde lune, grande famine à *Yang-tcheou* & dans tout le diſtrict : la Cour fit ſecourir le peuple par les Mandarins.

336. A la ſeptieme lune, famine à *Yang-tcheou* : on ouvrit les greniers de l'Empire pour ſecourir le peuple.

342. A la premiere lune, grande pluie dans la Capitale.

359. A la huitieme lune, tremblement de terre dans la Capitale ; le bruit de ſon approche & de ſes ſecouſſes reſſembloit à celui du tonnerre.

363. A la quatrieme lune, tremblement de terre à *Yang-tcheou*.

366. A la ſixieme lune, grandes eaux dans la Capitale : quelques barques furent briſées ou emportées par le *Kiang* : les riz furent ſubmergés & détruits dans quelques diſtricts.

373. A la troiſieme lune, grand vent dans la Capitale, ſuivi d'un grand incendie.

380. A la ſixieme lune, tremblement de terre : quatre colonnes du Palais furent renverſées.

381. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Yang-tcheou*, & grande famine à l'Eſt du *Kiang*.

383. A la seconde lune, brouillard jaune & épais sur tout l'horison.

389. A la douzieme lune, pluie : les arbres furent gelés.

390. A la huitieme lune, tremblement de terre dans la Capitale.

391. A la cinquieme lune, les sauterelles venues en nuées du midi, s'arrêterent dans un district, & en dévorerent les moissons.

392. A la sixieme lune, tremblement de terre; débordement dans un district; sécheresse en hiver.

396. A la dixieme lune, grande neige.

402. A la dixieme lune, brouillard jaune & ténébreux sans pluie.

403. Famine horrible dans la Capitale : les hommes s'entre-dévoroient.

404. A la seconde lune, débordement de la mer pendant la nuit : plus de dix mille barques furent surprises & emportées çà & là : beaucoup périrent avec les matelots, sans pouvoir être secourues. Même débordement à la douzieme lune les deux années suivantes.

409. A la cinquieme lune, grêle dans un district.

415. A la septieme lune, grandes eaux dans la Capitale; elles firent ecrouler un grand Temple, & occasionnerent par-là un incendie.

427. A la cinquieme lune, peste dans un district : les Médecins de la Cour accoururent en vain; point de maisons sans malades : l'Empereur donna des cercueils aux morts.

429. Grandes eaux pour la seconde fois à la sixieme lune : les Envoyés de la Cour vinrent préside aux aumônes de la Cour.

431. Grande sécheresse dans le district de *Yang-tcheou*.

432. Au printems, grêle à *Tan-yang* : elle fut beaucoup plus funeste aux hommes & aux animaux dans le district de *Piao-yang*.

434. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un district,

435. A la quatrieme lune, tremblement de terre dans un diſtrict. A la ſixieme lune, grandes eaux dans un autre.

442. A la cinquieme lune, qui etoit intercalaire, grandes eaux à *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour parcoururent les campagnes, & préſiderent à la diſtribution des aumônes de l'Empereur.

444. A la ſixieme lune, pluie de cent jours de ſuite dans le diſtrict de *Kien-kang*.

447. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Tan-yang*: maladies epidémiques, peſte: les envoyés de la Cour parcoururent tous les diſtricts & y firent diſtribuer des remedes.

451. A la ſixieme lune, grande ſéchereſſe dans un diſtrict: elle fut ſuivie de beaucoup de maladies populaires.

452. A la ſeconde lune, tonnerre, pluie, neige. A la troiſieme lune, grand vent qui renverſa les arbres & en arracha beaucoup avec leurs racines. A la cinquieme lune, les pluies ruinerent les moiſſons dans un diſtrict. A la douzieme lune, brouillard jaune qui couvrit tout l'horizon.

457. A la premiere lune, grandes pluies dans un diſtrict: les Envoyés de la Cour firent diſtribuer du riz. A la quatrieme lune, la peſte déſola *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour firent diſtribuer des remedes: les morts etoient en ſi grand nombre qu'il n'y avoit pas aſſez de gens en ſanté pour les enterrer; les Mandarins les faiſoient porter dans de grandes foſſes. A la cinquieme lune, vapeurs noires & infectes; elles parcoururent l'horizon & ſe diſſiperent.

461. A la ſeptieme lune, grandes pluies à *Tan-yang*: les Envoyés de la Cour parcoururent toutes les campagnes, & firent diſtribuer du riz, famille par famille, à tous les pauvres.

464. A la quatrieme lune, grand vent: il renverſa pluſieurs grands bâtimens.

465. Le riz n'avoit pas de prix en hiver dans quelques diſtricts:

la famine fut si grande que les chemins etoient pleins de morts ou de mourans; on ne put donner au peuple, dans deux districts, qu'une bouillie claire de riz.

466. A la sixieme lune, grande pluie. A la neuvieme lune, grand vent.

467. A la premiere lune, pluie suivie de neige: les Envoyés de la Cour firent distribuer des secours à tous ceux qui avoient des emplois.

472. A la sixieme lune, grandes pluies: la Cour fit secourir les pauvres de deux districts.

473. A la huitieme lune, sécheresse.

475. A la troisieme lune, grandes eaux: les Envoyés de la Cour firent distribuer ses aumônes. A la cinquieme lune, grêle.

477. A la seconde lune, tremblement de terre.

487. A la sixieme lune, grandes eaux & inondations: les Envoyés de la Cour se porterent en chaque endroit pour soulager le peuple, & lui faire distribuer du grain.

488. A la quatrieme lune, on trouva un sapin entier pétrifié.

492. A la troisieme lune, tremblement de terre du côté de l'Est: une montagne s'écroula. A la sixieme lune, grandes pluies: la Cour fit secourir le peuple.

495. A la seconde lune, tremblement de terre.

499. A la septieme lune, grand vent qui arracha les arbres, désola les jardins, ebranla & renversa une infinité de maisons; il fut suivi d'un grand abattis d'eau: la Cour donna le bois des cercueils pour les morts, & des aumônes pour les pauvres.

500. Grande sécheresse dans la partie orientale des bords du *Kiang*: la mesure de bled se vendoit 5000 deniers; beaucoup parmi le peuple moururent de faim.

501. Maladies epidémiques.

506. A la onzieme lune, tremblement de terre.

507. A la huitieme lune, grandes eaux.

508. A la cinquieme lune, grandes eaux.

513. A la quatrieme lune, grandes eaux.

520. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

522. A la premiere lune, tremblement de terre.

525. A la douzieme lune, tremblement de terre.

529. Maladies épidémiques.

533. A la premiere lune, tremblement de terre. A la cinquieme lune, grandes eaux: on alloit en bateau ſur les grands chemins.

536. A la onzieme lune, tremblement de terre.

537. A la premiere lune, le ciel etant ſans nuages, il plut des cendres jaunes. A la dixieme lune, tremblement de terre: il fut ſuivi de la famine.

541. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

549. A la quatrieme lune, tremblement de terre à pluſieurs repriſes.

550. A la premiere, ſeconde & troiſieme lune, grande famine: les hommes ſe nourriſſoient de chair humaine; la famine ne fut nulle part auſſi grande que dans la Capitale.

559. A la premiere lune, grande neige la nuit: il n'avoit pas plu depuis long-tems. A la quatrieme lune, il plut enfin abondamment.

565. A la ſeptieme lune, grand vent venant du Sud-Oueſt; il n'alla pas au-delà de cinquante toiſes dans ſon tourbillon: deux grands edifices furent renverſés.

575. A la neuvieme lune, roſée douce & comme ſucrée.

577. A la ſeptieme lune, grande pluie & tonnerre.

578. A la troiſieme lune, tonnerre. A la ſixieme lune, grande pluie avec tonnerre & chûte de la foudre.

580. A la ſixieme lune, grand vent: il fit ecrouler une des portes & la renverſa malgré tous ſes ſoutiens. A la huitieme lune, grande pluie.

581. A la neuvieme lune, grand vent pendant la nuit : il vint du Nord-Oueſt, arracha les arbres, renverſa ou ebranla les maiſons & fut ſuivi d'une groſſe grêle.

582. A la quatrieme lune, les eaux du *Kiang* devinrent rouges dans pluſieurs diſtricts.

587. Les eaux du *Kiang* parurent couleur de ſang depuis *Fang-tcheou* juſqu'à la mer.

588. A la quatrieme lune, des bandes de rats firent un long chemin pour traverſer le *Ouei* : les deux rivages furent remplis pluſieurs jours, de ceux qui s'etoient noyés. A la ſixieme lune, un grand vent enleva le toit d'une des portes de la ville, & ſouleva tellement les eaux des rivieres & des canaux que toutes les barques furent miſes en déſordre ou emportées : on vit ſortir alors de pluſieurs puits, une vapeur comme bouillonnante & rougeâtre.

589. Le premier jour de la premiere lune, un brouillard epais couvrit tout l'horizon.

616. Depuis le *Ouei* juſqu'au *Kiang* les eaux manquerent à l'Eſt & à l'Oueſt dans plus de vingt lieues de pays.

634. A la ſeptieme lune, le *Ouei* & le *Kiang* ſe déborderent.

668. Grande ſéchereſſe & famine le long du *Kiang* & du *Ouei*.

692. A la cinquieme lune, ſéchereſſe & famine ſur les deux rives du *Kiang* & du *Ouei* : le peuple n'ayant pas pu ſe procurer le ſecours de la pêche, le nombre des morts fut très-conſidérable.

701. Tremblement de terre.

726. En automne, grand vent venu du Nord-Eſt : la marée fut comme arrêtée.

761. Grande famine ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

762. Grande peſte dans la partie orientale du *Kiang* : il y mourut plus de la moitié des habitans.

786. A la ſixieme lune, débordement du *Kiang*.

792. A la ſeptieme lune, le *Ouei* & le *Kiang* ſe déborderent & ruinerent les moiſſons : aucune ville ni village n'etoient un aſyle ; le nombre des noyés fut très-grand. Les Envoyés de la Cour & les Mandarins ſe porterent de tous côtés pour ſecourir le peuple.

808. Séchereſſe dans tout le *Kiang-nan*.

822. Famine ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

823. A la troiſieme lune, ſéchereſſe dans le *Kiang-nan* : les Envoyés de la Cour ſoulagerent le peuple.

830. Grandes eaux dans toute la Province : elles ruinerent les moiſſons.

834. Grande ſéchereſſe dans tous les diſtricts qu'arroſent le *Kiang* & le *Ouei*.

839. En eté, débordement du *Kiang*, grandes eaux qui ruinerent les moiſſons.

841. A la ſeptieme lune, grandes eaux dans toute la province.

861. Grande ſéchereſſe ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

866. Grandes eaux ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*.

868. Séchereſſe & ſauterelles le long du *Kiang* & du *Ouei*.

884. Grande famine dans le *Kiang-nan* : les hommes s'entre-dévoroient.

885. A la premiere lune, l'eau du *Kiang* fut de couleur de ſang pluſieurs jours.

955. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe qui pénétra dans les puits & en tarit les ſources : plus de la moitié des habitans mourut de la peſte ou de la famine.

983. A la ſeptieme lune, débordement du *Kiang*.

984. A la troiſieme lune, famine dans le *Kiang-nan* : beaucoup parmi le peuple allerent au-delà du *Kiang* & ſe jetterent dans les Provinces voiſines ; les Envoyés de la Cour commencerent, dès la quatrieme lune, à faire diſtribuer ſes aumônes.

993. A la seconde lune, famine dans le *Kiang-nan :* les Envoyés de la Cour allerent par-tout pour faire secourir le peuple.

994. Peste dans le *Kiang-nan.*

997. Sécheresse dans le district de *Chin-tcheou :* la Cour fit grace des impôts de l'automne.

1000. Sécheresse dans le *Kiang-nan :* aumônes de la Cour.

1004. A la neuvieme lune, sécheresse dans le *Kiang-nan :* les prisonniers furent presque tous elargis ; les Envoyés de la Cour n'epargnerent rien pour prévenir les maladies parmi le peuple.

1008. Au printems, des nuées d'oiseaux remplirent le ciel au point de cacher le soleil dans le district de *Chin-tcheou :* ils s'abattirent dans la campagne.

1009. A la quatrieme lune, grande sécheresse à *Chin-tcheou :* les Envoyés de la Cour s'appliquerent à prévenir les maladies & la misere parmi le peuple.

1012. A la cinquieme lune, sécheresse sur les deux rives du *Kiang* & du *Ouei :* l'Empereur donna du riz pour ensemencer les terres.

1017. A la sixieme lune, sauterelles qui vécurent peu.

1020. Grande moisson dans toute la Province.

1025. A la sixieme lune, grandes eaux : l'Empereur fit grace aux criminels & laissa les impôts pour secourir les habitans de la campagne sans asyle.

1028. Grand débordement de différens bras du *Kiang :* il renversa un très-grand nombre de maisons des riches & des pauvres : les Envoyés de la Cour firent secourir & soulager le peuple.

1032. A la troisieme lune, sécheresse puis famine dans la partie orientale du *Kiang*, & dans la méridionale du *Ouei.*

1051. A la huitieme lune, famine dans la partie méridionale du *Kiang* & du *Ouei :* la Cour fit secourir le peuple.

1053. Sauterelles dans la Capitale & dans les environs.

1056. A la cinquieme lune, débordement du *Kiang.*

1068. Sauterelles venues par nuées du Nord du *Kiang*, volent sur la Capitale.

1073. Sécheresse dans un district. A la dixieme lune, famine dans presque toute la Province.

1078. A la septieme lune, un vent extraordinaire & très-violent souffla tout-à-coup pendant la haute marée, poussa les eaux de la mer & du *Kiang* dans les terres, submergea beaucoup de maisons & ruina les moissons.

1101. Grande sécheresse.

1109. Très-grande sécheresse.

1113. Grande sécheresse dans la partie orientale du *Kiang*.

1115. A la sixieme lune, la Capitale fut affligée du grand fléau des eaux.

1118. Débordement du *Kiang* & du *Ouei*.

1128. A la dixieme lune, grande pluie.

1129. A la sixieme lune, grande pluie. A la onzieme lune, grande sécheresse dans toute la Province.

1137. A la douzieme lune, morceaux de glace où l'on voyoit dessinés très-agréablement des arbres avec leurs feuilles, des plantes, des fleurs, *&c.* Sécheresse dans un district & maladie epidémique dans un autre.

1141. Grande sécheresse.

1148. Grande sécheresse à l'Est du *Kiang* & au midi du *Ouei*.

1163. Grandes eaux dans la partie orientale du *Kiang*.

1164. A la septieme lune, grandes eaux dans un district: *Kien-kang* & les environs furent submergés; on se sauva sur les barques & on abandonna les maisons qui tomboient en ruine. Le nombre des noyés fut très-grand: la Cour fit secourir le peuple.

1167. Sauterelles dans la partie orientale du *Kiang*.

1168. A la septieme lune, grandes eaux dans un district.

1170. A la cinquieme lune, l'eau eut jusqu'à dix pieds dans

les rues & dans les places de *Kien-kang* : beaucoup de familles du peuple allerent ſe réfugier dans d'autres Provinces : la Cour ne fit pas grace de la taille perſonnelle.

1171. A la troiſieme lune, grande ſéchereſſe dans la partie orientale du *Kiang*.

1173. Séchereſſe.

1175. Séchereſſe & famine dans quelques diſtricts : la Cour fit diſtribuer du riz.

1177. Grêle à *Kien-kang* : le peuple y ſouffroit de la famine.

1178. A la ſixieme lune, qui etoit intercalaire, grêle dans le même diſtrict.

1182. A la ſeptieme lune, ſauterelles dans un diſtrict.

1183. Séchereſſe.

1184. Grandes pluies dans un diſtrict. A la ſeptieme lune, la Cour fit diſtribuer ſes aumônes.

1188. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un diſtrict.

1192. Grandes eaux dans la partie orientale du *Kiang*.

1193. A la huitieme lune, ſéchereſſe très-funeſte aux pauvres dans le même diſtrict.

1194. Grandes eaux dans le diſtrict de *Kien-kang*.

1198. Famine dans le même diſtrict : les gens de guerre en furent affligés comme le peuple.

1200. Séchereſſe.

1201. Séchereſſe dans la partie orientale du *Kiang*, & dans la méridionale du *Ouei*.

1209. Séchereſſe, ſauterelles & famine à *Kien-kang* : la meſure de riz etoit hors de prix ; les hommes ſe nourriſſoient de plantes ſauvages & d'ecorces d'arbres. La Cour fit recueillir & nourrir les enfans que leurs parens avoient abandonnés.

1215. A la quatrieme lune, ſauterelles dans un diſtrict. A la ſixieme lune, ordre de la Cour de ſemer enſemble les millets, les bleds, les pois & les chanvres. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe

à *Kien-kang:* la Cour fit ouvrir des greniers & porter d'ailleurs cent mille meſures de riz, pour ſecourir le peuple tourmenté par la famine.

1221. Grandes eaux à *Kien-kang.*

1227. En automne, inondation dans un diſtrict.

1237. A la quatrième lune, ſéchereſſe dans un diſtrict.

1246. A la ſixieme lune, les ſauterelles, qui voloient en formant des nuées ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei*, dévorerent les riz & les légumes.

1263. Famine à *Piao-yang.*

1266. A la cinquieme lune, grandes pluies; l'eau croupit dans les champs: le peuple ſouffrit de la famine.

1268. A la troiſieme lune, maladie peſtilentielle à *Kien-kang;* la Cour fit grace de l'impôt d'eté.

1270. Grande ſéchereſſe dans toute la Province.

1271. Famine dans toute la Province.

1275. Peſte & famine dans la partie orientale du *Kiang.*

1282. Grandes eaux dans un diſtrict.

1290. Grandes eaux dans toute la Province : on envoya du riz pour ſecourir le peuple qui ne ſavoit où ſe réfugier.

1291. Famine dans un diſtrict.

1295. A la cinquieme lune, grandes eaux à *Kien-kang.*

1296. A la ſixieme lune, ſauterelles dans un diſtrict.

1298. A la premiere lune, grandes eaux dans deux diſtricts.

1299. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1301. A la ſeptieme lune, vent de Nord-Eſt fougueux & violent: le *Kiang* ſe déborda, tout un diſtrict fut preſque ſubmergé : la Cour donna du riz pour ſoulager le peuple.

1302. A la ſeptieme lune, famine dans le *Kien-kang:* la Cour fit diſtribuer vingt mille meſures de riz.

1307. Grande famine dans le même diſtrict : on exhorta les riches à ſecourir les pauvres.

1308. Famine & peſte dans le même diſtrict: les chemins etoient jonchés de morts ou de mourans. On donna du riz clair.

1309. A la ſeptieme lune, dévaſtation des ſauterelles dans les environs de la Capitale, & dans trois diſtricts.

1314. A la huitieme lune, grandes eaux.

1324. A la ſixieme lune, ſéchereſſe à *Lieou-ho*. Dans la partie orientale du *Kiang*, les eaux ruinerent les moiſſons.

1326. Famine dans un diſtrict; grandes eaux dans deux autres.

1327. A la quatrieme lune, famine dans pluſieurs cantons: la Cour fit donner du grain à ceux qui avoient des emplois, & diſtribuer des aumônes aux pauvres.

1329. Séchereſſe & famine: on obligea les riches à nourrir les pauvres pendant une lune.

1330. Famine à la troiſieme lune dans la Capitale, & tout le long de la grande route. A la ſeptieme lune, grandes eaux dans toute la Province.

1333. A la cinquieme lune, grandes eaux dans un diſtrict: une montagne s'ecroula. A la ſixieme lune, famine ſur les bords du *Kiang* & du *Ouei:* la Cour fit grace des impôts d'eté. Il ne plut pas de tout l'automne dans la Capitale.

1349. A la ſeptieme lune, grandes pluies: le *Kiang* ſe déborda; le peuple n'avoit pas d'endroit pour ſe retirer.

1353. A la huitieme lune, ſéchereſſe dans un diſtrict.

1369. A la dixieme lune, roſée ſucrée ſur le *Tchong-chun*.

1370. A la ſixieme lune, ſéchereſſe.

1375. A la troiſieme lune, grande ſéchereſſe.

1376. A la cinquieme lune, débordemens & inondations.

1377. A la premiere lune, pluie dont l'eau etoit noire comme de l'encre.

1387. Grande ſéchereſſe à *Piao-yang*.

1393. A la quatrieme lune, grande ſéchereſſe.

1396.

1396. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1399. A la troiſieme lune, tremblement de terre.

1402. Tremblement de terre dans un diſtrict : les ſauterelles ſe détournerent pour aller dans le déſert.

1404. Tremblement de terre.

1415. A la neuvieme lune, grandes eaux dans un diſtrict.

1425. A la quatrieme lune, pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. A la ſixieme lune, tremblement de terre. A la douzieme lune, tremblement de terre pour la troiſieme fois.

1427. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

1429. A la premiere lune, tremblement de terre.

1430. Famine dans un diſtrict : les Mandarins exhorterent à faire l'aumône aux pauvres.

1431. Famine dans le diſtrict de *Piao-yang*.

1434. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1443. Séchereſſe dans un diſtrict, puis inondation en automne.

1448. Débordement du *Kiang*.

1449. A la ſixieme lune, tonnerre, grêle, vent, pluie ; cela occaſionna un grand incendie : la Cour fit faire des aumônes.

1450. Grandes eaux dans le diſtrict de *Piao-choui* ; elles avoient trois pieds de haut en raze campagne.

1455. Débordement du *Kiang* ; grande ſéchereſſe en eté & en automne : le peuple fut affligé de la famine & de la peſte.

1457. Un incendie affreux réduiſit en cendres toutes les maiſons du peuple à *Piao-yang*.

1461. A la cinquieme lune, grandes eaux dans le nord & au midi du *Kiang*.

1464. Grandes eaux dans un diſtrict.

1465. Très-grandes eaux & ſubmerſions dans le diſtrict de *Ing-tien*.

1466. Famine affreuſe dans la plupart des diſtricts : les hommes

ſe nourriſſoient de chair humaine : il y eut ordre au Tribunal des finances de ſecourir le peuple.

1468. Grande ſéchereſſe en eté, dans deux diſtricts.

1470. A la quatrieme lune, grandes eaux dans cinq diſtricts : ils furent diſpenſés des impôts.

1471. Famine : les Envoyés de la Cour ſe tranſporterent partout pour faire ſecourir le peuple.

1472. A la ſeptieme lune, grand vent, grande pluie, débordement du *Kiang ;* aumônes aux pauvres.

1473. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe violente & funeſte : pluſieurs diſtricts eurent pleine remiſe pour les arrérages des impôts.

1476. A la premiere lune, tremblement de terre avec fracas.

1481. A la ſeconde lune, tremblement de terre, grande ſéchereſſe au printems & en eté : grandes eaux & inondations à la ſeptieme lune.

1483. A la premiere lune, neige durant ſept jours à *Piao-yang ;* les glaçons qui ſe formerent ſur les arbres reſſembloient à des fleurs.

1485. Grande ſéchereſſe en automne, dans le même diſtrict.

1486. A la neuvieme lune, le peuple ſouffroit de la famine.

1488. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1492. Grande neige en hiver à *Lieou-ho.*

1494. Grandes eaux en eté à *Piao-choui.* A la ſeptieme lune, un vent ſubit & violent y emporta tous les toits des maiſons.

1495. Tremblement de terre à la dixieme lune.

1501. Tremblement de terre dans un diſtrict, à la dixieme lune.

1503. La marée fit enfler prodigieuſement le *Kiang*, & cauſa des ravages : grande famine à *Lieou-ho ;* il y eut des grains diſtribués au peuple.

1505. A la ſixieme lune, grandes pluies. A la ſeptieme lune,

un grand vent coucha & déracina les arbres. A la neuvieme lune, tremblement de terre dans un diſtrict.

1508. Séchereſſe dans trois diſtricts.

1509. A la ſixieme lune, on entendit dans l'air, pendant près d'un mois, un bruit effroyable, comme ſeroit celui de deux grandes armées qui ſe chargent. La frayeur & la conſternation furent générales parmi le peuple. Grande neige en hiver; elle fit mourir preſque tous les arbres.

1510. Grandes eaux dans trois diſtricts; elles y ruinerent les moiſſons.

1517. Les pluies d'eté furent ſi grandes à *Lieou-ho*, qu'on alloit en barque dans les rues; auſſi un grand nombre de familles fut chaſſé des maiſons, & ſe trouva ſans demeure.

1519. A la ſixieme lune, grandes eaux à *Piao-yang*.

1520. Grandes eaux dans le même diſtrict. Un grand vent, dans un autre, inonda les maiſons & les champs.

1522. A la ſeptieme lune, un grand vent de Nord fit voler en l'air les tuiles des maiſons qu'il découvrit, & renverſa ou arracha preſque tous les arbres. La Capitale fut déſolée par les eaux, & la moiſſon fut ruinée.

1523. Très-grande ſéchereſſe : le riz etoit ſans prix; les hommes devenus féroces s'entre-dévoroient. Les Envoyés de la Cour firent diſtribuer ſes aumônes.

1524. Peſte epouvantable depuis le commencement du printems juſqu'à l'eté : le nombre de ceux qui en moururent fut prodigieux; les chemins etoient jonchés de cadavres.

1528. Grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1529. Les nuées de ſauterelles, qui voloient au-deſſus de *Lieou-ho*, cachoient le ciel.

1531. Débordement du *Kiang*; tout fut ſubmergé dans quelques diſtricts : les eaux furent ſi hautes en eté à *Piao-choui*, que le peuple fut chaſſé de ſes maiſons.

1532. Sauterelles l'eté & l'automne dans deux diſtricts.

1535. Séchereſſe & ſauterelles dans trois diſtricts.

1536. Les limaçons ſe multiplierent dans un diſtrict : un autre fut affligé de la grêle.

1537. Séchereſſe en eté à *Lieou-ho*.

1538. Grandes eaux & diverſes inondations dans leſquelles périt un grand nombre d'habitans des villes & de la campagne.

1539. A la ſeptieme lune, grand vent qui ſouleva les eaux avec violence, rompit les digues en pluſieurs endroits, & fit noyer une quantité prodigieuſe de perſonnes : l'eau eut juſqu'à cent pieds de profondeur en quelques endroits.

1544. Grande ſéchereſſe en eté & en automne. Famine.

1545. Grande ſéchereſſe en eté.

1549. Grandes eaux dans un diſtrict.

1550. A la ſeptieme lune, ſauterelles à *Lieou-ho*.

1552. Maladies epidémiques en eté à *Lieou-ho*.

1554. Séchereſſe à *Lieou-ho*.

1555. Abondante moiſſon de bled à *Lieou-ho*. A la ſixieme lune, les champs de riz furent à ſec. A la douzieme lune, tremblement de terre.

1556. A la ſeconde lune, tremblement de terre à *Lieou-ho*.

1559. A la quatrieme lune, grêle. A la ſeptieme lune, tremblement de terre : grande ſéchereſſe dans un diſtrict.

1560. A la ſeptieme lune, grand débordement du *Kiang* : ſes eaux s'étendirent & monterent beaucoup ; elles avoient pluſieurs pieds de haut dans les villages, & ne ſe retirerent qu'à la neuvieme lune. Grande neige en hiver dans deux diſtricts : les animaux ſauvages & les oiſeaux furent trouvés morts de froid. A la douzieme lune, tremblement de terre pendant la nuit.

1561. Grandes eaux à *Piao-yang* : elles monterent de pluſieurs toiſes dans quelques campagnes, & inonderent pluſieurs villes & pluſieurs villages. A la ſeptième lune, tremblement de terre.

1562. Grandes maladies peſtilentielles dans un diſtrict. A la ſixieme lune, un grand vent renverſa ou arracha les arbres à *Lieou-ho*. Inondations.

1563. A la ſeconde lune, tremblement de terre.

1566. A la ſixieme lune, grande pluie à *Lieou-ho :* les eaux ruinerent les moiſſons. A la douzieme lune, grande neige durant plus de vingt jours : pluſieurs moururent de froid parmi le peuple.

1569. A la ſixieme lune, qui fut intercalaire, la marée monta extraordinairement, & ſubmergea les champs & les maiſons.

1576. A la troiſieme lune, grande grêle. A la dixieme lune, orage avec tonnerre.

1577. Il ne plut point tout le printems ; preſque tous les puits tarirent : on paſſoit à pied preſque toutes les rivieres.

1586. A la cinquieme lune, grande pluie depuis le 3 juſqu'au 17 ; l'eau avoit pluſieurs pieds de haut dans les rues : on pouvoit aller en bateau dans quelques quartiers.

1588. Séchereſſe en eté ; elle fut ſuivie d'une peſte qui enleva rapidement tous ceux qui en furent attaqués : on eſſaya de compter les cercueils qui ſortoient des portes de la ville ; mais quoiqu'on eût imaginé de ſe ſervir de pois pour le faire plus aiſément, on ne put pas y ſuffire.

1608. Le trois de la cinquieme lune, le *Ouei* fut comme à ſec. Le treize, la marée monta deux jours & deux nuits ſans interruption, & remplit tout le canal de la riviere. Grande pluie pendant quinze jours après le ſolſtice d'eté : tout etoit inondé dans la ville ; on alloit en barque dans pluſieurs quartiers. Preſque toutes les campagnes furent ſubmergées, & on ne diſtinguoit plus le canal du *Kiang*. Les cadavres qui flottoient ſur l'eau ſe touchoient les uns les autres, tant le nombre en etoit grand.

1609. Des armées de rats vinrent du *Hou-kouang :* ils paſſoient les ruiſſeaux & les rivieres pendant la nuit, en ſe tenant à la

queue les uns des autres avec les dents, d'un rivage à l'autre; puis ils se jettoient dans les moissons & les dévoroient.

1619. Les rats venus en armées, des provinces voisines, passerent le *Kiang*, comme dix ans auparavant.

1634. A la troisieme lune, grand vent qui découvrit les maisons.

1636. Sécheresse extraordinaire : il n'y eut aucune pluie depuis la quatrieme lune jusqu'à la septieme; toute la campagne etoit seche & nue comme une aire.

1637. Bruine & brouillards epais en hiver; la gelée les changea en glaçons sur les arbres, & la neige qui survint y fit paroître des figures singulieres & bizarres.

1640. Sécheresse, sauterelles, famine : la mesure de riz n'avoit pas de prix.

1641. A la cinquieme lune, peste qui enleva rapidement plusieurs milliers de personnes; ses ravages furent si terribles qu'il ne restoit pas assez de vivans pour enterrer les morts de quelques quartiers.

1645. Grande neige accompagnée de tonnerre & d'éclairs.

1650. A la nuit tombante, grande neige accompagnée de tonnerre & d'eclairs.

1664. A la troisieme lune, grande grêle.

1667. Sauterelles à *Lieou-ho*.

CHRONIQUE MÉTÉOROLOGIQUE

De Kai-fong-fou, *aujourd'hui Capitale de la Province de* Ho-nan, *autrefois Capitale de l'Empire sous plusieurs Dynasties.*

Années avant J. C.

180. Grande sécheresse en eté.

168. Le *Hoang-ho* se déborda, & les jujubes furent presque toutes aigres.

140. A la sixieme lune, il parut une comete.

136. Grande inondation.

131. A la quatrieme lune, une gelée blanche fit périr les arbres & les plantes.

115. A la ſeconde lune, grande neige : la note dit qu'elle fut de cinq pieds.

70. A la quatrieme lune, tremblement de terre.

ANNÉES APRÈS J. C.

41. Pluie de grain.

79. Une pierre noire tomba des nues, & elle fit autant de bruit en tombant que le tonnerre.

105. A la cinquieme lune, beaucoup de ſauterelles.

115. Les eaux de quelques rivieres parurent de couleur de ſang.

123. A la troiſieme lune, un grand vent arracha les arbres.

165. A la quatrieme lune, l'eau du *Hoang-ho* devint très-claire.

181. A la quatrieme lune, *idem*.

184. Il crut dans pluſieurs diſtricts une plante extraordinaire, aſſez grande, velue, marbrée, dans laquelle on croyoit voir une figure d'animal.

199. A la ſixieme lune, vent froid & glaçant comme en hiver.

254. A la ſeptieme lune, grandes inondations.

268. A la neuvieme lune, grandes eaux.

269. Grêle, de figure & de groſſeur ſingulieres.

278. Tremblement de terre.

286. A la dixieme lune, neige rougeâtre.

292. Grandes grêles.

294. Tremblement de terre.

298. Bruits & mugiſſemens ſouterreins.

300. Pluie couleur de ſang.

307. Les mûriers ſe fendirent en pluſieurs lieux, avec bruit.

441. Grands débordemens & inondations.

598. Grands débordemens.

643. Les eaux du *Hoang-ho* parurent claires & limpides.

655. Grandes eaux qui perdirent les moiſſons.

742. Les ſauterelles dévorerent les moiſſons.

756. Inondations affreuſes : il y périt un monde prodigieux.

763. Les eaux du *Hoang-ho* devinrent claires.

788. Le vent porta des morceaux de bois qui tomberent du Ciel.

823. Grandes pluies : une montagne s'ecroula, & il en ſortit des torrens qui inonderent le plat pays & y noyerent plus de dix mille perſonnes dans la campagne.

827. Les mûriers de quelques diſtricts furent couverts de vers-à-ſoie ſauvages, qui firent leurs cocons & donnerent beaucoup de ſoie.

866. L'eau du lac *Fou* parut rouge trois jours.

943. Les ſauterelles cauſerent la diſette; elles etoient très-groſſes, & elles dévorerent tout dans les champs, malgré les ſoins des Mandarins.

946. A la ſixieme lune, débordement du *Hoang-ho ; Yuen-vou* fut ſubmergé.

948. A la quatrieme lune, débordement du *Hoang-ho ; Yuen-vou* fut ſubmergé de nouveau.

951. Grandes eaux.

957. A la ſixieme lune, ténebres extraordinaires qui couvrirent le ciel & la terre en plein midi.

964. Tremblement de terre.

965. Débordement du *Hoang-ho*.

967. Tremblement de terre.

971. Débordement du *Hoang-ho* & d'une autre riviere voiſine.

977. A la ſixieme lune, grand débordement du *Hoang-ho ;* il rompit ſes digues & dévaſta les campagnes.

983.

983. *Kai-fong-fou* & huit de ſes diſtricts furent inondés dans un débordement du *Hoang-ho*.

985. Grande ſéchereſſe.

985. Tout le ciel fut couvert de plus d'un million d'oiſeaux etrangers qui voloient fort haut & faiſoient un grand bruit.

989. Vent du Nord-Eſt ſubit qui rempliſſoit l'air de pouſſiere à ne pouvoir diſtinguer un homme à deux pas, & renverſoit tout.

990. A la ſixieme lune, grandes grêles.

991. Grande ſéchereſſe au printems; ſauterelles en eté; diverſes inondations à la ſixieme lune & en hiver: il y eut un diſtrict où l'on ne vit point de glace.

998. A la premiere lune, grand orage venu du Nord-Oueſt, avec tonnerre & eclairs.

998. Grande ſéchereſſe.

1001. Beaucoup de ſauterelles.

1002. Les vers-à-ſoie ſauvages ſe multiplierent dans quelques bois & donnerent de beaux cocons. A la ſixieme lune, les grandes pluies firent périr les moiſſons, & cauſerent des inondations qui noyerent les hommes & les animaux.

1004. A la ſixieme lune, tremblement de terre.

1007. A la ſixieme lune, crue ſubite du *Hoang-ho*.

1008. A la ſixieme lune, inondations dans quelques diſtricts: les eaux etoient montées à la hauteur de quarante pieds; elles renverſerent beaucoup de maiſons, & noyerent bien des familles.

1009. Séchereſſe au printems. A la huitieme lune, inondations & débordemens du *Hoang-ho*.

1010. Séchereſſe au printems: beaucoup de ſauterelles à la ſixieme lune.

1012. A la premiere lune, le froid fit périr beaucoup d'arbres.

1014. A la ſeptieme lune, vent violent. A la dixieme lune, tremblemens de terre.

1019. Grandes inondations : plusieurs digues furent renversées.

1029. Tremblement de terre.

1039. A la onzieme lune, tremblement de terre.

1040. Les sauterelles qui passerent par bandes sur *Kai-fong-fou*, etoient en si grand nombre qu'elles cachoient le ciel.

1044. Grande sécheresse à la sixieme lune : beaucoup de sauterelles.

1046. A la cinquieme lune, grande grêle, tremblement de terre.

1047. A la dixieme lune, tremblement de terre à *Yu-tcheou*.

1051. La riviere *Pien* cessa de couler.

1054. A la premiere lune, maladies epidémiques.

1057. A la sixieme lune, grande inondation à *Kai-fong-fou* ; une des portes de la ville & plusieurs bâtimens s'ecroulerent.

1058. A la septieme lune, débordement du *Hoang-ho* & de plusieurs rivieres.

1060. A la cinquieme lune, tremblement de terre.

1063. A la onzieme lune, grand vent & gresil.

1065. A la huitieme lune, grandes pluies ; le plat pays fut submergé : l'eau qui montoit au-dessus des toits détruisit des maisons sans nombre, & on ne sait pas combien de bœufs & de chevaux furent noyés : dans *Kai-fong-fou* même, l'eau monta au-dessus des fenêtres en plusieurs endroits du Palais impérial.

1067. Tremblement de terre en automne.

1068. A la cinquieme lune, une source d'eau vive sortit de terre subitement. Depuis la septieme lune jusqu'à la onzieme, il y eut six grands tremblemens de terre : ils duroient plusieurs quarts-d'heure sans interruption avec un bruit egal à celui du tonnerre : ils renverserent un nombre prodigieux de maisons qui ecraserent un monde infini.

1070. A la dixieme lune, pluie qui se convertissoit en glace.

1074. A la quatrieme lune, grande famine. A la ſeptieme lune, des oiſeaux de paſſage mangerent les ſauterelles d'un diſtrict, & y ſauverent les moiſſons.

1082. A la huitieme lune, inondation du *Hoang-ho*.

1083. A la ſixieme lune, inondation du *Pien*.

1085. A la cinquieme lune, tremblement de terre.

1091. Depuis la quatrieme lune juſqu'à la huitieme, grande pluie & inondations.

1094. Les moiſſons des environs de la ville & de quelques diſtricts furent ruinées par les eaux.

1097. A la ſeconde lune, qui etoit intercalaire, grêle dans la Capitale depuis *Siu* juſqu'à *Chin*, c'eſt-à-dire, près de vingt heures. A la ſeptieme lune, tremblement de terre.

1101. A la ſeconde lune, grande grêle.

1117. A la ſixieme lune, grêle groſſe comme le poing; elle tomba pendant quatre heures.

1119. L'eau des puits devint trouble: celle d'un puits du Palais monta par-deſſus ſes bords, & coula: après commença une grande pluie qui dura pluſieurs jours, & fut ſi terrible que l'inondation ruina les maiſons, les champs & les ſépultures; elle monta juſqu'à cent pieds en quelques endroits.

1124. A la premiere lune, tremblement de terre durant pluſieurs jours de ſuite.

1125. Roſée ſucrée.

1126. A la ſixieme lune, bruits & mugiſſemens ſouterreins. A la onzieme lune, qui etoit intercalaire, le ſoleil parut teint de ſang à ſon lever, & comme ſans rayons.

1127. Grande famine & grande peſte.

1137. Tonnerre par un tems clair & ſerein, & ſans aucun nuage ſur l'horiſon.

1138. A la cinquieme lune, grand tonnerre ſuivi d'une pluie de glaçons où l'on croyoit voir la figure d'une tortue: ces gla-

çons etoient de différentes grandeurs; plusieurs lieues de pays en furent couvertes.

1179. Grands débordemens du *Hoang-ho:* ils allerent jusqu'au *Pien.*

1225. A la quatrieme lune, grande grêle dans quelques districts: les pluies ruinerent les moissons dans d'autres.

1227. A la sixieme lune, tremblement de terre.

1235. A la troisieme lune, grande peste dans la Capitale.

1278. A la douzieme lune, les eaux du *Hoang-ho* furent claires en plusieurs endroits, dans quelques vallées pendant huit lieues; & il y en eut où l'on vit le fond de son canal pendant plusieurs mois.

1288. A la cinquieme lune, débordement du *Hoang-ho.*

1290. A la onzieme lune, grand débordement du *Hoang-ho:* plusieurs districts furent inondés, & quelques villes submergées: le peuple souffrit beaucoup.

1291. Il crut dans la campagne des plantes inconnues.

1297. Le *Hoang-ho* déborda, rompit ses digues & submergea quelques villes.

1303. A la quatrieme lune, les chenilles dévorerent les bleds dans tous les environs de *Kai-fong-fou.*

1306. A la quatrieme lune, grêle portée par un vent violent: elle etoit grosse comme des œufs de poule, & ravagea un district.

1308. A la cinquieme lune, grande grêle: elle etoit epaisse de plus d'un pied, & ruina absolument les bleds & les riz dans quelques cantons.

1309. A la quatrieme lune, beaucoup de sauterelles. A la septieme lune, le *Hoang-ho* déborda.

1310. A la sixieme lune, grandes eaux dans un district.

1314. A la troisieme lune, la gelée blanche fit périr les fruits, la récolte des feuilles de mûrier, les riz & les bleds: on sentit quelques secousses de tremblement de terre.

1315. Débordement du *Hoang-ho:* il rompit ſes digues en quelques endroits.

1320. Famine dans quelques diſtricts. A la huitieme lune, vent ſubit & très-violent qui remplit l'air de pouſſiere, au point de cacher le ciel, & de changer les jours en ténebres: il renverſa beaucoup d'arbres.

1322. Quelques diſtricts furent couverts de ſauterelles: les *tſieou* (eſpece d'oiſeaux de paſſage) qui rempliſſoient l'air, ſe jetterent ſur elles par bandes, puis ils les vomirent auſſi par bandes & en firent des monceaux.

1325. A la cinquieme lune, débordement du *Hoang-ho* & de pluſieurs autres rivieres: quinze diſtricts furent affligés de ce fléau.

1326. A la ſeptieme lune, débordement du *Hoang-ho.*

1328. Grande famine dans quelques diſtricts.

1330. A la troiſieme lune, gelée blanche qui fut très-funeſte dans deux diſtricts.

1331. A la quatrieme lune, des inſectes ſinguliers mangerent toutes les feuilles des mûriers dans un diſtrict: le jour ils etoient cachés dans la terre, la nuit ils montoient ſur les mûriers, & n'y laiſſoient pas une feuille: ce fléau fut ſans remede.

1336. A la premiere lune, il tomba dans deux diſtricts une pluie couleur de ſang; elle tachoit & teignoit en rouge les habits.

1340. A la ſeconde lune, tremblement de terre. A la ſeptieme lune, grandes eaux.

1354. Les eaux du *Hoang-ho* & du *Pien* furent gelées à la premiere lune: on y voyoit en quelques endroits, des eſpeces de plantes avec des fleurs de cinq couleurs qui durerent près de trois jours.

1357. Grande famine dans toute la province de *Ho-nan:* on dit qu'on entendit ſortir du *Hoang-ho*, des eſpeces de mugiſſemens qui durerent près de quatre heures.

1359. Beaucoup de ſauterelles dans un diſtrict.

1361. Les eaux du *Hoang-ho* parurent claires pendant ſept jours.

1372. A la ſixieme lune, ſauterelles aux environs de *Kai-fong-fou* & dans tout le diſtrict.

1374. A la douzieme lune, grandes eaux à *Kai-fong-fou*.

1375. A la premiere lune, *Kai-fong-fou* fut inondé par le *Hoang-ho* durant pluſieurs jours.

1381. A la neuvieme lune, grandes eaux dans quelques diſtricts.

1387. Grandes inondations : elles furent ſans remede dans quelques diſtricts.

1389. A la ſixieme lune, grande ſéchereſſe à *Kai-fong-fou*.

1397. A la huitieme lune, grande inondation du *Hoang-ho* : elle pénétra dans *Kai-fong-fou* ; elle ſubmergea auſſi les greniers publics d'un diſtrict.

1461. Le *Hoang-ho* ſe déborda & inonda la ville de *Kai-fong-fou*.

1473. Les pruniers & les pêchers fleurirent en hiver. A la ſeconde lune, un vent violent remplit l'air de pouſſiere, au point de changer le jour en nuit : il en tomba un pied de haut dans un diſtrict.

1478. Débordemens & inondations.

1484. Grande famine.

1493. Grande neige en hiver ; elle monta plus de dix pieds.

1498. Grande abondance. La meſure de riz ne ſe vendoit que dix deniers.

1499. Grêle qui détruiſit les moiſſons.

1510. La montagne *Ta-lieou* s'ecroula.

1511. Pluie de terre.

1522. A la douzieme lune, pluie de neige avec tonnerre & eclairs.

1529. Les eaux du *Hoang-ho* furent claires trois jours.

1538. Grande famine au printems.

1553. Grande famine au printems.

1568. A la ſeptieme lune, grande pluie pendant trois jours : on ſe ſervit de machines pour faire ecouler l'eau qui inondoit les rues de la ville.

1575. A la quatrieme lune, grande grêle.

1580. Grande peſte.

1587. A la troiſieme lune, tremblement de terre accompagné d'un grand bruit : les digues des environs de la ville furent renverſées.

1588. Grande peſte : les chemins etoient remplis de convois.

1590. Grand vent qui changea le jour en nuit.

1594. Diſette, ſéchereſſe & grande famine : l'Empereur donna quarante *ouan* d'onces d'argent (un *ouan* c'eſt 10,000.) & cent mille boiſſeaux de bled pour ſoulager les pauvres.

1612. A la ſixieme lune, déluge de ſauterelles : elles dévorerent les bleds & les riz juſqu'à la racine ; elles laiſſerent après elles une quantité prodigieuſe de limaçons que les Mandarins firent ramaſſer & mettre en monceaux, pour ſoulager la miſere du peuple. La famine fut très-grande.

1626. Les eaux du *Hoang-ho* furent claires trois jours.

1633. Grande ſéchereſſe.

1635. Le *Hoang-ho* fut couvert de glace d'un bord à l'autre : elle etoit dure comme la pierre.

1638. Le ſecond jour de la troiſieme lune, la lumiere du ſoleil fut eclipſée par d'epaiſſes ténebres : puis un vent violent qui dura quatre jours, remplit l'air de ſable qui pénétra dans les maiſons, & fit paroître les murailles & les maiſons toutes rouges.

1639. A la ſeptieme lune, tremblement de terre.

1640. A la quatrieme lune, les ſauterelles dévorerent les bleds. A la ſeptieme lune, ſéchereſſe, ſauterelles: moiſſons,

verdure, tout périt. A la huitieme lune, gelée blanche qui fit périr les légumes. Grande famine: la meſure de bled ſe vendoit deux onces d'argent. Les hommes ſe nourrirent de chair humaine. Le pays fut rempli de voleurs.

1641. Grande peſte, grande famine. Les rats s'aſſemblerent par milliers, & paſſerent en bandes le *Hoang-ho*, pour aller dans les Provinces méridionales.

1642. Le *Hoang-ho* inonda *Kai-fong-fou*.

1643. A la ſeconde lune, pluie de pouſſiere.

1646. Grand débordement du *Ki*.

1650. Séchereſſe au printems; grêle en eté, qui perdit les moiſſons.

1654. Grand vent avec pluie. Les moulins qui etoient à une des portes de la ville furent emportés fort loin avec leurs meules.

1656. A la troiſieme lune, vent de Nord-Oueſt, qui obſcurcit le ciel, & changea le jour en nuit.

1659. A la premiere lune, grande neige: la gelée qui ſurvint après qu'elle eut commencé à fondre, forma des glaçons, où l'on croyoit voir des figures d'oiſeaux, d'animaux, de plantes, d'arbres, &c.

1661. Le onze de la cinquieme lune, vent Sud-Eſt extraordinaire, qui renverſa beaucoup de maiſons, & fut ſuivi d'une grêle monſtrueuſe, qui détruiſit les bleds & les riz.

1662. A la huitieme lune, grande pluie, débordement du *Hoang-ho*. A la neuvieme lune, tremblement de terre.

1664. A la ſixieme lune, une comete chevelue parut au Sud-Eſt.

1667. Année de grande abondance.

1668. A la ſixieme lune, une comete chevelue parut au couchant. Le dix-ſept, tremblement de terre, qui renverſa des bâtimens & des maiſons ſans nombre.

1669.

1669. A la ſixieme lune, pluie ſuivie d'un tremblement de terre. A la huitieme lune, grande famine.

1670. Grande ſéchereſſe au printems & en eté. A la onzieme lune, grand froid; l'eau gela dans les puits : beaucoup de voyageurs moururent de froid dans les chemins.

1674. A la premiere lune, neige avec tonnerre & eclairs.

1678. A la ſeptieme lune, grandes eaux. Année de diſette.

1679. Séchereſſe en eté. A la ſeptieme lune, tremblement de terre ſourd.

1680. Année de grande abondance. A la onzieme lune, une comete chevelue parut à l'Occident.

1683. A la troiſieme lune, pluie & bruine ſuivies d'inſectes qui dévorerent les bleds. A la dixieme lune, tremblement de terre. A la onzieme lune, grande pluie accompagnée de tonnerre & d'eclairs. Grande diſette pour le peuple.

1688. A la dixieme lune, les pêchers & les pruniers fleurirent.

1689. Grande ſéchereſſe au printems : les bleds ſécherent juſqu'à la racine.

1690. Grande ſéchereſſe au printems. Le vent remplit le ciel de ténebres qui cacherent le ſoleil. Les bleds ſécherent juſqu'à la racine. En automne, les inſectes dévorerent les feuilles des arbres & la verdure. A la huitieme lune, la gelée blanche nuiſit beaucoup aux moiſſons. Une maladie peſtilentielle fit mourir cette année beaucoup de bœufs, & d'autres animaux.

1691. Grande ſéchereſſe. A la ſixieme lune, les ſauterelles, qui paſſoient en volant, cachoient le ciel. A la ſeptieme lune, les limaçons furent un ſoulagement.

1692. Grande ſéchereſſe au printems. Il mourut cette année beaucoup de gens de la peſte.

1693. A la ſeconde lune, grand vent : pluie de terre. A la quatrieme lune, grêle qui détruiſit les bleds & les riz d'un diſtrict. A la ſixieme lune, pluie, & débordement du *Hoang-ho*.

1694. Beaucoup de ſauterelles en eté.

1695. Le ſix de la quatrieme lune, tremblement de terre.

P. S. Comme la ville de *Kai-fong-fou* a eté ſaccagée, incendiée & inondée pluſieurs fois, la plupart de ſes regiſtres particuliers n'ont pas eté conſervés: on a eté réduit à y ſuppléer par ceux de la province, & par ceux qu'on avoit envoyés à la Cour, & au Tribunal de l'Hiſtoire.

DES BÊTES A LAINE EN CHINE.

Les bêtes à laine, le belier & la brebis, l'agneau & le mouton, s'appellent *yang* en chinois, dans le langage ancien comme dans le nouveau, dans celui des livres comme dans celui du peuple; mais le nom général & commun se particularise dans le discours par un additif, quand on veut désigner spécialement le belier ou la brebis, l'agneau ou le mouton: additif qui se fond dans le caractere de *yang* pour l'ecriture, & parle aux yeux. L'immortel Auteur du *Choue-ouen* observe que Confucius a indiqué le caractere *yang*, comme faisant image, & représentant ce qu'il signifie. Quelque mal dessinée en effet que soit cette image sur les anciens monumens, on ne sauroit la méconnoître, vu sur-tout que le caractere *yang* faisant *pou*, ou classe, dans les hiéroglyphes chinois, on le trouve mieux ebauché dans ceux qui en dépendent. Le caractere *yang* est un de leurs caracteres horaires, & indique une & deux heures après midi; mais comme ce n'est que dans la moyenne antiquité qu'on commence à en trouver des preuves décisives, ainsi que de l'etoile célebre qu'il désigne, les détails que cela fourniroit intéressent moins.

Rien peut-être ne prouve si palpablement la venue des Chinois des plaines de Sennaar, & qu'ils s'avancerent vers l'Orient à la façon des Patriarches, conduisant leurs troupeaux devant eux, comme la quantité de bêtes à laine qu'ils avoient dès le commencement du regne de *Yao*, avant qu'ils eussent commencé un etablissement solide, & qu'ils eussent eu le courage d'abattre des bois & de dessécher des terres, pour se donner des champs à ensemencer. Les plus anciennes & les plus avouées des traditions disent que *Yao* & *Chun* furent bergers avant d'être Empe-

reurs ou Chefs de la nation; & l'on voit par le *Chou-king* & les Annales, que les premiers Chinois tirerent leur ſubſiſtance de leurs troupeaux & des fruits qui croiſſoient d'eux-mêmes, juſqu'à ce que leurs défrichemens & leur agriculture leur donnant de riches moiſſons, les miſſent dans une plus douce abondance. Il eſt inutile d'entamer des recherches ſur la Dynaſtie des *Hia*, ou premiere Dynaſtie, pour ſavoir juſqu'où elle etoit riche en troupeaux, & même ſur celle des *Chang* qui lui ſuccéda : les livres qui en parloient ont péri. Tout ce qu'on peut aſſurer avec plus de certitude, c'eſt que les *Man*, les *Y*, & les autres Chinois diſcoles qui ſe ſéparerent de la colonie dès le regne de *Yao* & de *Chun*, ou par mécontentement de l'adminiſtration ou pour n'avoir pas voulu des travaux agraires, emmenerent avec eux leurs troupeaux dans les montagnes & les déſerts où ils ſe retirerent, & n'ont jamais voulu être que paſteurs. Quelques Lettrés ont eu la bonne-foi d'avouer que l'averſion & le mépris pour eux, qu'une génération a tranſmiſe à l'autre, ont pu être la vraie cauſe du préjugé national contre la vie paſtorale, toujours miſe au dernier rang, renvoyée peu-à-peu aux exilés, puis aux pauvres & aux eſclaves, & laiſſée enfin dans l'obſcurité & l'oubli. Le marchand même & le ſoldat ſont au-deſſus du berger, comme le colon eſt au-deſſus d'eux.

Il n'en etoit pas ainſi ſous la Dynaſtie des *Tcheou*, qui a eté la troiſieme, la plus longue de toutes, & à bien des egards, la plus heureuſe & la plus illuſtre. On voit par le *Tcheou-ly*, que, ſoit que les Légiſlateurs euſſent en vue d'anoblir & de conſacrer la vie paſtorale des premiers chefs de leur famille, lorſqu'elle commença ſon etabliſſement dans le *Chen-ſi*, ſoit qu'ils prétendiſſent accréditer les troupeaux & en procurer les ſecours à toutes leurs provinces, ils avoient mis dans le trimeſtre d'eté les grands Mandarins & leurs ſubalternes, qui veilloient ſur la régie des troupeaux. *Ouen-ouang* les avoit prévenus dans

ſon *Y-king*, par les belles choſes qu'il dit ſur le ſymbole *yang*: & ſon fils, le grand *Tcheou-kong*, enchérit encore ſur lui dans ce qu'il ajouta à ce grand ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, les Légiſlateurs de cette grande Dynaſtie réuſſirent parfaitement à anoblir & à accréditer la vie paſtorale; les bergers ne furent pas diſtingués des colons, & on voit, par les vers du *Chi-king*, que les Poëtes, ou ne les ſéparoient pas dans leurs chanſons, ou les chantoient alternativement avec la même effuſion de cœur, & la même magnificence de poéſie. Ceux de tous les âges ſuivans les ont imités, malgré l'aviliſſement & l'oubli où eſt tombée peu-à-peu la vie paſtorale. Encore de nos jours, les Pindare & les Rouſſeau chinois ne parlent jamais ſi tendrement à l'Empereur des ſoins que ſes peuples attendent de ſa bonté, que lorſqu'ils chantent le berger & ſon troupeau. L'Empereur ſemble les y avoir invités par pluſieurs charmantes poéſies, où l'allégorie naïve du paſteur lui fournit mille agréables manieres de raconter ſes ſoins, ſes inquiétudes & ſes ſentimens paternels pour ſes ſujets.

Le Gouvernement des *Tcheou* fut un Gouvernement féodal. Les Provinces d'alors etoient des Principautés ſoumiſes à l'Empereur, & dépendantes de lui comme ſouverain Seigneur, & elles etoient rangées autour des immenſes terres d'héritage, & des domaines impériaux qu'il gouvernoit immédiatement par lui-même. Dans cette grande diviſion de la Chine, très-peu peuplée encore, quoique onze cens ans ſeulement avant l'ere chrétienne, les terres labourées etoient au centre de chaque Principauté, puis venoient les vergers & les pâturages que terminoient des forêts & des bois. Que de ſageſſe & de grandes vues dans cette diviſion! Il eſt aiſé de voir combien elle etoit propre à aſſurer la tranquillité commune & à faciliter les progrès de l'agriculture & de la population. Les terres des pâturages etoient partagées entre les troupeaux de bœufs & de

chevaux, & ceux des bêtes à laine. Ces derniers furent long-tems très-nombreux, & une ſource abondante de richeſſes. Du tems même de Confucius, c'eſt-à-dire, à la fin du ſixieme ſiecle avant l'ere chrétienne, les troupeaux de bêtes à laine etoient la grande richeſſe des Principautés du Nord. Les troubles de l'Empire, les guerres civiles, les incurſions des Tartares, la décadence de la Dynaſtie des *Tcheou*, & la tyrannie de *Tſin-chi-hoang*, expoſoient les bergers à trop de périls & d'oppreſſions pour qu'ils puſſent ſe ſoutenir. La Chine ne conſerva que ceux qui ne purent ſe ſauver dans les ſolitudes des montagnes : & on peut dire en général, que depuis la grande révolution qui ôta les terres aux colons, & produiſit un nouveau plan de Gouvernement, elle n'a plus eté riche en bêtes à laine. Les anciennes perſuaſions, des vues de politique, l'appât de l'intérêt ont réuſſi quelquefois à multiplier les troupeaux dans les Provinces du Nord & de l'Occident; mais tantôt les beſoins prétendus des armées, & tantôt une cavalerie immenſe à qui il falloit tous les pâturages, tantôt les troubles ou les tyrannies du Gouvernement, & tantôt les progrès de la population & de l'agriculture, comme de nos jours, ne leur ont pas permis de ſe ſoutenir. Quelque vaſte que ſoit l'Empire de la Chine, ce ne ſeroit pas exagérer, ce ſemble, de dire qu'on y compte moins de bêtes à laine qu'en France; mais il faut avoir la bonne-foi de reconnoître que les Provinces du Midi n'en ont pas beſoin, & pourroient difficilement en nourrir; & que la Tartarie, qui en eſt couverte depuis la mer du Japon juſqu'à la mer Caſpienne, en fournit des armées tous les ans pour les boucheries.

A s'en fier aux livres chinois tant anciens que modernes, nos Naturaliſtes auroient des additions à faire aux leurs ſur les bêtes à laine, dont ils n'ont pas connu ou diſtingué toutes les eſpeces. Comme nous n'entendons ni la matiere ni le langage dans lequel

on en parle, nous nous bornerons à obſerver en général, qu'outre les trois eſpeces de belier dont parle M. Linneus, on diſtingue encore celui de *Ha-mi*, à queue de cheval, & celui à queue en eventail, dont on tire la graiſſe au printems ; celui des deſerts de l'Occident qui eſt grand comme un petit âne, & peſe juſqu'à 80 & 100 livres, & celui qui a une boſſe ſur le dos comme le chameau. Quant aux différences du poil fin, long, ſoyeux ou friſé ; des jambes extrêmement courtes ou fort hautes ; de la tête petite ou fort groſſe ; de la couleur blanche, noire, jaunâtre, marron, couleur de biche, nous n'en parlons que pour indiquer qu'on y a egard, ſelon l'eſpece, quand on en fait uſage pour des remedes. Les grands recueils parlent, ſous leur année, de beliers préſentés à l'Empereur, qui n'avoient qu'une ſeule corne au milieu du front, qui en avoient trois, quatre, cinq, ſix & juſqu'à dix, & d'autres qui les avoient epineuſes. Ils parlent auſſi d'agneaux à pluſieurs queues ou à pluſieurs bouches, ou à pied de cheval, & de monſtres à une tête & deux corps, ou à deux têtes & un ſeul corps. Dans un, les têtes etoient oppoſées ; un autre finiſſoit aux reins, n'ayant point de cuiſſes ni de jambes de derriere ; un autre enfin avoit la tête comme fondue à la naiſſance du col, tant elle etoit applatie, & comme collée au poitrail.

Les Naturaliſtes chinois ſont forcés d'avouer que le belier & la brebis perdent de leur intelligence & de leur courage, à proportion que leur maniere de vivre en troupeau eſt plus gênée, plus contrainte & plus dépendante. On s'apperçoit ſur-tout de cette différence dans ceux que les Tartares laiſſent errer à leur gré au milieu des déſerts des environs du *Cha-mo*, & ceux-ci encore ſont fort au-deſſous des petits troupeaux de beliers & de brebis ſauvages qu'on y a trouvés quelquefois. Il faut convenir qu'ils etoient de l'eſpece de ceux que nous avons dit être grands comme de petits ânes ; mais auſſi les Tartares les mon-

toient, & en faiſoient uſage pour leurs courſes. L'Empereur *Vou-ty* de la Dynaſtie des *Tſin*, & *Ouen-ty* de celle des *Song*, ſe promenoient dans leurs jardins ſur de petits chars qui en etoient attelés. Cela a valu aux enfans de condition d'être promenés ainſi par des moutons & des brebis dans l'enceinte de la maiſon paternelle, & même dans les plus grandes rues de *Péking*. Nous en avons rencontré pluſieurs fois aſſis ſur de petites bergeres à roulettes, & environnés d'un grouppe de leurs gens; les moutons ou les brebis ſont dreſſés à cela, & guirlandés, ſelon la ſaiſon, de rubans ou de fleurs; ils tirent fort joliment & quelquefois aſſez vîte la petite voiture, à trois ou quatre roues, qui eſt toujours d'une forme très-elégante, mais peu elevée de terre. Les Seigneurs Tartares donnent une ſelle à un mouton choiſi, bien dreſſé, & le font monter à leur enfant dès qu'il a quatre ou cinq ans, pour l'accoutumer au cheval: exercice qui réuſſit toujours, parce qu'on gouverne le mouton à ſouhait, & qu'on ſoutient le petit cavalier des deux côtés. S'il montre de l'adreſſe, du courage, & ne veut plus être ſoutenu, cela fait une nouvelle dans la famille, & ſon pere a bien des louanges & des embraſſades à lui donner.

Comme les Chinois mettent beaucoup de réflexion & de ſang-froid dans leurs recherches, leurs obſervations & leurs expériences, ils ſont plus que timides dans leurs aſſertions, & ils conſervent précieuſement toutes les traditions des premiers âges. Nous avions d'abord conçu de grandes eſpérances pour cette notice, de ce qu'ils ont ecrit ſur la maniere de conduire & de gouverner les bêtes à laine; mais ayant comparé ces ouvrages les uns aux autres & particuliérement pluſieurs de ceux qui ont eté ecrits dans le même tems par ordre de la Cour, nous avons vu qu'il n'etoit pas poſſible de les concilier, & qu'ils ſe contrediſent ſur divers articles très-importans. Ils le doivent, puiſqu'il s'agit de différentes Provinces dont le ſol, le climat & le cours des ſaiſons

ne

ne s'accordent point. Qui ne ſent pas que les pratiques de la Flandre & du Hainaut ne conviennent point à nos troupeaux de la baſſe Provence & du Rouſſillon ? Dans la penſée néanmoins que les principes généraux peuvent être appliqués à tous les pays quant aux conſéquences, & que les regles les plus particulieres à un canton fourniſſent des vues pour les autres, nous copierons ce qui nous a le plus frappés dans les livres chinois qui nous ſont tombés ſous la main, & nous eſpérons que la France pourra en tirer quelque utilité pour ſes bêtes à laine.

L'ancienne Gloſe du *Tcheou-li* range les bêtes à laine ſous l'elément du feu. Les Naturaliſtes chinois l'ont ſuivie ; mais comme l'on n'a que faire en Europe de ce ſyſtême, qui ſeroit long à expliquer, parce qu'il embraſſe tous les animaux, il ſuffira d'obſerver que la concluſion pratique qu'on en tire, c'eſt que toute bête à laine eſt d'un tempérament qui ſouffre de l'humidité, & que les pays pleins d'eau ou marécageux lui ſont contraires, de façon qu'elle y ſouffre, y eſt maladive & y perd ſes meilleures qualités, non-ſeulement pour ſa toiſon, mais encore pour ſa viande, & même pour ſon lait. Nous ne ſerions pas eloignés de croire que cette perſuaſion d'expérience ou de préjugé, que nos Savans atteſtent, a ſinguliérement contribué à diminuer les troupeaux dans un grand nombre de Provinces. Car il eſt certain qu'on s'y eſt pris de bien des manieres avant d'y renoncer, ſur-tout au commencement de la Dynaſtie régnante, lorſqu'on avoit encore des terres pour des pâturages. Chacun a fait ſes eſſais, ſoit ſur les bêtes à laine nées dans le pays, ſoit ſur celles qu'on faiſoit venir des provinces voiſines, ou même d'au-delà de la grande muraille, & de la Tartarie, & aucun n'a réuſſi aſſez pour oſer continuer. De grandes maladies dévaſtoient tout-à-coup les troupeaux, & ce qu'on en conſervoit étoit rejetté des boucheries. Nous n'oſerions

nier que le préjugé n'influât beaucoup sur ce dernier article. Mais outre que l'humidité, qui regne dans quelques Provinces, est toute autre que ce qu'on imagine chez nous, sur-tout pendant certains mois, on convient généralement que les moutons qu'on y conduit d'ailleurs, même de Tartarie, dégénerent fort vîte, & y perdent leurs bonnes qualités pour la table, à proportion qu'on les garde.

Quoi qu'il en soit, les livres chinois erigent en principe que les bêtes à laine demandent un pays elevé, un climat peu pluvieux, des pâturages secs & des pelouses fines. Aucun soin, disent-ils, ne sauroit suppléer à cela. Ils alleguent pour preuve décisive de leur doctrine, l'expérience annuelle des moutons de quelques Provinces du Nord, qui engraissent dans l'etable où l'on est obligé de les enfermer, parce qu'on les nourrit d'herbes seches. Comme nous ne parlons qu'en historiens, nous ne prétendons rien garantir, & sommes les premiers à avouer que bien des choses peuvent changer en cette extrémité de l'Asie. Nous ne dissimulons pas que soit déférence pour des traditions des premiers tems, soit continuité de systême ou raison particuliere de pays & de climat, tous les livres s'accordent à dire que les pâturages trop frais & trop gras sont mal-sains pour toutes les bêtes à laine, que les herbes mouillées de la pluie & encore plus de la rosée leur sont très-nuisibles, & qu'on ne doit les laisser boire que de trois jours en trois jours, & tout au plus de deux jours l'un, même en eté. Ils vont même jusqu'à assurer que si l'on néglige cette grande regle, les troupeaux seront exposés à diverses maladies, la propagation y sera moins sûre, moins abondante, & que leur laine sera moins fine, moins soyeuse, moins belle : à quoi il faut ajouter que la chair des moutons destinés à la boucherie perdra beaucoup de ses bonnes qualités & de sa saveur.

Quoique nous en ayons fait la remarque ailleurs, nous la

répéterons ici, ſinon à cauſe de ſon importance, du moins à cauſe de ſa ſingularité : l'ancienne police de la Chine fermoit la boucherie aux moutons pendant tout l'eté, ſous prétexte que leur viande etoit déſagréable & mal-ſaine pendant les grandes chaleurs. Comme les Tartares du Nord & de l'Occident ſuivent aſſez cette regle dans leurs déſerts, il pourroit ſe faire qu'elle eût quelque fondement pour certains pays, vu ſur-tout que la viande du mouton, qui eſt ſi bonne à *Pé-king* dans les autres ſaiſons, eſt à peine mangeable pendant les mois de Juin, Juillet & Août, dont les grandes chaleurs pourroient bien l'altérer par ce que les anciens appelloient *ſueurs d'urine* & *fonte de ſuif.*

Après les grands principes du choix du pays & des pâturages etablis, les livres chinois viennent aux regles particulieres & aux détails. Les anciens, diſent-ils, avoient fait leurs expériences, & en avoient conclu que les meilleures bêtes à laine pour chaque pays, ſont celles qui y ſont nées. Elles ſont trop foibles & d'une vie trop courte pour ne pas ſouffrir d'un changement de climat ; car pour les moutons qu'il contribue à engraiſſer, on ne peut en rien conclure, puiſqu'il n'a lieu que dans la plus belle ſaiſon des pâturages, & ne doit durer que quelques mois. Les plus nombreux troupeaux des anciens n'etoient que de trois cens ; & malgré la liberté des pâturages, ils ne mettoient jamais plus de mille bêtes à laine enſemble. Autant elles gagnent, ſelon eux, à être réunies en certain nombre, autant elles ſe nuiſent quand ce nombre eſt trop grand : les grandes maladies ſont alors plus communes, & font plus de ravage.

L'etable qu'on deſtine aux bêtes à laine doit être dans le voiſinage des maiſons, tournée au midi, ouverte au nord par une fenêtre qui y entretienne la fraîcheur en eté, & aide à renouveller l'air dans toutes les ſaiſons. Plus le toit en ſera haut,

plus elle ſera ſaine; mais il eſt eſſentiel & indiſpenſable que le ſol en ſoit elevé de terre de deux pieds & demi à trois pieds, & aille aſſez en pente pour que l'eau s'ecoule & ne puiſſe pas croupir, même ſur le fumier, qu'on ne doit pas laiſſer au-delà de deux ou trois jours. Toutes les etables doivent avoir leurs rateliers. Il y en a qui les mettent le long des murailles, d'autres les elevent au milieu de l'etable, & c'eſt le mieux lorſqu'elle eſt aſſez grande. Ces rateliers ont le bon effet d'exciter, de modérer l'appétit des bêtes à laine, & d'empêcher qu'elles ne dégradent & ne ſaliſſent les herbes ſeches qu'on leur donne en plus ou en moindre quantité, ſelon la ſaiſon. On dit en général que pour un troupeau de trois cens têtes, il faut enſemencer trente arpens de bonne terre en luzerne, pois & diverſes ſortes de grains, qu'on coupe en foin à pluſieurs repriſes, pour être la reſſource de l'hiver, avec l'armoiſe, l'aurone, & quelques feuilles d'arbres qu'on a ſoin de cueillir & de faire ſécher en leur tems. Du reſte chaque Province a ſa pratique, ſelon la durée de ſon hiver & le cours qu'y prennent ou la pluie, ou la neige & les vents; mais toutes ſont très-fidelles obſervatrices de la très-ancienne pratique de ſuſpendre deux ou trois morceaux de ſel dans chaque grande etable. Comme, grace au beau plan d'adminiſtration de la Dynaſtie régnante, le ſel eſt à très-bas prix dans toutes les Provinces, ceux qui ont des troupeaux en font fondre dix à douze livres pour en former des pains, tels qu'il les leur faut pour être ſuſpendus dans une etable & préſentés à leurs bêtes à laine, de maniere à les fortifier & à les mettre en appétit, ſans les expoſer à en trop manger. Outre cela ceux qui ont ſoin du troupeau les retirent par fois, & ont leurs regles, ou plutôt leur coup-d'œil pour cela.

Une courte digreſſion ſur le ſel ne ſera point ici déplacée, & pourroit avoir ſon utilité. L'hiſtoire des ſels, à la Chine, depuis

près de vingt siecles, est plus qu'humiliante pour l'humanité. Si on excepte quelques intervalles passagers & fort courts, le Gouvernement en avoit fait une source d'injustices & d'oppressions. Il faut le témoignage des monumens publics pour se résoudre à croire où en vinrent les choses. Pour comble de malheur l'administration des *Song* avoit si bien embrouillé la matiere, que le Fondateur de la Dynastie des *Ming* fit travailler en vain à l'eclaircir, & ne put exécuter ses projets. Le pere de l'Empereur régnant divisa ses recherches, & se procura des Mémoires détaillés, sûrs & exacts; 1°. sur la quantité de sel qu'il falloit pour chaque Province; 2°. sur ce qu'on tiroit de sel chaque année, ici des mines, là des puits, des fontaines, ou des lacs & etangs, & sur-tout des côtes des marais salans; 3°. sur le prix auquel revenoit la main-d'œuvre de chaque endroit; 4°. sur ce que la dépense de l'importation y ajoutoit pour tout l'Empire; 5°. sur la somme totale de l'argent que produisoit le sel pour le trésor de l'Empereur, bonne ou mauvaise année. Des hommes patriotes & intelligens travaillerent après sur ces Mémoires, & proposerent leur plan qui fut agréé. Or en vertu de ce plan le sel est très-commun & à très-bas prix dans tout l'Empire, quoiqu'il produise des revenus incroyables à l'Empereur. Mais il est marchandise par-tout, marchandise achetée à l'Empereur en premiere instance, & vendue dans les lieux où elle vient de plus loin, presque au même prix que dans ceux d'où on la tire. Par exemple, il n'est qu'à deux sols la livre, soit à *Pé-king*, soit dans le reste de la Province. Du reste les 10,000 barques qui apportent, des Provinces, le tribut en riz par le grand canal, s'en retournent chargées de sel: sorte d'economie dont la sagesse peint tout le nouveau système.

Le Docteur *Lan-tchao*, de la derniere Dynastie, a fait un ample recueil des principes & des maximes des anciens sur les attentions, les soins & les précautions que demande le choix d'un

Pasteur. *Tout le reste ne pouvant réussir que par lui*, dit l'ancienne Glose du *Tcheou-ly*, *on risque tout à le prendre à l'aventure.* D'après le résultat des discussions chinoises, on ne doit pas confier un grand troupeau ni à des jeunes gens, ni à des paresseux, ou à des caracteres vifs & emportés. Un Pasteur doit être dans la maturité de l'âge, ami du travail, instruit par ses expériences, affectionné à son troupeau, attentif à tout, modéré & débonnaire; le Docteur *Lan-tchao* en allegue & en détaille plusieurs bonnes raisons qu'il appuie d'exemples. Tout Chinois qu'il est, sa candeur l'oblige de convenir que les Montagnards & les Tartares ne réussissent si bien dans la conduite des troupeaux, que parce qu'ils s'en font une grande affaire, & ont une innocence de mœurs qui facilite & assure leurs soins. Quelques Mandarins célebres des premieres Dynasties ayant commencé par être Bergers, & quelques Empereurs des *Han*, *Ouen-ty* en particulier, *Tching-ty*, *Ho-ty*, ayant mis dans les charges & gouvernemens des villes, des Bergers dont la réputation etoit venue jusqu'à eux, notre Lettré se donna carriere, & prit pour thême le mot de *Ouen-ty: qui met tant de sagesse, de vertu, de zele, de générosité dans le gouvernement d'un troupeau, combien n'en mettra-t-il pas dans celui de ses compatriotes!* Il débite force vieille doctrine, dans laquelle il ne ménage pas les jeunes Lettrés, dont les principes de bienfaisance pour les gens en place, n'auroient pas suffi pour des troupeaux sous les *Tcheou;* & il soutient qu'il faudroit *charger d'abord de brebis, de chevaux ou de cochons*, certains candidats, avant de leur confier la moindre autorité sur le peuple. *Il est horrible*, dit-il, *que le pere & la mere de l'Empire confient un district entier à un homme à qui personne n'oseroit confier le plus petit troupeau.* Ce qu'il ajoute ne peut pas être traduit, & n'est un peu pardonnable, que parce que les Eunuques, qui etoient alors tout-puissans à la Cour (en 1510) ne gardoient aucune loi. Mais on voit

avec plaisir ce qu'il a recueilli sur les anciens Bergers chinois. Plusieurs souvenirs de notre France ont augmenté ce plaisir pour nous; mais en particulier celui d'un Berger des Pyrénées que les neiges de l'hiver ramenoient tous les ans avec son nombreux troupeau à la maison de campagne du College de *Pau*. O quel sage! quel chrétien! quelle grande ame! Nous passions les après-dînées entieres à l'entendre parler de Dieu, de la vie intérieure, de la philosophie, du spectacle des campagnes, *&c.* Il n'etoit point marié & ne l'avoit jamais eté, s'etant consacré à Dieu dès sa jeunesse. Il menoit une vie fort austere, & réservoit pour ses neveux & pour les pauvres, ce qu'il tiroit chaque année de son troupeau. Du reste nous n'avons fait mention de lui que parce qu'il entendoit excellemment à gouverner ses moutons, & que, si l'on veut avoir des connoissances sûres & pratiques pour chaque province, on ne sauroit mieux faire que de recueillir les traditions & expériences de nos vieux Bergers, gens de bien; quitte à les rectifier, à les analyser, & à trouver les grands principes qu'elles ne font qu'indiquer.

Qu'on ne se mette pas en peine de quelques contradictions apparentes entre les assertions de nos Bergers de différentes Provinces: ceux qui ont ecrit ici le plus en détail sur le gouvernement des troupeaux, sont les premiers à avertir que selon que l'on s'avance vers le Nord ou vers le Midi, vers l'Orient ou vers l'Occident, selon même que le pays est bas ou elevé, exposé à certains vents ou à certains brouillards, sujet à des révolutions subites dans l'air & à des inconstances de saisons, il faut y suivre des regles particulieres, sous peine d'exposer ses bêtes à laine à des maladies générales & même epidémiques, qui y feront de grands ravages. *Nos Chinois qui ont vécu avec les Tartares* (dit *Man-ouei*) *ont appris d'eux que les herbes des pâturages mouillés par certains brouillards d'automne ou du*

printems, cauſent des maladies, ſinon aux brebis & aux beliers un peu vieux, du moins à tout ce qui eſt jeune dans le troupeau. Cela n'etoit pas inconnu aux Chinois des premieres Dynaſties, puiſqu'ils avoient etabli comme une regle générale, que dans tous les pays où il y a des brouillards le matin, ſoit au printems, ſoit en automne, ou même une forte roſée, on ne conduiroit les troupeaux aux pâturages que lorſque le ſoleil les auroit diſſipés. Il paroît encore qu'on avoit la même attention après la pluie, ſur-tout dans des endroits ou peu aérés, ou bas & humides. Pour tout dire, autant les anciens cherchoient de gras pâturages pour les bœufs & les chevaux, autant ils les evitoient pour les bêtes à laine, non ſeulement à cauſe de leur tempérament, ainſi qu'il a eté dit plus haut, mais auſſi pour ne pas les expoſer à l'inſalubrité des herbes trop pleines de ſuc & d'humidité: inſalubrité qui croît, ſelon le livre *Tſiuen-nong*, par la maniere même dont les bêtes à laine paiſſent, trop prompte pour être ſaine & réglée ſur leurs beſoins. L'attention paroîtra ridicule, cependant nous la trouvons indiquée par des Ecrivains trop ſenſés pour oſer l'omettre. Dans la Province du *Chan-tong* & dans celles du *Chen-ſi*, du *Sée-tchouen*, quand les pluies annuelles ont couvert les grands pâturages, d'une herbe fraîche, tendre & abondante, on la laiſſe croître, monter, grainer, & ſe ſécher à-demi avant d'y conduire les grands troupeaux: ou ſi on les conduit dans ces pâturages ſi verdoyans, ce n'eſt que par intervalles, & en les y préparant par d'autres, où les rochers & le ſable laiſſent croître, avec peine, quelques plantes parfumées, à la vérité, & odorantes, mais un peu ligneuſes, & preſque ſans ſuc. Qu'on n'aille pas ſe récrier ſur tout cela, non plus que ſur ce que nous dirons encore, comme ſi nous voulions ſurcharger l'Europe de ſoins, dont elle s'eſt paſſée juſqu'à nos jours, & dont elle n'a que faire pour l'avenir. Nous n'en avons pas la premiere penſée; mais ſi l'on

veut

veut ſavoir ce qui ſe dit & ſe pratique à la Chine, qu'on ne s'en prenne pas à nous de ce que les choſes ne ſont pas comme l'on voudroit. Ne ſera-t-on pas maître de les enviſager ainſi qu'on l'entendra, & de n'en faire aucun uſage? Quant à la grande objection, que le plus facile, en fait de troupeaux, eſt le plus ſage & le meilleur, on l'a faite ici, & l'on y a répondu, il y a plus de vingt ſiecles, « qu'en fait de troupeaux, comme en fait d'agriculture, » le ſuccès ſeul décide. Or, comme une expérience continuelle » a prouvé que la gale, la toux, & les autres maladies des » bêtes à laine, ne déſolent les bergeries que lorſqu'on s'eſt » négligé ſur le choix & les attentions que demandoient les » anciens pour les pâturages, il n'y a pas à héſiter, vu qu'on » riſque tout. A ſuppoſer même qu'on conſervera ſes trou- » peaux en ſanté quelques années, que ſont les ſoins qu'on ſe » ſera epargnés, au prix de ceux que demande une ſeule ma- » ladie, & avec un ſuccès ſi différent? Le *Tien* ſuprême a » attaché des profits immenſes aux troupeaux des bêtes à laine, » & s'ils ne ſurpaſſent pas toujours ceux de l'agriculture, ils en » ſont un heureux ſupplément; mais egal dans ſa conduite en- » vers les hommes, il leur demande des ſoins & ne les accorde » qu'à leur travail. Qui changera cet ordre »? (Voyez *Tſiuen-nong*, liv. II).

Les anciens ouvroient les portes & les fenêtres de la bergerie, avant de conduire leur troupeau dans la campagne; & nous trouvons cet article fort recommandé pour toutes les ſaiſons, mais ſur-tout en hiver. Comme la raiſon qu'en alleguent les livres, a plus de trois mille ans, il ne ſeroit pas honnête de la copier. Nous trouvons dans preſque tous, que quand l'hiver eſt ou pluvieux, ou trop froid, il vaux mieux garder ſon troupeau dans la bergerie que de l'en faire ſortir, ſi ce n'eſt autant de tems qu'il faut pour la nettoyer, l'aérer & en ôter le fumier. Dans les cantons où l'hiver a ſes beaux jours, on ne riſque rien de

le mener au pâturage quand le soleil est un peu haut; mais il est essentiel qu'il en revienne avant que le soleil se couche. Ce qui regarde le printems & l'automne a eté dit. Pour l'eté, il y a deux pratiques qui reviennent, au fond, à la même, puisqu'on fait egalement sortir le troupeau au soleil levant & qu'on le ramene au soleil couchant; mais selon la premiere on le reconduit à l'etable vers neuf heures, & on l'en fait sortir vers les trois heures; au lieu que selon la seconde on se contente de le mener se reposer pendant le tems à l'ombre d'un vallon ou d'un bois. Messieurs les Lettrés qui la préferent, comme la plus ancienne, ne manquent pas de soutenir qu'elle est plus naturelle, & ne fatigue pas le troupeau d'une allée & d'un retour aussi mal-sains qu'inutiles. Mais cela les jette dans la question de la pleine campagne qu'ils traitent trop au long pour que nous songions à y suivre leur erudition & leur critique. Nous convenons néanmoins avec le Docteur *Leang*, que les Lettrés des trois dernieres Dynasties, qui ont disputé devant le public, auroient pu mieux s'entendre, & moins donner à leurs préjugés & à leurs systêmes. Les recherches savantes & curieuses qu'ils ont faites ont epuisé la matiere, eclairci tous les doutes, & pousse si loin leurs discussions qu'il n'en reste plus à faire. « On voit très-clairement, ajoute-t-il, qu'à laisser aux anciens textes toute leur » autorité, & à s'en tenir à la seule conciliation des témoignages qui soit raisonnée & satisfaisante, il est hors de » doute que nos anciens Chinois, comme plusieurs Tartares de » nos jours, ont laissé leurs troupeaux en pleine campagne le » jour & la nuit pendant le grand eté, & une partie du printems & de l'automne. Il paroît même que dans quelques » cantons ils les y laissoient toute l'année, tandis que dans » d'autres on ne les y laissoit jamais. C'etoit donc bien mal » l'entendre que de se prévaloir de la pratique des premiers » âges pour ne laisser jamais, laisser toujours, ou ne laisser que

» quelques mois les troupeaux en pleine campagne. Dès qu'elle » etoit ſi différente, on n'en pourroit rien conclure, ſi l'on » n'alloit pas juſqu'aux raiſons ſur leſquelles elle étoit fondée. » Or, ces raiſons cherchées, trouvées & examinées, ont fait » voir que ces différentes pratiques etoient fondées ſur les diffé- » rences du ſol & du climat. On n'a laiſſé les troupeaux en » pleine campagne pendant la moitié de l'année, ou même » pendant toute l'année, que dans quelques cantons de l'Occi- » dent où il n'y a ni pluies ni brouillards, ni roſées, que paſſa- » gérement & par extraordinaire. Si l'on avoit voulu inſtruire » les derniers ſiecles, & non pas diſputer, on auroit obſervé » que les peuples d'en-deçà & d'au-delà du *Cha-mo*, dont toute » la richeſſe eſt en troupeaux de bêtes à laine, ne ſuivent à cet » egard, dans tant d'endroits, la pratique de la pleine campa- » gne, que parce que la ſéchereſſe continuelle du ciel le leur » permet, & qu'on la modifie dans d'autres cantons, ou qu'on » ne la ſuit pas du tout, non plus que dans les immenſes déſerts » du Nord où les pluies, les roſées, les brouillards, les neiges » & les vents froids la rendroient funeſte ». Nous n'avons rien à ajouter aux paroles du Docteur *Leang* ſur la queſtion & ſur la pratique de la pleine campagne pour les bêtes à laine : elles diſent tout à qui cherche le vrai. Ce qui réuſſit dans un endroit ne conclut rien pour un autre. On doit ſe conformer au climat de chaque pays, & comme les climats varient beaucoup, cette diverſité prouve très-invinciblement qu'il n'y a pas de regle générale à cet egard, & qu'elle ſeroit fauſſe & défectueuſe par ſa généralité.

Nous changerons bien de langage ſur la maniere de mener paître un troupeau, & de le ramener à la bergerie. Nous trouvons preſcrit & recommandé dans tous les livres, comme un point de très-grande conſéquence, de le conduire lentement, au petit pas, & en l'arrêtant plutôt que de le preſſer. Outre

la raiſon générale des petits ménagemens qu'il faut avoir pour les vieilles brebis, pour celles qui ſont pleines, dans la ſaiſon, & pour leurs agneaux qui les ſuivent, dans une autre, on allegue encore les inconvéniens inévitables & toujours funeſtes d'une marche trop hâtée. « Un troupeau, dit *Kia-tſong*, qui » arrive au pâturage, fatigué & hors d'haleine, ne paîtra qu'avec » peine, & ce qu'il mangera ne lui profitera pas; mais s'il » rentre ainſi dans l'etable, il en ſouffrira encore plus, fût-elle » moins fraîche qu'elle ne l'eſt ordinairement. Qu'on en juge » par ce qui arrive au voyageur & à ſon cheval. Les anciens, » dont les attentions étoient ſi ſages & ſi réfléchies, avoient un » endroit près de la bergerie, pour y amuſer le troupeau & le » repoſer avant de l'y enfermer ». Le même *Kia-tſong* dit ailleurs, que dans les pâturages auſſi, le Berger doit avoir grand ſoin que ſon troupeau n'aille pas courant, quelque peu abondantes & ſemées çà & là que ſoient les herbes. Du reſte nous ne le citons que parce qu'il parle d'après les anciens, & ſoutient qu'en quelque pays & en quelque ſaiſon qu'on néglige ces ſoins, peu importans en apparence, on expoſe un troupeau à bien des maladies.

La tonte de la laine occaſionnera encore plus ſûrement & plus promptement des maladies dans le troupeau, ſi elle n'eſt pas faite dans ſa ſaiſon & avec les ſoins convenables. Pour la ſaiſon, elle varie ſuivant les pays & l'année. Dans les Provinces méridionales, où les beaux jours du printems commencent plutôt, on fait la tonte dès la ſeconde lune: au lieu que dans celles du Nord on la differe juſqu'au commencement de la quatrième, quelquefois même plus tard, lorſque l'hiver a été long & lorſque les vents du Nord ſouffient encore. Les anciens ſéparoient les agneaux & les brebis foibles avant la tonte, faiſoient baigner au grand midi, dans une eau claire & courante, le reſte du troupeau, & ils avoient leurs ſignes pour

distinguer combien de jours le bain devoit durer ; mais ils avoient l'attention d'y préparer leurs brebis & leurs moutons par une nourriture choisie qu'ils leur donnoient à l'etable. Il paroît que quelques-uns faisoient la tonte à plusieurs reprises, & réservoient pour les derniers jours celle du ventre & de tout le bas du corps. *Mais*, comme dit le livre *Tsi-min-yao, une avarice stupide ne fit jamais alors un supplice de la tonte pour les troupeaux, & les plus pauvres auroient rougi de les tondre jusqu'à la nudité.* La remarque suivante ajoute que, toute autre considération à part, il faut laisser assez de laine aux brebis qu'on tond, pour que leur peau en soit couverte & cachée, sous peine de les voir devenir maladives ou même galeuses, comme il arrive souvent. *La nature elle-même nous a appris cette attention, en ne faisant tomber la vieille laine que lorsque la nouvelle a commencé à poindre.*

Les anciens Chinois filoient, teignoient leurs laines, & en faisoient des etoffes d'une grande beauté, à en juger par quelques vers du *Chi-king*, & par quelques anecdotes des petits Royaumes, sous la grande Dynastie des *Tcheou*. Soit diminution des troupeaux, soit usage plus commode du coton & plus grande facilité de le travailler, soit aussi vogue des pelleteries & etiquette de la Cour, on ne fait plus d'etoffes de laine que dans les provinces de *Chen-si* & *Cham-si*, & encore s'en sert-on plus pour les meubles que pour les habits. Qu'on conclue de là combien il y a peu à espérer qu'on puisse jamais faire un vrai commerce de draps avec la Chine.

Il nous est souvent venu en pensée qu'on rendroit un vrai service à nos pauvres colons, si on leur apprenoit à préparer aussi facilement & aussi bien que ceux de Chine, leurs peaux de brebis, de moutons & d'agneaux. Plus on iroit, plus on verroit combien elles sont d'un usage sain & commode pour ceux qui sont en plein hiver dans les champs. Peut-être même que la préparation chinoise, qui

ôte toute mauvaiſe odeur, ſeroit bien accueillie dans les villes. Les Provinces *Chen-ſi* & *Cham-ſi* ſont auſſi de grands & magnifiques tapis avec leurs laines; mais le prix en augmente beaucoup avec la grandeur; & quand ils ont vingt-cinq à trente pieds en quarré, ils ne coûtent guere moins que nos hautes-liſſes, ſoit à cauſe de leur velouté & de l'eclat durable de leurs couleurs, ſoit à cauſe de l'agrément du deſſin & de la bordure dans laquelle il eſt enfermé. En revanche on y fait à bon marché d'autres tapis en feutre, & preſque auſſi grands que les premiers. Nous ne nous ſouvenons pas d'avoir vu rien de pareil en France. Il s'en fait une conſommation prodigieuſe, parce que, juſques dans les villages, on s'en ſert en guiſe de tapis pour les *kams* ou eſtrades echauffées par un fourneau, ſur leſquelles on s'aſſied & on ſe couche en hiver. Les Chinois ſont venus à bout de les teindre par empreinte, de maniere à former un deſſin agréable, ordinairement d'une ſeule couleur, mais quelquefois auſſi de pluſieurs, & cette teinture dure autant que le feutre. Comme ces feutres ſont employés à une infinité d'uſages, on en fait de quinze, vingt pieds de long & même davantage, ſur deux pieds, deux pieds & demi de large. Le pavé de notre Egliſe en eſt couvert d'eſpace en eſpace pour que les Chrétiens puiſſent ſe mettre à genoux & s'aſſeoir pendant le ſermon. Ils ont tous environ deux lignes d'epaiſſeur au moins, & ſont fort compactes. Les fins qui ſont faits de laines choiſies & préparées avec ſoin, ont plus de corps & ſont plus chauds. A en juger par ce que nous avons lu & entendu dire de la façon de faire les feutres chinois, elle rentre dans celle de nos chapeliers; mais comme l'ouvrage eſt plus grand & plus groſſier, elle eſt plus ſimple, plus expéditive, & moins diſpendieuſe de beaucoup. Quant à ce que l'induſtrie mêle à la laine pour avoir de plus beaux feutres, & la cupidité pour qu'ils lui coûtent moins, cela nous meneroit trop loin.

Nous avons rendu compte ailleurs du principe général des Chinois sur la bonification, amélioration & perfection des fruits, grains, légumes & herbages pour chaque pays. Celui qui concerne les bêtes à laine n'en est qu'une application & une extension. A les en croire, ce n'est pas en faisant venir des beliers & des brebis des déserts de l'Occident, des plaines d'au-delà du *Cha-mo*, ou de la Tartarie septentrionale, qu'on parviendra à avoir de beaux troupeaux: si ce moyen devoit réussir, il auroit réussi depuis vingt siecles; mais en choisissant avec un soin particulier les agneaux qu'on destine à la propagation, en leur laissant tout le lait de leur mere, en les nourrissant avec une grande attention, & en ne prématurant point leur accouplement, il est impossible qu'en continuant cette pratique plusieurs années, surtout si l'on fait un troupeau séparé de ce qu'elle aura procuré, l'on ne parvienne à avoir des beliers & des brebis aussi beaux que le permet le pays: il ne s'agira plus que de continuer ces soins.

J'ai lu tout ce qu'a ecrit le Bachelier Ting-tchao, dit le *Pien-ming, & je me borne à observer que dans le* Kiang-nan *les bêtes à laine ont toujours la tête bien proportionnée au reste du corps, & la toison très-courte, au lieu que dans les Provinces voisines, elles ont la tête très-petite, le corps gros, & la toison pendante. Dans le* Chen-si, *celles des vallées ont les jambes fort courtes, & celles de la montagne très-longues.* Sa conclusion est que le sol, le climat, l'air, la nourriture agissant sur ces animaux, il ne s'agit pas de vouloir lutter contre, par des especes etrangeres qui exposent à des risques & dégénerent nécessairement. La phrase suivante mérite d'être rapportée: *Quand je fis la visite des Provinces de* Pé-tché-ly, Chan-tong, Ho-nan, Hou-kouang, Chen-si & Cham-si, *par ordre de l'Empereur, pour voir dans quel état y etoient les troupeaux, plus je vis les choses de près & par moi-même, plus je reconnus que ceux qui étoient mal soignés etoient misérables dans*

les cantons les plus avantageux, & que ceux qui etoient bien soignés réussissoient dans les moins favorables. Je ne dirai que ce mot, les profits mal entendus sont des pertes. C'est attenter à ses agneaux que de traire leur meres lorsqu'elles sont mal nourries, ou avant qu'ils puissent paître un peu.

Les anciens avoient un belier pour dix brebis, & ils ne les laissoient pas vieillir. Il y a beaucoup de variété dans ce qu'ils disent sur la saison de l'accouplement & de l'agnelement, parce qu'ils parlent de différens pays & climats. Ce qu'on y voit de clair, c'est qu'il faut que les herbes commencent à poindre, dans les pays les plus froids. Quand le grand nombre des agneaux peut paître, les herbes seches, qu'on leur donne à l'etable, ne leur profiteront pas, & les légumes cuits avec de la farine, puis concassés, auxquels on est obligé de recourir par extraordinaire, seroient trop dispendieux. Nous trouvons qu'il y avoit un endroit séparé dans l'etable pour la brebis qui agneloit, qu'on l'y laissoit quelques jours avec son agneau, qu'on la nourrissoit avec soin, & que si la litiere fraîche sur laquelle ils etoient, ne suffisoit pas pour qu'ils fussent chaudement pendant l'absence du troupeau, on portoit un réchaud de braise couverte de cendres auprès d'eux. Ce dernier point ne paroît regarder que les Provinces septentrionales, où le froid est très-violent quand le vent du Nord souffle long-tems.

Les Chinois qui articulent si nettement combien de tems la vache, la jument, l'âneſſe, la truie, *&c.* portent leur fruit, evitent de parler de la brebis. Nous n'avons trouvé qu'une vieille maison rustique qui dise quatre mois pleins, & un livre chinois fait en Corée, qui met quatre mois & demi ou cinq mois, selon l'espece; mais on le conclut assez bien, du tems que les autres indiquent pour l'accouplement, afin que les agneaux naissent de façon à trouver de l'herbe quand ils pourront paître: & cela revient assez au même, puisque ceux qui disent que la brebis devenue

devenue mere au solstice d'hiver agnele en bon tems dans le *Kiang-nan*, avertissent ailleurs qu'il faut la faire couvrir trente-quatre à trente-cinq jours avant l'equinoxe d'automne. Nous ne nous sommes arrêtés à cette bagatelle, que parce que, si la brebis ne porte son fruit que quatre mois, c'est dans le système d'ici, une nouvelle preuve de la briéveté de la vie des bêtes à laine, & parce qu'aussi cela fait un point fixe pour le gouvernement des troupeaux. Plus le tems avantageux pour la naissance des agneaux varie selon le pays & le climat, plus il est capital de pouvoir l'assurer pour celui qui convient à chacun.

Les modernes s'accordent à dire avec les anciens que quelques jours après la naissance des agneaux, le Berger doit les examiner & faire son choix; c'est-à-dire, destiner à la boucherie tous ceux qui sont foibles, contrefaits, & d'une toison de différentes couleurs; choisir pour ses beliers & brebis ceux dont la toison est blanche ou bien noire & belle, le corps bien proportionné, & les jambes fortes, le regard vif & la démarche assurée, la naissance enfin ni tardive ni précoce par rapport au pays. La mutilation des moutons se fait dix ou douze jours après leur naissance. C'est aussi le tems où l'on scie les cornes des agneaux destinés à être beliers, quand on n'en a pas pu trouver de nés sans en avoir: car on préfere ici ces derniers. Les Tartares dont les troupeaux paissent dans le désert ne suivent pas cette pratique, non plus que les Chinois qui conduisent les leurs sur les montagnes; parce que, selon eux, les beliers perdent leur courage avec leurs cornes, & ne savent plus s'avancer sans crainte & conduire hardiment le troupeau. Mais ils préferent ceux dont les cornes sont contournées en spirale.

Voilà à-peu-près ce que nous avons trouvé de plus avoué, de plus pratiqué, & de plus généralement enseigné dans les livres chinois sur la maniere de conduire & de gouverner les

bêtes à laine. Quant aux ſoins, attentions, précautions, ménagemens, induſtries & uſages de détail, on en compoſeroit des volumes. Lorſque Meſſieurs les Lettrés ſe mettent à enſeigner, tout ce qui alonge le diſcours leur eſt bon, & à l'exemple de quelques-uns d'Europe, ſous prétexte de tout dire, ils débitent bien des inutilités, pour ne rien dire de pis. A les en croire, quand une brebis a agnelé, il faudroit la ſoigner comme une femme en couche. Ils ſont ſi bonnes gens, qu'ils ne ſentent pas le ridicule de ce propos vis-à-vis des Bergers qui voient leurs epouſes, ſur-tout les Montagnards, reprendre les ſoins du ménage un ou deux jours après leurs couches. *Il n'y a ni humeur, ni chagrin, ni envie de critiquer dans ma remarque*, dit le Bachelier *Ho-ki* à cette occaſion, *mais un peu d'envie de me défendre contre les critiques qui m'ont attaqué ſur ce que j'avois avancé qu'on prenoit le change ſur l'agriculture, & qu'il ne s'agiſſoit pas de tranſporter dans les champs la théorie ſubtile des jardins & des parterres, mais d'encourager, de conſoler le colon, & de lui faciliter ſon travail long & pénible. Ce qu'on dit des brebis qui agnelent, revient à la théorie des parterres & des jardins tranſportée dans les champs. Même puérilité, même enfance d'idées d'un eſprit ivre des raffinemens du luxe du jour. Où en ſeroit la condition des Bergers vis-à-vis de leurs troupeaux, s'il leur falloit avoir pour leurs brebis, des ſoins ſi etudiés, ſi longs & ſi difficiles? Du reſte, comme l'on a conduit nos Militaires de la Capitale à changer juſqu'à cinq fois d'habits en un jour d'automne, pour que, étant proportionnés aux différentes températures de l'air, ils ne s'enrhumaſſent point ; on pourra réuſſir à force de petits ſoins à faire un beſoin aux brebis qui agnelent, d'un régime délicat & etudié..... On cite les anciens ; c'eſt-à-dire, ce qui s'eſt pratiqué pour plaire à des Reines ſous les* Han, *les* Tſin, *les* Leang, *les* Soui *& les* Tang, *dans ces jours de molleſſe, de faſte & de luxe, où les femmes ne vouloient plus devenir meres, & où les hommes faiſoient uſage de*

fard à leur toilette. Nos anciens ſont nos ancêtres des trois premieres Dynaſties. Qui a jamais vu rien de pareil dans ce qui nous reſte de leurs pratiques, eux qui avoient de ſi nombreux troupeaux? Revenons-y, & nous en aurons d'auſſi beaux. Notre Auteur, qui vit les premieres conquêtes des *Yuen* & les avoit pleurées d'avance, ne fait guere que dire ſommairement ce que nous avons expoſé ci-deſſus; mais comme il y a quelques phraſes qui ont leur utilité, nous allons le copier par maniere de récapitulation. *Qui ne reconnoît pas la tendreſſe paternelle du* Tien *ſuprême dans les bêtes à laine? De tous les animaux, c'eſt l'eſpece qui nous demande le moins & qui nous produit le plus. Un mot dira tout. Il y a des peuples entiers qui n'ont que leurs troupeaux, & ils ſont dans une abondance qui a ſouvent triomphé de notre agriculture, de nos arts & de nos tréſors..... Quelles qu'aient eté les vues du* Tien *ſuprême dans le pâturage de ces animaux, ſoit de montrer leur deſtination pour nos tables, ſoit de donner des bornes à leur propagation, ils n'ont que peu d'années à vivre, & ce qui eſt bien remarquable, ils ſont ſi faciles à conduire que, comme a dit un bel eſprit de l'ancien Royaume de* Lou, *un enfant domine un troupeau de mille* yang..... *Le* yang *eſt un animal foible. On ne le rendra jamais aſſez fort pour que les grands froids, les grandes chaleurs, les grands vents ne lui ſoient pas nuiſibles, ſi l'on ne ſe fait pas une affaire de les lui adoucir par l'accoutumance de la premiere vie, & par des ſoins convenables. Les tranſmigrations hors du même climat ne ſont pas pour lui, à moins que ce ne ſoit en le conduiſant du Midi au Nord en eté, & du Nord au Midi en hiver, ou de la plaine ſur la montagne, & puis de la montagne dans les vallons. Toute fatigue lui eſt nuiſible; mais le repos & l'inaction le ſont encore plus. Dans le tems même qu'il paît, il ne faut pas qu'il s'arrête..... Son tempérament eſt ennemi de toute humidité: on ne doit pas même ſonger à y oppoſer des induſtries. Il ne peut que*

ſouffrir & dépérir dans les pays bas, marécageux, humides ou pluvieux. Dans les autres, l'etable où on l'enferme & la maniere dont on l'y tient, la nourriture des champs, & celle des mauvais jours ou de l'hiver, doivent être ſubordonnées à ſon tempérament, ſous peine d'attenter à ſa vie..... On ne moiſſonne que ce que l'on a ſemé..... Réves & chimeres que tous les ſyſtémes à economie philoſophique, pour ne rien dépenſer à nourrir les troupeaux & en tirer de grands profits. Toiſons, lait, beurre, fécondité, peaux, &c. tout dépend de la maniere dont on les ſoigne & dont on les nourrit. Les anciens n'ont jamais varié ſur ce principe. Leur attention à cet egard alloit ſi loin, que dès que leurs bêtes à laine ne pouvoient pas aller paître, ou ne reſtoient pas aſſez long-tems dans les champs, y ſuppléer à l'etable etoit une regle générale pour tous les pays, & dans toutes les ſaiſons. Les citations & les raiſonnemens qu'accumule ici *Ho-ki*, pouvoient être néceſſaires dans ſon tems, mais on penſe trop ſagement en Europe ſur ce point pour qu'il en faille alonger cette citation. Nous nous bornerons à remarquer avec l'Auteur de l'ancienne Maiſon Ruſtique des *Tang*, que *le troupeau le mieux nourri eſt celui qui produit le plus & qui ſe conſerve le mieux, & que les dépenſes à cet egard ſont des gains & les epargnes des pertes.* Du reſte cet excellent livre remarque fort ſagement qu'il faut ſavoir ſe borner & s'attacher dans chaque pays à ce qui lui eſt propre, & comme l'effet naturel du climat & de la nourriture qu'y trouvent les troupeaux. Dans quelques endroits la fécondité des brebis eſt admirable & toujours heureuſe. *On a vu des endroits dans l'Occident du* Chen-ſi *où elles devenoient meres deux fois dans un an, & donnoient ſouvent deux agneaux.* Dans quelques cantons les laines & les peaux ſont plus belles. Dans le Nord & dans quelques endroits du *Chan-tong*, les moutons réuſſiſſent à ſouhait, & s'engraiſſent comme d'eux-mêmes. *Malheur à nos Bergers s'il ſe départoient de ces grands principes des*

anciens pour ſuivre les ſyſtêmes ſcientifiques, & raiſonnés littérairement. Que peuvent entendre des liſeurs & des faiſeurs de livres à la conduite des troupeaux? Leurs belles & tant vantées théories, n'euſſent-elles contre elles que la multitude des ſoins qu'elles preſcrivent, ſeroient abſurdes dans une choſe qui eſt confiée à des montagnards & à de bons payſans, & ne ſauroit être trop ſimple & trop unie. Le glorieux Fondateur de la Dynaſtie régnante, & l'immortel Empereur Tai-tſong, *avoient vu ce grand point d'adminiſtration à la clarté pénétrante de leur génie, & réduiſirent leur théorie ſur les troupeaux, à procurer aux Bergers une vie douce, tranquille & aiſée, comme les anciens; & des ſuccès admirables prouverent dans toutes les Provinces de l'Occident & du Nord, que ce n'eſt pas l'induſtrie qui manque aux Bergers, mais la penſée, le courage, & le moyen de la ſuivre. L'appareil de la ſcience peut impoſer dans les livres aux oiſeux habitans des villes; mais les gens inſtruits ſavent qu'il ne faut qu'etaler diverſes pratiques des Provinces qu'ils ont la mal-adreſſe d'eriger en principes, & de vouloir généraliſer. Par exemple, il eſt très-bien entendu d'engraiſſer les moutons dès la fin d'automne, en mélant beaucoup d'armoiſe aux herbes ſeches qu'on leur donne à l'etable; mais qu'a-t-on à faire de cette pratique, dans les endroits où la douceur de la ſaiſon permet de les conduire dans d'excellens pâturages, & n'oblige preſque jamais de les enfermer même la nuit? Toutes les pratiques & induſtries des Bergers ſont bonnes à recueillir, parce qu'elles ſont raiſonnées, fondées ſur de bons principes, autoriſées par le ſuccès, & pouvant au moins donner des vues; mais outre qu'elles ne s'accordent pas aſſez & ſont en trop grand nombre pour être toutes ſuivies dans un endroit, qui ne voit pas que ce qui convient dans le nord du* Chan-ſi *& du* Pé-tché-li, *n'eſt pas fait pour le* Chen-ſi *& le* Yun-nan? Nous avons eu quelque peine à copier cette longue citation, qui n'apprend rien à la France; mais nous avons penſé qu'elle

pourroit faire plaisir à ceux qui aiment à etudier le génie des Chinois, & à le suivre de Dynastie en Dynastie : car enfin cette citation est de la Dynastie des *Tang*, & a près de mille ans.

Après la viande de cochon, la viande de mouton est celle dont on fait le plus de cas à la Chine, & dont on mange davantage, au moins dans les Provinces du Nord & de l'Occident : car dans celles du Midi il n'y a presque pas de troupeaux, & les moutons qu'on y conduit seroient très-peu de chose dans les boucheries des grandes villes où il en faut toujours. Comme tous les pays d'au-delà de la grande muraille en fourniſſent les Provinces, ainsi que la Capitale, cela supplée à tout. Il est pourtant remarquable que, quelque bons que soient les moutons de Tartarie, leur viande perd son goût & ses bonnes qualités, si l'on differe de les envoyer au boucher. Nous trouvons dans les livres, que la meilleure est celle des moutons blancs. Celle des noirs est très-inférieure. Pour celle des moutons dont la toison est de différentes couleurs, ou plantée d'une maniere bizarre, ou dont les poils sont droits & roides, elle est décriée comme mal-saine. Les Chinois prétendent que cela ne peut venir que d'un vice de la constitution qui doit avoir de mauvais effets. Nous en faisons la remarque à découvert, parce qu'ils etendent cette maxime aux bœufs, aux cochons, *&c.* & que si elle est fondée, elle mériteroit qu'on y fît attention. Les vertus & les bonnes qualités qu'ils attribuent à la viande de mouton pour bien des malades, en mériteroit peut-être davantage ; car il ne paroît pas que notre Médecine pense beaucoup à elle. Soit ancienne tradition, soit maniere de vivre du pays, soit façons & accompagnemens de ce remede, il paroît qu'on y a confiance avec raison. Du reste on préfere pour cet usage les moutons des pays les plus méridionaux, & on préfere ceux de montagne, qui sont couleur de biche, ou chatains ou noirs ; on rejette les blancs. Il ne nous appartient point de décrire

pour quelles maladies on en fait uſage. Tout ce que nous nous permettrons de remarquer, c'eſt qu'on dit que le bouillon & la viande de mouton raniment le ſang & rétabliſſent les forces, quand on en uſe à propos, ſans en excepter même les vieillards, les gens de cabinet, les femmes epuiſées par leurs couches, les diſſentériques en convaleſcence, *&c.* & que pour cette raiſon on en interdit l'uſage aux enfans. Au ſurplus comme les Chinois ne quittent pas un ſujet ſans l'avoir epuiſé, tout dans le mouton devient matiere de remedes, excepté le foie, qu'ils ſoutiennent qu'on ne doit pas laiſſer manger aux plus pauvres, parce que ſur cent moutons il y en a plus de quatre-vingt-dix en qui il eſt vicié & nuiſible.

L'article des maladies des bêtes à laine mériteroit de nous arrêter, & demanderoit ce ſemble des détails. Mais outre que la différence des climats, de la nourriture, des ſoins, des eſpèces même de beliers & de brebis, rendroit inutile en Occident ce que nous en trouvons dans les livres, nous aimons mieux nous en tenir au mot des anciens Chinois; *il n'y a de maladies parmi les troupeaux, que celles qu'on leur cauſe, ou par défaut de ſoins, ou par mauvais choix de nourriture, ou par avarice en les laiſſant trop vieillir.* Si ce mot eſt auſſi vrai que le ſoutiennent ici tous les modernes, & qui paroiſſent en donner de bonnes preuves, il ne s'agiroit plus que d'en faire l'application & d'en tirer des conſéquences pratiques; au moins pouvons-nous aſſurer que les Empereurs de pluſieurs Dynaſties paroiſſent y avoir ajouté foi juſqu'à faire des Ordonnances pour charger les Mandarins d'en inſtruire le peuple, & leur dire qu'ils n'imputeront qu'à leur négligence à veiller ſur les troupeaux, les maladies qui pourroient les déſoler. Il eſt vrai que cela regardoit ſur tout les troupeaux de leurs Domaines; mais cela revient au même, vu que les livres faits pour tout l'Empire, par leur ordre, inſiſtent encore plus ſur ce point. Nous pouvons bien citer le dernier qu'ait

fait publier l'Empereur régnant. Après tout, ce mot des anciens Chinois paroît vrai dans sa généralité. Il n'y a ni préjugé, ni crédulité à penser qu'on préviendroit beaucoup de maladies, au moins epidémiques, parmi les troupeaux, avec plus de soins & d'attentions. Dans le livre publié par ordre de l'Empereur régnant, dont nous parlions tout-à-l'heure, on met en note cet aveu d'un des Auteurs cités. *J'avois un troupeau de deux cens têtes; moitié négligence, moitié epargne, je ne me mis point en peine de l'approvisionnement d'hiver en foin, en herbes seches, ni même en armoise. Les mauvais jours furent longs, la moitié de mon troupeau mourut de faim avant le printems; le printems venu, le reste eut la gale, & y succomba à cause de sa foiblesse: juste profit de mes epargnes. Que les autres profitent de mon exemple.* Sur cela il ajoute que ce qui lui a le mieux réussi, après la nourriture, qui est avant tout & supplée en partie à tout, c'est de tenir l'etable propre, d'en renouveller l'air sans cesse, de faire ôter aux brebis les ordures dont elles saliſſent leur toison, & de leur procurer quelquefois le bain avant l'accouplement & dans les grandes chaleurs.

Quant au renouvellement de l'air dans l'etable, nous le trouvons egalement recommandé par les anciens & par les modernes, comme un soin capital & décisif. Les Chinois suivent trop, peut-être en cela, leurs principes de Physique & de Médecine sur l'air, à qui ils attribuent une grande influence & une action continuelle sur les santés selon qu'il est pur ou chargé, neuf ou usé, *&c.* Mais à en juger par le peu d'attention qu'on y fait en Occident, pour les hommes même comme pour les animaux, on pourroit bien ne pas connoître assez combien il touche de près aux premieres sources de la vie. Car enfin, en admettant que nos climats nous dispensent des attentions qui sont nécessaires à la Chine, il faut avouer que l'on se néglige singuliérement chez nous sur le renouvellement

nécessaire

néceſſaire de l'air dans les chambres & dans les appartemens, quoique fermés, vîtrés à ne pas laiſſer entrer un vent coulis. Peut-être que les hommes publics devroient des ſoins à cet egard aux grands atteliers, aux lieux d'aſſemblée, aux priſons au moins, & aux hôpitaux. Du reſte qu'on ne prenne pas le change ſur l'air de Chine. Celui de *Pé-king*, le tems des grandes pluies pendant les grandes chaleurs excepté, eſt ſi bon & ſi vif, que quoiqu'on fume continuellement du tabac dans une chambre, il n'y reſte aucune odeur, pour peu qu'on ſoit attentif à en ouvrir de tems en tems la porte ou les fenêtres. Quoi qu'il en ſoit, nous copions ce que nous trouvons: le renouvellement de l'air eſt grandement recommandé ici pour les etables des bêtes à laine.

Ce n'eſt pas tout: à la premiere marque de maladie qui va commencer dans un troupeau, ou qui a commencé dans ceux du voiſinage, c'eſt vers l'air que ſe tournent les ſoins. On conduit le troupeau ſur les montagnes, ſur les collines, ou du moins dans les endroits où l'air eſt plus libre, plus vif & plus pur. Cependant on nettoie l'etable avec une attention ſpéciale; on la tient ouverte long-tems; & on finit par y brûler de la menthe, de l'armoiſe, des graines de cyprès, de cedre, ou autre choſe ſemblable, & on continue cela tant que durent le danger & la maladie. Nous n'avons garde de garantir que ces ſoins, qu'on accompagne d'une nourriture plus choiſie, réuſſiſſent aux Chinois d'aujourd'hui, comme ils paroiſſent avoir réuſſi à leurs ancêtres des premieres Dynaſties. Ceux-ci, chez qui ce fléau paroît avoir eté très-rare, tournoient d'abord leurs réflexions ſur leur conduite & ſur ce qui pouvoit avoir attiré la colere du *Tien* Suprême: toutes les réjouiſſances etoient ſuſpendues dans le canton affligé; on remédioit aux abus qu'on avoit découverts; on commandoit même des jeûnes, & on n'expoſoit plus de viande au marché. Il eſt dit en particulier que quand les

troupeaux de l'Empereur ou d'un Prince etoient en péril, on faiſoit des recherches ſur trois objets particuliers : d'abord ſur le nombre des victimes qui auroient dû avoir eté fournies, & ſur les choix qui en avoient eté faits ; enſuite ſur la viande que l'etat donnoit aux vieillards & aux malades qui avoient perdu toute leur famille, ou que ſon extrême indigence empêchoit de ſecourir : ce qu'on appelloit par honneur *le peuple du Tien* (*Tien min*), en y ajoutant les veuves & les orphelins ; enfin ſur les déportemens des Officiers de l'Empereur ou du Prince qui gouvernoient les Bergers, & leur faiſoient toucher leurs gages. L'ancienne gloſe du *Tcheou-ly*, qui a conſervé ce détail, ajoute que les maladies epidémiques des troupeaux etant envoyées par le *Tien*, comme les ſéchereſſes, les inondations, & les ſauterelles qui dévaſtent les moiſſons, c'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer d'abord.

Selon l'ancienne police, & qui s'obſerve encore dans tout l'Empire, dès que les troupeaux d'un canton etoient attaqués de maladie, on n'en laiſſoit plus aller rien au marché, ni même ſortir pour gagner un autre diſtrict ; & la défenſe qui etoit rigoureuſe, ſubſiſtoit juſqu'à ce que les Officiers publics l'euſſent levée juridiquement après des informations ſûres. Les particuliers ſéparoient totalement du troupeau, & juſqu'à guériſon entiere, les brebis malades ou attaquées. Quelques-uns même pouſſoient les précautions plus loin. Ils creuſoient un foſſé profond à la porte de l'etable, & lui donnoient deux pieds à deux pieds & demi de largeur, pour connoître les brebis affoiblies & dont la maladie alloit ſe déclarer. Elles ne pouvoient ſauter ce foſſé comme les autres, malgré leur envie d'entrer dans l'etable, & on les ſéparoit avant qu'elles puſſent communiquer le mal. Cette pratique fut conſervée dans quelques montagnes du *Chan-ſi*, par des traditions héréditaires de la famille du Docteur *Siu*. Ce Lettré ayant obſervé qu'elle réuſſiſſoit, &

arrêtoit dès le commencement les progrès de l'epidémie, ſe fit un devoir de la répandre dans tout ſon canton. Il la porta enſuite dans le *Pé-tché-li*, dans le *Sée-tchouen* & dans le *Chantong*, où le conduiſirent ſes emplois, & il l'y vit réuſſir heureuſement. Cela le détermina à la publier dans ſes ouvrages, un ſiecle environ avant l'ere chrétienne. Mais comme il l'avoit enchaſſée dans un Mémoire de patriotiſme & de zele, où il prouvoit invinciblement qu'il falloit revenir aux principes des anciens pour rendre aux mœurs publiques leurs anciennes candeur, loyauté & innocence, remettre ſur-tout en vigueur l'ancienne loi, de chaſſer de l'armée & de renvoyer aux Mandarins locaux les ſoldats vicieux & corrompus; d'exiler des villes & des villages, les citoyens ſcandaleux & flétris; de reléguer ſur la frontiere tous les Officiers du Palais & Mandarins du peuple prévaricateurs & notés; de tirer des etudes les ecoliers indociles & incorrigibles, *que l'Empereur lui-même*, dit-il, *alloit chaſſer de ſon College après un jour de jeûne, & reléguoit honteuſement dans le déſert pour toujours*; de proſcrire enfin & de déshériter dans les aſſemblées de famille les diſſipateurs & les libertins: ces grandes vérités, dont la corruption publique ne vouloit pas même qu'on rappellât le ſouvenir, empêcherent qu'on ne fît attention alors à la pratique qu'il indiquoit. *L'inconſéquence eût eté trop groſſiere & trop révoltante* (dit le dernier Editeur du *Tſiuen-nong*) *d'admettre & d'exiger pour les troupeaux, des précautions qu'on ne vouloit pas admettre ni exiger pour aſſurer, pour procurer & pour perpétuer l'innocence des mœurs publiques: d'autant plus qu'il etoit palpable & démontré qu'elles y etoient infiniment plus néceſſaires. En effet ce ne fut que ſous le regne de* Kao-tſong, *des* Tang, *lorſque tout l'Empire changea de face, qu'on recueillit la pratique publiée par le Docteur* Siu, *& qu'on la répandit dans toutes les Provinces, où elle s'eſt conſervée juſqu'à nos jours dans pluſieurs endroits, à leur grand*

avantage. Car enfin, dès que les troupeaux ſont attaqués de maladie, le capital c'eſt d'empêcher la contagion, & les précautions qui la détournent de plus loin ſont les plus ſages. Les brebis qu'on ſéparera du troupeau ne ſeront pas perdues, puiſqu'on pourra les ſoigner; mais les ſaines ſeront eloignées du péril, & les ſoins qu'on en prendra pour les conſerver, pourront & devront mieux réuſſir.

Les remedes dont on uſe ici pour guérir les bêtes à laine de leurs maladies, pourront bien perdre leur vertu en paſſant les mers, ſoit à raiſon de la différence des climats & de la nourriture, ſoit auſſi parce qu'en pareille matiere il faudroit avoir vu opérer, ſuivi un traitement, conſidéré chaque choſe en détail, & ſur-tout être fondé en connoiſſances, ce qui nous manque abſolument. Nous eſpérons néanmoins qu'on en pourra tirer quelque utilité, & dans cette vue nous nous riſquons à copier ce que les livres impériaux chargent les Mandarins d'enſeigner au peuple, comme etant d'une pratique facile & heureuſe par-tout.

La gale & la rogne les plus dangereuſes, dit-on, ſont celles qui commencent à la bouche ou au menton. On riſque tout à en différer le traitement: plus on le commence de bonne heure, plus on en aſſure le ſuccès. Le remede que nous trouvons le plus recommandé & le plus univerſellement pratiqué, conſiſte à faire infuſer de la racine d'aconit coupée par morceaux, ſur des cendres chaudes, pendant deux jours & deux nuits au moins, & puis à mêler un peu de fort vinaigre à cette infuſion. On frotte la gale ou la rogne de la brebis avec une brique bien mouillée & humectée de cette préparation, en la raclant aſſez pour qu'elle pénetre, mais non pas juſqu'à ecorcher. Pour plus grande ſûreté, on tond l'endroit attaqué & tout ce qui l'environne, pour que le remede empêche le mal de gagner. Si la gale ou la rogne ſont trop tenaces, ou ſalies de pus, il vaut mieux

les mouiller & humecter avec une broſſe, que de ſe ſervir de la brique qui ecorcheroit. On dit ici que la gale & la rogne tombent après quelques frottemens, lorſqu'ils ont eté bien faits. Il y en a qui pour aſſurer une plus prompte guériſon aux brebis malades, font une pâte de cendres d'armoiſe, & mieux encore de ſa racine, avec du vinaigre chaud ou eau-de-vie chaude, & en frottent l'endroit attaqué après qu'il a eté humecté & pénétré par la compoſition précédente. D'autres ſe contentent de frotter la gale ou la rogne avec une pâte faite de rapures de ſabot de cochon, tué en hiver, & de réalgal. Nous trouvons dans une note, que les bêtes à laine guéries de la gale ou de la rogne, engraiſſent après très-aiſément & très-vîte; mais il faut ſe preſſer de s'en défaire. On ne doit plus en rien eſpérer, & on riſque tout à les garder dans le troupeau.

La chaſſie des yeux & la morve paroiſſent les maladies qu'on craint le plus ici pour les brebis, après la gale & la rogne, parce qu'elles ſont epidémiques & preſque toujours mortelles. Pour la chaſſie des yeux, preſque toujours ſuivie de la morve, on fait fondre de bon ſel dans du bouillon, puis on délaie dans ce bouillon du bois de ſaule pourri & réduit en pouſſiere. Quand l'eſpece de boue qui ſe forme eſt bien pénétrée de bouillon ſalé, on enduit les yeux & le nez des brebis attaquées, & ſous peu de jours elles guériſſent. Nous trouvons bien d'autres remedes; mais pour les uns, nous ne ſavons pas aſſez ſûrement la correſpondance des noms européens avec les noms chinois, pour oſer en riſquer la traduction; pour d'autres, la ſuperſtition ou le préjugé ont mis trop de formalités dans leur préparation. Pour tout dire, nous n'avons rien compris à la façon dont on réduit un petit poulet à picoter le nez de la brebis juſqu'à ce qu'il en ait tiré un ver qui cauſe ſon mal. Le ſinge ou la marmotte, qu'on lie ſur une planche au haut d'une perche plantée dans l'etable, pour conſumer le levain du mauvais air, ſont

une invention du dixieme siecle, & pourroient bien venir de la boutique des Bonzes.

Pour la roideur & le froid des jambes, dont les brebis sont attaquées quelquefois, on fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante, du suif de belier avec du sel, puis on le fait fondre dans une casserole de maniere qu'il roussisse, & puis on en graisse les jambes malades à plusieurs repriſes, si besoin est; mais il est essentiel que les brebis attaquées n'approchent pas de l'eau, & que l'endroit où elles reposent soit bien sec. Le remede dont on se sert pour ce qu'on appelle ici *feux*, *ardeur*, *démangeaiſon des jambes*, se rapporte assez au précédent. Quand le suif imprégné de sel est bien cuit à la vapeur de l'eau bouillante, au lieu de le faire fondre & rouſſir dans la casserole, on applique dessus un gros fer rouge, & on le fait dégoutter dans un vase à proportion qu'il se fond, puis avant qu'il soit froidi & figé, on oint les jambes des brebis malades, qui, dit le livre, guériſſent le jour même, si le remede est bien appliqué. Du reste, il y en a qui se servent de beurre salé au lieu de suif, pour l'une & l'autre maladie.

Mais à propos du mot de beurre, qui vient de nous echapper, puisque nous y sommes encore à tems, nous réparerons notre inattention à ne rien dire de l'usage que les Chinois font du lait de leurs brebis. A parler franchement, Messieurs les Lettrés n'aiment pas qu'on traye les brebis, à moins qu'elles n'aient perdu leur agneau: le profit, disent-ils, est très-mal entendu. Un agneau mal allaité ne sera jamais fort, & il est mal allaité dès qu'on lui dérobe la moitié du lait que lui destinoit la nature. Ils vont jusqu'aux preuves, & soutiennent qu'on ne peut attribuer qu'à la pratique de traire ou de ne pas traire les brebis, la supériorité des troupeaux de quelques endroits du *Chen-si* & du *Chan-si*, sur ceux du reste de ces Provinces, &, ce qui mérite bien attention, leur facilité à se multiplier, & leur exemption

continuelle de la plupart des maladies qui désolent les autres. Quoi qu'il en soit, les Chinois font du caillé, des jonchées, du fromage & du beurre du lait de leur brebis; mais tout cela reste dans les lieux où sont les troupeaux. Si l'on en excepte *Pé-king* & quelques grandes villes, on ne trouve presque point de beurre ni de fromage; la Capitale même n'en est un peu mieux fournie aux approches de l'hiver, que parce qu'on y en porte de toute la Tartarie. On y porte aussi une biere & une eau-de-vie qu'on fait avec du petit-lait, & qui sont fort au goût des Tartares. Comme il nous en vient quelquefois en présent, même du Palais, nous avons eté à portée d'en goûter, & il nous a paru que nos Européens ne s'en accommoderoient guere. Parmi les différentes manières de faire ce vin, & cette eau-de-vie qu'on trouve dans les livres, on vante sur-tout le mêlange des laits de brebis, de vache & de jument. La Dynastie régnante n'a pas manqué de les faire inférer dans les livres qu'elle a publiés, & toujours avec l'attention marquée de les faire copier sur les plus anciennes collections des *Han* & des *Tang*, ou même des *Tcheou*, qui après tout pouvoient bien les avoir reçues des Tartares de leur tems.

Nous n'avons pas eu le loisir de faire des recherches suivies, sûres & exactes: ainsi nous n'avons garde de rien assurer sur l'espece de peste qui fait quelquefois de si affreux ravages dans les troupeaux d'Europe. Cependant comme nous avons eté dans le cas d'ouvrir & de feuilleter bien des livres, le profond silence qu'ils gardent sur ce fléau nous fait conjecturer que s'il est connu à la Chine, il y est très-rare. Nous ne voyons guere que ce qui est dit d'une maladie epidémique de 1135 dans les troupeaux de l'Occident & du Nord, qui puisse y avoir trait; encore cela pourroit bien ne regarder que la Tartarie soumise aux *Kin*, maîtres alors de tout le Nord de la Chine, & qui en effet a eté & est encore affligée de

ce fléau. Nous n'insistons sur cette remarque que parce que les livres chinois ne parlant point de peste, ni de bien d'autres maladies qui désolent nos troupeaux, nous ne pouvons en rien dire.

PRÉPARATION

PRÉPARATION DU PETIT INDIGO.

LA Chine eſt en poſſeſſion de ſes teintures depuis les tems les plus reculés. Les plus anciens livres en parlent comme d'une pratique connue dans les campagnes, & le partage du ſexe. Il paroît hors de doute que la plante *lan*, ou anil, dont on tire l'indigo, a eté connue & cultivée pour la teinture, bien des ſiecles avant l'ere chrétienne, comme elle l'eſt de nos jours. L'anil ne pouvant bien croître que dans les provinces méridionales, le génie chinois, à qui tout moyen eſt egal pourvu qu'il conduiſe ſûrement au bien public & le procure, eſt venu à bout de ſuppléer l'anil par une autre plante, & d'en tirer un demi-indigo, diſoit-on jadis; mais il faut dire maintenant un vrai indigo : car les belles teintures bleues qu'il donne, parlent aux yeux & réfutent tous les raiſonnemens.

On appelle cette plante *ſiao-lan* (le petit bleu) dans le *Pé-tché-li*, & dans les autres provinces du Nord où on le cultive annuellement. Le feu P. d'Incarville en ayant vu des champs aux portes de *Pé-king*, en parla dans ſes lettres. MM. de Machault & de Trudaine lui demanderent des graines du *ſiao-lan*, & des détails ſur la maniere de le cultiver, d'en tirer l'indigo, & d'employer cet indigo dans la teinture. Ce Pere ſe donna des ſoins infinis, & vint à bout d'envoyer tout ce qu'on demandoit : nous ignorons ſi on a fait uſage de ſes Mémoires. M. de Juſſieu ecrivit ici il y a près de trente ans, que le *ſiao-lan* avoit fort bien réuſſi au Jardin du Roi, & qu'il en avoit pluſieurs pieds. On nous a demandé de nouveau, en 1777, quel eſt le procédé chinois pour préparer l'indigo, ou pour mettre en fermentation & détacher la partie colorante en bleu de la plante dont on le tire.

Il ne faut qu'ouvrir un livre chinois pour voir que le procédé des provinces Méridionales eſt abſolument le même que celui de nos iſles pour tirer l'indigo de l'anil. Le *ſiao-lan* ne donne pas ſon indigo ſi aiſément. Pour n'être pas expoſés aux incertitudes des recettes des livres & des oui-dire, nous avons voulu nous munir de nos propres obſervations & expériences.

Nous étant procuré de la graine de *ſiao-lan*, nous en fîmes ſemer une petite planche vers les fêtes de la Pentecôte, & ſemer à trochets ou bouquets, en mettant pluſieurs graines dans un trou, ainſi qu'on nous l'avoit preſcrit. Notre *ſiao-lan* commença à poindre peu de jours après, forma de petites touffes, & malgré la chaleur & la ſéchereſſe il profita ſi bien des arroſemens, puis des grandes pluies, qu'il etoit haut de plus d'un pied & demi vers la fin de juillet, ayant des feuilles d'un beau verd & bien nourries.

Notre Expert, c'eſt-à-dire un pauvre Manœuvre de jardin, ayant vu notre *ſiao-lan* le jour de Sainte Anne, jugea qu'il etoit tems d'en tirer l'indigo. Nous mîmes les premiers la main à l'œuvre, & en fîmes macérer quelques tiges dans une taſſe. Nous avions alors un tems pluvieux, & une chaleur ſuffocante. Le thermometre ne deſcendoit pas au-deſſous de 25 dans les chambres, & montoit, dehors, juſqu'à 31, 32, & même plus haut. Quoique nous fuſſions bien déterminés à laiſſer notre *ſiao-lan* les trois jours qu'on nous avoit indiqués, nous eûmes la curioſité de le viſiter le ſoir du ſecond jour. L'odeur qu'il répandoit etoit très-agréablement puante; mais nous fûmes plus frappés de la pellicule dorée & brillante dont etoit couverte la ſurface de l'eau, & dont la lumiere, que nous avions à la main, augmentoit l'eclat. Cette pellicule, beaucoup plus mince qu'aucune feuille d'or battu, nous parut au grand jour, le lendemain, comme le carmin ſur de petits papiers qu'on vendoit jadis pour peindre en miniature; elle avoit ſon rouge & ſa dorure appa-

rente. L'ayant enlevée légérement avec la lame d'un petit couteau, & appliquée sur du papier, elle a donné un indigo très-beau & très-fin. Ayant fait macérer du *siao-lan* plusieurs fois, il a toujours eté couvert de la même pellicule : nous n'en parlons que pour avertir que dans les grandes indigoteries les ouvriers l'ôtent en fraude, au grand préjudice de l'indigo qu'ils font.

La maniere d'y procéder, comme nous l'avons déjà dit, est la même que celle de nos isles pour l'anil; mais comme le *siao-lan* macéré, fermenté, ne donne qu'une eau verte quand on l'a décantée & fait couler dans la cuve de *Baterie*, on y mêle ou du lait, ou de la poussiere de chaux vive tamisée; puis on la bat & on l'agite avec force & vîtesse jusqu'à ce que, de verte qu'elle etoit, elle soit devenue bien bleue, & puisse passer dans une troisieme cuve, où la partie colorante se précipite au fond assez vîte, & donne une matiere boueuse qu'on prépare, & qu'on met en tablettes, comme le grand indigo.

Nous ne fûmes pas heureux dans notre premier essai; soit que la chaux qu'on nous avoit portée fût eventée, soit que nous en eussions trop mis, nous n'obtînmes qu'un bleu foible & pâle. La seconde tasse nous en donna de bon; mais la troisieme que nous avions préparée avec un lait de chaux fait avec l'eau macérée & décantée du *siao-lan*, nous réussit à souhait, moyennant la patience que nous eûmes de la battre & de l'agiter très-long-tems. Ainsi nous pouvons nous donner pour témoins & garans du procédé chinois.

Pour plus grande sûreté néanmoins, nous abandonnâmes presque toute notre planche de *siao-lan* à un domestique de la maison, qui avoit fait jadis de l'indigo dans son village. Car, grace aux bons soins du Ministere public, toutes les inventions utiles descendent d'abord jusqu'aux paysans, & se mettent au niveau de leur adresse & de leur pauvreté. Les maris cultivent

la plante du coton. Les meres & les filles font des toiles, & les teignent.

Tout se passa sous nos yeux. Nous vîmes l'eau où avoit eté macéré un grand vase de *siao-lan ;* elle etoit d'un beau verd. Quand on y eut tamisé de la chaux vive, on l'agita avec vîtesse, on la battit avec une planche horizontale qu'on gouvernoit par le manche qu'elle avoit : après un quart-d'heure, parut une ecume bleue qui devenoit foncée de plus en plus : toute l'eau enfin devint d'un beau bleu après un demi-quart-d'heure, & l'ayant laissé reposer, la matiere colorante se précipita au fond, & donna un assez bon indigo.

Voici maintenant la maniere de procéder des Teinturiers de la porte de *Pin-tsée-mèn*, qui ont des champs immenses de *Siao-lan*, & préparent toutes les années leur provision d'indigo. Ceux qui visent aux belles & fines teintures ont des *cams*, ou jarres enormes, rangés en gradins sur plusieurs lignes. Dans les plus hauts, on met macérer le *siao-lan ;* dans ceux du second rang, qui sont assez bas pour que ceux du premier s'y déchargent, on met l'eau fermentée & décantée ; on y mêle l'eau de chaux ; on la bat & on l'agite jusqu'à ce que l'indigo soit formé. Ceux du dernier rang ne servent qu'à laisser se précipiter au fond, & se rasseoir en boue, la matiere colorante, ou indigo, qu'on met dans des sacs de toile, après avoir fait ecouler l'eau devenue limpide, dans laquelle elle avoit eté flottante.

Les Teinturiers qui ne visent qu'à la quantité & au bon marché de leur indigo, font macérer leur *siao-lan* dans des bassins de briques, qu'ils ont dans le champ même, & qui se déchargent dans d'autres qui sont plus bas, quand le tems est venu de faire usage du lait de chaux, d'agiter & de battre l'eau pour y former l'indigo. Il y en a qui ont un troisieme rang de bassins pour la derniere opération ; mais la plupart aiment mieux se servir de jarres, quoique cette pratique entraîne un peu plus d'embarras.

Le *ſiao-lan* demande une terre baſſe, humide, facile à arroſer, & nourrie de bon terreau. On en fait ordinairement deux cueillettes, quelquefois trois. La premiere donne toujours le plus beau bleu; on la fait en Juillet quand les feuilles ſont bien epaiſſes, bien vertes, & toutes les tiges du trochet, d'un pied & quelques pouces. La ſeconde, lorſque l'année eſt belle, ſe fait dans les premiers jours de Septembre, & la derniere, avant les froids. On ne touche pas aux trochets qu'on deſtine à grainer: mais à *Pé-king* on préfere la graine des environs de la grande muraille, à celle du pays.

On met ordinairement une demi-livre de lait de chaux, mais claire, ſur 25 de *ſiao-lan* décanté. Le lait de chaux, fait de cette eau un peu clarifiée, eſt celui qui nous a le mieux réuſſi. Il y en a qui tamiſent la chaux ſur l'eau qu'on a commencé à battre & agiter. On en met une livre ſur cinquante de *ſiao-lan*. Les Indigotiers chinois ont le coup-d'œil juſte, & augmentent, ſelon le beſoin, ou le lait de chaux, ou l'eau fermentée du *ſiao-lan*, dans le moment où l'indigo ſe forme. Bien plus, ils ſavent tirer de l'indigo déjà fait, la chaux qui l'affoiblit. Il y en a qui la mettent, quelques heures avant de battre l'eau. Au reſte on doit ſavoir, d'après d'anciennes recherches, trop curieuſes pour avoir eté perdues, que le *ſiao-lan* eſt une vraie perſicaire, commune en France, & qu'il ne s'agit que de trouver en pays aſſez bon pour qu'elle donne du bleu. Les Chinois tirent encore du bleu de deux autres plantes.

MÉMOIRE

Sur l'usage de la viande en Chine.

On a demandé autrefois si l'on mangeoit de la viande en Chine, parce qu'on croyoit que les sectes de *Foë* & de *Tao-tsée*, qui y sont dominantes, avoient persuadé l'abstinence qu'elles commandent, & dont elles font un si grand mérite. On a su depuis, que ces sectes avoient echoué à cet egard dès le commencement, vis-à-vis de la multitude; qu'elles s'etoient ensuite beaucoup radoucies vis-à-vis de leurs plus zélés sectateurs; & que les Lettrés qui ont toujours tenu bon pour la doctrine & les usages des premieres Dynasties, ont réussi fort aisément à les maintenir dans une chose que le Gouvernement avoit à cœur, & qui est toute au profit du bien-être & du commerce. Aussi ce qu'on demande aujourd'hui, c'est quelles sortes de viandes mangent les Chinois. Comme nous aurons lieu de nous expliquer ailleurs, & d'entrer dans quelques détails, nous nous bornerons ici à dire en général que les personnes de distinction, & les citoyens opulens, sont à cet egard en Chine comme en Europe, & font servir sur leurs tables, selon la saison, la viande de boucherie & la volaille, la venaison & le gibier, que l'on trouve dans la province où ils sont. Pour le petit peuple, il ne faut pas demander quelle viande il mange, mais plutôt quelle viande il ne mange pas, & nous répondrons que nous n'en connoissons absolument aucune. La superstition, même dont l'ascendant est si despotique, n'a jamais pu obtenir aucune exception générale. Tout ce qui est viande se vend & est mangé. La police qui est si sage, si humaine & si admirable dans tant de choses, a plié sur cet article jusqu'à tolérer de vrais abus, & jusqu'à conniver à des especes de boucheries & de ventes que nous n'oserions

décrire. Les penſées des Européens les plus philoſophes ou les moins délicats, reculeroient d'horreur à coup ſûr vis-à-vis de l'eſpece d'âne, de mules, de chameaux & de chevaux que la police marque, à *Pé-king*, de ſon ſceau pour qu'ils puiſſent être livrés aux bouchers. Mais autant il eſt certain que les tolérances de la police dont nous venons de parler ſont révoltantes & abſolument inconciliables avec les principes, la doctrine & les loix du Gouvernement chinois, autant il eſt démontré qu'elles ſont néceſſaires & inévitables. Il n'eſt pas douteux que bien des froncles, des ulceres, des maladies de peau & des fievres viennent ordinairement de certaines viandes qu'il eſt incroyable qu'on ſonge à manger, & que nous n'avons pas le courage de nommer. Malgré cela, l'uſage s'en etend chaque jour de plus en plus avec la population ; & tant horrible que cela ſoit à dire, les grands inconvéniens qui en réſultent ſont moindres ſans comparaiſon que ceux de vouloir l'empêcher, ſi tant eſt même que l'autorité publique en vînt à bout. O qu'il reſte de chemin à faire aux idées de l'Europe, avant qu'elles ſoient arrivées au point de vue d'où il faut voir une population de deux cens millions d'ames, dans un pays habité depuis plus de trente-cinq ſiecles, où les climats, les ſaiſons & la terre ſont ſi différens des nôtres, & qui ne peut preſque rien tirer de ſes voiſins !

Puiſque vous parlez de trente-cinq ſiecles, nous dira-t-on, expliquez-vous, & articulez-nous ſi vous faites remonter ſi haut l'uſage de la viande à la Chine. On n'auroit pas fait cette demande il y a un ſiecle. On auroit ſongé d'abord tout ſimplement que Dieu ayant permis à Noé l'uſage de la viande lorſqu'il fut ſorti de l'arche, les premiers Chinois en profiterent comme les autres anciens peuples. Mais, pour ne rien haſarder dans notre réponſe, après avoir obſervé que la Chine n'a de monumens anciens que ſes *King*, nous avouerons candi-

dement que quand on remonte dans les *King* juſqu'à *Yao*, *Chun* & *Yu*, qui ſont les premiers Empereurs dont ils parlent, ils ne diſent rien de précis, de formel, & de clairement articulé ſur l'uſage de la viande dans ces tems reculés. Du moins nous ne nous ſouvenons point d'y avoir lu, ni d'en avoir vu citer ailleurs aucun texte formel & poſitif, qui indique qu'on mangeoit alors de la viande. Mais auſſi, comme l'on n'en trouve point qui donne même à ſoupçonner qu'on n'en mangeoit point; comme ils montrent l'uſage de la viande etabli dans les âges ſuivans, ſans en parler comme d'une nouveauté, & ſans dire quand il a commencé; comme ils font mention des bœufs, des brebis, des troupeaux & des chaſſes de ces premiers tems; comme ils parlent de ſacrifices dont les victimes, après avoir eté egorgées & offertes ſur l'autel, etoient diviſées & diſtribuées aux aſſiſtans; comme enfin la tradition antique & univerſelle atteſte que les vieillards de ces premiers tems avoient les uns un repas, les autres deux, en viande, coutume maintenue ſous les trois premieres Dynaſties, & qu'on eſſaya de rétablir ſous les *Han*: les ſavans & les commentateurs qui ont ecrit ſous les regnes de *Yao*, de *Chun* & de *Yu*, ſe ſont accordés à dire ou à ſuppoſer qu'on mangeoit alors de la viande. Nous ne connoiſſons que quelques *Tao-tſée* de la baſſe antiquité qui aient oſé dire le contraire, ſur ce que ces grands Princes etoient très-ſobres, & vivoient auſſi frugalement & auſſi ſimplement que le peuple. Mais outre que la critique regarde comme donnés ſous de faux noms les ouvrages qu'on cite & dont on n'a jamais pu prouver l'authenticité, on leur en oppoſe d'autres de la même eſpece, qui parlent de la viande comme de la nourriture journaliere dans les jours de *Fou-hi* & de *Chin-nong*, qu'ils imaginent avoir régné bien long-tems avant *Yao*, *Chun* & *Yu*, & dont *Sée-ma-tſien* n'a oſé rien dire, tant il

regardoit

regardoit comme fabuleux ce qu'on commençoit à en débiter de ſon tems. *Ming-tchi* & bien d'autres ſavans ajoutent une remarque dont nous dirons un mot, quoiqu'elle ne puiſſe pas avoir en Europe toute la force & l'evidence qu'elle a ici. A prendre, diſent-ils, dans leur totalité les caracteres anciens qu'on dit dater des premiers tems, en laiſſant à côté toutes les controverſes & diſcuſſions des Grammairiens ſur la certitude de l'antiquité de quelques-uns, il eſt évident que pluſieurs de ceux où entrent les images de viande & de feu, de bœuf & de cochon, de cerf & de chevreuil, &c. ſont tellement combinés, qu'ils indiquent & repréſentent naïvement différentes manieres de cuire, de préparer, d'aſſaiſonner & de conſerver les viandes. Or, les caracteres n'ont été imaginés que pour écrire les mots de la langue & les noms des choſes; & comme il eſt hors de toute vraiſemblance qu'une nation ait des mots & des noms ſi particulariſés pour déſigner ce qui eſt inconnu à ſes mœurs, à ſes uſages & à ſa maniere de vivre, il en réſulte que tant d'anciens caracteres prouvent & ſuppoſent l'uſage de la viande dans la haute & premiere antiquité dont parlent les *King* où on les trouve. Sur cela ils entrent dans des détails que nous ne pourrions pas mettre au point de vue de ceux qui ne ſont point initiés dans la connoiſſance des anciens caracteres Chinois, à moins d'un long préliminaire, qui ſeroit déplacé ici. Il ſuffira d'obſerver en général qu'ils ſont autant ou même plus concluans, que les mots de boudins, par exemple, de ſauciſſes, de cervelas, d'andouilles, de jambon, &c., pour prouver qu'on mange du cochon en France. Ils font voir en effet que certains caracteres, comme ceux de viande en hachis, ſéchée au ſoleil, ſalée, &c.; ceux de la faire cuire ſur les charbons, de la rôtir, *&c.* ſont trop pittoreſques pour avoir acquis cette ſignification par une application qu'on en eût faite depuis.

Les moins curieux de bagatelles antiques nous sauroient bon gré sans doute de raconter ce qu'on sait sur les différentes viandes qu'on mangeoit dans les premiers tems, & sur les diverses manieres dont on les cuisoit, & dont on les assaisonnoit. L'espérance de nous procurer des eclaircissemens & des lumieres sur plusieurs textes de l'ecriture, nous a fait faire autrefois bien des recherches sur ces choses; mais, à l'exception de quelques articles particuliers, ou de peu d'importance, nous n'avons rien trouvé qui fût clair, détaillé & authentique. Car, pour le remarquer en passant, si les Chinois sont privilégiés pardessus tous les peuples de la gentilité, en ce qu'ils se sont maintenus en corps de nation dans leur premiere patrie, & ont conservé quelques-uns de leurs anciens & premiers livres, il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient des connoissances détaillées sur les siecles les plus voisins de la dispersion de Sennaar, & même sur les suivans. Ce qu'on en trouve dans les *King* est très-limité, ne particularise presque rien, & paroît plus doctrinal qu'historique. En vain les savans ont voulu tirer parti des caracteres & des traditions pour y suppléer; comme ils ont la bonne-foi de ne rien prendre sur leur compte, & de se borner à recueillir dans un bon ordre ce qu'ils ont rencontré de plus vraisemblable & de mieux attesté dans les livres recouvrés après le fameux *Tsin-chi-hoang*, ou faits au commencement des *Han*: les oui & les non, les fables & les impossibilités s'y touchent de si près, que (les auteurs cités fussent-ils moins suspects), il y a trop à trier, à discuter & à examiner pour en tirer quelque chose de développé & de satisfaisant. Reste donc à renoncer de bonne grace à des etincelles qui voltigent dans la fumée, & dont il n'y a pas moyen de faire une lumiere. Mais sur combien d'articles n'en sommes-nous pas réduits-là?

Si quelqu'un veut se contenter de dires communs, & de

ce qu'on met ici dans les livres, faute de mieux; voici ce que nous avons trouvé de plus fondé en vraiſemblance & en probabilités. Les Chinois des premiers tems mangeoient vingt viandes différentes, ſavoir, en fait de boucherie, du bœuf, du mouton, du cochon, du chien & de l'âne; en fait de venaiſon, du cerf, du daim, du chevreuil, du ſanglier & du lievre; en fait de volaille, des poules, des oies, des cannes, des colombes & des pigeons; en fait de gibier enfin, des perdrix, des canards ſauvages, des cailles, des faiſans & des grives. Tous les auteurs ne s'accordent pas dans cette nomenclature; & on l'explique en diſant que les mêmes choſes ne ſe trouvoient pas dans toutes les Provinces, & qu'on y ſuppléoit par d'autres. Quant au nombre de cinq, pour chaque eſpece, voici de quoi raſſurer ſur cette ſymmétrie. Dans le grand Holocauſte que l'Empereur ſeul avoit droit d'offrir au *Chang-ti*, on n'immoloit qu'un bœuf choiſi long-tems auparavant, & nourri après dans un pâturage réſervé à cet uſage. Dans les autres ſacrifices on offroit & on immoloit cinq différentes victimes, ſelon la ſaiſon & la ſolemnité. Or, comme ce qu'on ſait des viandes qu'on mangeoit, eſt tiré du peu qui reſte ſur les anciens ſacrifices, il eſt tout ſimple de trouver le nombre de cinq pour chaque eſpece. Ce n'eſt pas-là une vaine conjecture, puiſque ce nombre a egalement lieu pour les poiſſons, les grains, les fruits, *&c.* Pour nous, le chien & l'âne mis parmi les animaux domeſtiques qu'on mangeoit, nous embarraſſeroient plus. Auſſi, même en admettant les diſtinctions & explications de quelques Lettrés, pour prouver que les chiens & les ânes d'alors etoient fort différens de ceux d'aujourd'hui, nous aimerions mieux nous ranger de l'avis de ceux qui leur ſubſtituent les lapins & les cabris, s'ils alléguoient des textes plus ſûrs & plus clairs. Ceux qui ſubſtituent encore le cheval à l'âne paroiſſent plus fondés

en preuves, mais ne le ſont pas aſſez ; & bien des gens, je crois, aimeroient mieux conjecturer avec le Docteur *Lu-ming-tchi*, que, comme il falloit le nombre de cinq, qu'on ne trouvoit plus pour les animaux domeſtiques, on l'a completté ainſi qu'on a pu : témoin la diſcordance de ceux qui en ont parlé les premiers, & le vain ſubterfuge de quelques-uns, qu'on ne mangeoit pas des chairs de toutes les victimes.

Nos cheminées ſont-elles une invention de Barbares, comme il paroît ? Sont-elles bien appropriées à leur deſtination, ſoit dans les cuiſines, ſoit dans les appartemens ? Sont-elles à profit de ménage, de bien-être & de ſanté ? Si la choſe en vaut la peine, qu'on l'examine ; nous nous contenterons d'obſerver que toutes celles qu'ont vues les Chinois chez leurs voiſins, ne leur ont pas donné envie d'en faire, & qu'ils n'en veulent point. Pour leurs premiers ancêtres, voici leur maniere de cuire la viande. Peut-être trouvera-t-on qu'elle eſt inſéparable de l'idée de cheminée. Quelle découverte ! Elle ſeroit d'autant plus ſûre que nous ne ferons que raconter ce que repréſentent, plutôt que n'indiquent, de très-anciens caracteres tout en figures & en images. Or, à s'en tenir à ce qu'ils repréſentent, aux ſens qu'on y attache, & pour leſquels ils ſemblent avoir eté ainſi compoſés, les premiers Chinois auroient eu bien des façons de cuire leurs viandes. La premiere, & celle ſur laquelle il y a moins à ſe méprendre dans le tiſſu du caractere qui la ſignifie, conſiſtoit à la faire rôtir ſur les braiſes, ſoit qu'on ſe ſervît déjà de gril, ſoit qu'il n'eût point été encore inventé. Si l'on coupoit dès-lors par tranches, comme l'on a fait depuis, les viandes qu'on faiſoit cuire ainſi, il eſt tout ſimple que la facilité & la promptitude de cette façon, lui ait donné la grande vogue qu'elle a eue, même pour les repas de chaſſe des Empereurs. La ſeconde façon repréſentée par l'image de feu & par celle d'embraſſer ou d'entourer de toutes parts, comme

le ſein maternel l'enfant qu'il porte, s'explique de deux manieres, qui paroiſſent avoir eté egalement pratiquées, ſavoir, d'embrocher la viande dans un pieu, & de l'entourer de feu pour la rôtir, ou bien de la mettre dans un vaſe qu'on enterroit dans les braiſes. Du reſte on trouve dans des ſiecles moins reculés, qu'après avoir vuidé un cochon & l'avoir rempli d'herbes odorantes & choiſies, on l'enfermoit dans un fourreau épais de terre graſſe, & qu'on le mettoit ainſi dans un grand feu, juſqu'à ce que le fourreau fût devenu brique par ſa dureté. A ce ſigne, qu'on regardoit comme le ſigne de la cuiſſon, on briſoit le fourreau, & on l'enlevoit avec la peau du cochon qu'on arroſoit de vin, & qu'on faiſoit après paſſer par le feu, pour qu'il fût en état d'être mangé.

Que ceux qui aiment à s'exercer en conjectures voient juſqu'où tout cela peut convenir aux premiers âges. On leur attribue trois façons de faire cuire la viande avec l'eau miſe ſur le feu dans un vaſe ou pot; ſavoir, en l'enfonçant dans cette eau, & l'y laiſſant bouillir juſqu'à cuiſſon; en l'expoſant ſur une claie à la vapeur de cette eau bouillante, qui etoit répercutée & enfermée par un couvercle, & enfin en y mettant à-demi le ſecond vaſe où elle etoit, pour qu'elle ſe cuisît avec une chaleur plus douce & plus uniforme. Pour les diverſes fritures, ſoit avec, ſoit dans la graiſſe ou l'huile, nous les abandonnons à ceux qui y voient plus clair que nous: non pas, comme *Yang-kien*, parce qu'elles nous ſemblent trop difficiles à concilier avec la ſimplicité des premiers âges, il y auroit trop de bonhommie à ſe récrier ſur une bagatelle de cette eſpece, tandis qu'on admire avec treſſaillement leur politique, leur morale & leurs nombreuſes induſtries; mais parce que ce qu'on en dit eſt trop en explications & en conjectures. Il n'en eſt pas de même des dernieres façons dont il nous reſte à parler, ſavoir, de la chair de cochon ſalée ou non ſalée, ainſi que

de toute espece de venaison, qu'on faisoit cuire & sécher à la fumée, & de la plupart des viandes qu'on mettoit en etat d'être conservées d'une année à l'autre, en les exposant au soleil, ou en les tenant sur des pierres plates echauffées par un petit feu. Tout cela est comme mis sous les yeux dans trois caracteres. Pourquoi faut-il que les détails manquent ? Si notre cuisine les dédaignoit, le Gouvernement leur feroit probablement accueil pour ses gens de mer & ses armées ; car les viandes ainsi préparées etoient saines, aisées à conserver, & faciles à transporter: trois avantages dont la réunion est bien précieuse.

Il ne nous convient point d'inviter à des tentatives & à des essais; mais nous observerons, à l'honneur des anciens, qu'on met en question s'ils n'avoient pas des endroits bâtis exprès pour sécher leurs viandes à la fumée, s'ils ne les avoient pas fait cuire un peu d'abord, & s'ils n'avoient pas des choix dans les bois & dans les herbes dont ils tiroient leur fumée. Le troisieme article rappellera le dicton de village sur les sarmens de vigne pour faire les bonnes omelettes: & nous, sans nous etonner, nous dirons en passant, que les Comus d'ici posent en principe, que tout ce qu'on mange cuit n'a bien sa saveur & sa salubrité qu'autant qu'on se sert d'un feu choisi: par exemple, du feu de bois de mûrier pour la poule bouillie, qui en est plus tendre ; de celui de bois d'acacia pour le cochon, qui en est moins indigeste ; de celui de bois de pin pour l'eau du thé, *&c.* Qu'on ne se méprenne pas néanmoins sur cette remarque, que la physique sauroit bien appuyer de raisons : nous ne l'avons hasardée que parce que la médecine chinoise ne promet l'effet de certains remedes, qu'autant qu'ils sont préparés avec un feu de tel ou tel bois, *&c.* ce qui mériteroit peut-être quelque attention de la part de la nôtre. Rire & se moquer est bientôt fait ; mais tant de grandes choses dépendent des plus petites, & on se trouve si loin de

ſes idées à proportion qu'on obſerve & qu'on etudie les faits, que plus on a de connoiſſances, plus, ce ſemble, on doit être timide à prononcer, & curieux de faire des expériences.

Il y avoit trois manieres de préparer la viande qu'on vouloit faire ſécher. On la coupoit en tranches, extrêmement minces; on la diviſoit en petits filets de deux à trois pouces de long; on la racloit pour la réduire en grumeaux, ou on la piloit pour l'emietter aiſément quand elle etoit ſéchée. Il paroît que la troiſieme maniere fut toujours préférée pour les armées, parce que la viande ſe ſéchoit mieux & ſe conſervoit plus facilement. Les deux autres manieres etoient plus en uſage dans les familles, ainſi que le donnent à entendre quelques vers du *Chi-king*. On s'accommoderoit peut-être de toutes trois en Occident, ſi nous pouvions dire au juſte comment ſe conſerveroient des viandes ainſi ſéchées. Par malheur nous ſommes réduits à avouer qu'autant il paroît indubitable que les anciens en avoient le ſecret, autant il y a à ſe défier de ce qu'on en débite avec le plus magnifique appareil d'érudition & de critique. Ne fût-ce que pour prévenir des queſtions, voici tout ce que nous y avons pu & ſu comprendre. Il faut que la viande ſoit choiſie, fraîche & coupée ſelon ſon fil, pour être bonne à ſécher. Outre qu'on doit prendre chaque animal dans ſon meilleur tems & ne trier que ce qui eſt chair, ſans graiſſe ni pellicules, on ne ſauroit trop ſe hâter pour prévenir tout commencement de macération. Dans les Provinces ſeptentrionales, on expoſoit d'abord ces viandes au vent du Nord, & dans les méridionales à la plus grande ardeur du ſoleil; mais dans les unes & les autres on choiſiſſoit toujours un tems ſec, & on ne les expoſoit à l'air que pendant le milieu du jour. Quand elles etoient ſeches, (ce qu'on connoiſſoit, diſent les uns, par ce qu'il leur reſtoit de poids, & ſelon les autres, par la facilité qu'on avoit à les broyer entre les

doigts), on les mettoit ou dans des veſſies cirées, ou dans des barils de bois paſſés au feu, ou dans des urnes; & pour les grands approviſionnemens d'un tranſport difficile, dans des outres qu'un double enduit de cire rendoit impénétrables à l'air & à la pluie. *Ho-ſieou* prétend que dans ce dernier cas on mêloit avec ces viandes de la farine ſéchée au feu, ou une eſpece de biſcuit broyé qui donnoit moyen de les preſſer, ou plutôt de les piler dans leurs outres pour n'en faire qu'une maſſe. *Fan-mi* ſubſtitue des légumes rôtis au feu & broyés, à la farine; ou même du petit mil & du riz, ſelon les Provinces. Tout cela, ainſi que je ne ſais quel poivre dont d'autres ont parlé, eſt à peine admiſſible pour le milieu de la troiſieme dynaſtie, quand il fallut faire face aux Tartares: & n'eſt pas même bien prouvé.

Nous ſerons moins hardis à prononcer ſur la pratique d'enterrer dans des monceaux de ſable, de petit mil, ou même de ſel, les barils & les outres de viandes ſéchées qu'on vouloit conſerver plus long-tems. Ce qu'on en dit eſt mieux fondé en preuves; & on ſait que la candide prévoyance des anciens, etoit capable de ſe ménager cette reſſource contre les ſurpriſes, & contre les maladies epidémiques des animaux, pendant leſquelles toutes les boucheries etoient fermées, en eſprit de pénitence *& pour appaiſer la colere du ciel*, comme dit le *Li-ki*, plus encore que par régime.

Quoi qu'il en ſoit, on voit dans les plus anciens catalogues des *Kou*, ou magaſins de l'Empereur, qu'il y en avoit pour les viandes, qui ne pouvoient être que les ſalées & les ſéchées. Sur quoi il n'y a point à douter que tous les Princes feudataires n'euſſent les leurs. Du reſte les Tartares d'au-delà de la grande muraille, qui ont encore la pratique des viandes ſéchées & en font un ſi grand uſage dans leurs courſes & dans leurs voyages, ne ſe mettent en peine, pour leur conſervation, que de les garantir de

l'humidité

l'humidité & de la pluie. Sur quoi cependant il faut obſerver que les climats de la Chine, ſi différens des leurs à proportion qu'on avance vers le midi, pouvoient exiger plus de ſoins, & réduire quelques cantons à ſe ſervir de cendres ou de charbon pilé, au lieu du ſable & du ſel dont nous avons parlé. Encore un mot: les peaux & les pellicules, les nerfs & les fibres des viandes qu'on faiſoit ſécher, avoient auſſi leur uſage, ſinon dans les premiers tems, du moins dans la moyenne antiquité. Après les avoir fait cuire au bain-marie juſqu'à les réduire en ſubſtance de colle, comme la peau d'âne d'aujourd'hui qui eſt un ſi excellent remède, on en formoit des tablettes, qui etant bien durcies, ſe conſervoient avec les viandes ſéchées, & puis fondues dans l'eau donnoient un bouillon pour les cuire. Bien plus, on jettoit quelquefois des viandes ſéchées dans la gelée de ces tablettes, tandis qu'elle etoit molle, afin de les bonifier également, & d'en ſimplifier la conſervation, le tranſport & l'uſage.

Quand l'on commença à parler en Europe de la cuiſine des Indiens, des Nègres & des différens peuples de l'Amérique, on s'en amuſa beaucoup, on en rit, on en plaiſanta; cependant on eſt accoutumé à lire ſans ſourciller ce que nos hiſtoires diſent de celles de nos anciens Grecs, des anciens Romains, & des Gaulois nos ancêtres, qui ne valoient pas mieux. Nous laiſſons au lecteur le ſoin de s'en dire le pourquoi; mais ayant à parler de la façon dont les premiers Chinois aſſaiſonnoient leurs viandes, nous regrettons beaucoup les détails qu'on avoit ſur cet objet, ſous la troiſieme dynaſtie, & qu'on ne peut plus diſtinguer ſûrement dans ce qui a echappé au grand incendie des livres.

Ceux à qui la religion, la morale, les loix, la police, les ſciences & les arts des premiers Chinois, ne ſuffiſent pas pour prouver qu'ils n'etoient pas des barbares, ſeroient peut-être touchés de pluſieurs bonnes raiſons de cuiſine ajoutées

à ce que nous avons dit ſur leur façon de cuire & de conſerver les viandes. Un coulis, une ſauſſe, un ragoût, &c. ſont des démonſtrations à part, & auxquelles on ne réſiſte pas. Nous ſommes réduits à dire que leur cuiſine faiſoit uſage du ſel, du gingembre, de quelques herbes odorantes & de vinaigre mais ſans pouvoir articuler comme elle les employoit : l'hiſtoire n'en faiſant mention qu'incidemment, dans le récit de quelques faits particuliers. Si l'on vouloit admettre en principe que la grande ſcience de la cuiſine ne ſauroit foiblir quand le luxe augmente, nous nous riſquerions à dire qu'elle dut être bien ſimple, dans ces premiers tems ; puiſque vers le milieu de la troiſieme dynaſtie, ainſi que l'atteſte le *Li-ki*, on ne ſervoit que douze plats à l'Empereur, dont quatre ſeulement etoient en viande. Il faut pourtant convenir que, ſoit que les anciens Chinois ſe ſerviſſent de différens fruits ou de différentes farines fermentées & aigries, ſoit de leur mêlange, ils avoient pluſieurs eſpeces de vinaigre. Bien plus, comme l'on trouve qu'ils faiſoient uſage des aigres au printems, des amers en eté, des apres en automne, du ſel en hiver, & des doux en tout tems, cela indique que, quelque ſimple que fût leur cuiſine, elle varioit ſes aſſaiſonnemens ſelon les ſaiſons.

O quelle hiſtoire que celle de tous ceux qu'elle a imaginés depuis ces tems reculés juſqu'à nos jours, pour toutes les eſpeces de viandes qu'on mange ici! combien de volumes ne faudroit-il pas pour en epuiſer les détails, quand même on renonceroit à y faire entrer tant d'inventions de raffinement, de caprice, de mode, de fantaiſie, trouvées en tant d'endroits, d'année en année, ou portées ici des pays étrangers ? *Une pareille hiſtoire* (dit *Ouang-tong*,) *ne ſeroit bonne qu'à faire voir combien les hommes mettent de fauſſeté, d'imagination, d'inconſéquence, de biſarrerie & de folie dans leurs plus chers plaiſirs, quand leur ame collée à la terre, & inſenſible aux charmes de la*

vérité & de la vertu, veut obtenir, pour les jouiſſances des ſens, des contentemens & des joies ſolides. Encore même, n'a-t-on pas beſoin de paſſer d'un ſiecle à l'autre, & de rapprocher les aſſaiſonnemens d'une génération avec ceux de la génération qui l'a précédée ou qui l'a ſuivie, pour voir que les plaiſirs de la table n'ont rien de réel & de ſatisfaiſant. Il ne faut qu'aller d'une maiſon à l'autre pour s'aſſurer que ce n'eſt pas celui à qui on ſert plus de mets choiſis, ſinguliérement préparés, qui tire plus de plaiſir de la nourriture qu'il prend; mais celui qui a le cœur plus tranquille & meilleur appétit.

Le Docteur *Yang-kien* ayant eté prié par quelques Seigneurs de leur donner l'explication de pluſieurs textes anciens ſur divers apprêts de la dynaſtie des *Han*, qu'ils imaginoient devoir être merveilleux, il leur envoya une très-belle diſſertation, où après avoir démontré ſavamment qu'il etoit impoſſible de fixer la vraie ſignification des mots les plus eſſentiels de ces textes, parce que l'idée qu'on y attachoit ſous les *Han*, s'etoit perdue: il concluoit qu'on ne pouvoit plus que débiter des conjectures plus que haſardées, ſur les apprêts qu'ils etoient ſi curieux de connoître; puis après s'être rabattu en bon Lettré ſur la frugalité des anciens *dont le bonheur ne dépendoit pas de leurs cuiſiniers*, il développe & met dans tout ſon jour la bonne réflexion, que *ſous les Han on n'eût pas cru avoir bien dîné à Lo-yang*, (c'etoit la Capitale,) *ſi l'on n'avoit pas mangé des* jo-pou, *des* tchin-pao, *des* pai-pin, *qu'on ne connoiſſoit probablement point dans le reſte de l'univers, & auxquels perſonne n'a plus ſongé depuis tant de ſiecles.*

Mais puiſque des Chinois infideles diſcourent ainſi ſur les nouveaux aſſaiſonnemens des viandes que chaque âge a inventés, & par leſquels on remonte, preſque d'année en année, plus de dix ſiecles avant J. C., perſonne ne s'attend ſans doute que nous ſongions à en ebaucher le tableau, & encore moins à en décrire

la théorie & la pratique, dont on ne voudroit point faire uſage ſûrement, même avec l'eſpérance d'avoir des indigeſtions à la chinoiſe. Reſte donc à revenir à la bonne antiquité.

Que de choſes curieuſes, inſtructives & très-utiles nous pourrions envoyer d'ici & communiquer à l'Occident, ſi les livres, ou du moins la tradition avoient mieux conſervé la diétique des premiers tems! Mais la ſuperſtition a corrompu, changé ou défiguré tout ce qui avoit trait à la religion, aux grands & aux petits jeûnes en particulier, qui précédoient les ſacrifices annuels & ceux des quatre ſaiſons, ou dans les grandes calamités. Le peu qui en reſte dans le *Li-ki* eſt ſi noble, ſi vrai, ſi ſaint & ſi touchant que nous le rapporterions ici en entier, ſi nous n'avions pas eu occaſion de le faire ailleurs. Bon gré malgré, il faut y reconnoître cette Religion de cœur, qui caractériſe & qui diſtingue les premiers âges.

Pour tout ce qui concernoit la ſubordination politique civile & domeſtique, les loix d'economie & de police, quoique la deſtruction de l'ancien gouvernement, le changement des mœurs, & une domination étrangere en aient anéanti l'obſervation dans tout l'empire, on verra par ce qu'en ont dit les Chinois eux-mêmes, combien la Chine a perdu à s'en priver. Nous nous bornerons pour ce moment à ce qui fait la diétique, proprement dite, par rapport à l'uſage de la viande. Mais avant tout, il faut nous expliquer & en avertir. Nous nous bornerons à quelques articles plus eſſentiels; & ſi nous ne citons pas nos autorités, pour eviter la bigarrure des citations & des textes, nous ne parlerons que d'après les plus ſavans lettrés, & nous ne dirons que ce qui paroît venir indubitablement de la plus haute antiquité. Malgré cela nous ſommes bien eloignés de le propoſer comme des regles; & ſi nous oſions demander quelque choſe, ce ſeroit uniquement qu'on daignât voir comment & juſqu'où l'on pourroit en prendre

occaſion de faire des recherches ſur un point de régime trop négligé parmi nous.

La tempérance & la frugalité des anciens ſont bien roturieres, bien ruſtiques & bien ignobles, vis-à-vis de la délicateſſe, de la ſenſualité & de la magnificence de nos tables. Si on penſoit aux beſoins immenſes de la ſociété, & à la juſte répartition de toutes choſes, les plaiſanteries ſur l'ancienne cuiſine perdroient bien de leur prix. Que d'autres démontrent par un calcul du moment, que le luxe des tables eſt une injuſtice palpable, & une cruauté continuelle; pour nous, nous nous bornerons à obſerver que ſi la tempérance & la frugalité des anciens n'etoient pas initiées dans la grande ſcience des apprêts & des aſſaiſonnemens, elles avoient bien des choix, des ſoins & des précautions, pour s'aſſurer de la ſalubrité des viandes & y trouver toujours une nourriture profitable & bien-faiſante.

Tous les préjugés, ou ſi l'on veut, toutes nos ſages & juſtes perſuaſions, nous empêcheront de dire ouvertement que la diétique des premiers Chinois proſcrivoit en général toutes les viandes de lait comme mal-ſaines. La loi même de la police avoit parlé, & défendoit de les expoſer en vente. Du reſte, qu'on ne ſe preſſe pas d'attribuer cette loi à une politique, qui n'en ſavoit pas aſſez pour voir que bien loin d'être néceſſaire pour la propagation & pour la multiplication des animaux, elle en diminuoit les profits. L'abondance univerſelle de ces heureux tems fait evanouir ce ſoupçon.

Les Lettrés ſoutiennent ouvertement que les viandes de lait ſont mal-ſaines de leur nature, & que la loi qui défendoit d'en vendre, avoit eté dictée par la raiſon & par l'expérience. Ils vont même juſqu'à argumenter d'après la comparaiſon des fruits; & prétendent que les viandes des animaux, quels qu'ils ſoient, n'ont toute leur bonté que lorſqu'ils ont comme acquis la maturité de l'âge. Le climat, & le cours qu'ont ici les ſaiſons,

n'entrent-ils pas dans ces raiſons ? Que ceux qui ont approfondi ces grands ſujets décident. Nous nous bornerons à obſerver que cet article de l'ancienne diétique s'eſt toujours maintenu, malgré quelques interruptions ; & que l'exception en faveur des cochons de lait paroît avoir eu lieu dès les premiers tems : ce qui n'empêche pas que la médecine ne les ait mis très-anciennement, & ne continue encore à les mettre parmi les viandes qu'on peut permettre à moins de perſonnes, lors même que le choix en eſt le mieux fait, & la cuiſſon le mieux entendue.

Autant nous ſommes perſuadés qu'on ſouſcrira aiſément à la ſeconde regle qui excluoit des tables toutes les viandes des bêtes ou animaux attaqués de quelque maladie, autant nous ſommes fâchés de ne pouvoir montrer l'etendue de cette regle, ni indiquer les ſignes auxquels on connoiſſoit l'application qu'il en falloit faire, & qu'exigeoit la police ſous des peines afflictives. A en juger par quelques fragmens ſur les Intendans des vivres, ſoit de l'Empereur & des Princes, ſoit des armées, il eſt naturel de croire que les attentions des anciens, ſur ce point, etoient plus ſcrupuleuſes & plus délicates que chez beaucoup de nations de nos jours. Du moins, voit-on qu'il leur etoit rigoureuſement défendu de laiſſer entrer dans les boucheries, tout ce qui avoit ſoit plaies, ulceres ou langueur, ſoit ſueurs, agitations, dégoûts, ou appétits extraordinaires. Les Intendans etoient réduits à ſe munir d'une viſite d'experts ; & cette viſite même ne pouvoit avoir lieu qu'après que les animaux avoient paſſé quelques jours à l'etable depuis leur arrivée. Bien plus : un bœuf qui mugiſſoit importunément la nuit, un porc qui regardoit fréquemment en l'air, comme fixant le ciel, un mouton qui s'eveilloit en ſurſaut pour bondir, &c. devoient être rejettés. Il en etoit de même quand les cornes du bœuf & du mouton etoient contournées extraordinairement, & les oreilles du porc dreſſées ; quand le premier avoit la langue

ſèche & ſouvent hors de la bouche ; quand le nez du ſecond etoit humide & dégoûtant ; quand la queue du troiſieme reſtoit pendante & immobile ; quand on remarquoit certaines bigarrures d'arrangement ou de couleurs dans le poil, la laine, les ſoies ; & ſur-tout quand ils appétoient ou rejettoient certaines nourritures.

Ceux qui voudront traiter tout cela de vaines ſuperſtitions, ſeront fort en droit de prononcer d'après leurs lumieres. Qu'ils ne ſe preſſent pas trop néanmoins, & attendent que les phyſiciens & les naturaliſtes, qui pourroient y voir autre choſe, en aient dit leur penſée. Il faut pourtant convenir que les animaux rejettés des boucheries, ne pouvoient devenir victimes dans les ſacrifices : ce qui ſemble fort à ſa place & bien conſéquent, puiſqu'on mangeoit preſque en entier la plupart des victimes, qui, pour le marquer en paſſant, demandoient bien d'autres examens & d'autres précautions, que ce qui etoit abandonné au couteau du boucher. On voit dans le *Li-ki*, que le taureau deſtiné pour le grand ſacrifice au *Tien*, etoit choiſi pluſieurs mois d'avance, d'une ſeule couleur, & nourri dans un pâturage conſacré à cela, d'où il ne ſortoit que pour être lavé & baigné à certains jours ; & il eſt dit très-diſtinctement, que s'il arrivoit que l'Empereur le rencontrât, l'Empereur devoit deſcendre de ſon char, & n'y remonter qu'après qu'il etoit paſſé.

Si le chapitre *Yue-ling* du *Li-ki* etoit plus authentique, tout tronqué qu'il eſt, il donneroit de grandes lumieres ſur la ſaiſon & la lune que la diétique des anciens avoit déterminées pour manger la venaiſon, le gibier, les différentes volailles, & les viandes de boucherie. Mais en ſuppoſant même que *Lu-pou-ouei* y eût changé, ajouté & retranché beaucoup de choſes pour l'adapter à ſon *Tchun-tſieou* dont on l'a tiré, comme le croient & le prouvent très-bien les critiques par pluſieurs articles qui ne peuvent convenir qu'au tems où il ecrivoit ; encore fau-

droit-il avouer qu'il y a conservé beaucoup de textes de l'ancien, qu'il en a suivi le plan, & n'a fait qu'en plier les regles aux coutumes qui avoient prévalu parmi ses contemporains, c'est-à-dire, vers l'an 235 avant J. C. Quoi qu'il en soit, on voit dans le *Yue-ling*, & on trouve attesté par plusieurs autres chapitres du *Li-ki*, & par différentes odes du *Chi-king*, que les anciens s'etoient fait une loi de ne manger chaque espece de viande qu'en son tems. La police etoit chargée d'en maintenir l'observation, & avoit son calendrier fixe & public, qui la dirigeoit pour les foires, les marchés & les boucheries. L'Empereur, les Princes & les Grands etoient soumis à la loi comme le peuple, & lui devoient leur exemple. A s'en tenir même au peu d'anecdotes & de faits particuliers qui restent, on en concluroit qu'il ne dépendoit pas d'eux de s'en dispenser. Les provisionnaires, outre cela, les pourvoyeurs & les officiers de bouche sont souvent avertis dans le *Li-ki* & dans le *Tcheou-li*, de ne jamais prévenir le tems pour rien ; &, ce qui etoit encore plus décisif, les tributs, envois & présens annuels, ne pouvoient & ne devoient arriver à la Cour que pour le tems marqué par le calendrier de la police. Nous nous garderons bien d'assurer qu'il n'y eût que de la diétique dans tout cela ; car la sagesse des anciens etoit admirable pour tirer parti de tout, & aller à ses fins sans paroître y penser.

Mais, demandera-t-on, quel etoit le calendrier de diétique, le seul peut-être qui ait jamais eté imaginé ? que prescrivoit-il ? que défendoit-il ? nous en avons assez dit pour faire entendre que nous ne pouvons articuler rien de bien sûr, ni même de précis, au moins par rapport aux anciens Chinois, que nous avons seuls en vue ; & que nous sommes réduits à quelques généralités. Qu'on ne s'attende à rien de plus. Ces généralités même, voici d'où il faut partir pour s'en former une juste idée.

La Chine avoit alors son Empereur & des Princes particuliers.

culiers. Son Gouvernement, très-ſimple & très-humain, etoit féodal. On diſtinguoit bien quatre ordres de citoyens; les hommes publics, les artiſans, les gens de guerre & les colons: mais ces derniers qui formoient le corps de la nation, comme chez les Juifs ſous les Juges, poſſédoient famille par famille les terres & les champs, ou les jardins & les vergers, ou les prairies & les pâturages, que l'etat leur aſſignoit pour héritage; à condition d'une dîme, de quelques petites redevances, & de ſecours pour les travaux publics. Or, ces colons etant diſtribués par pelotons de huit familles dans leurs domaines, il y avoit peu de villages. Les villes etoient fort rares; & aucune n'etoit ni auſſi grande, ni auſſi peuplée, à beaucoup près, qu'elles l'ont eté depuis. Le palais de l'Empereur etoit regardé comme faiſant la troiſieme partie de la capitale de l'Empire, qui lui-même ne s'etendoit pas au-delà du *Kiang*, & avoit à peine quelques colonies dans les plus belles & les plus riches provinces du midi. L'année civile enfin, qui etoit lunaire dès-lors, comme elle l'eſt encore, ne doit être préſuppoſée, avec tout ce que nous venons de dire, que pour obſerver que le calendrier de diétique, comme le calendrier religieux & le calendrier agraire, ſe rapportoit à l'année ſolaire, & etoit auſſi fixe qu'elle. Or, cela nous met dans l'occaſion de faire deux remarques: la premiere, que le calendrier annuel que l'Empereur ſeul avoit droit de faire publier, & l'unique qui eût cours dans tout l'Empire, etant lunaire, on y adaptoit chaque année les trois autres: la ſeconde, que les mois lunaires ne s'accordant preſque jamais avec les mois ſolaires, & en devant différer beaucoup dans les années où l'on ajoutoit une treizieme lune d'intercalation, il y a tout lieu de croire que c'eſt faute d'avoir fait attention à cela, qu'on a pris pour des changemens dans le calendrier diétique, ce qui n'etoit qu'un changement de lune, pour l'accorder toujours avec le ſolaire. Que nos ſavans voient ſi cette obſer-

vation ne ſerviroit pas à expliquer & à concilier ce qui les embarraſſe dans l'hiſtoire des anciens peuples.

A ſuivre les quatre ſaiſons de l'année, nous ne trouvons pas que la viande de bœuf fût exclue d'aucune, au moins pour l'Empereur & les Princes; ce qui doit s'entendre auſſi de toute leur maiſon, de leurs grands Officiers, & de la ville de leur ſéjour. Mais cela ne pouvoit pas être autrement, à cauſe des différentes fêtes, cérémonies & réjouiſſances. Pour le peuple, s'il mangeoit du bœuf, ce n'etoit qu'en hiver, à ce qu'il paroît. Cependant, il faut bien ſe garder de tranſporter dans ces tems anciens, non-ſeulement les ſuperſtitions de l'idolâtrie venue aſſez tard des Indes, mais même les défenſes de tuer des bœufs, qu'ont occaſionnées des dévaſtations, des guerres civiles, des peſtes générales, & les excès de certains regnes. Ce qui nous perſuaderoit le plus que le peuple en mangeoit, c'eſt que ceux qu'on tuoit dans les boucheries de la Cour, ne devoient avoir que trois ans, & etoient tirés des pâturages. Il eſt dit outre cela dans le *Li-ki*, que ceux qu'on deſtinoit aux Mandarins & aux chefs du peuple, avoient vieilli dans le labourage; & que l'on en choiſiſſoit toutes les années pour la proviſion des gens de guerre, & des armées. Quoi qu'il en ſoit, la Chine avoit dès-lors, comme aujourd'hui, bien des eſpeces de bœufs que nous connoiſſons à peine en France. Dans les plus anciennes nomenclatures elles vont à plus de douze; & pluſieurs font mention d'un bœuf à boſſe de chameau, qu'on montoit, & qui faiſoit près de trente lieues dans un jour; & d'un autre qui, etant engraiſſé, peſoit juſqu'à mille livres.

Les eſpeces de moutons ſont encore plus nombreuſes & plus ſingulieres: témoin celle dont la queue plate, maſſive & couverte de graiſſe, peſe juſqu'à 20 livres; & celle qui approche de la taille du cheval. Les nouveautés dont on enrichit tous les jours notre hiſtoire naturelle, expliquent aux eſprits ſoup-

çonneux & défians, ces nombreuſes nomenclatures, où les anciens Chinois faiſoient entrer non-ſeulement les animaux qui etoient dans les diverſes provinces, mais encore ceux qui y venoient, & qu'on connoiſſoit depuis la mer du Japon, juſqu'à la mer Caſpienne, & peu à peu depuis le *Cha-mo* juſqu'à l'Inde.

Pour nous, ſi nous nous permettions ici quelque digreſſion, ce ſeroit pour obſerver que l'agneau etoit à la Chine, le ſymbole du ſaint deſiré, eſpéré & attendu; & que ce deſir ſi ancien, cette eſpérance publique, cette attente univerſelle, etoient exprimés & repréſentés dans des cérémonies, dans des ſacrifices, & juſques dans pluſieurs uſages de la vie civile & domeſtique.

A réunir & à rapprocher ce que diſent le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, l'hiver etoit la vraie ſaiſon de manger le mouton, & celle en effet dans laquelle on en mangeoit davantage. Sa viande etoit alors d'un meilleur goût, plus ſaine, & avoit pluſieurs bonnes qualités que lui ôtoient ou altéroient les autres ſaiſons. Cependant on commençoit à en manger après la fin des chaleurs, & on n'y renonçoit entiérement qu'après la premiere moiſſon; car on en mangeoit encore avec des gâteaux de nouveau froment. Pour dans le grand eté, elle etoit abſolument interdite, & ne paroiſſoit point ſur les tables. Qu'on ne ſe preſſe pas de traiter cette antique police, de préjugé ou de ſuperſtition. Comme elle ne s'obſerve plus aujourd'hui, au moins à *Pé-king*, nous ſommes bons témoins que la viande de mouton y put la laine en eté, n'a point de ſuc, & paroît en général une nourriture peſante & mal-ſaine. Quoique les moutons qu'on mange ici viennent des pâturages de Tartarie, les grandes chaleurs & les grandes pluies agiſſent aſſez promptement ſur eux. Cet effet en eſt la ſuite; & quiconque les a eprouvées, ſent malgré ſoi qu'elles doivent cauſer une révolution dans tous les corps vivans.

Nos Phyſiciens, ſans doute, & nos Naturaliſtes n'ont pas beſoin de cette remarque; auſſi ne la mettons-nous que pour ceux qui n'en ayant pas d'idée, ont beſoin qu'on leur juſtifie la police des anciens Chinois, ou qu'on les empêche d'en rien conclure contre la nôtre, à laquelle un climat plus tempéré & plus doux laiſſe plus de liberté. Il faut pourtant convenir que notre viande de mouton eſt peu appétiſſante pendant le grand eté, ſur-tout dans les Provinces du midi; & que ſi l'on y admettoit jamais une diétique, elle pourroit bien ſe rapprocher ſur ce point de celle des anciens Chinois.

A dire les choſes comme nous les trouvons, l'uſage de la viande de cochon fraîche finiſſoit aux premieres chaleurs, & ne recommençoit qu'après les premiers froids; ce qui n'a plus lieu depuis bien des ſiecles. Mais la ſalée & la fumée prenoient ſa place; & à voir comment les Médecins ordonnent du jambon à ceux qui ſont fatigués par les grandes chaleurs, on croiroit volontiers que leurs anciens avoient donné lieu à cette coutume. Que nos Hippocrates examinent ſi elle mérite quelque attention; & ſi la viande de cochon, ſalée ou fumée, feroit un ſoulagement pour les eſtomacs délicats que nos jours caniculaires terraſſent.

Voici qui eſt plus à notre portée. Il eſt certain que dans la province de Canton, & dans les autres provinces du Midi, on mange ſans inconvénient, dans le plus grand eté, la viande fraîche de cochon. Faut-il l'attribuer à ce que c'eſt l'eſpece qu'on a nommée de la Chine, ou à la maniere dont on la nourrit, ou au climat même & à ſes chaleurs? Si c'etoit cette derniere raiſon, comme le prétendent pluſieurs Chinois de la moyenne antiquité, un à-peu-près ne ſuffiroit pas pour la Provence, ni peut-être pour l'Italie. Quant à riſquer quelque eſſai, le moins à craindre, ce ſeroit de voir ſi les cochons nourris pendant quelque tems, avec les oranges de rebut, acquierent un ſi grand degré de bonté & de délicateſſe qu'on le dit. Car enfin, puiſque le

gland donne tant de bonnes qualités à leur viande, pourquoi les oranges ne lui en donneroient-elles pas auſſi ? Une découverte conduiroit à une autre, & on trouveroit peut-être le ſecret perdu des anciens Chinois, d'améliorer la viande de cochon par une nourriture préparée de peu de jours.

Quoique nous ne trouvions rien de particulier ſur la volaille, parce que ſans doute elle etoit de toutes les ſaiſons, nous ne laiſſerons pas de remarquer en paſſant, que la médecine chinoiſe eſt bien tardive à en laiſſer manger à ſes malades. Quels que ſoient ſes principes, les poules & les poulets ſont dans un grand décri auprès d'elle : il y a bien peu de convaleſcens à qui elle les permette ; & elle les défend à pluſieurs, comme une nourriture indigeſte & mal-ſaine. Si c'eſt là une affaire de climat, comme il ſemble, il en réſultera donc que, ſoit que le régime doive varier ſelon les climats, ſoit que ce qu'on y trouve porte l'empreinte de leurs diverſités, on doit être plus timide qu'on ne l'eſt de nos jours, à blâmer les uſages des différens pays, & encore plus à les adopter légérement. Plus nos voyages, nos obſervations & nos lectures nous ont convaincus de la vérité des principes des anciens ſur les effets ſinguliers & incroyables de la variété des climats ; plus nous avons cru devoir nous en expliquer ſans détour, afin qu'on ne ſe preſſe pas de tirer des conſéquences de ce que nous avons dit & dirons, mais qu'on ſe borne à l'examiner, à en faire des applications, & à voir ce qu'on pourroit en tirer pour la France. Ceux même qui voudront s'exercer ſur ce ſujet, devroient peut-être raſſembler & rapprocher plus de connoiſſances qu'on ne croit : par exemple mettre une grande différence entre les anciens Chinois, & ceux de nos jours, qui ont une maniere de vivre très-différente, & ne ſont plus, ſur-tout dans les villes, qu'un mêlange de ſang Mongoult, Tartare & etranger, depuis les grandes révolutions qui ont attiré tant de fois les

peuples d'au-delà de la grande muraille jusques dans le cœur de l'Empire, & les en ont enfin rendus maîtres. Quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'il y a ici moins de force & moins de ressources dans les tempéramens, qu'en Europe. Les Médecins européens sont convenus qu'on ne pourroit pas y faire usage des mêmes remedes; & quand ils ont à traiter des Missionnaires qui ont long-tems demeuré en Chine, ils sont réduits à les adoucir & à les tempérer.

Il est indubitable que sous les trois premieres Dynasties, il y avoit annuellement quatre grandes chasses générales dans toutes les provinces de l'Empire. Le *Chi-king*, le *Li-ki*, le *Tcheou-li*, & tous les autres anciens livres en parlent, ou y font allusion si souvent & si clairement, qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Mais trois de ces chasses n'etoient que des chasses de sûreté, de précaution & de garantie pour les terres ensemencées. Elles duroient peu, *& finissoient souvent*, comme chante le poëte, *sans que les fleches des chasseurs eussent eté teintes de sang, ni aucunes biches privées de leurs cerfs.* Ce n'etoit que dans la chasse de la fin de l'automne qui etoit la plus grande & la plus générale, qu'on s'enfonçoit bien avant dans les montagnes, & qu'on faisoit une grande boucherie des cerfs, des sangliers, & de toute espece de venaison & de gibier.

Ce seroit subtiliser mal-à-propos, que de demander si c'etoit par egard pour le calendrier de diétique, ou si le calendrier se plioit à la circonstance. Les travaux de la campagne sont finis quand les froids commencent; & c'est alors le vrai tems de la venaison & du gibier. La simplicité des anciens en cela, comme dans tant d'autres choses, avoit l'adresse de concilier tous les intérêts. Bien plus, cette chasse fournissoit un approvisionnement général pour les fêtes, les réjouissances & les solemnités de la fin de l'année & du commencement de la nouvelle; pour les tributs aussi, que les Princes envoyoient à l'Empereur,

& les Seigneurs particuliers à leurs Princes ; pour les mariages, qui ſe faiſoient alors preſque tous parmi le peuple qui profitoit du repos de la ſaiſon ; enfin pour les préſens que les parens & les amis etoient dans l'uſage de ſe faire avec tant de cordialité.

Tout l'encens qu'on brûle à l'honneur de notre politeſſe & de notre civilité, ne nous empêchera pas de dire que la candide ſimplicité des anciens etoit aimable & charmante dans tous ces uſages, & ſur-tout pleine de ſentimens. Toutes les conditions ſe rapprochoient alors les unes des autres, par des honnêtetés & des prévenances, des dons & des libéralités. Si l'Empereur, les Princes & les Grands recevoient beaucoup, ils donnoient encore davantage. Les plus pauvres etoient riches pour faire des préſens ; & quand la diſtribution générale en etoit finie, la cour & la ville par un echange charmant, ſe trouvoient remplies des bagatelles du village ; & le village regorgeoit des curioſités de la cour & de la ville.

Les chaſſes dont nous parlons etoient générales dans tout l'Empire, & ſe faiſoient par diſtricts. Tous les colons en etat de porter les armes s'y trouvoient. On s'avançoit bien avant dans les montagnes pendant pluſieurs ſemaines ; & quand on en revenoit, année commune, on avoit aſſez de venaiſon & de gibier pour que, le tribut & la portion des vieillards prélevés, tous les chaſſeurs euſſent chacun leur part ; d'où il arrivoit que tout le monde en mangeoit, & dans la vraie ſaiſon. Qu'on n'aille pas ſe faire une vaine difficulté ſur la maniere dont cette venaiſon & ce gibier pouvoient ſe conſerver. Sans mettre en queſtion ſi la Chine n'etant qu'à demi peuplée, & les pays d'alentour ne l'etant point encore, les bois qui couvroient la terre ne rendoient pas les hivers plus froids ; & à ſuppoſer qu'ils etoient dans le *Chan-ſi*, le *Chen-ſi*, le *Pé-tché-li*, le *Chan-tong*, le *Ho-nan*, &c., à-peu-près comme de nos

jours, il n'y auroit aucun embarras. Quand le vent de Nord a commencé à ſouffler, on eſt ſûr d'un froid ſec & piquant pour pluſieurs mois. Les neiges qui ſurviennent ne ſervent qu'à l'augmenter: car, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, elles ſechent plutôt qu'elles ne ſe fondent. Auſſi les Chinois de toutes ces provinces tirent-ils une excellent parti de leur hiver, pour le commerce de la venaiſon, du gibier, du poiſſon, & de tout ce qui a beſoin de froid pour être conſervé quelque tems.

Nous faiſons grace au lecteur de quelques autres détails & particularités du calendrier de diétique. Ce que nous avons dit, ſuffit pour en donner une idée générale, à laquelle il faut ſe borner, vu le peu de fond qu'on doit faire ſur les textes prétendus anciens qu'on cite. Nous nous riſquerons néanmoins à faire mention encore de deux articles que leur ſingularité nous a fait remarquer, & que nous trouvons indiqués de trop de façons, même dans le *Li-ki*, pour qu'ils ne ſoient pas fondés ſur quelque tradition très-ancienne. Le premier, c'eſt que chaque viande gagne en bonté & en ſalubrité à être mangée ou même cuite avec telle autre viande, tels herbages, tel grain. Le cerf & le lievre par exemple, avec la viande de cochon; le gergelin avec la chair de chien; le mouton avec le millet-chou, &c.

Au ſurplus, nous trouvons dans ce moment qu'on diſtinguoit trois eſpeces de chien (*Keou*): celui de garde, celui de chaſſe, & celui qu'on mangeoit (*che-kéou*), qui, ſelon la deſcription qu'on en donne, paroît être la loutre. Si cette remarque, qui eſt ſûre & tirée d'un grand ouvrage fait pour les etudes des Princes, prouve que nous avions débité bien des mots ſur la foi des Commentateurs, elle fera voir auſſi que nous diſons les choſes comme nous les trouvons.

Nous aurions avoué notre mépriſe ſur l'âne comme ſur le chien,

chien, si nous en avions trouvé pareille preuve. Mais après bien des recherches assez ennuyeuses, nous sommes réduits à la simple remarque qu'il n'est devenu que très-tard animal domestique : jusques-là que les *King*, je crois, ne le nomment pas, ou le confondent avec le cheval, comme viande de table, ce qui ne seroit pas plus au gré de l'Europe. Elle s'accommoderoit mieux des mêlanges de viandes de boucherie ou de volailles, de venaison ou de gibier, ou les unes avec les autres, & même avec du poisson.

A en juger en effet, moins par le dire des anciens que par quelques plats du Palais, le mêlange des viandes est agréable, & plairoit à ceux dont la haute cuisine n'a ni usé, ni gâté le goût. Aussi les Tartares qui en avoient déjà quelque chose, s'y sont faits d'abord. Les viandes cuites ainsi sont coupées en petits filets, en tranches, en tronçons, selon l'espece ; & la science du cuisinier consiste à savoir les viandes qu'on peut mettre ensemble, & la vraie proportion de leur mêlange pour l'objet qu'on se propose, qui est leur bonté & leur salubrité communes. Si quelqu'un le trouvoit trop bourgeois & trop mesquin, nous nous contenterions de dire qu'il faut pardonner quelque chose à de pauvres asiatiques, qui ne mangent pas préciſément pour se régaler, ou même pour avoir des indigestions ; mais pour se nourrir & se bien porter.

La grande envie qu'ils ont d'y réussir, les rend très-attentifs, pour la plupart, au second article dont nous avons à parler, c'est-à-dire à s'abstenir, comme les anciens, de manger ensemble des viandes qui, se corrompant & s'altérant réciproquement, deviennent nuisibles. Ce point a paru si important & si capital, qu'on en a fait un *alinea* dans une espece de dictionnaire des alimens qui nous est tombé sous la main. Il n'y a pas moyen de méconnoître la bonhommie des premiers âges, quand on voit aux mots de *lievre*, par exemple, de *sanglier*, de *faisan*,

&c., que sous peine d'en être incommodé, il faut bien se donner de garde de les manger avec telle viande, tels herbages, tels fruits, &c. Aussi n'en faisons-nous mention que pour les personnes à vieilles idées & à antiques persuasions, qui n'aiment point à chercher les maladies dans les plats, & préferent une santé vigoureuse & soutenue, aux agrémens infinis des petites infirmités.

Nous n'en dirons pas davantage néanmoins, de peur qu'on ne nous accuse d'attaquer la magnificence & la symmétrie de nos services, dans lesquels il n'est point question de diétique, comme tout le monde sait, ni de ce qui peut y avoir quelque rapport. Nous passerons même sous silence l'article singulier & curieux de ce qu'on ne doit pas manger dans chaque animal, oiseau, *&c.* & qui paroît dater certainement de la plus haute antiquité : la cervelle du cochon, par exemple, le foie du mouton, *&c.* Comme les raisons qu'on en donne sont tirées de la nature, de la maniere de se nourrir, des maladies & vices propres de chaque animal, oiseau, *&c.* nos naturalistes seroient peut-être bien-aises d'en apprendre quelque chose; mais ils ont pouſſé si loin maintenant toutes les recherches & toutes les connoissances, que pour peu qu'ils veuillent s'en faire un objet, ils auront trouvé d'abord bien mieux que les Chinois. S'ils daignoient même s'occuper des bagatelles de diétique, nous ne doutons point que le petit peuple des villes n'apprît d'eux à s'abstenir de bien des choses, ou du moins à ne les manger qu'avec précaution. Peut-être même inspireroient-ils à la police, des attentions & des vigilances qu'elle ne néglige que faute d'en connoître l'importance; & s'ils se mettoient à etudier la nature, les qualités & l'etat actuel des viandes qui entrent dans les grandes cuisines, ou la diétique des anciens Chinois raisonnoit sans principes, ou ils publieroient sans ménagement que la cuisson & les apprêts ont beau faire illusion au goût, & lui

donner le change, ils n'en imposent pas aux estomacs.

S'il n'est pas démontré que les premiers âges n'excédoient pas en précaution dans le choix & la préparation des alimens, il n'est pas prouvé non plus qu'on ne pousse pas trop loin la négligence de nos jours; ni même que toutes les cuissons & tous les assaisonnemens conviennent egalement à toutes les viandes. Qui a compté toutes les maladies dont on trouveroit le premier levain dans nos casseroles & dans nos plats?

S'il ne s'agissoit que de recueillir des traditions & des opinions de Lettrés, sur l'usage de la viande dans les premiers âges, il nous resteroit encore bien des choses à raconter de diétique, de police ou d'economie, par rapport aux fêtes & aux réjouissances, aux approvisionnemens de la Cour & de l'Etat, aux réglemens pour les gens en place & le peuple, les vieillards & les malades, les gens en deuil & les criminels; mais outre qu'il faudroit entrer dans trop de détails sur les mœurs des anciens Chinois pour nous faire entendre, il est hors de doute que cela seroit traité d'imaginations & de fables en Europe.

La vie barbare, sauvage & brutale des premiers Grecs & des premiers Romains nous a remplis d'une infinité de fausses idées sur l'antiquité, dont nous ne voulons pas revenir, parce qu'elles nous adouciſſent ce que nous sommes forcés à croire de nos anciens Gaulois. Puis, qui aimeroit à voir combien les hommes etoient alors près les uns des autres, & pleins du sentiment de leur commune descendance? Qui soutiendroit l'idée d'un Empereur, qui après avoir reçu du haut de son trône les prosternations des Princes, s'entretenoit familierement au village avec un vieux colon, & lui envoyoit des plats de sa table? Nos préjugés néanmoins ont beau ranger tout cela parmi les contes de Fées, ou il faut brûler tous les anciens livres de la Chine, ou il faut en convenir, & en voir

les veſtiges ſubſiſtans, dans ce qui ſe fait, ſe pratique & ſe paſſe tous les jours.

Quiconque a marché dans les rues de *Pé-king*, ſait qu'un Grand, un des premiers Seigneurs de l'Empire, eſt d'autant plus attentif à ne pas eclabouſſer le plus vil manœuvre, qu'il marche avec un plus grand train; & que, quelque importun que ſoit un pauvre, il faut lui parler avec honnêteté. Qui a vécu à la Cour, ſait que l'Empereur envoie des viandes de ſa table à de très-petits Officiers, & même à de vieux domeſtiques. Combien d'autres choſes encore plus ſurprenantes pour l'Europe ne pourrions-nous pas citer! A ce compte, dira-t-on, la Chine doit avoir conſervé bien des coutumes, des pratiques, des regles & des uſages des anciens tems, ſur l'uſage de la viande. Qu'on nous paſſe cette réponſe franche & gauloiſe: oui, elle en a conſervé beaucoup plus que ne permettent de le ſuppoſer la ruine de l'ancienne religion & les délires de l'idolâtrie, les progrès monſtrueux de la population & la diminution continuelle de l'ancienne abondance, le flux & le reflux de cent révolutions, le mêlange d'un ſang etranger, & une nouvelle forme de gouvernement modifiée en tant de façons, & pliée enfin à une domination de conquête.

Un eſprit un peu attentif ne ſe laſſe pas d'admirer comment cette grande nation, toute changée qu'elle eſt pour le fond de ſes mœurs, tient encore à ſes premiers ancêtres, ſinon dans les villes, du moins dans les campagnes & les montagnes, par le tems où elle mange certaines viandes, & par les diverſes façons dont elle les prépare, les cuit & les aſſaiſonne. Ce n'eſt qu'en cherchant quelque choſe de pareil chez nous, qu'on ſent bien tout ce que cela dit des Chinois. Nos ſavans n'ont pas beſoin qu'on appuie ſur cette remarque; ils ont obſervé, il y a long-tems, que notre maniere de nous nourrir, comme celle de nous loger & de nous vêtir, a ſi prodigieuſement changé

& rechangé plusieurs fois, qu'explication pour explication, nous sommes aussi embarrassés pour celle de nos histoires, que pour celle de l'histoire de l'ancienne Egypte. Il ne s'agit pas même de remonter jusqu'à nos anciens Gaulois. A ne remonter qu'à Saint Louis, ou même à François premier, nous ne trouvons rien dans nos mets & dans nos assaisonnemens qui nous fasse comprendre quels etoient ceux d'alors. Nous en avons déjà insinué quelque chose ; nous l'articulerons ici plus clairement, parce que cela est très-remarquable & caractérise la nation Chinoise qui est véritablement une nation singuliere & unique dans l'univers.

Il en est à-peu-près des Chinois comme de nous. On ne trouve plus rien dans leur maniere de se nourrir qui explique celle de chaque Dynastie en descendant depuis celle des *Han*, c'est-à-dire, depuis deux siecles avant l'ere chrétienne, jusqu'à celle d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en remontant trente siecles dans l'antiquité, qu'on commence à se retrouver & à se reconnoître dans ce qui se pratique encore de nos jours ; & si l'on remonte encore plus haut, on se retrouve & on se reconnoît encore mieux. Si ce point etoit d'une utilité plus encourageante, nous aurions bien vîte rassemblé toutes les preuves qui peuvent le conduire à une evidence palpable. Qui y regardera de près, trouvera qu'il en est ainsi de bien d'autres choses plus importantes sur lesquelles la haute & premiere antiquité a conservé son ascendant, fait la loi, & continué à dominer dans toute la Chine. Pour nous, bornés à notre sujet & nous en tenant à l'usage de la viande, nous en prendrons occasion de rendre compte d'une remarque qui nous a donné occasion de faire des recherches, & qui semble mériter l'attention de ceux qui etudient les mœurs des peuples, ou même des hommes d'état ; voici de quoi il s'agit.

C'est aux frais de l'Empereur, & conduits par un petit

Mandarin, que les Miſſionnaires viennent de Canton à *Pé-king*. Quoiqu'on nous ſervît bien mieux que nous ne l'aurions voulu ; à moins de faire reculer toutes nos penſées devant une choſe qui revenoit deux fois tous les jours, il n'y avoit pas moyen de ne pas obſerver qu'on nous ſervoit chaque fois beaucoup de légumes, de racines & d'herbages. Comme nous etions dans les Provinces méridionales, où réellement la chaleur eſt telle qu'aucune viande n'y eſt appétiſſante, parce que la nature dégoûte d'une nourriture dont elle n'a pas beſoin & qui la ſurcharge en pure perte pour la ſanté, nous ſoupçonnâmes d'abord que cet uſage etoit un uſage de climat & un régime de ſaiſon. Mais quand nous fûmes arrivés à *Pé-king*, cette premiere penſée ne tint pas contre notre ſéjour dans cette grande Ville, quand nous vîmes que, quoique l'hiver y fût plus rude, plus froid & plus long qu'à Paris, la maniere de s'y nourrir etoit à-peu-près la même que celle des Provinces méridionales ; tellement qu'à remonter depuis les conditions mitoyennes, juſqu'aux gens en place, aux Grands, aux Princes & à la Famille impériale elle-même, les légumes, les racines & les herbages ſont les mets journaliers de toutes les tables, rempliſſent preſque tous les plats, & peuvent être regardés comme le fond des repas. Une façon de ſe nourrir ſi différente de celle de notre France, nous frappa malgré nous, & attira d'autant plus notre attention que d'un côté elle ſe trouvoit liée à bien des choſes ſur leſquelles on nous envoyoit d'Europe force queſtions ; & que de l'autre il s'agiſſoit d'un grand peuple, & d'un des premiers Empires du monde.

La population eſt ſi prodigieuſe à la Chine, & la terre y eſt ſi epuiſée par plus de 35 ſiecles d'agriculture, que la premiere penſée qui vient en voyant la façon commune & générale de s'y nourrir, c'eſt que ſi les Chinois mangent beaucoup de légumes, de racines & d'herbages avec leur riz, s'il paroît

peu de viande ſur leurs tables, la poſition où ils ſe trouvent les y force. Pour tout dire, cette premiere penſée ſe préſente ſous tant de faces, de tant de manieres, & accompagnée de tant de convenances, de vraiſemblances & de probabilités, qu'il eſt très-aiſé de s'y tenir. Bien des gens en effet s'en contentent, & ne ſoupçonnent pas qu'il ſoit poſſible d'en alléguer d'autre. Ce ſeroit une grande & difficile entrepriſe, que de vouloir faire comprendre que les reſſources de l'induſtrie, & les echanges du commerce pourroient augmenter du double la viande de boucherie & la volaille, la venaiſon & le gibier, ſi le goût public etoit tourné de ce côté-là. L'abondance incroyable & continuelle de ce qui eſt recherché pour les tables, comme les canards, les oies, *&c.* ne produit pas pour eux un rayon de lumiere; & ils entendent dire, ſans être ſurpris, que la viande eſt à meilleur marché à *Pé-king* qu'à Paris, & au plus bas prix où elle puiſſe être dans bien des cantons d'où l'appât du gain la feroit ſûrement paſſer ailleurs, ſi les conſommations pouvoient y croître. Vous leur diriez même qu'outre que la Chine eſt environnée de mers très-poiſſonneuſes depuis le Golfe du *Leao-tong* juſqu'au *Tong-king*, ſes lacs & ſes etangs, ſes fleuves & ſes rivieres regorgent de poiſſon, & que le grand *Kiang* en a peut-être plus lui ſeul, que dix des plus grands fleuves d'Occident; vous ne leur feriez pas entrevoir que, ſuppoſé que la diſette de viande fût comme ils l'imaginent, on ſe jetteroit ſur le poiſſon qui en eſt le ſupplément le plus naturel, & qu'il ſeroit ſi aiſé de ſe procurer: auſſi n'avons-nous point en vue ces perſonnes, dans ce que nous allons dire; mais uniquement de répondre aux queſtions qu'on nous a faites: elles méritent que nous mettions un peu de réflexion dans nos réponſes.

La premiere ſur le ſujet que nous traitons, qui ſe préſentera à tout le monde, c'eſt que la population actuelle de la

Chine n'eſt concluante tout au plus que pour maintenant ; & qu'on a dû manger plus fréquemment de la viande, lorſqu'il y avoit moins de monde pour en manger. Ainſi, comme en comparant le dénombrement de 1680 avec celui de 1760, il demeure conſtant que la Chine avoit alors 80 millions d'ames de moins, il en réſulteroit qu'on devoit manger, ſinon le double, du moins un tiers de plus de viande. Or, quelque livre qu'on ouvre, on y voit que, même proportion gardée, on en mange beaucoup moins dans la Capitale & dans les Provinces. Ce fait dit beaucoup. Un ſiecle néanmoins ne concluant rien pour l'autre, & l'Empire de Chine en comptant plus de 35, nous nous ſommes mis à interroger l'hiſtoire ſur les Dynaſties précédentes, en remontant d'abord juſqu'à l'ere chrétienne, & puis juſqu'aux regnes les plus reculés, les plus anciens, & les premiers dont il ſoit parlé dans les *King*, ou livres canoniques. Mais nous avons eu beau remonter de ſiecle en ſiecle, de Dynaſtie en Dynaſtie, de la moyenne antiquité à la plus haute, nos examens, nos recherches & nos confrontations ont toujours abouti à trouver que les mœurs nationales des Chinois n'ont pas varié ſur cet article, de façon qu'ils n'ont jamais fait un fréquent uſage de la viande, & ont toujours eu des légumes, des racines & des herbages pour le fond de leur nourriture. A quelque epoque au reſte qu'on s'attache, quelque regne qu'on choiſiſſe pour conſtater la vérité de cette aſſertion, on en trouvera des preuves ſans réplique. Il faut donc chercher une autre cauſe que celle de la population, du peu de viande que mangent les Chinois comparés à nous.

Cette cauſe néanmoins, il ne faut pas même ſonger à l'attribuer à l'idolâtrie, ne fût-ce qu'en partie, puiſque les mœurs publiques etoient formées à cet egard bien des ſiecles avant qu'elle vînt prêcher à la Chine la doctrine ridicule de la métempſycoſe,

métempſycoſe, qui auſſi-bien n'a jamais pénétré dans les marchés ni dans les boucheries. Pour nous cette cauſe (& c'eſt la remarque dont nous voulions parler plus haut) nous paroît n'être autre choſe que la doctrine, la pratique & l'exemple des premiers Chinois peres de la nation, & Fondateurs de l'Empire. Qu'on y faſſe attention: cela eſt cenſé prouvé par le fait palpable, conſtant & démontré qu'il faut remonter juſqu'à eux pour s'arrêter. Tant qu'on n'y eſt pas arrivé, un regne renvoie à celui qui l'a précédé, un ſiecle à celui qui l'a devancé, & une Dynaſtie à celle à laquelle elle a ſuccédé. Mais ce qui eſt tranchant & déciſif, c'eſt que la doctrine, la pratique & l'exemple des premiers tems ſont l'explication claire & préciſe, le commentaire détaillé & ſenſible de tout ce qui a trait à l'uſage de la viande d'âge en âge, de génération en génération. Nous n'inſiſtons pas ſur les preuves de ce fait, parce qu'il eſt ſi clair, ſi evident, ſi palpable & ſi certain, que les incrédulités de l'Europe, les plus décidées, ne peuvent pas même être admiſes pour des doutes. Nous prions le lecteur de faire attention à ce qu'il en entendra dire dans le moment aux Chinois eux mêmes. Il ſuffira d'obſerver ici en paſſant que, quelque diſtance qu'il y ait des Chinois d'aujourd'hui aux Chinois des premiers tems, ce qu'ils ont de plus particulier, de plus caractériſtique & de plus national dans l'uſage de la viande, touche à eux, & eſt contre-tiré ſur leurs coutumes. Par exemple, aujourd'hui comme alors, tout le monde ſans diſtinction en mange à la fin de l'année & au commencement de la nouvelle; aux réjouiſſances de la cinquieme & de la huitieme lune; dans les fêtes de la ſoixante-dixieme année, quatre-vingtieme, &c. & des mariages. Aujourd'hui comme alors, la plupart des viandes ont leur ſaiſon, leur cuiſſon, leur apprêt marqués; & le corps de la nation ne ſe départ pas de certaines précautions, reſtrictions & attentions. Aujourd'hui comme alors les plus pauvres familles ſe

gênent, prennent sur leurs autres dépenses, & font si bien qu'elles donnent de la viande, peu ou beaucoup, aux pauvres vieillards; ensorte que pour décrire le comble de la misere du peuple en général, ou des particuliers, on se borne à dire qu'ils ne peuvent pas même donner un peu de viande à leurs vieillards.

Voici qui mérite encore plus d'attention. Les bienséances générales reglent l'usage de la viande sur le grade, le rang, la dignité, les emplois, &c. comme toutes les autres distinctions civiles, ainsi que l'avoient réglé les anciens. Bon gré malgré, nous respecterons les préjugés, les préventions & les idées de notre tems, jusqu'à omettre les détails curieux que fourniroit cet article. Mais pour qu'on ne nous soupçonne pas de parler à l'aventure, nous en appellerons aux Ordonnances impériales, qui ont fixé la maniere dont on doit servir dans les Provinces, les envoyés de la Cour, selon leur grade; & dans le Palais même de Sa Majesté, les Princes, les Grands, les premiers Mandarins, les Mandarins inférieurs, & les petits employés. Les Ordonnances qui concernent la maison, les manufactures, les atteliers de l'Empereur, sont faites sur la même regle. Quelques ouvriers, par exemple, n'ont de viande que quelquefois par lune, & à un seul repas. Il est réservé aux artistes d'en avoir tous les jours; & c'est une distinction pour les plus habiles, d'en avoir plusieurs plats à tous les repas. Or, dès qu'il en est ainsi au Palais, on ne sera pas etonné de nous entendre dire qu'il n'y a dans *Pé-king* aucune boutique ni aucun attelier, où l'on donne tous les jours de la viande à tous les repas.

La regle générale est d'en servir aux réjouissances & fêtes, soit communes, soit particulieres; puis deux fois par lune au moins, & d'un jour l'autre au plus, encore à un seul repas. Tout cela dit de reste quel doit être l'ordinaire des familles du peuple. Il ne sera pas inutile de remarquer néanmoins, que

chez les Grands & dans les familles les plus opulentes, ce n'eſt que par pur extraordinaire qu'on fait manger de la viande aux enfans & aux jeunes gens. L'aſcendant antique & primitif des mœurs générales ne le permet pas; & il s'eſt tellement ſoutenu, qu'on ne voit pas de Seigneurs ni de grands Mandarins avoir table ouverte. Pour tout dire, autant ils ont d'eclat, de pompe & de repréſentation quand ils paroiſſent aux yeux du grand public, autant leur domeſtique eſt ſimple, modeſte & ſouvent moins que bourgeois. Pour un ou deux qui tranchent de petits Lucullus, il y en a mille dont l'ordinaire révolteroit nos Douaniers & nos Buraliſtes du plus bas etage. Enfin de quelque façon qu'on enviſage & qu'on conſidere ce qui ſe fait, ce qui ſe pratique, & ce qui s'etend à tous les rangs, à tous les etats & à toutes les conditions, par rapport à l'uſage de la viande, il faut y reconnoître l'antiquité. Nous paſſeroit-on d'ajouter que, ſoit premieres idées, education, coutume, façon de penſer, pli d'enfance, le goût de la viande n'eſt point ici à beaucoup près, ni auſſi vif, ni auſſi fort que dans bien d'autres pays? Nous pourrions cependant atteſter qu'etant au Palais, nous avons vu les plats de racines & d'herbages préférés à la volaille & à d'autres viandes. Mais un mot dira tout: les Tartares accoutumés dans leur Tartarie à ne ſe nourrir pour ainſi dire, que de laitage & de viande, ſont devenus mangeurs de légumes, d'herbages & de racines, autant que les Chinois.

Quant aux premiers ancêtres de ceux-ci, à s'en tenir au *Chou-king*, leur arrivée dans cette extrémité de l'Aſie occidentale ſe rapporte au tems des grandes émigrations & diſperſions des peuples après la confuſion des langues. Mais à quelque ſiecle qu'on veuille en fixer l'epoque; tout ce qu'on ſait de certain & de prouvé par les *King*, par les Annales & par les plus anciennes traditions, repréſente les premiers Chinois

comme une colonie compoſée d'un aſſez petit nombre de familles, qui ſe choiſirent un chef & des magiſtrats pour faciliter leur établiſſement par la ſubordination, le bon ordre, & la manutention des loix dont elles etoient convenues. Les troupeaux qu'on avoit etoient faciles à nourrir dans des pays déſerts & en friche. L'attention générale ſe tourna toute entiere du côté des défrichemens & de l'agriculture, comme etant le vrai, le ſûr, le continuel & intariſſable moyen de s'etablir ſolidement; & de ſe procurer une douce abondance. On ſe répandit dans les campagnes, on mit la main à l'œuvre, & on s'en fit une affaire ſi capitale, ſi générale, que même pluſieurs ſiecles après, comme dit un ancien texte, *ſur dix familles, il y en avoit au moins huit d'appliquées à l'agriculture.* Les autres etoient occupées, ou des ſoins de l'adminiſtration, ou des arts de beſoin, ou de la garde des troupeaux, qu'on avoit fixés dans les endroits les plus commodes pour les nourrir. Or, à rapprocher la ſimplicité des mœurs d'alors, de la poſition où ce coup-d'œil général préſente la colonie, il faut bien chercher pour trouver des boucheries, vu ſur-tout que les familles des Magiſtrats continuoient à cultiver la terre, lorſque ceux-ci quittoient la charrue pour entrer en charge. Il eſt viſible que la maniere de ſe nourrir devoit être fort ſimple; & que le fréquent uſage de la viande ne pouvoit ſe concilier avec la forme qu'avoit priſe la ſociété politique, civile & domeſtique.

Nous laiſſons à nos ſçavans le ſoin d'examiner juſqu'où nos hiſtoires d'Occident ſe rapprochent à cet egard de celle de la Chine, & nous montrent les plus anciens peuples que nous connoiſſions, menant une vie auſſi frugale que les premiers Chinois. Pour peu même qu'ils veuillent y regarder de près, plus ils réuniront de faits, de détails & de particularités, plus il leur ſera aiſé de prouver hiſtoriquement que nous ne racontons rien ſur cette nation ſi ancienne, qui ne convienne aux

premiers peuples de l'Asie occidentale, & même de notre Europe. Nous ne serions pas même surpris qu'une observation fort simple, & omise par bien des gens, leur fît dire qu'on a pris souvent le change sur la façon de se nourrir des premiers peuples, parce qu'au lieu de la voir comme une conséquence naturelle des mœurs d'alors, & de la forme qu'avoit la société, on a voulu l'ériger en tempérance philosophique, & en frugalité de système. Au reste, qu'on se mette en frais de discussion & de recherches tant qu'on voudra, le fait du non-fréquent usage de la viande en Chine, pour les tems dont nous parlons, est au-dessus du doute & de la critique. Au surplus qu'on ne songe point à voir dans ce fait plus qu'il ne montre & n'indique : car les monumens anciens dont il est tiré, représentent les premiers Chinois comme un peuple policé qui honoroit le vrai Dieu, espéroit une autre vie, avoit des mœurs, des connoissances, des arts ; & ses chefs, comme des hommes pieux, bienfaisans, citoyens, & bien supérieurs en sagesse à tous les Sages de la Grece, comme en fait foi le beau plan de gouvernement, de législation & de police qu'ils imaginerent, & qu'ils établirent si heureusement.

Ici nous préviendrons l'objection qu'on ne manquera pas de faire, & par ce qu'elle est liée avec le sujet que nous traitons, & parce qu'elle nous mettra en voie de rendre compte de quelques recherches & de quelques discussions qui peuvent faire plaisir à ceux qui s'intéressent à la Chine & aux Chinois. A vous passer tout ce que vous avez avancé sur la maniere de se nourrir des premiers Chinois, comment la concilier, dira-t-on, avec la haute sagesse que vous louez dans ceux qui les gouvernoient ? Cette objection a eté faite ici depuis bien des siecles ; & on y a répondu que ces grands hommes, dont les vertus sont toujours restées au premier rang, & dont le savoir a laissé douteux & incertain tout ce qu'il n'a pas

décidé, n'avoient etabli & assuré le non-fréquent usage de la viande, que sur des raisons de convenance, d'utilité & de bien public, qu'ils prévoyoient ne devoir jamais rien perdre de leur force & de leur solidité. Sans cela, ajoute-t-on, comment auroient-ils donné la préférence à cette maniere de se nourrir, tandis qu'il ne tenoit qu'à eux d'en choisir une autre plus naturelle, plus agréable & plus aisée, vu qu'on ne faisoit que commencer des défrichemens, & qu'on avoit beaucoup de troupeaux, & la venaison avec le gibier à souhait, comme l'attestent *Mong-tsée* & les *King?* Une pareille façon de s'enoncer, toute imprégnée qu'elle est du grand & ineffable respect des Chinois pour la haute antiquité, n'est rien au prix des discours de quelques bons Lettrés sur les raisons de convenance, d'utilité & de bien public, qui avoient déterminé les anciens pour le non-fréquent usage de la viande.

Quelques-uns ont soutenu très-eloquemment que la raison humaine n'a plus l'aîle assez forte pour monter dans ces hautes régions de lumiere, de pénétration, de sagacité, de politique & de philosophie, où les anciens voyoient la vérité couronnée de ses rayons, parce qu'ils la regardoient avec les yeux de la sagesse & de l'innocence. Les ames, selon eux, plus affoiblies encore que les corps, sont moins capables de découvrir le secret de leurs pensées, que les santés de soutenir leurs travaux journaliers. Il est plus aisé de plaisanter sur leur bonhommie, que de se débarrasser des réflexions très-sensées, très-solides, & par fois très-mordantes, très-fortement assenées, dont ils entre-mêlent leurs aveux en preuve que l'esprit humain foiblit, dégénere, se rapetisse, & perd de jour en jour en bon sens, en solidité, en profondeur & en energie, ce qu'il gagne en sagacité, en finesse, en légéreté, en agrément & en subtilité. Selon eux, *à force d'avoir la bétise de croire être riche en esprit, on en vient à ne penser & à*

n'ecrire que des pauvretés. Les Lettrés qui ont donné dans ces travers ne ſont pas en grand nombre ; & les autres ſe ſont exercés à qui mieux mieux, pour trouver les vraies & primitives raiſons qui déterminerent les peres de la nation & ſes premiers Légiſlateurs, à empêcher l'uſage journalier de la viande. Il eſt inutile d'avertir que celles que chacun a trouvées, portent l'empreinte de ſon ſiecle, de ſon génie, de ſa doctrine favorite, & de ſes ſyſtêmes : mais nous croyons pouvoir aſſurer qu'il y en a qui ſuppoſent bien des méditations, des recherches, des vues ; & qu'on trouve beaucoup à apprendre dans les plus ſuperficielles & les moins ſolides.

Ce ſeroit un trop grand ouvrage pour notre loiſir, & ſur-tout pour notre capacité, de rendre compte de tout ce qu'on a ici en ce genre. Cependant, comme la façon dont les Lettrés ont traité leur ſujet, eſt curieuſe, amuſante, inſtructive, pleine de détails ſur les mœurs anciennes & nouvelles des Chinois, & ſur-tout de principes, de maximes & de vérités dont la France peut profiter, nous allons rendre compte de trois ouvrages qui nous ont paru mériter la préférence.

« Pour peu qu'on ait médité & approfondi la grande doc-» trine des anciens, dit le très-ſérieux, très-grave, & très-» ſententieux *Tchang*, on voit d'abord que regardant une ſanté » forte, paiſible & continuelle, comme le premier & le plus » doux bien de la vie préſente, ils ont eu en vue d'en aſſurer » la jouiſſance à tout le monde à la fois, par une maniere de ſe » nourrir, qui etant plus ſimple, plus facile, plus naturelle, » plus au niveau des ſaiſons, plus aſſortie à tous les climats, » devoit être plus ſaine, & avoit pour elle le témoignage de » l'expérience qu'on en avoit faite ». Sur cela il prouve, pour plus grande ſûreté, que dès que les défrichemens eurent etendu par-tout l'agriculture & le jardinage, l'uſage de la viande, auparavant plus commun, diminua par-tout, & devint très-

rare, même pour ceux qui n'avoient que des troupeaux. Puis notre Lettré ſentant bien que ſa raiſon ne pouvoit être bien ſenſible, ni préſentée dans tout ſon jour ſans de grands détails, il a eu la bonté d'en accumuler un très-grand nombre. Nous n'indiquerons que ceux qui paroiſſent plus dignes d'attention.

Comme perſonne n'eſt admis ici à entretenir le public, & à lui parler ſur aucun ſujet d'hiſtoire, d'erudition, de critique, de littérature, de politique, de morale, de philoſophie, d'arts & de ſciences, qu'autant qu'il a, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'enſeigne de l'état, de la profeſſion, de l'emploi, & qu'il ſe doit à ſoi-même & à la ſociété de s'y être rendu habile; le Docteur *Tchang* commence par avertir de trois choſes. La premiere, que quoiqu'il ait peu exercé la médecine, il l'a etudiée ſous les plus grands maîtres de la Capitale, y a pris tous ſes grades, & s'en eſt occupé toute ſa vie. La ſeconde, que l'Empereur l'a chargé à pluſieurs repriſes d'examiner & de diſcuter la plupart des articles qu'il va traiter: (cet Empereur eſt *Tai-tſong* des *Tang*, qui commença à régner en 763). La troiſieme enfin, que ſe défiant de lui-même, il a conſulté les meilleurs livres, comme on le verra par ſes citations; a fait voir ſon mémoire à pluſieurs ſavans; & n'a preſque rien obſervé & garanti, que d'après ſes expériences, & les faits dont on a rendu compte à la Cour, de toutes les Provinces, depuis plus d'un ſiecle. Tout cela eſt meilleur pour la Chine que pour l'Europe: auſſi n'eſt-ce pas pour accréditer les raiſons & les raiſonnemens de ce Lettré, que nous en parlons; mais pour faire connoître les mœurs chinoiſes; & avertir que cela donne lieu de penſer qu'il avoit travaillé par ordre de la Cour, pour arrêter les progrès du luxe deſtables, qui ruinoit egalement la ſanté & la fortune des Grands.

« 1°. La raiſon humaine eſt réduite à un ſilence d'etonne-» ment, d'impuiſſance, & de conviction de ſa foibleſſe, lorſ-» qu'elle

» qu'elle conſidere une génération entiere ; meſure, compte » toutes les vies, compare leurs différences innombrables, & » en cherche le pourquoi. Autant il eſt certain que le nombre » des années de chacune eſt fixe & décidé, qu'elles ſe rap- » portent les unes aux autres, & que leur proportion récipro- » que eſt tellement liée aux deſtinées, ſoit des familles, ſoit » de tout l'Empire, qu'elle ſeule démontre invinciblement » que l'homme n'y peut rien, & que, comme diſoient les » anciens, il faut y voir le *Tien*, ou n'y voir que ténebres ; » autant il eſt certain d'un autre côté, qu'il en eſt à cet egard » de la longueur de la vie des hommes, comme des moiſſons, » qui ne ſont pas moins liées aux deſtinées publiques & parti- » culieres ; c'eſt-à-dire, que les attentions du régime ne peuvent » pas plus aſſurer une longue vie, que les travaux de l'agriculture » une bonne moiſſon ; mais qu'il ne peut pas plus y avoir de » longue vie ſans régime, que de moiſſon ſans agriculture ».

Notre Docteur profite de ſa comparaiſon pour etaler de l'erudition, & débiter des moralités : puis il prouve la néceſſité & l'utilité du régime par les grandes maximes des anciens. « Les maladies entrent par la bouche, & les malheurs en ſor- » tent..... Qui ſait régler ſon boire & ſon manger, ſait ſe » bien porter & vivre long-tems..... On ne digere jamais » bien, que ce qu'on digere aiſément..... Les mets ſinguliers » occaſionnent les maladies extraordinaires..... Plus on fait » ſervir de plats à ſa table, plus il faudra prendre de drogues » dans une médecine..... On compte ceux qui ont eté tués, » aſſaſſinés, empoiſonnés, ou qui ſont morts à la guerre, » mais non pas ceux que leur intempérance ou leur friandiſe » ont fait mourir ».

On croiroit lire du Plutarque tout pur, tant les propos de notre Lettré ſur ces maximes, ſont pleins de bon ſens, de jugement, & de cette philoſophie dont tous les argumens ſont

des raisons. Si ces détails sont quelquefois trop bourgeois, la naïveté & la franchise qu'il y met les rendent aimables. Il finit ce premier article par l'aveu de *Tai-tsong*, (second Empereur de la Dynastie régnante). *Plus j'ai fait diminuer les plats de ma table, plus je me suis ôté d'infirmités ; moins j'ai écouté mon appétit à mes repas, moins j'ai senti ma vieillesse.*

2°. « Toute la médecine avoue & reconnoît que les grains, » les légumes, les herbages, les racines & les fruits sont la » vraie nourriture de l'homme, la plus propre à réparer & à » entretenir ses forces, la plus faite pour ses organes, la plus » assortie à ses besoins, & la plus convenable à tous les âges, » à tous les sexes, à tous les tempéramens, & à toutes les » saisons ». Pour mieux prouver cette assertion, l'auteur commence par la médecine des anciens, & cite bon nombre de textes qu'il discute & examine, afin d'en mieux faire sentir la force, d'en résoudre toutes les difficultés, & puis d'en tirer des conséquences à souhait. Quant à la médecine des modernes, à remonter jusqu'à la Dynastie des *Han*, exclusivement, il reconnoît qu'elle a voulu etablir une doctrine différente sur ce point, comme sur bien d'autres, & a cru en être venue à bout, tantôt par des systêmes, tantôt par des raisonnemens : mais il soutient après, qu'il lui a fallu adoucir, modifier & restreindre tellement ses prétentions, qu'on ne peut plus dire qu'elle ait une doctrine différente. Il donne pour une chose sinon décisive, du moins très-remarquable, qu'on ait eté forcé d'avoir recours à l'abstinence de la viande dans plusieurs maladies epidémiques, & qu'on n'ait commencé à les traiter avec succès, que lorsqu'on a mis les malades à ne manger que des végétaux ; puis il se prévaut beaucoup de ce que les plus célebres praticiens de la Capitale & de la Cour, les font entrer dans presque tous leurs régimes. A l'en croire, les enfans chez qui la nature parle toute seule, ont dû déssiller les yeux aux plus prévenus.

« Tant qu'ils n'ont pas eté gâtés par la maniere de vivre des » riches, tous, dit-il, ne ſongent point à la viande. Tandis » qu'ils ont des végétaux, leur avidité ne ſe tourne point » vers elle; & s'ils font des excès de bouche, c'eſt plutôt en » plantes potageres & en fruits ».

3°. Pour en venir à une indication de la nature, plus ſenſible, plus expreſſe & plus concluante, l'auteur obſerve avec complaiſance que les plantes potageres, les racines, les légumes & les fruits qu'on mange, viennent chacun dans leur ſaiſon, de maniere qu'ils ſe ſuccedent, ont chacun leur goût particulier, ſe mangent ſans preſque aucun apprêt, & n'en ſont que plus ſains. « Que pouvoit faire de plus le *Tien* ſuprême, pour indiquer, » ou plutôt pour montrer qu'il les a deſtinés à être la nourriture » journaliere de l'homme, & les a préparés tels que les demande » chaque tems de l'année »? On inſiſte ici très-fortement, & l'on appuie beaucoup ſur quelques faits qu'il ſuffira de montrer du doigt: ſavoir, que les herbages, plantes, &c..... ont des qualités aſſorties à leur ſaiſon, tellement que quand on a voulu en précipiter l'accroiſſement ou le retarder, ils ont eté moins ſains. Auſſi les anciens, ainſi que l'atteſte le *Li-ki*, avoient fait une défenſe expreſſe d'en porter, & d'en laiſſer vendre dans les marchés, avant que la ſaiſon en fût venue, & après qu'elle etoit paſſée. Secondement leurs qualités augmentent, diminuent, varient & ſe modifient très-diverſement ſelon les pays; de maniere néanmoins (ce qui eſt bien remarquable) qu'ils croiſſent plus aiſément, & preſque ſans culture, dans les pays où ils ſont plus profitables, & ne ſauroient croître dans les climats où ils ſeroient nuiſibles. Enfin l'automne eſt la ſaiſon de la grande récolte de pluſieurs racines qui ſe conſervent tout l'hiver; & c'eſt dans cette ſaiſon que les légumes ſecs ſont d'un meilleur goût, & plus ſains.

4°. Le Lettré *Tchang* n'a ni pris, ni voulu donner le change

dans tout ce qu'il a avancé sur les végétaux. Il a fort bien senti qu'il n'auroit rien prouvé, s'il ne prouvoit encore qu'autant on etoit fondé à les regarder comme la nourriture de l'homme la plus naturelle, la plus convenable & la plus saine, autant la viande des animaux, soit domestiques soit sauvages, de la volaille & de tous les oiseaux, l'etoit peu. Aussi a-t-il rassemblé toutes les raisons, convenances, vraisemblances, probabilités & témoignages dont il a pu s'aviser. On n'a pas besoin en Occident de son erudition médicale, telle que nous pourrions la rendre, n'y entendant presque rien; & encore moins de sa théorie & de ses systêmes enluminés de mots indéfinissables. Nous couperons court, & ne ferons entrer dans notre analyse que ce qui paroît plus près de nos idées. « Tous les pays sont destinés à être le séjour de l'homme, » tous les pays peuvent être habités (dit d'abord notre Doc- » teur); & qui a lu nos Annales, sait que nos premiers ancêtres » n'occupoient que quelques cantons dans les Provinces les » plus occidentales; que l'Empire avoit assez peu d'etendue » au commencement de la troisieme Dynastie; que ce fut » *Tsin-chi-hoang* qui fit refouler les peuples au-delà du grand » *Kiang*; & qu'il en est ainsi de tous les pays que nous con- » noissons, n'ayant d'abord que peu d'habitans, puis s'etant » peuplés insensiblement, & se peuplant chaque jour de plus » en plus. Mais si, dans l'intention du *Tien*, les hommes doivent » remplir toute la terre, il faut que toutes les contrées soient » en etat de les nourrir. Or, je trouve bien que toutes etant » cultivées, peuvent produire des grains, des herbages, des » racines, des fruits; mais je ne vois pas que toutes puissent » fournir la quantité de viande qu'il faudroit pour une nourri- » ture comm ne & journaliere ». Ce début est suivi d'une très-belle & très-longue induction, renflée de remarques, de réflexions & d'anecdotes, où il y a plus de rhétorique que de force,

au moins dans le langage ; car quant à ce qui fait preuve, nous ne connoiſſons pas aſſez l'ancienne Chine, pour oſer prononcer. Nous croyons néanmoins pouvoir nous riſquer à dire qu'à bien apprécier toutes choſes, on en peut conclure au plus, que dans le cas d'une grande population, la viande ne ſauroit être une nourriture commune & journaliere dans bien des contrées. Mais ſi tout ce que notre Lettré dit de ſon uſage etoit vrai, on ne devroit guere ſonger à en manger, du moins à s'en nourrir journellement, dans les endroits même où elle eſt plus commune. Nous abandonnons ſes aſſertions à ceux à qui il appartient de décider ſi elles ſont outrées ou ſeulement trop généraliſées, fauſſes ou ſeulement peu exactes.

Selon lui, 1°. la Médecine l'a dit, les faits l'ont prouvé, & une longue expérience l'a décidé pour toujours : l'uſage journalier ou même fréquent de la viande, eſt non-ſeulement peu profitable, mal-ſain, mais encore très-ſouvent dangereux & nuiſible dans les Provinces méridionales. Le danger de s'en nourrir y croît chaque année avec les chaleurs. Auſſi la nature, en qui tout tend à la conſervation de l'homme, en a toujours donné & continue à en donner du dégoût à ceux qui les habitent. Les révolutions des ſiecles ne l'ont jamais entamée ſur cela. Ce dégoût eſt ſi vif, pour l'ordinaire, & ſi préſent, que ceux que leur opulence ou leur rang obligent à s'en faire ſervir tous les jours, dédaignent d'y toucher, & lui préferent des végétaux. On ne peut pas dire que ce ne ſoit qu'un goût d'enfance, ou une prédilection d'habitude, puiſque ceux des provinces du Nord, qui viennent y fixer leur ſéjour, ſe dégoûtent de la viande dès le premier eté. Les Tartares, eux-mêmes, les plus ſeptentrionaux, que la longueur des hivers & la ſtérilité de leur pays, réduit à ſe nourrir de leur chaſſe & de leurs chevaux, cedent, comme les autres peuples, à l'inſtinct de la nature, & ne veulent que des racines, des herbes & des fruits ſauvages, tels

qu'ils peuvent les trouver, quand les chaleurs de la canicule commencent à se faire sentir.

2°. Toute viande, de l'aveu des anciens, est une nourriture sinon essentiellement nuisible & funeste aux enfans, du moins dangereuse, mal-saine, & la moins bonne qu'on puisse leur donner. Elle leur cause beaucoup de maladies, & rend plus redoutables celles d'un âge plus avancé. Qu'on l'explique comme on voudra, bien des personnes, d'un bon tempérament d'ailleurs, n'ont réussi à conserver & à recouvrer leur santé, qu'en s'abstenant d'en manger. Aussi beaucoup de bons médecins n'ont trouvé rien de mieux à prescrire à beaucoup de riches, de Lettrés & de Mandarins, qui etoient foibles, maladifs, languissans & sujets à mille infirmités, & qui ont repris des forces en effet, & se sont bien portés, quand ils ont substitué à la viande, des herbages & des racines. Outre cela, parmi les différentes viandes qu'on mange, il y en a toujours plusieurs pour lesquelles chacun se sent un dégoût, une aversion, une horreur involontaires, ou même une répugnance d'estomac telle qu'il n'en mange jamais sans être, sinon incommodé & malade, du moins dérangé & en mal-aise. Quelques médecins se sont fait une affaire d'examiner ce point : mais s'il résulte de leurs observations & de leurs recherches, que cela regarde surtout la venaison & le gibier, on y voit aussi qu'aucune espece de viande n'est exceptée; & qu'il y a toujours des personnes de l'un & l'autre sexe, qui ne peuvent pas s'accommoder, les unes de telle viande de boucherie, les autres de telle volaille.

3°. La même viande est bonne & saine, ou mauvaise & nuisible, selon les pays. Il ne s'agit pas de faire des raisonnemens, de déclamer contre les préjugés, ni de crier à l'ignorance; les faits décident : & on sait aujourd'hui que plusieurs Mandarins s'en sont trouvés aussi mal que bien des voyageurs, quand ils se sont obstinés à se mettre au-dessus de l'opinion

publique. Voici qui dit peut-être plus. A l'egard des viandes même qu'on mange dans chaque pays, c'eſt une ſcience que de ſavoir dans quelle ſaiſon l'on doit commencer, & dans quelle ſaiſon l'on doit finir d'en manger. Car enfin le bœuf, le mouton, le cochon, la venaiſon, le gibier, *&c.* ont chacun leur tems, qu'il ne faut ni prévenir, ni paſſer. Les anciens y faiſoient grande attention; & l'on voit par le *Li-ki*, que la police ſe chargeoit chez eux de maintenir cette regle, en ne laiſſant aller à la boucherie, ou expoſer en vente dans les marchés, que ce qui etoit de la ſaiſon. On n'eſt peut-être pas egalement fondé à aſſurer qu'outre l'attention de ne manger chaque viande que dans ſa ſaiſon, il faille avoir encore celle de s'aſſurer qu'elle ſoit macérée à ſon point, ſous peine de l'avoir moins bonne à manger, moins ſaine, ou moins nuiſible, ſi on ſe preſſe, ou ſi on differe trop. A en croire néanmoins quelques articles du *Tcheou-li*, (un des petits *King*), & ſur-tout les plus anciens Commentaires qu'il en reſte, les officiers de bouche de l'Empereur & des Princes, avoient ſur cela des regles très-détaillées & très-ſtrictes, juſques pour les voyages & les tems de grandes chaſſes; & ces règles doivent avoir eté regardées alors comme importantes, puiſque à en juger par quelques fragmens des anciens hiſtoriens, on renvoyoit à elles la police des villes & les pourvoyeurs des armées. La critique peut faire bien des objections ſur tout cela; mais elle ne ſauroit diſconvenir que ce ne ſoit bien digne des ſollicitudes & des attentions de la bonne antiquité. Perſonne ne niera qu'elle les a pouſſées juſqu'à apprendre au peuple la ſorte de cuiſſon & d'aſſaiſonnement qui convenoit le mieux à chaque viande pour la rendre plus ſaine; & qu'il falloit s'abſtenir de manger le foie du mouton, la cervelle du cochon; & ainſi dans tous les animaux, ce qui etoit regardé en eux comme mal-ſain.

4°. Il eſt démontré par le témoignage irréfragable des faits, & d'une ancienne & continuelle expérience, premierement que les Tartares, qui ſont grands mangeurs de viande, ſont plus ſujets à la peſte; & que c'eſt preſque toujours de chez eux, que ſont venues celles qui ont affligé la Chine: ſecondement, que dans le nord de l'Empire comme au midi, dans les Provinces orientales comme dans les occidentales, dans les campagnes comme dans les villes, les maladies epidémiques ne ſont jamais ſi communes, ſi dangereuſes, & ſi générales, qu'après le tems où l'on a mangé plus de viande; & ſont toujours accompagnées d'accidens plus fâcheux, dans ceux qui en mangent tous les jours, & en plus grande quantité. A parler même en général, il y a plus à craindre de toutes les maladies, pour tous ceux qui mangent de la viande. Après bien des diſcuſſions il a fallu enfin convenir de ce fait, ainſi que de la ſingularité, de la complication, de la nouveauté & de la réſiſtence inexplicables de certains maux dont il faut chercher la cauſe dans certains mets & ragoûts de viandes, ou renoncer à la trouver.

Notre Auteur développe avec un ſoin particulier tout ce que nous venons d'indiquer pour ce quatrieme article; appuie ſes aſſertions de détails très-circonſtanciés; & ſe prévaut avec confiance d'un grand nombre de témoignages qu'il commente par des remarques ſur la maniere de ſe nourrir, ſoit des riches, ſoit des différentes Provinces, mais trop difficiles à faire comprendre, pour nous y embarquer. Il n'a pas manqué la réflexion, que le retranchement de la viande eſt la premiere regle du traitement des malades; & que les plus habiles médecins l'etendent juſqu'au bouillon, & n'y reviennent que les derniers. Comme le Docteur *Tchang* fait un peu l'avocat plaidant, il ſe fait objecter la longue vie de pluſieurs mangeurs de viande. « Pourquoi ne dirai-je pas au public, » reprend-il, ce que j'ai dit tout haut à la Cour? On peut

» manger

» manger journellement de la viande & vivre long-tems : mais » ſi l'on excepte quelques militaires nés à la campagne, & ne » s'épargnant pas les exercices pénibles de leur profeſſion, » quelle vie ont menée preſque tous les mangeurs de viande? » Par combien de maladies n'ont-ils pas paſſé, & quelles ma- » ladies ? A quel âge a commencé leur vieilleſſe, & de com- » bien d'infirmités n'eſt-elle pas affligée ? Lequel d'eux, avec » ſa viande de tous les jours, auroit tenu aux travaux pénibles » & continuels de nos colons, qui n'en mangeoient que ſi » rarement ? Lequel d'eux malgré tous ſes choix, & toute ſon » abondance, y trouve à 60 ans le ſoutien, la force, & la » vigueur de ceux qui commencent à cet âge, ſelon la doc- » trine des anciens, à en manger à un repas ?..... La compa- » raiſon de la ville & du village, répond à tout ce qu'on a » dit, & à tout ce qu'on pourra dire ; car enfin, &c. » Ici, ſon imagination frappée de je ne ſais quel contraſte de frugalité & de luxe, de travail & d'oiſiveté, de bonne ſanté & de maladies innombrables, de longue vieilleſſe & de morts précoces, fait des réclamations, donne des défis, & revient, tantôt bien, tantôt mal, à la grande aſſertion que l'uſage journalier de la viande répugne à la vraie & palpable inſtitution de la nature ; & que les végétaux ſont la primitive & univerſelle nourriture qu'elle a deſtinée aux hommes. Autant il ſe preſſe peu de s'en tirer, & l'appuie de toutes les réflexions que peut fournir ce qu'il a avancé, & croit avoir ſuffiſamment prouvé ; autant il ſe hâte de conclure, que vu les connoiſſances, la ſageſſe, la pénétration & la bienſéance des anciens, ce n'eſt que le bien de la ſanté & la conſervation commune qu'ils avoient en vue, en combinant tellement les loix & le Gouvernement, que l'uſage de la viande ne pût pas devenir journalier dans toutes les conditions privées, c'eſt-à-dire dans le corps de la nation.

Le Lettré *Tchang* s'eſt prévalu avec adreſſe, mais ſans verbiage de diſcoureur & ſans hyperboles de Rhéteur, des autorités qui lui etoient favorables, & ſur-tout des exemples des anciens, des maximes de leur diétique & de leur police. Son ſentiment néanmoins porte en entier ſur les raiſons, ou plutôt ſur le ſyſtême dont nous avons donné le précis. A le copier de plus près, à le ſuivre dans certains détails, à rendre compte de tous les faits dont il ſe prévaut, à traduire ſes remarques & ſes réflexions, & ſur-tout à inſiſter avec lui ſur la comparaiſon des anciennes Dynaſties avec les nouvelles, notre analyſe eût eté plus amuſante, pour quelque lecteurs, & peut-être auſſi plus ſéduiſante. Mais nous avons mieux aimé nous attacher à ce qui fait plus preuve dans ſon ſyſtême pour tous les pays; & mettre les gens inſtruits, en etat de voir ce qu'il a de vrai & de raiſonnable, de faux & d'outré.

Selon le célebre *Lu*, de la grande Dynaſtie des *Song*, qui a raiſonné ſi ſenſément, ſi candidement, ſi ſavamment & ſi patriotiquement, dans un ſiecle où l'on ſe contentoit de rêves, de ſophiſmes, de nouveautés & de philoſophiſme, les premiers Légiſlateurs chinois etendirent les ſoins de leur prévoyance juſques dans l'avenir le plus reculé, & *limiterent l'uſage de la viande, afin que la maniere de ſe nourrir qu'ils etabliſſoient, faiſant loi & coutume, fixât les mœurs générales de la nation, & maintînt d'âge en âge la vie paiſible, laborieuſe & frugale, qui n'avoit fait juſqu'alors qu'une grande famille de tout l'Empire.* Nous ne ſaurions mieux faire connoître les triſtes tems où ecrivit notre Lettré, qu'en les comparant, pour les mœurs publiques & le ton dominant, à ceux du regne de Tibère & des ſuivans. Auſſi quiconque aura bien préſent tout ce qu'offre cette idée, ne ſera pas ſurpris que tantôt par zele & par patriotiſme, tantôt par humeur & par chagrin, il ſe permette des plaintes, des repréſentations & des reproches; ni

même que sa sensibilité le jette dans des digressions assez longues, & dans des craintes, des appréhensions, des prévoyances & des menaces de malheurs: mais comme nous n'avons à rendre compte que des raisons qu'il allegue, nous n'en toucherons rien; & nous nous bornerons à ce qui prouve pour lui, bien ou mal.

« 1°. Il n'y a ni à biaiser ni à tergiverser. Il faut admettre sans » restriction ni modification, le grand principe des anciens: » *tout ce qui va à augmenter les besoins & les consommations* » *de la Commune, tend directement à multiplier les causes de* » *disputes, de division & de discorde* ». Jamais, selon notre auteur, les Tartares anciens & modernes n'ont eu de querelles & n'ont tiré le sabre pour des boëtes de vernis, des vases de porcelaine, des broderies, des affiquets de toilette en filagramme & en pierreries; parce qu'ils mépriſent tout cela, & n'en font point usage. Mais dès qu'il s'agit de chasse, de fruits sauvages, de troupeaux, de chevaux, &c., une horde est en armes contre l'autre, une famille contre sa voisine, le frere contre le frere; & ce qu'on sait de leur histoire, atteste que plus ils se sont multipliés dans un canton, plus leurs guerres civiles ont eté fréquentes, parce que les consommations avoient crû. Ce seroit mal raisonner, que d'en attribuer la cause à leur barbarie. Les faits prouvent qu'il en a eté de même des nations les plus civilisées; & il n'y a pas grand chemin à faire faire à ses raisonnemens pour voir que *qui est auprès de la fontaine, ne va pas enfoncer les portes pour avoir de l'eau; mais que s'il n'y avoit qu'un puits pour un grand village, s'il etoit peu abondant, s'il ne pouvoit suffire pour toutes les familles qu'autant que chacun dispenseroit l'eau avec discrétion & economie, la paix seroit bannie du village si quelques particuliers se mettoient à en puiser à leur gré; & les querelles, les disputes, les esclandres deviendroient continuels, aussi-tôt que*

tout le monde ſe ſeroit fait un beſoin d'en conſommer de jour en jour une plus grande quantité. Lu ſe jette ici dans les raiſonnemens, & accumule des réflexions que chacun prévoit aſſez, & lui ſait gré de terminer, en ſoutenant au mieux que les baſſes-cours, les pâturages, les forêts & les montagnes, ſont le puits de la volaille, de la viande de boucherie, de la venaiſon & du gibier; & que ce puits ne peut ſuffire qu'autant qu'on y puiſera *avec diſcrétion & economie:* or, ſelon lui, cette *diſcrétion* & cette *economie* ſont inconciliables avec tout autre ſyſtême ſur l'uſage de la viande, que celui des anciens; & c'eſt s'abuſer etrangement, que d'eſpérer ſans elles le prix inaltérable qui fit le bonheur de leurs jours. Il fait intervenir la philoſophie & la morale, pour prouver ces deux propoſitions par les egaremens de la cupidité que l'aſcendant des mœurs publiques ne retient plus. Mais la doctrine, les loix & les exemples des anciens lui fourniſſent des raiſons plus à ſon gré; & il faut convenir que c'eſt la partie de ſon mémoire la mieux touchée & la plus intéreſſante. Quoiqu'il ne cite que le *Li-ki* pour ne pas dépayſer le commun de ſes lecteurs, il faudroit un trop long commentaire pour faire comprendre quelle eſt la marche de ſes raiſonnemens, ſur quoi ils portent, & ce qui en fait la force. Nous nous bornerons à indiquer quelques-uns des textes qu'il cite & dont il tire excellemment parti. *Prenez la doctrine & les exemples des anciens pour votre regle..... Aller à la chaſſe ſans en garder les regles, c'eſt détruire mal-à-propos ce que le* Tien *nous a donné..... Un Prince ne fait pas tuer pluſieurs bœufs ſans une grande raiſon, ni un* Tai-fou *pluſieurs moutons, ni un* Chi *pluſieurs cochons; & le peuple, à moins d'une raiſon bien particuliere, n'a point de mets exquis & rares..... Les Officiers ont ordre (à la huitieme lune) de preſſer le peuple de faire ſes proviſions, & des amas de racines & d'herbages..... On veille à ce que le*

peuple ſoit réglé dans ſes repas..... A l'age de cinquante ans, on ſe nourrit du meilleur bled & du meilleur riz ; à l'âge de ſoixante, on mange de la viande à un repas ; à ſoixante-dix, on a à ſa table différens ragoûts & différentes ſortes de viandes ; à quatre-vingts, on ſe nourrit délicatement, &c. Les Grands du titre de Tai-fou *peuvent avoir à leurs repas ordinaires de la viande en hachis, ou des pieces entieres ; mais ils ne peuvent avoir les deux. Les Lettrés ne doivent pas avoir deux ſortes de bouillons avec des morceaux de viande.... L'agneau & le cochon ſe ſervent au printems avec le hiang* (c'eſt une eſpece de cerfeuil) ... *Quand le fils de la maiſon revient dans la famille après trois ans d'abſence, le pere le régale pour le conſoler de ſes travaux paſſés..... le Sage ſe tient loin de la cuiſine.... Quand on eſt à table avec ſes hôtes, on eſt bien plus occupé du ſoin de les ſervir, que du goût de ce qu'on mange.... Les feſtins ſont pour maintenir les droits de l'hoſpitalité.... Nos Anciens qui vivoient avec tant de frugalité, n'épargnoient rien pour leurs hôtes..... Toute la parenté ſe trouve alors réunie* (lors des cérémonies pour les ancêtres) ; *on boit & on mange enſemble, afin d'affermir la concorde & la bonne union. Le Chi-king, dit :* nous buvons & nous mangeons ; mais la vertu regle nos feſtins. *C'eſt-là une leçon pour nous. Malgré cela, il s'en trouve à qui la ſoif du gain fait chercher des querelles, & commettre des injuſtices.* Ce dernier texte, que nous avons voulu vérifier, eſt tiré du chapitre *Fang-ki ;* il devient un glaive de feu entre les mains de notre Lettré. Sans autre préambule, il prouve par les faits que les diviſions, les diſputes, les querelles, les procès, & les mauvaiſes affaires, non-ſeulement pour les pâturages, la chaſſe, la pêche, mais encore pour toutes ſortes d'intérêts, ont ſuivi par-tout le fréquent uſage de la viande, ſous la Dynaſtie régnante, comme ſous celles qui l'ont précédée : mais il ne ſe met pas en peine de prouver en quoi, comment & juſqu'où

il en a eté la cauſe. Ce qu'il ajoute ſur les méfaits, les malverſations, les injuſtices, &c. des Magiſtrats & Officiers qui *dépenſent plus en ſauces que les anciens en viande*, eſt trop bas pour nous y arrêter; ainſi que *ſes raiſons de bon droit, tirées des etables & des baſſes-cours.*

2°. « Les hommes ont trois grands beſoins: la nourriture, » les vêtemens & le logement; & ces beſoins, qui les ſuivent » par-tout, ſont ſi preſſans, ſi continuels, ſi indiſpenſables, » ſi journaliers & ſi perſonnels, qu'en s'entr'aidant ſans ceſſe » à porter le poids du travail qui les met en etat d'y ſatisfaire, » leur vie ne ſauroit être que pénible ». Quelque dure & quelque affligeante que ſoit cette aſſertion, *Lu* la prouve en appréciant à ſa maniere le travail que doit coûter la nourriture, l'habillement & le logement d'un homme ſeul; puis en montrant que les femmes & les enfans, les eſtropiés & les vieillards, les malades & les infirmes, ne pouvant pas ſe charger de celui qui les regarde, non plus que ceux qui ſont occupés des ſoins du Gouvernement, de l'inſtruction publique, de la défenſe de l'Etat, & des autres choſes communes & néceſſaires, comme la médecine, le commerce & pluſieurs arts: cette portion de travail, qu'il n'y a pas moyen de ne pas répartir ſur les autres en augmentation de la leur, eſt ſi conſidérable, qu'à tenir compte des accidens de la vie & des devoirs de la ſociété, il ne leur reſte preſque pas un jour de repos. Mais comme dans ce plan, tous ceux qui peuvent travailler, travaillent chacun à ſa maniere, & chacun jouiſſant du travail des autres, plus on s'attache à l'idée de droiture & de juſtice, de concorde & de bon cœur qu'il préſente, plus on ſait gré aux Anciens, plus on les admire & on les aime d'en avoir tellement combiné & lié toutes les parties, qu'on n'eût jamais beſoin d'y rien changer, quelque innombrable que devînt la grande famille de l'Empire; &, ce qui dit encore

plus, que les particuliers & la Commune fuſſent egalement intéreſſés à empêcher qu'on y fît aucun changement. Les digreſſions que ſe permet ici notre Auteur, font honneur à ſa ſcience & à ſa ſageſſe, à ſon patriotiſme & à ſa ſenſibilité ; mais elles lui font trop perdre de vue ſon ſujet. Il y revient aſſez bruſquement par cette interrogation. *Qui me niera que c'eſt accabler ceux qui ſont chargés du faix du travail, que d'en diminuer le nombre, & les accabler d'autant plus qu'on le diminue davantage?* La guerre, ſelon lui, le fait néceſſairement ; mais c'eſt un fléau paſſager : au lieu que tout ce qui eloigne du plan des Anciens ſur l'uſage de la viande, devient un fléau continuel, & un fléau d'autant plus grand qu'on s'en eloigne davantage. Le lecteur voit aſſez où cette aſſertion doit le mener.

Nous nous bornerons à indiquer qu'après avoir cité & juſtifié ces paroles du *Li-ki : défenſe d'y tenir* (dans les lieux de foire & de marché) *des tables à manger, & d'y faire le métier de traiteur*, il veut qu'on interroge *l'arithmétique qui ne ſait pas mentir*, ſur le nombre de ceux qui ſont occupés, ſoit à nourrir des troupeaux de bœufs, de moutons & de cochons, des volailles de toutes les eſpeces, & à les conduire du Nord vers le Midi, des villages dans les villes ; ſoit à aller à la chaſſe, à ſervir les boucheries, les rôtiſſeries & les cuiſines. A l'en croire, de quelque maniere qu'on en faſſe l'addition générale pour tout l'Empire, il faut avouer en rougiſſant, que les Anciens gagnoient par leur frugalité, tous les bras qu'elle ôte aux travaux indiſpenſables. Cette addition cependant n'eſt rien au prix de celle qu'il propoſe, & n'oſe entreprendre. Car enfin, *il a fallu augmenter le nombre des emplois & des employés, à proportion qu'on a augmenté le nombre des plats ſur les tables, celui des cochons au marché..... Quelles légions d'écrivains, de rêves, de menſonges & d'oiſivetés, de marchands de bagatelles, de vaines curioſités, de délicateſſes & de friandiſes, d'artiſtes occupés à*

des frivolités de caprice, de mode, de faſte, de luxe & de molleſſe; de voluptueux, oiſifs & déſœuvrés, qui ſe déchargent de tout ſur des ſubalternes, &c.! La concluſion de *Lu* ne vient qu'après bien des détails, où il y a encore plus de lamentations que de logique : mais elle vient enfin ; & quiconque penſe & raiſonne, doit lui accorder que plus on s'eſt eloigné de la diétique des Anciens ; plus d'un côté il y a eu des gens qui n'ont rien fait, ou n'ont fait que des choſes inutiles à la ſociété & contraires à ſes vrais intérêts ; plus d'un autre côté on a accablé, ecraſé, & privé de toutes les douceurs de la vie, la portion de la grande famille de l'Empire, qui eſt chargée des travaux les plus durs, les plus néceſſaires & les plus avantageux.

3°. « Lorſque *Ouang-tong* demanda à l'Empereur de faire » donner ordre à tous les Médecins de *Lo-yang*, de tenir un » regiſtre exact de tous les malades qu'ils traiteroient à la » Cour, dans toute la capitale & dans ſes environs ; ceux de » ſes confidens à qui il communiqua ce placet, n'y virent » qu'une idée bizarre de Cenſeur oiſeux, & enivré de ſes rêves. » Tous furent d'avis que Sa Majeſté ſe rendît à ſa demande, » ne fût-ce que pour déſabuſer la multitude de la prétendue » ſageſſe des Confucius par emploi. L'ordre fut donné, & le » regiſtre du premier ſemeſtre, préſenté, puis communiqué » à *Ouang-tong*, qui ne fit pas attendre un ſecond placet : on » le cacha alors au public ; mais l'hiſtoire a révélé depuis » qu'il avoit démontré par le regiſtre des Médecins, que ſur » cent malades d'indigeſtion & de foibleſſe d'eſtomac, de » colique & de déchirement d'entrailles, de vomiſſement & » de dyſſenterie, de vapeurs & autres pareilles maladies, il » y avoit neuf mangeurs de viande contre un mangeur d'her- » bages ; & ſur cent, morts de ces maladies, trente-cinq des » premiers contre quatre ou cinq des derniers : d'où il concluoit » que les ſoldats de l'armée du *Chen-ſi* n'avoient eté malades,

» &

» & n'etoient morts en ſi grand nombre, que parce qu'on » les avoit gorgés de viande, au lieu de s'en tenir à l'an- » cienne diſcipline. Il ſuffiroit de reſte de renvoyer à ce » fait & à ſon application, pour prouver ce que j'ai dit des » vues des Anciens; ſavoir de procurer à tout le monde une » maniere de ſe nourrir, ſimple, facile, ſaine, peu diſpen- » dieuſe; qui conciliât par la tempérance, le plaiſir que la » nature a attaché aux alimens, avec la fuite du luxe, qui eſt » toujours funeſte à la ſociété, & cauſe enfin ſa ruine; parce » qu'il y détruit de fond en comble toute idée de famille ».

Notre Auteur *à qui il ne manquoit*, diſoient les beaux eſprits de ſon temps, *que d'être plus laconique pour ennuyer moins longuement*, ſe donne carriere en effet dans ce troiſieme article; mais c'eſt pour dire des raiſons & des faits. Par exemple, il prouve juſqu'à l'évidence, qu'en fait de nourriture, ce qui ragoûte, c'eſt le bon appétit, & la diſcontinuité des mêmes mets; puiſque dans le plan des Anciens, le peuple ayant toujours des alimens ſains, & quelquefois de la viande; les Grands, les vieillards, &c. toujours de la viande, & quelquefois des régals; les repas des uns & des autres avoient leurs plaiſirs. Un fameux ſouper de la Cour arrêtée dans un village par la pluie, & qui trouva un goût merveilleux aux racines & aux herbages qu'on lui ſervit, contraſte au mieux avec les délicateſſes toujours croiſſantes d'un payſan, d'abord domeſtique, puis employé, & enfin grand Douanier. Il ne s'en tient pas là, & ſoutient, que comme le colon eſt auſſi chaudement ſous une peau de mouton pendant l'hiver, qu'un Grand ſous une peau de renard; de même il eſt auſſi régalé en mangeant quelques morceaux de viande avec des herbes de ſon jardin, que le plus délicat citadin en ſe feſtinant de venaiſon & de gibier. *Malheur*, ajoute-t-il, *à qui ne reconnoît pas en cela la bonté paternelle du* Chang-tien; *mais aveugle qui traiteroit cela de fable; & mauvais raiſonneur*,

plus mauvais cœur encore, qui ne conviendroit pas que tout ce qui eloigne du plan des Anciens, conduit à priver les petits de manger quelquefois de la viande, & anéantit l'antique perſuaſion que tout l'Empire ne fait qu'une famille.

Comme le ſiecle de *Lu* etoit un ſiecle de *raiſonnage & d'approfondiſſement*, il revient avec complaiſance à ſon colon, qu'il place tantôt dans les Provinces du Midi, & tantôt dans celles du Nord; qu'il ſuppoſe par fois à ſon aiſe, & puis bien à l'etroit; qu'il repréſente dans ſes repas ordinaires, dans ſes petits régals, & dans ſes grandes réjouiſſances de famille: prouvant toujours à merveille que *graces à ſon bon appétit & aux habitudes de ſa vie, ou plutôt graces à la bonté du* Tien, *il eſt auſſi affecté, auſſi ragoûté, & auſſi délecté par ce qu'il mange, que l'Empereur & les Princes, ſi même il ne l'eſt pas davantage.*

Nous avons eu tant de plaiſir à lire ce morceau, que nous avions commencé à le traduire pour délaſſer & récréer un peu le lecteur; mais il n'y a pas eu moyen de continuer, parce que les détails dont il eſt plein demanderoient un trop long commentaire. Quoique notre Lettré ne ſe mette pas de mauvaiſe humeur, ſa maniere de ſe récrier ſur la ſenſibilité & ſur le bon cœur de ſon colon eſt bien vive; & en décrivant le repas de la nouvelle année, il ſemble donner à entendre qu'il n'y a qu'au village que les joies de pere, de fils, d'epoux, de frere, de parent, d'ami, de voiſin, ſont pures & affectent toute l'ame. Comme le ſiecle de *Lu* etoit auſſi un ſiecle de calculs, d'analyſes & de proportions, il y a recours à ſa maniere, pour prouver qu'à prendre l'Empire dans ſa totalité, on ne peut pas etendre l'uſage de la viande plus que n'avoient fait les Anciens, ſans en priver preſque totalement le plus grand nombre. Il ne lui faut pour cela que le dénombrement des bœufs, des moutons, des cochons, des volailles, &c. qu'il falloit chaque année pour *Kai-fong-fou*, capitale de l'Empire, & la double addition générale de ce

qu'on en compte dans tout l'Empire, & des conſommations de toutes les autres villes, ſi elles etoient egales par proportion au nombre de leurs habitans. En bon Lettré qui baiſſe le ton dans le fort de ſes démonſtrations, & leur laiſſe le ſoin de ſe faire ſentir, notre Auteur ſe borne ici à quelques petites louanges de la ſageſſe des Anciens, & à quelques réflexions aſſez vagues ſur ce que la Chine etant ſans comparaiſon moins peuplée de leur tems, la chaſſe fourniſſoit incomparablement davantage par proportion, ainſi que les troupeaux & les baſſes-cours. Après cela viennent les propoſitions ſuivantes. « Quand il y a » trop de gens qui mangent chaque jour de la viande à tous leurs » repas, il y en a beaucoup qui n'en mangent jamais à aucun... » Quand il y a un très-grand nombre de riches particuliers dont » tous les repas ſont des feſtins, les ſoldats, les colons & les » artiſans ſont privés d'une nourriture plus ſubſtantielle, dans » le tems où ils en auroient plus beſoin pour ſe ſoutenir... » Quand les gens en place & les Grands conſument vaine- » ment des viandes en apprêts & en aſſaiſonnemens, & » enchériſſent à l'envi les uns ſur les autres en ſomptuoſité, en » magnificence & en délicateſſe, il y a de jour en jour plus de » vieillards, d'infirmes, & de convaleſcens qui languiſſent & » qui meurent, faute de pouvoir ſe procurer un peu de bon » bouillon & de viande ».

Nous avons omis les intermédiaires de ces propoſitions, d'abord pour ſauver un peu l'honneur de la Chine qu'on ne ſoupçonne pas en Europe d'avoir jamais donné dans certains excès de luxe; enſuite parce qu'il nous auroit eté trop difficile de nous tirer de pluſieurs détails & de deſcriptions de bonne chere; enfin & ſur-tout, parce que plus il y a de force & d'energie dans quelques morceaux, plus nous les croyons exagérés & outrés. L'Auteur d'un petit livre de cuiſine y eſt accuſé d'être *l'ennemi de la patrie*, *le perſécuteur de la nation*, *le tyran des*

peuples, l'empoiſonneur des tables, le violateur de toutes les loix, l'oppreſſeur homicide de la génération préſente, & le deſtructeur exécrable des ſantés, des vies & des races futures. Enſeigner à augmenter ſi monſtrueuſement les dépenſes de la table : donner le ſecret de fondre la volaille & le gibier en ſauces ; de faire entrer un bœuf dans quelques petits plats, & de décupler les conſommations de la viande en pure perte pour la ſociété ; c'eſt attenter à *toutes les vies à la fois : à celles du corps de la nation, en privant la Commune du ſecours de la viande dans la vieilleſſe, dans les tems de travail, & dans la convaleſcence : à celles des riches & des Grands, en leur faiſant commettre des excès qui ruinent leurs forces, les font vieillir avant le tems, & les rempliſſent de douleurs, d'infirmités, de défaillances, de langueurs, & de maladies inconnues aux générations paſſées.*

Ce dernier article prête trop, pour que notre Lettré n'en tire pas parti pour faire voir combien on a perdu à s'eloigner de la frugalité des Anciens. Il fait encore ici des calculs, & des réductions qui doivent avoir beaucoup déplu dans le tems. On ne ſauroit imaginer rien de plus ſingulier que l'addition de tous les mauvais momens qu'ont coûté la dépenſe & la digeſtion d'un repas à la mode, comparées avec celles de ceux où l'on a eu du plaiſir. Puis ce plaiſir, c'eſt pitié de voir à quoi il le réduit d'une année à l'autre, à proportion que le goût s'uſe, s'emouſſe & ſe perd ; & encore plus pitié de l'entendre nombrer les angoiſſes des Mandarins de robe & d'epée, des Grands & des Courtiſans, qui portent dans les fonctions de leurs emplois l'affadiſſement & le mal-aiſe de leurs mauvaiſes digeſtions. Mais en voilà aſſez, & trop peut-être, pour donner idée de cette derniere partie de ſon mémoire. Nous n'aurions pas le courage de chercher des noms pour toutes les eſpeces de peines & de miſeres, de maux & de maladies qui ont

inondé l'Empire, à proportion que le luxe a prévalu sur l'ancienne frugalité. La peinture qu'il fait de la vieilleſſe prématurée, & des dernieres années des richards de *Kai-fong-fou*, & de tous ceux qui ſe nourriſſoient auſſi voluptueuſement, ou plutôt auſſi diſpendieuſement, ne ſeroit pas pardonnable, ſi elle n'etoit pas d'après nature; mais elle préſente des images ſi lugubres, ſi vives & ſi pénétrantes, qu'on n'oſe pas les fixer, tant on a le cœur flétri.

La bonne foi demande que nous rendions juſtice au Lettré *Lu*: il perd à la façon dont nous l'avons analyſé, & gagneroit beaucoup auprès de bien des gens à être traduit. Il a une eloquence de probité, de droiture, de patriotiſme & de zele, qui attache & qui plaît. Dans ſes détails même, & dans ſes portraits le plus fortement colorés, on ſent qu'il y a plus de triſteſſe & de déſolation de ſa part, que d'amertume & de cenſure. Pour tout dire, il a moins cherché à juſtifier & à prouver ſa penſée ſur les vues des anciens dans la diétique qu'ils avoient etablie, qu'à inſtruire ſes contemporains, à les prêcher, & à leur faire craindre les malheurs qui arriverent en effet, & qu'il ſembloit avoir prévus. A le regarder comme un diſſertateur, on lui voudroit plus de préciſion, plus de logique; mais à le regarder comme un moraliſte, on ſonge plus à le plaindre d'avoir vécu dans un ſiecle de philoſophiſme & de bel-eſprit, qu'à lui faire des reproches, & à le critiquer.

Le dernier mémoire dont il nous reſte à rendre compte, eſt de *Lieou-Tſin-Kouang*, Han-lin, Cenſeur, & puis Préſident du tribunal des crimes. Tout y eſt plus difficile à comprendre que dans les deux précédens. Il faut y revenir plus d'une fois, moins encore pour ſe tirer du laconiſme de ſes phraſes, que pour voir à quoi elles ont trait, ſur quoi elles portent, & quelle alluſion elles font aux maximes des anciens

Sages, à des repréſentations célebres, aux evénemens qui font epoque dans les Annales, & aux abus qui commençoient à prévaloir. Juvenal & Perſe ſont des doucereux au prix de lui, quand il a pris le poignard de la ſatyre. Auſſi, doutons-nous que ſon ouvrage, qu'on voit avoir eté imprimé, ait jamais eu une certaine publicité. Cela eſt d'autant plus croyable, qu'il vivoit vers le milieu de la derniere Dynaſtie, dans un ſiecle qu'on peut comparer à celui de François II, de Charles IX & de Henri III, pour la France. Nous tâcherons de rédiger les différens articles qu'il parcourt; mais en laiſſant au lecteur le ſoin de les rapprocher tantôt des principes qu'il a admis tantôt des conſéquences qu'il veut perſuader.

« L'abondance & l'innocence ſont, ſelon les Anciens, les » deux ſeuls objets de la légiſlation, & la ſource unique de » la félicité des peuples. Je pars de-là (dit *Tſin-kouang*), » & j'en conclus que, vu leur ſageſſe, ce ſont elles ſeules qu'ils » ont eu en vue dans tout ce qu'ils ont réglé ſur l'uſage de » la viande ». A l'en croire, tout ce qu'ils ont réglé tendoit, comme en font foi le *Li-ki* & le *Tcheou-li*, à le limiter par la frugalité à ceux à qui il falloit l'accorder ſans ceſſe, & à charger la coutume & la police d'en faire un régal, un extraordinaire, & un ſoulagement paſſager pour le corps de la nation. Reſte à prouver que ces moyens etoient bien choiſis.

Les Anciens avoient dit, & Confucius l'a répété de cent façons: la ſomme totale des beſoins des hommes unis en ſociété, eſt au niveau des fruits de leur travail; ainſi ce qu'on détourne de ceux-ci pour le ſuperflu des uns, eſt pris ſur le néceſſaire des autres. *Lieou* ſe renferme dans ce principe, & en fait ainſi l'application à ſon ſujet. « L'Em- » pire n'eſt qu'une grande famille. Il ne s'agit pas de rêver » une abondance chimérique; mais de convenir de bonne-

» foi qu'on a tout ce qu'on peut prétendre, ſi toutes les » diſtinctions & différences que demande la ſubordination poli- » tique & civile, (comme dans une famille l'âge, le rang » & les forces) une fois admiſes, chacun eſt honnêtement » pourvu de ce qu'il a beſoin, vu ce qu'il y a à partager ». Vient ici une appréciation de ce que l'Empire peut fournir chaque année aux cuiſines, en beſtiaux, volailles, venaiſon & gibier; & on y tient compte des mauvaiſes années, des tems de guerre, des mortalités, & de tout ce que preſcrit une ſage economie, pour que les profuſions paſſageres d'un regne n'aient point de mauvaiſes ſuites. Avant de parler de partage pour la Commune, que faut-il prélever, 1°. pour les victimes & offrandes des ſacrifices; 2°. pour les feſtins publics de la Cour & des Provinces; 3°. pour l'ordinaire de la famille Impériale, des Princes, des Grands & de tous les Mandarins, chacun ſelon ſon grade; 4°. pour le ſoulagement des vieillards, des convaleſcens & des infirmes; 5°. pour les tems de réjouiſſance commune & de divertiſſement; 6°. pour les aſſemblées, les fêtes & les invitations des familles; 7°. pour les repos d'hoſpitalité, d'amitié, de bienſéance & de régal domeſtique? En ſuppoſant qu'on s'en tiendra pour tout cela, à la noble & aimable frugalité des Anciens, ce qu'il faut prélever doit aller à la moitié. Le ſouvenir chéri de l'antique frugalité, & l'impoſſibilité qu'il voit à ce que ſon premier partage ne dépaſſe la moitié, ſi on continuoit à s'en ecarter, jettent notre moraliſte à calculs, dans de grandes louanges & admiration des Anciens, qu'il fait retomber en reproches ſur ſes contemporains. Traits d'hiſtoire, anecdotes particulieres, loix, vers, romans même, tout lui eſt bon & lui ſert. A propos de la belle phraſe de *Sée-ma-kouang*, la *frugalité ſauve le ſage de ſes défauts; la bonne chere lui ôte toutes ſes bonnes qualités*: il cite ce que l'Empereur *Yong-lo* dit en plein

conſeil. « On avoit accuſé le vice-Roi du *Chen-ſi*, de n'être » pas appliqué aux affaires de ſon département: c'eſt une pure » calomnie. Il me ſurpaſſe tellement en ſoins, en ſollicitudes » & en activité, qu'il eſt venu à bout d'avoir une table plus » délicate que la mienne. Il dépenſe plus de viande en ſauces, » que moi pour mon manger; & il a eu des faiſans de Tartarie, » plus d'une lune avant moi ». Aucune traduction ne ſauroit rendre la continuation de cette ſanglante ironie qui termine cet article. Les Mandarins ſubalternes, & les employés des douanes y ſont criblés de coups de poignard.

Quant à la ſeconde moitié des viandes qu'on a à dépenſer chaque année, un génie comme celui de notre Lettré a bien des choſes à examiner avant d'en entreprendre le partage. Qui doit être préféré ? Comme quelques Lettrés travailloient à reſſuſciter le philoſophiſme qui avoit tout bouleverſé ſous les *Song*, & cauſé enfin la ruine de cette Dynaſtie, ce ſont eux à qui une premiere réponſe donne la préférence. « Que » ſont (dit-il) toutes les peines, tous les travaux, & toutes » les fatigues des champs & des atteliers, au prix des médi- » tations de ces hommes qu'une nouvelle ſageſſe eclaire de » tous ſes rayons ? On ne ſauroit imaginer quel labeur c'eſt de » ſe bander aſſez l'eſprit par une application profonde, par une » contention fixe, par des réflexions à perte d'haleine, pour » ſortir de la ſphere obſcure des penſées ordinaires, & par- » venir à ces idées tranſcendantes, pour leſquelles le ſavoir, » l'expérience & la raiſon ne donnent aucunes avances. Le » vulgaire ne le ſoupçonne même pas. Mais les mépriſes & les » bévues ridicules, les contradictions & les erreurs groſſieres » qui echappent ſi aiſément à leur génie, leur ont plus coûté » de rêves ſans comparaiſon, que leurs phraſes les plus bizar- » rement contournées..... Où en ſeroit la choſe publique, ſi » leurs propos ne venoient pas au ſecours du Miniſtere, par

» ces

» ces principes reſplendiſſans, ces maximes lumineuſes, & ces » vérités admirables qui avoient echappé à la pénétration des » *Yao*, des *Chun*, des *Yu*, des *Tching-tang*, des *Ouen-ouang*, » des *Tcheou-kong*, & de tous les demi-ſages des ſiecles paſſés.... » L'état n'a plus beſoin, comme jadis, de ſe charger des vieil- » lards, des veuves & des orphelins qu'on appelloit ſtupidement » le peuple du *Tien* (*Tien-min*) : chacun eſt ſi empreſſé à » ſecourir les malheureux, que le peuple même fatigue l'agonie » de ceux qui meurent de froid ou de faim, pour qu'ils aillent » expirer au milieu de la rue, & délivrent leur porte de l'em- » barras d'un cadavre. Combien il y en a qui aiment mieux » négliger leurs parens, une epouſe, des enfans, que de donner » des bornes à leurs libéralités envers une chanteuſe, une » eſclave !..... L'humanité publique inſpire aujourd'hui une » ſi grande horreur du ſang, que ce n'eſt plus ſeulement l'ho- » micide involontaire & de pur malheur dont on ſe rédime » avec de l'argent ; les aſſaſſinats, les fratricides & les parri- » cides participent à cette grace..... O bienfaiteurs inimitables » de notre ſiecle ! comment a-t-on oſé rimer que nés, ele- » vés, *&c.* vos peres & meres plus equitables ſentent ſi » vivement combien votre ſanté a beſoin d'être choyée par » des douceurs, qu'à quelque pauvreté que ſoit réduite leur » vieilleſſe, ils aiment mieux y ſuccomber, & vous affliger par » leur mort, que de vous importuner par la moindre de- » mande.....».

La ſeconde préférence eſt pour les chanteurs, les danſeurs, les comédiens, les parfumeurs, & tous *ces hommes à talens agréables, & à inventions amuſantes, qui ont donné l'eſſor aux penſées publiques, annobli les ſentimens, tiré les ames de leur boue, & créé un monde de plaiſirs*, &c..... Nous ne ſavons pas aſſez de Chinois, ni même aſſez de François, pour ce qui ſuit, & pour les autres articles où il cherche à placer ſes

préférences; & où certainement la ville de *Pé-king* d'alors eſt plus foudroyée, que ne le furent jamais, Antioche par S. Chryſoſtome, & Trèves par Salvien; parce qu'il attaque des abus plus horribles, ſans aucune ſorte de ménagement. Jamais peut-être il n'y a eu de proſopopée dans aucune langue, ni auſſi vive, & auſſi ſoutenue; ni auſſi amère & auſſi terraſſante que celle d'un envoyé des Tartares, parlant ſur une chaiſe à huit porteurs, ſur l'arſenal de l'Empire, & ſur l'apothicairerie du Palais.

Lieou-tſin-kouang reprend ainſi: « on ne peut imaginer que » trois ſuppoſitions. La premiere où une portion de citoyens » s'arrogeroit le droit de manger de la viande tous les jours, » & ſeroit ou aſſez nombreuſe, ou aſſez intempérante pour » conſumer la moitié des viandes que nous avons dit reſter de » ce qui doit être néceſſairement prélevé; la ſeconde, où cette » portion de citoyens ne ſeroit pas aſſez nombreuſe, ou ſeroit » aſſez frugale, & laiſſeroit un peu de viande à la commune; » la troiſieme enfin, où perſonne dans les conditions privées » n'en mangeroit continuellement, & où chacun en mangeroit » plus ou moins fréquemment, ſelon ſes beſoins & ſes facultés ». Cette derniere ſuppoſition eſt, ſelon lui, la ſeule qui ſoit juſte & raiſonnable; qui ait pour elle toutes les convenances; qui concilie tous les intérêts; qui prévienne de loin tous les abus; qui réaliſe l'idée de famille, & procure, conſerve, perpétue la ſeule abondance publique qui ſoit poſſible dans une grande nation. Ce dernier point, qui eſt réellement beau & agréable à traiter, eſt auſſi le ſeul ſur lequel *Lieou* appuie, d'un air néanmoins à laiſſer croire qu'il ignore que tous les préjugés antiques, toutes les perſuaſions nationales, & tous les deſirs publics ſont pour lui. Il commence par en appeller au témoignage irréfragable des faits; & démontre que ſous les trois premieres Dynaſties, ſous tous les Empereurs qui ont le mieux

rempli la grande idée de *pere & mere du peuple*, tout l'Empire a joui d'une douce & continuelle abondance ; au lieu que, dès qu'on s'eſt eloigné de la diétique paternelle des anciens, juſqu'à tomber dans la premiere ou deuxieme ſuppoſition, comme ſous *Tſin-chi-hoang* & ſous *Chun-ti*, l'abondance apparente des villes a enfin tari tout-à-coup par la diſette & la miſere réelle des campagnes, qui a refoulé par-tout, & qui a porté avec elle une infinité de maux. Il choiſit exprès ces deux regnes : le premier, parce qu'il ſera à jamais odieux à tous les Chinois ; le ſecond, qui etoit celui du dernier Empereur des *Yuen*, parce qu'il irritoit encore les penſées de la nation, qui ſe croyoit comme renée à la liberté & à la gloire avec la Dynaſtie regnante, qui avoit briſé le ſceptre des etrangers. Les raiſons viennent à l'appui des faits, & ſont préſentées une à une ſans apparence de contention ni de prétention, comme les offre quiconque a la vue un peu réfléchie d'un partage libre & de bon accord, tel qu'il doit être en famille.

Nous avouons à notre honte qu'elles nous ont deſſillé les yeux ſur la douceur de la vie des Juifs ſous leurs Juges ; & nous y ont fait remarquer cette fraternité générale & continuelle, qui eſt le *nec plus ultrà* de la ſociété humaine. Après avoir bien dit toutes les raiſons de convenance & de juſtice, de calcul & de proportions, de ſenſibilité & de bon cœur, de bien-être particulier & d'avantage commun, qu'il a cru les plus perſuaſives ; notre Lettré ſe met à décrire ce qui eſt arrivé autrefois, & ce qui arriveroit encore dans le cas de ſa ſuppoſition chérie. Toutes les deſcriptions que nos poëtes font de l'âge d'or, blanchiſſent devant les ſiennes. Plus elles ſont ſimples, naïves & populaires, plus elles plaiſent & attachent. Ici, c'eſt une poule ou une oie ; là un mouton ou un cochon qu'il fait tuer ; ailleurs une piece de gibier régale un vieillard ; ou un ſanglier,

un chevreuil mettent en fête toute la famille, & fourniſſent encore des préſens pour les voiſins. Il paſſe de la ville au village, d'une province dans l'autre, des plus beaux cantons dans les montagnes les plus ſauvages; & plaît toujours, parce que ſes peintures ſont vraies, aimables & bien touchées, malgré tout ſon laconiſme.

Quant à la premiere & à la ſeconde ſuppoſition, *que chacun* (dit-il) *les examine ſous toutes leurs faces, & prononce.* Les idées nationales antiques ſur le contrat ſocial, ſur la communauté politique & civile, ſur la loi immuable du bien commun, ſur les droits généraux aux biens communs, ſur le nom glorieux de *pere* & *mere* de la grande famille de l'Empire &c., viennent ici au ſecours de l'auteur, ainſi que les loix des anciens, renouvellées par les bons Empereurs de toutes les Dynaſties. Mais il n'entre dans aucune diſcuſſion, & ſe borne à prouver malgré lui, dit-il, que *ſi l'une ou l'autre de ces deux ſuppoſitions avoit lieu, elle produiroit promptement, néceſſairement & irrémédiablement le double & funeſte effet: 1°. de diviſer en deux la grande famille de l'Empire; 2°. de mettre dans l'une autant de baſſeſſe de ſentiment, d'aviliſſement, d'oubli de l'honneur, qu'elle mettroit dans l'autre d'orgueil, de vanité, d'inſolence: d'ôter à toutes les deux leurs vertus: d'augmenter leurs vices, & de ne faire plus qu'un vain nom de l'amour de la patrie.* C'eſt bien ici que l'on peut dire, vivent les Lettrés Chinois pour faire remonter la vérité ſur ſon Trône, & l'y environner de vertus. *Lieou-tſin-kouang* eſt ſi bon, ſi tendre dans tout ce grand morceau, que nous lui appliquerions volontiers *le Tigre qui lèche* de *Kang-hi*, en parlant d'un Cenſeur. Il paroît que le Prince Jean l'avoit en vue dans ſon mémoire ſur les biens que procureroit la Religion chrétienne, & qu'elle ſeule peut procurer. Pour nous, ſi nous avions à traiter ce ſujet, nous nous bornerions à détailler ce que fit le bon Roi Saint Louis pour le peuple, malgré la dureté

ou plutôt la barbarie des mœurs de ſon tems. Leurs vices perſonnels & infâmes à part, que ſont les Titus & les Antonins au prix de ce ſaint Roi, en bonté, en humanité, en bienfaiſance de cœur & de conduite ? ſa piété envers Dieu ſe changeoit toute en paternité pour ſes Sujets. Il prenoit ſur toutes ſes dépenſes, pour avoir de quoi leur donner ; il n'en voulut plus voir d'eſclaves ; il ſervoit les vieillards & les pauvres, comme un pere ſés enfans ; il leur procuroit tout ce qu'il avoit ôté au luxe, & prit ſa derniere maladie à ſoigner & à enterrer des peſtiférés.

C'eſt par un *ex abrupto ;* c'eſt en ſe faiſant demander ſi tous les Tartares ſont ſans mœurs ; c'eſt par un cri des nations condamnées à vivre de viande & de laitage, que notre Lettré commence la ſeconde partie de ſon mémoire. L'exorde de ſa réponſe eſt digne de remarque. « O ſageſſe, s'ecrie-t-il, » ô prévoyance des Anciens ! que n'aviez-vous pas fait pour » empêcher qu'une génération, s'eloignant des traces de l'autre, » ne marchât à l'aveugle, & ne finît par s'egarer ? O que nos » malheurs paſſés ont bien juſtifié votre défenſe de n'avoir » de communication avec les etrangers, que celle des bienfaits » & du bon exemple ! Et aujourd'hui, hélas ! aujourd'hui » parmi les nations etrangeres, ce ſont les plus barbares qu'on » oppoſe à vos enſeignemens & à vos loix. Que ne dit-on » auſſi que nous devons aller nuds comme les *Kino ;* maſſacrer les vieillards comme les *Pei ;* epouſer nos ſœurs comme » les *Lo ?* ô ſiecles à venir ! votre haîne, votre horreur, & » votre exécration ſeront juſtes.... Les Tartares n'ont ni » grains, ni légumes, ni herbes potageres ; s'il ſe nourriſſent » journellement de viande & de laitage : les contrées qu'ils » habitent les y forcent. Qui, parmi nous, ſe réſoudroit à » cette maniere de vivre ? Qui ne lui préféreroit pas le mau» vais riz & les racines ſalées du plus pauvre colon ? mais

» ces Tartares eux-mêmes, que deviendroient-ils ? que ſont-ils » devenus ? *&c.* » Ce qui ſuit ſeroit pire maintenant ici que de la contrebande ; nous n'en dirons rien.

« *Le cœur de l'homme eſt foible* , dit le Chou-King ; *ſon* » *innocence ſe flétrit d'un rien : ſoyez un , ſoyez ſimple.* Hélas ! » s'il eſt vrai de chacun que toutes ſes penſées & toutes ſes » réſolutions ſont un mince ſecours contre ſes penchans , & » laiſſent ſans ceſſe ſon ame en péril de vouloir le mal & de » l'aimer ; ſi les chûtes les plus profondes ſont ſi faciles & ſi » promptes, dans tous les tems & dans tous les lieux : je ne » m'etonne plus de voir dans les King , que les *Yao* , les *Chun* , » les *Yu* , les *Tching-tang* , les *Ouen-ouang* , les *Ou-ouang* , les » *Theou-kong*, veilloient ſur eux-mêmes avec une attention trem- » blante & toujours nouvelle. Il leur falloit cette grande vigilance » pour remplir leur vie de tant de vertus ; & il faut qu'elle nous » ſoit atteſtée en tant de manieres, pour que nous puiſſions les » croire. Ce qui m'étonne , c'eſt que quand il s'agit de l'inno- » cence des mœurs publiques , encore plus difficile à con- » ſerver d'âge en âge , ſur-tout , de génération en génération , » les diſcoureurs modernes ſemblent ne demander aucun ſoin , » & parlent de ſa conſervation, comme d'une choſe étrangere » au Gouvernement , dont il peut n'avoir aucun ſouci , & que » rien ne peut entamer chez une nation ancienne , polie , & » née pour de grandes choſes ; tandis , ajoutent quelques-uns , » que tout vice ſera flétri , & tout crime puni , la vertu en » honneur , & les grandes actions récompenſées ».

Lieou ſe prévaut d'abord de ces dernieres paroles ; puis encore plus de l'etat déplorable des mœurs publiques ſous pluſieurs Empereurs, & ſur-tout ſur la fin des Dynaſties, nom- mément de la derniere ; parce que les *Yuen* , grands mangeurs de viande , s'etant moqués de la diétique des Anciens , avoient privé l'innocence de deux grands appuis qu'elle lui procure ,

ſavoir une noble frugalité, & l'amour du travail. Comme ces deux grands appuis tiennent fort à cœur à notre Lettré, il ſe tourne & ſe retourne vers eux par les premiers principes de la morale, & dit bien des choſes en peu de mots. Ce n'eſt qu'une préparation à ce qu'il va dire ſur chacun.

« A ſuppoſer toutes choſes dans l'etat où les avoient miſes » les Anciens, leur diétique aura trois effets. Le premier, de » faire de l'uſage journalier de la viande, ou une diſtinction » & un honorifique, ou un ſoin d'equité & de bienfaiſance : » le ſecond, de changer en bonne chere & en régal l'uſage » paſſager de la viande : le troiſieme de mettre toutes les » conditions privées au niveau les unes des autres, & auſſi près » qu'elles peuvent l'être dans une choſe qui tient à tout. Or » ces trois effets, qu'on ne peut nier, aſſurent la frugalité pu- » blique, & par là, celle de l'innocence des mœurs ». Une imagination européenne ſe trouveroit trop dépayſée, dans les développemens de ces trois effets ; d'autant plus qu'ils contiennent plus de choſes que de mots, à cauſe des textes des *King*, & des alluſions dont l'Auteur les a tiſſus. Pour eviter les longueurs ennuyeuſes de la paraphraſe, qui ſeroit indiſpenſable, nous nous bornerons à quelques indications.

Plus l'uſage journalier de la viande diſtingue & honore ceux à qui il eſt accordé, moins ils ſongent & peuvent ſonger à y ajouter. L'exemple des habits eſt une preuve palpable & irrécuſable. Tout le monde ſait que la plupart des Mandarins ſont plus embarraſſés de la dépenſe des habits de leur rang, & portés à les diminuer, que tentés d'y rien ajouter. Leurs propres fils, leurs freres *&c.* etant peuple à cet egard juſques dans leur propre maiſon, l'hermine, & les broderies qu'ils portent à certains jours, les flattent moins, qu'elles ne les embarraſſent.... Les payſans d'un canton ſe prévalent au beſoin ſur ceux d'un autre, de ce que leur Officier eſt mieux habillé.

Pour les malades & les vieillards, chacun eſpérant pour ſoi les mêmes ſoins, regarde ce qui ſe pratique, comme la garantie de ce qui lui eſt réſervé. *Quel grand-pere, quelle grand-mere ne font pas part de ce qu'on leur ſert, à un petit-fils ? quel oncle*, &c. *puis, qui ne ſonge pas qu'etant vieux*, &c.

Manger de la viande par fois, eſt préciſément tout ce qu'il faut pour interrompre la continuité de la même nourriture, & en prévenir le dégoût. Ce petit extraordinaire ajouté à celui des Fêtes publiques & domeſtiques, conſole l'imagination, ſoulage le corps. « Je ſuis bon témoin que dans mon domeſtique, » & dans beaucoup de bonnes familles de ma connoiſſance, » l'ancien uſage ſuffit à tout. Ceux qui s'en eloignent, n'au- » ront pas l'aſſurance d'en dire autant.... J'ai obſervé que » ſelon les circonſtances, la Commune ſe fait aiſément juſtice, » & qu'autant elle ſait gré d'un repas en viande, de ſurcroît, » auquel elle ne s'attendoit pas, autant elle approuve qu'on en » retranche, à proportion que l'année eſt mauvaiſe, ou les » autres dépenſes trop conſidérables ». Ce qui ſuit n'eſt pas fait pour notre ſiecle, ni même peut-être ce qu'on vient de lire : auſſi ne nous ſommes nous hazardés à le traduire, que pour faire connoître la franchiſe des vieux Lettrés. Le nôtre appelle ici à ſon ſecours la médecine, & puis les exemples des Anciens, qu'il cite en bon nombre, & pour leſquels il affecte de choiſir des Miniſtres d'Etat, des Généraux d'armée, des Gouverneurs de Province, *&c.*, qui accoutumés à l'ordinaire des conditions privées, n'en voulurent pas changer, & diſoient : *l'un, qu'il n'avoit pas changé d'eſtomac en changeant de fortune ; l'autre, qu'il n'avoit beſoin de rôt ni de ragoût pour remporter des victoires ; celui-ci, que les légumes & les herbages etoient admirables pour faire bien entendre un placet ; celui-là, qu'il n'avoit pas le loiſir tous les jours de digérer la viande ; un autre, qu'il ne vouloit pas que ſon Cuiſinier donnât de l'embarras à ſon Secrétaire*, &c.

Quelle

Quelle que ſoit aujourd'hui la douceur de nos mœurs nationales, comme nous deſcendons ordinairement de pluſieurs nations patriotes & etrangeres, barbares & policées; des Gaulois, des Romains, des Francs, des Goths, des Huns, des Vandales, des Normands, *&c.* comme notre Gouvernement a eté pluſieurs fois mêlé d'eſclavage & de ſervitude, il nous reſte toujours dans les idées un je ne ſais quoi qui ne ſe définit pas. Les mots de nobleſſe & de roture nous affectent ſinguliérement; & l'homme le plus ſpirituel en habit de ſoie, eſt ſouvent le plus ſot vis-à-vis d'un frere ou d'un couſin habillé de bure. Or, toute autre raiſon à part, il n'y a pas moyen de rien dire du morceau le plus travaillé & le plus eloquent de notre *Lieou*. Les penſées même des Spartiates & des Romains ne ſuffiſent pas. Le plus vil manœuvre ne regarde ici un Vice-Roi que comme un frere aîné; & le Vice-Roi n'aborde qu'en fléchiſſant le genou un vieux grand-oncle en habit de toile, lui cede la premiere place, & ſe fait prier pour s'aſſeoir devant lui.

Soit pour ne pas offenſer ſes contemporains, ſoit pour dire des choſes avérées & inconteſtables, notre Auteur ſe renferme dans l'hiſtoire des deux dernieres Dynaſties, pour prouver que dès que l'on ſe fut totalement eloigné de la doctrine des Anciens par rapport à l'uſage de la viande, d'abord à la Capitale, enſuite dans les grandes Villes, & dans toutes les Provinces, 1°. il ne reſta plus aucun veſtige de frugalité, tellement que la Chine epuiſée ne ſuffiſoit plus à elle-même, & qu'il fallut avoir recours aux Pays voiſins; 2°. les mœurs domeſtiques, civiles & politiques furent totalement perverties. Il inſiſte beaucoup pour les premieres, ſur ce que les peres mangeoient l'héritage de leurs enfans; & ſur ce que non-ſeulement il n'y avoit plus d'invitations & de fêtes de parenté, mais encore ſur ce qu'on ne ſe voyoit plus dans la même maiſon, qu'en viſite, & preſque jamais à table. Quant aux dernieres: il avance que les Magiſtrats ven-

dirent la Juſtice ; que les gens de guerre furent des lâches ; que les Officiers prépoſés aux ouvrages, volerent de toutes mains ; que les Grands, *&c.* Voici quelques-uns de ſes traits. « Les » Cuiſiniers & les Traiteurs, dit le peuple, gagnent toutes les » cauſes qu'ils défendent.... Qui peut procurer une indigeſtion » à ſes Juges, n'a rien à craindre du bourreau.... Jamais Armée » auſſi redoutable n'etoit ſortie de la Chine : le ſang couloit à » ruiſſeaux dans les boucheries & les cuiſines : on etoit à peine » hors de la frontiere, qu'il en avoit déjà coûté la vie à tant de » bœufs, de moutons & de cochons, d'oies, de poules, de » canards & de pigeons, qu'on ne voyoit par-tout que cadavres ; » nous avions plus de cuiſiniers & de marmitons, que les *Yuen* » de ſoldats. L'Empereur *Tou-tſong* ne doutoit pas de la victoire, » parce qu'il avoit envoyé d'excellens jambons à ſon Général ; » mais ils arriverent trop tard. Comment vaincre ſans cela des » Sauvages, montés ſur des bêtes, qui maſſacroient un Seigneur, » comme le dernier Soldat ? *&c.*... Il n'y a qu'une noire & baſſe » calomnie qui puiſſe attaquer ſi injuſtement les Officiers de ſa » Majeſté. Quoi, des gens qui digerent les pierres & les bri- » ques, le ſable & la chaux, les pieux & les poutres, des » murailles entieres, même des digues & des levées, ne pour- » roient pas digérer des cornichons de cerf, & des champignons » de Tartarie ? or, cela eſt clair comme le jour, parce qu'ils » ont tiré du Tréſor, & dépenſé pour leur table, *&c.*..... » Si ces citations, & ſur-tout les livres dont elles ſont tirées avoient eté connus de quelques Ecrivains modernes, ils auroient pu ſe donner carriere ſur les Chinois tant qu'ils auroient voulu. Peu de lecteurs réfléchiſſent aſſez pour obſerver : 1°. que les hiſtoires de tous les peuples & de toutes les nations de l'univers ſe reſſemblent, en ce que la religion & la conſcience, la raiſon & la juſtice, qui ont réuni les hommes en grandes familles & en Empires, ont ceſſé par intervalles d'en être

ecoutées, puis en ont eté mépriſées & oubliées par le plus grand nombre ; de façon que tout s'eſt brouillé dans la ſociété, & que ſelon les deſſeins de la providence, les plus grands peuples, les nations les plus célebres, ou ont diſparu de deſſus la ſurface de la terre avec leurs Empires, ou, inſtruites par les excès même de leurs déſordres & des maux infinis qui en etoient la ſuite, ont eté ramenées vers elles par leur intérêt, pour renouer les liens de la ſociété politique & civile : 2°. que ce qui diſtingue ſinguliérement les Chinois de tous les peuples & de toutes les nations, c'eſt que remontant juſqu'aux premiers âges par leur antiquité, & ayant hérité & conſtamment dépendu de ſa doctrine & de ſa morale, ils y ont trouvé dans le tems de leurs plus grands déſordres & de leurs excès les plus infâmes, un ſecours prompt, facile & efficace, pour rétablir durant quelque tems la ſubordination, le bon ordre & la décence extérieure, autant qu'il falloit pour recouvrer la tranquillité publique. Car quant à la vraie innocence de la vie, qui embraſſe egalement les penſées & les actions, l'intérieur & l'extérieur, les devoirs communs & particuliers, tous leurs livres font foi qu'il faut remonter juſqu'à leurs premieres Dynaſties pour la trouver, & qu'ils l'ont perdue avec la croyance, le culte & les eſpérances de ces tems fortunés.

Quant au ſecond article de *Lieou-tſin-kouang*, ſavoir, que la continuité générale de l'uſage de la viande ôte à l'innocence des mœurs le grand appui du travail ; « qu'on commence, dit-il, » par convenir que toutes nos Annales dépoſent pour moi. » Quelque mauvais regne, quelque Dynaſtie finiſſante qu'on » choiſiſſe, on y trouvera egalement que la bonne chere y » produiſit le luxe ; le luxe, la molleſſe ; la molleſſe, le dégoût » du travail ; & le dégoût du travail, des torrens de vices & de » crimes qui effacerent juſqu'au ſouvenir des cinq grands de- » voirs, *&c.*..... L'innocence des mœurs publiques avoit réſiſté

» aux prodigalités, aux ſcandales, & même aux tyrannies & » aux cruautés de l'infâme *Kié*; parce que les peuples menoient » une vie occupée & laborieuſe : mais quand ce dernier Em- » pereur des *Hia* les eut dégoûtés de tout travail par la bonne » chere ; quelle affreuſe révolution dans les mœurs en quelques » lunes ! Que devinrent les loix, la morale, la religion ? Que » raconte le *Chou-king ?* &c.... » Notre Auteur ne manque pas de ſe prévaloir de ce premier exemple, d'autant plus frappant, que la nation ne s'etoit pas démentie depuis *Yao* & *Chun :* mais comme ceux qui ſont moins anciens lui fourniſſent des détails plus lugubres & plus tragiques, il les accumule à glacer d'effroi : puis il s'arrête tout-à-coup pour ſe récrier ſur la ſageſſe admirable des Anciens, qui non contens d'avoir ecarté de loin tous les dangers par leur diétique, combinerent tellement toutes choſes, que les tems des régals & des fêtes de la fin de l'année, concouruſſent avec la fin des travaux agraires, avec la ſaiſon la plus rude, avec les grandes chaſſes, & ſur-tout avec toutes les cérémonies politiques, civiles & domeſtiques les plus eſſentielles & les plus occupantes. Pourquoi cela ? Afin que l'amour du travail n'en ſouffrît point. Quoi qu'il en ſoit de l'intention des Anciens dans tout cela, ce morceau eſt très-bien ecrit, & plein d'excellentes réflexions.

« Quelque déciſifs, & quelque concluans que ſoient les faits, » (reprend notre Lettré) ; comme l'on a dit qu'une adminiſtration » ſage, ferme & attentive prévient tous les abus, voici une » réponſe à laquelle on ne répondra pas ». Sur cela il commence par nier qu'un Gouvernement ſage veuille, doive, & puiſſe conſentir à l'uſage continuel de la viande pour tout le monde ; & que tous ſes ſoins, s'il a cette foibleſſe, réuſſiſſent à en prévenir les mauvais effets par rapport à l'amour du travail. Selon lui, il eſt de fait que l'amour du travail eſt en raiſon inverſe de la maniere plus ou moins délicate dont on ſe nourrit ; & que

pour rendre pareſſeux le plus fort travailleur, il n'y a qu'à le régaler. Les raiſons morales, & ſur-tout phyſiques, qu'il en donne, font encore plus de plaiſir que ſes détails. Mais il ne s'en tient pas là : il prouve que l'etincelle cauſera un grand incendie; c'eſt-à-dire que les grands & les riches, d'abord pour conſerver leur prééminence, puis par délicateſſe & ſenſualité, ajouteront de jour en jour au choix & au nombre des plats de leur table : ce qui ſera imité dans les autres etats, & conduira néceſſairement, rapidement, & invinciblement à la longueur des repas, à la multiplication des régals & des invitations, à des viſites, des aſſemblées, des fêtes, des divertiſſemens & des plaiſirs inconciliables avec l'amour du travail. Notre Auteur diſtingue ici fort bien les conditions, & articule au mieux, en quoi, comment, & juſqu'où les hommes publics, les militaires, les marchands, les artiſans, les gens de Lettres même & les colons reſteront en arriere pour tout ce qui donne de la peine & cauſe de la fatigue. Alors plus de bonne foi ni de ſûreté, plus d'union ni d'accord, plus de fidélité ni de conſtance, plus de réſerve ni de décence, &c... *On va à tout, on oſe tout, on riſque tout, on ſe met au-deſſus de tout, & cela eſt inévitable : car d'un côté la table ayant augmenté les dépenſes ; & les reſſources, d'un autre côté, ayant diminué avec le travail, quel autre moyen reſte-t-il de ſubvenir aux dépenſes, dès qu'on ne veut plus augmenter le travail ?*

Notre Lettré en bon raiſonneur appuie, peſe, inſiſte à toute outrance ſur ce point capital : mais on voit où cela doit le mener; & notre extrait n'a déjà eté que trop long, pour nous arrêter à ce qu'il dit ſur les gens d'affaires, les Courtiſans, les Magiſtrats, les Militaires, les perſonnes du ſexe, & les Lettrés qui en ſont au *rem, quocumque modo rem*, d'Horace. Les baſſeſſes, les inepties, les ridiculités & les infamies dans leſquelles il fait tomber, ou plutôt montre que ſont tombés ces derniers ſous l'Empereur *Yang-ti*, des *Soui*, ne ſont preſque que crayonnées ; mais avec

une force & une energie qui ſurpaſſent Tacite & Juvenal parlant de Meſſaline : & les Poëtes, les petits Littérateurs, les Philoſophiſtes qu'il n'aimoit pas, en reçoivent une bonne preuve dans les anecdotes qu'il copie mot à mot d'après les Auteurs du tems.

Pour finir par quelque choſe qui acheve de faire connoître le tour d'eſprit de *Lieou*, & le ton de ſon ouvrage, nous indiquerons encore trois morceaux encadrés dans ce que nous venons d'analyſer. Le premier eſt la deſcription de l'ordinaire d'un peintre, commentée par le contraſte du mauvais riz & des herbes ſauvages auxquels ſon pere & ſa mere ſont réduits au village. Le ſecond eſt la remarque ſinguliere, que c'étoit préciſément lorſque les bœufs, les moutons, les cerfs, *&c...* ſe fondoient en ſauces dans les cuiſines de la Cour & de la Capitale, qu'on propoſoit à l'Empereur des compoſitions nourriſſantes, des moyens de préparer des racines & des fruits ſauvages, pour ſubvenir à l'extrême miſere du peuple dans les campagnes. Le dernier enfin, que moitié inſuffiſance de la Chine pour fournir toutes les tables, moitié ſoif du gain, on en etoit venu à tout mêlanger, tout altérer, tout frelater, tout contrefaire.... *Et comme de raiſon, le droguiſte qui avoit acheté de la chair d'âne droguée pour du cerf, vendoit du* Tſée-tſai *pour du* Gin-ching ; *tant pis pour qui en mouroit.*

Nous avions réſolu de finir ici nos recherches : mais pour ne plus y revenir, nous ajouterons encore quelques bagatelles, en réponſe à deux queſtions : la premiere ſur la façon d'apprêter les alimens, & la ſeconde ſur les invitations & les repas de compagnie. Du reſte, qu'on ne s'attende ici à aucun détail de curioſité : nous ne pouvons parler qu'en Citoyen ſur de pareils ſujets.

Commençons par le feu des cuiſines chinoiſes. Il n'y a point de cheminées en Chine, ce qui epargne beaucoup de bois & de charbon, met en etat de faire chauffage de tout, & diminue beaucoup les embarras & les incommodités de la cuiſine. Les four-

neaux dont on se sert sont si bien combinés & appropriés à leur destination, que ce seroit probablement rendre service au peuple des Villes, & aux habitans de la campagne, de les leur faire connoître, d'y accoutumer leurs idées, & de les adapter à leurs usages. Mais il est inutile de nous répéter sur cet article (1), ainsi que sur la maniere de rôtir la viande. Quoique la Chine soit très-riche en etain & en cuivre, il est bien remarquable que ces métaux n'entrent presque jamais dans ses cuisines. Chez les riches comme chez les pauvres, tout ce qui sert à cuire & à préparer les alimens, est en fer, en poterie & en bois. Notre batterie de cuisine est composée d'un plus grand nombre de pieces que la leur sans comparaison; parce que pour la préparation des alimens, comme pour tous les ouvrages de l'art, ils sont restés dans leur antique simplicité, & font tout ce qu'ils veulent avec fort peu d'instrumens & d'outils. Quels outils encore, & quels instrumens? A y regarder de près cependant, on voit qu'ils ont commencé par aller au but. Les casseroles de fer, auxquelles nous avons pensé si tard, sont très-anciennes ici. On en fait de toutes les formes & grandeurs; & ce qui caractérise mieux la nation, on les vend à un si bas prix, que les plus pauvres ménages en ont. Pour la poterie, nous l'avons déjà dit ailleurs (2), les especes en sont innombrables. Chacune a sa destination, ses usages & ses propriétés. Comme la France a sûrement des terres de bien des sortes, il nous est souvent venu à l'esprit, quelle gagneroit infiniment plus à se donner toutes les poteries qu'on a ici, & à en etendre autant les usages, qu'à chercher dans la porcelaine une perfection nécessairement dispendieuse, & d'une utilité bien limitée. Car enfin la poterie seroit, comme ici, la ressource universelle de tous les ménages; &, comme ici, les plus riches ne tarderoient pas à lui donner les préférences qu'elle mérite &

(1) Voyez Tome IV. page 474 & 488.
(2) Tome VIII, pages 275 & suiv.

qu'elle obtient jusques dans les cuisines de l'Empereur, à cause de sa salubrité.

Nos sciences & nos arts ont fait bien du chemin depuis un siecle ; mais toutes leurs découvertes sont bien loin du but, si elle ne leur apprennent point à revenir sur leurs pas, pour atteindre cette simplicité ingénue & sublime qui dans tout le reste, comme dans la religion, est le comble de la vraie perfection ; parce qu'elle est au niveau de tous les hommes, les rapproche les uns des autres, resserre les liens de leur union, fait face à tous leurs besoins, & leur adoucit les miseres de la vie par des plaisirs plus doux, plus continuels, & plus satisfaisans pour le cœur, que tous les vains raffinemens sur lesquels ils prennent le change. Après avoir bien aiguisé, il faut ôter le fil, & se souvenir qu'un couteau & une hache ne doivent pas avoir le tranchant d'un canif ou d'une lancette. Dût-on rire de notre ingénuité, nous le dirons, parce que cela nous a d'abord etonnés, puis embarrassés, & enfin charmés. Chez les Grands & les Princes, au Palais même, & jusques dans les appartemens de l'Empereur, il n'y a point de ferrures aux portes ni aux fenêtres. Elles sont colorées, vernissées, dorées, & chargées des ornemens d'etiquette ; mais tout y est en bois. Elles s'ouvrent & se ferment comme au village ; & il en sera de même dans mille ans. Ce n'est pas qu'on ignore que des ferrures seroient plus commodes, ni qu'on ne sache pas en faire : mais c'est qu'on a vu plus loin que les Grecs & les Romains ; & qu'on a compris que des portes & des fenêtres ainsi faites, conserveroient celles des campagnes ; & en effet cela est arrivé ainsi. Or, ce que nous venons de dire des portes & des fenêtres a lieu pour tout le reste. Nos apôtres du luxe, & nos prôneurs d'inventions, ne manqueroient pas de traiter cela d'ineptie, s'ils le savoient ; mais les hommes d'Etat & les bons citoyens n'en jugeroient pas de même. Il ne s'agit pas de dire de grands mots. Qu'a gagné le peuple des villes & des campagnes,

c'est-à-dire,

c'eſt-à-dire preſque toute la nation, à tous les progrès des arts depuis deux cens ans? eſt-il mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri, mieux aidé dans ſon travail, mieux ſoigné dans ſes maladies?

Les coulis, les ſauces compoſées, les ragoûts encyclopédiques ont eté fort à la mode en Chine, ſous pluſieurs regnes des Dynaſties paſſées. Mais après en avoir quitté l'uſage, & puis y être revenu par tous les chemins qu'on a pu & ſu imaginer, l'intérêt capital de la ſanté a prévalu enfin. Il a fallu en croire les Anciens, & dire avec eux que les alimens les plus ſimples ſont les plus ſains; que plus on y met d'apprêt, plus on les altere; & que ce qui nourrit, ce qui ſoutient, ce qui conſerve les forces & la vie, n'eſt pas ce qui ragoûte le plus, mais ce qui ſe digere mieux, & plus aiſément. On a fini par ajouter que le bon appétit etoit le meilleur des Cuiſiniers. Un des meilleurs ouvrages de Médecine que nous connoiſſions ici, finit par des avis & un régime dans le goût de l'hiſtoire de la ſanté de M. Mackenzie: & l'Auteur de la maiſon ruſtique chinoiſe n'a pas manqué de ſoutenir que ce qu'il appelle *les compoſitions de cuiſine*, ſont des poiſons plus lents, mais auſſi mortels que les autres; & que *ſur cent octogénaires bien portans & ſans infirmités, il n'y en a pas un qui n'ait plus craint les apprêts que la faim.* Quoi qu'il en ſoit, la cuiſine chinoiſe d'aujourd'hui explique à merveille ce qu'il faut entendre par les diverſes ſortes de bouillons (*Tang*) dont il eſt tant parlé dans le *Li-ki* & le *Tcheou-li*. Les ſauces des herbages, des racines & de la viande ne ſont que des bouillons. Les Comus chinois ne ſe mettent pas en peine de les epaiſſir & de les lier comme les nôtres. Les exceptions ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne datent de rien. Mais comment ſont faits ces bouillons? qu'eſt-ce qui y entre? combien y en a-t-il de ſortes? Toutes ces queſtions ſont trop graves, & trop importantes pour nous riſquer à y répondre à la légere;

& nous avouons ingénument qu'elles nous surpassent au point de n'être pas en etat d'entendre ce que pourroit nous en dire le plus habile Cuisinier de l'Empire. S'il ne s'agissoit que de ce que nous avons vu servir au Palais, ou des plats donnés par l'Empereur, & des mets envoyés en présent par des Princes & des Grands, nous nous hazarderions jusqu'à donner à entendre que ces bouillons nous ont paru distingués les uns des autres: ceux-ci par une espece de viande ou de poisson; ceux-là par une espece de racine ou d'herbage; & que tous sont fort clairs. Ce qui nous a le plus frappés, c'est que les racines & les herbages sont souvent préparés avec des bouillons de viande.

Nous n'avons rien à dire sur les apprêts & la cuisson des viandes, sinon, 1°. que la maniere de les manger avec le riz les fait servir souvent coupées en filets, en petites tranches, en morceaux assez petits pour ne faire qu'une bouchée, quelques-unes avec leur propre bouillon ou sauces, d'autres comme à sec, parce que l'on sert des vases pleins de divers bouillons, vinaigres, *&c.* pour que chacun choisisse à son gré. On les mange à sec, avec divers fruits, *&c.* confits au sel, au vinaigre, au suc de gingembre, *&c...* 2°. Que ces viandes sont souvent mêlangées d'une façon fort eloignée de ce que nous avons pu voir en France; ou même nageantes dans un même bouillon avec des herbages ou des racines. Mais il faut nous arrêter, sous peine de dire des bévues, faute de savoir nous expliquer, ou même de savoir assez ce dont nous avons eu la simplicité de parler. Qu'on nous passe, en dédommagement, de demander quelque attention pour une bagatelle. Peut-être n'est-ce qu'une pure ignorance de notre part, mais qui peut avoir son utilité pour le peuple & sur-tout pour les gens de la campagne, ou du moins faire songer à quelque chose qui en auroit: voici de quoi il s'agit.

Dans toutes les maladies aiguës ou dangereuſes (il n'eſt point queſtion ici de nos bouillons ni demi-bouillons), tout régime pour les riches, comme pour les pauvres, commence par une ptiſane un peu forte, de riz ou de quelque autre grain, dans les pays du Nord, & encore la quantité en eſt-elle limitée. Quand le malade eſt mieux, il peut prendre quelque choſe de plus ſubſtantiel au jugement du Médecin. On lui donne cette même ptiſane, mais ayant aſſez de riz pour être epaiſſie comme du chocolat. Dans la troiſieme progreſſion il y a encore plus de riz, & les grains n'en ſont qu'à demi fondus & délayés, & font qu'on ſent enfin qu'on avale quelque choſe. C'eſt une eſpece de bouillie claire, comme celle qu'on fait de gruau pour quelques malades. Pour mieux faire encore, on ôte quelquefois la premiere eau, qui a pris le plus ſubſtantiel, & on acheve de faire cuire le riz dans une autre. Il en eſt ainſi du riz à grains entiers, qui vient après, & avec aſſez peu d'eau, ou point du tout, ſelon que le malade prend le deſſus, & a recouvré aſſez de forces pour qu'on lui permette un peu d'herbages, & même quelques filets de viande. Nous ſommes en etat de parler de ce régime, parce que nous l'avons gardé pluſieurs fois, & que nous nous en ſommes très-bien trouvés, ſur-tout dans une diſſenterie violente. Ne ſeroit-il pas poſſible, nous ne diſons pas d'en tirer quelque choſe pour les gens de la campagne qui ne ſont pas en etat d'avoir du bouillon de viande quand ils ſont malades, mais de faire des eſſais ſur nos grains pour, en imitation de la maniere Chinoiſe, procurer à nos colons & à nos ouvriers, la petite douceur de prendre quelque choſe de chaud le matin avant d'aller au travail. A remonter juſques dans les ſiecles les plus reculés de l'hiſtoire de Chine, on y trouve toujours que le peuple des villes & des campagnes a fait grand uſage de ces différentes cuiſſons de riz; tantôt pour prendre quelque

choſe de chaud le matin, ou ſe donner un ſoulagement pour attendre le repas ; tantôt pour mieux tenir à la fatigue de ſon travail, ou pour en adoucir le ſentiment lorſqu'il l'interrompt, ſouvent même afin de mieux réſiſter au grand froid, au grand chaud & aux autres intempéries de l'air & des ſaiſons. C'eſt une louange ici pour les femmes dans toutes les familles de ſavoir bien préparer ces petits ſoulagemens, & de ſavoir prévoir les momens, pour ne pas faire attendre, & les offrir à propos. La coutume générale d'en faire uſage, & la grande conſommation qui s'en fait à *Pé-king* a donné une petite branche de commerce ; non-ſeulement pour ce qu'on appelle ici *les boutiques à manger*, mais encore pour les vendeurs des rues. Leur diligence matinale prévient celle du public. Les barrieres des carrefours ſont à peine ouvertes qu'on les trouve par-tout ; & comme l'on ſe rend au Palais & aux grands Tribunaux avant la pointe du jour, il eſt encore nuit qu'ils ſont déjà diſperſés dans toutes leurs avenues pour la commodité des gens du commun, & des domeſtiques. Au ſurplus, duſſions-nous faire rire par l'ingénuité, ou ſi l'on veut l'ineptie de la remarque, nous croyons devoir avertir qu'en adoptant pour les gens ſains toutes ces préparations de régime pour les malades, on ne s'eſt pas aſſujetti à leurs regles. On y a fait entrer du bouillon ou du thé, on y a mêlangé diverſes ſortes de grains, ou même de légumes, on a fait rôtir les farines à ſec dans un vaſe de fer avant de les employer, & on y a joint du ſucre ou d'autres aſſaiſonnemens.

Puiſque notre ſimplicité nous a menés ſi loin, qu'on lui paſſe de demander ſi notre pratique générale de réduire tous les grains en farine pour en faire du pain, eſt la ſeule qui ſoit bonne, & doit néceſſairement exclure toutes les autres. Chaque nation, chaque climat ont leur maniere propre de ſe nourrir, & riſqueroient à en changer : mais les Chinois qui ſont à cet égard le peuple le

plus attaché à ſes uſages qu'il y ait dans l'univers, puiſqu'ils n'ont rien changé à la leur depuis plus de 35 ſiecles, ont ſu concilier cette perſévérance & cette immutabilité, avec les inventions etrangeres dont ils pouvoient ſe faire ou une augmentation de ſecours, ou un ſoulagement, ou même une douceur. Le Miniſtere public mérite à cet egard la grande louange de tourner ſes premiers regards vers le peuple, & de faire promulguer dans toutes les provinces, ſans délai, ce qui peut lui être de quelque utilité.

Nous avons raiſon de nous attacher à l'uſage du pain, & ce ſeroit une démence d'y attenter; mais la cuiſſon à l'eau des grains, des farines ou même des pâtes, ne pourroit-elle pas être appropriée à nos climats, de maniere à devenir un ſecours pour le peuple? Les pâtes qu'on cuit en creſpes ou en galettes dans les campagnes avec une fort mauvaiſe huile, ne pourroient-elles pas être préparées, tranchées, ou même ſéchées, comme ici, en vermichel, & puis cuites d'une façon convenable? Il s'agiroit peut-être moins d'adopter les inventions etrangeres que d'accréditer les nôtres, & d'enrichir nos provinces à cet egard les unes par les autres. Le Béarn a une excellente maniere de préparer le maïs; la Gaſcogne les mils & millets; la Bretagne la bouillie d'avoine, *&c.* Ce qui eſt beſoin dans une province peut devenir un ſoulagement ou même une douceur pour d'autres.

Quant aux invitations & repas de bonne compagnie, de ſociété, *&c.* quoique la nation Chinoiſe ſoit, comme dit l'ancienne relation, *la plus inviteuſe, invitatrice & invitante de tout l'univers*, l'uſage en eſt preſque entiérement tombé, aboli & oublié dans les provinces, comme dans la Capitale. Les mêmes vues de ſageſſe qui ont fait conſerver & maintenir avec ſoin les feſtins religieux, les repas de cérémonie, de repréſentation, d'etiquette, de magnificence, de ſolemnité,

de conjouiſſance, de diſtinction, de faveur, de récompenſe, d'honneur, dans le Palais, à la Cour, & dans toutes les villes & bourgades de l'Empire; les invitations générales des familles pour les mariages, les funérailles, les cérémonies des ſépultures; les réjouiſſances pour les grandes promotions; les fêtes pour les ſoixantième, ſoixante-dixième, quatre-vingtième années des vieillards, *&c.* les mêmes vues de ſageſſe, dis-je, ont engagé le gouvernement à travailler ſur les mœurs publiques, & à les préſerver pour toujours des invitations & réinvitations, feſtins & repas, fêtes & régals de repréſentation, de bonne chere, d'amuſement, de plaiſir, de faſte, de ſomptuoſité, d'epicuriſme, de ſociétés, d'aſſociations, de conventions, *&c.*

Ce n'eſt pas ici le lieu de décrire avec quelle application le Miniſtere public a travaillé à l'exécution de ce grand projet; combien de moyens il a mis en œuvre pour y réuſſir à ſa manière, c'eſt-à-dire ſans paroître y viſer; & juſqu'où ſa vigilance multiplie & perpétue ſes ſoins pour retenir les mœurs publiques dans l'etat où elle les a conduites, & les fixer à cet egard. Il nous ſuffira de dire que dans le Palais & à la Cour, à la capitale & dans toutes les provinces de l'Empire, on n'entend plus parler de la ſorte de repas & de feſtins ſur laquelle on demande où en eſt la Chine. La bienſéance, la politeſſe, l'honnêteté, l'affection, l'amitié, *&c.* continuent toujours à être très-aimables, très-gracieuſes & très-preſſantes dans les invitations pour les parens, les hôtes, les etrangers, les amis, & toutes les connoiſſances ſans exception. Les plus pauvres ſont riches, pour faire accueil à quiconque ils ont pu retenir. Il n'y a jamais ni ſurpriſe, ni contretems pour cela dans les moindres ménages; & les riches, ainſi que les grands, ſe piquent toujours de faire ſervir en riches & en grands: mais aucun homme en place n'a table ouverte; aucun citoyen,

quelque pécunieux qu'il ſoit, n'oſe s'aider de ſa bonne cuiſine pour avoir ſouvent compagnie ; & les ſociétés les plus unies ont rarement des repas & des feſtins. Nous ajouterons, pour augmenter la ſurpriſe, que, quelque oppoſé que ſoit tout cela au génie, aux inclinations, aux uſages & aux mœurs nationales des Tartares, ils donnent l'exemple aux Chinois, de qui ils l'exigent. Ce n'eſt pas tout : on ſe tromperoit beaucoup ſi on alloit s'imaginer que ſur cet article, comme ſur bien d'autres, les Tartares ont eu la ſageſſe de déférer aux Chinois, & de ſe mettre à leur ton pour les dominer plus invinciblement. Lorſqu'ils conquirent la Chine, les feſtins & les repas dont nous parlons, etoient egalement communs & continuels dans tous les ordres de l'Etat, non-ſeulement à la Cour & à la Capitale, mais par tout l'Empire. Les mœurs publiques & générales etoient revenues ſur cela au même point que ſous pluſieurs regnes des Dynaſties des *Han*, des *Tſing*, des *Leang*, des *Soui*, des *Tang*, des *Song*, & des *Yuen* ou Mongoults. Pour ne rien déguiſer néanmoins, il faut convenir que ces regnes ſont mal renommés dans l'hiſtoire avec raiſon, & ont commencé ou fini la décadence de ces Dynaſties. Nous devons ajouter qu'on n'a rien vu de pareil ſous les regnes de juſtice & d'innocence, de bienfaiſance & de paternité, non plus que dans tous les ſiecles de la haute antiquité, en deſcendant même juſques vers les derniers tems des premiers *Tcheou*.

L'homme eſt fait pour la ſociété, dira ici tout Européen, & le François plus haut & avec plus de feu que tous les autres : or les repas & les feſtins où l'on ſe voit, où l'on mange enſemble, où pluſieurs citoyens ſe trouvent réunis, ſemblent ne faire qu'une famille, ſont certainement une des plus grandes douceurs de la vie ſociale, & une maniere d'autant plus ſûre d'entretenir l'eſprit & l'amour de la ſocieté, qu'elle eſt plus naturelle & plus aimable. Où la prétendue

ſageſſe chinoiſe a-t-elle puiſé ſes idées ſingulieres & bizarres ſur ce point? Comment la politique du Gouvernement a-t-elle eu la ſimplicité d'y ſouſcrire, & de les admettre ? Eſt-ce aveuglement de préjugé, ou ſoumiſſion ſervile à l'exemple de l'Antiquité, qui n'en peut mais, puiſqu'elle n'a renoncé à cet egard qu'à des agrémens que la diſperſion des familles & le petit nombre des villes lui ôtoient le moyen de ſe procurer? Eſt-ce par des raiſons priſes, ou de la maniere générale de vivre dans cette extrémité du monde, peut-être encore un peu barbare; ou de la clôture continuelle des femmes & de leur ſéparation d'avec les hommes; ou de l'aſcendant invincible du cérémonial & de la graduation préciſe & articulée des rangs; ou enfin de quelque faſcination ſuperſtitieuſe & crédulité idolâtrique ?

Ce ſeroit une trop grande entrepriſe pour nous de prétendre pénétrer, découvrir, & garantir la raiſon capitale & déciſive qui a déterminé la politique du Gouvernement chinois, à faire tomber & empêcher pour toujours, les repas de bonne compagnie, d'amuſement, & de ſociété. Tout ce qu'il nous convient de dire à cet egard, c'eſt que cette politique etant ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi prudente, ſi juſte, ſi patriotique, ſi humaine dans tout le reſte, il eſt naturel de croire qu'elle n'eſt pas devenue différente d'elle-même pour cet article particulier. Car enfin pourquoi ce changement bizarre, ſur-tout ſous la domination des Tartares, qui etoient François à cet egard dans leurs pays quand ils conquirent la Chine ? Ils pouvoient d'autant plus aiſément continuer leur ancienne maniere de vivre, que celle des Chinois y etoit devenue plus conforme; les repas de bonne compagnie & de ſociété etant devenus à la mode, & très-communs ſur la fin de la Dynaſtie des *Ming*, comme ſous celle des Dynaſties des *Han*, des *Soui*, des *Leang*, &c.

Que

Que ceux à qui des lumieres supérieures donnent droit d'oser davantage & de prononcer, voient ce qu'ils voudront entreprendre. Tout ce que nous pouvons faire pour eux, & pour ceux qui s'amusent de ces bagatelles etrangeres, c'est de leur donner une petite notice d'un mémoire du Docteur *Lieou-tchin*, ou du moins qui lui est attribué. Si nous l'avions déterré plutôt, ou, pour mieux dire, si nous avions plus de loisir pour le lire à tête reposée, nous aurions essayé d'en traduire plusieurs endroits, ecrits de génie, & avec une eloquence laconique, pénétrante, & vraiment lumineuse. Mais en vérité il nous est impossible de l'entreprendre. La candeur & la franchise dont nous ne devons pas nous départir nous obligent à avouer que nous avons eu besoin de toute notre bonne volonté pour nous déterminer à risquer cette notice ou analyse, par laquelle nous finirons ce mémoire, qui se sentira malgré nous de notre incapacité, & de la situation où nous sommes : aussi ne la donnons-nous que pour un à-peu-près assez mal digéré.

Le Mémoire du Docteur *Lieou-tchin*, parut en 1611 à la dixieme lune, sans nom d'Auteur, en trois tems différens, & par parties. La premiere est un *avis aux peres de famille*; la seconde une *représentation aux Censeurs de l'Empire*; & la derniere une *priere aux Ministres*. Le public ne tint aucun compte de cette différence de titres, & appella tout l'ouvrage *les trois avis* : c'est le nom sous lequel on le connoît le plus, & qu'on le cite d'ordinaire.

L'avis aux peres de famille, est ecrit d'un style simple, plein de choses & de détails. Après avoir rappellé & solidement etabli le grand principe des Anciens, que le bon Gouvernement de l'Empire dépend des Provinces; celui des Provinces, des Villes, des Bourgs & des Villages; & celui enfin des Villes, des Bourgs & des Villages, des familles : il

ſe demande comment, en quoi, & juſqu'où le gouvernement des familles défaille de jour en jour, & fait craindre pour tout l'Empire. Soit envie de critiquer, ſoit zele & patriotiſme, *Lieou-tchin* ſe fait répondre par les uns, que la piété filiale s'y eſt affoiblie; par les autres, que l'ambition y engage à trop d'entrepriſes ruineuſes & de vanité; par ceux-ci, que l'education des enfans y eſt trop molle, trop négligée, & trop bizarre; par ceux-là, que les ſéparations des peres d'avec leurs enfans, des freres d'avec leurs freres, croiſſent de jour en jour; par d'autres enfin, que les femmes y ſont trop ecoutées, trop crues, trop ennemies du travail de ménage & trop amies de viſites. Tous les plaignans alleguent leurs preuves qui ſont bien fortes: mais, comme ſi elles ne méritoient aucune attention, il ſe met à dire que, vu l'etat où ſont les choſes, le plus preſſé & le plus néceſſaire pour rétablir toutes choſes dans les familles, c'eſt d'y mettre fin aux fréquens repas, régals, & feſtins de bonne compagnie. Pourquoi? Parce que tandis qu'ils ſubſiſteront, tout ce qu'on entreprendroit pour remédier aux autres abus ſeroit inutile; parce que, dès qu'on y aura mis fin, tout le reſte pourra ſe rétablir de ſoi-même, ou du moins deviendra facile, & demandera peu de ſoins. Puis il aſſure que pour peu que les peres de famille different de déférer à ſes repréſentations & à ſes avis, ils n'y ſeront plus à tems; tout ſera perdu, & ils en ſeront les premieres victimes. *Mes emplois différens, dans cinq provinces*, dit-il, *m'ont mis à portée d'examiner à loiſir ce point important; de voir les choſes de près & en détail; & de ne rien avancer que je ne puiſſe prouver par le témoignage invincible de la généralité & de la continuité des faits.* Puis prenant le ton d'un ſimple particulier, qui parle au grand Public, il invite les peres de famille à faire eux-mêmes leurs recherches, leurs obſervations, & à ſe convaincre perſonnellement; 1°. que les repas &

festins dont il parle, alterent, changent, brouillent, détruisent & anéantissent l'economie qui peut seule faire face à tout dans les plus riches ménages, & y entretenir une honnête abondance : car la bonne chere de ces repas n'a point de regle. Chacun veut egaler, ou même surpasser les autres. Or, la dépense de bonne chere n'est pas une dépense à crédit. Il faut porter de l'argent au marché, quelque besoin qu'on en ait pour d'autres choses. Puis le nombre de ces repas & des convives ne tarde pas à augmenter. Les femmes aussi veulent faire leurs invitations. Les domestiques, hommes & femmes, font les honneurs de chez eux avec leurs camarades ; & il se trouve qu'à la fin de l'année les dépenses de la table ont doublé, triplé, quadruplé : car il n'est pas possible de se remettre à un ordinaire commun, après des régals; la distance est trop grande. Les faits subsistans décident. On voit partout des familles aisées, riches & même opulentes, que les repas & les festins ont accablées de dettes, ou même ruinées, & réduites à changer de pays, ou à s'avilir pour subsister. *Aussi le peuple a-t-il coutume de dire des Lettrés, des riches Marchands, des Employés & des autres qui se mettent dans le train des repas, que leurs maisons seront bientôt à vendre, & leurs enfans en habits de toile.* 2°. Que les repas & les festins troublent & détruisent la police, le bon ordre, & la subordination dans les ménages. Il n'en peut pas être question la veille quand on les prépare, le jour qu'on les fait, ni même le lendemain. Le moyen de penser à autre chose? Comment ne pas fermer les yeux sur bien des choses en faveur des soins qu'ils demandent ? Est-il raisonnable de faire succéder des idées de travail, d'obéissance, de retenue, de silence, d'honnêteté, de déférence, de bon accord, *&c.* aux idées de dissipation, de plaisir, de licence, *&c.* dont ils rempliſſent tout le monde. La dame la plus sage & la plus ver-

tueuſe, ne ſait que dire à ſes filles & à ſes femmes, qui ont entendu les chanſons & les propos des convives, de joie & de plaiſir. *Le Tribunal des crimes peut en rendre bon témoignage..... Tout le public ſait, voit, où en ſont leurs enfans.* 3°. Que dès que l'on s'eſt livré aux étrangers par les repas & les feſtins, toutes les ſenſibilités, les affections, les ſentimens, les joies, *&c.* de famille, n'ont plus lieu. Ce n'eſt pas ſeulement parce que l'economie & le bon ordre détruits, y changent tout en epines, produiſent de continuels mécontentemens, refroidiſſent les cœurs, *&c.* mais encore, & ſurtout parce que l'on n'eſt plus touché, l'on ne ſe cherche plus, l'on ne ſe voit plus de même œil. Quel perſonnage que celui d'un pere ou d'une mere de famille qui font, ou reçoivent tant d'invitations? Comment ſont-ils l'un vis-à-vis de l'autre, vis-à-vis de leurs enfans, du vieux pere, de la vieille mere, des freres, des parens, *&c.* Il faut pouvoir jouir de toute ſon ame avec les ſiens; il faut aimer à être avec eux; il faut ſouffrir d'en être ſéparé; il faut faire ſes plaiſirs des leurs, *&c.* pour être un bon pere de famille, aimer de cœur, être aimé de tous, & faire que tous s'entr'aiment véritablement. Or, tout cela eſt inconciliable avec le train des repas, *&c.*

Lieou-tchin devient un peu dur ici, tant ce qu'il avance eſt fort & plus que ſatyrique. Il en vient juſqu'à dire qu'on n'a qu'à ſavoir le nombre des repas & des convives des familles, pour ſavoir au juſte où chacune en eſt pour l'union, la concorde & les ſentimens réciproques. Quant à ſa concluſion générale en manière de peroraiſon, elle eſt trop chinoiſe pour oſer en parler à des Européens; puis les principes & les perſuaſions dont elle s'appuie datent d'un trop vieux tems.

La repréſentation aux Cenſeurs contient plus de choſes que de mots. Elle commence ainſi. *Un des plus grands hommes de la Dynaſtie des* Soui, *accepta d'être d'un ſouper ſecret de*

l'Empereur ; &, le verre à la main, prépara, pour le lendemain, ſa repréſentation, qu'il n'avoit pas voulu riſquer ſur des oui dire. J'ai eu le même reſpect pour vous, Meſſieurs ; j'ai fréquenté les repas & les feſtins de bonne compagnie, d'amuſement & de ſociété, contre leſquels je ſollicite votre zele. Craignez le moindre délai. Ils ruinent les ſantés, corrompent les mœurs publiques, & attentent à l'abondance commune. Ces trois chefs de délation & d'accuſation ſont démontrés à glacer d'effroi. Mais il faudroit le ſtyle de Tacite pour s'en tirer ; encore n'en viendroit-on pas à bout : parce qu'il n'y auroit pas moyen de faire comprendre en Occident, tout ce que préſentent ici des mots tirés des Poëtes, des *King*, des Annales, des placets, *&c.* que leur célébrité oblige tous les Gens de lettres à ſavoir. Par exemple, il ne lui faut que ſix caracteres pour dire qu'il ne parlera pas de boiſſons de vin à ivreſſe, ni des gloutonnies à vomiſſemens, à digeſtifs ou à précipitans. La bienſéance les ayant bannies des tables honnêtes, ce ſeroit manquer à des Cenſeurs que de leur en parler. Pour cela il indique trois ſatyres anciennes ſur les excès. Mais quoi qu'il en ſoit de ſa maniere de s'enoncer, il prouve d'une maniere triomphante, que les repas & les feſtins qu'il attaque, ruinent les ſantés. Le tems ſeul où ils ſe font, & le tems qu'ils durent ſuffiroient pour les rendre nuiſibles. La frugalité, la ſobriété & la tempérance des Anciens, & auxquelles la médecine attribue leur bonne conſtitution & leur forte ſanté, ſont inconciliables, ſelon lui, avec les repas & les feſtins à la mode. La quantité, la qualité, la diverſité, l'apprêté des mets, lui fourniſſent des argumens d'autant plus victorieux, qu'il s'aide mieux de tout ce qui peut leur donner plus de force & de lumiere : comme la jeuneſſe ou la vieilleſſe, le grand froid ou le grand chaud, la ſituation de l'ame ou la diſpoſition du corps, *&c.* Mais il triomphe quand il en eſt aux *vieilleſſes prématurées, aux maladies nou-*

velles, aux familles languiſſantes & ſans poſtérité, aux machines à régime, aux abſtinens de convaleſcence future, aux convives de repréſentation, aux maladifs repentans, aux retirés à viſites, aux touſſeurs à petits crachats, aux parleurs à voix rauque ou eteinte ou à fauſſets, aux tranſis & gelés, &c. Comme il s'agit de gros Lettrés nés au village; de Marchands engraiſſés jadis par la fatigue; d'Employés ci-devant porteurs de toiles; de Richards criés dans les foires, *&c.* il ſe ſert d'expreſſions auſſi plaiſantes que les Horace & les Catule. En bon Chinois, il ne ſe permet quelques phraſes ſur les dames, que pour parler de leurs enfans, dont il repréſente le petit nombre, la pâleur, la langueur, la maigreur, la cacochymie, *&c.* avec une energie ſupérieure. Il finit par en appeller aux regiſtres, & prétend que les proportions des vies & des ſantés, ſuivent celles du nombre des repas. S'il y a de l'hyperbole ſans doute dans cette aſſertion, la concluſion de ce premier article eſt d'un vrai, d'un perſuaſif, & d'un patriotiſme qui charment & le font aimer. Quant à la corruption des mœurs publiques, c'en eſt déjà une très-grande, ſelon *Lieou-tchin*, qu'au mépris de l'ancienne regle & coutume, les repas & les feſtins choiſis pour donner de l'eclat, de l'agrément & de la joie aux fêtes politiques, civiles & domeſtiques, ſoient devenus comme journaliers, & le train de vie commun d'un grand nombre de particuliers. Il faut être à la Chine pour comprendre toute la force de ce début. Voici qui en a encore plus. *Si la majeſté, le cérémonial, le reſpect qui environnent l'Empereur, n'ont pas pu empêcher que la joie & les plaiſirs de la table ne changeaſſent peu-à-peu en ſéduction, en licence & en ſcandale les* yen-yen (*repas publics*) *de la Cour ſous les* Han, *ſous les* Leang, *ſous les* Soui *& ſous les* Tang; *que ſera-ce quand des convives voluptueux, déſœuvrés, libres, prétendent ſe donner carriere, & ouvrir leur ame à toutes les jouiſſances des ſens? Auſſi qu'a-t-on vu; que voit-on?* Sur

cela il entre en matiere, & prouve par des détails précis, articulés & déciſifs, que les repas & les feſtins à la mode attaquent, combattent, & détruiſent en mille manieres la politeſſe & le cérémonial, la décence & la retenue, la bienſéance & l'honnêteté, la modeſtie & la pudeur, qui ſont tout à la fois la ſauve-garde & la défenſe, la baſe & le point d'appui des mœurs publiques. Mais à moins d'avoir rempli un Européen de toutes les perſuaſions & croyances des Chinois, le moyen de lui faire goûter, ou même bien comprendre certaines tirades? Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur préſente ſous un jour très-odieux, la manière dont des gens, qui n'etoient pas nés pour être en ſociété de plaiſirs, ſe trouvent réunis; dont ils ſe diſpenſent du *li;* dont ils oublient leur âge, leur rang, leur etat; dont ils continuent leurs régals après les réjouiſſances publiques de chaque ſaiſon; dont ils oſent les faire, pendant que les maladies, la diſette, la rigueur des ſaiſons affligent le peuple; dont ils y introduiſent les chanteurs & les chanteuſes; dont ils les promenent de leurs maiſons dans les jardins des fauxbourgs, dans les *miao* de la campagne, dans des lieux de licence; les prolongent bien avant dans la nuit; en font des evénemens de fracas, d'indécence & de groſſiéreté. Puis après avoir mis dans le plus grand jour, que tout l'Empire eſt affligé de ce fléau, qu'il va toujours en augmentant, qu'il gagne juſque dans les villages; *Lieou-tchin* apoſtrophe les Cenſeurs & les conjure de ſauver les mœurs publiques.

La Chine ayant aujourd'hui près de cent millions d'hommes de plus que du tems de *Lieou-tchin*, ce qu'il dit ſur la maniere dont les repas & les feſtins attaqués attentent à l'abondance publique, eſt encore plus vrai à préſent. Voici le fond de ſon argument: ſi ſelon la grande, l'ancienne, l'evidente, l'immuable & univerſelle doctrine de la Chine, les hommes réunis en communauté & en ſociété ont tant de beſoins, & ſi peu de

forces & de moyens, que tout ce qu'ils peuvent faire de plus c'eſt de ſe procurer continuellement le néceſſaire, ſelon la différence de l'âge, du rang & de la condition, ainſi que ſelon l'ordre & la maniere de vie établis : il s'enſuit evidemment qu'en matiere de nourriture & d'alimens, c'eſt attenter non-ſeulement à l'abondance publique, mais encore au néceſſaire, que de paſſer ces différences, de ſortir de l'ordre, & de changer la maniere de vivre générale. Que doit-ce donc être quand c'eſt en tout tems, dans chaque lieu, & pour tant de perſonnes? Quand c'eſt par des délicateſſes, des profuſions, des prodigalités, des magnificences & des excès? On n'a pas beſoin en Occident de ſavoir ce qu'on a rêvé, imaginé, inventé, combiné, & oſé ici jadis, pour *faire venir le ciel, la terre & l'eau ſur les tables;* & tantôt par la quantité ou la qualité, tantôt par la diverſité ou la ſingularité des mets, tantôt auſſi par des cuiſſons, des aſſaiſonnemens, des façons de ſervir extraordinaires, epuiſer les marchés pour quelques repas. *Lieou-tchin* invoque ici le calcul *qui ne ment pas*, & lui fait dire de très-vilaines choſes à répéter, parce qu'elles ſont vraies pour tous les pays du monde.

Quand un gouverneur, quand une gouvernante ont de gros griefs à reprocher à leurs eleves, ils ſont bien ſûrs qu'il faudra qu'ils en conviennent, & voient qu'ils leur ſauront gré de ne pas en inſtruire le père & la mere ; plus ils mettent de *Meſſieurs* ou de *Meſdemoiſelles* dans leurs plaintes & avis; plus ils affectent d'honnêteté & de politeſſe ; plus ils comptent & peſent tous les mots; & plus auſſi ils confondent, ecraſent leurs eleves & les réduiſent à promettre ce qu'ils en exigent. Voilà à peu près le ton de la *priere aux Miniſtres*, de *Lieou-tchin*. Il leur parle avec le plus grand reſpect, & ne ſe permet pas un ſeul mot trop appuyé ; mais c'eſt d'une maniere qui fait ſentir qu'il eſt pleinement dans ſon droit, & pourroit s'adreſſer à

l'Empereur,

l'Empereur ; car les Lettrés ont le grand privilege de préſenter un placet à l'Empereur, & de lui faire leurs repréſentations ſur tout ce qu'ils croient intéreſſer eſſentiellement ou ſa perſonne ou l'Etat. Il ne s'agit dans la *priere aux Miniſtres*, que des Mandarins, Officiers publics, Magiſtrats, Gens en place & Seigneurs. Selon *Lieou-tchin*, les repas de bonne compagnie, les feſtins d'amuſement, les régals de ſociété, qui ſe ſont multipliés, juſqu'au ſcandale, à la Cour, à la Capitale, & juſques dans les moindres villes de l'Empire, bleſſent la majeſté du miniſtere public, aviliſſent ſon autorité, corrompent ſon intégrité, & ſéduiſent ſa fidélité. *Ouvrez les* King, *les Annales, les Loix, les Ordonnances, les Eloges des grands Empereurs & des grands Hommes ; que verrez-vous, Meſſieurs ? Des ſoins, des recherches, des informations, des examens recommandés pour ne mettre en charge que des hommes choiſis, d'une réputation intacte, diſtingués par leur mérite, & capables de ſoutenir ſans ceſſe avec dignité la puiſſance publique qui leur ſeroit confiée. Pour les y obliger, ou même les y forcer, la Loi les a ſéparés les uns des autres par la graduation des rangs, & par les regles d'un cérémonial ſévere : elle les a encore plus ſéparés de la multitude par l'appareil de repréſentation dont elle les a environnés en tout tems, & par des défenſes multipliées de paroître en hommes privés. Elle a eu ce point tellement à cœur, elle l'a cru ſi capital & ſi eſſentiel, qu'elle a obligé les Cenſeurs d'y veiller ſpécialement*, &c. *Or, à tel de ces feſtins & repas qu'on aille ; ſoit qu'il ſoit compoſé de Mandarins de différens ordres, ou d'un mélange de Mandarins & d'hommes privés, le lieu ou le tems, ce qui ſe dit & ſe fait, ce qu'on voit & ce qu'on entend, tout bleſſe la majeſté du miniſtere public. Bongré malgré, il faut oublier ſon rang, & ne pas ſe ſouvenir de celui des autres, non pas en famille, non pas avec des amis ſages, & ſans paſſer certaines*

bornes, mais en préſence d'un monde de domeſtiques, de chanteurs & de chanteuſes, de comédiens & de comédiennes ; avec des gens qu'on devroit ſouvent craindre de connoître. Ce qui ſuit ſur les ridicules, le mimique & le plaiſant des Mandarins qui repréſentent en public avec leurs convives de la veille ou du ſoir, eſt digne de Perſe & de Juvenal. Nous abrégeons, faute de courage : mais les idées qu'on a en Europe de la gravité des Chinois, & de leurs *li*, ſuffiſent pour faire entrevoir ce qu'on peut & ce qu'on doit dire ſur ce ſujet.

Après avoir poſé en principe que l'âge, le ſavoir, les talens, la vertu, les titres, *&c.* ne ſuffiſent pas pour faire reſpecter l'autorité des hommes publics, ſi leurs manieres, leur maintien, leurs façons ſont baſſes & viles; notre Auteur dit deux mots ſur les Mandarins à table & le verre à la main, faiſant les agréables, contant leurs hiſtoriettes, chantant leurs chanſons, plaiſantant & plaiſantés. *Le public ne voit pas cela, dit-on; & qu'importe s'il en eſt inſtruit, ſi on le lui exagere même? Combien de fois n'eſt-il pas arrivé qu'on diſoit pour nouvelle dans un quartier, que celui qu'on entendoit s'egoſiller etoit tel Mandarin, celui qui a fait tant de bruit en ſe retirant après la quatrième veille,* &c. *Le public au moins voit qu'on ſe prépare à prononcer ſur les plus grands intérêts des familles, à décider des beſoins d'un diſtrict, à régler les plus grandes affaires, à prononcer des arrêts d'exil, à faire donner la queſtion, à pourſuivre un interrogatoire de mort & à en ſigner la ſentence, par de longs attablemens avec des hommes de plaiſir, des citoyens décriés; & qu'on revient encore s'attabler avec eux pour s'en délaſſer.* Comme l'on eſt perſuadé ici qu'un bon Mandarin met beaucoup de ſentiment dans l'exercice de ſon autorité, tout cela prête à des morceaux très-vifs, juſqu'à dire que cela choque la bienſéance, & que le peuple qui le voit, ſe croit perdu, & comble ſa déſolation en cherchant à réſiſter. *Les chefs de*

plusieurs séditions ne l'eussent-ils pas avoué? Pour qui prend-on les hommes, si on veut leur persuader que des Mandarins à razades sont capables d'etudier, d'entendre, de suivre, de méditer les affaires, & d'en bien juger; tandis que les plus grands hommes de tous les siecles se ménageoient des délais pour mieux approfondir, avoient leur conseil, &c.....? Dès-lors que devient leur autorité? Les choses en son venues à un point que des Vice-Rois, des Gouverneurs de villes, ont eté réduits à recourir à leurs subalternes pour faire exécuter les ordres de la Cour; & l'on sait à Pé-king, *&c.*

Les repas & les festins corrompent l'intégrité des Mandarins : 1°. par le dégoût, l'eloignement, l'aversion qu'ils leur inspirent pour tout ce qui demande du soin & de l'application; 2°. en les rendant incapables, par pesanteur, par confusion d'idées, par lenteur d'intelligence, par dépravation de cœur, de démêler le vrai ou de s'y attacher; 3°. en les obligeant à s'en fier à leurs Sécrétaires, à leurs subalternes, à leurs gens, qui, etant dignes d'eux, les trompent à qui mieux mieux; 4°. en les forçant à des dépenses qu'ils ne peuvent soutenir qu'en acceptant des présens, en vendant leur protection, en se laissant gagner par argent pour ou contre les parties; 5°. en les réduisant à dissimuler ou à appaiser toutes les mauvaises affaires de leurs convives, & de tout ce qui tient à eux, soit à la ville, soit à la campagne; 6°. en les exposant à des demandes, des prieres, des sollicitations, des recommandations de surprise ou de séduction, de confidence secrette ou de supplication commune & préparée; 7°. en les mettant enfin dans la nécessité de tout accorder à leurs supérieurs, aux Lettrés, à ceux qui ont du crédit, pour eviter d'être accusés sur la vie qu'ils menent.

Quant à la séduction de la fidélité des Mandarins, cet article est traité sur un ton, d'un style, avec des détails

dont nous ne saurions faire passer l'idée dans une analyse. *O grands Hommes, l'appui du trône & les peres des peuples, la gloire de votre âge, & les bienfaiteurs de tous les siecles,* s'ecrie *Lieou-tchin* en commençant, *toute notre vénération pour vous ne sauroit en empêcher l'aveu : vous avez eu de grandes pensées & de grandes vues ; mais vous avez ignoré que les hommes d'Etat, les hommes publics, les hommes du Prince & de la patrie, devoient se ménager la ressource des repas & des festins de divertissement, pour connoître entre les verres & les pots, où en etoit la chose publique, & ce qu'on machinoit contre le Prince & l'Etat*, &c. Cette ironie, qui est poussée, répond à ceux qui prétendoient que ce n'etoit que par politique qu'ils se trouvoient aux festins à la mode, & en donnoient eux-mêmes. *Lieou-tchin* la termine en disant que c'est aussi sans doute par politique qu'ils vont dans les jardins de plaisir, dans les maisons de débauche, *&c.* Du reste, comme son tems etoit un tems de cabales, de partis, d'intrigues, de troubles & de complots, il se borne sagement à des généralités; mais il prouve admirablement que la fidélité des Mandarins est en péril dans ces repas & dans ces festins.

1°. Comment taire, cacher & dissimuler le secret de l'Etat, dans la joie & la liberté de la table, tandis que cela est si difficile dans le tems où l'on est le plus sur ses gardes; & quand on est pris dans le filet de ses aveux, comment ne pas aller plus avant? 2°. Les convives dominans de ces festins sont souvent des Grands, des Magistrats qui cherchent à brouiller, parce qu'ils n'ont que ce moyen, ou de supplanter leurs rivaux, ou de se donner du crédit, ou de rétablir leurs affaires, ou même d'eviter des poursuites, *&c.* 3°. Avec qui se trouvent les Mandarins dans ces repas & festins? Avec d'autres Mandarins incapables de leurs emplois, ou n'en tenant aucun compte; avec des parasites d'industrie, de science, d'espionage,

de bel-esprit, d'impudence, de petits talens; & avec des richards, sortis de la poussiere. 4°. C'est dans ces repas qu'on parle avec une licence & une hardiesse cynique sur les affaires, les projets, la conduite de la Cour, du Ministere, des Tribunaux, de la Capitale & des Provinces; qu'on débite de faux bruits, des nouvelles forgées, des anecdotes imaginées, des ordres rêvés ou altérés, *&c;* qu'on porte & qu'on répand des libelles, des satyres, des chansons, des mémoires, des plans d'administration, des systêmes. 5°. On y prépare les esprits à des entreprises hardies prêtes à eclater; on y gagne les suffrages d'avance pour certains personnages; on y engage les plus réservés à des démarches qui les lient; on y amorce les plus timides par des promesses eblouissantes; on y pousse les plus sages à prendre des engagemens pour ne pas se séparer des autres; on y intimide les plus résolus par de fausses peurs, ou même par des menaces. 6°. Ceux qui machinent & veulent troubler, ont leurs cliens affidés dans ces différens festins; les chanteurs même, & les comédiens sont à leurs gages, & conduisent les convives à dire ou à faire des choses après lesquelles on seroit perdu sans la ressource d'un parti: &c. Mais en voilà assez pour qu'on entrevoie combien *Lieou-tchin* met de force, d'energie, de lumiere, de raison & de patriotisme dans ses portraits, dans ses raisonnemens. Aussi sa conclusion n'est ni amenée, ni traînée. *Ainsi donc, Messieurs, ce seroit trahir l'Empereur, l'Empire, tous vos alliés & tributaires, que de ne pas déployer toute votre sagesse & toute votre autorité, pour faire cesser ces repas & ces festins aussi vîte qu'un incendie commence.*

On a mis après les trois avis, une glose ou paraphrase d'un texte du *Li-ki*. Quel qu'en soit l'Auteur, il paroît honnête homme, Lettré du vieux tems & bon citoyen; mais il n'a le talent que d'ennuyer, parce qu'il prêche longuement, de

mauvaise humeur, avec beaucoup de redites, & sans savoir s'enoncer. Ces paroles du *Li-ki*, *voyant où en sont les mœurs publiques, par rapport aux festins, je sais ce que je dois penser du Gouvernement*, citées & commentées, il se met à soutenir que les repas etablis à la Cour, dans l'Etat, dans les familles, suffisent d'autant plus qu'ils n'excluent pas les festins de politesse, d'amitié, de conjouissance, de délassement & d'honneur; qu'en ajouter d'autres, c'est leur ôter leur agrément, & troubler l'ordre; & que les Mandarins doivent leur exemple au peuple. Sur cela il leur adresse la parole, & les exhorte tout de bon à se contenter des repas d'usage, qui ont suffi à leurs prédécesseurs, qui doivent leur suffire, & qui sont en effet suffisans pour la représentation, pour la société, pour l'amitié, pour le délassement, & pour toutes les vues particulieres de l'administration publique. Comme ce sermon est plein de citations des *King*, des maximes des Anciens, d'Ordonnances des Empereurs, d'anecdotes de toutes les Dynasties, & fait sous la Dynastie des *Yuen*, au plus tard en 1327, nous avons soupçonné qu'il a eté mis à la suite de *la Priere aux Ministres*, pour l'appuyer, & lui servir de péroraison.

OBSERVATIONS

Sur les plantes, les fleurs & les arbres de Chine, qu'il eſt poſſible & utile de ſe procurer en France.

Dès qu'il s'agit d'en venir à la pratique & de faire des eſſais, de tenter des entrepriſes & de riſquer des expériences, de poſer des principes & d'en déduire des conſéquences, aucune relation ſur les pays etrangers n'eſt jamais aſſez claire & aſſez détaillée. Elle eſt ordinairement mal entendue, mal compriſe, mal interprétée; & elle fait tomber les plus habiles dans une infinité d'erreurs & de mépriſes. Pourquoi cela? Parce qu'elle ne dit jamais tout; parce qu'elle ſuppoſe des connoiſſances & des attentions qu'on n'a pas; & ſur-tout parce qu'elle eſt entendue dans le ſens que préſentent les idées dont on eſt plein, & auxquelles on rapporte tout. Donnons-en un exemple. On a lu en France le Journal météorologique de *Pé-king*. On y a vu que le froid de ſes hivers eſt, ſinon plus grand, au moins auſſi grand qu'à Paris: ſur cela on a conclu, ſans plus examiner, que les plantes & les arbres qui croiſſoient dans le *Pé-tché-li* pouvoient réuſſir à Paris. Cette concluſion eſt peut-être incertaine: car, outre que l'hiver de *Pé-king* a eté précédé par un bel automne, outre que le froid en augmente par degrés, il trouve la terre ſeche, pluſieurs fois de la neige, mais toujours ſans pluie, & par conſéquent ſans que les arbres & les arbriſſeaux ſoient expoſés à tous les accidens que nos Naturaliſtes connoiſſent bien mieux que nous.

Voici qui mérite encore plus d'attention. *Pé-king* eſt plus méridional que Paris de près de neuf degrés: la chaleur de l'eté y va quelquefois juſqu'à faire mourir les gens. Or, cette

chaleur, qui occaſionne de très-grandes pluies, & eſt ſuivie, comme il a eté déjà obſervé, d'un très-bel automne, a une efficacité ſinguliere pour exciter, aider & précipiter la végétation. Les grands mils, les bleds d'Eſpagne, *&c.* croiſſent comme à vue d'œil. Il en eſt ainſi des arbres & de leurs fruits, qu'un mois de Septembre & d'Octobre à ſouhait font parvenir doucement à une pleine maturité. On eſt ici à cet egard comme dans les environs de Pau en Béarn, où l'on differe les vendanges juſqu'à la mi-Novembre, ou même après, autant que nous pouvons nous en ſouvenir. Tout cela nous fait croire que quand les jujubiers d'ici paſſeroient l'hiver ſans accident, leurs fruits ſeroient mal-ſains dans les environs de Paris. C'eſt par la Provence, ce me ſemble, qu'on pourroit commencer des tentatives; car outre que l'eté y eſt très-chaud, l'automne fort doux, & le ſol ſec & maigre, tel que le demande cet arbre, les gelées du printems, qui déſolent tout le Nord de la France, y ſont rares.

Du reſte, nous faiſons moins cette remarque pour le jujubier, qui eſt tardif à pouſſer, que pour diminuer la confiance & la ſécurité de ceux qui ne ſont pas aſſez timides dans leurs déciſions, & croient trop vîte les choſes telles qu'ils les conçoivent, plutôt que telles qu'elles ſont. Car enfin, avec quelque attention qu'ils aient lu & rapproché ce qui a eté ecrit, leurs penſées ne vont point juſqu'à s'imaginer que les printems ſoient ici beaucoup plus tardifs qu'aux environs de Paris, & encore moins à en imaginer la vraie cauſe. Nous n'oſerions prendre ſur nous de le dire; mais nous indiquerons aux Savans, par maniere de conjecture, que le froid a ici l'effet ſingulier de deſſécher la ſurface de la terre, au point de la réduire comme en pouſſiere, en faiſant deſcendre & enfoncer peu-à-peu l'eau dont elle etoit humectée; & comme le froid pénetre aſſez avant, l'eau deſcend fort bas. Or, quand les premieres

chaleurs

chaleurs du printems commencent, tout languit encore dans les campagnes, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré assez profondément pour que l'eau remonte peu-à-peu, & humecte la surface de la terre. Rien de plus réel au reste que le retour d'humidité : c'est un fait de toutes les années. Quand même celle qui a précédé a eté abondante en grandes pluies, les eaux, qui montent sensiblement, vont jusqu'à former des especes de sources, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois, & à inonder pour quelque tems les terres basses & enfoncées.

Que nos Physiciens voient si c'est parce que l'hiver agit à peu près sur les arbres comme sur les terres, ou parce que les sucs de la végétation ne montent que lorsque les premieres chaleurs ont produit leur effet; il est constant que les pêchers même & les saules sont paresseux à se mettre en pousse, & que toute la campagne sort bien tard de l'inaction & de la langueur de l'hiver. Le printems est plus tardif ici de beaucoup que dans nos Provinces les moins méridionales; & son action pour ranimer la campagne, incomparablement plus lente. Nous en faisons l'observation, pour désabuser nos Physiciens de leurs principes généraux. Afin même de la mettre dans un jour où le vrai ne puisse pas leur échapper, nous ajouterons que les Jardiniers & les Fleuristes different leurs semis, parce qu'on ne gagne rien à les commencer plutôt, ainsi que plus d'un Européen incrédule en a eté convaincu par son expérience. Ils different même de recourir aux arrosemens, pour solliciter & presser la pousse de leurs plantes, quelque convenables qu'ils paroissent, vu l'aridité de la terre, & la sechereſſe de la saison. Il faut attendre, à les en croire, que les sucs de la terre aient commencé à monter: les prévenir par des arrosemens, retarde plutôt les plantes que de les avancer, & dérange sûrement leur pousse : ce

que nous laiſſons à examiner à nos Phyſiciens, & ne racontons que pour leur apprendre ce qu'on dit ici.

On admet bien en Europe le grand principe d'agriculture & de jardinage, qu'on ne ſauroit trop connoître, trop conſulter, trop ſeconder le ſol & le climat; mais on le perd plus aiſément de vue que les Chinois, on ſe met moins en peine d'en ſaiſir toutes les conſéquences. Par exemple, ſelon eux, c'eſt s'expoſer à beaucoup de mécomptes, que de s'en tenir aux idées générales du ſol & du climat, non-ſeulement de la Province ou même du diſtrict, mais encore du canton. Un Champ, diſent-ils, differe beaucoup de ſon voiſin; & ſouvent dans la même piece de terre, une partie a des qualités très-inférieures à l'autre, ou eſt même d'une nature différente. Il ne faut que creuſer, pour s'en convaincre par la diſſemblance des couches. Des obſervations ſuivies & multipliées à l'infini, les ont mis dans le cas de faire un pas plus avant, & de donner pour regle générale, que l'on gagne toujours à ſeconder le vœu de la nature, & à préférer pour chaque portion de terre la ſorte de plantation & de culture à laquelle elle eſt le plus propre: dans un jardin, par exemple, telle plante potagere à telle autre; ce légume plutôt que cet autre, *&c.*

Les faits avoués, conſtans & innombrables, qu'on cite, ont quelque choſe de bien frappant. Dans les environs de *Pé-king*, les pois, les feves, les laitues romaines, les melons d'eté, les melons d'eau, les concombres, *&c.* ſont cultivés annuellement dans certains quartiers, ſans autre regle que l'indication du ſuccès; parce que tout préjugé, toute prévention & opinion à part, il faut avouer qu'ils ſont de meilleur goût & plus ſains que par-tout ailleurs; &, ce qui mérite peut-être quelque attention, y viennent plus facilement, plus ſûrement & plus promptement. La nature en fait tous les frais, & il

ne s'agit, pour ainſi dire, que de la mettre ſur la voie. Cela eſt d'autant plus ſenſible, que comme ces endroits privilégiés ne ſuffiſent pas pour les conſommations immenſes de la ville la plus peuplée de l'univers, on a beau recourir aux engrais, aux induſtries & aux ſoins, pour s'en procurer dans d'autres quartiers, on n'y réuſſit jamais egalement, non-ſeulement pour la bonté, mais même pour tout le reſte.

Les Chinois ſont trop cultivateurs & trop riches en expériences, pour n'avoir pas obſervé qu'il y a des améliorations, des renouvellemens & des *refontes de terrein*, comme ils s'expriment, qui en changent la nature, & lui donnent une fertilité factice & artificielle, dont on peut tirer de très-grands avantages. Mais, ſelon eux, 1°. ces ſortes d'entrepriſes ne réuſſiſſent qu'autant qu'elles ſont appropriées à la nature du ſol & à ſon expoſition; 2°. elles ſont très-diſpendieuſes, & demandent bien des ſoins; 3°. quelque bien conduites qu'elles aient eté, & quelque ſuccès qui les couronne, il ne faut pas s'attendre que ce ſoit pour toujours: tantôt plutôt, tantôt plus tard, c'eſt à recommencer. Tout cela ne regarde pas le deſſéchement des marais; ils ſont mis au rang des défrichemens. Il ne s'agit que des terres, des champs, des jardins & des vergers en pleine culture. Or, toutes ces obſervations ſuppoſées, qu'on nous permette de copier ici quelques regles & quelques maximes que nous avons trouvées en cent & en mille façons dans les livres que nous avons eu occaſion de lire.

Tout eſt ſubordonné aux vues & aux deſſeins de la Providence, dans la nature des terres, comme dans la qualité & la différence des climats; c'eſt-à-dire, que ſelon les Provinces, les diſtricts ou même les cantons, les terres etant cultivées, doivent produire en grains, légumes, plantes, racines, arbres & arbriſſeaux, ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance & l'entretien

de leurs habitans. Le cours qu'y prennent les saisons, ainsi que tout ce qui forme, nuance & différencie les climats, est conforme & proportionné à cette fin. Que l'amateur gémisse à *Pé-king* de ne pouvoir pas elever des orangers & des *li-tchi* en pleine terre, & celui du *Fou-kien*, de perdre sa peine à cultiver des pommiers & des poiriers. Les pensées de l'homme d'Etat sont fixes sur ce point; & il ne lui viendra pas plus à l'esprit, de tirer les terres d'un district de leur destination locale & de convenance, que de vouloir changer l'ordre des saisons, ou la longueur des jours & des nuits.

A suivre la destination locale & de convenance de toutes les terres, il est evident que lorsqu'on les prend dans le plus haut degré de leur fertilité, on doit en tirer plus facilement, plus abondamment, plus sûrement & plus continuellement ce qu'elles peuvent produire de plus sain & de meilleur. Tout cela fournit ici à de grands développemens par rapport à tout l'Empire, à ses différentes Provinces, aux moindres districts, & aux plus petits cantons. Nous croyons même entrevoir que le Ministere n'a poussé si loin ses recherches sur la qualité de toutes les terres, que pour en diriger & en fixer la destination d'après ce grand principe. Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler de nouvelles industries, d'améliorations particulieres, de tentatives heureuses, *&c.* Il est décidé pour toujours que tout rapproché, calculé, compensé & évalué pour cent ans, l'Etat & les particuliers gagnent à ce que chaque terre soit cultivée d'après l'indication de la nature; & que toute culture qui n'est pas celle que demandent le sol & le climat, ne tarde pas à être à perte de plus d'une façon. Parmi les nombreuses raisons qu'on allegue, celle qui nous frappe le plus, est celle de la bonté & de la salubrité des productions. A en croire quelques Auteurs, bien des maladies & des epidémies ont eté occasionnées ou même causées par

des grains, des légumes, des racines, des fruits, *&c.* qu'on a voulu tirer de certaines terres qui n'etoient pas propres à les produire. Les Anciens n'etoient pas eloignés de cette façon de penſer, juſqu'à dire qu'une Province gagnoit à ſe nourrir de ſes propres grains; que les fruits du pays etoient les plus ſalubres pour les gens du pays; & que même en fait de plantes & de racines médicinales, on gagnoit toujours à faire uſage de celles de l'endroit, quand on ne ſe nourriſſoit pas de mets venus de loin.

La deſtination locale & de convenance dont nous venons de parler, s'etend à tout ſans exception. *Le préjugé, la demi-ſcience, la cupidité ont beau réclamer contre elle* (dit *Ouang-tchi*); *plus on s'eſt appliqué dans toutes les Provinces à multiplier les obſervations & les expériences, plus l'on s'eſt déſabuſé des grands mots*, vaincre la nature, ſubjuguer le climat, dompter un ſol rebelle, triompher des ſaiſons, commander à la terre, *&c. plus l'on a vu & conſtaté que toutes choſes egales, on gagnoit toujours à ſe conformer à l'indication naïve du ſol & du climat. Quand les Empereurs, ſelon qu'ils ont fixé leur ſéjour dans le* Chin-ſi *ou le* Chan-ſi, *le* Ho-nan *ou le* Kiang-nan, *le* Tché-kiang *ou le* Pé-tché-li, *ont voulu s'y procurer les arbres & les plantes des autres Provinces, ils ont eu beau multiplier les dépenſes, appeller toutes les induſtries, augmenter les ſoins, & ne rien epargner pour y réuſſir; leurs jardins n'ont fait que confirmer & mettre dans tout ſon jour le grand principe des Anciens, qu'on peut bien lutter contre le ſol & le climat, mais non pas les faire plier, encore moins les dompter, & dans aucun cas les dominer & les changer. Leurs arbres & leurs plantes des Provinces eloignées ne furent qu'une curioſité diſpendieuſe & ſtérile..... Quand l'Empereur* Ho-ti *diſtribua à toute ſa Cour des oranges de ſes jardins, la belle* Ly *ayant eu le courage de dire que les payſans de ſon village en mangeoient*

de meilleures, perſonne n'eut rien à repliquer; & quand ce Prince parla de cette plaiſanterie à ſon Miniſtre, celui-ci en prit occaſion très-adroitement de lui faire obſerver qu'il mangeroit de meilleures oranges & à moins de frais, en s'en faiſant apporter des Provinces méridionales, ſelon la pratique des anciens Empereurs : pratique dont il lui fit ſentir la profonde ſageſſe, & les grands avantages.

Notre auteur plus homme d'Etat encore & citoyen, que Phyſicien & cultivateur, ſe permet ici bien des obſervations, des détails & des repréſentations, qu'on pourra traduire en ſon tems. Il ſuffira de remarquer, par rapport au point que nous traitons, qu'il réſulte evidemment des autorités & des témoignages qu'il cite, que la ſageſſe des deſtinations agraires dépendant, pour l'Empire & pour les particuliers, du plus grand produit par le moindre travail, c'eſt au ſol & au climat à les déterminer pour tout ſans exception. Le bled ſarrazin & les millets ont beau être des grains médiocres, leur culture eſt plus profitable dans quelques provinces du Nord, que celle du froment. De quelque peu de valeur que ſoient les jujubes, elles produiſent plus au *Chan-tong*, que ne feroient les fruits les plus délicats; & tout ce qu'on dit contre les ſaules, n'empêche pas que le *Tché-kiang*, le *Kiang-nan*, le *Kiang-ſi*, *&c.* n'en tirent chaque année d'immenſes revenus. Il importe extrêmement que les particuliers reglent la deſtination de leurs terres ſur ce principe, & ſe réſolvent à ne vouloir en tirer que ce qu'elles peuvent produire plus facilement, plus abondamment & plus ſûrement. *Tout le monde* (dit *Ouang-tchi*) *ſait l'hiſtoire de la colline des abricotiers ſauvages; de l'allée de ſaules du* Si-hou; *du verger de poiriers du Docteur* Leang; *des roſeaux du marais de* Sou-tcheou. *Il ne s'agit que d'en faire l'application aux terres d'un village, ou même d'une ſeule métairie. Autant il eſt capital d'aider la fertilité de la terre, par*

une culture soignée & bien entendue, autant il est essentiel de s'attacher à ce qu'elle aime mieux à produire. La cupidité convoite tout & s'ôte tout, ou peu s'en faut. Tel verger où l'on a voulu réunir toutes les especes de poires, de pommes & de prunes, est un verger de pertes & de mécomptes. Si l'on s'y etoit borné à des poiriers, & à l'espece de poiriers qui y réussit le mieux, on en auroit fait un verger d'habits & de meubles, comme celui du vieux Lettré Tai.

Nous avons quelque peine à copier des propos si sauvages; mais nous espérons qu'on nous les pardonnera en faveur de notre bonne intention; peut-être même que les ames d'un certain ordre nous sauront gré de les mettre à portée de voir combien les Lettrés de Chine les plus illustres se rendent familiers & populaires, quand ils traitent certains sujets. Du reste, la doctrine de *Ouang-tchi* a eté goûtée & suivie. Nous croyons devoir observer, que ne tenant aucun compte des soins & des industries qui auroient fait réussir toutes les especes de fruits dans les vergers de l'Empereur, on a déterminé pour les poiriers, les pruniers, les pêchers, les pommiers, les abricotiers, les jujubiers, & autres arbres de la Province, les endroits de telle ou telle maison de plaisance qui leur etoient le plus convenables. Ainsi les poiriers sont dans une, & il n'y en a que dans celle-là: les pêchers sont dans une autre, & dans tel endroit qui leur a eté désigné, *&c.* Bien plus, on s'est borné décidément dans chaque genre de fruit à trois ou quatre especes, ou même à une seule, selon qu'on a eté instruit par le succès. Les particuliers se sont aussi soumis à cette regle, & s'en sont bien trouvés. On dit à *Pé-king* les pêches d'eté de tel village, les pêches d'automne de telle colline, les poires d'hiver de tel canton, *&c.* Cette réputation n'est point un vain préjugé; il faut convenir aussi qu'elles sont plus belles, plus saines, & d'un meilleur goût. Nous ne serions

pas éloignés de croire que c'eſt-là ce qui a contribué le plus efficacement à dégoûter de la culture des arbres à fruit des autres Provinces, ou même de la manie de l'univerſalité des eſpeces.

Voici qui paroîtra plus ſingulier, & ſur quoi nous demandons avant tout le répit de la réflexion, des obſervations, des recherches & des expériences : car enfin, l'improuver ſur le ſeul enoncé, ne ſeroit pas aſſez prudent. Les Anciens avoient dit qu'il n'eſt point d'arbre ou d'arbriſſeau à fruit, que la culture ne puiſſe améliorer & perfectionner. On prit mal leur penſée, quand les troubles, les guerres civiles & les révolutions générales eurent fait perdre la tradition & la pratique qui l'avoient conſervée ; & on le ſoupçonna d'autant moins, qu'on avoit réuſſi à faire porter de belles pêches à des abricotiers, à des pruniers, *&c.* & de très-beaux fruits à des arbres ſauvages. Une tentative qui réuſſiſſoit, donnoit occaſion à un très-grand nombre d'autres, qui encourageoient d'autant plus, qu'on ſe procuroit des nouveautés, des ſingularités auxquelles on faiſoit grand accueil à la Cour, & dans tous les marchés. Les oranges-coings, les prunes-abricots, les châtaignes-noix, *&c.* qu'on avoit obtenues par le mêlange des entes, eblouirent au point qu'on crut être allé plus loin que les Anciens, & les avoir ſurpaſſés. Or, l'on eſt revenu de tout cela aujourd'hui ; & l'on convient aſſez généralement que ces mêlanges ſont au détriment de la bonté réelle & primitive de chaque fruit ; qu'autant l'on améliore & perfectionne une eſpece, en lui choiſiſſant un terrein & une expoſition convenables, en entant, réentant & ſur-entant le même arbre ſelon ſon eſpece ; autant on lui ôte de ſes bonnes qualités, & on rend ſes fruits peu ſains, quelque beaux à voir & quelque agréables au goût qu'ils ſoient, par les mêlanges & les métempſycoſes des entes ; qu'enfin il n'eſt point d'arbre ni

d'arbriſſeau

d'arbriſſeau à fruit, que la culture, & ſur-tout la répétition continuée des entes, faites avec ſes propres branches, ne conduiſent de l'etat le plus ſauvage à une très-belle & très-utile fertilité. Nous n'avons rien à ajouter à cet expoſé.

Les Anciens ſuppoſoient que tout ce qui etoit précoce & prématuré n'avoit jamais toute ſa bonté, etoit rarement ſain, & ſe trouvoit altéré juſqu'à être d'un uſage dangereux, ou même nuiſible; & la Police etoit chargée d'empêcher qu'on ne l'expoſât en vente dans les marchés, comme l'on voit clairement dans le *Li-ki*. Chaque herbe potagere, chaque légume, chaque fruit avoit ſon temps marqué pour commencer à être mis en vente: on ne pouvoit le prévenir. La Police moderne n'y regarde pas de ſi près; mais il faut avouer auſſi qu'elle n'eſt preſque point dans le cas. Ceux même qui n'ont de jardin & de verger que pour la halle, ne ſe mettent pas en peine de rien prématurer, parce que, outre que, ſelon eux, l'on y perd toujours d'une façon ou d'une autre, les grands & les riches ne ſe font jamais rien ſervir que dans la vraie ſaiſon. On ſuit même cette pratique au Palais; & on y eſt ſi ſcrupuleux à cet egard, que les Eunuques & les Officiers ſubalternes ont mangé d'un nouveau fruit, bien long-temps avant qu'on ſonge à le ſervir à l'Empereur.

Nous laiſſons à nos Hippocrates & à nos Galiens le ſoin d'examiner ſi leur principe ſur la ſaiſon de chaque fruit mérite quelque attention, & ſi le temps de ſa pleine maturité eſt véritablement celui où la manducation en eſt plus ſaine & plus aſſortie aux beſoins de la ſanté. Du reſte, la Philoſophie chinoiſe eſt en poſſeſſion d'etendre à tout & de particulariſer à l'infini les ſoins de la Providence, juſqu'à ne voir qu'elle dans l'accélération & le retardement de la maturité des fruits d'une Province à l'autre; & dans la même Province, pour les différentes eſpeces du même fruit, des pêches, par exemple,

des pommes, des poires, &c. La Médecine convient, dit-elle, que chaque eſpece eſt ſinguliérement appropriée à ſa ſaiſon; & la Phyſique n'a encore rien trouvé dans l'organiſation des arbres qui explique les différentes qualités de leurs fruits, non plus que l'accélération & le retardement de leur maturité. Mais, encore une fois, nous laiſſons ce point à nos Médecins, pour nous arrêter à un autre.

Ayant vu qu'au lieu de réſerver pour l'Empereur les premieres poires d'une eſpece qu'il aime beaucoup, on les donnoit, nous en marquâmes notre étonnement; & l'on nous répondit que ces premieres poires mûres n'etoient pas aſſez ſaines pour Sa Majeſté; que les premiers & les derniers fruits des arbres n'avoient jamais toute leur bonté, ou même etoient viciés; & que les vrais bons fruits etoient ceux qu'on cueilloit lorſqu'ils etoient en pleine maturité. Il ne nous appartient pas de prononcer ſur cette obſervation, & nous l'abandonnons de bon cœur à nos Phyſiciens & à nos Naturaliſtes.

Comment nous faire entendre, comprendre, & goûter ſur l'ancien dire : *l'on ne devient riche que lorſque qu'on ſait tirer l'or de la boue, le feu de la glace, & les parfums du fumier?* Un célebre Lettré, ancien Miniſtre d'Etat, compoſa dans ſa vieilleſſe, il y a trois ſiecles, un aſſez long ouvrage pour l'expliquer à ſes contemporains, & eut le bonheur de s'en faire ecouter & de les perſuader. Selon lui, comme toute terre peut produire quelque choſe; comme tout ce que la terre produit a une utilité réelle, sûre & conſtante; ne laiſſer aucune terre oiſive & ſtérile eſt le plus facile & le plus prompt, le plus durable & le plus univerſel moyen de procurer l'abondance de tout ce qui fait la richeſſe, la ſécurité & le bonheur de l'Etat & des Particuliers. S'appuyant de la doctrine & des ſuccès des Anciens contre tous les ſyſtêmes des âges ſuivans, ſur les inventions, les induſtries & les adreſſes ſingulieres

des arts ; les changes, les circulations, & les profits immenſes du commerce ; les cultures même, les fertilités & les productions nouvelles, il ſe borne à prouver que les vivres, les vêtemens & le logement etant les grands beſoins de la ſociété humaine, & la terre l'unique ſource qui puiſſe les procurer, elle y pourvoira plus ou moins bien, ſelon qu'elle s'appliquera plus ou moins à les en tirer, quoi qu'elle puiſſe faire ou imaginer d'ailleurs. Une propoſition le conduiſant à l'autre, il finit par eriger en principe inconteſtable, &, ſelon lui, d'une evidence de démonſtration, *que toute terre etant en rapport, on a tout pour tout de la façon la plus avantageuſe pour tous :* propoſition, ce ſemble, qui mériteroit bien autant d'être examinée, diſcutée, approfondie, développée, miſe dans tout ſon jour, & rendue palpable par des détails, des applications & des calculs, que tout ce qui concerne les antiquités des Egyptiens & des Grecs.

Les grandes ſciences de la ſociété humaine ſont la ſcience de la morale & des arts néceſſaires ou utiles ; &, comme le ſoutenoit le célebre *Siu-ko-lao*, elles ne ſont jamais ſi mal etudiées & approfondies, ſi peu ſçues & répandues, que lorſque les Lettrés ſe détachent de la ſociété par leur application à des connoiſſances & à des recherches de caprice, de fantaiſie & de mode, dont elle ne tire & ne ſauroit tirer aucun profit. Le ſecond Empereur des *Tang* caſſa un grand Mandarin du Tribunal des crimes, qui paſſoit pour un très-habile Pharmacien, en diſant : *il a trop etudié les drogues pour bien ſavoir toutes les loix.*

Pour revenir au propos de notre ancien Miniſtre : plus un canton ſe peuple, obſerve-t-il, moins, ce ſemble, les particuliers y devroient être riches, & l'abondance y régner. Cependant on voit le contraire arriver par-tout ; ce qui ne ſauroit être attribué qu'à ce que toute terre alors eſt cultivée.

Qui a voyagé dans quelques quartiers du Tché-kiang, dit-il, *& n'y a pas observé que les fossés & les canaux y donnent une moisson de racines aquatiques d'une grande utilité ; que tous les bords des chemins sont plantés de divers arbres ; que les haies sont faites d'arbrisseaux sauvages, dont les petits fruits ont bien des usages ; que les sentiers des champs sont garnis, de distance en distance, de cotonniers, de maïs, ou d'autres plantes utiles, selon la saison ; que les villages, qui paroissent des bosquets de loin, sont bien garantis des grandes chaleurs de l'Eté, par les arbres à fruit dont les maisons & les enclos sont environnés ; que les monticules les plus sauvages, les bords des rivieres les plus escarpés sont une décoration par les arbres & les arbrisseaux dont ils sont couverts ; qu'il y a des mûriers, pour les vers à soie, par-tout où ils peuvent croître ; & que les marais, qu'on ne sauroit dessécher, fournissent des roseaux choisis, & des herbes à grandes feuilles, qui sont d'un grand secours?* Outre que ce que nous avons vu dans d'autres Provinces nous donne lieu de croire qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce récit, plusieurs personnes, dignes de foi, qui ont voyagé dans le *Tché-kiang*, nous ont toutes assuré que réellement toutes les terres y etoient en rapport, & produisoient quelque chose. Or, pourquoi n'en seroit-il pas ainsi de notre France, du moins dans ses belles Provinces? Du reste, qu'on ne prenne pas le change sur ce mot, ainsi que sur tout ce qui précède. Tout ce que nous prétendons, c'est d'en venir à un principe qu'on n'a peut-être pas assez approfondi chez nous, & qui passe ici pour capital; savoir, que ce que l'on obtient de la terre avec moins de travail, de soins & d'engrais, finit par être d'un aussi bon produit que ce qui est plus précieux.

Comme les Chinois ont eté long-temps dans l'erreur sur ce point, & ne sont revenus qu'assez tard, & peu à peu, à la doctrine des anciens *Tcheou*, on a pris à tâche, dans bien

des livres, d'aller au-devant de toutes les difficultés, & de rendre comme palpable, par les détails, que les choſes les moins priſables, ſont d'un grand revenu quand on les tire des terres qui ne produiroient rien ſans augmenter dans une ferme le nombre des colons. On y applique fort bien ce que tout le monde avoue ſur la volaille, les animaux de baſſe-cour, & les viviers, en inſiſtant ſur l'attention indiſpenſable de s'attacher, non pas à ce qui eſt plus priſé, mais à ce qui vient plus aiſément, plus ſûrement & plus abondamment. Enfin, à force d'inſiſter ſur ce que toutes les productions de la terre ſont lucratives, parce qu'elles ſont toutes d'un bon uſage, & d'autant plus lucratives qu'elles ſurpaſſent beaucoup le travail qui les obtient, on en vient à prétendre que cette portion des revenus annuels rend une province ou un canton plus ou moins riches, ſelon qu'ils ſont plus ou moins abondans. Puis on finit par obſerver que, quoique tout ſyſtême agraire ſoit eſſentiellement ſubordonné à la nature des terres, au climat, au cours que prennent les ſaiſons, & aux accidens & dérangemens particuliers occaſionnés par les froids ou les grandes chaleurs, les ſéchereſſes ou les inondations, les grands vents ou les ſauterelles, il y a des choſes de choix ſur leſquelles on doit avoir egard aux conjonctures, aux convenances & aux localités. Sur cela on cite en exemple le voiſinage des villes, qui aſſure un prompt débit de bien des choſes dont on ſeroit embarraſſé dans le milieu des campagnes; & on convient que dans certains cantons on ne doit pas penſer à ce qui demande un travail annuel, & qu'on doit préférer ce qui eſt fait une fois pour toujours, ou du moins pour un grand nombre d'années. Le capital, l'eſſentiel, le point déciſif, c'eſt que toute terre ſoit en rapport.

Nous comptions avoir fini cet article; mais nous avons trouvé deux petits Mémoires dont nous croyons devoir dire

un mot, ne fût-ce que pour donner idée de ce qu'on appelle ici liberté agraire, & direction de gouvernement.

Dans le premier, qui eſt adreſſé aux *Tchi-hien*, ou Gouverneurs des villes du troiſieme ordre, après leur avoir prouvé que leur premier ſoin doit être de bien etudier la carte de leur diſtrict, d'en connoître toutes les terres, toutes leurs productions, & les qualités bonnes & mauvaiſes des habitans, on leur démontre que le ſuccès de leur adminiſtration dépend ſur-tout & avant tout, de ce qu'il n'y ait pas de gens déſœuvrés, ni de terres négligées, & qu'ils ont beſoin de toute leur ſageſſe pour y réuſſir; mais que cela leur deviendra de jour en jour plus aiſé, à proportion que le peuple les verra s'occuper avec affection de ſes intérêts. Comme la Loi eſt poſitive pour toutes les terres à riz ou à bled, on veut qu'ils commencent par s'aſſurer qu'elles ſont toutes cultivées; & agiſſent avec douceur & bénignité, mais efficacement, pour que toute négligence à cet égard ſoit réparée ſans délai. Quant à ce qui eſt de bonne volonté dans l'agriculture, on ne lui laiſſe que les voies d'inſinuation, d'exhortation & d'encouragement, toujours sûres & efficaces, dit-on, quand elles ſont aſſorties aux temps, aux conjonctures, & quand elles ne ſe démentent pas. Ce qu'on n'aura commencé que pour lui plaire, on le continuera après par intérêt, ſi on voit qu'on en retire un vrai profit. Que toutes ſes premieres tentatives ſoient en petit, & qu'il n'en faſſe aucune, qu'autant qu'elle aura obtenu le ſuffrage libre des habiles du canton; & préfere, ſans héſiter, pour la faire réuſſir, les moyens qu'ils auront jugés plus ſûrs & plus convenables. Si elle ne réuſſit pas, qu'il ſe faſſe un devoir de reconnoître ſa mépriſe; ſi elle réuſſit, qu'il en faſſe honneur à ceux qui en auront eté chargés.

Cong-tſe diſoit qu'il faut conſulter les Colons ſur l'agriculture, & les Jardiniers ſur le jardinage. La regle eſt sûre pour tout ce qui eſt connu & pratiqué dans un pays. Mais quand il

s'agit d'introduire quelque nouvelle plantation ou culture, à moins qu'il ne fût queſtion d'examiner ſi l'on n'a pas fait jadis quelques tentatives, il vaut mieux ſe cacher d'eux que prendre leur avis. Ce n'eſt qu'après un ſuccès conſtant & décidé, qu'on peut s'ouvrir à eux pour les engager à en faire leur profit. Du reſte, un habile *Tchi-hien* doit penſer & agir en pere de famille dans ces ſortes d'entrepriſes. Ce n'eſt pas préciſément ce qui fera plaiſir, ce qui réuſſira, ce qu'on louera, qu'il doit chercher; mais ce qui eſt mieux aſſorti au climat de chaque endroit & à ſes vrais beſoins, ſe concilie plus aiſément avec les autres cultures & travaux, & ſera sûrement d'une utilité plus conſtante & plus univerſelle. Après les premiers encouragemens, qu'il s'en repoſe ſur le public. Quand l'arbre des figues caques eut eté porté du *Pe-tche-li* dans le *Chan-tong*, chacun trouva bien-tôt où il en falloit planter; &, ce qu'on n'avoit pas même ſoupçonné, les eſſais des particuliers firent découvrir les endroits qui devoient donner les meilleures de la Chine, & où l'on a fait de ſi belles plantations, qui auroient été ailleurs auſſi peu profitables, qu'elles ſont là d'un grand revenu. Lorſque les pêchers de l'allée de *Hang-tcheou* commencerent à ſe couronner de fleurs, puis à ſe charger de fruits, tous les endroits où l'on pouvoit en planter ne tarderent pas à en être couverts, & perſonne ne ſe méprit ſur les eſpeces qu'il falloit préférer comme plus ſaines & plus faciles à cultiver. Il faut pourtant convenir que, ſauf les cas particuliers du manque de bois, ou des autres raiſons locales, on doit toujours préférer, en fait d'arbres, les arbres à fruit à tous les autres; & parmi les arbres à fruit, ceux dont le fruit tient lieu de grain, comme les châtaigniers; ſert à plus d'uſages, comme les noyers; ou ſe conſerve plus long-tems, ſoit ſéché ou autrement, &c.

Quand le Fondateur des *Ming* eut enfin chaſſé les Mongoults de tout l'Empire, on lui préſenta des *Mou-tan* des environs de

Kai-fong-fou, qui etoient d'une beauté raviſſante. Ce Prince, dont toutes les penſées etoient ſi ſages & ſi patriotiques, demanda, comme s'il n'avoit pas connu le *Mou-tan*, quelle eſpece de fruit ſuccédoit à cette belle fleur; puis, ſans attendre la réponſe, ordonna qu'on lui en ſervît dans la ſaiſon. On comprit à merveille ce qu'il vouloit dire; & quelques années après, le Vice-Roi du *Ho-nan* lui fit préſenter de magnifiques & excellentes pêches, ſous le nom de fruits de *Mou-tan*. Cette anecdote a donné occaſion à un ſecond Mémoire, dont nous allons dire deux mots.

L'Auteur, après avoir raconté comment le deſir de plaire à *Tai-tſou* fit imaginer de changer en vergers & en fruitiers les jardins enchantés des environs de *Kai-fong-fou*, qui, par-là, au lieu de conſumer inutilement beaucoup de journées & d'engrais, devinrent une reſſource pour cette grande ville, & lui procurerent annuellement une récolte immenſe de fruits, ſans déparer ſes environs, ni priver ſes citoyens des agrémens de leurs campagnes: l'Auteur, dis-je, en prend occaſion d'adreſſer la parole à tous les particuliers riches & opulens, pour leur dire qu'il ne tient qu'à eux de devenir ainſi les bienfaiteurs de leur patrie. Comme il eſt modéré, poli, honnête, diſcret, plein d'égards, & très-accommodant, il conſent de bonne amitié qu'ils aient des parterres, cultivent, chacun ſelon ſon goût, les fleurs des différentes ſaiſons, & ſe procurent, par les induſtries d'une culture etudiée, des nouveautés & des ſingularités, quittes à s'en dégoûter quand la ſageſſe ouvrira leur ame à des plaiſir plus vrais; mais il leur demande qu'ils prennent ſur eux le riſque de faire de vaines dépenſes & des tentatives inutiles pour les plantes, arbres & arbriſſeaux dont il s'agiroit de perfectionner & d'améliorer la culture, ou d'augmenter les genres & les eſpeces, en faiſant venir des autres Provinces ce qu'on n'a pas dans la leur. L'hiſtoire agraire de

l'Empire

l'Empire fait foi que tous les environs des grandes villes, qui ſont devenues capitales dans différens tems, ou ont eté le ſéjour de la Cour, furent bien partagés en herbages, en légumes, en racines & en fruits de toutes les eſpeces, parce que le peuple ne tardoit pas à participer à tout ce qui réuſſiſſoit dans les jardins du palais, ainſi que dans ceux des Princes & des Grands. Or, ſi les gens riches & opulens partageoient leurs dépenſes en choſes de caprice & en choſes utiles, tout leur canton profiteroit de ces dernieres; & ils auroient la douce ſatisfaction de voir la reconnoiſſance publique conſacrer leur nom par des louanges de ſentiment.

« On ſait, il y a long-temps, que bien des herbages, légumes, racines, grands & petits fruits, dégénerent dans beaucoup d'endroits, & ne s'y conſervent qu'un certain nombre d'années dans leur beauté & leur bonté. Il faut les renouveller par des graines, des entes & des plants tirés d'ailleurs, quelquefois d'un autre diſtrict de la Province, mais quelquefois auſſi d'une Province éloignée. Peu de gens dans les villages penſent à cela; & ils y penſeroient inutilement, parce qu'ils ne ſont pas en etat d'en faire la dépenſe, & ne ſauroient, la plupart, comment s'y prendre, ni à qui s'adreſſer ». Nous laiſſons aux Sages le ſoin d'obſerver, d'après cette petite citation, quel eſt le ton de ces eſpeces de Mémoires. L'Auteur continue, en priant les gens aiſés de ſe charger de ce ſoin, qui enrichira leurs jardins & ceux des autres. Comme il ſait bien ce qu'il faut dire à des Chinois, il ne manque pas d'inſiſter ſur l'agrément qu'ils ſe procureront pour leurs préſens d'honnêteté & d'amitié, qui ſont ici une ſi grande affaire; pour le ſervice de leur table; & ſur-tout pour les offrandes dans les cérémonies aux Ancêtres. Puis il leur obſerve que, pour bien faire, il ne faut pas attendre que leurs plantes & leurs

graines paſſent de leurs jardins dans ceux des autres. Ce n'eſt, dit-il, qu'en en diſtribuant aux particuliers qui ont des jardins bien placés & de l'induſtrie, qu'ils en aſſureront le ſuccès; ſoit à cauſe de la différence du terrein & des ſoins, ſoit à cauſe de l'emulation, qui fera imaginer à chacun tout ce qui peut le faire réuſſir. Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus longs détails; ce que nous venons d'indiquer ſuffit pour qu'on voie ſi un pareil ſujet pourroit être traité en France, & comment, dans ce cas, il faudroit l'enviſager & le préſenter, pour obtenir que ce qu'on dépenſe ſi infructueuſement à faire ratiſſer des allées où perſonne ne paſſe, tondre des charmilles que perſonne ne voit, arroſer des boulingrins que perſonne ne regarde, cultiver des fleurs de quelques jours, &c., &c., fût employé plus patriotiquement au profit de la commune. Ne fût-on ecouté que pour ces jardins & ces parcs immenſes que leurs maîtres n'ont jamais vus, & qu'ils oublient au fond de nos provinces, ce ſeroit avoir obtenu beaucoup pour tout le Royaume.

Dans le Mémoire que nous venons de citer, on ſe complaît à repréſenter les bons villageois portant à leur bienfaiteur les prémices de leurs beaux fruits, de leurs légumes nouveaux. Les nôtres, qui ont le cœur encore mieux fait, & l'ame plus ſenſible (nous nous ferions leur caution au beſoin), ſeroient encore plus empreſſés à s'acquitter de ce petit devoir de reconnoiſſance; & ceux qui les verroient venir ainſi à eux avec leurs corbeilles & leurs paniers, en ſeroient certainement plus touchés que des Chinois.

Encore un autre principe agraire, qui paroît mériter quelque attention. Ceux qui ont vu les plans & les deſcriptions des grands jardins de plaiſance de la Chine, auront ſans doute été frappés des monticules & petites chaînes de collines dont ils ſont remplis. Que les connoiſſeurs & les amateurs prononcent

à leur gré, & décident jusqu'où ces monticules & ces chaînes de collines, distribués avec entendement & sagesse, concourent avec les autres parties du système Chinois, à imiter la belle nature, & peuvent ou ne peuvent pas avoir un bon effet. Nous nous en reposons pleinement sur leur suprématie & leur infaillibilité. Tout l'univers est à leurs pieds pour tous les siecles. Nous nous bornerons à observer que ces monticules & les chaînes de montagnes furent choisis par les Anciens, tels que la Nature les avoit préparés, puis imités dans les âges suivans, en conformité de ce premier choix. Mais pourquoi? parce qu'on les croyoit plus propres à la plantation des arbres en général, & plus avantageux pour les arbres à fruit en particulier. Du reste, sur ce point comme sur tous les autres dont nous avons parlé & parlerons encore, il ne s'agit pas, pour nous, de rien statuer ou garantir, ni même approuver, mais simplement de rendre compte de ce que nous trouvons. Cette protestation est précise; on auroit tort de n'y avoir pas egard; d'autant plus que nous laissons à côté toutes les explications des Physiciens Chinois, & que nous nous bornons aux raisons qu'il s'agit d'examiner.

Par exemple, on dit au sujet des monticules & des collines, que les plantations des arbres & arbrisseaux y réussissent toujours mieux, toutes choses égales, qu'en pays uni, puisque leurs hauts & leurs bas, leurs différentes positions & expositions, y donnent le moyen de réunir à son gré tous les genres & especes qu'on veut; ce que nous avons vu pratiqué très-heureusement dans les jardins de l'Empereur. Pour ne pas faire dire aux Chinois néanmoins ce qu'ils ne disent pas, nous avertissons qu'ils exceptent les arbres qui demandent le voisinage des eaux ou les terres humides, comme les saules, les peupliers, &c., & conviennent que ceux qui veulent des terres pro-

fondes, n'y atteignent point la même groſſeur & la même hauteur. En revanche, ils ſoutiennent que tous les arbres fruitiers, ſans exception, y ſont toujours incomparablement mieux qu'ailleurs, parce qu'on leur y procure l'expoſition que chacun demande, &, ce qui n'eſt pas moins capital pour la bonté & la ſalubrité de leurs fruits, une ſituation qui leur aſſure une libre, facile & continuelle circulation de l'air.

On ne ſauroit dire juſqu'où l'on croit ici cette circulation eſſentielle. Nous n'oſerions remarquer qu'on la cherche juſqu'à eſpacer les arbres beaucoup plus que nous, juſqu'à s'en faire un objet dans la façon de les tailler & de les élaguer, juſqu'à les dépouiller d'une partie de leurs feuilles quand ils ſont trop touffus lors de la maturité de leurs fruits; & enfin, juſqu'à ne priſer que ceux qui ſont en plein vent, & bien expoſés au ſoleil. Mais en avouant que les Chinois outrent peut-être l'application de leur principe, qu'il nous ſoit permis de demander qu'on examine ſi on ne le néglige pas un peu chez nous, & ſi les treilles qu'ils font pour leurs vignes en pente de toit, & fort élevées d'un côté, ne pourroient pas nous donner quelque vue d'amélioration pour les nôtres, au moins dans quelques Provinces. Nous reſtreignons ainſi notre demande à l'égard de la vigne, parce que nous ſavons que ſa culture varie prodigieuſement, ſelon les endroits, ſouvent le moins eloignés, & doit varier ainſi pour être bien entendue; ce qui nous donnera occaſion de remarquer en paſſant qu'on pourroit faire plus d'uſage de cette obſervation triviale, & ſe rapprocher davantage des Chinois, qui prétendent qu'il en eſt ainſi, à-peu-près, de toutes les plantes; que toute culture eſt ſubordonnée à ce qu'ils nomment *les localités*; & qu'au lieu de s'opiniâtrer à vouloir imiter ce qui ſe pratique dans le village le plus voiſin, parce que cela réuſſit, il faut avoir la patience d'etudier ce qui convient au ſien.

Cette derniere penſée nous empêche d'ajouter encore bien des choſes ſur l'avantage des monticules & des collines, ſurtout par rapport aux arbres à fruit ; mais nous ne diſſimulerons pas que les Chinois, d'après leſquels nous parlerons, l'etendent à toutes les Provinces ſans exception, & ne le limitent que pour les eſpeces d'arbres & la détermination de l'expoſition de l'orient, du midi ou du couchant, ſelon les vents, les chaleurs, les brouillards, &c. Car, à cet egard, chaque pays, chaque canton, & même par fois chaque endroit, ſe trouve dans une poſition ſur laquelle il ne s'agit pas de raiſonner & de diſcourir, mais d'ecouter la dépoſition annuelle des faits, & d'y ſubordonner ſes procédés & ſes arrangemens quelconques. On perdroit tout au couchant du village, ſi on vouloit y ſuivre le même plan que du côté du midi ou du levant ; & ſouvent ce n'eſt que faute d'y faire attention qu'on ſe jette dans des embarras dont on ne ſe tire point, & dans de prétendues inexplicabilités. Ces circonſtances locales vont quelquefois juſqu'à rendre difficile, caſuelle, ou même inutile, la culture du même arbre qui réuſſit à merveille & ſans peine *de l'autre côté du ruiſſeau*, comme dit l'ode des pêchers. Il y en a un exemple très-remarquable dans un des jardins de l'Empereur : les mêmes arbres qui réuſſiſſent à ſouhait d'un côté, ne font que languir de l'autre, n'y donnent que peu de fruits, & encore de mauvaiſe qualité.

On nous accuſera peut-être de puérilité en nous voyant nous appeſantir ſur cette bagatelle, dont nous avons dit plus haut tout ce qu'il falloit, en parlant du ſol & de l'expoſition ; mais qu'on le pardonne à l'impreſſion que fait ſur nous la maniere dont les Chinois s'opiniâtrent à en faire une choſe à laquelle on ne ſauroit être trop attentif, qu'on ne néglige jamais impunément, & ſur laquelle un payſan, qui a vu & obſervé, eſt plus croyable que mille Lettrés qui raiſonnent & débitent de la

doctrine. S'ils excedent à cet egard, & se laissent trop dominer par ce qu'ils nomment *les localités*, que nos cultivateurs voient s'ils ne comptent pas outre mesure sur leurs théories générales, & ne les rendent pas défectueuses, faute d'avertir comment & jusqu'où elles sont subordonnées à chaque endroit. Nous pouvons nous tromper ; mais pour dire les choses comme nous les pensons, il nous paroît que c'est sur-tout à la grande connoissance que les Chinois ont acquise des *localités*, & au soin qu'ils ont de s'y conformer, qu'ils doivent par-tout leurs succès en tout genre d'agriculture.

Nos intentions sont trop droites, notre maniere de procéder trop franche, & notre façon de parler trop naïve & trop candide, pour surfaire les choses, & encore moins pour donner comme un principe avéré & certain, ce qui ne l'est pas. Ainsi nous commençons par en avertir : quoique nous pussions citer bon nombre d'Auteurs qui alleguent eux-mêmes leurs observations, & s'appuient de beaucoup de faits, on ne doit prendre ce que nous allons dire que pour une conjecture qui mérite quelque attention. Les cultivateurs ont leurs renseignemens, leurs regles & leurs pratiques sur la sorte de grain ou de légume qui doit précéder l'autre, & lui préparer la terre ; & il est prouvé ici comme en Occident, par des expériences trop avérées, trop uniformes, trop soutenues & trop générales, que la culture de l'un repose la terre de l'autre & en assure une moisson plus abondante, pour qu'on puisse former là-dessus le moindre doute. Il ne s'agit plus que de ne pas se tromper sur l'application de cette théorie, & de n'en prendre que ce qui convient à chaque endroit. Les Chinois, qu'une connoissance pratique ne manque jamais de conduire à une autre, ont raisonné à leur maniere sur celle-ci, qu'ils ont bien avant que la Grece eût cessé de manger ses glands, comme cela est prouvé par

plusieurs endroits du *Chi-king ;* & ont cherché en quoi & comment on pourroit en faire usage pour la culture des arbres. La nature des terres, le cours des saisons, & conséquemment tous les procédés de l'agriculture, sont ici trop différens de notre France pour qu'on pût y faire cadrer tout ce qui descend jusqu'aux détails & aux particularités. Ainsi, nous nous contenterons d'indiquer en général que les recherches & les observations des Chinois les ont conduits à reconnoître que quelques arbres gagnent & profitent à être environnés d'autres arbres de leurs especes, & qu'il y en a qui, au contraire, y perdent beaucoup, & en pâtissent ; que parmi ces derniers, le choix des voisins qu'on leur donne n'est pas indifférent : car, selon qu'on les environne d'*amis*, d'*indifférens* ou d'*ennemis*, comme s'exprime un Auteur du temps des *Song*, on facilite & assure, on retarde & embarrasse, on empêche & vicie leur accroissement & leur fécondité ; qu'enfin, il y a des arbres qui demandent à être isolés, veulent être seuls, & ont besoin d'être de tous côtés en pleine jouissance du soleil, de l'air & du vent. Ce dernier point a donné lieu à des recherches sur la proximité qui convient aux arbres de même ou de différente espece ; & des observations faites avec soin, ont appris qu'elle pouvoit, ou même devoit être fort grande pour quelques-uns, ensorte que leurs branches se touchent de tous côtés quand ils ont leur grandeur ; que d'autres doivent être espacés de façon, que, pendant le solstice d'eté, leur ombre ne les touche pas deux heures avant & après midi ; & que, pour quelques-uns, la distance qui les sépare doit être assez grande du côté de l'orient & de l'occident, pour que l'ombre du matin & du soir n'arrive pas de l'un sur l'autre à l'equinoxe. Il faut pourtant avertir que tout cela demande des attentions, & est subordonné au pays, au climat, & même aux *localités*, sur-tout pour les arbres fruitiers, sur lesquels on a fait plus d'ob-

ſervations & de recherches. Nous n'avons rien à ajouter à cet expoſé du dire Chinois, ſinon qu'il nous a procuré le plaiſir de nous ſouvenir que nos bons payſans vantoient beaucoup leurs pêches de vigne, leurs ceriſes & leurs pommes de champ. Qui recueilleroit leurs traditions & leurs pratiques, y trouveroit probablement des connoiſſances plus ſûres & plus utiles que celles qu'on eſpere obtenir des anciens livres & des pays etrangers, dont le meilleur uſage qu'on puiſſe faire, ſeroit, ce ſemble, d'apprendre à en mieux connoître le prix, en voyant par où, en quoi & juſqu'à quel point la maniere dont elles s'en rapprochent, eſt plus convenable à nos climats.

La partie la plus ſeptentrionale de la Chine, par exemple, etant par une moindre latitude que nos Provinces les plus méridionales; & le cours annuel des ſaiſons pour le chaud & le froid, la ſéchereſſe & la pluie, les vents & leurs changemens, la neige, les brouillards, & toutes les révolutions de l'atmoſphere, etant abſolument différens, il eſt indubitable que les deux grands mots d'ici, *connoiſſez le tems*, *ne manquez pas le tems*, dont on ſemble faire la premiere & la plus eſſentielle regle d'agriculture, ne nous laiſſent rien à voir dans tous les calendriers agraires de la Chine, & nous donnent à entendre d'un autre côté, que l'on traite peut-être trop légérement de vaine ſuperſtition, d'ignorance & de préjugé, les perſuaſions locales des payſans ſur le vrai temps de commencer & de finir les labours, les engrais, les ſemailles, &c. La ſcience & le raiſonnement aiment à ſe mettre au large ſur l'article du temps, & c'eſt un vrai piege: piege d'autant plus dangereux, que les plus ſinceres ont bien des choſes à dire avant de convenir qu'ils y aient été pris. Or, quelque bonne envie que puiſſe avoir le patriotiſme, en ſoutenant les plus belles théories, ſoit de notre crû, ſoit de chez l'etranger, on avanceroit plus à les examiner d'abord, d'après

d'après nos bons Colons, sur les deux mots *connoissez le tems*, *ne manquez pas le tems.*

Nous oserions presque dire que les Chinois les regardent comme les deux pivots sur lesquels doit tourner ce qu'ils appellent *la grande roue des travaux de la campagne.* Il n'y a aucun livre, soit d'agriculture, soit de jardinage, qui ne s'étende beaucoup sur ce point; & l'Empereur régnant, qui a commencé le sien par deux livres sur le temps en général, & puis par un sur chacune des quatre saisons, n'a pas cru en avoir fait assez s'il mettoit d'autre titre à son livre que celui d'*Examen approfondi du temps qu'il faut prendre:* pour donner à entendre que tout ce qu'il enseigne suppose cet article capital, & s'y rapporte. Il est dit cruement dans le *Chou-king; la sustentation ou la nourriture dépend du temps.* Ces mots, qui contiennent tant de choses dans le style des anciens, sont presque toujours pris dans ce dernier sens par les modernes. Soit préjugé & mépriſe, soit hyperbole & exagération, pour qu'on soit plus frappé sur ce point, il est sûr qu'ils y ramenent sans cesse, & en font dépendre toute l'agriculture, bien autrement qu'on ne le fait chez nous. Or, sur cela, laissant de côté ce qu'il peut y avoir d'outré & d'exagéré chez eux, nous remarquerons néanmoins que s'ils en sont venus là, c'est parce que leurs antiques & longues expériences, leurs continuelles & innombrables expatriations, leurs savantes & curieuses recherches, les ont forcés de reconnoître que la loi du temps s'etend à toutes les productions de la campagne, & est au-dessus de tous les efforts du travail & de l'industrie; sur quoi ils se sont singuliérement appliqués à se bien connoître; & le Gouvernement lui-même a repris la continuation des Journaux météorologiques pour toutes les villes, que les anciens *Tcheou* avoient imaginés, & qui ont eté repris, interrompus, recontinués, abandonnés dans les âges suivans, selon que la

ſuperſtition y vouloit trouver des prédictions, ou la demi-ſcience un calendrier agraire perpétuel bien détaillé.

Les préjugés, l'ignorance & les erreurs des Dynaſties du moyen âge, ont appris aux deux dernieres à ne point chercher dans les Journaux météorologiques des connoiſſances que l'Être ſuprême n'a pas voulu accorder aux hommes, & qui répugnent egalement à la liberté de l'homme, & à celle de ſa providence paternelle, pour les favoriſer, les effrayer ou les punir, ſelon qu'ils ſont fideles, déſobéiſſans ou pervers. Ces Journaux météorologiques, continués depuis plus de trois ſiecles & demi, ne ſont point faits avec l'intelligence, le ſoin & la préciſion de nos modernes; mais ils rempliſſent le plan de la haute Antiquité, & donnent ſur chaque lieu, par rapport aux ſaiſons, aux changemens de tems, aux diverſes révolutions de l'atmoſphere, & à la ſérie des années, les connoiſſances ſûres qui dirigent l'agriculture, & les conjecturales dont elle fait uſage & s'eclaire. Chez les Anciens, ces Journaux dépoſés entre les mains des Officiers publics qui etoient chargés de préſider aux travaux de la campagne & de les diriger, etoient probablement d'une utilité plus aſſurée & plus univerſelle que maintenant; parce que les Officiers les etudioient en gens ſages, inſtruits, expérimentés, s'eclairoient réciproquement de leurs lumieres, & n'alloient preſcrire aux Colons, dans chaque ſaiſon, que ce dont ils etoient convenus pour chaque diſtrict après de mûres délibérations. Malgré cela, on ne peut diſconvenir, que ſoit par les bons ſoins des Mandarins & des Lettrés, ſoit par la continuité & la communication des traditions, la plupart des Colons ſont très-verſés dans la connoiſſance du tems ou du cours des ſaiſons, chacun par rapport à ſon canton, & lui doivent l'à-propos de leurs choix & de leurs préférences ſelon les années, comme de leurs travaux & de leurs entrepriſes.

Rira qui voudra de notre remarque ; nous la ferons avec notre candeur & notre ſimplicité ordinaires, pour ceux qui ſauront la prendre pour ce qu'elle vaut & pour ce que nous la donnons. Etant dans le cas de nous rendre ſouvent dans les jardins du Verſailles d'ici, nous avons entendu raconter que l'Empereur ayant demandé, dans ſes promenades, pourquoi il voyoit ſi-tôt ou ne voyoit pas encore telle fleur ; pour quelle raiſon on avoit devancé le tems ordinaire, ou on l'avoit laiſſé paſſer pour telle culture, tel travail, &c. ; on lui avoit répondu que le vieux jardinier avoit penſé que le tems qu'on avoit eu & qu'on eſpéroit, le demandoit ainſi ; & que Sa Majeſté avoit eu la bonté de ſe contenter de cette réponſe. Le ſeul commentaire que nous y ajouterons, c'eſt que nous avons eté témoins enſuite que ce vieux jardinier avoit penſé juſte, & très-bien rencontré. Il n'y a certainement ni prévention, ni préjugé de notre part ; & nous ne le diſons que pour l'encouragement de nos Colons & de nos Jardiniers. Ceux de Chine raiſonnent très-médiocrement, & même par fois aſſez mal, ſur le pourquoi des tems qu'ils choiſiſſent, qu'ils attendent ou qu'ils craignent, chacun pour ſon canton ; mais ils ne s'y méprennent guere. On peut dire en général, qu'ils ont ſinguliérement la ſcience-pratique du tems pour commencer à propos, différer, & placer toujours de la maniere la plus avantageuſe leurs labours, ſemailles, plantations, arroſemens, &c. Un Européen a beau s'etonner de la hardieſſe & de la ſécurité avec laquelle ils devancent quelquefois le tems ordinaire ; il admire encore plus le ſang froid & la patience qu'ils montrent après qu'il eſt arrivé, pour attendre & tout ſurſeoir juſqu'au changement qu'ils eſperent. Auſſi n'aurions-nous aucune peine à nous ranger de l'avis des anciens Miſſionnaires, qui ont prétendu que les Chinois avoient ſinguliérement la ſcience de connoître le tems, & d'en

profiter, & lui devoient principalement les succès de leur agriculture. Qu'on n'aille pas en conclure néanmoins, non plus que de tout ce que nous avons dit, que nous nous récrions mal-à-propos & faute de savoir, que les deux grands mots des Chinois, *connoissez le tems*, *ne manquez pas le tems*, ont été connus dès les premiers âges chez tous les peuples. N'eussions-nous eu que la Bible, nous ne pourrions l'ignorer. Ainsi, pour ecarter tout mal-entendu, nous finirons cet article par avertir & par faire observer que tout ce que nous avons prétendu, c'est que les Chinois s'appliquent à connoître le tems, & se font une très-grande affaire de ne pas le manquer; mais que si nous y donnions les mêmes soins, nous en retirerions les mêmes avantages, ou même de plus grands, vu que le cours des saisons est plus uniforme en France qu'ici, & beaucoup plus favorable à l'agriculture.

Au surplus, que ceux qui croient qu'on peut dominer les saisons, & qu'il ne s'agit que de s'y bien prendre pour les plier à ses projets, & les faire joindre à ce qu'on veut, se tirent de leur système comme ils pourront; mais qu'ils n'aillent point s'imaginer que c'est par ignorance & faute d'en savoir davantage, que les Chinois se laissent dominer par les saisons. Ils n'ont courbé la tête sous leur sceptre, & ne lui sont devenus si soumis, que parce qu'après avoir osé, risqué, entrepris, essayé & imaginé plus que nous ne devons dire, ils n'ont vu que rêves, chimeres & illusions dans tous les projets de s'y soustraire pour la grande agriculture, par tous les efforts réunis du travail, de l'art & de la plus subtile industrie. Chaque Province même a voulu faire ses tentatives, & les a multipliées, prorogées & poussées autant qu'elle a pu; puis elles ont fini par se dire l'une à l'autre, qu'il eût fallu commencer par en croire les Anciens, qui n'auroient jamais rendu l'agriculture si dépendante des

saiſons, s'ils n'y avoient pas eté forcés par des expériences déciſives. Pour tout dire, il s'agit ſi peu d'accuſer d'ignorance la ſoumiſſion des Chinois aux saiſons, que quand il leur prend envie, ils n'en tiennent aucun compte pour toutes les curioſités de verger & de parterre. Ils cultivent avec ſuccès, dans le Nord, les arbres & les ſleurs des Provinces les plus méridionales, &, ce qui eſt encore plus difficile, les arbres & les fleurs du Nord dans celles-ci. Les Jardiniers les plus ordinaires, comme ceux du Palais, ſont en poſſeſſion d'avoir toutes les eſpeces de fleurs ou de fruits pour le tems qu'on a déterminé, ſoit qu'il faille en hâter ou retarder la pouſſe de pluſieurs mois. A la Capitale & dans les Provinces, il ne s'agit que de prendre ſes avances pour avoir au jour indiqué tout ce qu'on veut; & c'eſt une reſſource des particuliers pour leurs préſens de reſpect ou d'amitié. Pour que le peuple même participe à cette petite induſtrie, les payſans des environs des villes lui retardent ou lui prématurent ainſi des arbriſſeaux & des plantes de la campagne. Nous convenons que cette bagatelle nous a fait plaiſir, & que nous avons eté touchés de voir qu'on penſoit ici au peuple pour tout. Quoi de mieux imagé, que de l'aſſocier à tous les plaiſirs innocens & honnêtes? C'eſt la plus ſage de toutes les induſtries humaines, pour le dégoûter de ceux qui ne le ſont pas.

Voici encore un principe général, ſur lequel il faut nous expliquer. Soit que ce ſoit ce que nous venons d'indiquer qui ait donné occaſion d'en faire la remarque, (car ce n'eſt qu'en faiſant paſſer dans les jardins les arbriſſeaux & plantes de la campagne, qu'on les prémature ou qu'on les retarde); ſoit que des recherches méditées y aient conduit: on en eſt venu à aſſurer avec *Lieou* des *Song*, que *ce n'eſt que par des expériences locales qu'on peut ſavoir juſqu'où les arbres, arbriſſeaux & plantes de la campagne, gagnent à être cultivés avec ſoin.* Puis on a

ajouté peu-à-peu, d'accoutumer ceux de la plaine à être sur la colline, ceux de la colline à descendre dans la plaine, ceux des marais à être en bonne terre, ceux du nord à être mis en plein midi & ceux du plein midi en plein nord, ceux de jardin & de verger à être portés dans les champs, &c. L'induction seroit trop longue : nous l'abandonnons à nos curieux, ainsi que cet article, que nous ne mettons que pour eux, & qui peut occuper leur loisir & leur industrie d'une maniere d'autant plus agréable, que des tentatives de cette espece ne peuvent réussir qu'entre leurs mains, & peuvent enrichir la patrie avec ses propres biens.

Si aux exemples qu'en fournit notre Histoire agraire, il en falloit ajouter qui fussent pris de celle-ci, nous pourrions en citer un grand nombre pour les encourager. S'il s'agissoit de fleurs surtout, il ne faudroit qu'ouvrir les livres qui en traitent, pour trouver que c'est à ces sortes d'essais qu'on doit un grand nombre des plus belles, comme en fait foi le nom qu'on leur a donné ou laissé. Mais comme l'utile, ce dont tout le monde profite, ce qui sert à la nourriture, aux vêtemens, ou à d'autres usages aussi précieux, intéresse sur-tout une ame bien née & sensible, nous leur assurons, sur la garantie des livres qu'il nous a fallu ouvrir, qu'on y voit avec ravissement, que si la Chine est si riche en ressources pour les besoins de la vie & des arts; si elle continue encore à le devenir davantage, elle le doit à ces solitudes de patriotisme & de bienfaisance, où d'anciens Mandarins, des Lettrés usés par les sciences, des particuliers dégoûtés de la ville, se sont mis à chercher la délicieuse & ravissante satisfaction de mieux faire connoître les dons du *Chang-ti* (comme a dit le plus sage Lettré de la Cour de *Kouang-vou-ti*), & de se survivre par leurs services.

Sachons bien en France tout ce que nous avons, avant de

parler de ce qui nous manque. On ne s'obſtine point ici à vouloir ſe procurer avec trop de peine, ce qui réuſſit comme de ſoi-même dans un autre lieu; mais on ſonge à y ſuppléer par une choſe ſemblable ou équivalente, & on en vient à bout; témoins tant d'eſpeces de racines d'eau & de terre qu'on mange; tant de diverſes ſortes de toiles, de papiers, d'huiles, &c. tant de plantes, écorces, &c. pour les teintures. Mais comment entendre le principe général dont il s'agit ici? Comment les Chinois eux-mêmes l'ont-ils mis en pratique? Qu'on ne nous pouſſe pas de queſtions ſur ce dernier article. Si nous nous mettions à décrire ce qu'a eſſayé, tenté, imaginé, fait & refait en cent manieres le zele, ou, ſi l'on veut, la patiente, l'héroïque & invincible curioſité de quelques particuliers des trois dernieres Dynaſties, nous apprêterions trop à rire à un certain ordre de lecteurs. Dans le vrai, ils ſont plus admirables qu'imitables. Avec cela, il faut convenir que ce n'eſt qu'à force d'eſſais qu'on réuſſit, &, à la honte de la pauvre raiſon humaine, il paroît que c'eſt à des tentatives bizarres & de pur caprice, ou même à des négligences & à des fautes, qu'on a dû pluſieurs belles découvertes. Mais comme l'on a plus approfondi les choſes de nos jours, & qu'on ſait mieux s'éclairer des connoiſſances ſûres, analyſer & rapprocher les idées, nos François ſe feroient une maniere de procéder plus intelligente, plus réglée & plus facile. Leur choix, par exemple, ne ſe porteroit pas à l'aveugle ſur les arbres, arbriſſeaux & plantes à qui ils voudroient donner leurs ſoins; ils les connoîtroient d'avance par les qualités des autres de leur claſſe & eſpece particuliere; ce qui leur feroit entrevoir de loin ce qu'ils peuvent en eſpérer: avec cela néanmoins ils ſe donneroient bien de garde de reſſerrer leurs tentatives dans cette idée. Ils ſont trop perſuadés, comme le célebre *Lu, que nous ne pouvons garantir*

ſur les productions de la terre, que ce qu'une expérience locale nous en a appris; & que le changement de culture agit ſur leur organiſation & leur ſubſtance la plus intime, juſqu'à en changer la nature.

Pour nous, à qui il ne convient point d'avoir quelque choſe à dire ſur une pareille matiere, nous nous bornerons à rendre compte d'une penſée & d'une remarque que nous avons faite à l'occaſion d'un de nos domeſtiques, qui etoit chargé d'un parterre ſitué au nord de notre Egliſe, & qu'il cultivoit avec un ſoin & une affection ſinguliere. Nous avons remarqué, dis-je, qu'il avoit mis des fleurs & des plantes aquatiques dans les plate-bandes du nord, où le ſoleil n'arrive que dans la belle ſaiſon. Là-deſſus, ce que nous avons dit plus haut s'eſt préſenté à nous; & nous avons penſé qu'il ne tiendroit qu'à nos François de tenter des eſſais, & d'orner à peu de frais, ſans embarras, & d'une façon agréable, bien des endroits trop humides ou mal expoſés, qu'ils ſont forcés de négliger, ou qu'ils ne cultivent que très-difficilement, & d'une façon déſagréable. Tous ceux qui ont le goût ſain, en conviendront ſans peine. C'eſt trop écouter le préjugé, que de croire qu'il n'appartient qu'à certaines fleurs de devenir un ornement. Toute plante eſt un ſpectacle; & l'intérêt ſeul de la variété devroit empêcher qu'on ne proſcrivît les plus vulgaires; à plus forte raiſon, celles dont la verdure & les fleurs plaiſent toujours. Mais tout cela n'eſt que notre premier mot; voici où nous en voulons venir.

Dans les jardins, ou ſi l'on veut, dans le parc impérial de *Yuen-ming-yuen*, les etangs & les baſſins, les canaux & les ruiſſeaux, tous les lieux en un mot où il y a des eaux qui tombent, qui dorment, qui ſe précipitent, tombent des rochers, ſerpentent & ſe perdent, baignent le gazon, &c. on a raſſemblé toutes les fleurs & plantes qui aiment les bords ou le milieu, la ſurface ou le fond des eaux. Il eſt inutile d'obſerver

que

que les Chinois ont hérité de leurs ancêtres de ne rien trouver de ſi beau dans la nature, que la nature elle-même ; qu'elle ſeule leur plaît, & qu'ils ne veulent voir qu'elle dans les jardins les plus ſomptueux & les plus magnifiques. On ſait aujourd'hui en Occident, qu'en conſéquence de ce préjugé national, ou, ſi l'on veut, de cette perſuaſion de goût délicat & eclairé, les Empereurs eux-mêmes n'ont cherché qu'à imiter la nature juſques dans le plan de leurs jardins. Si, d'un côté, ils n'ont rien epargné pour y raſſembler ces ſcènes admirables, ces lointains charmans, ces vues riantes, ces paſſages, ces fuites, ces contraſtes, & ces ſurpriſes qu'elle a ſemées dans d'immenſes campagnes ; de l'autre auſſi ils ont tâché de l'imiter dans cette réunion, juſqu'à copier ſes caprices, ſes négligences, ſes fautes même & ſes oublis. Aucun endroit qu'on ait vu, n'a préparé à celui qu'on va voir ; & au ſortir de celui-ci, il faut s'attendre à une nouvelle ſurpriſe : mais ſurpriſe agréable, ſurpriſe ſatisfaiſante, ſurpriſe qui enchante d'autant plus délicieuſement, que l'art ſe cache, & ne laiſſe voir que la nature. Ainſi, quelque multipliées qu'y ſoient les pieces d'eau, & quelque fréquens qu'y ſoient les ruiſſeaux, ni la regle ni le cordeau n'en ont aligné les bords ; aucune préférence ne paroît en avoir déterminé la place ; & leurs rives, qu'ils dominent, & dont ils ſont dominés tour-à-tour, ſont tantôt baſſes, tantôt elevées ; ici hériſſées de rochers, là couvertes de ſable ; d'un côté menaçantes, de l'autre prêtes à céder, & par-tout bizarrement tortueuſes & entamées, comme dans les campagnes.

Or, pour en venir au point que nous avons en vue, & à quoi ce que nous venons d'indiquer devoit ſervir de préliminaire, le goût Chinois avoit etudié la nature avec trop d'intelligence & de ſagacité, pour ne pas obſerver que les arbriſſeaux, les fleurs, les plantes aquatiques & les herbes même les plus

ſauvages, etoient la vraie parure des eaux ; que ce ſeroit dévoiler la meſquinerie de l'art, que de les laiſſer ſans cette décoration intéreſſante de la belle nature. En conſéquence, il ne ſe réſerva que le ſoin de placer dans les eaux des jardins avec entente, d'y diſtribuer avec choix, d'y faire paroître avec plus d'eclat tout ce qu'on trouvoit en ce genre dans les campagnes. La lentille d'eau y eut ſa place comme les nénuphars, le glayeul comme l'iris, le roſeau comme la fleche, la preſle comme la châtaigne d'eau, le creſſon comme le fenouil ; la mouſſe même la plus vulgaire, ne fut pas oubliée. Or, tout cela a encore lieu aujourd'hui ; & à en juger par les jardins de l'Empereur, que nous avons vus à loiſir dans toutes les ſaiſons, nous n'héſiterons point à dire que la diſtribution en eſt ſi bien faite, & ſe concilie ſi naïvement avec tout le reſte, que les yeux ſont véritablement ſatisfaits, & ne cherchent plus rien. Notre France eſt prodigieuſement fertile en plantes aquatiques de toutes les eſpeces ; pourquoi ne profite-t-elle pas mieux des dons que la nature lui a prodigués ? A quoi tient-il que ce goût Chinois, qui eſt ſi ſage, ne prenne parmi nous, & ne nous faſſe trouver dans les eaux, comme à eux, une décoration pour nos jardins, & une moiſſon annuelle & ſans labeur pour nos Colons ? Que les plus prévenus, qui ſe récrient tant à la vue d'un jardin de plantes, ſongent au plaiſir qu'ils auroient de voir raſſemblées ſi agréablement tant de plantes que la culture a embellies. Viendra un tems, nous l'eſpérons, où l'on pourra ajouter que l'on porte au peuple des villes, ſelon la ſaiſon, les fleurs de ces plantes aquatiques, que leur facile culture fait donner comme pour rien. Mais, à propos de culture, nous en placerons ici la remarque, de peur de l'oublier.

Ce qu'on a écrit d'ici ſur les nénuphars (*) couleur de roſe

(*) *Voyez* Tome III de ce Recueil, pag. 437 *& ſuiv.*

& à fleurs doubles, les peintures qu'on en a envoyées, ont fait desirer en France de procurer à nos jardins la riante & magnifique décoration dont ils embelliſſent les eaux ; on en demande des graines. On en a déjà envoyé, & on en enverra annuellement ; nous nous propoſons de détailler de notre mieux ce qui peut aſſurer le ſuccès de ces envois. Comme nous parlons ici aux Phyſiciens & aux Naturaliſtes, cultivateurs également zélés, induſtrieux & intelligens, qu'on nous permette de nous expliquer à cœur ouvert, & de leur découvrir nos penſées avec notre candeur & notre franchiſe ordinaires. Nous eſpérons de leur equité qu'ils ne nous feront pas l'outrage de nous attribuer des prétentions, & prendront loyalement ce que nous dirons pour ce que nous le donnons ; & vu notre bonne volonté, pourront nous en ſavoir quelque gré. Voilà de quoi il s'agit.

Après des recherches convenables, & un examen ſuivi de textes & de témoignages, nous avons cru voir que les nénuphars n'ont commencé que ſous les *Han* à être des fleurs de décoration, ou même encore plus tard, c'eſt-à-dire, ſous les *Tſin*, dans le quatrieme ſiecle : nous pourrions en fournir des preuves, ſi un pareil ſujet méritoit des diſcuſſions. Quoique les nénuphars même aient eté célébrés par les Poëtes des Dynaſties précédentes, nous ne voyons guere que les vers de *Ouang-tchang* & de *Han-yu* de la Dynaſtie des *Tang*, où on les reconnoiſſe bien tels qu'on les voit aujourd'hui ; & pour rendre juſtice, en paſſant, à leur bon goût & à leur génie, ſans Dieux, ſans Déeſſes, ſansfictions, ſans inſpiration, & en ne faiſant que peindre d'après leurs regards & philoſopher d'après leur cœur, ils offrent des tableaux ſi gracieux & ſi parlans, ils accumulent des penſées ſi vraies & ſi lumineuſes, ils font entrevoir des principes & des moralités ſi pénétrans, qu'on croit leur avoir prêté ſes idées, & qu'on ne peut plus voir de nénuphars ſans ſe

rappeller les leurs. L'univers eſt le Parnaſſe des Poëtes Chinois; la belle nature & le ſentiment, leur Apollon & leurs Muſes; & leur poéſie y gagne, d'être toujours dans le vrai, de jouir de toute ſa liberté, & d'avoir un monde à elle dans le monde, parce qu'elle y voit & y montre tout dans le grand jour de cette ſageſſe antique, qui n'a qu'un même langage pour tous les hommes, & dit à chacun tout ce qu'il peut comprendre.

Mais puiſque l'Europe n'a pu faire cheminer aſſez ſa raiſon pour comprendre que ce que la croyance publique de la Grece & de Rome conſacroit, annobliſſoit & vivifioit dans leur poéſie, eſt fol, inſipide, & mort dans la ſienne, ou même ridicule & abſurde; il n'eſt pas encore tems de lui faire connoître la Chine par la partie de ſa littérature où elle trouveroit plus à admirer & à imiter. Le ſujet que nous traitons nous arrache ce mot.

C'eſt dans les Poëtes Chinois du premier ordre, qu'on trouve raconté avec plus de clarté, d'exactitude, de préciſion & de détail, ce qui etoit ſu de leur tems ſur les différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle. Quoi qu'il en ſoit des Poëtes & de leur témoignage, ſi les nénuphars ont eté ici durant tant de ſiecles une plante aquatique ordinaire; ſi les ſoins d'une culture méditée & attentive ont opéré le miracle de leur beauté; s'il faut encore les continuer, à bien des egards, pour la conſerver dans tout ſon eclat, à quoi tient-il qu'on n'eſſaie ce que pourroient ces ſoins ſur les nôtres? Peut-être ſeroit-ce le moyen le plus facile, le plus prompt & le plus ſûr de nous en procurer de beaux. Si l'on veut en faire l'eſſai, nous pouvons donner pour encouragement ce mot du Fleuriſte Chinois: *par-tout où l'on aura une terre baignée de bonnes eaux, on réuſſira.* Il ajoute enſuite: *par-tout l'on aura quelque eſpece ſinguliérement belle.*

Il s'agiroit de choiſir d'abord nos plus grands & nos plus beaux

nénuphars. Nous faisons cette remarque, parce que nous nous souvenons très-distinctement d'en avoir vu de blancs & de jaunes dans quelques étangs des Provinces du midi, qui avoient la grandeur des médiocres d'ici ; & que, soit qu'on veuille semer des graines ou planter des racines, il est hors de doute qu'il faut faire usage de ce que nous avons de mieux. Gare l'embarras de nos plus habiles Botanistes, Fleuristes & Naturalistes, si on leur demande où on doit les chercher.

Comme les vaisseaux de la Chine arrivent dans le grand eté, on sera encore à tems de faire des perquisitions dans les Provinces, & de commencer au printems suivant. Les nénuphars, au reste, demandent une grande chaleur, & craignent beaucoup le froid, lorsqu'ils ne sont pas abrités au fond de l'eau par une glace épaisse au moins d'un demi-pied. Il semble que les premiers essais seront plus sûrs dans les Provinces méridionales : nous oserions presque ajouter dans les endroits où ils réussissent déjà sans culture ; ce qui, après tout, indique des eaux, une terre & une exposition favorables. Avant d'y planter des racines, il ne s'agira que de les prendre sur un pied fort & vigoureux, de leur améliorer la terre avec des boues des rues, du fumier de brebis, du poil de cochon coupé bien menu, de la craie rouge, &, si l'on veut, un peu de soufre ; puis de les planter à la profondeur de quelques pouces, dans la position où elles etoient d'abord par rapport aux quatre points cardinaux. Il y en a qui creusent une fosse profonde de deux pieds sur la rive de l'etang qu'ils ont choisi, & mettent au fond une natte avant de la remplir de la terre qu'ils ont préparée. Le plus essentiel, c'est l'exposition de l'orient d'hiver, ou du midi ; c'est aussi l'administration ou direction de l'eau, qui ne doit d'abord que noyer la terre, & qu'il faut pouvoir faire monter à proportion que les feuilles des nénuphars montent & se multiplient, jusqu'à la

hauteur de deux pieds à deux pieds & demi. Si l'on veut tenter un ſemis, il faudra plus de ſoin; mais on pourra en obtenir plus aiſément ce qu'on cherche : du moins paroît-il que c'eſt par les ſemis que les Chinois ſont parvenus à ſe procurer leurs vingt-deux eſpeces de nénuphars, comme nos Fleuriſtes leurs plus belles tulipes, anémones & renoncules. Nous ajouterons encore, que c'eſt auſſi en y employant des ſoins ſubtils, etudiés, attentifs, continuels, induſtrieux & inquiets, juſqu'à la puérilité.

Les nénuphars, perdus autrefois dans les eaux pour la Chine, ſont devenus, par les ſoins des Fleuriſtes, une décoration de magnificence pour les jardins, un régal pour les tables des riches, un ſecours de ſubſiſtance pour le peuple, un remede précieux pour la Médecine, & un ſujet d'emulation pour la peinture & la ſculpture, la broderie & la tiſſeranderie; & leurs feuilles même, ſoit vertes ou ſéchées, ont été employées à un plus grand nombre d'uſages, à proportion que leur grandeur s'eſt accrue. Il eſt inutile d'en avertir, les nénuphars doubles, ou à mille feuilles, comme l'on dit ici, ne donnent point de graines; les ſemi-doubles ou à cent feuilles en donnent, & il faut les préférer, ſans négliger néanmoins celles des ſimples, qui ſont plus ſûrement fécondes. Pour les unes & les autres, il faut les choiſir ſur un pied vigoureux, leur laiſſer acquérir dans leur capſule toute la maturité qu'elles peuvent avoir, & préférer pour cela celles de l'automne. Il y en a qui les tirent de leurs capſules quand elles jauniſſent & s'ouvrent, puis les enterrent juſqu'au printems dans du ſable de riviere, ou dans de la vaſe d'etangs humides. D'autres les laiſſent dans leurs capſules, qu'ils ſuſpendent à faiſceaux dans un endroit où l'air circule & n'eſt jamais froid. Les nénuphars qui ſe ſement & croiſſent d'eux-mêmes dans les etangs & les ruiſſeaux, demandent bien des ſoins à l'homme pour ſe multiplier. La

terre doit être préparée comme nous l'avons indiqué pour les racines. Pour suppléer une chose par l'autre, on peut y faire entrer de la rapure de corne, du terreau de feuilles de nénuphar, de la laine hachée, &c. Nous trouvons que quelques Fleuristes mettent leurs graines sous la natte d'une poule qui couve, & les y laissent jusqu'à la fin de la couvée, qu'ils attendent pour les semer : que les nôtres voient ce que ce procédé a de plus que de la singularité.

Quant à rompre ou à ne pas rompre la coque des graines au moment de les semer, les deux pratiques ont leurs partisans. Ceux qui ne la rompent pas, font tremper leurs graines dans la même eau qui arrosera la terre qu'ils leur destinent. Les uns & les autres font leur semis au printems, & ont grand soin que la terre ne soit que bien humectée, & continuellement humectée. Mais quand leurs petits nénuphars commencent à poindre, ils les abreuvent doucement, & les traitent ensuite comme il a eté dit pour les racines. Si le semis est heureux & bien soigné, il donnera des fleurs la même année. Nous croyons pourtant devoir avertir qu'il y a des curieux qui font les leurs dans ces grands vases de grès, qu'on nomme jarres sur les vaisseaux, & dans lesquels on conserve l'eau douce, parce que, disent-ils, ils peuvent mieux les soigner à leur gré, & sont plus sûrs de les faire réussir : puissent les nôtres y trouver le même avantage ! mais qu'un moyen ne leur fasse pas négliger l'autre. Les lieux où nos nénuphars sauvages croissent plus grands & plus beaux, méritent attention. Ce signe de prédilection de la nature, est le plus favorable augure qu'on puisse desirer pour les cultivés. Les Chinois sont si attentifs & si réservés à cet egard, qu'au moins pour les cultures de curiosité & de goût, ils se bornent aux endroits que la nature a comme choisis, & se bornent dans ces endroits même, à l'espece particuliere de nénuphar qu'elle leur

a choisie. Ainsi, à *Gé-ho-eulh*, dont les eaux thermales procurent au Palais les premieres fleurs de nénuphar qu'on y voit, on s'est borné à l'espece qui y réussit. Que le nom d'eaux thermales, au reste, ne soit pas pris pour une indication de notre part; nous n'avons rien à dire à ce sujet, parce qu'en vérité nous ne savons rien : mais ce que nous savons bien, & croyons devoir dire, c'est que les nénuphars souffrent beaucoup des longues pluies, & plus encore des longues sécheresses, quoique plantés sous l'eau, croissans dans l'eau; & qu'on ne les empêche de se flétrir & de se sécher, qu'en rafraîchissant leurs feuilles & leurs fleurs, par une pluie d'arrosement avec l'eau même où ils croissent. Nous n'entrons point dans de plus longs détails sur l'essai que nous proposons, parce qu'outre que ce qui se pratique le plus heureusement à la Chine, peut ne pas convenir à nos climats, nous sommes persuadés que nos curieux & nos amateurs ont des connoissances trop étendues, trop analysées & trop pratiques, pour que tout ce qui peut réussir ne réussisse pas entre leurs mains. Nous augurons d'avance que leur industrie ne sera pas moins heureuse à colorer, à parfumer & à embellir les fleurs de nénuphars, qu'elle l'a eté pour tant d'autres. Mais leurs bons soins ne fissent-ils que procurer au peuple le secours de leurs graines & de leurs racines, ils en seroient bien dédommagés.

Les anciens avoient dit : *l'art peut égaler la nature, mais ce n'est qu'autant qu'il la supplée & l'imite.* Quand les traditions qui apprenoient le sens qu'ils attachoient à ces paroles, furent ou perdues, ou brouillées, l'ignorance publique, au lieu d'un principe d'agriculture, n'y vit qu'une absurdité. Les premieres lueurs des sciences apprirent trop à priser les Anciens, pour souscrire à ce jugement : mais sur ce point, comme sur tant d'autres, on se méprit sur les moyens, faute de distinguer le but.

On

On crut qu'il ne s'agiſſoit que des petits ſoins de parterre & de jardin ; & comme l'on réuſſit, à en être etonné, ſur les plantes curieuſes & ſur les herbes potageres, ſur les fleurs & les arbres à fruits, on ne s'aviſa pas même de ſoupçonner qu'il etoit ſurtout queſtion de la grande agriculture dans la doctrine des anciens, qu'on appliquoit ſi mal. Il etoit réſervé aux hommes publics, qui avoient leurs ſentimens, de bien prendre leurs penſées.

Après avoir examiné ce que fait la nature, pour fixer l'idée de l'*egaler*, ils etudierent ſes reſſources & ſes moyens pour apprendre en quoi, comment & juſqu'où on pouvoit la *ſuppléer* & l'*imiter* : puiſſent nos Agriculteurs s'exercer ſur le même ſujet ! la ſupériorité de leurs lumieres leur aſſurera celle du ſuccès. Nous nous bornerons à indiquer, que ſi l'on a deſſéché ici des marais, & conduit des eaux dans les champs ; porté de la terre de la plaine ſur la colline, & celle de la colline dans la plaine ; inondé quelques cantons pour quelque tems, & ôté toutes leurs eaux à d'autres, juſqu'à être brûlés par le ſoleil de la canicule ; ſi l'on a ouvert des chaînes de collines pour ménager une plus prompte circulation de l'air, ou bouché de petites gorges pour arrêter des torrens funeſtes ; ſi l'on a abattu tous les grands arbres d'un côté afin de faire pénétrer les rayons du ſoleil dans un fond trop enfoncé, & entrecoupé d'allées une plaine trop nue, pour y introduire l'ombre & le frais ; ſi l'on a dreſſé de longs côteaux en amphithéatres, pour y ménager des moiſſons, ou ſillonné une vallée en levées & en platte-bandes, pour y ménager des rivieres ; ſi l'on a imaginé tant de manieres de réunir ou de diviſer, de faire remonter ou deſcendre, de repouſſer ou d'appeller, de contenir ou de diſſiper les eaux de toutes les ſortes ; ſi l'on a enfin porté des jardins & des vergers au milieu des moiſſons, des pâturages, au milieu

des bois, des champs, au milieu des etangs, des chaînes de rochers, au milieu des eaux dormantes, & des masses de roseaux sur leurs bords ; ce n'a eté que pour *suppléer* ou *imiter* la nature, à la maniere des anciens, & pour l'*egaler* comme eux.

Il ne sera pas inutile d'observer que les petites industries & adresses, inventions & découvertes, ressources & combinaisons, qui avoient fait crier miracle dans les jardins, ont eté transportées en grand dans les campagnes, & y ont fait merveille quand on en a banni la puérilité & le systême ; témoins les engrais, devenus peu-à-peu si variés, si multipliés, si abondans, si faciles, si puissans & si bien combinés. Nous avons pris à tâche de raconter en détail dans notre Mémoire sur la culture des mûriers, par rapport aux vers à soie, comment les Chinois tirent parti des vuidanges de latrines pour en faire un engrais. En lisant cet article, & en opérant d'après la maniere que nous indiquons, on n'aura pas lieu, à ce que nous croyons, de rejetter la façon de faire la sorte d'engrais dont nous parlons. Nous oserions presque demander, vu la facilité qu'il y auroit de se le procurer, qu'on en fît quelque essai, en observant qu'étant très-chaud, il ne convient qu'aux terres froides & humides, dans lesquelles encore il ne faut le répandre qu'en petite quantité, à cause de sa force. Quant à la grande accusation de mauvaise odeur, dont bien des gens paroissent frappés, nous y avons répondu, en assurant qne les *galettes* de cet engrais, qu'on prépare ici pour les Provinces méridionales, ont une vraie odeur de violette : assertion plaisante, si l'on veut, ou même ridicule & incroyable, mais vraie, & que nous garantissons après nous en être convaincus, malgré nos longues incrédulités. Un Chymiste venu de Perse pour offrir ses services à l'Empereur *Kang-hi*, fut pris à une de ces galettes qu'on lui fit sentir à travers du *cha*, & convint qu'il n'en savoit pas assez pour préparer

une si douce odeur avec de la craie jaune & des excrémens de l'homme.

Puisque nous avons tant fait que de nous arrêter à l'engrais tiré des vuidanges de latrines, qu'on nous passe d'observer qu'il a procuré à *Pé-king*, & à presque toutes les villes de la Chine, d'avoir dans tous les quartiers, des lieux publics de commodité, qui sauvent les rues de la mal-propreté des allans & des venans, & de n'être pas dans l'infection des latrines, qu'on ne vuide que bien rarement.

Notre Médecine trouve à s'exercer dans nos villes sur bien des maladies qui sont inconnues dans les campagnes. Il n'est pas douteux que la sorte de vie qu'on y mene, les alimens dont on s'y nourrit, & sur-tout la maniere dont on les prépare & le tems auquel on les prend, ne doivent y contribuer beaucoup; mais nous sommes persuadés que plus on etudiera la nature de l'air & son action immédiate sur nos corps, plus on se convaincra que des rues etroites, mal percées, environnées de maisons très-hautes, presque toujours sales & puantes, doivent l'altérer & le corrompre; que les etages les plus elevés l'ont souvent plus que mal-sain; & que les lieux de commodité, si multipliés & si infectés, achevent d'y mettre ces levains de maladies & de mort, d'autant plus dangereux, que nos lits à rideaux enferment les infirmes avec le loup qui les devore. Que ceux qui s'etonneront de ces propos, songent combien de malades recouvrent la santé en allant respirer l'air de la campagne. Le séjour des champs est le séjour naturel de l'homme: aussi les Chinois des trois premieres Dynasties, comme les anciens Juifs & tous les peuples de la haute antiquité, avoient très-peu de villes; & quand les malheurs des tems les ont obligés à les multiplier & à les agrandir, leurs persuasions de tous les tems en ont fait choisir la position, elargir, percer

& aligner les rues ; bâtir, distribuer & séparer les maisons ; arranger, combiner & placer tellement les avenues, les edifices publics, les places, que tout y procurât & etendît la libre circulation de l'air. Nos Européens, qui ont remarqué que les maladies epidémiques & les pestes sont très-rares en Chine, si rares même, qu'elles y paroissent plus visiblement des fléaux du Ciel, & ne sont mises que sous ce nom dans ses annales : nos Européens, dis-je, n'ont pas observé que la maniere dont les villes sont bâties, doit y contribuer beaucoup. Que leur philosophie a de chemin à faire avant d'arriver au vrai point de vue de bien des choses, & de les voir comme les voyoit la bonne Antiquité ! Sans tant de machines, d'expériences & de systêmes, elle avoit compris que dans certaines maladies qui provenoient d'un air vicié, il falloit en introduire jusques dans les arteres & les veines, qui eût toute sa force ; & elle avoit trouvé le moyen de le faire, & si heureusement, que cette sorte de traitement passoit pour une des plus promptes & des plus sûres.

Quant aux engrais, que nous avons trop perdus de vue, les Chinois sont en possession depuis bien des siecles, de les tirer, comme nous, des végétaux, des fossiles & des animaux ; & leur théorie sur ce point nous paroît très-approfondie & très-pratique, soit sur leur préparation, soit sur la façon de les employer. Ils ne se contentent pas de déterminer la sorte d'engrais qui convient à chaque terre ; ils vont jusqu'à vouloir qu'on ait egard à ce qu'on a moissonné, & à ce qu'on veut semer ; au tems qui a précédé, & à celui qu'on a choisi. Car, selon que l'année a eté seche ou pluvieuse, selon qu'on choisit l'hiver, le printems, l'eté ou l'automne, il faut employer une sorte de fumier plutôt que l'autre. Nous n'osons rien dire sur l'espece d'arsenic dont on fait usage dans plusieurs Provinces pour vivifier le germe du grain, & le préserver des vers. Nous n'osons

en rien dire, n'ayant pas eté à portée de voir les choſes par nous-mêmes ; mais nous en enverrons des echantillons pour qu'on puiſſe l'examiner : non pas que nous ſongions le moins du monde à en inſinuer un pareil uſage, quand on en auroit aſſez en France pour cela, ce que nous ignorons. Toutefois, comme une choſe conduit à l'autre, il nous eſt venu en penſée que cela pourroit donner des vues, & occaſionner des recherches qui feroient découvrir un equivalent, ou même quelque choſe de mieux. Au reſte, les Chinois ont approfondi les diverſes manieres d'aider, ou plutôt de *ſuppléer* & d'*imiter* la nature, comme celle des engrais, pour la grande agriculture de toutes les Provinces, quelles qu'en ſoient les terres.

Le Brutus de la littérature Chinoiſe, craignant que l'Empereur *Tchin-tſou*, ou vulgairement *Yong-lo*, du nom des années de ſon regne, ne fût pas aſſez perſuadé que la proſpérité, la tranquillité & la gloire de ſon regne, dépendoient du plus ou du moins de zele & d'ardeur qu'il auroit pour pouſſer les penſées publiques vers ces grandes & ſi utiles connoiſſances, lui dit ſans détour : « votre eminente ſageſſe, Seigneur, ne s'y » méprendra jamais ſans doute. Comme pere de la grande fa» mille de l'Empire, procurer ſon bonheur, eſt la grande affaire » de toute votre vie ; & ce n'eſt que par l'agriculture que vous » pourrez y parvenir, puiſque c'eſt d'elle que dépend cette » heureuſe abondance, qui applanit tous les chemins du devoir, » délivre l'innocence de ſes plus dangereux ennemis, facilite » toutes les vertus, & met dans tous les ordres de l'Etat ce reſ» pect religieux pour le *Tien*, cette piété filiale de cœur, ce » patriotiſme de ſentiment, & cette bienfaiſance généreuſe, » qui firent des jours de joie & de félicité de tous les jours des » regnes à jamais chéris des *Yao*, des *Chun*, des *Yu*, des » *Tching-tang*, des *Ouen-ouang*, des *Vou-ouang*, & de tous

» les Empereurs qui marcherent ſur leurs traces. Mais l'agricul-
» ture, Seigneur, ne réuſſit dans ſes travaux qu'autant qu'elle
» eſt eclairée par des connoiſſances. Votre vil Sujet oſe ſup-
» plier humblement votre Majeſté de ſe convaincre par ſes
» propres conſidérations, que les connoiſſances ſi cheres, ſi
» précieuſes à la haute antiquité, & pouſſées ſi loin par ſes
» recherches, etoient comme perdues lorſque votre auguſte
» Aïeul monta ſur le trône, & nous délivra de la domination
» des Barbares. L'hiſtoire racontera avec admiration à nos
» derniers neveux, combien ſon puiſſant génie & ſa rare ſageſſe
» employerent de moyens pour les recouvrer; & il y réuſſit
» ſi heureuſement, que la reconnoiſſance publique a déjà gravé
» ſur le marbre, qu'il s'etoit ſurpaſſé lui-même, en joignant le
» glorieux ſurnom de Reſtaurateur de l'agriculture à celui de
» Reſtaurateur de la liberté. La Chine, aujourd'hui ſi riche &
» ſi puiſſante, que ſeroit-elle devenue en effet avec toute ſa
» liberté, ſi ce grand Prince, ebloui comme les Empereurs de la
» Dynaſtie des *Song*, par le vain eclat des ſciences de ſubti-
» lité, d'erudition, de curioſité, d'amuſement & d'orgueil,
» n'avoit tourné vers elle ſes empreſſemens & ſes prédilections?
» La Chine, retombée dans la molleſſe du luxe, & dans l'apa-
» thie du philoſophiſme, auroit eté inondée de Livres inutiles,
» de Lettrés diſcoureurs, & de Citoyens voluptueux; mais les
» campagnes ſeroient reſtées déſertes & incultes; les peuples,
» pauvres & opprimés, auroient plus craint de vivre que de
» mourir; le miniſtere, ſans eſpérance ni moyens, n'eût rien
» oſé entreprendre; l'infanterie ſe fût trouvée ſans officiers,
» & la cavalerie ſans ſoldats. Et vous, Seigneur, au lieu de
» voir les Nations, ou venir vous rendre hommage, ou fuir
» de loin devant vos armées, vous auriez eté réduit, malgré toute
» votre ſageſſe, votre héroïſme, votre amour pour la gloire,

» & à diſſimuler leurs outrages, & à craindre leurs plus petits » mécontentemens. Si le courage de votre Majeſté a rendu à » nos troupes leur antique valeur, juſqu'à les conduire de con- » quêtes en conquêtes, depuis les mers de l'Orient, juſqu'aux » déſerts les plus reculés du Nord & de l'Occident, c'eſt que » l'agriculture les avoit déjà rendus citoyens, rempliſſoit les » greniers & les tréſors, & fourniſſoit à toutes ſes entrepriſes. » Rendez-lui, Seigneur, tout ce que lui ont coûté les jours de » gloire & de paix dont nous jouiſſons. Elle réclame votre puiſ- » ſant génie; fixez ſes deſtinées, en etendant ſes domaines, » en multipliant ſes reſſources, en partageant ſes travaux, en » récompenſant ſes ſuccès, & ſur-tout en augmentant, en » epurant & en perfectionnant ſes connoiſſances les plus utiles » & les plus précieuſes, les plus eſtimables & les plus ſolides, » les plus ſages, enfin, & les plus belles dont vous puiſſiez enri- » chir notre ſiecle & tous ceux qui le ſuivront. La médiocrité ou » les vices des Empereurs ſans nom, auroient ôté tous ces mots » à mon pinceau, & toutes ces epithetes à l'*agriſophie*; c'eût » eté les outrager d'en faire uſage. Mais ayant l'honneur d'a- » dreſſer la parole au Prince le plus eclairé & le plus vertueux » de l'univers, votre vil Sujet confeſſe qu'il les emploie ſans » aſpirer même à ebaucher la haute idée que s'en eſt formée » votre Majeſté, lorſqu'elle l'a appellée *la grande ſcience du* » *Citoyen & du Prince.* Il n'eſt donné qu'aux ames d'un ordre » ſupérieur, de voir cette ſcience non-ſeulement comme la » ſeule qui intéreſſe véritablement la ſociété humaine, mais » encore comme la plus ſûre, la plus curieuſe, la plus ſatis- » faiſante & la plus inſtructive dont le Sage puiſſe s'occuper » pour ſe pénétrer de la grandeur infinie du *Tien*, & ſe déſa- » buſer de la vanité des penſées des hommes. Faites, Seigneur, » qu'elle devienne la ſcience de vos Sujets, comme elle eſt la

» vôtre. S'il faut des recherches pour consumer les inquiétudes
» de l'esprit humain, donner l'essor au génie, aiguiser la péné-
» tration, bercer les ennuis du savoir, suivre les changemens
» des siecles, augmenter les ressources publiques, & conserver
» aux grandes vérités tout leur eclat & toute leur lumiere, la
» profondeur & l'immensité de l'*agrisophie* suffisent à tout. La
» littérature même & la poésie, toujours affamées de nou-
» veautés, y en trouveront autant que les Anciens. Mais en
» quoi elle est admirable, & par où sans doute elle plaît sur-
» tout à votre Majesté, c'est que, de quelque maniere qu'elle
» s'occupe des travaux de la campagne, ou elle les eclaire de
» ses rayons & les enrichit sans cesse de ses découvertes, ou
» elle tourne vers eux les pensées publiques & les intéresse à
» tout ce qui les regarde, ou, comme a dit le plus sage Empe-
» reur des *Tang*, *elle ramene de par-tout à la doctrine des* King,
» *& en consacre l'autorité*, ou enfin elle en impose à la pré-
» somption & à la demi-science, qui ne peuvent tromper
» personne sur ce que tout le monde peut vérifier.

» Ici, Seigneur, permettez à votre vil Sujet de se prosterner
» aux pieds du trône où vous êtes assis, & de demander à votre
» Majesté, pour cette belle science, tous les livres anciens
» dont ont besoin les Mandarins pour diriger & faciliter les
» travaux des Colons, & le recueil tant desiré de ce qui se
» pratique dans chaque district. La tradition a perpétué dans
» l'un ce qu'elle a perdu dans l'autre; & le besoin a fait imagi-
» ner dans toutes les campagnes, des industries d'autant plus
» admirables qu'elles sont plus simples. La réunion de tant de
» connoissances enrichira sans doute chaque Province de celles
» des autres; mais ne fit-elle que fixer les grands principes, en-
» courager à des entrepriſes, faciliter des découvertes, & aider
» à former un corps de doctrine agraire pour tout l'Empire, la

Chine

» Chine a droit de l'eſpérer de la bienfaiſance de votre Ma-
» jeſté, qui ſeule peut diriger une ſi grande entrepriſe, par
» cette ſupériorité de vues & de diſcernement qui nous a rendu
» l'enſeignement des *King* dans toute ſa pureté. Peut-être même,
» Seigneur, en viendra-t-elle à vous demander que, pour faire
» croître vos bienfaits d'âge en âge, comme l'admiration des
» peuples, vous exigiez chaque année un récit détaillé & au-
» thentique de tout ce qui ſortira de l'ordre commun, dans
» quelque partie que ce ſoit de l'agriculture des plus petits diſ-
» tricts, afin que l'*agriſophie* s'aide de ce continuel ſecours, &
» en retire aſſez d'avantages pour qu'on ne puiſſe plus le lui
» refuſer.... Mais où va s'egarer le zele du dernier des Sujets
» de votre Majeſté, pour cette *grande ſcience du Citoyen* » ?

Ce dernier mot nous réveille nous-mêmes ſur la longueur de cette citation, que nous avons continuée par pure inadvertance. Nous en demandons pardon; & pour réparer un peu notre faute, nous en omettrons une ſeconde ſur les etonnemens du ſavoir, quand on lui raconte comment les Colons ſuppléent ou imitent la nature : par exemple, en piquant des melons avec une arête de poiſſon, pour les rendre doux & parfumés; en choiſiſſant, pour quelques arbres des Provinces méridionales, dans les Provinces du nord, l'expoſition où ils trouveront les premiers froids de l'automne, & les derniers du printems, comme celle qui peut mieux les conſerver. Mais qui ne ſait pas chez nous que dès qu'il s'agit d'agriculture, on trouve à s'étonner, à admirer dans les plus petites choſes, & qu'on ne réuſſit guere à les expliquer d'une façon ſatisfaiſante? Peut-être même n'eſt-ce qu'à force d'en être perſuadé, qu'on a négligé de l'etudier juſqu'à ces derniers tems, & qu'on en a abandonné la théorie & les principes à ceux qui etoient le moins en etat de les approfondir. Les faits néanmoins, les obſervations & les expériences

dont on peut s'eclairer, ſont certainement plus agréables à méditer, & d'une utilité plus encourageante, que les nouveautés les plus fêtées de la Phyſique ſyſtématique, & de l'Hiſtoire naturelle des pays etrangers : car pour celle de notre France, il eſt très-juſte de ne venir à elle que le plus tard qu'on pourra, comme l'on a fait pour ſon Hiſtoire civile & politique. Quoiqu'il en ſoit, voici encore un principe général pour ceux qui voudront l'examiner.

Le travail peut bien ſuppléer le terrein, mais le terrein ne ſauroit ſuppléer le travail ; c'eſt-à-dire, ſelon la Gloſe du Directoire des Mandarins, *dans tout ce qui demande les ſoins de la culture, il en eſt du travail comme de l'etude dans les ſciences des choſes & des faits, où l'eſprit ne ſupplée pas l'etude ; au lieu que l'etude ſupplée l'eſprit.* Il faut bien néanmoins que ce principe ait eté attaqué & combattu ; car nous trouvons des diatribes aſſez violentes contre les diſcoureurs qui ont prétendu que c'etoit calomnier l'Antiquité, que de le lui attribuer, & qu'il n'etoit pas ſoutenable. Il eſt admis aujourd'hui univerſellement, & ſemble mériter de l'être, par la façon dont on dit qu'il faut l'expliquer & l'entendre : en voici le précis.

Les beſoins de l'homme ſont immenſes & continuels. La terre y fournit, mais elle lui demande ſon travail. Or, ce travail etant limité par le tems & par ſa foibleſſe, c'eſt à ſa prudence à concilier toutes choſes. La premiere choſe qu'elle lui preſcrit, c'eſt de combiner tellement ſon entrepriſe dans ſon héritage, qu'il ſoit toujours en avance de tems & de forces pour les cas extraordinaires. Ainſi, dans la diſtribution qu'il en fait, après avoir conſidéré ce qui demande un travail preſque continuel, ce qui n'en exige que paſſagérement, ce qui ne veut que quelques ſoins annuels, ce qui ſe paſſe de ſecours pluſieurs années, & ce qui ſe contente d'un premier ſoin, il ſe trace un

plan : malheur à celui qui, séduit par une folle avidité, y néglige la grande & essentielle conciliation, qui, en lui procurant du tems & du travail pour tout, lui feroit tirer de son héritage tout ce qu'il peut produire.

L'*agrisophie* chinoise a ici bien des considérations à faire sur la proportion qu'on doit mettre entre les jardins, vergers, bois taillis, bois de haute-futaie, &c., selon le nombre des travailleurs, la Province où l'on est, les secours etrangers qu'on se procure : mais la nôtre n'a que faire de tout cela ; elle ne peut se méprendre sur son plan, qu'autant qu'elle négligera ses principes.

Quant à celui que nous examinons, ses Défenseurs, qui avoient à parler au peuple, ont prétendu lui en mettre la vérité sous les yeux, en lui faisant considérer que ce que peut le travail dans un jardin, il le peut aussi dans un champ ; & qu'il n'est pas moins insensé de prétendre gagner à cultiver un trop grand champ, qu'à cultiver un trop grand jardin, vu que le même travail renfermé dans un moindre espace, produit autant, & laisse les profits d'une autre destination pour le surplus du terrein. Cet exorde conduit à l'examen de la façon de penser de l'Antiquité ; & l'on démontre au mieux, d'après ce qu'on sait de la distribution qu'elle faisoit des terres, & de ce qu'il falloit que chaque famille tirât des siennes, que les Anciens etoient persuadés & voyoient continuellement que le travail agrandissoit les champs, & suppléoit le terrein. *Un arpent alors*, dit-on, *produisoit le triple d'aujourd'hui dans les mêmes endroits où l'on prétend avoir substitué la grande culture. Il faut donner le démenti à toute histoire, ou en convenir.*

Que nos Savans nous permettent de leur observer à cette occasion, que s'il en a eté de même en Occident, ce qui n'est pas sans vraisemblance, quelques-uns d'eux pourroient être

moins hardis à nier ce que racontent nos annales, de la fertilité de plusieurs de nos Provinces ; ou à soutenir que la terre a perdu sa premiere fécondité. L'*agrisophie* Chinoise observe très-bien que les engrais, le travail, & la culture de trois arpens, etant renfermés dans un seul, donnent nécessairement à la terre une force supérieure & continuelle. Les détails où elle entre à cet egard, sont aussi sensibles que concluans ; mais on les devine trop aisément pour nous y arrêter. Qui ne voit pas qu'il faut moins de grain, & qu'il leve mieux dans une terre préparée avec plus de soin ? Qui ne sent pas que des bleds sarclés & bêchés dans les premiers jours du printems, poussent avec plus de vigueur ? Qui ne s'attend pas à voir un champ arrosé dans la sécheresse, compter après *autant de gerbes que de pieds de froment*, comme chante le Poëte *Lu ?* Pour nous, ce qui nous a le plus frappés dans les observations des Chinois, c'est que qui ne cultive qu'un arpent au lieu de trois, n'est ni court de tems, ni accablé de travail dans la saison des labours, des semailles, &c. C'est aussi que le gros travail etant le moindre, & les petits soins de culture son grand moyen, il y est aidé par les personnes du sexe & les enfans ; ce qui ne sauroit avoir lieu dans *la grande culture*, pour nous servir de l'expression ironique des Lettrés Chinois. Si on trouve à répondre, en Europe, à leurs raisons, on n'y aura rien à repliquer aux preuves de fait qu'ils citent & font très-bien valoir. Il ne faut, selon eux, que comparer Province à Province, champ à champ. Ceux des paysans propriétaires sont d'une fertilité etonnante, au prix de ceux des grands terreins : c'est par-là qu'un Viceroi de Province expliqua au grand *Kang-hi*, comment un de ses Eunuques tiroit beaucoup plus, sans comparaison, d'un petit champ, que sa Majesté ne tiroit des terres qu'elle avoit dans le même district ; & que ce Prince entra dans le grand projet

d'abandonner au peuple le plus qu'il pourroit de ſes domaines, afin qu'ils produiſiſſent davantage pour l'Etat; de remettre entre les mains des Lettrés & des Gens de guerre, les terres Littéraires & Militaires, dont la régie etoit confiée aux Tribunaux, pour leur en diſtribuer le revenu; & de veiller avec un ſoin continuel à l'obſervation de la loi qui limite les poſſeſſions des particuliers. Si l'agriculture eſt ſi floriſſante à la Chine, c'eſt ſur-tout parce que le Miniſtere s'en eſt fait un objet capital, & a pris les choſes de haut, à ſa maniere. Car, outre les trois articles propoſés à *Kang-hi*, qui ont eu lieu, il eſt venu à bout de faire paſſer aux Colons la propriété de toutes les terres, le plus qu'il a pu; il en a multiplié les diviſions; il a exigé des dénombremens de Colons, en vertu deſquels leurs enfans ſe doivent à la charrue, ſous peine de perdre leur part de l'héritage; il a etabli dans chaque village des Chefs d'agriculture; il a défendu les ſous-ventes, par leſquelles le vrai cultivateur ne recueilloit preſque rien de ſon travail; il a pris des meſures pour que les impôts & les mauvaiſes années tombaſſent plus ſur le propriétaire que ſur le fermier qui travaille; il a mis en exécution la loi par laquelle il peut donner un maître à toute terre trois ans en friche, &c.

La maturité & le grand ſens du Miniſtere Chinois, ſe ſont eclairés du Syſtême agraire des Anciens, & de l'Hiſtoire de chaque Dynaſtie. Cette double lumiere lui a fait voir clairement que tout ce qui attache le Colon à ſon etat, eſt au profit de l'agriculture, c'eſt-à-dire, du bien public; & qu'il n'y ſauroit jamais être attaché s'il n'eſt pas propriétaire: ſur-tout ſi les prélevés ſur le fruit de ſes ſueurs & labeurs ſont tels, qu'il n'ait pas travaillé pour ſoi & les ſiens. Puiſque nous en avons tant dit, ce mot ne ſera pas de trop. Cette double lumiere lui a perſuadé auſſi, que de toutes les dépenſes du Gouvernement, les

plus utiles à faire, & les plus dangereuſes à négliger, etoient celles qui maintenoient, augmentoient, facilitoient les travaux agraires ; & que plus les autres ordres de Citoyens ſont portés à mépriſer les Colons, plus il doit ſe faire un objet de témoigner & de procurer à ceux-ci de la conſidération, par la maniere de traiter & de faire traiter toutes leurs affaires. Les Gazettes ſont pleines de placets des grands Mandarins des Provinces, de requêtes des Tribunaux, de délibérations du Conſeil, d'ordres de l'Empereur, pour une levée entamée, pour une pluie propice, pour un village dans la diſette, pour un payſan vexé, &c. ; & elles ne diroient rien en mille ans des brochures du jour, des inventions de mode. Auſſi le payſan Chinois, quoique modeſte & humble même, ne rougit point de ſa condition vis-à-vis de perſonne, & n'a que du mépris pour qui ne le traite pas avec honnêteté. Il parle en Citoyen ; & la grande penſée qu'il eſt le premier ſoutien de l'Etat, lui inſpire une nobleſſe & une généroſité de ſentimens qu'il porte dans ſa conduite. Si nous avions à chercher la bienfaiſance, la généroſité, la haute probité des premiers tems, nous irions au village.

Nous venons de lire dans le moment les réflexions d'un bon Lettré, ſur le canal que fit creuſer l'Empereur *Yang-ty*, pour un voyage de plaiſir. Nos gens de Lettres, les moins citoyens, ſouſcriroient de tout leur cœur à ce que le zele du bien public fait dire à ce ſage Chinois, ſur la gloire de bienfaiſance qu'auroit acquiſe le Monarque, s'il eût employé pour l'agriculture, les troupes & les tréſors qui lui procurerent le vain plaiſir d'un voyage que l'hiſtoire a flétri de mille noms odieux. Mais ſi nos gens de Lettres y regardoient d'un peu près, ils trouveroient peut-être que la plupart de leurs recherches, compoſitions & ouvrages ſur l'eau, ſont des canaux à la *Yang-ty*.

Combien d'eux se seroient acquis un grand nom, si le patriotisme avoit eu plus de part à leurs recherches sur l'eau, & tourné leurs pensées vers les secours qu'en pouvoit & devoit tirer notre agriculture ! On composeroit une grande bibliotheque de ce que les Savans ont ecrit sur le cours des anciennes rivieres, leurs histoires, &c.; les Naturalistes, sur les curiosités & les singularités des eaux des différentes parties du monde; les Physiciens, sur la nature, l'essence, la fluidité, la pesanteur de l'eau; les Chymistes, sur ce que le feu y montre : & l'*Agrisophie* auroit beau les feuilleter, elle n'y trouveroit rien, ou presque rien, sur la maniere de tirer parti des rivieres & des eaux de notre France, pour procurer, faciliter, assurer, augmenter les succès de l'agriculture. Pour comble de malheur, les pensées publiques ne savent pas voir plus qu'on ne leur montre; & sont si remplies de préjugés & de préventions, que ce sera peut-être les offenser, de tâcher de faire entrevoir à notre France que ses eaux pourroient aussi-bien fertiliser les campagnes, que celles de la Chine.

Lorsque le célebre *Ko-lin* eut ouvert divers canaux, & introduit le *Tchang* & le *Kié* dans les campagnes, le peuple, qui voyoit croître & multiplier ses moissons, chantoit d'un soleil à l'autre : *Vive d'avoir un Sage pour Mandarin.* Ko-lin *a fait entrer le* Tchang *&* le Kié *dans nos plaines; leurs eaux y serpentent en mille manieres; nos maïs & nos millets ne sont plus dévorés par la sécheresse; chaque année remplira les greniers de grain, & toutes les bouches de son nom.* Ou nous nous trompons bien, ou une pareille chanson est aussi glorieuse qu'un buste de marbre. *Ko-lin* avoit examiné en Physicien & en Naturaliste intelligent, le plan d'agriculture des Anciens. Les préjugés & l'ignorance de son siecle n'en imposerent point à sa pénétration, & n'intimiderent point son courage. Persuadé qu'il etoit de leur grand

principe, qu'*une terre bien arroſée peut reſter inculte, mais qu'elle ne ſauroit être ſtérile*, il riſqua ſa fortune pour procurer le bien public, propoſa ſon projet à l'Empereur, & oſa lui dire, dans ſon placet : *ouvrir aux eaux l'entrée des champs, eſt le moyen le plus prompt & le plus ſûr d'enrichir l'Empire ; & dans le choix, il ſeroit peut-être plus avantageux de procurer aux campagnes le ſecours de leurs arroſemens, que de les défendre contre les ravages de leurs inondations.*

Les ſuccès de ſes premieres entrepriſes ramenerent ſans effort les penſées publiques à la théorie & à la pratique des Anciens. Une nouvelle entrepriſe engagea à une autre. Tous les bons Mandarins ſe porterent avec ardeur à procurer à leurs diſtricts le ſecours antique des grands & des petits canaux, qui conduiſoient des eaux dans toutes les plaines, & les y diviſoient en un nombre infini de rameaux. La fertilité des terres arroſées dédommagea, dès les premieres moiſſons, de tous les travaux qu'on avoit entrepris ; & l'ignorance, qui avoit murmuré de ce qu'on enlevoit des terres à la charrue & ſurchargeoit le Colon d'une nouvelle fatigue, fut forcé de reconnoître que le ſecours ménagé contre la ſéchereſſe, en etoit un auſſi contre les grandes pluies & les ravages de leurs inondations.

Si jamais l'hiſtoire des entrepriſes agraires, (auſſi inſtructive, auſſi curieuſe, auſſi agréable, & certainement plus utile à la ſociété que celle des dévaſtations militaires & des oiſivetés littéraires), trouve entrée dans nos Bibliotheques, celle de la Chine, qu'on a fait entrer dans les annales de chaque Dynaſtie, révélera à l'Europe que les plus heureuſes & les plus durables, ont eté celles qui ont introduit les eaux dans les campagnes, & rendu à toutes les Provinces leur ancienne fertilité, en leur rendant leur ancienne maniere d'être cultivées.

Ici nous devons des explications & des eclairciſſemens à ceux qui

qui n'ont pas eu occaſion de ſe mettre au fait de l'agriculture Chinoiſe. Pluſieurs, à qui on n'a jamais parlé que de ſes riz, & qui ſavent que le grain demande des arroſemens continuels, & ne croît jamais mieux que dans l'eau, ſeront portés à croire que ſi on a entrecoupé les campagnes de tant de canaux, c'eſt uniquement pour ſe prêter au beſoin de cette ſorte de culture. Il faut convenir en effet qu'ils ont procuré le moyen d'avoir des riz dans bien des endroits où l'on etoit obligé d'y renoncer; mais comme les terres baſſes, enfoncées & marécageuſes, ſont celles qui leur conviennent ſpécialement, & les ſeules où ils réuſſiſſent pleinement, à chaque ſaiſon & dans toutes les Provinces, il eſt certain qu'ils ne ſont entrés que fort acceſſoirement dans le grand projet des canaux. On y a eu ſur-tout en vue les fromens, les maïs, & les autres grains qu'on cultive d'un bout de l'Empire à l'autre, parce que les canaux ont le double effet de deſſécher les terres trop humides, & d'arroſer celles qui ſont trop ſeches : ſecours eſſentiel dans un pays où l'on eſt continuellement expoſé à des pluies trop abondantes, ou à de longues ſéchereſſes; & qui, dans les meilleures années, donne aux campagnes une double fertilité. Ce dernier mot n'etonnera pas les gens de Lettres qui ont lu les ouvrages des Anciens, & etudié avec quelque attention ce qui avoit rendu ſi fertiles les côtes d'Afrique, les iſles de la Méditerranée, l'Egypte, l'Aſie occidentale, toutes les belles contrées de l'Europe qui en ſont voiſines, & les autres où les Romains avoient pris à tâche de rendre l'agriculture floriſſante. Mais peut-être ſeroit-il digne de leur patriotiſme & de leur zele pour le bien de la ſociété, de raſſurer un certain public contre ſes défiances de la pratique Chinoiſe, par des ſouvenirs & des exemples d'autant plus touchans, qu'ils ont eté plus oubliés. D'ailleurs, un objet de cette importance demande bien des conſidérations;

& quand la ſatyre a dit chez l'etranger : *le François prend des modes de toutes mains ; il ne délibere que ſur ce qui eſt utile :* ſa prétendue plaiſanterie ne fait pas honneur au bon ſens dont elle ſe pique, puiſque les mépriſes n'ont pas lieu, à proprement parler, dans tout ce qui n'eſt que mode ; au lieu qu'il n'en eſt pas ainſi de tout ce qui touche ou intéreſſe le bien public.

Comme nos Provinces méridionales ſont plus expoſées aux grandes ſéchereſſes, peut-être ſeroit-ce par elles qu'on pourroit eſſayer, à moins de riſques, ſi la pratique des canaux agraires auroit les mêmes ſuccès dans notre France qu'à la Chine, & ſi le ſecours des arroſemens y donneroit aux fromens & aux autres grains, cette vigueur, cette force & cette fertilité qui ont fait croître ici les moiſſons comme la population. La Phyſique chinoiſe ſoutient à outrance que l'eau eſt le premier engrais de la terre, le ſeul dont elle ne puiſſe pas ſe paſſer, le véhicule le plus commode de tous les autres, & leur ſupplément continuel, lorſqu'on ſait en faire uſage. Il ne tiendroit qu'à la nôtre de s'en aſſurer, du moins pour les prairies & les pâturages, que l'on dit ici ne pouvoir ſe paſſer de beaucoup de canaux : dans les lieux bas, pour que les herbes ſentent moins, ou plutôt ne ſentent plus le marécage ; dans les lieux plus ſecs, pour qu'elles ſoient mieux nourries, plus nourriſſantes & plus ſaines ; & afin auſſi qu'elles ſoient plus abondantes dans les uns & dans les autres. Quoi qu'il en ſoit des opinions & des raiſonnemens de la Phyſique, à s'en rapporter à la dépoſition, au témoignage & à la vérification des faits & d'une longue expérience, il eſt hors de doute que, toutes choſes egales, une terre à bled entrecoupée de canaux qui y entretiennent une continuelle humidité & y facilitent les arroſemens dans les jours de ſéchereſſe & de chaleur, ne ſoit une terre infiniment plus fertile dans les Provinces du Nord comme dans les

méridionales ; ce qui porte à croire que la bienfaiſance de l'eau eſt une bienfaiſance générale & ſans exception : mais comment le perſuader ?

Ici nous devons des aveux à ceux qui s'intéreſſent aux progrès de notre agriculture. Qu'ils ne ſe flattent pas que la pureté de leurs vues & la droiture de leurs intentions, en impoſent aiſément aux préjugés, à l'ignorance, à l'opiniâtreté, & aux travers de la multitude, ou même de ceux qui ſe piquent de penſer & de réfléchir. Les canaux agraires pourroient n'être pas auſſi avantageux en France qu'ici, où les climats & les terres ſont en effet très-différens ; mais duſſent-ils l'être également, les idées publiques ſuivront leur marche ordinaire. Ce qui devroit les raſſurer, leur donnera l'alarme ; ce qui devroit les eclairer, les remplira de fauſſes perſuaſions ; ce qui devroit les faire rougir de leur ſervitude, la leur rendra chere & précieuſe : la conviction même des faits ne les fera plier que peu-à-peu, & il ne faut attendre que du tems les progrès de lumiere & de clarté qui les rameneront au vrai. Ceux qui aiment à philoſopher ſur l'Hiſtoire, trouveront peu de ſujets qui prêtent autant aux réflexions utiles, que ce qui s'eſt paſſé ici à l'occaſion des canaux agraires, tant approuvés, recommandés & autoriſés par l'Antiquité, qui eſt ſi reſpectée. Les ancêtres de ceux qui ont ſenti l'utilité des canaux agraires, juſqu'à tâcher de ſuppléer à leurs arroſemens, par l'eau qu'ils tirent des puits ou qu'ils font monter des rivieres à force de bras, étoient ſi prévenus contre cette grande entrepriſe, que, comme l'a remarqué un célebre Lettré, « les *Vou-ty*, les *Yang-ty*, » & les autres Empereurs qui accablerent les peuples d'impôts » & de travaux, pour exécuter les projets cruels de leur folle & » ruineuſe magnificence, n'exciterent jamais tant de clameurs » que les *Ouen-ty*, les *Kao-tſong*, les *Gin-tſong*, lorſqu'ils

» entreprirent les canaux agraires ; & n'eurent jamais beſoin » des mêmes ſoins, précautions & ménagemens pour ne pas » expoſer leur autorité. Les Poëtes même, qui firent parler » la ſatyre avec tant d'audace & d'inſolence contre ceux-ci, » n'avoient que des louanges & des eloges à donner aux pré- » miers ».

Cette conduite des Poëtes eſt dans leur caractere, elle n'etonne pas. Pour celle des peuples, on l'explique ici en diſant qu'ils ne regardent les perſécutions & les tyrannies de luxe, que comme des orages paſſagers ; au lieu que les entrepriſes des canaux agraires, dont ils ne ſentent pas l'utilité, les rempliſſent de craintes pour l'avenir, en ce qu'ils entraînent des travaux, des embarras, de nouvelles polices, dont ils ſe laiſſent trop effrayer.

« Comme l'on ne ſauroit exiger de la multitude une péné- » tration dont elle n'eſt pas capable, la politique paternelle » des Empereurs, dit *Lu-tchi*, pouſſa les ménagemens juſqu'à » faire toutes les dépenſes des premiers canaux agraires, dont » elle eut l'attention encore de ne riſquer l'eſſai que dans les » terres du domaine & dans les champs en friche. Mais ce » qu'elle avoit prévu arriva. La multitude s'accoutuma à croire » ce qu'elle voyoit : car, comme l'on avoit eu la ſageſſe de » vendre au peuple les terres en friche que les canaux avoient » fertiliſées, afin qu'en les cultivant ſoi-même, il vît les choſes » de ſes propres yeux & s'aſſurât à ſon aiſe de l'utilité des » arroſemens pour les bleds, tous les doutes, toutes les crain- » tes, & toutes les ténebres de l'ignorance ſe diſſiperent peu-à- » peu. Les particuliers ſe mirent à entreprendre pour eux-mê- » mes ce qu'ils avoient condamné avec amertume dans l'Em- » pereur. On embraſſa dans toutes les Provinces un moyen » de fertiliſation, qui réuſſiſſoit dans toutes egalement. Les

» Communautés, les Villages & les Diſtricts entiers, imploroient » la protection du Gouvernement pour combiner des canaux, » dont le ſeul projet auroit pu occaſionner des emeutes & des » révoltes quelques années auparavant ».

La Philoſophie chinoiſe en a fait la réflexion à découvert dans les entrepriſes de faſte, de luxe, & d'une folle magnificence. On eſt peu délicat ſur le choix des moyens, ou plutôt il n'y entre aucun choix. Tout ce qui en peut procurer l'exécution, eſt bien accueilli; plus elles ſont ruineuſes & funeſtes pour les peuples, moins on ſe met en peine, ce ſemble, de les ménager. On a oſé faire une gloire à quelques Empereurs, des larmes & du ſang que les leurs avoient coûté. Dans les entrepriſes, au contraire, de patriotiſme & de bienfaiſance, tout doit être digne de la tendreſſe du pere commun qui les commande; & ſi elles l'expoſent à des improbations, à des mécontentemens, à des murmures, & même à des ſatyres, il n'a pas à ſe reprocher d'avoir omis les attentions & les lenteurs que la ſageſſe doit à la multitude, & qui ſeules peuvent lui ouvrir les yeux. Auſſi, quand le moment en eſt venu, quelles louanges, quels applaudiſſemens, quelles bénédictions commencent pour ne plus finir!

« Dans l'entrepriſe des canaux agraires, dit encore *Lu-tchi*, » ces attentions & ces lenteurs procurerent le moyen de médi- » ter & de préparer à loiſir toutes les nouvelles Ordonnances, » ſoit d'adminiſtration, ſoit de police, qu'il falloit publier. Car, » hélas! les mœurs, les uſages & le gouvernement, avoient » trop changé, pour faire revivre les ſaintes loix de *Tching-tang* » & de *Tcheou-cong* ».

Les Lettrés Chinois trouvent toujours à admirer dans l'Antiquité, & n'en parlent jamais qu'avec attendriſſement. La Religion eſt une Religion d'innocence, de juſtice & de bonté, &

l'ame de tous ſes projets. La République de Platon eſt un délire & une ineptie, au prix de ce qu'elle avoit exécuté ici. Les amateurs des conditions oiſeuſes & paraſites, où l'on jouit des travaux des Citoyens de tous les ordres, & où l'on ne fait rien pour la ſociété ; les apôtres des arts futiles, de luxe & d'agrément, qui ſurchargent la commune des beſoins factices qu'ils créent pour les grands & les riches ; les admirateurs emphatiques des inutilités ſcientifiques & littéraires, qui nourriſſent la folle intempérance du ſavoir, & affoibliſſent la grande ſcience de la Religion & de la Morale ; & tous ceux pour qui le grand mot d'*humanité* n'eſt qu'un dire ſimulé de philoſophiſme, de charlatanerie & de mode, ne lui pardonneroient point ſûrement d'avoir mis tant de ſimplicité dans les mœurs publiques d'une grande nation, & d'avoir fait ſon grand objet de l'agriculture. Mais les cœurs bien faits, les ames nobles & ſenſibles, les eſprits pénétrans, & les génies ſupérieurs, admireroient avec raviſſement que ſa ſageſſe eût tellement banni l'oiſiveté & l'indigence, le vice & l'ignorance, que tout l'Empire fût une grande famille, où chacun, attaché à ſes devoirs, jouiſſoit en paix des douceurs de la vie.

Pour nous, à qui on ne pardonneroit pas de faire obſerver qu'elle a réfuté, il y a près de trois mille ans, ce qu'on a débité de nos jours contre la République des Juifs ; ni peut-être même de réclamer pour elle le regne de S. Louis, & les projets de Henri IV & de Louis XIV : nous nous bornerons à obſerver que ſes canaux agraires, faits ſur un plan général & combiné, n'ont été rétablis qu'à moitié dans les anciennes Provinces du *Chen-ſi*, du *Chan-ſi* & du *Ho-nan* ; & n'ont eté imités que fort imparfaitement dans le *Kiang-nan*, le *Tché-kiang*, & les autres Provinces méridionales que les Empereurs ont conquiſes peu-à-peu à la grande agriculture.

Dans l'antiquité, il y avoit des canaux de quatre pieds de largeur & de profondeur, qui aboutiſſoient à ceux qui en avoient huit ; & ceux-ci communiquoient aux grands qui en avoient vingt. Par-là, preſque toutes les importations & exportations des champs ſe faiſoient avec des nacelles. Outre cela, comme ils avoient tous leurs ecluſes pour faire monter ou deſcendre les eaux à ſouhait, ſelon la ſaiſon & les beſoins des champs, leurs eaux etoient pour les moiſſons tout ce que vouloient les laboureurs.

Mais il n'eſt pas encore tems de préſenter à notre France ces grands objets ; ſes idées ſur l'agriculture ne ſont ni aſſez ſérieuſes, ni aſſez fixes & aſſez approfondies, pour les voir dans leur vrai point de vue. L'inconſtance & la frivolité d'un certain public, ont encore bien des modes, des babioles & des inutilités à accueillir & à rejetter, avant de permettre à la nation de connoître ſes vrais intérêts, & de s'en occuper. Cependant, comme l'on pourroit avoir entendu parler du *labourage par le feu*, de l'*inondation d'amendement*, & du *fumier d'eau* des anciens Chinois, nous obſerverons, pour les curieux, que le *labourage par le feu* conſiſtoit à réduire en cendres, par un feu allumé ſous le vent, les etoubles & les herbes ſeches de toutes les eſpeces dont on avoit couvert un champ, puis à y introduire de l'eau, & à l'inonder tandis que la terre etoit encore chaude. Dans l'*inondation d'amendement*, dès que la moiſſon etoit finie, on inondoit le champ avec ſes etoubles, & on le laiſſoit ſous l'eau juſqu'au printems ſuivant, ou même une année entiere. Quant au *fumier d'eau*, il conſiſtoit à faire paſſer l'eau des arroſemens pour les labours, dans une foſſe où l'on délayoit, ſelon le beſoin, de la terre graſſe, du ſable fin, de la chaux, de la boue, du terreau, &c., ou bien à travers un tas de fumier quelconque ; ou même à l'arrêter dans des eſpeces de mares

pour l'y faire corrompre. Il y avoit peut-être bien de l'ignorance dans tous ces procédés, ainsi que dans l'idée que certaines eaux etoient admirables pour les fromens, d'autres pour les mils, &c.; car, que pouvoit-on savoir il y a vingt-cinq à trente siecles ? Pour aujourd'hui, on sait, en vérité, par trop.

Dans la géographie particuliere de la province du *Chen-si*, par exemple, on a décrit en plus de soixante-cinq feuillets, district par district, ses trois cens cinquante grands canaux agraires, sans parler encore des rivieres & ruisseaux, lacs & etangs, dont on tire parti pour l'agriculture; & MM. les Lettrés ont commencé gravement ce morceau par dire : *les canaux & conduits d'arrosement pour les campagnes, sont d'une utilité trop reconnue pour nous y arrêter; mais plus il a fallu de travaux pour qu'ils pussent epuiser la fécondité de l'eau & fertiliser tant de terres, plus nous devons encourager leur entretien par le tableau du bon etat dans lequel ils sont, & dans lequel nous devons les laisser à nos descendans. Si on venoit à négliger ce grand soin, que deviendroient dans peu ces belles campagnes, dont les inépuisables moissons, &c.* Du reste, les géographies de toutes les Provinces, celles même des plus petits districts, font un article à part des canaux agraires; & ce savoir rustique a tellement pris, qu'un Lettré doit posséder l'histoire de ceux de son canton; un Mandarin connoître à fond ceux de son district; un Vice-Roi avoir présent tout ce qui concerne les digues & les levées, les aqueducs & les ecluses, l'etat actuel & passé de ceux de tous les pays qu'il gouverne. La Cour elle-même a donné dans ce goût: Tous les Mandarins du Conseil sont plus en etat de raisonner sur les moindres canaux, que nos Savans sur des médailles peu importantes; nos Naturalistes sur des coquillages, des insectes ou des plantes des pays etrangers. La mode

mode a tellement prévalu, qu'il faut rendre compte chaque année de ce qui eſt ſurvenu de nouveau, de ce qu'on a fait, & de ce qu'on ſe propoſe de faire dans ceux des plus petits diſtricts, & en préſenter des plans détaillés à l'Empereur.

L'immenſité des affaires de l'Empire nous a empêché longtems de croire qu'un ſi grand Prince pût donner quelque attention à des objets ſi minces; mais les devis de quelques-uns de ces plans, qui nous ſont tombés entre les mains avec leurs notes, obſervations & explications ſuccinctes, ont pleinement diſſipé nos défiances. Après tout, des plans de cette eſpece ſont ſi variés, ſi curieux, & ſi intéreſſans, qu'un Souverain peut encore plus s'en amuſer, que des plus brillantes peintures. D'ailleurs, comme l'on préſente à l'Empereur ce que chaque contrée produit de meilleur, il eſt fort naturel qu'il veuille la connoître.

Mais à propos de ces ſortes de productions, qu'on n'a peut-être pas aſſez etudiées chez nous, ni vues avec les yeux du ſavoir & de la réflexion, elles ont fait dire ici à la haute Antiquité, que *les prédilections de la Nature ſont egalement au-deſſus de l'induſtrie & du travail :* mot plein de ſens, dont l'agriſophie s'eſt fait un principe, & dont elle a tiré bien des conſéquences. La premiere & celle qui mérite plus d'attention, c'eſt que le Gouvernement devoit au bien public, de maintenir dans chaque lieu la culture de ce qui y réuſſit d'une maniere ſupérieure. *Le public y gagne*, dit *Li-pé*, *d'avoir des choſes plus ſaines, plus belles à voir, & d'un meilleur goût, que la Nature ſemble avoir pris à tâche de diſtinguer, & pour leſquelles on diroit qu'elle a affecté de s'envelopper de ſes ſecrets. D'un autre côté, dans ces lieux ainſi favoriſés, le Colon cultive à ſon grand avantage ce qu'ils peuvent produire de meilleur. Ainſi les exemptions accordées à* Hoai-lai, *ont conſervé & augmenté dans ce*

district, la plus fructueuse culture qu'on y pût faire, & assuré annuellement à la Capitale une grande abondance de beaux raisins, qu'on conserve à souhait jusqu'en eté.

Quant aux tentatives qu'on a tant multipliées pour obtenir de l'industrie, des soins les plus etudiés & des artifices de toutes les especes, ce que la prédilection de la Nature fait produire à quelques terres comme d'elles-mêmes, l'Agrisophie en a conclu que l'esprit humain devoit être guéri de ses prétentions d'intelligence & de pénétration, convenir de sa foiblesse, & borner ses empressemens à ce que la Nature lui révele ou semble avoir abandonné à ses recherches.

Ce n'est pas ici le lieu d'appuyer sur ces grandes vérités que plusieurs Lettrés ont mises dans un si beau jour, & dont ils ont pousſé si loin les conséquences; mais nous sommes persuadés qu'on ecoutera avec plaisir en Europe, un Sage qui, comme *Ki-ling*, se borneroit à raconter des faits. Quand il donne, par exemple, l'histoire des grenades du Palais, & détaille comment les Cultivateurs qui hâtoient, retardoient, coloroient & métamorphosoient à leur gré tant de fleurs, avoient epuisé toutes les ressources de leur génie sans pouvoir leur procurer une saveur comparable à celle des grenades d'un village dont les arbres etoient abandonnés à eux-mêmes; plus il montre de soins, de précautions, de dépenses, &c., plus les esprits les plus tardifs sont en avance de réflexions, & voient, ce semble, au-delà de tout ce qu'on pourroit leur montrer sur l'entiere & absolue impuissance de l'homme pour atteindre ce que la Nature s'est comme réservé. Pour son histoire des concombres & melons d'eau, des herbages & des légumes, des fruits & des racines, qui a tant désabusé ici de l'envie de vouloir cultiver par-tout ce qui croît par-tout; toute edifiante qu'elle est par les rayons de la Providence qui jailliſſent des changemens qu'elle y mon-

tre ſelon qu'on va vers le nord ou le midi, peu de gens la goûteroient, ou même la liroient ſans prendre feu.

Il eſt encore trop tôt pour dire, d'après cette hiſtoire, que les prunes qui viennent aiſément & très-belles dans certains pays, y ſont trop mal-ſaines, pour que cela n'indique pas un déſaveu de la Nature; & que ſi elle en vouloit, elle les modifieroit progreſſivement comme le vin, ſelon qu'on avance des Canaries dans le Nord. Tout ce qui croît dans un pays, y eſt accueilli & bien venu de la plupart des hommes. Ce n'eſt que peu-à-peu qu'on les déſabuſe, & qu'on leur fait ſentir que c'eſt d'après les ſecours qu'on en tire pour l'entretien & la conſervation de la vie, qu'il faut priſer les productions de la terre, & non pas d'après le ſuccès & la réuſſite de leur culture. Ce qu'on ne ſauroit dire trop tôt, ce qu'il eſt eſſentiel de publier partout, ce qu'on ne ſauroit répéter de trop de manieres & inculquer trop fortement: c'eſt que *l'induſtrie & l'intelligence, les ſoins & le travail, ajoutent aux dons de la Nature lorſqu'ils la ſecondent, & en obtiennent des miracles.*

Un exemple expliquera ce grand principe des Anciens. *Femme Naine n'enfantera pas de Géant. Semence mal choiſie ne donnera pas de beau bled*, dit Kou-tchao. *Cultivez un champ avec des ſoins à part & des attentions ſuivies; le froment que vous recueillerez ſera ſûrement plus gros, plus plein & plus beau. Si vous le paſſez dans un crible pour en ſéparer tous les grains foibles, maigres, petits & mal nourris; ſi vous le ſemez & le cultivez avec un ſoin particulier; ſi vous arrachez tout ce qui ſera etranglé ou mal venant; ſi vous continuez enfin tout cela pendant trois ans, vous vous procurerez un froment de la plus grande beauté; & d'autant plus votre induſtrie réuſſira à le tirer de votre propre champ, d'autant plus auſſi votre champ ſera fidele à le lui rendre après, toutes les années.* C'eſt-à-dire, en deux mots, que ſi l'on

cultive un champ avec ſoin ; ſi l'on en arrache tous les pieds mal venans ; ſi l'on trie les plus beaux grains pendant quelques années, on aura toujours après un froment & plus beau & meilleur. Du reſte, on donne ici ce moyen pour ſûr & infaillible. Que nos Phyſiciens & nos Naturaliſtes voient s'ils voudront accorder à ceux de Chine que les plus beaux fromens venus d'ailleurs, ne réuſſiſſent jamais ſi bien, & ne ſe propagent jamais ſi facilement ni ſi long-tems. Les faits qu'ils citent ſont bien concluans.

Kang-hi raconte lui-même qu'ayant vu un pied de riz monté en epi, tout ſeul au milieu d'un champ & avant la ſaiſon ; & ayant fait garder, puis ſemer à part tous les grains qu'il avoit & tous ceux qui en etoient provenus durant quelques années, il etoit parvenu à procurer au *Pé-tché-li* une eſpece de riz précoce qu'on n'avoit point vu juſqu'alors, & qui eſt d'un grand ſecours pour cette Province.

Il ne faut rien outrer, rien exagérer, rien ſurfaire dans les choſes d'Agriſophie comme dans celles de Religion. Dès que l'exagération & l'hyperbole ſe mêlent à leurs enſeignemens, elles en alterent la noble ſimplicité, en offuſquent la douce lumiere ; elles en vicient & en dévoilent toutes les conſéquences. Les plus ſages donnent dans les ſyſtêmes pour les défendre ; & l'entêtement & le fanatiſme perſécutent le public de leurs rêves, de leurs imaginations & de leurs délires, pour défendre les menſonges qu'ils ont multipliés, & qu'ils erigent en principes. Si notre France avoit beſoin qu'on lui citât des faits & des exemples pour lui prouver la vérité, la ſageſſe & l'importance de cette remarque, l'Hiſtoire de l'agriculture chinoiſe nous en fourniroit à choiſir. Car quand la Cour & le Miniſtere ont traité l'agriculture en affaire de mode, leurs prédilections frivoles & bruyantes ſe ſont attachées aux nouveautés, aux

ſingularités, aux inventions qui avoient ebloui l'ignorance. Mais le patriotiſme & le grand zele du bien public, qui ont prévalu de nos jours, ſont trop ſages, trop eclairés, trop attentifs pour ſe méprendre ſi puérilement; & leurs penſées ſur l'agriculture ſont trop méditées pour qu'il faille les prémunir ſur les explications qui doivent limiter & circonſcrire ſes principes les plus généraux. Auſſi nous n'héſiterons pas à demander une nouvelle attention pour celui qui nous occupe; & nous oſerions preſque dire avec les trois derniers Empereurs de la Chine, que *la grande ſcience de l'agriculture ſe réduit à bien voir en quoi, comment & juſqu'où l'induſtrie & le travail, l'intelligence & les ſoins, ajoutent aux dons de la Nature lorſqu'ils la ſecondent, & en obtiennent des miracles.* Au moins ſommes-nous perſuadés que les citoyens Agriſophes que leurs réflexions & leurs obſervations en ont déjà convaincus, nous ſauront gré de conſoler & d'encourager leur zele patriotique, par le grand témoignage de l'enſeignement des anciens Chinois, & de la pratique de ceux de nos jours. Ce n'eſt qu'après bien des recherches néanmoins, après bien des eſſais & des tentatives, qu'ils ſont parvenus à la fixer, & à l'approprier à toutes les Provinces & à leurs divers diſtricts. Pour tout dire, leurs entrepriſes les plus méditées echouerent long-tems; & ils ne ſont parvenus à obtenir de vrais ſuccès, que lorſque des obſervations ſuivies, & le rapprochement des faits, leur ont comme révélé les vrais reſſorts que fait agir la Nature ſelon les lieux, & les ont comme fixés ſur la trace de ſes pas. Il n'a plus eté queſtion en conſéquence, de cette univerſalité de productions dont on avoit bercé les eſpérances publiques; on eſt convenu qu'il etoit auſſi peu ſage d'y viſer, qu'à celle des talens; & on s'eſt borné dans chaque contrée aux bleds, légumes, herbages, plantes, racines, arbres & arbriſſeaux, dont la culture etoit plus facile,

plus ſûre, & plus réellement, plus univerſellement, plus continuellement avantageuſe ; mais auſſi on n'a rien omis de tout ce qu'on pouvoit faire pour ſeconder la Nature, & en être ſinguliérement favoriſé.

Ce que nous diſions plus haut des ſoins & des attentions pour perfectionner le froment deſtiné aux ſemailles, a eu également lieu pour tout le reſte, juſques pour les feves, les bringelles & les citrouilles, ſelon les endroits, & a eu auſſi les mêmes ſuccès. Il eſt inutile d'avertir que les procédés ont eté différens, & proportionnés aux genres & eſpeces. Par exemple, dans une grande plantation de citrouilles, on a choiſi les pieds les mieux venans, on leur a ôté long-tems leurs fleurs, on a ſupprimé les petites tiges. La vraie & belle ſaiſon venue, on leur a laiſſé nouer des fruits, puis on n'en a laiſſé que deux ou trois ; & quelque beaux qu'ils fuſſent, après une pleine & entiere maturité, on a fait un choix de leurs plus belles graines. Mais il importe d'avertir que les bleds bien cultivés ſe conſervent plus long-tems dans leur beauté, & que les premiers ſoins ſuffiſent pour une génération ; au lieu que c'eſt preſque ſans ceſſe à recommencer pour le reſte, même pour ce qui réuſſit le mieux : en ſorte qu'il ſembleroit que la Providence, qui veut ne rien accorder qu'au travail de l'homme, accorde plus à ce qui en demande davantage.

Que n'accorderoit-elle pas à notre France, ſi les penſées publiques etoient plus tournées vers elle, & plus dociles à ſes vues ! On veut avoir dans chaque Province les grains, les légumes, les fruits, &c. qui conviennent à ſon climat ; pourquoi l'induſtrie & le travail, l'intelligence & les ſoins, ne les procurent-ils pas auſſi beaux qu'elle pourroit les avoir ? La mine eſt ouverte, on l'exploite ; à quoi tient-il qu'on ne ſuive les veines les plus abondantes & les plus pures ? Tout ce qui peut

rendre une contrée abondante & heureuſe, le Seigneur l'a accordé à nos campagnes ; d'où vient qu'on néglige de moiſſonner à pleine faulx les richeſſes innombrables qu'elles offrent ? Que ceux qui n'ont voyagé que dans leurs livres ſe récrient & s'extaſient tant qu'ils voudront ſur d'autres pays ; qu'ils les vantent & les exaltent à leur gré ; qu'ils enchériſſent à l'envi ſur les louanges pompeuſes qu'ils leur donnent : pour nous, nous ne ferons pas l'outrage à notre France de méconnoître que, ſoit qu'on conſidere le cours qu'y prennent les différentes ſaiſons de l'année, & les révolutions communes ou extraordinaires qu'elles produiſent ; ſoit qu'on examine comment elle eſt arroſée, du nord au midi, d'une infinité de rivieres & de ruiſſeaux, ou entrecoupée de montagnes & de collines, de vallées & de plaines immenſes ; ſoit qu'on enviſage toutes les eſpeces de grains & de fruits, d'arbres & de plantes qu'elle produit en abondance, ou les différentes eſpeces d'oiſeaux & d'animaux qu'elle nourrit par-tout, il n'eſt peut-être aucun pays dans l'Univers que le Pere commun ait ſi ſinguliérement favoriſé, & comblé avec tant de magnificence de ſes dons. Et pour qu'on ne diſe pas que les préjugés aveugles du patriotiſme nous en impoſent, nous oſons ajouter que plus nous avons interrogé nos penſées & nos réflexions, ſoit ſur ce que nous avons vu des quatre parties du monde, ſoit ſur ce que nous en avons lu ; plus nous avons eté confirmés dans notre perſuaſion, que, tout apprécié & compenſé, il n'y a point de pays, d'une ſi grande etendue, qui ſoit ſi heureuſement partagé en tout genre, qui puiſſe ſi continuellement ſe ſuffire à ſoi-même pour tout, qui paroiſſe ſi approprié à tous les beſoins de l'homme, & ſemble être pour lui un ſi doux & ſi agréable ſéjour.

L'agriculture ne fut jamais ſi floriſſante en Chine que pendant les trois premieres Dynaſties, qui furent des Dynaſties

d'innocence & de religion. Elle commença à défaillir ſous la troiſieme ; & depuis deux mille ans, quelle que ſoit celle des dix-huit autres Dynaſties à laquelle on s'attache, on la voit commencer heureuſement avec le rétabliſſement des mœurs publiques, devenir floriſſante avec elles, puis ſuivre leur décadence, & périr au point d'avoir beſoin d'être comme réinventée, au moins dans pluſieurs Provinces.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici, & d'avouer que, quoique le grand principe d'agriculture, *plus le Colon jouira de la vie, plus l'agriculture deviendra floriſſante*, ſoit toujours univerſellement reconnu, enſeigné publiquement dans les livres, & admis ſans reſtriction par le Gouvernement; ſoit qu'il faille l'attribuer à l'adminiſtration préſente, ou à l'excès prodigieux de la population, il s'en faut beaucoup qu'on y ait autant d'egard qu'autrefois : mais il faut convenir auſſi que depuis la grande révolution de *Tſin-chi-hoang*, il n'a plus eté poſſible de procurer aux Colons une vie auſſi douce & auſſi tranquille, ne fût-ce que parce qu'ils ont eté privés de la religion véritable, qui eſt le premier, le plus ſûr & le plus aimable lien de la ſociété civile & domeſtique.

Comme l'hiſtoire de l'agriculture eſt traitée à part dans les grandes Annales de l'Empire, & embraſſe tous les détails qu'on peut deſirer, nous conviendrons ſans détour qu'il ſeroit auſſi curieux qu'amuſant, & inſtructif pour un homme d'Etat, d'etudier l'eſprit du Gouvernement Chinois, & le génie de chaque Dynaſtie depuis deux mille ans, dans ce qui a eté projetté, entrepris & exécuté, ſelon les tems & les conjonctures, tantôt ouvertement & par les loix, tantôt ſans paroître y viſer, ou par des arrangemens eloignés, pour faire jouir de la vie aux Colons. Plus ce ſujet a eté négligé dans les Hiſtoires du grand Occident, plus on trouve de choſes à examiner & à apprendre; &

& ſi l'on pouſſe la curioſité juſqu'à lire les Ordonnances & les Déclarations des Empereurs, les Avis & les Remontrances des Cenſeurs, les Placets & les Requêtes des Miniſtres, les accuſations & les plaintes des Tribunaux contre les Mandarins des Provinces, ou leurs louanges & leurs demandes pour d'autres : on voit beaucoup de bonnes pieces dans tous les ſtyles, & on apprend excellemment à connoître cette eloquence de raiſon, de choſes & de faits, qu'on appelle ici *eloquence d'Etat*. Du reſte, quelques Sages qui s'intéreſſoient ſinguliérement au ſort des Colons & des bons Citoyens, ont rédigé & analyſé ce que le Gouvernement peut & doit faire pour eux.

Ce ſeroit trop long-tems s'arrêter que de raconter comment ces grands hommes, ſe renfermant dans leur ſiecle, pliant leurs penſées aux vues du Miniſtere actuel, & ſe bornant à ce qu'ils croyoient poſſible & praticable dans les conjonctures préſentes, ont tiré leurs plans & leurs projets de la doctrine des premiers âges, & les ont tellement appropriés à leur tems, qu'on ſent qu'elle en eſt la baſe, qu'ils contiennent ce qu'elle a de plus eſſentiel, & que tout y eſt comme nivellé ſur ſes principes. « Le bien » public, dit l'un d'eux, etant le but général & continuel de » toutes les entrepriſes des Anciens, nous ne pouvons pas nous » ecarter de leurs penſées à cet egard ; elles ſont notre regle » immuable, & nous ne ſaurions trop nous eclairer de leur » ſageſſe pour le bien diſtinguer, & ne le jamais perdre de » vue. Mais quant à la maniere d'y tendre & d'y arriver, il ne » s'agit pas de s'opiniâtrer inſenſément à ſuivre celle qui leur a » réuſſi, mais il faut s'attacher à celle qui peut nous réuſſir, & » qu'ils auroient ſuivie eux-mêmes dans les nouvelles régions où » les révolutions des ſiecles ont conduit la puiſſance publique & » la ſociété ».

Si l'on nous demande en quoi conſiſte à-peu-près la théorie

avouée & reconnue du Gouvernement actuel, pour faire jouir de la vie aux Colons ; nous répondrons en général qu'elle consiste, 1°. à leur procurer l'instruction & les connoissances qui fixent les pensées, & reglent les mœurs ; 2°. à maintenir la concorde, la subordination & la piété filiale dans les familles ; 3°. à leur conserver & à leur augmenter la propriété & le domaine des terres ; 4°. à traiter en affaires d'Etat les plus petites choses qui les intéressent, & à y veiller sans cesse avec une attention active & efficace ; 5°. à les venger avec eclat de ceux qui les outragent, à les protéger contre quiconque les opprime, & à les favoriser, soit comme fermiers, soit comme métayers : parce que la possession des terres qu'on ne cultive pas, est regardée, à bien des egards, comme une tolérance ; 6°. à empêcher tout ce qui trouble ou retarde leurs travaux, & à faire intervenir l'autorité publique pour tout ce qui aide & augmente les facilités & les profits de l'agriculture ; 7°. à maintenir & entretenir, conserver & réparer les digues, levées, ecluses, bassins, canaux, & autres ouvrages publics dont dépend la sûreté & l'abondance des moissons ; 8°. à leur procurer un prompt secours, & tout ce que l'autorité publique peut mettre d'empressement & de zele dans les épidémies, disettes, inondations & autres calamités générales ; 9°. à décerner les honneurs ordinaires de l'Empire pour les veuves qui gardent la viduité, pour les vieillards, pour ceux qui se distinguent par leur piété filiale ou par quelque autre vertu ; 10°. à les faire jouir du repos des fêtes & des réjouissances après les moissons, sans préjudice des attentions & des soins qu'il faut avoir pour qu'ils puissent participer aux réjouissances générales de la nouvelle année, de la cinquieme & huitieme lune : en sorte qu'on fasse cesser alors toutes les poursuites & procédures des Tribunaux, même pour les crimes qui ne sont pas capitaux.

La sincérité dont nous nous piquons, nous oblige d'avouer que la doctrine de la haute Antiquité, graces au zele des Lettrés du premier ordre & des bons Mandarins pour la maintenir, s'est assez bien conservée sur cet article, & mieux certainement que pour tout le reste. Outre qu'on la trouve en cent manieres dans tous les livres, & fort en détail dans ceux d'agriculture, même des Hommes d'Etat & des Empereurs, elle est consignée dans les Loix de l'Empire, dans les Instructions des Officiers publics, & dans tous les ouvrages sur l'Administration & le Gouvernement. On ne peut pas dire que ce soit en vain & sans effet : car enfin, si elle n'obtient pas aux Colons tout ce qu'elle fait espérer pour eux, à beaucoup près, il est sûr néanmoins qu'elle procure plus de bons effets, ou du moins qu'elle empêche plus d'abus & de maux qu'on ne s'y attend ; & qu'à tout prendre, les Colons sont l'ordre des Citoyens pour qui le Ministere public a le plus de soins & de ménagemens. Aussi ne craignons-nous pas d'assurer que sur ce qu'on raconte de tous les Empires, Royaumes & Etats mahométans ou infideles de l'Asie & de l'Afrique, il n'y en a aucun où les Colons soient si bien traités qu'à la Chine ; & qu'il y a tout lieu de croire que c'est sur-tout à cela, que cette grande Monarchie doit cette puissance, cette richesse & cette tranquillité qui la mettent si au-dessus d'eux.

Si nous avions à traiter ce sujet, il nous seroit fort aisé de prouver par les Annales de toutes les Dynasties, que les troubles, les guerres civiles, l'affoiblissement de l'autorité publique, la décadence de la discipline militaire, les guerres etrangeres, &c., ont toujours causé des révolutions générales quand les Colons ont eté opprimés, & n'ont eu aucunes suites funestes quand ils ont eté ménagés & protégés.

Les Lettrés Chinois qui ont approfondi cette matiere, en

alleguent de fort bonnes raisons, & prouvent excellemment que les Colons sont tous naturellement patriotes, bons citoyens, & une ressource pour tout, quand on les traite doucement; parce qu'ils ont un grand fond de probité & de mœurs. Mais aussi ils prouvent au mieux que, dès que les négligences & les duretés du Ministere public leur rendent la vie trop pénible, amere, ou même odieuse, tous les vices à la fois entrent dans leur ame avec le mécontentement & l'indignation; le désespoir les gagne; les crimes les plus affreux ne les etonnent plus; la moindre etincelle de trouble ou de révolte les attire de par-tout; & ils craignent d'autant moins de donner la mort & de la braver, que rien ne les attache plus à la vie.

Quelque supériorité qu'aient les loix agraires de la Chine sur les nôtres, en douceur & en bonté, à s'en tenir aux faits, à ce qui se passe, à ce qui arrive continuellement, à ce qui doit arriver & ne peut point ne pas arriver, le Colon jouit plus de la vie en France qu'à la Chine. 1°. Il est plus & mieux instruit. 2°. Quoiqu'il y ait plus de cérémonial chez les payfans Chinois que chez les nôtres, il s'en faut bien qu'il y ait autant d'union, de concorde, de bonne-foi & de vraie affection. 3°. Si, à parler en général, les Laboureurs chinois tirent plus pour eux de leurs terres que les nôtres, ils en cultivent moins; ils y mettent bien plus de travail; ils en partagent le produit entre un plus grand nombre de personnes; ils perdent tout autrement dans les mauvaises années, n'ayant pas la ressource du bétail; & leur nourriture est communément plus réduite au pur nécessaire & plus misérable, à cause de l'extrême population. 4°. L'Etat fait beaucoup ici dans les années de disette & de maladies epidémiques, pour les campagnes; mais, outre qu'il ne s'agit que de celles qui font epoque, il est seul; ses secours sont nécessairement au-dessous du besoin, & confiés à des

hommes qui ne craignent que ce qui peut les perdre : au lieu que chez nous la charité chrétienne prévient les aumônes du Gouvernement, les multiplie par ſes ſoins, & ſupplée à ce qu'elles ne font pas. Un mot dira tout. L'Etat a eté obligé ici de renoncer à ſes hôpitaux ; & chez nous, on lui fait craindre d'en trop accepter, tant leur nombre a crû. 5°. Nous ne voyons que nos Greffiers, nos Notaires & nos Procureurs en fievre de chicane, qui puiſſent donner idée des gens des Mandarins & demi-Lettrés qui dominent ici dans les villages ; au lieu que chez nous les Eccléſiaſtiques, la Nobleſſe & la haute Bourgeoiſie y ſont le ſoutien & l'appui, la conſolation & la joie du payſan, par leur charité & leur bienfaiſance, leur affabilité & leur bon cœur, leur crédit & leurs libéralités.

Notre France eſt peut-être le pays de l'Univers où tout ſe trouve réuni en plus grande abondance, & où il ſoit plus facile de rendre les Colons heureux, par une douce & innocente jouiſſance de la vie. Que ſera-ce ſi l'on exécute le grand deſſein de perfectionner la culture de tout ce qu'elle produit, & de l'enrichir de tout ce qu'elle peut tirer des pays etrangers? Voici, ſur ce dernier article, en quoi la Chine mérite qu'on ait recours à elle : & qu'on ne ſe rebute pas des premieres difficultés.

Nous diſons deux choſes : recourir à la Chine, & ne pas ſe rebuter des premieres difficultés. Comme la Chine eſt auſſi grande que notre Europe ; ne forme, pour ainſi dire, qu'un ſeul pays ; finit du côté du nord, au quarante-deuxieme degré, & s'avance du côté du midi juſqu'au vingtieme ; réunit d'une façon ſinguliere des chaînes de montagnes & des plaines immenſes, des terres ſeches, ſablonneuſes, & des terres humides, entrecoupées de rivieres & de canaux ; a eté approviſionnée de toutes les eſpeces d'arbres & de plantes des Royaumes les plus eloignés, qui y ont pu réuſſir, & eſt cultivée, comme un

jardin, d'un bout à l'autre, tant sa prodigieuse population y rend nécessaire tout ce que le travail & l'industrie obtiennent de l'agriculture : il est tout simple que notre France puisse en tirer long-tems de quoi fertiliser, enrichir & embellir toutes ses Provinces ; car, selon l'Empereur *Gin-tsong*, ce n'est pas l'augmentation de l'or & des pierreries qui enrichit un Empire, mais celle des plantes & des arbres.

Que seroit-ce si la Chine etoit mieux connue en Occident, & si l'on y savoit la prodigieuse & immense variété de ses richesses agraires ? Quoique nous ne puissions parler que d'après le petit nombre de livres, la plupart anciens, que nous avons eu occasion d'ouvrir, nous osons assurer que la Chine causera un jour plus d'etonnement & d'admiration à nos Botanistes, par ses variétés & ses especes plus que nombreuses, que par les nouveaux genres d'arbres & de plantes dont elle enrichira notre botanique.

Nous etant proposé à nous-mêmes de prononcer si la France gagneroit plus à completter ce qu'elle a déjà, ou à acquérir ce qui lui manque absolument, nous avons hésité ; & en vérité, nous ne saurions dire par lequel des deux la Chine augmenteroit le plus ses richesses agraires. En revanche, nous serons hardis à avancer, à soutenir & à garantir, que les industries & les adresses, les observations & les expériences, les secrets & les artifices de culture que la Chine a multipliés & accumulés si prodigieusement, seroient une mine de fertilité & d'abondance pour toutes nos Provinces, si on les y transportoit, & si on savoit les y approprier au sol & au climat. Mais qui fera les recherches que demanderoit cette entreprise vraiment patriotique ? Recherches, on doit le sentir, nécessairement longues, difficiles, lassantes, & même dispendieuses, mais d'une utilité plus réelle & plus durable que toutes les mines du Brésil & du Pérou.

Si l'entrée de la Chine n'etoit pas interdite à tous les etrangers, nos Botaniſtes ſe partageroient ſes différentes Provinces, les parcourroient à loiſir, ſe feroient tout montrer, examineroient tout en ſon tems; & ſous quelques années on ſauroit en France ce qu'on eſt le plus curieux d'apprendre, & ce qu'il ſeroit infiniment utile de ſavoir pour notre agriculture & pour nos arts. Quant à la penſée d'y réuſſir par des déguiſemens, des incognito, des adreſſes, &c., elle n'eſt bonne que pour des Romans. Reſte donc la ſeule & unique reſſource des Miſſionnaires, qui, etant répandus dans toutes les Provinces de l'Empire, dans le cas de voyager ſouvent, en facilité de voir & d'examiner par eux-mêmes, en voie de faire des queſtions & de demander des détails, en etat d'ouvrir des livres & de les faire expliquer, à portée de recevoir des inſtructions qui les dirigent, & de donner des détails & des eclairciſſemens qui expliquent leurs notices & leurs mémoires; & qui, intéreſſés enfin à témoigner leur reconnoiſſance à ceux qui les protegent, peuvent exécuter tout ce qu'on ſouhaite avec le plus d'ardeur, & mettre la France en etat de ſe faire un Pérou de la Chine, par des connoiſſances plus précieuſes que l'argent & l'or.

Le capital pour la France, eſt de ſe procurer les arbres de la cire, du ſuif, du vernis, du *Tong-yeou*, le poivrier, le camphre, &c. Nous demandons un grand empreſſement pour ce dernier, parce que ſon bois eſt d'un uſage excellent pour les barques & vaiſſeaux, ainſi que pour tous les meubles; ce qui, joint à ſa réſine, en fait un des plus précieux & des plus utiles qu'on puiſſe ſe procurer. Du reſte, il eſt certain que les Hollandois tirent de la Chine preſque tout le camphre qu'ils portent en Europe, & probablement le plus pur & le meilleur. Or, ce ſeroit ſe repaître de chimeres, que d'aller s'imaginer que tous ces arbres puiſſent croître en France. Qu'on faſſe des tenta-

tives, à la bonne heure : mais si on songe efficacement au bien public, il faut profiter des avances & des facilités qu'on a, en faisant d'abord passer des plants à nos isles de France & de Bourbon. Le voyage est court, la saison commode, & le climat de ces isles promet le plus heureux succès. Que seroit-ce si on s'adressoit à des gens aussi zélés, aussi habiles & aussi bons citoyens que M. Oblet, que nous vîmes à l'Isle de France à notre passage ?

A propos de l'Isle de France, nous ne pouvons nous empêcher de détailler au public combien d'atrocités, de barbaries, d'injustices & de vrais homicides furent exercés contre les matelots & les soldats de nos vaisseaux, dont une maladie epidémique remplit l'Hôpital. Il importe à la société que de pareilles horreurs soient décrites & racontées dans toutes leurs circonstances, afin qu'un opprobre eternel attaché à certains noms, arrête ceux qui se jouent de Dieu & des Hommes. Pour nous, qui fîmes plusieurs mois les fonctions d'Aumônier après la mort de celui qui l'etoit en titre, nous rendrons ici ce témoignage. Nos pauvres soldats & nos pauvres matelots prenoient en esprit de pénitence tout ce qu'on ajoutoit à leur maladie, jusqu'au vinaigre mêlé d'eau de mer qu'on leur donnoit à la place de celui de la Compagnie des Indes, &c. ; & nous avions la consolation de les voir souffrir & mourir avec une résignation, une foi & une piété qui faisoient verser des larmes d'attendrissement.

Comme les habitans de l'Isle de Bourbon passent pour avoir plus de mœurs, & pour être plus Colons & plus Citoyens, il est naturel de s'adresser à eux, pour ce qu'on aura plus à cœur de faire réussir, vu sur-tout que leur isle offre plus de terres & d'expositions variées à choisir. Les cafetiers d'ailleurs, les cotonniers, les bamboux qui y ont si bien réussi, justifient nos vues

& nos espérances ; puis, ce qui aura pris dans nos isles sera à nous, & on le fera passer en France comme l'on voudra, si l'on voit jamais jour à y avoir, autrement que dans des serres ou dans la basse Provence, des arbres qui demandent une très-grande chaleur, & ne résistent point au froid.

L'hiver du *Pé-tché-li* & des autres Provinces du Nord, est aussi froid, ou même plus, que celui de Paris ; mais c'est un froid sec, progressif, sans pluie ; & s'il retarde le printems, il n'empêche pas que l'eté ne soit prodigieusement chaud, accompagné de grandes pluies, & suivi d'un charmant automne. Malgré cela, on n'y voit point les arbres dont nous nous proposons d'enrichir nos isles. Il y a sûrement de la méprise dans ce qu'on a imaginé sur les *Li-tchi* ; il n'en croît point dans le *Chan-si*, & on ne voit à *Pé-king* que quelques plants qui arrivent toutes les années chargés de fruits.

Pour les bamboux, nous croyons nous être expliqués très-clairement *. Ceux qui donnent des graines, sont dans le *Yun-nan*. Mais comme l'on a déjà de beaux bamboux à nos Isles de France & de Bourbon, ainsi que l'arbre des dattes, qu'on prise tant avec raison, à quoi tient-il qu'on ne commence par-là les premiers envois & essais ? Notre Provence est toute prête.

Quant à la façon maintenant de faire passer dans nos isles les arbres dont nous avons parlé, il faut l'attache de la Cour, le zele d'un Capitaine de vaisseau, & les soins d'un Missionnaire. Sans l'attache de la Cour, si elle ne prend un ton à vouloir être servie & obéie ; si elle ne promet ses bonnes graces & ses récompenses, tout échouera ; parce que l'esprit seul de contradiction & de jalousie changera les moyens en obstacles. Sans

* Tome II, pag. 623 *& suiv.*

le zele d'un Capitaine de vaiſſeau, tous les embarras de l'embarquement, tous les périls du paſſage, tous les inconvéniens de la reddition ſeront quadruplés; & par ſon zele, toutes les facilités ſeront centuplées : car enfin, un Capitaine peut tout en ce genre. Il faut de plus les ſoins d'un Miſſionnaire pour faire porter à Canton des plants enterrés dans du ſable, & fermés dans des boîtes de plomb. Ce moyen, comme le plus ſimple, paroît le plus sûr & le meilleur; mais il n'empêche pas d'envoyer de petits plants dans des vaſes, & des proviſions de graines, qu'un court trajet ne doit pas altérer.

Nous ne pouvons que dire la même choſe pour les arbres de charpente, de menuiſerie, de marqueterie, de teinturerie, d'aromates, de médecine; pour toutes les eſpeces d'arbres fruitiers; pour toutes les fleurs, herbages & plantes. Si on vouloit cependant, on pourroit riſquer deux envois : un pour la France, un pour nos Iſles. Mais il faudroit que ceux qui ſeroient chargés de ce grand ſoin, y miſſent plus de vrai zele & de patriotiſme qu'on n'a fait juſqu'à ces derniers tems.

On nous a demandé à pluſieurs repriſes des graines de choſes que nous avons aſſuré ne pas en donner, comme les *Mou-tan*, les figues caques, &c. Du reſte, nous avons indiqué * comment la pivoine entée donnoit les premiers, & que l'on a les figues caques en Sicile, d'où il ſeroit plus facile de les avoir. Il faut que nous nous ſoyons mal expliqués ** ſur le cedre, qui n'eſt pas nommé *Nan-mou* (bois du Midi) comme arbre, mais comme bois de charpente, lorſque vieilli en colonnes & en poutres, il a conſumé ſa réſine, & changé ſa couleur rougeâtre en couleur de terre d'ombre : auſſi eſt-il appellé l'arbre

* Tome III, 461 & *ſuiv.*

** Tome II, 528 & 529.

de mille ans, *tsien-nien-chou*, ou même *ouan-nien*, de dix mille ans. Le cedre de la Chine eſt le cedre du Liban; il demande comme lui les rochers des montagnes, l'expoſition du midi, & des ſiecles pour croître. Une Dynaſtie le legue à l'autre pour des colonnes, des poutres; & celle-ci à une troiſieme pour des ouvrages de parade, de menuiſerie, de marqueterie, &c.; mais comme il croît même plus au Nord qu'à *Pé-king*, on pourroit en garnir nos Pyrénées, du côté qui eſt tourné au Midi; & très-probablement auſſi nos autres montagnes dans le cœur du Royaume, ſur-tout dans les Provinces plus méridionales. Il ne s'agit plus que d'avoir l'ame aſſez grande pour embraſſer une longue ſuite de générations, & pour vouloir être le bienfaiteur de la France pour les ſiecles les plus reculés. Qui a fait jamais d'enormes poutres des chênes qu'il a plantés? Nous avons de belles forêts; pourquoi ne pas faire comme les Chinois, qui mettent des arbres de toutes les eſpeces dans les leurs? Nous coupons des bois pour faire du charbon; les Chinois ne l'entendent-ils pas auſſi-bien que nous, en prenant les racines; & ſur-tout en ſe bornant à retrancher une partie des arbriſſeaux de montagnes & de landes, dont ils font des fagots?

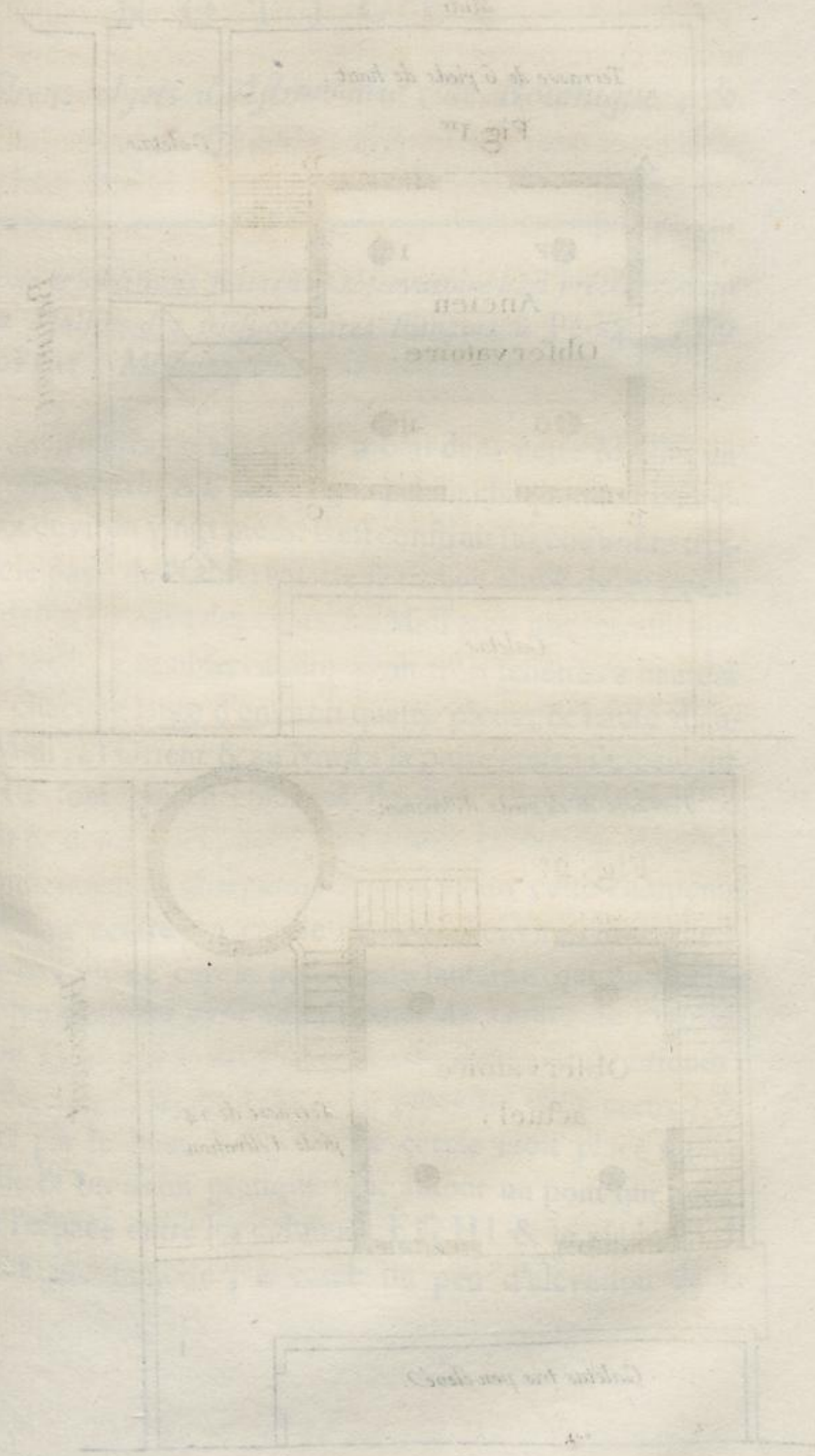
Cette bagatelle paroît mériter quelque attention de la part de nos Naturaliſtes cultivateurs; peut-être trouveront-ils qu'elle ne choque pas la bonne phyſique. Le charbon en eſt sûrement de meilleur uſage. Hélas! pourquoi ne pas révéler ce petit ſecret à nos pauvres montagnards & aux habitans des landes, vu ſur-tout qu'il eſt au profit de la commune? Le grand malheur de notre France, c'eſt que les Colons ne poſſedent point de terres en propre, & que ceux à qui elles aſſurent un certain revenu, ne ſongent qu'à en jouir.

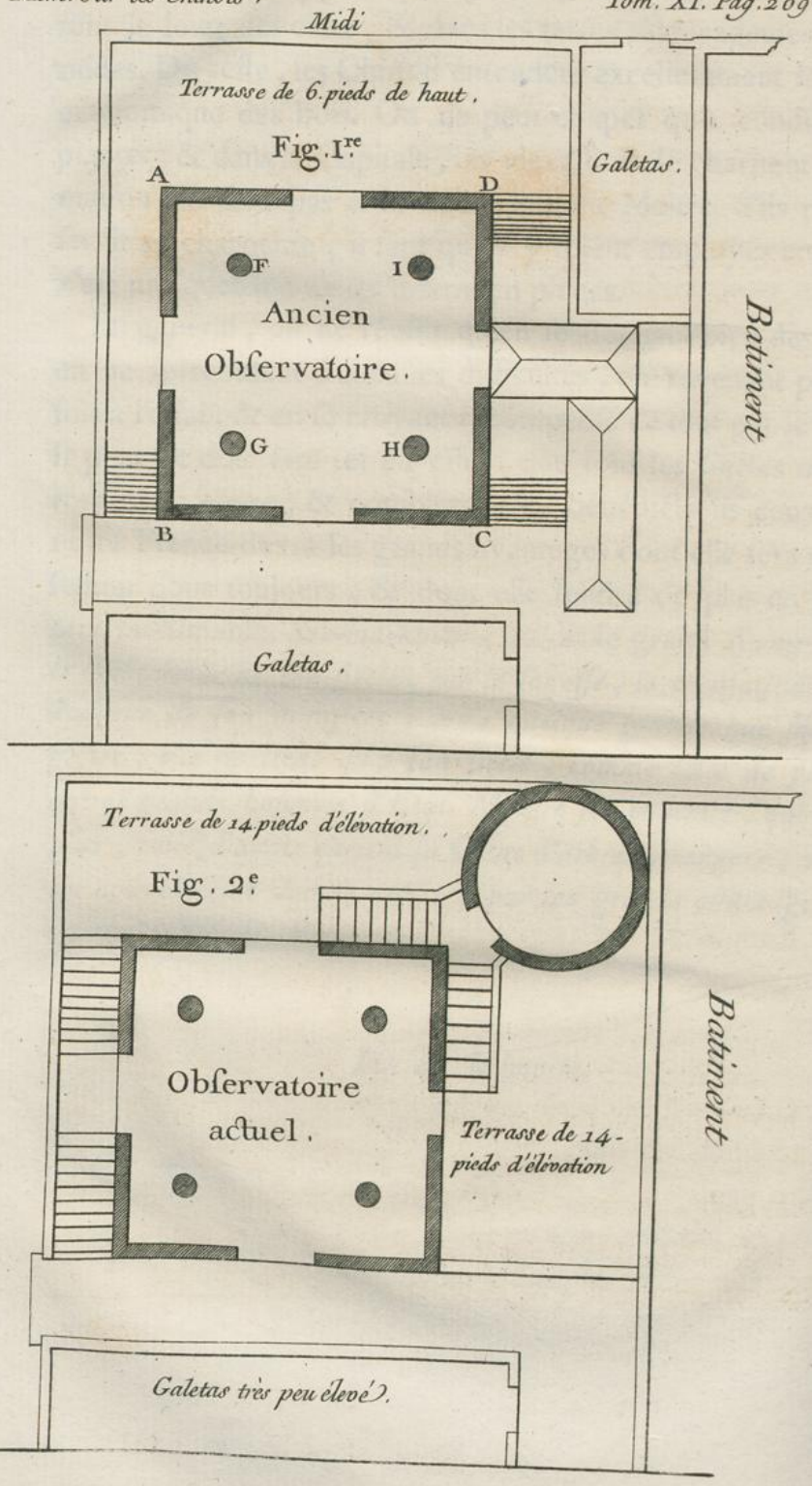
Si on eſt ſi preſſé de jouir, qu'on multiplie autant les ſaules,

les aulnes, les peupliers, les planes, &c., que les Chinois le font le long des eaux, & dans les terres marécageuses ou humides. Du reste, les Chinois entendent excellemment la police economique des bois. On ne peut couper qu'à condition de planter; & dans la Capitale, les vieux bois de charpente d'une maison ne sont pas à la discrétion du Maître. S'ils peuvent servir en charpente, il faut qu'ils y soient employés encore. Il n'est pas question de les mettre en pieces.

En général, on ne réussit qu'en se donnant bien des soins, en ne se rebutant d'aucunes difficultés, en revenant plusieurs fois à l'essai, & en se croyant récompensé de tout par le succès. Il peut & doit être tel en effet, que tous les siecles nommeront avec eloge, & combleront de bénédictions ceux à qui notre France devra les grands avantages dont elle sera en possession pour toujours, & dont elle sentira de plus en plus le prix ineſtimable. *See-ma-kouang*, a dit le grand *Kang-hi*, *fut le bienfaiteur de son siecle, par la sagesse, la bienfaisance & la douceur de son ministere; mais quelque grande que soit cette gloire, elle ne tient qu'à son siecle, comme celle de plusieurs autres grands hommes d'Etat. Malgré ses ennemis, qui ne sont plus, celle d'avoir enrichi la Chine d'arbres etrangers, acquiert un nouvel eclat chaque année, par les grands avantages qu'en retirent toutes les Provinces.*

Fin du Mémoire.




Midi
Terrasse de 6. pieds de haut.
Fig. Ire.
A
D
Galetas.
F
I
Ancien
Observatoire.
G
H
B
C
Batiment
Galetas.
Terrasse de 14 pieds d'élévation.
Fig. 2e.
Observatoire
actuel.
Terrasse de 14-
pieds d'élévation
Batiment
Galetas très peu élevé.

NOTICES

Sur différens objets d'Aſtronomie, de Botanique, de Chymie, &c.

Réparations & additions faites à l'Obſervatoire bâti précédemment dans la Maiſon des Miſſionnaires françois à Pé-king, *par M.* COLLAS, *Miſſionnaire.*

IL y a environ trente ans qu'on a bâti dans cette Maiſon un Obſervatoire quarré, A B C D (fig. 1) dont chaque face a extérieurement environ vingt pieds. Il eſt conſtruit ſur une voûte très-ſolide, & le pavé de l'Obſervatoire ſe trouve elevé de quatorze pieds au-deſſus du pavé des cours. Au Midi etoit une terraſſe elevée de ſix pieds. Cet obſervatoire avoit trois fenêtres à hauteur d'appui, chacune large d'environ quatre pieds, & haute d'autant, au Midi, à l'Orient & au Nord : la porte etoit à l'Occident.

F G H I ſont quatre colonnes de bois, hautes d'environ ſept pieds & demi, qui, avec huit autres enfermées dans les murs, ſoutiennent la charpente du toit. Dans cette charpente on a placé au centre un cercle de bois d'environ ſept pieds de diametre; ſur ce cercle poſoit une lanterne qui portoit un toit conique tournant avec la lanterne. Au centre de l'Obſervatoire on avoit elevé un piédeſtal octogone, & de briques, de près de cinq pieds de haut : ce piédeſtal etoit creux, & recouvert par le haut. Le quart de cercle etoit placé ſur ce piédeſtal; & on avoit pratiqué tout autour un pont qui occupoit tout l'eſpace entre les colonnes F G H I & le piédeſtal. Il etoit aſſez incommode, à cauſe du peu d'elévation de la

charpente du toit. Lorſqu'on marchoit ſur ce pont, le quart de cercle eprouvoit un trémouſſement ſenſible; il ſuffiſoit même de ſe donner quelque mouvement, lorſqu'on avoit l'œil à la lunette, pour que l'aſtre parût trembler. Le peu d'eſpace compris entre le pont & les fenêtres, ne permettoit pas d'employer de grandes lunettes, à moins qu'on ne ſe plaçât ſur la terraſſe; alors on etoit obligé, pour aller regarder à la pendule, de deſcendre une petite rampe placée en D, de paſſer ſous l'eſcalier, de deſcendre une autre petite rampe en C, & de remonter l'eſcalier; de ſorte que ſi l'on ſe trouvoit ſeul, l'uſage même d'un compteur devenoit fort incommode; que ſi l'obſervation devoit ſe faire à l'Occident, à moins que l'aſtre ne fût extrêmement elevé, le bâtiment voiſin empêchoit de rien voir de deſſus la terraſſe, qui etoit peu elevée. Le toit qui couvroit l'eſcalier ne permettoit pas d'employer la porte de l'Obſervatoire, placée à l'Occident, & il ne reſtoit que l'ouverture du toit tournant, par laquelle il etoit impoſſible de paſſer une longue lunette.

J'ai oui aſſurer que le feu P. Benoît avoit d'abord formé un plan plus commode, dont je n'ai point ſu le détail; mais que différens incidens l'avoient obligé d'en agréer un autre, qui n'avoit pas même eté exécuté complettement. Quoi qu'il en ſoit, on n'a pas tardé à trouver qu'il etoit au moins auſſi commode d'obſerver de devant ſa chambre dans une cour, ou ſous une galerie de plain-pied, telle qu'il s'en trouve devant chaque chambre: & c'eſt ainſi que j'ai fait juſqu'à préſent, en réglant la pendule avec un ancien quart de cercle de trois pieds de rayon, qui eſt plus que ſuffiſant pour cet uſage, & en employant un compteur. J'avois cependant regret de ne pouvoir faire uſage du quart de cercle de trois pieds & demi, placé dans cet Obſervatoire, avec lequel ont jadis eté faites, dans l'endroit que je viens de décrire, les obſervations qui ont ſervi à

M. Pingré pour déterminer la latitude de *Pé-king*. Voici les changemens & additions que j'ai cru devoir faire à ce bâtiment. (Fig. 2.)

J'ai fait elever la terraſſe méridionale juſqu'à la hauteur du pavé de l'Obſervatoire. J'ai converti la fenêtre méridionale en porte. J'ai fait conſtruire un eſcalier découvert à l'Orient de l'Obſervatoire, pour monter à la terraſſe. J'ai fait détruire l'eſcalier couvert qui etoit à l'Occident, & j'ai fait faire du même côté une terraſſe de plain-pied avec le pavé de l'Obſervatoire. Cette terraſſe eſt aſſez elevée pour que le toit d'un bâtiment contigu, qui eſt à l'Occident de l'Obſervatoire, ne gêne point les obſervations. En même tems j'ai fait creuſer entre le Midi & l'Occident, à l'angle de l'Obſervatoire, juſqu'à la terre ſolide; & ſur de bonnes fondations j'ai fait elever un ſolide de maçonnerie de douze pieds de diametre, que j'ai fait continuer à plein juſqu'à cinq pieds plus haut que le pavé de l'Obſervatoire & des terraſſes. L'ouvrage etant parvenu à cette hauteur, j'ai fait elever un mur circulaire de ſix pieds de haut, qui porte une ſabliere dormante, laquelle engraine une ſabliere mobile, qui porte un toit conique de quatorze pieds de diametre, & de quatre pieds environ d'elévation, dans lequel eſt une longue fente recouverte par des volets qui, de même que le reſte du toit, ſont couverts de feuilles minces de cuivre. On a mis des roulettes à la ſabliere mobile, qui repoſent ſur une lame de cuivre. La ſabliere mobile eſt auſſi entourée d'une bande de cuivre, contre laquelle appuient légérement des roulettes placées ſur la ſabliere fixe; par ce moyen le toit tourne tout entier fort librement; & la force etant aidée d'un mouſle qu'on change de place à volonté, on le fait tourner ſans trop d'efforts & en aſſez peu de tems.

On monte à cette tour, ou plutôt à cette colonne maſſive,

par deux petits escaliers placés sur les terrasses. Le quart de cercle placé au centre sur un piédestal d'un pied de haut, s'y trouve libre & dégagé. L'intérieur de la tour ayant neuf pieds & demi de diametre, il se trouve assez elevé pour que le toit du bâtiment quarré qui formoit l'ancien Observatoire, ne l'empêche point d'être dirigé à l'horizon. Ayant fait détruire le petit toit tournant qui etoit au milieu, & qui eût gêné, j'ai fait recouvrir l'espace qu'il occupoit, en suivant la direction du reste du toit; & j'ai conservé une large ouverture longue de sept pieds dans la direction nord & sud, & deux autres dans la direction est & ouest, qui forment une croix avec la premiere. On a pareillement détruit l'ancien piédestal & le pont de bois : par-là l'intérieur de l'ancien Observatoire se trouve entiérement dégagé.

Lorsque les astres ne sont pas trop elevés, on peut les observer par les fenêtres ou par les portes de l'Observatoire; & s'ils sont fort elevés, par les fentes du toit, qui sont couvertes de bons volets revêtus de lames de cuivre, outre que les terrasses peuvent servir à toutes les observations qui se peuvent faire en plein air.

Un instrument des passages est d'un grand usage dans un Observatoire. On en avoit placé un dans l'endroit que j'ai fait réparer & augmenter, entre les colonnes F G (fig. 1) & le mur oriental; on a elevé un assemblage de barres de fer haut de six pieds, de la forme d'un travail de maréchal; ces barres sont scellées en bas, dans deux pierres qui font partie du pavé, placé, comme je l'ai dit, sur une voûte solide. Au haut de cet assemblage sont les suppôts de l'axe conique de l'instrument. Sa position elevée en rend l'usage incommode, & les vérifications difficiles. On a pratiqué dans le toit, au-dessus de la lunette, une ouverture très-etroite, par laquelle on

on ne peut découvrir aucun objet à l'horizon, & la lunette ne peut faire une révolution ſans toucher la charpente, qui a varié depuis ſa conſtruction. D'ailleurs, l'inſpection ſeule de la lunette, de ſon axe & de ſes ſupports, annonce que le tout a eté fait ici. Je n'ai point touché à ce travail; il faudra voir dans la ſuite ſi l'on en peut tirer parti.

J'avois examiné avant d'entreprendre les réparations dont je viens de parler, ſi l'on ne pourroit pas placer un inſtrument des paſſages bien fait, dans quelque endroit commode, & ſans tant d'echafaudage; mais l'etendue du terrein, & la poſition des bâtimens voiſins, ne m'ont pas permis de prendre d'arrangement commode. Un bâtiment placé entre le Midi & l'Occident, aſſez près du Midi, dérobe une partie du ciel depuis l'horizon juſqu'à quelques degrés de hauteur; mais il eût eté impoſſible d'elever davantage l'Obſervatoire, à cauſe de la proximité du Palais, quand même la choſe eût eté d'ailleurs facile.

Ce que je viens de dire ſuffit pour faire connoître cet Obſervatoire autant qu'il eſt néceſſaire, pour juger du détail des obſervations que j'eſpere y faire, & des raiſons qui m'ont engagé à faire des changemens & des additions auſſi conſidérables à un bâtiment conſtruit précédemment pour ſervir d'Obſervatoire.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Faites à Péking, dans la Maiſon des Miſſionnaires françois, par M. COLLAS, *Miſſionnaire, en 1775.*

EMERSION du 2d Satellite le 22 janvier au ſoir.

Je l'ai apperçu à $5^h\ 36'\ 51''$, beau tems. Je l'avois déjà ſoupçonné quelques ſecondes plutôt.

Immerſion du 1er Satellite le 26 août au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $3^h\ 27'\ 22''$. On voyoit aſſez bien dans ce moment les Satellites & les bandes. Les nuages avoient couvert Jupiter quelques minutes avant l'obſervation, & l'ont recouvert peu après.

Fin de l'éclipſe du ſoleil le même jour.

J'ai fait cette obſervation à travers quelques nuages. Le ſoleil etoit couvert au tems du commencement de l'eclipſe ; il l'a eté auſſi pendant la plus grande partie de l'eclipſe. A $2^h\ 19'\ 30''$, le bord du ſoleil m'a paru ſenſiblement arrondi : je n'ai eté cependant sûr de la fin qu'environ $5''$ plus tard.

Immerſion du 2d Satellite le 14 ſeptembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $5^h\ 9'\ 50''$. Le tems etoit ſerein, le crépuſcule aſſez conſidérable. On voyoit cependant très-bien les Satellites & les bandes ; Jupiter etoit très-elevé, ce qui exigeoit une ſituation un peu incommode pour obſerver.

Immerſion du 1er Satellite le 11 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 0'\ 55''$. J'ai vu le Satellite auſſi long-tems qu'il a eté poſſible, ſans craindre d'illuſion optique. Jupiter etoit près du méridien, le tems très-beau.

Immerſion du 2d Satellite le 16 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $5^h\ 0'\ 34''$; il y avoit des vapeurs.

Immerſion du 1^er Satellite le 18 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 5^h 56′ 1″. Je l'ai cependant encore ſoupçonné 15″ plus tard. Le tems etoit fort beau ; mais le crépuſcule balançoit cet avantage.

Immerſion & emerſion du 3^e Satellite le 21 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 1^h 55′ 44″, & j'ai commencé à le revoir à 4^h 8′ 49″. Le tems etoit très-beau lorſque j'ai obſervé l'immerſion ; mais il y avoit des vapeurs conſidérables au tems de l'emerſion : & lorſque j'ai revu le Satellite, il avoit déjà recouvré aſſez de lumiere pour être apperçu ſans aucun doute, malgré les vapeurs.

Immerſion du 1^er Satellite le 3 novembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à 4^h 13′ 7″. Le tems etoit très-beau ; j'ai jugé que je l'aurois vu encore une douzaine de ſecondes plus long-tems, ſi je n'avois eté un peu fatigué. Outre cela, le téleſcope ſe trouvoit armé du foible equipage qui ſert pour les objets terreſtres.

Immerſion du 1^er Satellite le 17 novembre au matin.

Je l'ai perdu de vue à 4^h 46′ 16″. Le tems etoit beau ; j'avois un peu l'œil fatigué : je me ſervois encore cette fois du foible equipage.

Occultation d'Aldebaran par la lune, le 6 décembre au ſoir.

Immerſion à 5^h 36′ 13″ ; emerſion à 6^h 34′ 18″.

Occultation de Régulus par la lune, le 13 décembre au matin.

J'ai obſervé l'immerſion à 7^h 2′ 12″. Je n'ai pu obſerver l'emerſion, ayant eté obligé de quitter avant le tems.

Emerſion du 1^er Satellite le 22 décembre au ſoir.

J'ai commencé à l'appercevoir à 7^h 26′ 20″. On voyoit les bandes paſſablement.

Emerſion du 2^d Satellite le même jour.

J'ai commencé à l'appercevoir à $8^h\ 5'\ 17''$. On voyoit alors très-bien les bandes & les Satellites. Lorsque j'ai apperçu le Satellite, je l'ai vu sans aucun doute dès le premier instant.

Emersion du 1^er Satellite le 29 décembre au soir.

J'ai commencé à l'appercevoir à $9^h\ 17'\ 3''$; beau tems; situation gênante. Le Satellite avoit déjà recouvré assez de lumiere pour être vu sans aucun doute.

Emersion du 2^d Satellite le même jour.

J'ai commencé à l'appercevoir à $10^h\ 39'\ 39''$; je n'ai eu de doute que durant 3 à 4'' : beau tems; situation gênante.

1776.

Occultation d'Aldebaran le 3 janvier matin.

Immersion à $2^h\ 57'\ 35''$; emersion à $3^h\ 31'\ 8''$.

Emersion du 1^er Satellite le 14 janvier au soir.

J'ai apperçu le Satellite à $7^h\ 28'\ 11''$. Je l'ai vu sans aucun doute dès le premier moment, quoique très-foible. Les bandes etoient un peu confuses par intervalles.

Emersion du 3^e Satellite le 12 février au soir.

Je l'ai apperçu à $7^h\ 53'\ 30''$: beau tems; situation gênante. Le Satellite a eté apperçu un peu tard. Je l'ai vu sans discontinuer, depuis le premier moment où je l'ai apperçu. Peu après l'observation, j'ai vu les bords de Jupiter ondoyans.

Emersion du 1^er Satellite le 29 février au soir.

Je l'ai apperçu à $8^h\ 53'\ 43''$: beau tems. Le vent agitoit un peu le telescope. Le Satellite a eté vu sans aucun doute dès le premier instant où je l'ai apperçu.

Emersion du 3^e Satellite le 26 mars au soir.

Je l'ai apperçu à $8^h\ 12'\ 22''$: beau tems.

Immersion du 3^e Satellite le 2 avril au soir.

J'ai entiérement cessé de le voir à $9^h\ 32'\ 33''$. Le tems etoit fort beau.

Occultation d'une petite etoile le 11 avril au matin.

Immerſion à $2^h\ 35'\ 47''\ \frac{1}{2}$. Emerſion à $2^h\ 51'\ 11''\ \frac{1}{2}$.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 21 août au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 48'\ 4''$: beau tems, mais grand crépuſcule.

Immerſion du 2^d^ Satellite le 7 ſeptembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $4^h\ 29'\ 8''$: beau tems.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 22 ſeptembre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $1^h\ 31'\ 5''$: beau tems ; Jupiter peu elevé. On ne voyoit pas les bandes.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 29 ſeptembre au matin.

Je l'ai perdu de vue à $3^h\ 26'\ 55''$. Il y avoit des vapeurs conſidérables ; les Satellites n'etoient pas brillans.

Emerſion du 3^e^ Satellite environ un quart-d'heure plus tard.

J'ai commencé à l'appercevoir à $3^h\ 41'\ 9''$. Le tems etoit alors aſſez beau ; je l'ai vu ſans héſiter dès le premier inſtant, quoique très-foible.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 22 octobre au matin.

Je l'ai entiérement perdu de vue à $3^h\ 42'\ 4''$. Le tems etoit fort beau : on ne diſtinguoit cependant pas les bandes ; mais les Satellites etoient aſſez brillans.

1777.

Immerſion du 1^er^ Satellite le 20 mai.

Je l'ai apperçu à $8^h\ 26'\ 59''$. Je l'ai apperçu auſſi-tôt qu'il etoit poſſible. 10 à 12″ plus tard je l'ai vu ſans aucun doute. Le tems etoit paſſablement beau.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Par M. Collas, Missionnaire.

Le 12 juillet de cette année (1779) je fus averti un peu avant dix heures, qu'il paroissoit autour du soleil, à une grande distance, une couronne lumineuse très-brillante. Il y avoit eu ce jour-là un assez grand brouillard le matin. La bande circulaire qui formoit cette couronne, pouvoit avoir de large environ cinq ou six diametres du soleil. Au-dehors elle etoit d'une lumiere très-blanche, un peu eblouissante. Au-dedans elle etoit peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, mais beaucoup moins marquées que dans un arc-en-ciel ordinaire. A ces couleurs succédoit un fond obscur qui alloit en s'eclaircissant vers le soleil, dont on ne pouvoit soutenir la vue. Je pris un octant, & je ramenai l'image du soleil vers le milieu de la bande lumineuse: je trouvai que le rayon de cette couronne etoit d'environ $22^{\circ}\frac{1}{2}$; & en faisant tourner l'octant, je trouvai qu'elle etoit sensiblement circulaire. A onze heures elle etoit aussi belle que lorsque nous la considérâmes la premiere fois. Son diametre etoit le même; ce que nous vérifiâmes avec l'octant, M. Dollieres & moi. Vers midi, les nuages en firent disparoître une partie, & peu après la couvrirent entiérement.

La nuit du 30 au 31 octobre, j'apperçus autour de la lune une couronne pareille, mais qui n'avoit point les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce phénomene n'est pas bien rare. Comme il se trouvoit une etoile peu eloignée de cette couronne, je pris mon octant pour mesurer la distance de l'etoile à la lune, & en conclure à peu près le diametre de la couronne; & je trouvai que le diametre de la couronne etoit d'environ 45°, comme le diametre de celle que j'avois vue autour du soleil.

Cette même année, la nuit du 5 au 6 août, grand nombre de perſonnes ont apperçu au ciel, quelque temps avant minuit, un globe de feu qui donnoit une grande lumiere, & qui a eclaté en faiſant un bruit que quelques-uns ont comparé au tonnerre, d'autres à un coup de canon. Pluſieurs Miſſionnaires ont entendu le bruit; je n'en ſache aucun qui ait vu le globe. Des Chinois qui ont rapporté avoir vu le phénomene, les uns ont dit avoir vu un globe de feu, d'autres une groſſe traînée de feu, & d'autres un globe de feu, qui s'etoit enſuite avancé laiſſant une trace de feu, & avoit fini par eclater: ajoutant qu'on avoit entendu le bruit peu de tems après. J'ai appris quelques jours après, qu'on avoit vu le phénomene, & qu'on avoit entendu le bruit dans différens endroits éloignés de pluſieurs lieues de Péking.

LE PÊCHER,

Par feu M. Cibot, Missionnaire.

Le pêcher est un arbre si commun, si connu & si cultivé en France, que nous avons hésité long-tems si nous nous hasarderions à en parler. Tout bien considéré, il nous a paru qu'il n'y avoit aucun inconvénient à recueillir dans les Livres chinois quelques petits détails, qui, s'ils n'apprennent rien, rassureront davantage sur ce que l'on sait.

On distingue ici trois especes de pêcher; le pêcher nain, le pêcher arbrisseau, & le pêcher arbre.

Le pêcher nain n'a guere qu'un pied ou un pied & demi de haut; on le cultive dans des vases pour la beauté de ses fleurs, qui sont très-belles en effet, & sur-tout fort précoces. Les Fleuristes en comptent dix-huit à vingt sortes, ou sous-especes. La couleur, la grandeur, & le nombre des fleurs simples, doubles ou semi-doubles qui les distinguent, ont donné lieu aux classes sous lesquelles on les range chez les Fleuristes. Celle des mille-feuilles est réellement charmante. La forme que les Chinois donnent à leurs arbres nains, releve, ce semble, les fleurs innombrables qui couvrent, à se toucher, les petits rameaux auxquels elles sont attachées. Les pêchers nains ne sont pas destinés à donner des fruits: il y en a cependant à qui on en fait porter de fort beaux, & d'un goût supérieur; mais cela demande des soins infinis, & on ne peut prétendre qu'à deux ou trois, encore faut-il savoir distinguer, lors de la floraison, à quelle branche il faut les laisser. Les Jardiniers du Palais entendent fort bien cette partie; & à voir seulement leurs pêches mûrissantes, ils distinguent celles qui sont aussi bonnes à manger

manger que belles à voir, & peuvent être offertes à l'Empereur.

Les pêchers arbriſſeaux ne croiſſent guere qu'à la hauteur de quatre à cinq pieds, & la plupart ſont en buiſſon. On les trouve par-tout dans les jardins de l'Empereur. Ce goût antique s'eſt ſoutenu, parce qu'ils croiſſent & ſe ſuppléent aiſément, ne demandent preſque aucune culture, & font un ſpectacle de délices dans les premiers jours de printems. Plus tous les autres arbres ſont nuds & dépouillés, ou d'un verd pâle & languiſſant, plus l'œil eſt charmé de voir les pêchers comme de grands bouquets de fleurs ſur les collines & les rochers, ainſi que le long des ſentiers, & ſur le bord des baſſins & des canaux. Il n'y a aucune exagération de notre part. Rien de tout ce que nous avions vu en Europe ne nous avoit préparés à l'impreſſion que fit ſur nous cette multitude de pêchers en fleurs, embelliſſant, à tous leurs points de vue, les payſages charmans du parc de l'Empereur. Les abricotiers, les ceriſiers ſauvages, & quelques autres arbriſſeaux & arbres à bouquets dont ils ſont entremêlés, achevent cette décoration raviſſante, & forment des ſcenes & des enfoncemens enchantés qui charment les yeux, & que la parole ne peut décrire.

Nous ne ſavons pas où en ſont aujourd'hui à cet egard les Provinces méridionales; mais on voit par pluſieurs vers de la Dynaſtie des *Song*, & en particulier par une piece charmante du célebre *See-ma-kouang*, que pour faire jouir tout le monde à la fois des douceurs du printems, on avoit planté des pêchers le long des chemins & ſur le bord des canaux; ce qui lui a fait dire que l'œil qui conſidéroit au loin les plaines immenſes de *Loyang*, etoit conduit d'un village à l'autre par des guirlandes de fleurs. La belle levée qui traverſe le lac *Si-hou*, eſt renommée dans tout l'Empire par les

pêchers & les saules à branches pendantes dont ses deux bords sont plantés. Aller voir les premiers quand ils sont fleuris, est la récréation générale d'une grande ville. Voici qui mérite plus d'attention, & à quoi nous en voulons venir.

Les anciens Chinois, qui ne séparoient jamais l'utile de l'agréable, avoient erigé la floraison des pêchers en signal commun de la réparation des chemins, des levées, des canaux, des digues, & de plusieurs travaux agraires. Or il arrivoit de là que dès qu'ils etoient fleuris, il n'y avoit plus à reculer; un délai eût eté une innovation. Les pêchers des bords des chemins & des canaux, des semis, des sauvageons & des taillis, etoient accordés au peuple, & répartis par les chefs des villages: nous croyons même avoir vu qu'on faisoit usage, pour les levées, de la coupe des pêchers ou taillis, ainsi que de celle des saules dont ils etoient entremêlés, & qui etoient les uns en taillis, les autres en arbres etêtés ou *têtards*.

Les pêchers arbres ne viennent pas ici bien haut, & on ne le voudroit pas; mais nous trouvons que l'on a vu ceux qu'on laissoit monter à leur gré, croître à la hauteur de quarante & de cinquante pieds. Il paroît cependant que c'etoit une espece à part, & dont les fruits etoient plus que médiocres, & d'un goût assez commun. Quand les pluies de l'eté ne sont pas excessives & finissent à propos, on a ici des pêches de diverses especes en grande quantité. Celles qu'on vend dans les rues sont souvent d'une grosseur prodigieuse; nous ne nous souvenons pas d'en avoir vu d'aussi grosses en France, ni d'aussi belles: mais elles sont bien inférieures pour le goût. Il faut pourtant avouer que celles de *Siang-chou* (c'est une maison de plaisance de l'Empereur) sont comparables à ce que nous avons de plus fondant & de plus délicat en ce genre. Il y en a une espece

en particulier qui eſt d'un goût exquis : on attribue cela à la belle expoſition, & au ſol de la colline ſur laquelle ces pêchers ſont plantés. Cette eſpece, du reſte, eſt tardive, & d'une figure & d'une couleur peu agréables.

On claſſe ici les pêchers par la forme & la couleur, la groſſeur & la précocité de leurs fruits. Il y en a dont la chair eſt blanche, verdâtre, jaune tendre, jaune d'orange, & marbrée; quelques-uns ſont comme applatis, ronds, ovales, alongés en pointe, à pointe recourbée en bec de corbin. On parle de pêches de deux livres ou même plus. Les plus groſſes que nous ayons vues n'avoient guere que trois pouces & demi de longueur (du pied d'ici) ſur environ trois pouces de diametre : mais cela va toujours en diminuant juſqu'à un pouce; & pour la précocité, il eſt tout ſimple que dans les Provinces méridionales on mange des pêches quand nous avons à peine des ceriſes. Il eſt plus étonnant que quelques eſpeces ne mûriſſent ici que bien avant dans le mois d'octobre, & qu'on trouve le ſecret de les conſerver juſqu'en janvier, auſſi belles, auſſi fraîches, & auſſi bonnes à manger qu'au ſortir de l'arbre.

Les climats de Chine ſont trop différens de ceux de la France, pour que la maniere de cultiver les pêchers puiſſe être la même : cependant il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de ce qui ſe pratique ici.

Avant tout, il faut avertir que pluſieurs eſpeces de pêchers qu'on a à Péking & dans les Provinces, viennent originairement de la Perſe, du Thibet, de Samarcande, de *Ha-mi*. L'Empereur *Vou-ty*, de la Dynaſtie des *Han*, qui commença à régner l'an 130 avant J. C., faiſant ſon grand jardin, *les Grands*, dit l'hiſtoire, *lui offrirent des arbres fruitiers de différens pays eloignés, parmi leſquels etoient des pêchers à fruit jaune, à fruit fondant, à fruit qui ſe détachoit du noyau.* Un

autre texte indique les pêches applaties & à pointe recourbée en bec de corbin, *venues de* Po-ſe-koue (Royaume de Perſe.)

Nous avons ſous les yeux pluſieurs autres citations & pluſieurs textes originaux pour les regnes ſuivans, & en particulier pour les Dynaſties des *Tſin*, des *Ouei*, des *Tang* & des *Song*. Il ſeroit inutile de les copier; mais il ne ſera pas inutile de remarquer que le tribut du Royaume de *Ha-mi* en 631 & en 647, fut en partie en pêchers; & que les attentions de l'Empereur allerent, pour les premiers, juſqu'à *ordonner qu'on les plantât ſur le champ dans ſon jardin*. C'eſt encore la politique d'aujourd'hui pour tout ce qui peut augmenter les reſſources du peuple. Le Vice-Roi de la Province de Canton ayant fait offrir ici à l'Empereur différentes graines que les Anglois avoient apportées d'Europe, nous fûmes chargés de les aller faire ſemer dans le jardin de la maiſon européenne, qui eſt dans le parc de *Yuen-ming-yuen*. Ce qu'il faut conclure de cette digreſſion, c'eſt que l'on a toujours eu ici fort à cœur la culture des arbres à fruit; & que pluſieurs des pratiques qu'on y ſuit, ont pu venir originairement des etrangers, ainſi que les arbres.

Les Chinois connoiſſent comme nous la maniere de propager & de multiplier les pêchers en entant l'eſpece qu'on veut, ſur des ſauvageons, ou ſur des pruniers, des abricotiers, des ceriſiers, &c.; mais ils en font peu d'uſage quand ils veulent avoir de bonnes pêches. Un fruit, ſelon eux, perd ſes qualités primitives à être enté ſur un arbre d'une autre eſpece; il a beau être plus gros, plus agréable à manger, il n'eſt jamais ſi ſain. Si même on veut l'avoir dans toute ſa bonté, il faut que le ſujet qu'on ente ſoit provenu de l'eſpece qu'on y deſtine. En conſéquence, on choiſit ici les pêches les plus belles & les mieux mûries pour faire un ſemis. La pratique générale ſe réduit à creuſer une foſſe à l'abri d'une mu-

raille tournée au Midi, à la remplir de fumier de bœuf à la profondeur que demande l'hiver du pays, à mettre deſſus les pêches la pointe en haut, mais aſſez ſéparées les unes des autres pour faciliter la tranſplantation, puis à les couvrir de fumier, & enfin de terre à la hauteur d'environ un pied. Quand elles ont percé dans la belle ſaiſon, & qu'elles ont fait poindre leur rejetton, on les enleve avec leur motte, & on les tranſplante dans les endroits qu'on leur a choiſis, en prenant bien garde de leur conſerver leur premiere poſition; en ſorte que le côté tourné au Midi continue à y être tourné encore. Il y en a qui ſe contentent d'enterrer toutes leurs pêches dans le fumier; puis ils les en tirent à la fin de l'hiver, & en font un ſemis en les plantant çà & là dans les lieux qu'ils leur deſtinent. En général, on evite tant qu'on peut d'avoir à tranſplanter le pêcher, parce que ſa racine, qui eſt foible, en ſouffre, & ne s'ancre plus ſi bien en terre: juſques-là qu'on croit néceſſaire de la charger de groſſes pierres pour l'obliger à piquer en bas & à s'enfoncer.

Mais quel ſol, quelle expoſition faut-il choiſir pour le pêcher? Si l'on cherche ſur-tout à ſe procurer des fruits doux, ſains & parfumés, il faut eviter les terres baſſes, fortes & humides. Le pêcher demande à être dans une terre ſeche & pleine de gravier. Son véritable endroit eſt le milieu d'une colline ou d'un côteau; & ſa vraie expoſition eſt le ſud-eſt. Il y a pourtant des Provinces où on le met au couchant, à cauſe des vents qui y regnent. On eſt ici perſuadé que les fruits à noyaux, & tous les fruits fondans en général, n'ont jamais toute leur beauté que ſur les hauteurs. Les ſucs de la plaine ſont trop abondans, & ne ſont pas aſſez travaillés pour eux.

On ente les ſauvageons au commencement de leur troiſieme année; & la plupart les entent en fente, preſque à fleur de

terre, afin que quand l'arbre eſt vieilli, on puiſſe le couper & avoir des rejettons francs. Il y en a pourtant qui les entent comme nous, ou même en ecuſſon. Comme l'on cherche ſur-tout à avoir de bons fruits, on laiſſe croître les pêchers ou arbres, & on ne les plie preſque jamais à la contrainte de la forme d'eſpalier : mais pour les préſerver des gelées du printems, on les chauſſe de neige & de glaçons ; ou même on découvre leurs racines du côté du Nord.

A propos de neige, ſoit préjugé ou expérience, on la regarde dans toute la Chine comme le meilleur & le plus utile de tous les engrais pour les arbres à fruit. Les payſans eux-mêmes ne manquent pas de ramaſſer celle des chemins pour la porter dans leurs vergers. Dans les grandes fruiteries, on en fait des amas qu'on diſtribue aux arbres à proportion que la premiere qu'on a miſe ſe fond. Il y en a même qui s'en ménagent des baſſins, pour avoir de quoi en faire des arroſemens. Après l'eau de neige & la neige, le meilleur engrais pour les pêchers, eſt celui de leurs feuilles & de leurs fruits réduits en terreau, ou leurs cendres, & ſur-tout celles des noyaux : auſſi a-t-on grand ſoin de les recueillir. Il y en a qui accordent de mettre un peu de fumier au pied de chaque arbre ; mais ce doit être à la feuille tombante, pour qu'il ſoit comme diſſous à la pouſſe du printems.

Si le pêcher enté ne fait pas long-tems attendre ſon fruit, & en donne beaucoup ſous peu d'années, parce qu'il croît avec une vîteſſe ſinguliere, ce qui eſt ici fort ordinaire, on n'eſt que plus expoſé à le voir jaunir, languir & périr avant ſa huitieme automne. Nos Phyſiciens & nos Naturaliſtes l'expliqueront comme le leur indiquera la connoiſſance qu'ils ont de la végétation des plantes ; mais c'eſt un fait trop commun, trop notoire & trop conſtaté, pour être révoqué en doute.

Eſt-ce bien à la trop grande abondance du feu qu'il faut attribuer cette mort ſi prématurée ? Ce n'eſt pas à nous à prononcer. Il eſt certain qu'on ne la prévient qu'en retranchant une partie des racines de ces pêchers à leur cinquieme année, & mieux encore en fendant l'ecorce du tronc depuis la naiſſance des branches juſqu'à terre. Cette derniere pratique, qui fait couler un grande quantité de gomme, eſt la plus ſuivie, parce qu'elle eſt la plus sûre. On renouvelle même une opération ſi ſinguliere après quelques années, quand on voit quelques ſignes de langueur dans les pêchers, & au commencement du printems comme la premiere fois. Auſſi on les voit ſe ranimer & ſe charger de fruits, qu'on dit meilleurs & plus ſains. Du reſte, les Jardiniers ont l'attention de ne laiſſer à leurs pêchers que des pêches bien formées, bien placées, pour groſſir & mûrir ; bien diſtribuées ſur les différentes branches, & *bien comptées*, comme dit le Jardinier du village, *afin qu'elles ne ſouffrent pas, ou ne faſſent pas ſouffrir la branche qui les nourrit. Une mammelle n'a pas aſſez de lait pour deux nourriſſons ; ici une branche a aſſez de feu pour beaucoup de fruits.*

Quand un pêcher vieillit, il y en a qui le coupent en têtard ; d'autres preſque à fleur de terre, un peu au-deſſus de l'endroit où il a eté enté ; & les nouvelles branches qu'il pouſſe, donnent bientôt du fruit. Le mieux cependant eſt de les enter.

Les Chinois prétendent, & ſoutiennent comme prouvé par le fruit, qu'à enter & réenter ſur ente, le fruit d'un arbre va toujours en ſe perfectionnant. Cette aſſertion eſt aſſez curieuſe & aſſez intéreſſante pour mériter qu'on confie à quelque bon Jardinier le ſoin de faire des expériences, pour conſtater ſi elle eſt vraie, juſqu'où elle eſt vraie, & ſi elle a egalement lieu ſur tous les arbres à fruit. Une découverte en ce genre peut conduire à bien d'autres ; mais il faut ſe ſouvenir qu'il ne s'agit

que de jeunes plants provenus de l'arbre avec lequel on les ente & réente. Le mot de *Tai-tchi* dit au mieux la façon de penſer d'ici, & nous paroît plein de ſens. *Soit qu'on accouple le cheval avec une ânesſe, ou un âne avec une jument, on n'aura qu'un animal défectueux & imparfait, quelques bonnes qualités qu'on lui trouve d'ailleurs, & qu'il ait réellement. C'eſt par de beaux chevaux & de belles jumens, par de beaux ânes & de belles ânesſes, qu'on parviendra à perfectionner leurs eſpeces : or il en eſt de même des arbres & des entes. La nature s'imite elle-même dans toutes ſes voies, ou plutôt ſuit toujours la même. Autant on gagne à l'aider, autant on ſe trompe en voulant la dominer & lui faire violence. Une pêche-prune, une pêche-figue-caque, une pêche-ceriſe par le ſecours de l'ente, ne vaudra jamais la pêche-pêche.*

Dût-on rire de notre ſimplicité, nous ajouterons qu'il y a eu ici des Médecins qui ont prétendu que les fruits altérés par la pratique d'enter une eſpece ſur une autre, le pêcher par exemple ſur le prunier, ne ſont plus les mêmes, perdent de leurs qualités propres & primitives, & deviennent moins ſains. Ils vont même juſqu'à attribuer à cela pluſieurs mauvaiſes qualités des pêches modernes abſolument inconnues des Anciens ; mais en convenant qu'il eſt viſible qu'elles ſont plus mal-ſaines dans les cantons que la Nature n'a pas deſtinés au pêcher, où les Anciens n'en avoient point planté, & où ils ne réuſſiſſent qu'à force de ſoins.

Les arbres qui croiſſent aiſément, qui donnent leur fruit en ſon tems, & un fruit bon & ſain, voilà les arbres, dit le Recueil impérial des doctrines univerſelles, *dont on doit encourager, augmenter & perpétuer la culture dans chaque diſtrict. La récolte en ſera toujours plus facile, plus sûre, plus abondante, parce que la Nature en fait pour ainſi dire tous les frais ; &, ce que les Officiers ne doivent jamais perdre de vue, n'expoſera jamais le*

le peuple aux maladies que cauſent les fruits qu'on n'obtient du ſol & du climat qu'à force de ſoins.

Ces paroles nous ont d'autant plus frappés, que ſur les ſouvenirs qui nous reſtent, il nous ſemble qu'il en eſt ainſi chez nous. A Paris même, on dit les ceriſes, les prunes, les muſcats, &c. de tel endroit, pour indiquer ce qu'on connoît de meilleur & de plus ſain. Or, tout le monde ſait que ces fruits croiſſent comme d'eux-mêmes dans ces endroits, & que *la Nature en fait pour ainſi dire tous les frais.* Il ne nous appartient pas de revenir ſur tout cela par aucune réflexion, ni d'inſinuer comment & juſqu'où le Miniſtere public pourroit favoriſer les Colons de chaque canton. Mais s'il en etoit des raiſins dont on fait le vin, comme des fruits, peut-être ſeroit-il auſſi bien d'examiner quelle eſt l'eſpece de vigne que la Nature a adoptée, & qui a réuſſi en chaque endroit, que de tant raffiner ſur la façon de faire le vin, qui, telle qu'elle puiſſe être, ne corrigera jamais les mauvais raiſins, & ne ſuppléera jamais les bons.

Pour revenir à nos pêchers, que nous avons eu ſur-tout en vue dans tout ce que nous venons de dire, ſi l'on veut qu'ils donnent de bon fruit & en quantité, il faut ſuppoſer avant tout que le ſol, le climat & l'expoſition, doivent être conſultés & crus même pour une eſpece plutôt que pour l'autre. Cette eſpece bien connue, la culture ſera aiſée, & la pratique de l'ente ſur ente pourra peut-être avoir de bons effets. Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter ſur les punaiſes & ſur les autres inſectes qui déſolent cet arbre & le font ſécher.

On aſſure dans pluſieurs livres, que pour exterminer les punaiſes il faut arroſer le pêcher avec du bouillon froid de tête de cochon : mais cet arroſement doit être fait entre deux terres & en tems ſec, afin qu'il aille mieux aux racines, & ait toute

ſa force. S'il ne réuſſit pas la premiere fois, il faut en recommencer un ſecond ; mais on ne ſera pas dans le cas, dit-on, d'en venir à un troiſieme. Nous trouvons que quelques Jardiniers ont imaginé de faire des fentes à l'ecorce du tronc, puis d'inſinuer de ce bouillon dans ces fentes, & de les couvrir après de chiffons ou de mouſſe bien humectés de ce bouillon par forme de compreſſe, & que cela leur a réuſſi. Quant aux inſectes, vers, &c. on a recours au *Tang-yeou*, qu'on n'a point en Europe, & auquel on pourroit ſuppléer, ce ſemble, avec de la térébenthine, qui eſt d'une odeur preſque auſſi forte & auſſi déſagréable. Il ne s'agit que d'en imbiber quelques morceaux de toile, ou encore mieux d'ecorce, quelle qu'elle ſoit, & de les attacher aux branches d'où l'odeur peut mieux ſe répandre. Nous trouvons que de vieilles lampes de bambou, c'eſt-à-dire, bien pénétrées d'huile & bien puantes, ſuſpendues çà & là aux branches de l'arbre attaqué, ſont encore plus efficaces. Nous ne donnons ces expédiens que pour ce qu'ils valent; mais comme ils indiquent que les odeurs fortes, déſagréables, réſineuſes, d'huile rance, &c. chaſſent les vers, chenilles, &c. nos Naturaliſtes trouveront bien le moyen de les perfectionner. Qu'ils ne s'attendent pas cependant à réuſſir toujours. *Il faut*, dit *Lu-tchi*, *que nous ſentions notre impuiſſance dans les plus petites choſes, & que l'inſecte, que nous ne diſtinguons qu'à peine, terraſſe notre orgueil comme les léopards & les tigres. Combien de fois un ver né & crû dans le cœur d'un fruit dont la beauté nous charme, le devore-t-il ſous nos yeux, ſans que nous le ſoupçonnions, & ne nous en laiſſe que la peau ?*

Un Poëte ou un Littérateur feroit une ample moiſſon de poéſies, d'anecdotes, de moralités, & un Médecin de recettes & de remedes, dans la compilation en trois volumes ſur le pêcher, que nous avons ſous les yeux. Nous nous bornerons

à toucher quelque chose d'un article pour lequel nous demandons quelque attention : voici de quoi il s'agit.

Les Chinois, qui subsistent en corps de nation depuis le commencement de leur Monarchie, c'est-à-dire, depuis le tems des premieres emigrations après le déluge, & deux mille ans au moins avant J. C. ; les Chinois, dis-je, ont conservé longtems l'histoire des premiers âges, soit dans leurs livres, soit dans leurs traditions : il n'y a aucun doute à former sur ce point. Leurs livres les plus anciens ont péri ; ils n'ont sauvé des grands naufrages, des révolutions générales, qu'une partie de leurs livres nationaux antiques ; & les traditions primitives, altérées en mille manieres, puis mêlangées de fables, enfin corrompues par l'idolâtrie, ne sont plus aujourd'hui qu'un chaos : mais ce chaos n'est pas sans aucun rayon de lumiere. Plusieurs de ces traditions, quoique défigurées, se rapportent trop juste aux récits les plus merveilleux & les plus surnaturels des livres saints, pour pouvoir y méconnoître la croyance des premiers âges. Nous oserions presque mettre de ce nombre celles qui regardent le pêcher. Les unes en font un arbre de vie, les autres un arbre de mort. Nous laissons aux Savans à examiner s'il répugne au texte sacré que l'herbe de vie & l'arbre du fruit défendu, n'aient eté que différentes especes du même arbre, & si l'un ou l'autre a eté indiqué par les Anciens comme ayant eté un pêcher. Les traditions chinoises se seroient méprises sans conséquence sur ces deux points, parce que l'essentiel est le fait, & elles l'attestent. Nous-mêmes, en en faisant mention, nous ne prétendons qu'engager les Savans à faire des recherches, & à voir si, au sujet du pêcher, auquel on n'a peut-être jamais pensé en Occident chez les Commentateurs, on ne trouveroit pas quelques traditions anciennes sur l'arbre de vie, ou sur l'arbre de la science du bien & du mal.

Il eſt de fait que les pêches alongées en pointe, d'une belle groſſeur, & colorées d'un beau rouge d'un côté, ſont regardées ici comme le ſymbole d'une longue vie. En conſéquence de cette perſuaſion nationale, antique, & dont on ne trouve pas l'origine, ces pêches entrent dans tous les ornemens en peinture & en ſculpture, qu'on fait dans les appartemens, meubles, &c.; & ſur-tout dans les préſens de congratulation, félicitation, conjouiſſance, qu'on offre à ſes ſupérieurs & à ſes égaux. On en conſerve pour les préſens de la nouvelle année; & au défaut de véritables, on en offre en email, en porcelaine ou pierres colorées, &c. Les traditions générales ſur l'arbre de vie ont eté, je crois, indiquées par d'autres: voici quelques textes Anciens ſur le pêcher & ſes fruits.

Selon le *Chin-nong-king : la pêche* Yu *empêche la mort & eterniſe la vie. Si on n'a pas pu la manger aſſez à tems, elle conſerve le corps ſans corruption juſqu'à la fin du monde.* Selon le *Chin-y-king : il y a du côté de l'Orient un pêcher dont l'amande du fruit, mangée, eterniſe la vie.* Selon le *Chou-y-ki : quiconque en mange des fruits* (du pêcher *Yu* de la montagne *Koue-liou*) *obtient une vie immortelle.* Selon le *Chin-hien-kan : le pêcher d'immortalité ne produit qu'un fruit en mille ans ; mais il délivre de la faim pour toujours.... Ce fruit eſt d'une beauté & d'une odeur qui ne ſont pas de ce monde.* Selon le *Chin-hien-thouen : KAO ayant mangé de la gomme de ce pêcher* (à fruit de ſanté) *devint immortel.*

Nous pourrions citer encore bien d'autres textes; mais nous nous contenterons de remarquer qu'il a toujours eté queſtion de pêches dans les fruits d'immortalité, dont on a bercé les eſpérances de *Tſin-chi-hoang*, de *Vou-ty*, des *Han*, & des autres Empereurs qui prétendoient ne pas mourir; puis, ce qui eſt bien plus ſingulier, qu'on a attribué & qu'on attribue

encore au pêcher la force de réſiſter aux mauvais eſprits, de les ecarter, & de rompre les maléfices, &c. par une vertu venue du Ciel : *comme etant plein de toute la force de la Nature*, dit le livre *Tſe-tſou-ſoui-chi-ki*, *il repouſſe & dompte tout maléfice, & réprime les cent démons.*

Quant aux rapports de je ne ſais quelle eſpece de pêcher avec l'arbre de la ſcience du bien & du mal, & de ſes pêches avec le fruit défendu, ils ne ſont pas ſi nettement enoncés. Il eſt bien dit en général que certaines pêches ne pouvoient pas entrer, chez les Anciens, dans les offrandes des ſacrifices, & qu'elles etoient funeſtes ; que toute pêche à double amande donne la mort ; enfin, que la floraiſon prématurée & trop précoce d'un certain pêcher, annonce de grandes calamités, *&c.* : mais tout cela eſt trop vague, & ne mérite aucune attention ſans quelques textes. Selon *Pin-y-lou : c'eſt la mort qui fait craindre le pêcher, comment le Sage ne le craindroit-il pas ?* Selon le *Sin-lun : dans le jardin* YANG *etoit le pêcher de mort ; dès qu'il s'en fut approché, il ſentit qu'il mourroit.* Selon *Sun-lan-tſée : la pêche-prune a une beauté qui ravit ; mais elle donne la mort après.* Selon le *Fong-ſou-tong : il eſt parlé dans le livre de* Hoang-ti, *de deux freres de la premiere & de la plus haute Antiquité, qui trouverent ſur la montagne un pêcher ſous lequel etoient cent démons, pour cauſer la mort de l'homme, & le perdre pour jamais.* Ce texte eſt d'autant plus curieux, qu'il eſt dit dans le *Lié-tchouen*, au ſujet des maux qui affligent la terre : *l'arbre d'intelligence a eté la cauſe & l'occaſion du péché.*

NOTICES

Sur le Mou-chou-kuo-tsée, *le* Chou-keou, *& le* Tsée-tsao, *par feu M.* Cibot, *Missionnaire.*

Le *Mou-chou-kuo-tsée* est un arbre sur lequel nous n'avons rien trouvé jusqu'à présent dans les livres de Botanique chinoise. Un Peintre l'ayant remarqué dans un Miao bâti au bout du fauxbourg de la Porte de l'Occident, à l'occasion de la soixante-dixieme année de la feue Impératrice mere, il en prit une petite branche & nous l'apporta. La multitude de ses galles nous etonna. Nous entreprîmes des recherches, & nous avons eu la patience de les continuer près d'une année, mais inutilement. Le *Mou-chou-kuo-tsée* est un arbre etranger à Pé-king; on ne le connoît que dans le Miao dont nous avons parlé. Comme nous ne pouvions l'y aller voir, nous y avons envoyé des gens qui sont entrés dans le Miao impérial. Tout ce que nous avons pu recueillir de leurs réponses à nos questions, c'est qu'on ne sait point, au Miao même, d'où est venu cet arbre; qu'il est gros, haut & branchu comme un acacia; que ses galles sont multipliées à l'infini; que les petites branches en donnent de nouvelles au printems; qu'elles ont alors un goût de noisettes, qui les fait manger avec plaisir; que plusieurs font sécher les petites branches où elles sont, & que les autres font corps avec elles, & disparoissent en s'y fondant en quelque façon. Ces galles, comme celles de tous les autres arbres, doivent leur naissance à l'insecte qui prend vie & croît dans l'intérieur. Nous en avons trouvé un au mois d'août dans des galles assez grosses, & nous avons remarqué qu'il prépare sa sortie de loin, & n'a qu'un peu d'ecorce à forcer pour faire le trou par où il sort & s'envole.

Du reſte, nous avons eu beau mettre de la couperoſe dans l'eau où nous avions fait infuſer pluſieurs de ces gallés, elle n'a point noirci, & n'a fait que devenir un peu brune, de blanchâtre qu'elle etoit, & changer ſon odeur aromatique en urineuſe, à ce qu'il nous a paru. Il ſeroit inutile de demander quelle ſont les fleurs, & comment viennent les fruits du *Mou-chou-kuo-tſée*; on ne lui en connoît pas ici. Le nom même qu'on lui donne, nous paroît un nom populaire & de Pé-king; il ſignifie à la lettre, *arbre à fruits de bois*.

Le *Chou-keou* peut devenir un arbre précieux pour la France. Les Chinois le rangent dans la claſſe des mûriers. A dire vrai, il paroît lui appartenir; ſes feuilles ſont auſſi variées & dans le même goût; ſon tronc & ſes branches ont à peu près la même forme. Il y en a qui ne portent que des fleurs mâles; d'autres ne portent que des fleurs femelles, & il eſt rare de voir des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur le même pied. Enfin, les fruits de cet arbre & ceux du mûrier ont de la reſſemblance, au moins pour les Botaniſtes. Du reſte, il n'eſt pas plus délicat que le mûrier, & réuſſit egalement dans toute la Chine, juſques dans les plus mauvais terreins. Néanmoins les climats chauds lui conviennent mieux; ſes fruits y ſont plus agréables, plus ſains, & d'un uſage plus sûr pour la Médecine, qui n'oſe pas ſe riſquer avec les autres; & comme il y croît mieux & plus promptement, il y eſt d'un meilleur rapport. Ce dernier point demande quelque explication.

L'ecorce du *Chou-keou*, qui touche au bois, eſt fine, blanche, filamenteuſe & ſoyeuſe, de façon qu'on en fait de jolie toile pour les habits du grand eté, mais ſur-tout du papier. Un arpent de terre planté en taillis, qu'on coupe de trois ans en trois ans, tout compenſé, eſt d'un auſſi bon revenu

que s'il etoit en riz. Voilà ce qui nous a fait dire d'abord que cet arbre pourroit devenir précieux pour la France, s'il y réuſſiſſoit ; ce qu'on a lieu d'eſpérer. De quel ſecours n'y ſeroit-il pas ? Ajoutons qu'en faiſant une inciſion à ſon ecorce au printems, on en tire un ſuc laiteux, avec lequel on fait la meilleure colle qu'on connoiſſe pour les livres & pour tout ce qui eſt en papier. Les Chinois diſent qu'elle colle pour toujours, & que les vers & les mittes en craignent même le voiſinage.

Le *Chou-keou* reſſemble encore au mûrier, en ce qu'il ſe ſeme par-tout de lui-même, & demande autant de ſoins pour réuſſir en ſemis. Nous avertiſſons qu'en le ſemant avec du chanvre dans une terre un peu humide & bien labourée, il montera aſſez haut dès la première année. Les livres indiquent comme une pratique sûre, de ne pas arracher le chanvre, & de mettre le feu au ſemis, quand la terre etant durcie depuis long-tems par le froid, il vient un vent de nord un peu vif qui force la flamme à ne faire que voltiger & courir. Par ce moyen, auquel quelques-uns ont recours juſqu'à deux ou même trois fois, on fortifie pour toujours les racines de ſon ſemis, & on ſe prépare un vigoureux taillis. Enfin, les fruits du *Chou-keou* de Péking & des environs, ſont auſſi inſipides & auſſi peu ſains que ceux du mûrier. On dit pourtant que les arbres entés & cultivés, en portent de plus gros & de meilleurs ; mais comme ils mûriſſent dans le tems des grandes pluies, les précautions qu'il faut prendre pour les conſerver, demandent trop de ſoins.

Le *Tſée-tſao* eſt une plante annuelle, venue originairement des environs de la grande muraille, du côté du Nord. On la ſeme aſſez tard à Péking ; c'eſt-à-dire, dans le milieu du printems ; mais c'eſt pour une raiſon qui n'a pas lieu en France. Ceux qui

qui veulent en avoir dans des vaſes, & la faire ramper ſur des treilles & ſur des berceaux (car elle rampe & s'etend prodigieuſement), lui ménagent une expoſition où elle ait peu de ſoleil, & le frais du Nord. Ses fleurs ſans calice ſont d'un rouge de carmin charmant quand elles ſont en bouton, ne s'epanouiſſent jamais, & laiſſeroient croire, au premier coup-d'œil, qu'elles n'ont ni etamines ni piſtil, quoique les etamines ſoient très-joliment attachées aux pétales, & le piſtil d'une figure diſtinguée. Les pétales des fleurs, d'abord d'un ſi beau carmin, verdiſſent, s'enflent, ſe collent ſur la graine qu'elles enveloppent, forment une eſpece de pulpe qui s'amollit, ſe colore, devient fondante quand elle eſt mûre, & donne un rouge très-agréable. Les montagnards des environs de la grande muraille tirent parti des graines les mauvaiſes années, & ont je ne ſais quelle maniere de les préparer en bouillie. Enfin, on tire une jolie teinture rouge de ces graines dans les Provinces du Nord. Nous avions eu la penſée de donner la notice de leur procédé, mais il ne s'agit que d'une teinture populaire & pour le village.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE A PÉKING,

Sur la Quinteſſence minérale de M. le Comte de la Garaye.

VOICI un objet ſur lequel je ſouhaiterois fort que quelque Chymiſte-Médecin voulût bien me donner quelques eclairciſſemens ; & s'il jugeoit à propos d'entrer en correſpondance avec moi, je ſerois peut-être à portée, avec le ſecours de ſes inſtructions, de lui communiquer différentes remarques ſur ce qui ſe préſente dans ce pays-ci de relatif à ſon art.

Je ſuis fort lié avec un Miſſionnaire Portugais qui exerce ici la Médecine, & qui eſt eſtimé bon Praticien. Je le trouvai un jour occupé à préparer du ſafran de mars, dont il me dit qu'il etoit obligé de faire grand uſage, les maladies pour leſquelles le mars eſt un ſpécifique, etant aſſez communes ici. Je lui parlai, à cette occaſion, des différentes préparations de mars de M. le Comte de la Garaye, & en particulier de la quinteſſence minérale dont M. Macquer a rendu compte dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, de l'année 1755, page 31. Il me témoigna grande envie de faire uſage de cette préparation ; cependant le vitriol bleu, qui ſert à diſſoudre le mars, lui faiſoit peine. Je lui dis que le vitriol bleu, dans la diſſolution duquel on jette une quantité ſuffiſante de limaille de fer, forme une diſſolution de vitriol martial, qu'on peut retirer ſans mêlange de vitriol bleu ; qu'il devoit arriver la même choſe dans la préparation de M. de la Garaye ; & j'ajoutai que j'avois un moyen sûr de découvrir, après que la préparation auroit eté achevée, s'il y reſtoit du cuivre, & que je lui rendrois ſenſible, par des expériences de comparaiſon, la pré-

ſence & l'abſence du cuivre. Il jugea que dans ce cas-là ; & en prenant encore certaines précautions que la prudence indique, il pourroit tirer parti d'un remede recommandé par des perſonnes dont le témoignage ne peut être ſuſpect ; & nous conclûmes que j'eſſaierois de faire cette préparation. Je ſavois, à la vérité, que le cuivre pouvoit abſolument être tellement combiné avec d'autres matieres, que ſon uſage intérieur ne fût pas nuiſible, ainſi qu'il arrive dans l'uſage du ſel ſédatif, dans lequel on convient aujourd'hui qu'il ſe trouve une certaine quantité de cuivre. Je ſavois auſſi que d'habiles Médecins ont preſcrit des remedes dans leſquels entre le vitriol bleu, ſans que le cuivre qui en fait la baſe, ſoit entiérement exclus de la préparation. Tel eſt un remede qu'on trouve décrit dans le *Traité des Maladies par M. Helvétius*, pag. 368, tom. 2, edition de 1736, qu'il donne comme eprouvé par une longue expérience.

Mais outre la répugnance univerſelle pour tout remede intérieur ſoupçonné de contenir du cuivre, ce que dit M. Macquer dans le même Mémoire, ſur les mauvais effets du cuivre pris intérieurement, me perſuadoit aſſez qu'il ne devoit reſter aucun atome de cuivre dans la quinteſſence minérale ; & j'etois en conſéquence bien eloigné de jamais livrer la préparation que j'avois envie de faire, ſans m'être auparavant bien aſſuré qu'elle etoit exempte de cuivre.

Je fis acheter du vitriol bleu : on m'en apporta d'abord qui n'etoit pas pur ; à la couleur on pouvoit juger qu'il contenoit du fer. Le thé, qui fait ſur le vitriol martial un effet approchant de celui de l'infuſion de noix de galle, y décela une quantité conſidérable de fer. J'en fis chercher d'autre, & j'en obtins qui etoit parfaitement bleu, en aſſez beaux criſtaux, & dans lequel il n'y avoit point ou bien peu de fer. J'en réduiſis

environ une demi-livre en poudre fine ; je mêlai cette poudre avec le double de ſon poids de limaille de fer bien nette ; je l'humectai avec une certaine quantité d'eau ſuffiſante pour la réduire en pâte groſſiere. La matiere prit d'abord la couleur de cuivre rouge, & s'echauffa avec toutes les circonſtances décrites dans le Mémoire de M. Macquer. Je continuai d'humecter de tems en tems ; mais la chaleur ceſſa plus vîte qu'il n'eſt dit dans le Mémoire. Au bout d'environ huit heures, elle n'etoit plus ſenſible. Il régnoit alors dans l'air une chaleur de vingt degrés. J'attendis que les vingt-quatre heures fuſſent ecoulées, après leſquelles je broyai la matiere, qui etoit encore un peu humide, dans un vaſe de porcelaine. Je me préparois à la porter dans une eſpece de cave médiocrement fraîche, lorſque je m'apperçus que la matiere s'echauffoit de nouveau, de maniere à ne pouvoir preſque y tenir la main. Cette chaleur a enſuite diminué peu-à-peu, & a eté ſenſible pendant une vingtaine d'heures, au bout deſquelles j'ai porté le vaſe dans un petit ſouterrein : je l'y ai laiſſé huit jours. La matiere, au ſortir, ne paroiſſoit point humide ; je l'ai broyée de nouveau ; je l'ai humectée, & j'ai conſervé la préparation dans ma chambre, où il continuoit de régner une chaleur d'environ vingt degrés. Comme il n'eſt pas dit dans le Mémoire qu'au bout des huit jours, après avoir de nouveau humecté la matiere, on doit continuer à la tenir toujours dans un lieu frais, j'ai penſé que cette circonſtance n'etoit pas néceſſaire. Je l'ai humectée pluſieurs fois, la laiſſant ſécher chaque fois, & obſervant à chaque fois que je l'humectois, de bien remuer la matiere pour que le tout fût humecté uniformément. J'ai employé plus de deux mois à réitérer cette opération ; & durant ce tems, j'ai broyé pluſieurs fois la matiere lorſqu'elle etoit ſeche.

Dans les commencemens, la matiere avoit une couleur mêlée de gris de fer & de jaune. Un peu de cette matiere broyée bien fin, avoit une couleur jaunâtre, foible & un peu sale. Sur la fin la matiere avoit une couleur brune; & broyée bien fin, elle formoit un assez beau jaune. J'ignore si c'est la belle couleur de safran de mars à laquelle on doit reconnoître que l'opération est finie. Dans les commencemens, peu après que la matiere avoit eté humectée, elle s'echauffoit sensiblement; mais sur la fin, cela ne produisoit aucune chaleur sensible. Chaque fois cependant qu'après avoir humecté la matiere je la remuois avec des bâtonnets de fer que j'avois auparavant eclaircis, ces bâtonnets se couvroient d'une couche de cuivre rouge: preuve qu'il y avoit encore du vitriol bleu qui n'etoit pas décomposé. Il me vint en pensée que le vitriol n'avoit peut-être pas eté réduit en poudre assez fine, quoiqu'elle m'eût paru l'être assez dans le tems de la premiere opération; mais je pensai aussi que dans ce cas les triturations & les humectations réitérées auroient dû y remédier. Au bout de près de trois mois, voyant que la matiere ne s'echauffoit plus, & que la couleur n'embellissoit point, j'ai pris une petite quantité de cette matiere, que j'ai broyée en y versant de l'eau suffisamment pour en tirer la teinture rouillée, qui, etant filtrée, doit faire la quintessence minérale. Cette teinture etant filtrée, sa couleur différoit de la dissolution du vitriol verd, & de celle du vitriol bleu, & tenoit à-peu-près un milieu entre les deux. La lame de fer que j'y plongeois, rougissoit sensiblement & assez vîte. Je jettai alors une certaine quantité de limaille de fer dans cette dissolution; la couleur changea petit à petit, & prit à-peu-près la couleur d'une dissolution de vitriol verd, à laquelle je la comparai: alors elle ne rougissoit plus la lame de fer polie. J'aurois pu faire la même opération sur toute

la matiere que j'avois préparée ; mais ce n'eût pas eté la préparation de M. de la Garaye toute pure.

Toute la matiere que j'avois préparée paroiſſoit réduite en rouille ; & je penſai que les acides ayant peu d'action ſur la rouille, j'aurois beau continuer les humectations & les deſſications, la rouille ne dégageroit pas l'acide vitriolique qui reſtoit uni au cuivre. Je penſai auſſi que l'acide vitriolique agiſſant plus foiblement ſur le fer lorſqu'il eſt concentré, que lorſqu'il eſt uni à une certaine quantité de phlegme, je n'avois peut-être pas aſſez arroſé la matiere chaque fois ; mais il me paroiſſoit que la quantité d'eau que j'avois employée chaque fois, ne pouvoit être augmentée ſans aller au-delà de la ſignification des mots *arroſer*, *humecter*.

Depuis que la matiere avoit eté retirée du petit ſouterrein, j'avois employé chaque fois deux à trois onces d'eau pour l'arroſer. Je crus que peut-être le fer d'ici n'etoit pas capable de dégager autant d'acide vitriolique, qu'une pareille quantité de fer d'Europe ; je pris le parti de partager en deux la matiere ſur laquelle j'avois opéré. J'en laiſſai la moitié dans ſon vaſe ; je mis l'autre dans un vaſe neuf, avec un poids à-peu-près égal de limaille de fer neuf ; j'en fis une pâte groſſiere : le mêlange s'echauffa de nouveau, de maniere que dans le tems de la plus grande chaleur, on n'y pouvoit tenir la main long-tems. Ce mêlange conſerva une chaleur ſenſible pendant environ douze heures. Je l'ai enſuite ſéchée & humectée pluſieurs fois. Les premieres fois produiſirent encore une chaleur ſenſible ; mais quoique les dernieres n'en excitaſſent aucune, les bâtonnets de fer employés pour remuer la matiere, ſe couvroient toujours d'une couche de cuivre rouge, qui montroit qu'il y avoit du vitriol bleu qui n'etoit pas décompoſé ; & un peu de cette matiere ayant eté broyée avec une quantité ſuffi-

ſante d'eau, que j'ai enſuite filtrée, cette diſſolution rougiſſoit ſenſiblement & aſſez vîte la lame de fer polie. L'autre partie du mêlange, ſéchée encore & arroſée pluſieurs fois, avoit conſervé, à plus forte raiſon, la même propriété.

On manque ſouvent une expérience la premiere fois qu'on la tente; après l'avoir manquée on la recommence, en s'y prenant de pluſieurs manieres dans les points où il peut y avoir du doute : mais quoique j'aie envie de le faire, j'ai penſé que je pourrois bien encore ne pas réuſſir. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'on me pardonneroit d'expoſer ſimplement le fait, & de prier qu'on voulût bien me donner les eclairciſſemens que l'expoſé que je viens de faire indiquera être néceſſaires, & relever les erreurs où mon expoſé fera voir que je ſerai tombé. Je ſerois bien aiſe auſſi de ſavoir quelle quantité de quinteſſence minérale on retire d'ordinaire, d'une demi-livre de vitriol bleu, mêlée à une livre de limaille de fer. Car il eſt bien clair que, lorſqu'à la fin de l'opération on broie la matiere, en verſant de l'eau à pluſieurs repriſes tant qu'il ſort une eau jaune & rouillée, ſi, pour avoir mis chaque fois trop d'eau, on a une trop grande quantité de quinteſſence minérale, elle ſera plus foible, & dans l'uſage il faudra augmenter la doſe. Cette liqueur ſe conſerve-t-elle long-tems ſans s'altérer? Lorſqu'on en a mêlé un certain nombre de gouttes dans une pinte d'eau, s'altere-t-elle auſſi vîte que certaines eaux minérales? C'eſt ſur quoi je ſerois auſſi bien aiſe de ſavoir ce qu'on a eprouvé en Europe. S'il y a d'autres avertiſſemens néceſſaires, je les recevrai avec beaucoup de plaiſir & de reconnoiſſance.

NOTICE

Sur le Cinabre, le Vif-Argent & le Ling-cha, *par feu M. Cibot, Miſſionnaire.*

A En croire la Philoſophie chinoiſe, le traitement des maladies etant un beſoin commun à tous les hommes, il en faut raiſonner comme de ceux de la nourriture & des vêtemens; c'eſt-à-dire, poſer en principe qu'il doit être très-aiſé d'y ſatisfaire. Ce n'eſt pas ici le lieu de détailler comment elle fait intervenir la providence du *Tien* pour le prouver, & inſiſte fortement ſur l'abandon où elle auroit laiſſé la plupart des hommes, s'il falloit un monde de remedes ſavamment préparés pour guérir leurs maladies. Ce que nous voulons dire & faire obſerver, c'eſt que, forte de ce grand principe, qu'elle appuie de la croyance & de la pratique des Anciens, elle eſt venue à bout de ſubjuguer les idées publiques, & de perſuader univerſellement que peu de remedes ſuffiſent, & que leur multitude ſeroit un luxe auſſi ridicule, auſſi injuſte & auſſi funeſte, que celui des tables & des habits. « Un manœuvre, » un charbonnier ont autant de droit de guérir de leurs mala- » dies, que le Vice-Roi de la Province, dit *Yang-tchi*. Où en » ſeroient-ils s'il leur falloit des remedes diſpendieux & diffi- » ciles à trouver ? Si l'on me répond qu'ils guériſſent) ce qui » eſt très-vrai) avec des remedes fort ſimples, comme ils ſe » nourriſſent avec des alimens très-communs, & ſe couvrent » d'habits faits ſans art, je n'en veux pas davantage; & il » faut qu'on m'accorde que la ſociété n'a pas plus beſoin des » raffinemens de la pharmacie, que de ceux de la cuiſine & » de la tiſſeranderie ».

Quoi qu'il en ſoit de cette doctrine & de la ſorte de poids dont

dont il faudroit ſe ſervir pour la mettre dans la balance & la bien apprécier, il eſt de fait que la Chine, qui a donné pluſieurs fois dans le goût de la multitude des remedes, & des remedes chymiques même les plus ſavans, a fini par ſe borner à un aſſez petit nombre, & en eſt preſque, à cet egard, où en etoient les premiers âges. Nous laiſſons à nos Philoſophes à examiner ſi ſa prodigieuſe population prouve qu'elle ne s'eſt pas trompée. Pour nous, nous tournerons nos vues d'un autre côté, & nous obſerverons que le petit nombre de ſes remedes, parmi un grand nombre de bons effets, a eu celui de faire trouver, dans pluſieurs, des qualités, des vertus & des uſages qu'on n'auroit pas même ſongé à y chercher, & qu'il pourroit fort bien ſe faire que nous ignoraſſions. Nous invitons à examiner ce doute ou ce ſoupçon, en comparant ce qu'on dit ici du cinabre avec ce qu'on en dit en France.

Le pourquoi du choix que nous faiſons du cinabre, eſt tout ſimple. On vint nous porter des plaintes contre un particulier, qui, par la plus coupable de toutes les avarices, avoit acheté du cinabre médiocre pour une médecine, quoique le Médecin en eût ordonné de la premiere eſpece. Avant de faire droit ſur la plainte, nous voulûmes ſavoir quelles ſuites pourroit avoir la faute du coupable, & nous cherchâmes l'article *Cinabre* dans le Droguier de Lemeri. Nous n'y trouvâmes rien de déciſif, non plus que dans la Matiere médicale de M. Geoffroi. Cela nous tranquilliſa, & nous n'aurions pas paſſé outre, ſi l'idée de la probité & du bon ſens de celui qui nous avoit parlé, ne nous eût pas laiſſé quelque ſcrupule. Là-deſſus nous prîmes le parti de conſulter le grand Droguier Chinois, & nous y trouvâmes qu'il n'avoit rien ſurfait, & qu'à s'en tenir à la croyance du pays, la faute du coupable etoit d'une grande conſéquence. Ce ſouvenir nous eſt revenu,

& nous a donné la penſée de prendre le cinabre pour exemple ſur le doute que nous voulions propoſer. Du reſte, comme il ne s'agit point pour nous d'entamer aucune eſpece de comparaiſon ni de diſcuſſion, notre tâche ſe bornera à copier ce que nous avons trouvé ſur le cinabre.

L'ancienne Médecine chinoiſe rangeoit le cinabre parmi les remedes violens & dangereux, qu'on n'employoit que très-extraordinairement comme remedes intérieurs, & dont il n'étoit sûr de faire uſage que comme remede extérieur. On commença à l'apprivoiſer, ou plutôt à ſe faire à lui, vers la fin du troiſieme ſiecle avant l'ere chrétienne. Dans les ſiecles ſuivans, les chercheurs de pierre philoſophale & de breuvage d'immortalité, en eſpérerent des miracles; mais ce ne fut que ſous les *Tang*, il y a environ mille ans, qu'on parvint à le bien connoître, & probablement à en faire d'artificiel. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve des textes qui diſent, ou donnent lieu de croire, que cette découverte eſt beaucoup plus ancienne : néanmoins, comme les premiers ne paroiſſent pas aſſez authentiques, ni les ſeconds aſſez concluans, nous laiſſons à ceux qui auront bien examiné ce point, l'honneur & la gloire de parler plus décidément.

On connoît ici trois ſortes de cinabres naturels, & on les diſtingue par les endroits où on les trouve : le cinabre de rocher, qui eſt le plus eſtimé, le plus précieux, le plus rare, & réellement le plus beau : c'eſt celui qu'on trouve dans les vuides & les entre-deux des rochers. Le cinabre de terre, qui eſt celui des mines, où on le trouve en quantité à différentes profondeurs, tantôt pur, tantôt mêlé, ou en couches, ou en maſſes, ou en grumeaux. Celui d'eau enfin, dont parlent les Anciens avec eloge, & dont il ne paroît plus être queſtion aujourd'hui. On tiroit de certains puits profonds, après les avoir mis à ſec, des mottes de terre où il etoit enfermé en

morceaux de différente groſſeur. A propos de puits, nous trouvons que dans le *Chan-ſi* & ailleurs, il y en avoit qu'on appelloit puits de cinabre, parce que, quand on vouloit en avoir, on ne faiſoit que les remplir de brouſſailles, & y mettre le feu. Comme ces puits etoient ſans revêtement, la chaleur & la flamme ayant deſſéché, fait fendre & entr'ouvrir la terre des parois, le cinabre s'y montroit de tous côtés; & pour peu qu'on la grattât & qu'on la fît ébouler, on en trouvoit une grande quantité.

C'eſt ſur-tout à la couleur & à la forme du cinabre naturel ou natif, qu'on s'attache aujourd'hui, pour le diviſer en différentes claſſes & eſpeces. N'ayant rien trouvé de bien clair & de bien précis à ce ſujet dans les livres qui nous ſont tombés ſous la main, nous nous bornerons à dire, que pour la couleur on diſtingue le rouge foncé, noirâtre, eclatant, pâle, amaranthe, jaunâtre, couleur de roſe & couleur de chair. Quant à la forme, les différences ne finiſſent pas. Selon que le cinabre eſt en maſſe ou en gravier, en boules groſſes comme le poing ou en grains de grenade, en figure de jujube ou de pois, en priſmes à ſix côtés ou en dents de cheval, en lames ou en figures irrégulieres; on en fait une eſpece à part, ſans parler des nuances & des diſtinctions qui les ſubdiviſent & ont fait imaginer tant de noms. Quelques-uns pourtant ne diſtinguent que trois eſpeces de cinabre; le cinabre empâté, c'eſt-à-dire, qui forme une maſſe où l'on ne diſtingue rien; le cinabre ſtrié ou grainé, & le cinabre ecailleux ou en follicules.

Les Modernes s'en tiennent à l'opinion des Anciens, & ne regardent comme d'un uſage sûr en médecine, que le cinabre ecailleux & en follicules, comme le talc, & d'un rouge approchant de la couleur de chair. Ils renvoient tous les autres

aux Peintres, aux Verniſſeurs & aux Faiſeurs de vif-argent; ainſi que l'artificiel, qu'ils croient & diſent avoir je ne ſais quel levain ou poiſon qui le rend dangereux & même funeſte dans les remedes internes. Comme cette derniere opinion ne s'accorde pas avec ce que nous avons lu dans quelques-uns de nos livres, nous l'abandonnons à ceux qui voudront l'examiner; cela leur ſera d'autant plus aiſé, que nous envoyons des echantillons du cinabre dont on ſe ſert ici dans la Médecine. Nous aurions bien ſouhaité pouvoir y joindre quelques morceaux de celui qui eſt phoſphorique & brille dans les ténebres; mais quelques recherches que nous ayons faites, il ne nous a pas eté poſſible d'en trouver. Ce ſera pour une autre fois, ſi tant eſt cependant qu'il y en ait encore. Car quoique, vu la maniere dont en parlent les Anciens, on ne puiſſe pas douter qu'ils n'en euſſent, & même de pluſieurs eſpeces, on ſe borne tellement, dans les nouveaux livres, à l'indiquer, que cette ſingularité, ce jeu de la Nature, pourroit fort bien avoir diſparu, comme tant d'autres.

L'on prépare ici le cinabre avant de l'employer dans les remedes. La premiere de ces préparations eſt fort ſimple & fort aiſée, puiſqu'il ne s'agit que de choiſir une chambre vuide, d'y brûler quelque aromate pour en purifier l'air, de laver ſon cinabre dans de l'eau de riviere parfumée, puis de le faire ſécher par un beau tems. Quant à la ſeconde, pour laquelle il faut choiſir le tems le plus chaud de l'année, tous s'accordent bien à dire qu'il faut piler ſon cinabre, le réduire en gravier, & le faire paſſer par une eſpece de leſſive; mais les uns marquent une plante, les autres l'autre; quelques-uns en veulent pluſieurs; ceux-ci prétendent qu'il faut le mettre dans un vaſe entre différentes herbes, pour l'y faire bouillir; ceux-là dans leur décoction; pluſieurs dans la

leſſive de leurs cendres. Ce n'eſt pas tout : après avoir bien lavé le cinabre, au ſortir de cette leſſive, dans de l'eau de riviere ou de fontaine, on le réduit en pouſſiere impalpable, & on le met dans un alambic avec d'autres herbes, où on le fait bouillir juſqu'à evaporation totale de l'eau, & on ne le retire que lorſqu'il eſt bien refroidi. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, parce que les mépriſes en pareille matiere etant de conſéquence, le plus sûr eſt de ne pas nous expoſer à en faire.

Dans ce cas, comment nous tirer des vertus qu'on attribue au cinabre, des maladies où on l'ordonne, & des remedes où on le fait entrer ? Proteſter avec ſincérité & candeur de notre profonde ignorance, ne ſuffiroit peut-être pas ; ainſi, pour aller au plus sûr, & n'expoſer perſonne à nous croire malgré nous, nous nous bornerons à des généralités qui ſuffiſent pour le but que nous nous propoſons.

Selon *Yu-kong*, Auteur claſſique ici, comme MM. Lemeri & Geoffroi chez nous, *ce qu'on dit des vertus du* tan-cha *ou cinabre, ne doit s'entendre que du bon ; & comme il y en a plus de cent eſpeces, il ne faut pas s'y méprendre ; & ſavoir bien le diſtinguer, eſt capital..... Or, le* tan-cha, *qui ſeul peut & doit entrer dans les remedes, eſt d'un rouge couleur de chair, poli, brillant, & en follicules comme le talc.* Selon le Dictionnaire des drogues, *Pin-ouei-tſin-yao*, « le cinabre eſt un peu « froid de ſa nature ; ſon *ki* eſt foible ; il eſt le *yang* du *yn* » mitoyen. Sa principale vertu eſt de protéger le cœur, & de » tranquilliſer les eſprits. L'eau où il y a du ſel lui eſt oppoſée ».

Voici qui ſera plus clair.

Le cinabre fortifie & dégage les viſceres & les parties nobles, réſiſte au venin des plaies & des ulceres, eteint les ardeurs d'une ſoif violente, eclaircit la vue, ranime un pouls foible

& embarraſſé, calme les inquiétudes & les mélancolies, ſoulage une poitrine oppreſſée, débarraſſe la tête, réſiſte à la malignité de la petite-vérole, facilite la ſueur dans les fievres malignes, &c.

Ce n'eſt que par des exemples que nous pouvons dire quelque choſe de la maniere de donner le cinabre. On ne connoît pas aſſez en Occident les meſures, les poids & les procédés de la pharmacie chinoiſe, pour que nous oſions copier des recettes & des ordonnances dans les formes.

Si le ſecond jour de la pleuréſie ou de la fievre maligne le mal de tête augmente, la reſpiration s'embarraſſe, la chaleur de la peau eſt plus ſeche, & le pouls du malade plus plein & plus dur, on lui fait prendre de l'eau où l'on a fait bouillir du cinabre juſqu'à la réduire à un dixieme. Un ancien livre, après avoir indiqué cette maniere de procurer une ſueur qui eſt déciſive, obſerve que dans certaines circonſtances il eſt plus à propos de délayer le cinabre dans du vin, d'en frotter le corps du malade, & de le tenir auprès du feu.

Quand les enfans ont des convulſions dans les premiers mois après leur naiſſance, on leur donne du cinabre, ou dans de l'eau de miel, ou dans du vin : il y en a même qui en font prendre afin de les prévenir. Pour les femmes en travail d'enfant, ſoit que leur fruit ſoit mort dans leur ſein, ſoit qu'il vive encore, il y a bien des manieres de leur préparer le cinabre : mais il paroît qu'on y a grande confiance, & qu'on le regarde comme un remede egalement doux & efficace, auquel on ne peut pas comparer l'argent-vif, qu'on ne doit employer qu'à la derniere extrémité. Dans pluſieurs maladies de langueur, celles ſur-tout qui viennent du cœur, on fait prendre à jeun, pendant quelques ſemaines, de petites pilules de cinabre purifié en la maniere qui a eté dite, & délayé en conſiſtance de

pâte avec du miel blanc. Ces pilules ſont recommandées dans les tems de peſte, comme un excellent préſervatif. Quant aux médecines, potions & tiſanes où l'on fait entrer le cinabre, il y en a un ſi grand nombre, qu'on ne ſauroit douter, ſoit préjugé, ignorance, expérience ou ſcience, qu'on ne lui attribue ici de grandes vertus. Du reſte, il ne faut pas qu'on s'imagine que les Hyppocrates chinois ſoient auſſi neufs qu'on veut le faire croire, ſur la nature du cinabre. Il eſt de fait qu'on ſublime ici le mercure en cinabre, & qu'on révivifie le mercure du cinabre.

Si l'on a jugé de l'habileté des Chinois à ſublimer le mercure en cinabre, par celui qu'on a porté de Canton en Europe, on a pu, on a même dû en mal juger. Comme l'on fait ici beaucoup d'uſage du cinabre artificiel pour peindre en rouge les colonnes & autres bois, les portes & les meubles des Maiſons impériales & des Temples d'idoles, les Arcs de triomphe, &c. on prépare pour cet uſage un cinabre aſſez beau pour ſa deſtination, vu ſur-tout que le vernis dont il ſera couvert lui donnera beaucoup d'eclat, mais aſſez mêlangé de minium & d'autres choſes pour pouvoir être donné à fort bas prix. Il eſt fort probable que ce ſera cette eſpece qu'on aura portée en Europe, parce que c'eſt celle qu'il eſt plus facile de trouver par quintaux, & ſur laquelle on peut le plus gagner. On prépare pour l'uſage de la Médecine une eſpece de cinabre nommé *ling-cha*, avec un quart de ſoufre. Le *ling-cha* ſe fait au bain marie, ſelon le *Kang-mou*; mais d'autres décrivent autrement cette opération, & s'accordent à dire qu'elle demande beaucoup de ſoins; que le meilleur doit avoir une couleur d'or, être grainé & peſant. Quoiqu'on lui attribue bien des vertus, il paroît qu'on en fait très-peu d'uſage aujourd'hui pour les remedes internes. S'en eſt-on déſabuſé, ou ne ſait-on plus le préparer

comme les Anciens ? Nous ne ſerions pas etonnés que ce fût l'un & l'autre. On l'emploie extérieurement pour des clous, des froncles, &c. délayé avec du lait de femme. Il eſt admirable, dit un Ancien, pour faire diſparoître les taches du viſage, les boutons qui viennent ſur le nez, & pour rendre à un beau teint tout ſon eclat. Une Impératrice des *Song*, à qui on propoſa d'en faire uſage, ſe contenta de répondre : *qu'on en faſſe l'eſſai ſur ma nourrice ; comme ſa bru a perdu hier un enfant, ce ſera un moyen pour la ſoulager de ſon lait.*

Quant au ſecret de révivifier le mercure du cinabre, il eſt ſi commun ici, qu'on ſe ſert même du cinabre qu'on racle ſur les colonnes, les portes, &c. qu'on veut repeindre ; & comme l'on fait uſage du vif-argent pour pluſieurs remedes internes, on recommande fort, dans les livres, de ſe donner bien de garde de ſe ſervir de celui qui a eté tiré de cette eſpece de cinabre, ainſi que des plantes & des tombeaux : le premier, parce qu'il a eté enervé & vicié ; le ſecond, parce qu'il n'eſt ni pur, ni aſſez travaillé ; & le dernier, à cauſe qu'il a eté eteint & diſſous à demi.

Nous ſavons que quelques Chymiſtes ont voulu egayer le public aux dépens du Miſſionnaire qui envoya en Europe la nouvelle d'un mercure tiré des plantes, & cela ne nous a pas empêché d'en faire mention. Les livres chinois de différens ſiecles ſont tous ſi uniformes dans leur maniere de parler de cette eſpece de mercure, que nous avons mieux aimé nous en fier à leur témoignage dans une choſe de fait, qu'à l'infaillibilité d'une ſcience qui, après tout, pourroit bien être encore en arriere ſur bien des articles de l'Hiſtoire naturelle & des Arts de l'Aſie orientale.

Le mercure étant ſi commun dans pluſieurs endroits de différentes Provinces, pourquoi ſeroit-il impoſſible qu'on en trouvât

trouvât dans les lentilles d'eau & dans les autres plantes aquatiques de quelques marais ? Quelque commun que ſoit le vif-argent en Chine, il l'eſt incomparablement moins que dans la moyenne Antiquité, c'eſt-à-dire, il y a deux mille ans. On n'avoit pas beſoin alors de le tirer du cinabre ; on le recueilloit tout formé dans le creux des rochers, dans certaines terres, ſur les parois & au fond de pluſieurs puits. Les Anciens ne donnoient guere le mercure que contre les vers & dans la colique *ho-lo-nan*, qui paroît être celle de *miſerere*. Cependant ils en parlent comme du cinabre, ſoutenant qu'il faut préférer le natif à l'artificiel : encore veulent-ils qu'on le choiſiſſe bien, parce qu'outre qu'il n'eſt pas tout du même degré de bonté, il y en a qui a des qualités très-pernicieuſes. Les Modernes ſont du même avis ; on ne doit ſe ſervir, ſelon eux, pour les remedes internes, que de celui qui a une petite teinte de couleur de chair foncée. Ils diſent que, pour plus grande ſûreté, il faut le purifier, même pour faire le *ling-cha* dont nous avons parlé ; mais ils ne s'accordent pas ſur la maniere. Les uns veulent que ce ſoit avec du vinaigre & du ſel ; les autres avec le ſuc de quelques plantes, tel qu'on l'a extrait, après les avoir pilées & preſſées. On le garde aujourd'hui dans des vaſes de porcelaine : les Anciens ſe ſervoient de calebaſſes bien neuves & bien ſéchées. *Quelques vertus qu'ait le vif-argent*, dit l'ancienne Gloſe, *& quelque prompt qu'en ſoit l'effet, il ne faut s'en ſervir que très-rarement & à la derniere extrémité, parce que dès qu'il entre dans le corps, il a toujours de funeſtes effets, lors même qu'il y ſéjourne le moins.*

Quoique ces paroles, qui ſont appuyées enſuite de pluſieurs détails & d'exemples, paroiſſent avoir eté dites ſurtout pour les faiſeurs & buveurs du breuvage d'immortalité,

dans lequel on faiſoit entrer le mercure, elles ont eté adoptées par pluſieurs Savans modernes, auxquels nous aimons mieux déférer qu'à ceux qui n'y ont aucun egard, quoiqu'en plus grand nombre de beaucoup. Ainſi nous eviterons tout détail, & nous nous contenterons de dire en général, qu'on donne le vif-argent en nature; qu'on le donne dans des conſerves, dans des pulpes de fruits, & dans des pâtes; qu'on fait boire des décoctions & des tiſanes où l'on en a fait bouillir une certaine quantité avec différentes racines & graines, ou avec des viandes.

Pour finir cependant par quelque choſe de moins vague, voici une préparation du mercure très-ancienne, & à laquelle on n'a probablement point penſé en Occident. On choiſit des poulets de ſix mois, bien forts & bien portans; après les avoir enfermés dans un endroit où ils ne puiſſent manger que ce qu'on leur donne, on les engraiſſe pendant un mois, en les nourriſſant de bon grain & de ſénevé; puis après les avoir fait jeûner un ou deux jours pour les vuider, on les nourrit avec de la pâte où l'on a broyé du mercure bien purifié, puis on recueille avec ſoin leurs excrémens, qu'on fait ſécher, & qu'on donne enſuite d'une maniere appropriée à la maladie. Le vif-argent ainſi préparé, eſt admirable pour les maladies de langueur. Du reſte, il faut changer les poulets après trois jours.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS,

MISSIONNAIRE A PÉ-KING,

Sur un Sel appellé par les Chinois Kien.

LE *kien* eſt une matiere ſaline que les Chinois emploient communément à laver le linge. Ils en font diſſoudre une certaine quantité dans l'eau où ils mettent tremper leur linge avant de le laver. Ils emploient auſſi le *kien* à faire du ſavon, en le mêlant avec des graiſſes ou des huiles. J'ai oui dire qu'ils emploient pour cela la chaleur du feu & la trituration. Je n'ai encore pu ſavoir le détail de cette manipulation. J'ai fait demander dans les boutiques où ſe débite le *kien*, de quel endroit on le tiroit, & j'ai ordonné qu'on m'en achetât de toutes les différentes eſpeces qui ſe trouvent dans ces boutiques; on m'a répondu que le *kien* etoit apporté de différens endroits, ſitués principalement au Nord de *Pé-king*, du côté de la Tartarie; qu'on en apportoit auſſi, autrefois, des Provinces méridionales: mais qu'on avoit ceſſé de le faire, ayant ceſſé d'y trouver un profit ſuffiſant, à cauſe de celui qu'on y apporte des autres endroits. On m'a ajouté qu'on tiroit le *kien* de certaines terres à la ſurface deſquelles il paroiſſoit; qu'on leſſivoit ces terres, & qu'on faiſoit evaporer la leſſive juſqu'à ſiccité: c'eſt ce que diſent ici communément tous les Chinois. On m'a dit qu'autour même de *Pé-king*, on trouvoit quelquefois de petits eſpaces de terre à la ſurface deſquels on voyoit paroître du *kien*: on m'a promis qu'on m'en feroit voir. Si l'occaſion s'en préſente, j'aurai ſoin d'en recueillir.

On m'a apporté trois ſortes de *kien*; l'un qui eſt plus blanc,

& qu'on appelle par cette raiſon *pé-kien*, coûtoit environ cinq ſols la livre ; les deux autres, d'une couleur différente, ſe nomment *hoang-kien* & *tſé-kien*. *Hoang-kien* veut dire *kien* jaune. Le mot *tſé* eſt le nom que les Chinois donnent à une ſorte de couleur violette : ces deux couleurs ne m'ont pas paru trop marquées ſur les morceaux de *kien* qui portoient ces deux noms. Le *hoang-kien* coûtoit environ quatre ſols la livre, & le *tſé-kien* environ trois ſols la livre. On pourra comparer ces prix avec ceux de nos ſoudes & de nos potaſſes.

On m'a auſſi confirmé ce que j'avois déjà entendu dire autrefois, qu'on trouvoit quelquefois chez les Marchands une ſorte de *kien* appellée *tſiao-mei-kien*. Les mots *ſiao-mei* veulent dire ſarraſin. On m'a dit qu'on le tiroit des cendres de la paille de ſarraſin en les leſſivant, & en faiſant evaporer l'eau juſqu'à ſiccité. On m'a ajouté qu'on n'en trouvoit point à préſent dans les boutiques. Ces différentes ſortes de *kien* ne peuvent être confondues avec ce que les Chinois appellent *choui-kien* : c'eſt une incruſtation blanchâtre qui ſe forme au-dedans des vaſes dans leſquels on fait continuellement bouillir de l'eau. Cette matiere augmente peu-à-peu d'epaiſſeur, & s'attache aſſez fortement aux parois des vaſes. Il y a des eaux qui en fourniſſent plus les unes que les autres. On en peut trouver d'aſſez gros morceaux. Cette matiere eſt entiérement différente de ce que les Chinois appellent ſimplement *kien*.

Le mot *kien* s'applique encore à différentes autres choſes, mais en y ajoutant un autre mot. Quant au *kien* proprement dit, qui ſert à la leſſive & à la compoſition du ſavon, & qui paroît être un alkali naturel, j'ai remarqué qu'on avoit fait en France l'analyſe du *natrum d'Egypte*, qui eſt pareillement un alkali naturel ; & n'ayant trouvé nulle part celle du *kien*, qu'on appellera peut-être dans la ſuite *natrum de Chine*, j'ai

penſé que ceux qui, précédemment, avoient fait des envois de différens objets d'hiſtoire naturelle de Chine, ou avoient mépriſé une matiere auſſi commune, ou en avoient envoyé en ſi petite quantité, qu'on n'en avoit fait aucune analyſe.

Les trois eſpeces de *kien* ont un goût lixiviel bien décidé. Cette ſorte de ſel ne paroît nullement ſujette à tomber en défaillance ; il paroît au contraire perdre continuellement une partie de l'eau qu'il avoit retenue dans l'evaporation forcée qu'on emploie pour le réduire en maſſe : car il ſe change continuellement à la ſurface en une pouſſiere blanchâtre ; & j'ai oui dire que dans les boutiques on tenoit le *kien* dans un endroit à l'abri des grandes chaleurs, dans la crainte qu'il ne diminuât trop de poids. Un morceau de *kien* blanc, que j'ai tenu long-tems chez moi, s'eſt conſervé très-ſec dans des tems où l'humidité faiſoit enfler les bois de maniere à ne pouvoir plus fermer des portes qui, quelques jours auparavant, laiſſoient deux à trois lignes de vuide. Tous les inſtrumens de fer ſe couvroient alors promptement de rouille, & la plupart des meubles, de moiſiſſure.

Je n'ai aucun des inſtrumens néceſſaires, ni les connoiſſances ſuffiſantes pour faire une analyſe exacte du *kien* ; je n'ai ſuivi en Europe aucun cours de Chymie, ni même vu faire entiérement aucune opération chymique. J'ai les *Elémens de Chymie* de M. Macquer, que j'ai lus avec beaucoup de plaiſir, auſſi-bien que quelques Mémoires de l'Académie ſur de pareils objets ; mais il eſt impoſſible de ſe procurer ici les inſtrumens propres à faire un certain nombre d'expériences. On peut bien ſe procurer un alambic de métal ou de poterie, mais je ne ſache pas, juſqu'à préſent, qu'on puiſſe avoir rien de plus. Je n'ai même pu juſqu'ici me procurer des creuſets capables de tenir des ſels en fuſion. Les creuſets dont on ſe ſert

dans une verrerie placée près de notre maiſon, ſont trop grands pour des expériences en petit; & ils viennent de trop loin pour qu'on puiſſe en avoir d'aſſez petits de pareille matiere. On m'a promis de me procurer d'autres creuſets que ceux que j'ai voulu employer pour quelques expériences; peut-être s'en trouvera-t-il de ſemblables à ceux de Heſſe. Mais ce n'eſt-là qu'une ſorte d'inſtrument; ainſi je crois qu'on m'excuſera ſi je n'accompagne mes envois d'aucun eſſai ſuivi d'expériences. J'en aurois fait quelques-unes ſi j'avois eu les trois acides minéraux. Je n'ai qu'une très-petite quantité d'eau-forte, altérée & affoiblie. Ayant voulu en employer pour une expérience, je me ſuis apperçu qu'elle tenoit en diſſolution une petite quantité de mercure. J'en ai verſé une certaine quantité dans une petite taſſe; j'y ai jetté un morceau de *kien* blanc, qui s'eſt diſſous avec fermentation; j'ai continué juſqu'à ce qu'il ne s'elevât aucune bulle; j'ai alors retiré le dernier morceau, & j'ai laiſſé evaporer cette diſſolution à la chaleur de l'air: il s'eſt formé des criſtaux quarrés, à qui il ne manquoit que la hauteur convenable pour faire des cubes parfaits. Je les ai roulés ſur du papier gris; j'ai trouvé qu'ils imprimoient ſur la langue une certaine fraîcheur, & qu'ils fuſoient très-bien ſur des charbons ardens. Seroit-ce-là du nitre quadrangulaire? Alors le *kien* contiendroit la baſe du ſel marin. Pour s'en mieux aſſurer, il eût fallu faire du ſel de glauber & du ſel marin, en faiſant diſſoudre du *kien* dans l'acide vitriolique & dans l'acide marin; n'ayant ni l'un ni l'autre, j'ai pris partie egale de vitriol verd & de *kien* blanc, que j'ai diſſous ſéparément; j'ai verſé peu-à-peu la ſolution de *kien* ſur celle de vitriol: le goût ſtiptique de vitriol, & le peu d'expérience, ont eté cauſe que je n'ai pu ſaiſir au goût le point de ſaturation, & j'ai reconnu enſuite que je l'avois

passé de beaucoup. J'ai eu un précipité vert, qui, etant lavé & séché, a donné un ocre d'un jaune assez foncé. J'en ai donné à un Peintre chinois qui s'en est beaucoup loué. Je lui ai demandé s'il connoissoit cette sorte de couleur ; il m'a répondu qu'oui ; qu'on en apportoit quelquefois de Canton, & qu'on l'appelloit *si-yang-hoang-tou*, terre jaune d'Europe. J'ai pris dans une tasse de l'eau qui surnageoit le précipité ; je l'ai laissé evaporer à la chaleur de l'air. Il régnoit alors dans ma chambre une chaleur de plus de vingt degrés ; il s'est elevé petit-à-petit, le long des bords du vase, une végétation qui, détachée, se réduisoit en poudre blanche, ayant un goût lixiviel bien marqué. Il s'est précipité grand nombre de cristaux plats, dont le contour etoit taillé en facettes, à-peu-près alternativement inclinées aux deux bases paralleles. Ces cristaux faciles à dissoudre dans l'eau, imprimoient une légere fraîcheur sur la langue, sans aucun goût lixiviel, ni aucun goût amer sensible. Les cristaux ayant eté retirés & mis sur du papier, se sont réduits d'eux-mêmes en farine au bout de deux ou trois jours ; & cette farine, mise sur la langue, n'imprimoit plus la même fraîcheur que les cristaux simplement roulés sur le papier gris. Cette expérience n'ayant pas réussi, j'avois pensé que ne pouvant suffisamment distinguer le point de saturation dans le tems du mêlange, il seroit bon de mêler à une dissolution de *kien* une quantité suffisante de dissolution de vitriol, pour qu'il y eût excès d'acide ; d'evaporer le tout jusqu'à siccité ; de chasser l'excès d'acide en calcinant la matiere dans un creuset ; puis de dissoudre, filtrer & laisser cristalliser. Mais je n'ai pas eu le tems de tenter cette expérience, qui n'eût servi que pour ma propre curiosité. Il etoit même inutile de rapporter le peu que j'ai fait, si ce n'est que cela pourra peut-être servir à faire connoître à ceux qui pourroient

me proposer quelques recherches à faire sur de pareils objets, ce qu'ils peuvent me demander en ce genre, & de quelle espece d'instruction ils doivent accompagner leurs questions.

N. B. *Dans une lettre postérieure où il est question du* kien, *le même Missionnaire s'exprime ainsi :*

..... Le *kien* se tire de certaines terres, à la surface desquelles il paroît. On lessive ces terres, & on fait evaporer la lessive jusqu'à siccité. On en trouve abondamment dans plusieurs Provinces de Chine. J'ai oui dire que dans d'autres il n'en paroissoit point; & une personne qui a demeuré assez long-tems à Canton, m'a dit qu'au défaut de *kien* on employoit, pour laver le linge, la décoction d'un fruit en gousse, nommé *Tsao-kiao-tsé.*

..... J'ai recommencé l'expérience que j'avois faite avec du *kien* & du vitriol, pour voir si j'obtiendrois du sel de Glauber; & m'y etant mieux pris, j'en ai obtenu un sel qui m'a paru avoir beaucoup de rapport avec le sel de Glauber, & qui ne pouvoit être rapporté à aucun des autres sels connus. Je serois bien aise de savoir si j'ai rencontré juste. J'ai aussi cristallisé du *kien* de différentes manieres, quoiqu'ayant fait l'expérience en petit, les cristaux aient eté assez informes.

Soit défaut de manipulation, soit défaut de la matiere employée, on blanchit moins bien ici avec le *kien*, qu'on ne fait chez nous avec la lessive ordinaire & le savon.

On fait aussi ici du savon avec le *kien* & différentes graisses ou huiles; mais on ne s'en sert guere que pour se laver les mains. J'ai oui beaucoup vanter quelques-uns de ces savon, mais je n'ai pas encore eu l'occasion d'en voir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le savon ordinaire ne vaut pas grand'chose, & qu'un morceau de savon d'Europe est très-recherché de certains Chinois.

EXTRAITS

EXTRAIT
D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE A PÉKING,

1°. Sur la Chaux noire de Chine ; 2°. sur une matiere appellée Lieou-li, *qui approche du verre ; 3°. sur une espece de mottes à brûler.*

I. CHAUX NOIRE.

LA matiere dont il est ici question est appellée par les Chinois *tsing-hoei ;* & comme ils appellent la chaux ordinaire *hoei*, & que le mot *tsing* veut dire noir, on s'est habitué à l'appeller *chaux noire ;* nom qui ne lui convient pas plus, que le nom d'huile ne convient à l'huile de vitriol, à l'huile de tartre. La chaux noire n'est point une chaux : c'est une sorte de terre noirâtre qu'on rencontre, à ce que j'ai oui dire, en creusant la terre pour exploiter les mines de charbon. Voici de quelle maniere les Chinois l'emploient.

Pour quatre cens livres de chaux ordinaire, on prend cinquante livres de chaux noire ; on met ces cinquante livres dans un grand vase de fer ; on jette dessus un seau d'eau ou deux, & avec une pelle on remue la chaux noire jusqu'à ce que l'eau soit devenue suffisamment boueuse : c'est avec cette eau boueuse qu'on eteint la chaux ordinaire, & qu'on la délaie ensuite en consistance de ciment clair. A mesure qu'on emploie de cette eau boueuse, on jette de la nouvelle eau sur la chaux noire, qu'on continue à remuer, & on fait en sorte que, lorsqu'on a employé toute l'eau nécessaire pour eteindre & délayer la chaux ordinaire, il ne reste dans le vase de fer, que les matieres etrangeres qui se trouvent mêlées avec la chaux noire, & qui ne peuvent être délayées.

On mêle enſuite, & on incorpore avec la chaux ainſi délayée quarante livres de vieilles cordes hachées & effilées, qu'on trouve toutes préparées chez les marchands, ſous le nom de *ma-tao* : alors le ciment eſt prêt à employer. On s'en ſert quelquefois pour enduire les murailles. Lorſqu'elles ſont groſſiérement bâties avec des fragmens de brique & de mortier, on etend au-dehors une couche de cet enduit, qui, lorſqu'il eſt trop epais ou mal appliqué, ſe détache quelquefois, au bout de quelques mois, par grandes plaques, que leur poids entraîne. Souvent, pour mieux retenir l'enduit, on a ſoin, en conſtruiſant le mur, d'y enfermer de diſtance en diſtance des bouts de vieilles cordes effilées, qu'on laiſſe pendre en dehors, d'un pied & plus ; & en appliquant le ciment, on ecarte les fils pendants de tous côtés. Si le mur eſt conſtruit proprement, avec un revêtement de briques d'egale grandeur, alors on recherche ſoigneuſement, la truelle à la main, tous les petits creux qui ſe trouvent aux joints, & on les remplit de ce ciment, qu'on unit proprement au-dehors : cela garantit le mur durant aſſez long-tems de la crue des herbes, dont le vent emporte les ſemences de tous côtés.

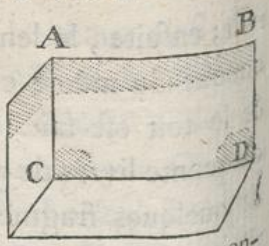
Le même ciment que je viens de décrire, ſert encore à remplir les joints des tuiles, qui, ſans cela, n'empêcheroient pas la pluie de pénétrer. On peut auſſi l'employer ſeul pour couvrir un toit, de la maniere ſuivante. On forme d'abord un toit de planches, qu'on cloue aux bois qui les ſoutiennent ; on etend pardeſſus, des nattes, qu'on cloue pareillement. Sur ces nattes on met à plat des fragmens de tuiles à côté les unes des autres ; on remplit les intervalles, & on couvre les fragmens de tuiles avec du ciment. Les fragmens de tuiles ſont ici employés pour donner un peu de corps à l'ouvrage : cela forme une premiere couche, que l'on laiſſe un peu ſécher durant une

nuit; enſuite, le lendemain, on etend ſur le tout une nouvelle couche du même ciment, que l'on applanit avec la truelle: & le toit eſt fait. Quatre cens livres de chaux ordinaire, cinquante livres de *tſing-hoei*, avec quarante livres de *ma-tao*, & quelques fragmens de tuiles, ſuffiſent pour couvrir plus d'une toiſe quarrée; & cette ſorte de couverture garantit ſouvent mieux de la pluie, que les toits couverts de tuiles à la maniere ordinaire: mais ce n'eſt pas l'uſage de couvrir de la ſorte les maiſons des perſonnes tant ſoit peu à leur aiſe.

Je ſuis perſuadé que ſi l'on etendoit ſur un plancher ſolide deux couches du ciment que je viens de décrire, en ſuivant le même procédé, & qu'on mît pardeſſus un lit de terre mêlée de chaux, avec de beaux carreaux dont les joints fuſſent bien remplis du même ciment, de maniere que le tout eût aſſez de maſſe & de ſolidité pour n'être pas ebranlé en marchant; pour peu que cette maçonnerie eût de pente, elle garantiroit parfaitement l'appartement inférieur de la pluie, ſur-tout ſi l'on avoit ſoin chaque année d'examiner s'il ne ſe ſeroit pas formé quelque fente, qu'on auroit ſoin de remplir & de couvrir de ce ciment. J'ai vu une petite terraſſe faite à-peu-près de la ſorte avec aſſez peu de ſoin, & aſſez négligée depuis long-tems, qui ne laiſſoit pas de défendre aſſez bien de la pluie un cabinet inférieur; ce qui fait croire qu'avec plus de ſoin & de vigilance, on viendroit à bout de garantir parfaitement un petit appartement ſurmonté d'une petite terraſſe conſtruite comme je viens de dire.

On emploie encore quelquefois le mêlange du *tſing-hoei* avec la chaux ordinaire, ſans y mêler de *ma-tao*; on en forme une eſpece de ciment qui ſert à lier les briques qui forment le revêtement d'un mur, de cette maniere. Le maçon tenant la brique d'une main, applique avec la truelle, le long

d'un des côtés A B, de la face qui doit être en dessous, une couche dudit ciment large d'un pouce, & epaisse d'environ un demi-pouce. Il en met aussi un peu en C & en D; & de plus, en A, sur l'extrémité de la face qui doit joindre la brique suivante : apres quoi, renversant la brique, il la place le côté A B en dehors, en pressant un peu. Il continue de la sorte jusqu'à ce qu'il ait formé une ligne du revêtement. Si le mur doit être vu des deux côtés, il place de la même maniere un rang de briques du côté opposé; sinon, il emploie, pour ce rang opposé, du mortier ordinaire. L'espace compris entre ces deux rangs de briques, se remplit de briques cassées; après quoi, on répand du lait de chaux ou du mortier liquide, qui s'insinue entre les briques du milieu, & pardessous celles qui forment le revêtement. Le ciment placé le long de la ligne A B, empêche le mortier liquide de s'ecouler en dehors le long du mur. Comme les briques extérieures ne touchent pas immédiatement celles qui sont audessous, les briques intérieures du même lit se trouvent souvent un peu moins élevées que les extérieures. On egalise le tout avec du mortier, & on recommence un nouveau lit.



Dans la pratique, pour peu qu'on ne soit pas attentif à veiller sur les ouvriers, le mortier liquide, ou le lait de chaux, ne s'insinue pas suffisamment pardessous les briques du revêtement, ou faute d'un passage suffisant, ou faute de liquidité. Les ouvriers laissent souvent encore d'autres vuides dans l'intérieur du mur; & de-là vient que le vent trouve souvent passage au travers d'un mur assez épais.

Le ciment fait avec la chaux ordinaire & la chaux noire, sert encore quelquefois à garantir, durant quelque tems, de

très-mauvais murs, & à cacher leurs défauts. J'ai vu, sur-tout aux environs de *Pé-king*, une sorte de mur qui joint à une grande apparence de solidité, une facilité merveilleuse à être renversé : voici comment ces murs sont construits.

Deux rangs paralleles de grosses pierres placées les unes sur les autres, non à plat, mais de champ, & soutenues dans cet etat avec du mortier où la chaux est très-epargnée, servent de revêtement à un tas de terre & de décombres ; le tout est couvert d'une sorte de petit toit fait avec des briques inclinées, & quelques tuiles placées à leur réunion. Tous les joints sont couverts avec du ciment fait avec la chaux ordinaire & la chaux noire. Les pierres qui présentent au spectateur leur plus grande face, donnent à ces murs un air trompeur de solidité, & leur epaisseur n'ajoute pas peu à cette apparence. On entoure les cours, les jardins, les sépultures, de pareils murs. On rencontre tantôt une des faces du mur renversée, tandis que l'autre se soutient encore ; tantôt l'une des faces renversée en dedans, & l'autre en dehors, & sur le tout un tas de terre mêlée de quelques briques & de quelques tuiles. Cependant quelques-uns de ces murs ne laissent pas de se soutenir assez long-tems.

Au reste, à *Pé-king*, le mortier ne se fait point avec la chaux & le sable ; au lieu de sable, on mêle avec la chaux une terre jaune, qu'on trouve presque par-tout en creusant plus bas que les terres rapportées. Cette espece de mortier n'a certainement pas la force du mortier ordinaire fait avec la chaux & le sable ; mais j'ai vu des fondations faites de cette terre, mêlée à sec avec la chaux, qui avoient beaucoup de solidité. Voici de quelle maniere on construit ces fondations.

On commence par creuser, jusqu'à ce qu'on arrive à un lit de terre assez ferme pour qu'on puisse juger qu'il soutiendra

l'edifice ; alors on prend de la chaux eteinte, que l'on mêle à ſec avec une quantité plus ou moins grande de terre jaune paſſée au crible. Les ouvriers en mettent plus ou moins, ſelon qu'ils jugent la chaux meilleure, & ſelon la ſolidité qu'on veut donner à l'ouvrage. On etend dans le foſſé creuſé pour les fondations, un lit de ce mêlange d'environ un pied d'epaiſſeur ; on le fait battre fortement par des ouvriers, qu'on oblige à réduire cette epaiſſeur à celle de près d'un demi-pied. Lorſque l'ouvrage eſt près d'arriver à ce terme, on l'arroſe légérement une fois ou deux. Lorſque le mêlange de terre & de chaux eſt aſſez battu, on remet un nouveau lit d'un pied d'epaiſſeur, qu'on réduit comme le premier, & l'on continue juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à la hauteur où l'on veut mettre les maſſifs de maçonnerie qui doivent ſoutenir les colonnes, & commencer à elever les murs. Pour s'aſſurer que chaque lit d'un mêlange de chaux & de terre a eté réduit à la meſure dont on eſt convenu avec les ouvriers, avant de commencer un lit, on répand un peu de cendre ou de briques pilées ; & lorſque les ouvriers ont achevé de battre, on creuſe un petit trou, là où l'on veut, juſqu'à la rencontre des cendres, & l'on meſure. J'ai vu des reſtes de vieilles fondations qui avoient eté faites de la ſorte, & qui avoient acquis à la longue beaucoup de dureté.

II. *Lieou-li.*

Les Chinois donnent le nom de *lieou-li*, 1°. aux tuiles & aux carreaux verniſſés qu'on emploie au Palais & dans quelques Miaos ; 2°. au verre commun & groſſier, tranſparent ou opaque, dont on fait quantité de petits ouvrages qui ne ſervent guere qu'à amuſer les enfans. Les Chinois appellent *poli* le verre dur & bien pur, ſoit tranſparent, ſoit opaque.

Je n'ai pas eté à portée de me procurer de beaux ouvrages en ce genre, n'y ayant guere qu'un tems de l'année où cette sorte de marchandise se débite dans les rues. Mais comme c'est principalement la nature de cette matiere que j'ai pour objet de faire connoître, il me suffit de dire que ce n'est qu'un verre commun, tenant un peu de la nature de l'email. Il y a long-tems que j'avois entendu vanter l'elasticité de cette matiere; mais c'est une propriété du verre d'être elastique; & plus il est mince, plus il se laisse plier sans casser: or, les ouvrages de *lieou-li* sont communément fort minces. Il y a en ce genre des boules applaties d'un côté, & terminées de l'autre par un petit tube. La partie applatie paroît plus mince que le reste, & n'est pas exactement plate. En soufflant avec précaution dans ces boules, on oblige la partie plate à se jetter un peu en dehors; & en retirant son haleine, on l'oblige à rentrer. Avec un peu d'exercice, on la fait aller & venir sans la casser; & en allant & revenant, elle forme un petit cliquetis qui amuse les enfans. Je n'ai pas fait d'efforts pour tâcher d'avoir la composition du *lieou-li*, d'autant que je ne l'aurois obtenue qu'à grands frais, les ouvriers Chinois faisant mystere des procédés les plus simples lorsqu'on les interroge: au reste, c'est la manie des ouvriers médiocres de tous les pays.

III. Mottes a bruler.

On m'a demandé de quel gluten on se sert pour faire un corps avec les ecorces & sciures de bois odorant, dont on fait des *siang*, & si ce ne seroit point le procédé de nos mottes à brûler.

J'ai appris qu'il y avoit, à quelques lieues de *Pé-king*, un moulin où se préparoit la matiere des *siang*, & où on faisoit

des *ſiang* ; il s'agit de trouver une occaſion d'y aller & de voir cette fabrique. Je tâcherai de me la procurer. En attendant, je ne pourrois rien dire que de fort vague ſur cette matiere ; c'eſt ce qui m'a engagé à différer de répondre plus en détail.

J'ignore le procédé des mottes à brûler dont il eſt parlé dans la queſtion. Dans une notice ci-après, où je parle du charbon de terre, j'ai donné le nom de mottes à brûler à des mottes faites d'un mêlange de terre & de charbon de terre, dont on brûle ici une grande quantité dans les fourneaux qui ſervent à chauffer les chambres. Si le mot dont je me ſuis ſervi n'eſt pas le mot propre, au moins n'y aura-t-il aucune cquivoque.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE FEU M. COLLAS, MISSIONNAIRE,

Sur le Hoang-fan, *le* Nao-cha *ou Sel ammoniac, & le* Hoang-pe-mou.

I. *Hoang-fan ou* Vitriol.

On m'a apporté par hasard, il y a quelques mois, des morceaux de *hoang-fan*. Cette matiere se vend ici dans plusieurs boutiques : je reconnus d'abord que c'etoit du vitriol. *Hoang* veut dire jaune ; & il est remarquable que le mot *fan* entre dans la dénomination de quatre matieres assez communes ici, dans lesquelles entre l'acide vitriolique. L'alun se nomme *pé-fan ;* le vitriol verd se nomme *hei-fan* ou *tsao-fan ;* le vitriol bleu se nomme *tan-fan*. Je rapporte les noms sous lesquels ces matieres se vendent dans les boutiques.

Le vitriol verd ressemble au nôtre. Je n'ai point trouvé de cuivre dans celui qui m'a passé jusqu'ici par les mains ; il me paroît qu'il se transforme beaucoup plus vîte en poudre blanche que le nôtre. On le vend communément mêlé de beaucoup d'impuretés. J'ai trouvé ici deux sortes de vitriol bleu ; l'un etoit proprement un mélange de vitriol verd & de vitriol bleu ; l'autre etoit assez pur. Quant au *hoang-fan*, il m'a paru, à une premiere inspection, avoir beaucoup de rapport avec notre vitriol blanc, que je ne connois au reste que par ce qu'en disent les livres. Je n'ai ni le tems, ni les choses nécessaires pour déterminer sûrement si le *hoang-fan* est précisément la même chose que notre vitriol blanc, ou bien en quoi il en differe. Seulement j'ai remarqué que le *hoang-fan* contient une certaine quantité de vitriol verd. Comme je sais qu'il a

coûté du tems aux Chymiſtes pour déterminer exactement la nature du vitriol blanc, & que les premiers qui l'ont tenté, quoique très-habiles, n'ont pas rencontré juſte, je crois que la matiere qu'on nomme ici *hoang-fan*, mériteroit d'être examinée. Soit que le *hoang-fan* ſoit entiérement ſemblable à notre vitriol blanc, ſoit qu'il en differe, c'eſt toujours un point d'hiſtoire naturelle qu'il eſt bon de déterminer.

II. *Nao-cha*, *ou* Sel ammoniac.

Ayant eu beſoin, il y a quelque tems, de ſel ammoniac, & ayant trouvé dans les Dictionnaires faits par les Miſſionnaires, que le ſel ammoniac s'appelloit en Chinois *nao-cha*, j'en envoyai acheter. J'appris qu'il y avoit différens ſels qui portoient ce nom, & l'on m'apporta trois ſels de différentes couleurs, ſur les enveloppes deſquels le Marchand droguiſte avoit ecrit leur nom, & qu'il prononçoit *yen-nao-cha*, *che-nao-cha*, *ta-hong-fan-nao-cha*. Le mot *yen* veut dire ſel commun; le mot *che* ſignifie pierre; les mots *ta-hong* ſignifient rouge foncé; *ta* ſignifie grand, *hong* ſignifie rouge; le mot *fan* ſignifie etranger.

Je trouvai qu'aucun de ces ſels ne reſſembloit à notre ſel ammoniac. Je pris une petite lame de cuivre limée fraîchement; je fis diſſoudre un peu de l'un de ces ſels dans quelques gouttes d'eau; je mis ſur la lame une quantité ſuffiſante de cette eau avec un petit morceau d'etain, & je plaçai la lame ſur des charbons ardens. L'eau etant deſſéchée, la lame ſe trouva couverte d'une couche de ſel; peu après, l'etain ſe fondit ſans s'etendre & ſans s'attacher à la lame. Je fis la même opération avec les deux autres ſels, ſans que la lame s'etamât, quoiqu'elle eût eté limée de nouveau chaque fois; je réitérai l'expérience, qui fut ſuivie du même effet. Pareille opération

etant faite avec du vrai sel ammoniac, la petite lame fut fortement etamée. Je fis de nouveau dissoudre un peu de chaque sel, & je versai sur chaque dissolution un peu de liqueur de sel fixe de tartre, sans obtenir d'odeur sensible d'alkali volatil; au lieu que la même opération faite sur pareille quantité de vrai sel ammoniac, en tira une très-marquée.

Quelque tems après j'envoyai de nouveau pour voir si on ne trouveroit pas, dans d'autres boutiques, quelque autre sorte de *nao-cha*. On trouva dans ces boutiques les mêmes sels que ceux dont je viens de parler; & de plus, dans l'une, une quatrieme sorte de *nao-cha*, que le Marchand appelloit aussi *che-nao-cha*, ecrivant ces caracteres de la même maniere que son confrere les avoit ecrits sur l'un des trois autres sels qu'on m'avoit achetés précédemment. Cette quatrieme sorte de *nao-cha* produisit les mêmes effets que notre sel ammoniac, dans les deux expériences ci-dessus rapportées. Je me suis informé à des Chinois exerçant la Médecine, & à des Marchands droguistes, d'où venoient ces sels appellés *nao-cha*; & je leur ai fait voir les quatre sortes qu'on m'avoit apportées. Ils m'ont dit unanimement qu'il y avoit des *nao-cha* de différentes formes, & que ces sels venoient du *Thibet* ou des environs. Tous ces sels ont eté reconnus par eux pour être convenablement etiquetés. Quelques-uns de ceux qui les ont vus, ont reconnu les uns, d'autres ont reconnu les autres: car il s'en trouvoit qui n'avoient jamais vu que deux especes, d'autres trois especes de *nao-cha*, les uns les unes, les autres les autres. Je ne dissimulerai pas que je n'ai eté à portée que de consulter des gens ordinaires.

J'ajouterai que le caractere que tous ces Marchands droguistes & autres prononcent *nao*, se trouve prononcé *hou* dans le Dictionnaire chinois: mais on trouve quelquefois de

ces différences entre la maniere vulgaire d'ecrire un mot, & celle des Dictionnaires. Dans un Dictionnaire fait par un Miſſionnaire, on trouve *Nao*, *Nao-cha*, *Sal ammoniacus*, & rien de plus; & dans un autre, *Sal ammoniacum*, *Nao-cha*, & rien de plus. J'ai jugé devoir entrer dans ces petits détails, parce qu'ils apprennent qu'il y a pluſieurs drogues appellées ici vulgairement *nao-cha*; & qu'en conſéquence, dans les recettes, dans les remarques d'hiſtoire naturelle envoyées d'ici, où il aura été fait mention de cette drogue, il y a quelque attention à avoir ſur cette différence, qui n'a pas été marquée dans les Dictionnaires dont nous faiſons ordinairement uſage, & dont on a des copies en Europe. De plus, la quatrieme ſorte de *nao-cha* eſt evidemment un produit de la nature, & non de l'art, le ſel ſe trouvant ſouvent attaché aux morceaux de pierre ſur leſquels il s'eſt formé.

On m'a dit que toutes les autres ſortes de *nao-cha* etoient egalement formées naturellement, ou ſur des pierres ou ſur des ſables: on m'a même ajouté que le nom de *ché-nao-cha* etoit egalement donné à celui que j'ai trouvé ſemblable à notre ſel ammoniac, & à un autre de couleur brune, qui ſe trouve communément dans des endroits pierreux. Le *yen-nao-cha* pourroit bien avoir eté appellé ainſi, à cauſe qu'il a non-ſeulement le goût, mais auſſi la couleur du ſel commun. Tous ces ſels, excepté celui qui reſſemble à notre ſel ammoniac, me paroiſſent aſſez n'être que du ſel gemme, altéré par quelque matiere etrangere. Celui qui eſt déſigné par le nom de *ta-hong-fan-nao-cha*, eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, le plus eſtimé en Médecine. On m'a dit qu'il y en avoit de différens degrés, de bonté. Comme le prix ordinaire de certaines drogues indique à quel degré elles ſont rares ou communes, j'ajouterai que le poids d'un *taël* de *ta-hong-fan-nao-cha*, ſe

vend huit *taëls* d'argent, qui font ſoixante-quatre livres de notre monnoie ; & j'ai oui aſſurer qu'on demandoit quelquefois des prix quatre & cinq fois plus forts pour certains beaux morceaux de *nao-cha*. Le taël de *yen-nao-cha* ſe vend environ vingt-cinq ſols de notre monnoie ; le taël de *che-nao-cha*, de couleur brune, ſe vend cinquante ſols ; le taël de celui qui reſſemble à notre ſel ammoniac, ſe vend vingt-cinq ſols : de ſorte que, ſi notre ſel ammoniac prenoit vogue en Chine, il pourroit être apporté avec profit par les Marchands européens. On m'a dit qu'il y avoit des ouvriers en cuivre qui faiſoient uſage de cette eſpece de *che-nao-cha ;* mais je n'ai pas eté à portée de ſavoir à quoi & comment ils l'emploient.

III. *Hoang-pé-mou.*

Il exiſte ici une ecorce d'arbre connue ſous le nom de *hoang-pé-mou ;* on m'en apporta un echantillon il y a quelques mois. Tout ce que j'ai pu tirer des informations que j'ai faites ici, c'eſt que cette ecorce eſt regardée par les Médecins chinois, comme utile dans les inflammations des reins & de la veſſie ; que les Teinturiers s'en ſervent en la mêlant à d'autres drogues qui fourniſſent la teinture jaune ; que les ouvriers en cuivre la font entrer dans leur recette pour donner une couleur jaune au cuivre ; & que la meilleure vient du *Séé-tchouen*.

NOTICE

Sur le Charbon de terre, par feu M. Collas, Missionnaire.

Il m'a paru que le charbon de terre dont on use à Péking, méritoit d'être comparé avec celui de France. On distingue communément à Péking, parmi le peuple, trois sortes de charbon de terre ; l'un qui n'est qu'à l'usage des Serruriers, & ne brûle, à ce qu'on prétend, qu'autant que le feu est animé par le vent d'un soufflet. Il donne plus de flamme que les autres, & est ordinairement plus ardent : il est fort sujet à éclater au feu. Les Forgerons l'emploient concassé en assez petits morceaux. Tandis qu'ils chauffent leur fer, ils en tiennent une certaine quantité dans un chauderon suspendu au-dessus du feu de la forge ; cette préparation fait qu'il eclate moins lorsqu'on l'emploie.

Quant au charbon qu'on emploie pour l'usage de la cuisine, & pour chauffer les chambres, on en distingue principalement deux sortes ; l'un appellé *ing-mei*, l'autre appellé *joan-mei*. *Mei* en chinois désigne la matiere que nous appellons charbon de terre. *Ing* veut dire dur, qui résiste, qui a de la force. *Joan* veut dire mol, foible. Les Marchands qui en vendent d'une espece intermédiaire, ne manquent pas d'appeller le *mei* qu'ils vendent, *ang-mei*. J'ai eu la curiosité d'entretenir moi-même le feu d'un petit fourneau qui echauffe un petit laboratoire placé à côté de ma chambre : c'est un simple fourneau que j'ai fait construire au-dedans de ce petit cabinet, en forme cylindrique, d'un pied-de-roi de profondeur, sur cinq pouces de diametre. Les fourneaux qui echauffent le pavé de nos chambres, sont en dehors, dans une fosse où

descend deux fois par jour le domestique chargé d'entretenir les feux. Ils sont tous en forme de cône tronqué ; & par un canal qui s'insinue sous les briques qui servent de pavé, ils communiquent à la chambre une chaleur modérée. Je décrirai une autre fois plus en détail la maniere dont cela s'exécute, & j'y joindrai quelques remarques.

Le petit fourneau que j'ai fait construire dans mon laboratoire, sans être entretenu entiérement plein de *mei*, l'echauffe suffisamment durant les plus grands froids, quoique ce cabinet ait environ douze pieds de long, sur dix de large & dix de hauteur. Il l'echaufferoit beaucoup plus s'il etoit employé à echauffer une estrade d'environ huit pieds de long sur six de large, telle que le pratiquent les Chinois ; mais cette estrade m'eût gêné dans l'usage que je fais de ce cabinet.

J'ai brûlé dans ce fourneau différentes sortes de *mei*. On m'a quelquefois procuré une espece de *mei* de la classe de ceux qu'on appelle *ing-mei*, qui donnoit beaucoup plus de flamme que les autres, se consumoit moins vîte, & se réduisoit presque entiérement en cendres grises. Le meilleur etoit ordinairement dur à casser, d'un grain assez fin, d'un noir moins foncé, noirciſſoit moins les mains que la plupart des autres, & n'avoit point ou presque point de particules brillantes. Je suis fâché de n'avoir pas conservé quelques morceaux de celui qui m'avoit paru le meilleur. Je pensois que j'en aurois de pareil dans la suite quand je voudrois ; mais on ne s'imagine pas aisément combien nous sommes quelquefois gênés par les caprices, l'ignorance ou le défaut de bonne volonté des personnes que nous sommes obligés d'employer ; par l'intention qu'elles ont de favoriser telle ou telle personne, dont elles nous font prendre la marchandise ; & souvent encore par leur crainte de nous laisser trop connoître quelque chose de

mieux que ce qu'il leur eſt facile de nous procurer. Je remarque ceci en paſſant, parce qu'il en réſulte qu'il eſt impoſſible que nous ne ſoyons ſouvent mal inſtruits de bien des choſes, & qu'on doit, par cette raiſon, nous paſſer quelques erreurs.

Parmi les autres ſortes de *mei* que j'ai employées, & qui avoient eté vendues pour de l'*ing-mei*, j'en ai trouvé qui avoit le grain très-gros, qui etoit plein de points brillans, ſe caſſoit aſſez aiſément, & cependant faiſoit un aſſez bon feu: mais, en général, celui qui eſt moins dur, d'un grain moins ſerré & plus brillant, ſe conſume plus vîte, donne moins de flamme, & la cendre eſt ordinairement rougeâtre. Les qualités oppoſées, d'être plus dur, d'un grain plus ſerré & moins brillant, ſe trouvent cependant quelquefois dans du très-mauvais *mei*, qui ne s'allume qu'avec peine, & qui ne ſe conſume point entiérement. On rencontre auſſi du *mei* qui, dès qu'il eſt mis au feu, commence par pétiller, & ſe réduit enſuite totalement en ecailles, qui bouchent le paſſage à l'air, & etouffent le feu. Pour ce qui eſt du *joan-mei*, de celui qu'on livre pour tel, c'eſt une ſorte de *mei* qui ne donne preſque aucune flamme, dont la chaleur eſt ſenſiblement moindre, & qui ſe conſume plus vîte: il s'écraſe avec la plus grande facilité. Communément il eſt d'un noir plus foncé que les autres ſortes de *mei*. C'eſt principalement cette ſorte de *mei* qu'on mêle avec des cendres de *mei*, & un peu de terre propre à lier le tout, & dont on fait des mottes quarrées, qui ſe débitent dans grand nombre de boutiques, & que chaque particulier fait egalement faire.

Le *mei* qu'on achete pour être brûlé ſans addition, ſe vend en aſſez gros quartiers, mêlés de morceaux de toute taille. Après l'avoir fait concaſſer en petits morceaux pour l'uſage, on ramaſſe la poudre & les petits fragmens pour en faire des

mottes.

mottes. Les echantillons que j'envoie ſuffiront pour donner une idée générale de la nature du *mei*, tel qu'on l'apporte à *Pé-king*; car on dit qu'il y en a de bien des ſortes en Chine. Le charbon de terre pour l'uſage domeſtique, tient une eſpece de milieu entre ceux de la meilleure qualité & ceux de la plus mauvaiſe. Le meilleur qui me ſoit paſſé autrefois par les mains, reſſembloit aſſez, pour la couleur, pour le grain & pour la dureté, à un morceau de charbon de terre mêlé d'une matiere pierreuſe qui fait feu avec le briquet.

J'avois oui dire que le *mei* ſe vitrifioit quelquefois dans le fourneau. J'ai très-ſouvent trouvé des ſcories aſſez dures & d'un aſſez gros volume, lorſque j'ai brûlé des mottes faites d'un mêlange de *mei* avec une certaine quantité de terre jaune; mais je n'ai jamais rien trouvé de pareil lorſque j'ai brûlé du *mei* pur, ni lorſque j'ai brûlé des mottes faites avec des fragmens de *mei*, des cendres de *mei* & très-peu de terre: j'appelle cendres de *mei*, la terre griſe ou rougeâtre qui eſt le réſidu du *mei* après qu'il eſt conſumé.

Il eſt inutile de dire que plus le *mei*, avec lequel on fait les mottes à brûler, eſt bon, plus les mottes ſont d'un bon uſage. Toute ſorte de *mei* qui n'a aucune mauvaiſe qualité, peut être employé; mais on emploie principalement le *joan-mei*, parce qu'il ſe réduit aiſément en poudre; & l'on amene à *Pé-king* des voitures de poudre de charbon de terre, qui n'eſt bonne qu'à faire des mottes à brûler. La façon de faire ces mottes eſt très-ſimple. Avec de la poudre de *mei* & de petits fragmens de *mei*, on mêle de la cendre retirée des fourneaux, & autant de terre qu'il faut pour lier le tout; & avec un peu d'eau on en fait une pâte groſſiere, que l'on entaſſe dans des moules quarrés, dans leſquels on a auparavant répandu un peu de ſable ſec ou de cendre de *mei*. On

répand auſſi de la cendre de *mei* ſur une certaine etendue de terre, ſur laquelle on renverſe les moules ; on laiſſe ſécher les mottes, après quoi on les met en tas. Dans les boutiques, ces moules ont un fond dans lequel eſt une marque qui ſe trouve imprimée ſur chaque motte. On en fait chaque année, à l'entrée de l'hiver, une bonne quantité dans notre Maiſon avec la poudre & les petits fragmens de tout le *mei* acheté depuis un an. On n'y mêle autre choſe qu'un quart de terre jaune ; & les moules qu'on emploie reſſemblent exactement à la moitié d'un chaſſis à mouler, tel qu'en ont les Fondeurs en cuivre. On poſe le chaſſis à terre ; on y entaſſe la matiere, & on enleve le moule ; la matiere entaſſée reſte à terre ſous la forme d'une brique. Ces briques ſervent à chauffer les chambres lorſque le froid commence, ou lorſque quelqu'un eſt bien-aiſe d'entretenir chez ſoi une chaleur moindre, ou lorſqu'il craint l'effet du *mei* pur. Ces briques paſſent pour être meilleures que les mottes achetées dans les boutiques ; & il m'a paru que cela etoit vrai, en ayant brûlé des unes & des autres dans mon petit fourneau. Il n'eſt point néceſſaire de s'aſtreindre à une quantité fixe d'alliage quand on fait des mottes à brûler ; moins il y a de matiere etrangere mêlée avec le *mei*, plus le feu eſt ardent. Toutes les mottes, telles qu'on les fait à Péking, ſont trop groſſes pour entrer dans le fourneau : on les caſſe en morceaux, que quelques-uns jettent pêle-mêle avec les plus petits fragmens. D'autres les ſéparent ; & lorſqu'ils ont une certaine quantité de ces petits fragmens, ils les humectent avec un peu d'eau, & en font des boules qui, etant ſeches, brûlent auſſi-bien que les gros fragmens des mottes.

Le *mei* pur, bien choiſi, ſe brûle ſans inconvénient, quoique les fourneaux ſoient dans la chambre même, comme ils ſont

en effet dans preſque toutes les maiſons. Quoiqu'il ſoit impoſſible que tout le *mei* pur qui ſe conſume dans Péking ſoit du *mei* choiſi, les accidens, du moins les accidens conſidérables, ne ſont pas bien fréquens; & je ſuis très-porté à croire que le charbon de bois dont on ſe ſert pour allumer le charbon de terre, y a ſouvent la meilleure part. Quand le feu eſt entiérement eteint, il faut une certaine quantité de charbon de bois pour allumer le charbon de terre; & alors, ſi le fourneau eſt dans la chambre, la grande fumée du charbon de bois oblige d'ouvrir portes & fenêtres. On ferme le tout lorſque la fumée eſt à-peu-près paſſée: mais durant la journée, lorſqu'on a oublié d'ajouter du *mei* avant que le feu ait trop ralenti ſon ardeur, le *mei* ne s'allumeroit pas ſi on le mettoit ſeul; & on eſt obligé d'y joindre un peu de charbon de bois. Or, à moins que la fumée ne devienne exceſſivement incommode, les Chinois n'y font preſque aucune attention. Ce qui les ſauve ſouvent, c'eſt qu'un des côtés de la chambre etant preſque tout en fenêtres, qui ne ſont que d'un papier fort mince, collé ſur un treillis, & y ayant aſſez communément quelques petits carreaux ouverts au haut des fenêtres, l'air peut ſe renouveller; & ce renouvellement continuel de l'air, qui, à raiſon de ſon excès, a ſon inconvénient, a auſſi l'avantage de parer à bien des accidens.

Le *mei* ſeul ne donne aucune fumée bien ſenſible, même avant d'avoir entiérement pris feu. Peut-être que dans des chambres bien fermées elle paroîtroit davantage. J'en ai quelquefois brûlé qui avoit une légere odeur de ſoufre, mais trop foible pour incommoder. J'en ai rencontré rarement d'une odeur déſagréable à un certain point. Quand on commence à chauffer une chambre, lors même que le fourneau eſt en dehors, on ſent ſouvent une odeur déſagréable, cauſée par l'humidité qui

s'exhale des briques ; & comme il continue à s'en dégager, tantôt plus, tantôt moins, selon certaines circonstances, & selon que le fort de la chaleur parvient à tel ou tel endroit du pavé, on sent quelquefois cette odeur se renouveller plusieurs jours, & même plusieurs semaines après qu'on a commencé à chauffer la chambre. On auroit tort d'attribuer cet effet au *mei*. Il y en a sans doute de mauvais, dont la vapeur est nuisible ; mais je crois qu'on lui attribue quelquefois de mauvais effets auxquels il n'a pas eu part.

J'ai eté curieux de voir si, le fourneau etant une fois allumé, on pouvoit l'entretenir long-tems sans y mettre un seul morceau de charbon de bois, & sans y ajouter trop souvent du charbon de terre. Il suffit pour cela de renouveller le charbon de terre avant que celui qu'on a mis précédemment ait perdu toute sa force vers le haut du fourneau, en observant d'y en remettre d'abord une certaine quantité sans trop ôter de cendres. Lorsqu'après un intervalle de temps, qui n'est pas long, le feu de ce nouveau charbon de terre est en vigueur, il faut ôter beaucoup de cendres, afin de pouvoir remplir le fourneau d'une assez grande quantité de nouveau charbon de terre, pour qu'on ne soit obligé de toucher au fourneau qu'après un assez long tems. Malgré la petitesse de mon fourneau, en renouvellant cette manœuvre trois fois dans vingt-quatre heures, j'ai entretenu un bon feu pendant huit jours, sans employer du charbon de bois, & j'aurois pu continuer plus long-tems. Comme il se trouve des morceaux de *mei* qui ne se réduisent pas entiérement en cendres, le fourneau se rempliroit à la longue. Quand les fers de la grille sont suffisamment ecartés, on fait tomber les morceaux à demi-usés dans le cendrier. Ces morceaux ne sont pas perdus ; on rejette ceux qui se trouvent n'être qu'une matiere pierreuse que le feu n'a pu

réduire en cendres ; & après avoir détaché les cendres des autres, on les remet dans le fourneau parmi le nouveau charbon de terre.

Les Chinois ſont dans l'uſage de laiſſer toujours ſur la grille un certain nombre de ces morceaux à demi-uſés pour ſoutenir le feu. Ils mettent quelquefois auſſi, immédiatement, ſur la grille, une couche de fragmens de briques, à travers laquelle l'air paſſe ; mais alors les cendres bouchent ſouvent le paſſage, qu'on ouvre de tems en tems avec une broche de fer groſſe comme le doigt, longue d'environ un pied & demi, qu'on introduit tantôt par le haut du fourneau, tantôt par une petite ouverture latérale, placée un peu au-deſſus de la grille. Cet inſtrument, auquel on joint quelquefois une paire de pincettes aſſez courtes, ou bien une paire de petits bâtonnets de fer, ſemblables à ceux dont les Chinois ſe ſervent en mangeant, forme tout l'attirail néceſſaire pour attiſer le feu. L'expérience a bientôt appris combien il faut lui donner d'air par l'ouverture latérale & par la grille, pour qu'il brûle ſans ſe conſumer trop vîte. Avec un millier de livres de charbon de terre, on peut très-bien chauffer, pendant quatre mois, une chambre médiocre. Bien des gens, peu à leur aiſe, n'en uſent pas ſix cens, & ſe chauffent cependant aſſez bien. J'ai paſſé autrefois quinze jours à Liége, au commencement de l'automne ; quoique je n'aie pas fait une attention bien particuliere à la maniere dont on emploie le charbon de terre, il me paroît, par ce que je puis me rappeller de la maniere dont on le conſume, qu'on doit en uſer bien davantage. Je ne ſais pas non plus ſi on pourroit brûler le charbon de terre dont on uſe ici, dans un appareil ſemblable à celui qu'on place ſous les cheminées à Liége ; ni ſi celui de Liége pourroit être employé de la même maniere que celui-ci. Quand j'aurai

lu l'Ouvrage ſur le charbon de terre, dont le dernier volume eſt arrivé ici il y a quelques jours, je pourrai avoir là-deſſus des connoiſſances plus préciſes. J'ai cru, en attendant, que ce que je viens de marquer ne ſeroit pas entiérement inutile; & je me propoſe de revenir ſur cet objet, ſi je trouve qu'il en mérite la peine, ou ſi l'on me demande quelques eclairciſſemens.

Il y a quelques jours que M. Cibot m'a remis deux morceaux d'un charbon foſſile, qui ne reſſemble à aucun des charbons de terre que j'ai vus juſqu'à préſent à Péking, & dont on ne fait point uſage ici, que je ſache : auſſi m'a-t-il ajouté qu'il venoit de trente lieues. Les Chinois ne l'appellent point *mei*, mais *che-tan*. *Tan* eſt le nom qu'ils donnent au charbon de bois ; *che*, veut dire pierre ; & ſelon le génie de la langue chinoiſe, ce mot peut ſignifier une choſe qui tient de la pierre, ou qui lui reſſemble.

NOTICE

Sur le Borax (1), *par feu M.* CIBOT, *Missionnaire.*

LE borax a eté connu en Chine bien anciennement, & egalement employé dans les Arts & dans la Médecine. Il se nomme *pong-cha*. Quelques soins que nous nous soyons donnés pour rendre nos recherches sûres & exactes, nous n'avons pu découvrir nulle part, ni qu'il y ait, ni qu'on fasse du borax dans aucune Province de l'Empire. Tous les Livres d'histoire naturelle, tous les Droguiers, & tous les Recueils, Dictionnaires, Compilations que nous avons consultés, n'en disent rien; mais ils s'accordent tous à assurer qu'on le tire ou du *Tsang-li*, qui est le Thibet; ou du *Hai-nan-nan-hai*; ce qui désigne la presqu'Isle occidentale de l'Inde, & de tous les pays qui en dépendent. Les Marchands droguistes que nous avons fait interroger, ont répondu la même chose, & ont ajouté que le borax de Péking venoit du Thibet par le *Yun-nan* & le *Sée-tchouen*, ou de la ville de Canton. Quant au Thibet, nous avons trouvé dans l'*Y-tong-chi* qu'il y a un lac nommé *Ma-pin-mou-ta-lai*, qui a près de dix-huit lieues de circonférence, est entouré de montagnes de tous côtés, dont les eaux sont verdâtres & douces, où les couleurs de l'arc-en-ciel paroissent flotter sur la surface de l'eau quand le soleil est elevé sur l'horizon, & d'où il sort des especes d'eclairs quand les flots se brisent les uns contre les autres. Puis on ajoute plus bas, que le borax qu'on trouve en grande quantité sur les rochers qui bordent ce lac, est le plus beau &

(1) *Voy.* Propriété de l'eau de borax, Tome IV, pag. 486.

le meilleur qu'on connoisse. Il y en a de deux especes, savoir, de verdâtre & de rougeâtre.

Nous avons fait chercher du borax du Thibet dans les plus grandes boutiques de Péking ; nous n'en avons trouvé que d'epuré & de cristallisé en morceaux. Ces morceaux ont environ un pouce d'epaisseur, & quatre ou cinq de diametre. Du reste, pour peu qu'on néglige de les tenir ou bien enveloppés dans du papier, ou bien fermés dans un vase, ils perdent leur cristallisation, & deviennent une pousiere blanche comme de la farine. Il n'en est pas de même du borax naturel & non purifié, soit celui qui est couleur de gomme de pêcher, soit celui qui est verdâtre : l'action de l'air ne l'entame pas, & il reste en masse gras & pâteux.

Les Marchands du *Yun-nan* & du *Sée-tchouen*, qui vendent le borax du Thibet, le contrefont-ils, ou ne font-ils que le purifier ? Tout ce que nous pouvons répondre de positif & de certain, c'est qu'il n'est question ni de borax naturel, ni de borax purifié, ni de borax imité & contrefait, dans aucun des Livres où l'on rend compte plus en détail de ce que chaque Province, chaque District, chaque Canton met dans le commerce général de tout l'Empire. Or, comme on y parle du nitre, du vitriol, du salpêtre, du soufre & des fossiles les moins importans, ce silence, joint au témoignage des Livres qui disent que le borax vient de chez l'etranger, fait un préjugé, ou plutôt une preuve qu'il est dur de rejetter. D'un autre côté, le borax ne se vend que trois sols & demi à quatre sols l'once à Péking. Ce bon marché est difficile à concilier avec l'achat & le port pour une chose qui viendroit de si loin.

Nous avons dit que le borax se nommoit *pong-cha* en Chinois ; or le mot *pong* s'ecrit de trois manieres : la premiere

miere est le nom des habitans des environs du lac dont nous avons parlé : la seconde signifie *purifié au feu ou par evaporation* : la troisieme désigne une plante employée dans les remedes. Nous ne la connoissons pas. Ces trois manieres d'ecrire le mot *pong* sont d'autant plus dignes d'attention, qu'elles ne sont pas egalement anciennes. Le dernier Editeur du *Tsao-kang-mou* avoue que cela indique quelque chose, mais qu'il n'a rien trouvé de précis dans les Livres qu'il a consultés. Il ne nous appartient pas d'en vouloir savoir plus que lui ; cependant nous croyons qu'on pourroit conjecturer que la premiere maniere d'ecrire le mot *pong*, indique le borax tel qu'on le tiroit du Thibet sous les Dynasties des *Leang* & des *Tang* ; la seconde, le borax purifié ; & la derniere, un borax artificiel, pour lequel on se servoit de la plante *pong* dans le onzieme siecle, sous la Dynastie du grand *Song* : nous ne donnons ces conjectures que pour ce qu'elles valent. Mais comme la derniere est très-intéressante, nous avons feuilleté quelques Livres, & nous avons trouvé qu'on purifioit le borax comme le sel ammoniac. Voici qui mérite plus d'attention.

Selon un Ecrivain du dixieme siecle, le nitre & l'arsenic peuvent suppléer le borax pour la soudure, la fonte & la purification des métaux. Selon un autre du treizieme siecle, les herbes *tchi-mou*, *ngo-pou-tchi-tsao*, *gun-tai*, *tsée-sou*, *ho-cheou-ou*, *tseng-tai*, peuvent dissoudre & décomposer le borax. Si l'on fait passer au feu cette décomposition, après y avoir ajouté un peu d'arsenic, le borax reparoît plus beau & en plus grande quantité. Nous n'avons ni le loisir, ni les moyens, ni les livres nécessaires pour suivre cette indication.

La Médecine Chinoise attribue au borax une vertu spéciale pour appaiser les maux & les enflures de gorge. Nous trouvons

qu'un Médecin fit souffler du borax, réduit en poussiere, dans le gosier d'un homme qui avoit avalé un os, qui ne pouvoit plus ni monter ni descendre; il ne respiroit plus qu'à peine, & ce remede lui sauva la vie.

NOTICE

Sur le Cuivre blanc de Chine, sur le Minium & l'Amadou, par feu M. Collas, Missionnaire.

On fabrique en Chine quantité de petits ouvrages, & en particulier un nombre prodigieux de pipes d'un cuivre dont la blancheur approche beaucoup de celle de l'argent, & que les Chinois nomment *pé-tong ;* c'eſt-à-dire, cuivre blanc. On croit ici communément que ce cuivre ſort tel du fourneau où l'on fond la mine ; & l'on dit qu'il y a du cuivre blanc véritable & du contrefait. On appelle contrefait, celui que quelques perſonnes ſavent faire en alliant le cuivre rouge à d'autres matieres ; & véritable, celui qu'on apporte de la Province de *Yun-nan.* Le commun des perſonnes croyant qu'entre les autres mines qui ſont en grand nombre dans cette Province, il ſe trouve des mines de cuivre blanc ; il ſe pourroit abſolument faire que ceux qui exploitent les mines de cuivre du *Yun-nan*, euſſent, dans certains quartiers, des méthodes propres, & des matériaux convenables à portée, pour blanchir le cuivre intérieurement, par des travaux en grand, d'une façon plus belle & plus ſolide que ne font ceux qui pratiquent cette opération en petit, & avec des matériaux peut-être un peu différens ; & alors, dans les pays eloignés du *Yun-nan*, & peut-être dans le *Yun-nan* même, les perſonnes qui n'examinent pas les choſes de ſi près, regarderoient encore ce cuivre comme un cuivre naturel. Peut-être auſſi le cuivre ſe trouve-t-il tellement préparé dans certaines mines, & lié dans de telles proportions avec les matieres convenables, que la ſimple fuſion donne un cuivre blanc d'une belle couleur, & plus ſolide que celle que l'art tâche de produire.

Pour eclaircir cette queſtion, il faudroit pouvoir faire des informations à la ſource même. En attendant, je me ſuis informé à *Pé-king* d'où les ouvriers en cuivre blanc tiroient celui qu'ils employoient. On m'a indiqué une groſſe boutique qui fait chaque année une proviſion conſidérable de cuivre blanc en petits pains ronds d'environ trois livres, qui ſe vendent en détail aux ouvriers, ſur-tout à ceux qui font des pipes. Ceux-ci briſent ou ſcient ces pains en morceaux, qu'ils refondent & qu'ils coulent en petits lingots : ils battent ces lingots à froid, les faiſant rougir de tems en tems ; ils les réduiſent en feuilles, qu'ils plient, qu'ils etendent, qu'ils ſoudent ; & malgré le nombre de fois qu'une même piece eſt miſe au feu, le cuivre conſerve toujours ſa blancheur.

Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1739, Partie hiſtorique, pag. 24, on lit qu'un morceau de cuivre blanc de Chine, qu'on dit être naturel, etoit devenu rouge après trois fontes. Il n'y a point de doute à former ſur l'exactitude de cette expérience : mais comme il paroît que le bon cuivre blanc qu'on emploie ici, n'eſt pas ſi facilement altérable au feu ; qu'on aſſure qu'il y en a du contrefait, de la maniere que j'ai expliqué plus haut, & qu'on aſſure egalement que dans les groſſes boutiques où ſe débite le vrai cuivre blanc, venant du *Yun-nan*, il y en a de différens degrés de pureté à choiſir ; j'ai cru que cette matiere pouvoit encore être examinée. J'ai envoyé dans une de ces groſſes boutiques, & j'y ai fait acheter un pain d'environ trois livres, réputé du meilleur cuivre blanc. Il eſt coulé très-groſſiérement ; les craſſes qui y ſont adhérentes, peuvent elles-mêmes être un objet d'examen. J'avois fait demander ſi, par le moyen de ceux qui font le commerce du cuivre blanc, on ne pourroit pas faire venir quelques morceaux de la mine même de ce cuivre ;

mais on a répondu que cette branche de commerce avoit, d'ici au *Yun-nan*, pluſieurs entrepôts, & qu'on ne pouvoit ſatisfaire à ma demande. Je n'ai pas entiérement renoncé pour cela à l'envie d'obtenir de cette mine, ſuppoſé qu'il en exiſte de telle. J'avois oui beaucoup vanter le cuivre blanc du *Kiang-ſi*; on m'a depuis aſſuré qu'il n'y avoit ni mine, ni fabrique de cuivre blanc dans le *Kiang-ſi*; que tout le cuivre blanc employé par les ouvriers du *Kiang-ſi*, leur venoit du *Yun-nan*, de même qu'à Péking; & que ſi leurs ouvrages etoient plus beaux, cela venoit de ce que les ouvriers, ou ſavoient mieux ménager la matiere, ou y ajouter quelque ingrédient qui en augmentoit la beauté. J'ai oui dire que pluſieurs ouvriers, après avoir acheté dans les groſſes boutiques le cuivre blanc en morceaux brutes, y ajoutoient quelquefois, ſelon les différens ouvrages qu'ils exécutoient, plus ou moins de matieres étrangeres propres à remplir différentes vues, quelquefois d'epargne ou de fraude. On travaille beaucoup à Canton en cuivre blanc; mais j'ai oui aſſurer, etant à Canton, qu'il y en avoit beaucoup de contrefait ou d'altéré : & en effet, en ayant voulu employer à quelques petits ouvrages, celui qu'on me procura etoit notablement différent de celui que j'ai vu employé à d'autres ouvrages. La même choſe m'eſt arrivée une fois à Péking : des feuilles de cuivre blanc que j'avois commandées chez un batteur de feuilles de cuivre, etoient de même falſifiées ou altérées. Voilà, juſqu'à préſent, ce que j'ai pu découvrir ſur le cuivre blanc. Ces notions ne s'etendent pas loin : mais comme il paroît qu'on regarde le cuivre blanc de Chine comme ſupérieur, en général, aux différens cuivres blancs que l'art produit chez nous, j'ai cru que ce peu feroit toujours plaiſir en attendant mieux, s'il ſe peut.

On m'a assuré depuis peu qu'il y avoit à Péking un endroit où l'on fabriquoit du minium ; mais on m'a dit en même temps qu'il ne seroit pas facile d'avoir le détail du procédé qu'ils suivent.

Nota. L'amadou de Chine est blanc ; je n'en ai point vu d'autre ici : il est fait avec une herbe. Lorsque cet amadou a contracté l'humidité, on le seche au soleil ; on l'etend sur une pierre ; on répand pardessus un peu de salpêtre en poudre, & on le bat avec deux bâtons assez courts, en le retournant plusieurs fois.

NOTICE

Sur un Papier doré ſans or, par feu M. Collas, Miſſionnaire.

On débite ici, à Péking, des bandes de papier doré d'un peu plus de deux pouces de large, & d'un pied quelques pouces de long : elles coûtent un peu plus d'un ſol la piece. On dit qu'elles viennent de *Sou-tcheou*. Lorſque ces bandes ſont entieres, il eſt facile de voir qu'on a etendu un vernis ſur des feuilles de métal collées ſur du papier. Le vernis déborde de tous côtés, & offre une couleur différente de la dorure & du papier. J'ai eu la curioſité de brûler une de ces feuilles ; toute la dorure a diſparu, ainſi qu'il devoit arriver, dès qu'on n'avoit point employé de vraies feuilles d'or. Pluſieurs morceaux de la feuille conſervant encore leur figure, ſe ſont trouvés couverts, d'un côté, d'une feuille blanche, comme d'argent. J'ai lieu de croire que c'eſt véritablement de l'argent ; la quantité etoit trop petite, & les moyens me manquoient pour m'en aſſurer entiérement. J'ai envoyé chercher d'autres feuilles pareilles ; on m'en a apporté en même temps d'autres ſimplement argentées, de même grandeur & de même prix.

Les Chinois font à Péking, & probablement auſſi ailleurs, quantité de meubles dorés, en tout ou en partie, par une méthode pareille à celle qu'on emploie pour le papier dont je viens de parler. On en voit d'expoſés dans les boutiques, qui ne ſont encore qu'argentés. Pour les dorer, ils appliquent ſur les feuilles d'argent une ſorte de vernis qu'ils nomment *tſé-yeou* : ce *tſé-yeou*, à ce qu'on m'a aſſuré, n'eſt autre choſe que le *tſong-yeou*, dans lequel on mêle d'autres drogues en

le faiſant cuire : il eſt naturel de ſoupçonner la gomme-gutte ou l'aloës. Je me ſuis informé de la maniere dont ſe préparoit le *tſé-yeou* qu'on vend dans les mêmes boutiques où ſe vend le *tſong-yeou*, dont on fait ici grand uſage ; mais quoique ce ſoit une choſe connue de bien des gens de métier, chacun eſt dans la louable coutume d'en faire myſtere à quiconque veut s'en informer en détail. L'on m'a aſſuré que les apprentifs même qui ſont ici, dans quelque boutique que ce ſoit, n'apprennent qu'avec peine ces ſortes de ſecrets, connus de tous les maîtres, & quelquefois conſignés dans des livres que chacun n'eſt pas à portée de ſe procurer. Ceux que j'avois chargés de me fournir là-deſſus quelques eclairciſſemens, ne m'ont, juſqu'à préſent, pu rien apprendre de diſtinct. Il ſe préſentera peut-être, dans la ſuite, quelque occaſion de ſavoir au juſte ce qui en eſt. En attendant, il me paroît qu'il n'y a pas grande perte à l'ignorer. Nous n'avons pas en France le *tong-yeou*, & nos vernis d'or me paroiſſent plus beaux que le *tſé-yeou*, & peuvent ſervir au même uſage. Il me paroît qu'avec des feuilles d'argent & nos vernis d'or, on pourroit dorer des meubles à-peu-près comme on dore des cuirs : j'ignore ſi cette méthode, qui a dû venir en penſée à bien des perſonnes, a quelquefois eté miſe en exécution chez nous. On pourroit, par exemple, dans les Egliſes de campagne, dorer de la ſorte, à peu de frais, des tabernacles & d'autres pièces : ſi la choſe n'a pas eté eſſayée, elle mériteroit bien, ce me ſemble, de l'être.

NOTICE

NOTICE

Sur le Bambou, par le même.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1769, Part. hiſtorique, page 77, une deſcription du bambou, & un détail de ſes uſages. On en fait ici un uſage dont il n'eſt point parlé (1) dans cet article, & qu'on ne connoît peut-être point dans les iſles de l'Amérique, où il a eté tranſporté. Lorſqu'il commence à ſortir de terre, on en coupe une quantité de gros jets juſqu'à une certaine profondeur en terre, comme on coupe chez nous les aſperges. Ces jets encore tendres ſont mangés, non-ſeulement par les gens du peuple, mais par les perſonnes qui ſe nourriſſent le plus délicatement. Ce qui ne ſe conſomme point dans l'endroit, ſe tranſporte ailleurs, même fort loin, après avoir reçu une préparation qui l'empêche de ſe gâter. Des perſonnes qui ont demeuré dans les cantons où le bambou croît en abondance, m'ont dit qu'on fendoit ces jets en quartiers; qu'on les expoſoit pendant un certain tems à la vapeur de l'eau bouillante, & qu'on les faiſoit enſuite ſécher. Au moyen de cette préparation, on les conſerve aſſez long-tems, & on peut les tranſporter fort loin. On en mange toute l'année à Péking, où on en apporte, en grande quantité, des Provinces méridionales. On les fait tremper dans l'eau fort long-tems; après quoi on les coupe en morceaux, qu'on ſépare en tranches d'une ligne ou deux d'épaiſſeur, ou bien on les coupe en filamens; & après les avoir fait bien cuire, on les aſſaiſonne de différentes manieres: on les mêle dans différens ragoûts.

(1) *Voyez* ce qu'en dit M. Cibot, tom. II, pag. 641.

Il s'en fait une si grande consommation, qu'on n'en mange pas seulement la partie la plus tendre, mais encore quelquefois celle qui ne laisse pas d'être un peu dure. On les laisse plus ou moins croître avant de les couper, & on en forme différentes classes, qui se vendent à différens prix, afin de pouvoir satisfaire tout le monde. Cet usage du bambou est, pour certains cantons, une ressource & un objet de commerce considérable. Les Chinois font aussi macérer des morceaux de bambou tendre dans le sel; & c'est une de leurs préparations d'herbes salées qu'ils mangent souvent avec le riz. Je pense que le bambou, qui croît très-bien dans nos isles d'Amérique, pourroit prospérer jusqu'à un certain point dans les Provinces méridionales de la France, du moins dans certains cantons. Malgré les grands froids de Péking, & leur longue durée, j'en ai vu un plant, absolument négligé, qui n'a pas laissé de subsister plusieurs années; mais les jets n'etoient pas plus gros que le doigt.

NOTICE

Sur les Plumails Chinois, par feu M. Cibot, Missionnaire.

Le génie, le caractere & les goûts d'une grande nation, se peignent dans les plus petites choses. Il y a des pays où des femmes, & même des hommes, appellent un domestique pour leur donner un mouchoir, une tabatiere, un livre, qu'ils pourroient prendre en etendant le bras, ou en se courbant un peu. Ici, les personnes du plus haut rang, de l'un & de l'autre sexe, prennent un plumail sans hésiter, & secouent elles-mêmes la poussiere qu'elles ont remarquée sur une table, ou sur quelque autre meuble. Qui aimeroit à exercer sa philosophie sur l'origine, les usages & l'histoire des plumails chinois, en auroit pour long-tems, avant d'avoir epuisé son sujet. Tout frivole qu'il paroît, soit qu'il fît passer ses réflexions du village à la ville; de la ville dans le palais; des atteliers des Artisans, dans les cabinets des Lettrés & des Princes; & des appartemens de jour, & de nuit dans les oratoires & dans les chapelles des idoles; soit qu'il promenât ses regards sur cette longue suite de siecles que des histoires particulieres, sans nombre, se sont attachées à peindre en détail dans la vie privée des personnages de tous les rangs qui ont eu quelque célébrité, & sur-tout dans tout ce qui a trait à la singularité des goûts, des modes & des inventions pour les petits meubles de bien-être & de caprice, il est hors de doute qu'il y trouveroit beaucoup à s'amuser ou à s'instruire, selon qu'il chercheroit l'un ou l'autre. S'il avoit le goût des vers, il verroit avec plaisir que la poésie Chinoise a créé bien des mondes qui manquent à la nôtre, & qu'une Ménagere, une jeune Esclave, un Eunuque du Palais, une Reine, un Lettré, un Mandarin, &c., au mo-

ment de prendre le plumail, ou l'ayant à la main, ou en faisant usage, ou délibérant s'ils le quitteront, &c., lui ont fourni des sujets à choisir, qu'elle a tournés au sérieux & au philosophique, au grand & au sublime, au gracieux & au riant, au badin & au folâtre, selon qu'il lui a plu. *La vieille Domestique le plumail à la main*, est une des pieces qu'on loue le plus, pour la beauté de la poésie & la naïveté de la morale. La satyre, au contraire, la plus ingénieuse & la plus piquante qui ait jamais eté faite de la fausse philosophie qui prévalut sous les *Song*, est la piece intitulée : *le choix du Plumail*. Comme ce choix regarde un ancien Lettré de Province, qu'on vient de charger de la Bibliotheque Impériale, il en a bien long à dire sur les différens livres qu'il voit, & la sorte de plumail qui convient à chacun, à raison de la forme qu'il a, de la place qu'il occupe, & de l'etat où il est. Ses délibérations finissent par prendre le parti de faire usage de tous les plumails, & d'assigner à chaque livre celui qui lui convient. Cette fin passe pour un chef-d'œuvre ; & on la fit entrer dans la jolie chanson du vendeur de plumails, afin qu'elle passât jusqu'au peuple. Quelques citations de ces pieces nous réveillerent sur les plumails qu'on a ici quelque tems; nous rappellerent ceux que nous avions vus au Palais & ailleurs, puis nous donnerent la pensée de les faire connoître, dans la vue de ménager à l'industrie du peuple une de ces petites ressources innocentes qu'on a tant multipliées ici, & auxquelles, sans doute, on prendra goût dans notre France, à proportion qu'on en sentira mieux le prix.

Si les Amateurs pécunieux de bagatelles etrangeres souhaitent avoir des suites complettes de toutes les sortes de plumails qu'on a ici, nous les avertissons qu'elles seront très-nombreuses, & qu'il ne tiendra qu'à eux d'y dépenser beaucoup d'argent. Les Peintres qui excellent en ce genre, jusqu'à

tromper les yeux, ont vendu une seule feuille, bien au-dessus de ce que nous oserions dire, pour l'honneur de la Chine. Quant à nous, pour qui il n'est question que de donner quelque idée des formes diverses qu'on donne à ces petits meubles, & des diverses matieres dont on les fait, nous nous sommes bornés à un petit nombre. Nos ouvriers n'ont besoin que d'être mis sur la voie, ou plutôt que de voir des desirs dans le public. Si on vouloit des plumails, leur génie en auroit bientôt imaginé de mille formes différentes, auxquelles ils donneroient cette elégance naturelle, gracieuse & réguliere, qui caractérise leurs ouvrages, & les distingue de tout ce qu'on fait ailleurs.

Si on nous demande ce qui a mis les plumails en vogue à la Chine, & les a tant multipliés; nous répondrons sans hésiter, que cette bagatelle, comme bien d'autres, tient au climat, au caractere national, aux mœurs, aux usages & aux soins du Gouvernement, qui s'etendent à tout. Les grandes chaleurs & les grands froids ont fait préférer les rez-de-chaussée pour toutes les maisons; & comme, outre les pluies & les ouragans de sable & de poussiere, la grande sécheresse fait que le moindre vent obscurcit l'air de poussiere, on ne sauroit en défendre l'intérieur des salles, des chambres & des cabinets les mieux clos. D'un autre côté, ce qui frappe les sens attirant les premiers soins du Chinois, & la grande loi de l'extérieur, à laquelle il est soumis depuis le berceau jusqu'au cercueil, erigeant en devoirs les plus petits soins de la propreté, le plumail est un meuble nécessaire; meuble dont il a fallu diversifier la forme, selon qu'on s'en sert pour des choses plus proches ou plus eloignées, plus grandes ou plus petites. L'eclat même des vernis, la finesse des broderies, la beauté des porcelaines & de toutes les autres choses d'un travail

délicat qui ornent les appartemens, ont obligé à en imaginer d'assez fins pour en ôter la poussiere sans les endommager. D'ailleurs, la clôture des appartemens des personnes du sexe, & la solitude des cabinets des gens en place & des hommes de lettres, en rendent l'entrée si difficile, que pour concilier la grande loi de la propreté avec elles, les plumails ont dû passer en leurs mains, & dès-là être assez propres pour cela. Puis, comme il devoit arriver, l'industrie & le bon goût, le caprice & la mode, le luxe & la molleſſe, les ont façonnés, ornés & embellis de tant de manieres, qu'ils en ont fait un meuble de décoration, jusques dans les salles du Palais. Cette glorieuse destination a valu aux plumails d'entrer dans les présens, que l'etiquette, le respect & l'amitié ont tant multipliés ici, & d'être chantés, à cette occasion, en toutes sortes de vers par les plus célebres Lettrés, & par les Empereurs eux-mêmes. Les grands mots même des Anciens, *qu'il faut se renouveller chaque jour ;* que *le Sage secoue sans cesse la poussiere du monde ;* que *la pureté de l'ame ne se conserve que par des soins continuels*, &c., leur ont mérité d'être célébrés par les plus beaux génies, à cause de l'agrément de l'allégorie. Le Gouvernement, enfin, pour qui rien n'est vil & petit, dès qu'il y voit quelque avantage pour le peuple, voyant une ressource pour lui dans les différentes matieres dont on fait les plumails, & dans les diverses formes qu'on leur donne, n'a pas manqué d'en occuper ses soins, pour en etendre ou en perpétuer l'usage, & pour diriger les modes, les goûts, les préférences du tems, vers ce qui en porteroit les profits dans les villages & dans les montagnes, comme dans les atteliers & les boutiques des Villes.

Il importe peu à l'Etat qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de plumails ; mais dès-là qu'ils sont devenus un meuble de besoin

& de décoration dans les maiſons, il importe beaucoup à l'Etat que les manches qu'on leur donne, que les plumes dont on les fait, que le grand débit qu'ils ont, en etendent au loin les profits; en ſorte qu'une racine ſinguliere, par exemple, une branche d'arbre de figure remarquable, les plumes d'un oiſeau etranger, *&c.*, deviennent une bonne aventure pour un pauvre Colon. Dès qu'il faut occuper de vers un certain public, & uſer l'inquiétude des Poëtes, pourquoi ne pas donner vogue à un ſujet qui a ſes agrémens, & expoſe à moins d'ecarts ?

La diverſité des matieres dont on a imaginé de faire des plumails, ayant donné occaſion d'employer à un autre uſage un meuble deſtiné contre la pouſſiere, qu'il nous ſoit permis d'en dire un mot : nous voulons parler des queues de cheval, ou des crins agencés en queue de cheval avec un manche.

La premiere deſtination de ce meuble a plus de douze ſiecles; & il devint célebre par les louanges des Poëtes qui firent leur cour à une Impératrice, en vantant la vogue qu'elle avoit donnée à cet ancien ſigne militaire, en le faiſant paſſer, ſous une nouvelle forme, des camps dans les appartemens, pour y défendre les tapis des inſectes qui s'y multiplioient en eté, & les rongeoient en mille manieres. *Les feutres du Citadin profiteront du bienfait*, dit l'un d'eux, *& les Paſteurs des chevaux encore plus : les crins qu'ils laiſſoient perdre, leur tiendront lieu d'argent au marché.* La citation eſt un peu ruſtique; mais on peut dire ici de pareilles choſes à une Impératrice, même en vers, ſous prétexte qu'elle eſt la mere de l'Empire. La ſeconde deſtination de ce meuble regarde les malades, auxquels on le met à la main pour ecarter les mouches & s'en défendre. On ſentira d'abord qu'il eſt très-propre à cela, & que la maniere dont s'en joue le malade, lui en fait

un petit amuſement. C'eſt à ce titre que nous demandons pour lui quelque attention. Il eſt ſi peu diſpendieux, qu'il ſera aiſé de le procurer aux pauvres malades des Hôpitaux, que la perſécution des mouches déſole en certaines ſaiſons. Les ſains en font auſſi uſage ici; & la ſtupidité de l'orgueil, pour qui tout eſt pâture, n'a pas manqué de chercher le mérite de la bonne grace dans la façon de l'agiter légérement, de le faire paſſer d'une main à l'autre, & de lui donner des mouvemens ſinguliers, & d'une adreſſe admirable. L'eſpece de Bonzes qui tient ſiege dans les carrefours & ſur les bords des chemins, attire quelquefois l'attention des paſſans par le ſérieux, la majeſté & l'adreſſe des mouvemens qu'elle fait, ſans ouvrir les yeux, pour ecarter au loin les mouches. A cette occaſion, voici un mot pour nos Savans.

Le P. Montfaucon, pag. 154 de ſon dernier tome du Supplément de l'Antiquité expliquée, parlant de la figure Chinoiſe trouvée en Sibérie, ne comprend rien à l'inſtrument qu'elle *porte ſur ſa tête :* or, cet inſtrument eſt exactement le petit meuble dont nous parlons, qui n'a aſſurément rien de *monſtrueux*, non plus que *la tête, qui ſemble lui ſortir du col, & qui a les oreilles de quelque animal*, & qu'un peu d'attention auroit pu faire remarquer être le bout de la poignée du coutelas qui eſt repréſenté à côté ſur l'eſtampe, & qui eſt porté en bandouliere ſur l'épaule, avec la calebaſſe des preux Chinois. On a donné la figure d'une tête d'animal à ce bout, ſelon le goût du tems; mais un Savant d'Europe peut ignorer tout cela.

DIVERSES

DIVERSES REMARQUES
DE FEU M. CIBOT, MISSIONNAIRE A PÉKING,
SUR LES ARTS-PRATIQUES EN CHINE.

I. *Sur les Ouvrages en fer.*

QUAND l'Empereur régnant fit bâtir sa seconde maison européenne, M. Castiglione fit entrer une grille de fer dans son plan, & M. Thébaud (1) se chargea de diriger les ouvriers du palais, & de la faire exécuter. Quelque nouveau que fût l'ouvrage pour ces ouvriers, ils en furent quittes pour y mettre plus de tems & plus de soins. Leur grille, quoique chargée d'ornemens, eut toute la légéreté & l'élégance qu'on y pouvoit désirer, & plut beaucoup quand elle fut placée. A quoi va aboutir ce récit? le voici.

On a beau avoir eté à la Chine, y avoir beaucoup vu, lu & entendu, on court toujours le risque d'une mépriſe quand on se mêle de prononcer sur ce qu'on y sait, ou ce qu'on n'y sait pas en fait d'arts. Les Européens artistes du Palais & les autres, ne douterent pas que la grille de fer de la maison européenne ne fût une nouveauté, du moins pour la maniere dont le fer y etoit travaillé & mis en ornemens. C'en étoit une en effet pour le Palais & pour les ouvriers qui la firent; & ils méritoient les louanges qui leur furent données publiquement, jusqu'en présence de l'Empereur; mais ce n'en etoit pas une pour la Chine. La maniere dont on le leur laissa ignorer jusqu'au bout, peint bien le génie Chinois & le ton de la Cour. Quant à parler, il

(1) MM. Castiglione & Thébaud étoient tous deux Missionnaires.

eût fallu parler d'abord pour avoir des ouvriers tout exercés ; or, comment les annoncer à l'Empereur, vu qu'on n'avoit rien préſenté de leur façon ? Puis, les faire venir de la Province à la Cour pour l'Empereur, etoit une trop grande affaire. Le Miniſtere a l'œil à tout : nous ne dirons que ce mot. Les Européens font faire à Canton une infinité de choſes qui plairoient beaucoup à Péking, & qui ne paroîtront pas plus à la Cour que les ananas qu'on y cueille.

Les ouvriers d'ici font des rocailles, des payſages entiers, des vaſes à fleurs, des animaux, &c., & à un ſi bas prix, que nous n'avons pas le courage de le dire. Car enfin, quoique en Province, près de *Lou-yang-fou*, dans le *Chan-ſi ;* quoique près des mines & des forges pour le fer ; quoique ayant trouvé, ſans doute, le moyen de ſimplifier leur travail, ils ſont à peine payés en forgerons. Mais la Chine a pris ſon plan ; puis ces bagatelles doivent aller au village, & les plus admirables en leur genre n'ont jamais fait & ne feront jamais une nouvelle que pour quelques ménages. Voilà pourquoi, à moins d'entrer dans les grandes Bibliotheques, & d'y feuilleter long-tems, on ne trouve rien ſur les petits arts dans les livres. A bien chercher toute une après-dînée dans les recueils que nous avions ſous les yeux, tout ce que nous avons rencontré d'un peu digne de remarque ſur la maniere de travailler le fer, ſe réduit à quelques meubles & à quelques vaſes ornés de figures, ſous les *Han ;* à un parapluie en queue de paon, ſous les *Song ;* à un dragon en forme de barque voguant ſur l'eau, ſous la même Dynaſtie ; & à quelques inſtrumens de muſique à cordes & à vent.

Pour ce qui eſt d'une monnoie faite fort vîte par un ramolliſſement paſſager du fer, la narration en eſt trop tortillée, pour n'être pas une fable. Quant à l'amélioration, l'adou-

ciſſement & la beauté du fer qui a eté forgé, & ſouvent rougi à la chaleur du charbon de groſſes racines de bambou, nous ne ſavons qu'en pênſer, & nous l'abandonnons à ceux à qui il appartient de prononcer : il nous ſuffira d'obſerver qu'au dire des plus anciens livres, la qualité du charbon auroit priſe ſur les métaux.

Pour finir par une choſe qu'il ſera plus aiſé de vérifier, & qui ſeroit bien plus importante, pluſieurs textes donnent à entendre que tout charbon acquiert de la force à reſter enterré ; & que ſi l'on choiſit bien l'endroit, il egale, avec le tems, le charbon de terre. Si nous etions moins timides dans nos obſervations, nous dirions que nous en avons vu une eſpece de preuve dans du charbon tiré de terre, quand on creuſa les fondemens de notre nouvel Obſervatoire. Quoique nous n'ayons pas pu conſtater combien d'années il a eté ſous terre, fuſſent-elles en plus petit nombre qu'on ne dit, comme après avoir eté bien ſéché, il eſt plus compacte & plus peſant que l'autre, il en réſulteroit, ce ſemble, qu'il a acquis de nouvelles qualités. Que les Savans faſſent leurs expériences & leurs obſervations ; s'ils parvenoient à conſtater le vieux dire Chinois, ou à tirer l'etincelle du caillou pour faire du feu, c'eſt-à-dire, à conduire cette premiere idée juſqu'à une vraie découverte, il n'eſt pas douteux qu'ils rendroient un ſervice important au Royaume.

II. *De l'art de peindre ſur les glaces.*

C'eſt d'Europe qu'eſt venu à la Chine le ſecret de peindre ſur les glaces, & on nous demande d'en décrire les procédés. Voici en peu de mots ce que nous en ſavons.

Lors de notre arrivée à Péking, un petit ouvrage dont l'Empereur nous avoit chargés, nous mit dans le cas d'entrer

tous les jours au Palais, & d'attendre souvent sa Majesté dans l'attelier des Peintres, pour lui présenter nos dessins, & avoir l'honneur de répondre aux questions qu'elle daignoit faire sur le travail des ouvriers. Cela nous donna le moyen & le loisir de voir fort à l'aise tout ce qui se faisoit dans l'attelier des Peintres, divisé en trois grandes salles, sans compter celle des Peintres européens. Dans une de ces salles, des Peintres venus de Canton peignoient sur des glaces. Nous allâmes plusieurs fois les voir peindre, & nous passâmes bien des momens à considérer comment & jusqu'où leur imagination, pleine de son objet, maîtrisoit leurs pinceaux, & leur faisoit placer, sans hésiter, les traits & les couleurs qui commençoient leur tableau, & l'auroient fini dans la peinture sur toile. Si leur art avoit eté un objet pour nous dans ce tems-là, nous aurions eté à portée de faire bien des observations, & de leur proposer des questions auxquelles ils auroient eu sûrement l'honnêteté de répondre; mais, en vérité, nous ne songions qu'à leur faire politesse, & à nous ménager quelque occasion de leur parler en Missionnaires.

Les Freres Castiglione & Attiret, ayant eu ordre de l'Empereur de peindre sur quelques grandes glaces, ils voulurent voir opérer les Peintres chinois, avant de se risquer dans ce nouveau genre de peinture. Nous leur avons entendu dire bien des fois, que la facilité rare qu'avoient les Chinois pour y réussir, la hardiesse, la légéreté, la rapidité avec laquelle ils ebauchoient leur tableau par ses derniers traits, & avançoient ainsi à reculons, etoient singuliérement admirables; ce qui leur avoit donné une haute idée de leur génie, de ce qu'il pourroit faire, & des ressources qu'il trouveroit, si les pensées publiques encourageoient ses efforts. La peinture sur les glaces n'a fait que se montrer au Palais, &

eſt devenue à Canton un métier qui ne demande que des ouvriers.

Pour peindre ſur les glaces, on commence par deſſiner ſon ſujet pour enlever le tain qu'on ne veut pas laiſſer, puis on peint avec des couleurs à l'huile, en ebauchant ſon tableau par les derniers traits de la peinture ordinaire, & avançant toujours à reculons, comme nous avons dit : cette maniere n'avance pas aſſez la beſogne pour des ouvriers. Ceux de Canton ont imaginé, les uns, de peindre d'abord à l'huile ſur du papier, en le mouillant avec de l'eſprit-de-vin chaud : tout cela ne demande que de l'adreſſe & de l'attention. D'autres préparent leurs couleurs au vernis, font leur tableau, puis l'appliquent ſur la glace, après avoir découpé le papier fin ou le *kiuen* ſur lequel il eſt, & qu'ils ne manquent pas d'enterrer ſous une forte couche de couleur. Il y en a qui peignent d'abord à la détrempe ordinaire, appliquent leur peinture ſur la glace, lorſqu'elle eſt toute humide de l'eau d'alun & de colle par où on finit, puis paſſent du vernis chaud fin par derriere pour la mieux coller à la glace, qu'ils n'etament qu'après. Nous n'avons que des oui-dire pour garans de tous ces procédés ; mais ils ne nous etonnent pas. Dès que l'induſtrie chinoiſe voit des profits à eſpérer, les inventions ſe multiplient devant elle. Si nos Marchands oſoient dire ce que leur ont coûté les petites glaces peintes qu'ils portent en Europe, on verroit qu'à pareil prix il ne peut pas être queſtion de correction de deſſin, ni d'aucune ſorte de mérite & de beauté pittoreſques.

Les Chinois n'ont que trop bien réuſſi à peindre, ſur de grandes & de petites glaces, les ſaletés & les infamies cyniques dont on leur avoit donné des modeles. Il ne ſuffiſoit pas d'exciter le talent des vrais Peintres par l'appât de l'or & de l'argent,

il falloit encore les enhardir contre les loix de l'Empire, les engager à travailler dans des lieux cachés & inconnus, pour ne pas exposer leurs personnes & leurs familles; & l'on en est venu à bout à force de piastres.

III. *L'art de peindre sur des pierres.*

Nos Européens sentent si bien la vanité de leurs systêmes, qu'ils sont les premiers à les abandonner quand ils ne leur plaisent plus, mais pour y revenir, les défendre & les démontrer si-tôt qu'il leur prendra envie de les croire, ou du moins de les prêcher. C'est le climat, selon eux, qui décide du génie, du ton, de la maniere, &c., qui distingue les différentes Ecoles de peinture; & il est visible que si l'Angleterre n'a pas eu de grands Peintres, on ne peut & on ne doit s'en prendre qu'à lui. S'agit-il de la Chine, qui est aussi grande que l'Europe, & en réunit à-peu-près tous les climats, on change de langage; il n'est plus question de climats, & chaque discoureur accorde ou refuse aux Chinois, en fait de peinture, ce qu'il lui plaît, quitte à apprendre dans la suite ce que les Chinois ont su, savent, ou peuvent apprendre. Pour peu que cette admirable philosophie fasse de progrès, elle nous menera loin.

Nous avions vu, dans le Palais & ailleurs, les jolies peintures que font les Chinois sur leurs pierres tendres, sans les remarquer, & il a fallu travailler sur nos souvenirs pour entendre ce qu'on en a ecrit depuis quelques années. On voudroit savoir quel est le secret des Chinois pour réussir dans ce genre de peinture, qui paroît être de leur invention; & comment ils parviennent à y réunir la correction du dessin, & la vivacité la plus brillante des couleurs. Comme l'on

peint peu à Péking sur les pierres, au prix de Canton, où ont eté peintes celles qu'on cite pour exemple, nous avertissons, avec notre candeur ordinaire, qu'il faudroit être à Canton, & voir opérer devant soi, pour garantir ce qu'on avance : mais aussi qu'on n'entre pas trop en défiance. Nous avons eté à-portée d'interroger, & nous avons interrogé fort à l'aise, dans le plus grand détail, un Chinois intelligent, qui a vu travailler à Canton les Peintres les plus renommés, & a eu la curiosité de les faire parler souvent sur les *pourquoi* & les *comment* de toutes leurs opérations. Nous avions songé à vérifier ses récits par ceux des livres ; nous n'y avons rien trouvé d'aussi bien déduit : mais un Peintre d'ici nous les a confirmés à ne pouvoir pas en douter.

Pour eviter toute mépriſe & toute ambiguité, nous commençons par avertir que le procédé dont nous avons parlé, ne nous a été indiqué que pour les pierres tendres d'ici. Convient-il, ne convient-il pas aux marbres & aux pierres d'une autre espece ? nous n'en savons rien. On peint egalement sur les pierres de toutes les couleurs ; mais les blanches, bien choisies, sont plus à la main du Peintre, & prennent mieux les couleurs. Quelque pierre qu'on choisisse, il faut prendre des panneaux minces, nets & bien polis : ces trois articles sont essentiels. Comme les Marbriers achevent ou suppléent quelquefois leur poli avec de la cire, il faut prendre ces précautions avec eux ; sans cela il faudroit recourir à une lessive de cendres & à un lavage, qui ne sont jamais bien sûrs.

La peinture sur les panneaux de pierre est préciſément la peinture ordinaire d'ici sur le *kiuen* (ou soie) & sur le papier. On commence par passer sur la pierre, du côté qui doit être peint, une couche d'eau de colle plus que tiede ; puis une seconde, si la premiere n'a pas assez pénétré, ou n'a point pris

uniformément par-tout : c'eſt à l'œil du Peintre à décider. Du reſte, par eau de colle, il faut entendre de l'eau de pluie ou de fontaine, où l'on a fait diſſoudre un peu de colle-forte tranſparente, qu'on appelle ici colle de Peintre : nous en envoyons un echantillon pour la définir.

C'eſt avec cette eau de colle qu'on détrempe toutes les couleurs, à proportion qu'on doit les employer : auſſi un Peintre a toujours à ſa main un petit réchaud avec un vaſe d'eau chaude. Plus il eſt attentif à employer ſes couleurs un peu tiedes, ſur-tout celles qui demandent plus de colle, mieux il les domine & les met au ton de ſon pinceau ; mais dès qu'il ceſſe de s'en ſervir, il les lave de leur colle qui uſe leur eclat, en les noyant dans de l'eau dégourdie qu'il fait ecouler doucement quand elles ſe ſont précipitées au fond du vaſe. Du reſte, l'eclat des couleurs de la peinture ſur pierre, comme de toutes les autres peintures chinoiſes à l'eau, dépend du choix des couleurs, de la maniere de les préparer, & de la propreté continuelle du Peintre. Il ſeroit inutile de répéter ce que nous avons dit ailleurs ſur ces trois articles ; mais nous ne pouvons pas omettre que la Chine a des couleurs foſſiles qu'il doit être difficile de ſuppléer en Occident : nous n'en exceptons pas même le cinabre.

Un bon Peintre deſſine, colore & ombre ſur la pierre, comme ſur la ſoie & ſur le papier. Tout ce que nous avons à obſerver ; c'eſt que ſon travail demande plus de ſoin, de légéreté de pinceau, & d'attention. Il perdroit tout à ſe preſſer ou à ſe négliger : ſes couleurs ſont plus long-tems à ſécher & à prendre leur *aſſiſe*, ſi l'on peut ſe ſervir de ce mot. Dès qu'il eſt parvenu à mettre les derniers traits & les dernieres nuances, pour peu que la peinture ſoit fixe, il doit preſque travailler comme un Peintre en miniatures, parce que la pierre ne boit point l'eau,

l'eau, comme le papier & la ſoie : ſes premieres couleurs, trop détrempées, fuiroient ou ſe brouilleroient ſous ſon pinceau.

Quand on a fini de peindre un panneau de pierre, & qu'on en trouve toutes les couleurs bien ſeches, on paſſe deſſus, avec une broſſe faite de dix à douze pinceaux, une bonne couche d'eau de colle tiede, où l'on a fait fondre un peu d'alun : ſi l'on en mettoit trop, il eteindroit l'eclat des couleurs.

La derniere, la plus délicate & la plus eſſentielle opération de la peinture ſur pierre, eſt celle du cirage ; elle demande beaucoup d'adreſſe, de ſoins, d'attention & d'habileté ; une main novice y echoue aiſément. On attend, pour la faire ; que la peinture ſoit bien ſéchée, & l'on choiſit un beau jour. La cire dont on ſe ſert, eſt la plus belle & la plus pure cire d'arbre qu'on puiſſe trouver. Après l'avoir amollie à la chaleur d'un vaſe vuide enfoncé dans l'eau bouillante, on la roule légérement en tous ſens ſur la peinture de ſon panneau de pierre, de façon qu'elle laiſſe par-tout un léger enduit. Plus on prendra dans toute la rigueur de leur ſignification les deux mots *par-tout* & *léger*, plus on facilitera ce qui reſte à faire, & plus on en aſſurera le ſuccès. La cire ainſi appliquée ſur la peinture, on met ſon panneau de pierre ſur des cendres mêlées de petites braiſes, & aſſez chaudes pour amollir la cire, mais non pas pour la fondre ; puis on acheve de l'etendre & de l'applanir avec un couteau de bois ou d'ivoire, dont on appuie le tranchant ſur la peinture, en le conduiſant de haut en bas, de bas en haut, puis de la gauche à la droite, de la droite à la gauche, & enfin en tous ſens. Comme la cire eſt ramollie, on eſt sûr de ne rien gâter dans la peinture, ſi l'on a la main légere, & de l'adreſſe.

Cette premiere opération finie, on s'arrête, pour ne pas s'expoſer au péril de faire fondre la cire. Il s'agit enſuite d'ôter, le plus qu'on pourra, de la cire qui a eté miſe, & d'etendre, d'unir, de polir, de faire eclater & briller celle qui couvre les couleurs de la peinture, de façon qu'elle leur donne la fraîcheur, la vivacité & le brillant des couleurs du marbre. L'ôter eſt une œuvre d'induſtrie, d'adreſſe & de patience. L'on ſe ſert d'un morceau d'ecaille ou de verre, dont on appuie l'angle tranchant, à différentes repriſes, ſur les endroits où l'œil montre plus de cire. A force d'y revenir ſouvent, on parvient à n'en plus laiſſer aſſez pour qu'elle puiſſe être apperçue : on travaille alors à lui donner le poli & l'eclat qu'on cherche, en mettant ſon panneau de pierre ſur des cendres chaudes ; & en le frottant légérement, à la façon des cireurs, avec un taffetas blanc bien fin, tendu en forme de bourrelet ſur un ſachet de toile rempli de ſable fin ou de ſon. Plus l'on avance, plus l'on peut appuyer & frotter fort. Pour le mieux, il faut revenir pluſieurs fois à l'angle tranchant de l'ecaille ou du verre, & ne donner ſon dernier poli que lorſqu'il ne reſtera plus aucun veſtige ni ſoupçon de cire. Les Chinois ſont admirables pour ces petits ſoins ; puiſſent nos François les ſurpaſſer !

MÉMOIRE DE FEU M. COLLAS,

MISSIONNAIRE,

Sur la valeur du Taël d'argent en monnoie de France.

ON fixe communément la valeur du taël à 7 liv. 10 sols. Nous sommes dans l'usage à Péking d'estimer un taël d'argent fin, 7 liv. 10 sols ; ainsi 15000 livres argent de France, feroient 2000 taëls. J'ai entrepris de vérifier si cette estime etoit exacte.

La seule monnoie qu'on fabrique en Chine, est une monnoie de cuivre, que nous appellons *caches ;* c'est l'Empereur qui les fait faire, & en distribue une grande quantité chaque année. Une partie de la solde des Troupes est en *caches*, une partie en argent fin, livré au poids, & une partie en riz. Dans le Palais, plusieurs paiemens se font en *caches*. Cette monnoie circule dans tout l'Empire ; on l'emploie pour tous les petits marchés, & quelquefois pour de très-considérables ; mais dans une foule d'autres, on emploie l'argent livré au poids. Le taël est un poids, & non une piece de monnoie ; il se divise en dix *mas*, & chaque *mas* en dix *condorins*. Quand on convient, par exemple, de donner quarante taëls, on s'oblige à donner une certaine quantité d'argent, du poids de quarante taëls. Non-seulement on convient du poids de l'argent, mais on a egard au degré de fin, & on convient de la balance à laquelle il sera pesé. Pour désigner le degré de fin, les Chinois supposent la masse totale divisée en cent parties. L'argent pur & sans alliage est nommé, en Chine, *sise*. Un argent qui contient quatre-vingt-dix-neuf parties d'argent fin, & une d'alliage, est appellé par eux du 99 ; s'il contient

quatre-vingt-dix-huit parties d'argent fin, & deux d'alliage, il eſt appellé du 98, ainſi de ſuite. A Péking, dans les marchés ordinaires, on ſe contente communément d'argent au titre de 97 ou 98, à moins qu'on n'ait ſpécifié que le paiement ſe fera en argent fin. L'argent au-deſſous du titre de 97, eſt réputé mauvais argent; & alors il faut augmenter le poids, à proportion de ce qui manque du côté du fin. Lorſqu'il s'agit de changer de l'argent en *caches*, ou, comme on dit ici, d'acheter des *caches*, il faut avoir de l'argent fin; autrement, on s'expoſe à d'aſſez longues diſcuſſions ſur le titre de l'argent; & on peut remarquer, en paſſant, que le prix des *caches*, ou la quantité que les Changeurs donnent pour un taël d'argent fin, varie d'un jour à l'autre, ſuivant que les *caches* ſont plus ou moins communes le jour où l'on veut en acheter.

Quant à la maniere dont les Chinois vérifient le degré de fin de l'argent, on aſſure qu'ils en jugent au premier coup-d'œil, avec une préciſion merveilleuſe. Ils emploient auſſi quelquefois la pierre de touche. Sans y avoir recours, ils jugent aſſez uniformément de l'argent qu'ils appellent *ſiſe*, & de celui qu'ils nomment du 99, du 98 & du 97; mais au-deſſous, il ne me paroît pas qu'ils tombent auſſi facilement d'accord.

A l'egard de la balance, il faut remarquer qu'il y a des différences notables dans les différentes balances dont on ſe ſert pour peſer l'argent. Les balances de Canton paſſent pour plus fortes que celles de Péking; c'eſt à-dire, qu'un taël des balances de Canton peſe plus qu'un taël des balances de Péking. Sans ſortir de Péking, on trouve des différences d'environ un vingtieme du poids total. Les balances dont on ſe ſert communément, ſont de petites romaines portatives, avec

lesquelles on peut peser jusqu'à trente taëls à la fois : mais chez certains Marchands, on emploie des balances à deux plats ; & les ouvriers qui les construisent, etalonnent, à ce qu'on assure, les poids avec grand scrupule. Il y en a de différens noms, dont les poids sont plus ou moins forts ; mais on assure que toutes celles du même nom qui sont à deux plats, ont des poids parfaitement egaux. Celle qu'on appelle *nan-che-ping*, est la plus usitée ; les autres sont ou plus fortes ou plus foibles. C'est avec une de ces balances à deux plats, de celles qu'on nomme *nan-che-ping*, qu'ont eté faites les comparaisons que je rapporterai plus bas. Un quatre millieme du poids total faisoit incliner sensiblement cette balance : ainsi la valeur du taël, que j'ai cherché à déterminer, est celle d'un taël d'argent fin à la balance *nan-che-ping*. Voici les principes dont je suis parti.

Pour savoir la valeur d'un taël d'argent fin, il faut savoir quelle est la quantité d'argent monnoyé dans laquelle se trouve un poids d'argent fin egal à un taël. Par exemple, si 7 l. 10 s. d'argent monnoyé, qui est un argent allié, contiennent un poids d'argent fin egal à un taël, la valeur du taël d'argent fin sera de 7 liv. 10 sols.

Au lieu que les Chinois désignent le degré de fin par centiemes parties, nous supposons en France la masse totale divisée en douze parties, que nous nommons deniers ; & chaque denier se divise en vingt-quatre parties, que nous nommons grains, ce qui fait en tout 288 parties. Ainsi un grain de fin répond à la 288^{e} de la masse totale ; un centieme de fin répond à deux grains $\frac{88}{100}$ de grain. L'argent que les Chinois appellent du 99, est, selon notre façon de parler, de l'argent à 11 deniers 21 grains $\frac{12}{100}$ de grain. Le 98 doit être de l'argent à 11 den. 18 gr. $\frac{24}{100}$. De même l'argent à

11 den. doit être du 91 $\frac{8}{12}$. L'argent à 10 den. 20 grains doit être du 90 $\frac{20}{72}$.

L'argent monnoyé en France doit être à 11 den.; mais il eſt encore réputé à 11 den. s'il eſt à 10 den. 21 gr. $\frac{1}{2}$: les 2 gr. $\frac{1}{2}$ qu'on peut retrancher, s'appellent remede de fin.

Huit $\frac{3}{10}$ d'ecus de 6 liv., qui valent 49 liv. 16 ſ., doivent peſer un marc ou 4608 grains; & ils ſont encore réputés peſer un marc, pourvu qu'ils peſent 4599 grains. Les 9 grains ſur 36 grains qu'on permet de retrancher, s'appellent remede de poids. J'ai tiré ces deux dernieres notions, d'un Mémoire ſur les Monnoies, imprimé en 1764, dont l'auteur eſt M. Macé de Richebourg.

En ſuppoſant qu'on ait uſé d'un quart du remede de poids, 49 liv. 16 ſ. d'argent monnoyé, ne peſeront que 4599 gr.; & ſi l'on a en même tems ſu pleinement uſer du remede de fin, ces 4599 grains d'argent allié, ne contiendront que 4176 grains, poids de marc d'argent fin.

En ſuppoſant que l'on n'ait uſé en aucune maniere, ni du remede de poids, ni du remede de fin ou d'aloi, les 49 liv. 16 ſols d'argent monnoyé, peſeront 4608 grains, qui, etant d'argent à 11 den., contiendront 4224 grains, poids de marc d'argent fin.

Dans le Mémoire cité ci-deſſus, M. de Richebourg, en evaluant la quantité d'argent fin qui ſe trouve contenue dans 49 liv. 16 ſols d'argent monnoyé, ſuppoſe qu'on a pleinement uſé du remede de poids, & du remede de fin; quoiqu'il convienne que cela n'eſt preſque jamais réduit en pratique. Il paroît donc plus naturel d'eſtimer la quantité d'argent fin contenue dans 49 liv. 16 ſ., en prenant un milieu entre la quantité au-deſſous de laquelle l'argent monnoyé ne ſeroit pas recevable, & celle qui y ſeroit contenue, ſi l'on

n'eût aucunement profité ni du remede de fin, ni du remede de poids. Or, le milieu entre 4176 & 4224, eſt 4200 (1); ainſi on peut ſuppoſer que 49 liv. 16 ſ. d'argent monnoyé, contiennent 400 grains $\frac{1}{9}$ d'argent fin.

Il ne reſte dès-lors, pour avoir la valeur d'un taël d'argent fin, que de ſavoir combien un taël contient de grains du poids de marc. Ayant trouvé dans la maiſon deux poids de France, l'un d'une livre, l'autre de deux, je les ai comparés aux poids de la balance de *nan-che-ping*. Le poids de deux livres s'eſt trouvé peſer 27 taëls 4 *mas* un *condorin*; le poids d'une livre s'eſt trouvé peſer 13 taëls 6 *mas* 4 *condorins*. Le poids d'un taël, conclu d'après le poids de deux livres, ne ſeroit pas d'une deux centieme partie plus foible que celui qui réſulte de la comparaiſon du poids d'une livre; ce qui ne donneroit pas un ſol entier de différence ſur la valeur du taël. Mais il eſt à remarquer que le poids d'une livre a chacune de ſes parties, excepté les plus petites, mar-

(1) Ayant eu quelques doutes ſur les calculs ou les evaluations qui ſe trouvent dans ce Mémoire, nous avons conſulté M. Tillet, de l'Académie des Sciences, & Commiſſaire pour les eſſais & affinages du Royaume; il a eu la complaiſance de nous répondre qu'il penſe que l'Auteur n'avoit pas de données aſſez sûres du côté de la Chine, pour parvenir à une certaine préciſion dans le rapprochement du poids & du titre des monnoies chinoiſes avec le poids & le titre des monnoies de France. Il a fait quelques corrections aux calculs de l'Auteur; mais il convient qu'elles ne conduiſent pas à une préciſion, pour le titre & le poids, telle qu'on pourroit la deſirer. Il indique les eclairciſſemens néceſſaires, au moyen de quoi on pourroit obtenir les rapports rigoureux. Nous ecrirons en Chine pour obtenir ces eclairciſſemens, & quand ils nous ſerons parvenus, nous les publierons dans quelqu'un des Volumes ſuivans. Malheureuſement, M. Colas, Auteur de ce Mémoire, ne vit plus.

quées d'une empreinte ou coin, qui indique que le poids a eté vérifié ou etalonné ; au lieu que le poids de deux livres n'a aucune de ces marques, ce qui peut faire croire que c'eſt un poids ſimplement ebauché, qui, par cette raiſon, a dû être tenu un peu plus fort. On doit donc s'en tenir au poids d'une livre. Or, une livre ou deux marcs valent 9216 grains, que nous avons trouvé peſer 13 taëls 6 *mas* 4 *condorins*. Ainſi un taël peſe 675 grains $\frac{225}{341}$, poids de marc ; & puiſque 4200 grains d'argent fin, ſelon ce que nous avons vu ci-deſſus, valent 49 liv. 16 ſols, un taël d'argent fin vaudra 8 liv. 3 deniers.

Dans le Mémoire de M. de Richebourg, cité ci-deſſus, on trouve, page 36, que les piaſtres aux deux globes peſent 7 gros 5 grains, ou 509 grains, poids de marc. M. Bourgeois ayant à remettre 30 piaſtres réelles à une perſonne, les a auparavant peſées à la même balance ; elles ont eté trouvées peſer 22 taëls 5 *mas* 7 *condorins*. Or, 30 piaſtres, peſant chacune 509 grains, doivent peſer 15270 grains : ainſi un taël peſera 676 grains $\frac{1}{6}$; ce qui ne ſurpaſſe pas d'un grain la détermination précédente. Le taël d'argent fin vaudra donc 8 liv. 5 deniers, ce qui ne differe que de deux deniers de la détermination précédente : prenant le milieu, on a la valeur du taël d'argent fin, balance *nan-che-ping*, 8 liv. 4 den.

Si l'on ſuppoſoit que la quantité d'argent fin contenue dans 49 liv. 16 ſols, n'eſt que de 4175 $\frac{1}{8}$ grains, comme M. de Richebourg l'evalue, la valeur du taël ſe trouveroit augmentée d'un peu moins d'un ſol ; & ſi le remede de fin, au lieu d'être de 2 grains $\frac{1}{2}$, comme le dit M. de Richebourg, eſt de trois grains, comme il eſt dit dans le Mémoire de MM. Hellot, Tillet & Macquer, Mémoires de l'Académie 1763, cela augmentera encore la valeur du taël

d'une

d'une fraction de denier. Enfin, si l'on supposoit que 8 $\frac{3}{10}$ écus de 6 liv. pesent rigoureusement un marc d'argent au titre rigoureux de 11 deniers, la valeur du taël d'argent fin seroit diminuée d'environ un sol.

Il reste cependant deux difficultés sur les déterminations précédentes. Quoique deux déterminations faites par deux moyens différens, dont les résultats different si peu, donnent une certaine confiance, on ne peut s'empêcher de souhaiter une comparaison immédiate entre un poids vérifié exprès à Paris sur un poids authentique, tel que celui de 50 marcs, qu'on conserve à la Monnoie, & un poids Chinois, vérifié de même sur un poids conservé dans un Tribunal. Je n'ose me promettre de trouver l'occasion de comparer par moi-même, ni même de faire comparer un poids de vingt ou trente taëls, immédiatement avec un poids authentique, conservé dans quelque Tribunal; je ferai pour cela mes diligences. Mais on est quelquefois long-tems sans être à portée d'exécuter des choses qui paroissent faciles au loin; en attendant, ce que je ne manquerai pas de faire, ce sera de comparer un poids de vingt à trente taëls, balance *nan-che-ping*, avec ceux de plusieurs balances de même nom, réputées exactes, & de déterminer au surplus son rapport avec les poids d'autres balances de différens noms. Si la pensée de faire ce mémoire m'etoit venue plutôt, l'envoi d'un pareil poids auroit accompagné cet ecrit. Je souhaiterois fort qu'on voulût bien m'envoyer un poids de quatre marcs, vérifié exactement; je serois à portée d'en faire la comparaison, selon l'occasion, avec les différens poids qui viendront à ma connoissance; & si l'occasion de le comparer avec quelque poids original se présente, j'en pourrai profiter sur le champ. Un poids plus fort que de quatre à cinq marcs seroit trop difficile à comparer, &

un plus foible ne donneroit pas autant de préciſion. Si je reçois un pareil poids, les concluſions que j'en tirerai ſur la valeur des différens poids de ce pays, comparées à celles qu'on tirera du poids que j'enverrai, pourront ſervir à ſe vérifier mutuellement.

La ſeconde difficulté roule ſur le degré de fin réel de l'argent, que les Chinois regardent comme abſolument pur. L'argent que les Chinois eſtiment tel, eſt-il abſolument ſans alliage ? Leur 99, leur 98, leur 97 n'ont-ils qu'un centieme, deux centiemes, trois centiemes d'alliage ? Malgré tout ce qu'on dit de la certitude avec laquelle les Chinois fixent le titre de l'argent, voici ce qui m'autoriſe à douter.

Il arrive quelquefois des piaſtres à Péking, à la vérité en aſſez petit nombre : les Chinois les reçoivent au poids avec les compenſations convenables au titre qu'ils leur fixent. On aſſure que les uns les reçoivent pour du 93, les autres pour du 92 ſeulement. Celui qui les reçoit tâche communément d'en rabaiſſer le titre tant qu'il peut ; d'où il arrive, m'a-t-on encore ajouté, que ſi celui qui les donne en paiement ſe rend facilement, on ne les lui paſſe quelquefois que pour du 91. On m'a aſſuré qu'à Canton, où il arrive chaque année grand nombre de piaſtres, elles ont un titre généralement avoué, & que ce titre eſt celui de 93. Je tiens de M. Bourgeois, qu'environ 4000 piaſtres ont eté, il n'y a pas long-tems, changées à Canton contre des pains d'or & d'argent, les piaſtres etant réputées argent au titre 93 : or, du 93, ſelon la façon de parler chinoiſe, eſt, ſelon la nôtre, de l'argent à 11 deniers 4 grains, à très-peu de choſe près. On trouve cependant dans le Mémoire de M. de Richebourg, page 36, que l'argent des piaſtres eſt à 10 deniers 20 grains. On trouve la même choſe, Mémoires de l'Académie, 1763 ;

& nous avons remarqué ci-deſſus, que l'argent à 10 deniers 20 grains, devoit être, ſelon la façon de parler chinoiſe, du 90 $\frac{1}{4}$, un peu plus. On ne croira pas facilement que l'erreur eſt du côté de nos Eſſayeurs : cet article mérite bien d'être examiné de plus près. Je m'informerai ſi les Chinois ont d'autre méthode que la ſimple inſpection & la pierre-de-touche pour vérifier le titre de l'argent. Je ferai déterminer par pluſieurs perſonnes réputées habiles, le titre de pluſieurs morceaux d'argent de différens titres ; & j'en enverrai des échantillons ſuffiſans pour faire ſur chaque eſpece pluſieurs eſſais à la coupelle : cela, joint à une comparaiſon des poids plus exacte que je n'ai pu la faire cette fois, ſervira à fixer ce qui regarde cet objet.

Tout cet Ecrit peut, ce me ſemble, ſe réduire à ce peu de mots. Dans un ecu de 6 liv. il y a, en prenant un milieu, 506 grains d'argent fin : (on trouve dans l'Eſſai ſur les Monnoies, déjà cité, 503 grains, en mettant tout au plus bas). Nous avons trouvé qu'un taël, balance *nan-che-ping*, peſe 676 grains, en prenant un milieu entre deux déterminations très-approchantes. Il y a donc dans un ecu de 6 liv. à peu-près les $\frac{3}{4}$ d'un taël d'argent fin ; donc un taël d'argent fin vaut, à très-peu de choſe près, 8 livres.

J'avois deſſein de n'envoyer cet Ecrit que dans un an, m'etant impoſſible de faire partir plutôt tout ce qui devoit naturellement l'accompagner : mais on m'a fait remarquer qu'il ne ſeroit pas entiérement inutile, quoique dépourvu de ces accompagnemens ; outre qu'il ne ſera pas indifférent aux recherches que je pourrai faire dans la ſuite, que je puiſſe recevoir un an plutôt un poids de quelques marcs, ſur l'exactitude duquel on ne puiſſe abſolument former aucun doute.

J'ai fait demander ces jours-ci à un Négociant de Péking,

qui fait une partie de ſon commerce à Canton, à quel titre on y recevoit les piaſtres : il a répondu que les piaſtres etoient réputées, à Canton, être au titre de 93. Je crois que la raiſon pour laquelle elles paſſent difficilement ſous ce titre à Péking, eſt que les piaſtres n'y etant pas communes, & leur titre n'ayant pas par conſéquent ici une détermination fixe & généralement reconnue du public, ceux qui les reçoivent ne peuvent s'en défaire commodément qu'en les refondant & les affinant ; ce qui ne ſe fait, dit-on, qu'avec une perte conſidérable du fin, qu'on veut compenſer en rabaiſſant le titre de cet argent au-deſſous de la valeur qu'on regarde comme la vraie. J'ai oui dire que les Chinois purifioient l'argent par le moyen du nitre. On ſait que cette opération demande un feu dirigé avec beaucoup d'attention. La maniere dont les Chinois y procedent, mérite d'être examinée : j'eſpere avoir occaſion de le faire. J'ai auſſi vu ces jours-ci, dans une lettre venue de Canton, que les piaſtres, à la plus forte balance de cette Ville, peſoient 7 *mas* 2 *condorins* : or, les piaſtres peſent 509 grains ; ainſi le taël des plus fortes balances de Canton, ſeroit de 707 grains, à très-peu de choſe près. Le taël d'argent fin peſé aux plus fortes balances de Canton, vaudroit donc 8 liv. 7 ſols $\frac{1}{2}$, un peu plus. J'eſpere prendre ces jours-ci des arrangemens pour mieux conſtater cet article.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à tout ceci une remarque ſur la valeur de l'or. On trouve dans l'Eſſai ſur les Monnoies, que j'ai déjà cité pluſieurs fois, que le marc d'or vaut en France un peu plus de 14 marcs $\frac{1}{2}$ d'argent, & en Eſpagne près de 15. A Péking, la valeur de l'or va, depuis quelques années, en augmentant : on en attribue la cauſe à la quantité d'argent qu'on apporte chaque année en Chine, ſans qu'il

en ſorte beaucoup ; & à une diminution de la quantité d'or, occaſionnée par le grand emploi que l'Empereur en a fait pour orner ſes bâtimens. Quoi qu'il en ſoit, le taël d'or valoit à Péking, il n'y a pas long-tems, plus de 17 taëls d'argent fin ; & je ſais, par les comptes de certains Changes faits à Canton, que le taël d'or y valoit auſſi plus de 17 taëls d'argent fin. Cela ſuppoſé, il y auroit actuellement un profit très-conſidérable pour les particuliers qui font le commerce de Chine, d'employer l'or dans le commerce de Canton ; au lieu qu'autrefois, on trouvoit un profit bien certain à y employer l'argent. Seroit-ce egalement le profit de l'Etat ? c'eſt une queſtion qu'il ne m'appartient point d'examiner. Avant d'avoir vu l'Eſſai ſur les Monnoies, j'ignorois le rapport de l'or à l'argent en Europe ; & je n'avois pas fait une certaine attention au rapport que ces deux matieres ont en Chine. J'ai oui dire, il y a quelques jours, que le prix de l'or etoit encore augmenté à Péking. Nous ſommes, par intervalles, dans l'occaſion de remarquer ces ſortes de choſes, à raiſon des ſommes que l'on envoie aux Miſſionnaires des Provinces, & de celles qu'on fait paſſer de Canton ; j'y ferai plus d'attention dans la ſuite, parce qu'une notice ſur cet objet peut intéreſſer beaucoup en Europe.

Suite du Mémoire, envoyée l'année ſuivante.

..... J'envoie cette année un poids de 25 taëls, balance *nan-che-ping*. Il y a ici trois boutiques où ſe fabriquent les balances & les poids dont ſe ſervent les Changeurs & pluſieurs Marchands. J'ai fait acheter ce poids à l'une de ces boutiques ; je l'ai comparé aux poids de deux balances réputées balances *nan-che-ping*. (On appelle ici balance, l'equipage compoſé d'une balance & de ſes poids ; & on dit telle ou

telle balance, ſelon que les poids ont telle ou telle valeur. *Nan*, veut dire Midi ; *che*, marché ; & *ping*, veut dire balance : ainſi *nan-che-ping* veut dire balance du marché méridional.) J'ai employé, pour ces comparaiſons, une balance qui, depuis nombre d'années, eſt dans la maiſon, & qui ſert à faire tous les paiemens conſidérables, & à peſer l'argent qu'on veut faire changer en *caches*, lorſque la ſomme eſt notable. Cette balance eſt celle dont je me ſuis ſervi l'année derniere, pour faire les comparaiſons rapportées dans le Mémoire dont celui-ci eſt la ſuite. Le poids de 25 taëls de cette balance, s'eſt trouvé moindre que celui que j'envoie, de 6 *condorins* à 6 *condorins* $\frac{1}{2}$. Un Changeur de probité, qui ſe ſert de la balance *nan-che-ping*, & chez qui on a ſouvent envoyé, à ma connoiſſance, de l'argent à changer, n'a jamais trouvé, ſur 50 taëls peſés à cette balance, que des différences de 4 à 5 *condorins*. J'ai comparé au même poids que j'envoie, un poids de 25 taëls, appartenant à une balance que je me ſuis procurée, & qui eſt moins ſenſible que la précédente ; mais je me ſuis egalement ſervi, pour cette comparaiſon, de la balance de la maiſon. J'ai trouvé que mon poids de 25 taëls, etoit moindre que le poids que j'envoie, d'environ 3 *condorins*. J'ai envoyé enſuite comparer le poids que j'envoie, dans les trois boutiques où ſe vendent les poids & les balances ; j'ai recommandé qu'on marquât ſéparément de combien il auroit eté trouvé trop fort ou trop foible dans chaque boutique : on m'a rapporté que dans chacune des trois boutiques, il avoit eté trouvé trop fort de 5 *condorins*. Je n'ai pas pu faire cette comparaiſon par moi-même, ne nous etant pas poſſible d'aller nous-mêmes faire faire pareille opération tous nos yeux ; il a fallu s'en fier au rapport d'autrui. J'ai jugé qu'il valoit mieux envoyer le poids de 25 taëls, tel qu'il eſt,

en joignant les remarques précédentes, que d'eſſayer de le faire etalonner rigoureuſement dans une des boutiques où ſe font ces poids, dans la crainte qu'on ne ſe contentât encore d'un à-peu-près. J'ai demandé s'il y avoit ici quelque Tribunal où fût conſigné un poids original, auquel on pût avoir recours en cas de conteſtation: on m'a répondu qu'on n'en avoit aucune connoiſſance; & que les Changeurs & les Marchands conſervoient par tradition ces ſortes de poids à-peu-près les mêmes. Quand il ne s'agit que de quelques *condorins* ſur 50 taëls, tout eſt ici ſuppoſé parfaitement juſte. Je n'oſerois cependant aſſurer qu'il n'y a point ici de poids original dépoſé dans un Tribunal, quoique pluſieurs perſonnes, qui ne devroient pas l'ignorer, le diſent ainſi; puiſque ſouvent de telles choſes ſont ignorées de bien des gens.

J'ai dit que la balance *nan-che-ping* etoit ici la plus uſitée dans le commerce ordinaire. J'ai oui aſſurer depuis, que d'autres balances etoient auſſi très-uſitées; & dès-lors on peut conteſter laquelle l'eſt davantage. Peu importe à la détermination principale, puiſqu'il faudra toujours convenir d'une balance en particulier, lorſqu'on voudra déterminer la valeur du taël.

Les relations que les différens Marchands de Péking ont avec ceux des autres Villes, ſur-tout Sou-tcheou & Canton, demandent qu'ils aient des regles fixes, pour les changemens que les rembourſemens exigent à raiſon des différences de poids uſités en différens endroits. Toutes les balances dont j'ai pu avoir connoiſſance, ſont la balance du Tréſor, appellée *cou-ping*; la balance de Canton, appellée *quang-ping*; celle de Sou-tcheou, appellée *ſou-ping*; la balance appellée *ſi-che-ping*, c'eſt-à-dire la balance du marché occidental (on l'appelle encore *y-leang-ping*, balance d'un taël); la balance

nan-che-ping, balance du marché méridional (on l'appelle encore *y-leang-eul-ti-ping*, balance d'un taël deux, c'eſt-à-dire d'un taël deux *mas*); la balance appellée *y-leang-ou-ti-ping*, balance d'un taël cinq; & la balance appellée *eul-leang-ping*, balance de deux taëls. J'ai prié un Lettré intelligent, j'entends un homme qui a ſubi les examens ordinaires, qui a le grade, & porte le bouton de Lettré, de ſe tranſporter dans les boutiques où ſe fabriquent les poids de toutes ces balances, & chez quelques Changeurs, & de ſe faire expliquer nettement les différences que doivent avoir tous ces poids. Il m'a rapporté qu'il avoit eté dans cinq endroits différens, où l'on eſt parfaitement au fait de ces ſortes de choſes, & m'a donné le rapport ſuivant, comme une choſe unanimement convenue.

La balance du Tréſor (*cou-ping*) l'emporte de 4 taëls par 100, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance de Canton (*quang-ping*) l'emporte de 2 taëls 4 *mas* par 100, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance de Sou-tcheou (*ſou-ping*) l'emporte de 2 taëls par 100, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance *ſi-che-ping* l'emporte de 4 *mas* par 100 taëls, ſur la balance *nan-che-ping*.

La balance *nan-che-ping* l'emporte d'un taël par 100, ſur la balance *y-leang-ou*.

La balance *nan-che-ping* l'emporte de 2 taëls par 100, ſur la balance *eul-leang-ping*.

J'ai demandé d'où venoient les dénominations *y-leang-ping*, *y-leang-eulh*, *y-leang-ou*, *eul-leang-ping* : on m'a répondu qu'on ſe contentoit de diſtinguer entre elles ces balances, ſans s'embarraſſer de l'origine du nom. Comme les plus gros pains d'argent que les Chinois faſſent ordinairement, & qu'on

appelle

appelle *yuen-pao*, ſont d'environ 50 taëls, on pourroit, ce me ſemble, conjecturer que les balances *ſi-che-ping*, *nan-che-ping*, s'appellent encore *y-leang-ping*, *y-leang-eul-ti-ping*, parce que la balance de Canton l'emporte d'un taël ſur l'une, & d'un taël deux *mas* ſur l'autre, par chaque 50 taëls; & que les balances *y-leang-ou* & *eul-leang-ping* s'appellent ainſi, par comparaiſon avec la balance de Sou-tcheou, qui l'emporte ſur l'une d'un taël 5 *mas*, & ſur l'autre, de 2 taëls par chaque 50 taëls.

J'avois ecrit pour avoir des inſtructions ſur les balances de Canton, & ſur d'autres objets qui auroient bien fait dans ce Mémoire; mais tout ce que j'en ai pu tirer de certain, c'eſt qu'il y a pluſieurs ſortes de balances à Canton, puiſqu'il y en a une qu'on appelle la grande balance de Canton; & cette balance doit être, ſelon ces mêmes comptes, très-différente de celle qui eſt appellée ici *quang-ping*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

J'ai dit plus haut que je ne ſavois pas ſi les Chinois eſtimoient le titre de l'argent avec autant de préciſion que j'avois oui aſſurer. Juſqu'à préſent, je n'ai pu découvrir aucune méthode ſemblable à celle de la coupelle, & j'ai oui aſſurer qu'on ne connoiſſoit ici rien de pareil. J'ai donc pris différens morceaux d'argent; je les ai fait porter chez différens Changeurs, recommandant qu'on marquât ſéparément le titre aſſigné à chaque morceau dans chaque boutique différente, afin de voir s'il y auroit quelque variation: on m'a aſſuré qu'on les avoit portés chez trois Changeurs, & qu'il n'y avoit eu aucune variation dans leur eſtime; & on m'a remis en même tems la liſte des titres de chaque morceau, qui etoient diſtingués entre eux de maniere à ne pouvoir être confondus.

J'ai fait détacher un petit morceau de chacun ſous mes yeux; j'ai marqué les morceaux détachés avec un poinçon,

de cette maniere, ... ; j'ai mis les mêmes marques sur les morceaux plus gros, dont les petits ont eté détachés ; j'ai mis les petits morceaux avec quelques autres, dont je parlerai plus bas, pour les envoyer. Quelque tems après j'ai montré les morceaux conservés au Lettré dont j'ai parlé plus haut. Comme il a eté souvent employé à conclure des marchés importans, il doit se connoître en argent. Il m'a donné son estime, que j'ai mise par ecrit. Je l'ai prié de vouloir bien porter cet argent en différens endroits, chez des Changeurs expérimentés à distinguer le titre de l'argent, & de me marquer ce que chacun auroit dit ; il m'a rapporté trois estimes, un peu différentes de la sienne. Voici toutes ces estimes.

. . . . .				La premiere, est celle que m'a
99	98	97	96	95 ½ rapportée l'homme d'affaires que
99 ½	98	98 ½	96	95 ½ j'ai employé la premiere fois, &
Sise	98	98	96	96 qu'il m'a assuré être la déposition
Sise	98	98	96	96 unanime de trois Changeurs. Elle
Sise	98	98 ½	97	95 portoit ces mots : *argent à refondre*,

qui signifioient, selon qu'il me les a expliquées, que, vu les frais de la fonte & le déchet, ces morceaux d'argent ne pouvoient être reçus que pour du 99, du 98, &c. ; ce qui marquoit que cette estime etoit au-dessous du titre réel. La seconde ligne est l'estime du Lettré qui m'a procuré les trois suivantes. Le mot *sise*, comme je l'ai dit ci-dessus, veut dire argent absolument pur.

Aux cinq morceaux marqués avec un poinçon, j'ai ajouté quatre petits pains d'environ un *mas* chacun : ces petits pains viennent du Palais. Chaque année, au nouvel an, ceux qui sont de la Maison de l'Empereur, reçoivent, de la part de Sa Majesté, une petite bourse, dans laquelle il y a de ces petits

pains. On nous en remet à chacun une, avec deux peaux de zibeline, qui ſervent à faire des collets, & à garnir l'extrémité des manches des habits d'hiver. Ces petits pains d'argent ſont réputés argent fin, ou *ſiſe*; mais on n'en convient pas unanimement. J'envoie encore un morceau d'argent, du poids d'environ 6 *mas*, qui n'a aucune marque, & qui a eté tiré d'un pain de 10 taëls, réputé conſtamment pour *ſiſe* ou argent abſolument pur. Tous ces morceaux que j'ai envoyés, ſuffiſent pour faire avec chacun, deux ou trois eſſais à la coupelle; on pourra voir par la valeur réelle de ces morceaux, ſi les Chinois ſont auſſi habiles qu'on l'aſſure à eſtimer l'argent au ſeul coup-d'œil, & ſi l'argent qu'ils appellent abſolument pur, eſt véritablement & conſtamment tel.

J'ai parlé plus haut du rapport de l'or à l'argent. Durant cette année, le prix de l'or a eté, à Péking, d'environ 17 taëls $\frac{1}{2}$ d'argent fin pour un taël d'or. Il eſt arrivé une fois que le prix de l'or a monté, preſque tout-d'un-coup, à 19 taëls d'argent pour un taël d'or; ce qui eſt arrivé, dit-on, à cauſe que l'Empereur a tout d'un coup fait employer une grande quantité d'or pour je ne ſais quel ouvrage; mais ce prix de l'or n'a duré que quelques jours, & le prix habituel a eté celui de 17 $\frac{1}{2}$ pour 1. Je n'ai pu ſavoir au juſte ce qui regarde le prix de l'or à Canton, n'ayant pas reçu de réponſe là-deſſus.

Si j'ai l'occaſion d'acquérir d'autres connoiſſances ſur les objets de ce Mémoire, j'aurai ſoin d'en rendre compte.

Nota. M. Collas eſt mort à Péking le 22 Janvier 1781.

MÉMOIRE

Sur les Chevaux, par feu M. Cibot, Missionnaire.

A en croire le témoignage des caracteres, le cheval a eté connu à la Chine dès la plus haute antiquité. Le caractere de cheval, en effet, qui est sa vraie image dans les monumens qui remontent le plus haut, est du nombre de ceux qui sont regardés, universellement & sans contradiction, comme les plus anciens & les plus sûrement conservés. Nous ne dirons pas quand on l'a fait entrer parmi les caracteres horaires, cycliques & typiques, parce que nous n'avons rien trouvé de décisif sur ce point; mais il est remarquable qu'il tient un rang très-distingué dans l'*Y-king*, non-seulement dans le texte, mais encore parmi les caracteres symboliques. Outre cela, il est un des caracteres qui font classe parmi les autres; & comme tel, joint à l'image de main, il signifie *cheval de selle*, & par métaphore, *gouverner*: joint avec le symbole de *pratique*, *science*, il signifie *cheval docile*, *exercé*, &c.: répété trois fois, c'est *cavalerie*. Le nombre des caracteres anciens où il entre ainsi, est très-remarquable par les connoissances qu'il suppose sur le cheval & sur les usages auxquels on l'employoit. Ceux qui croient aux Empereurs d'avant *Yao* & *Chun*, en seront peu surpris, puisqu'il en est fait mention dès le prétendu règne de *Fou-hi*. Pour nous, qui ne savons pas remonter plus haut que le *Chou-king*, nous nous bornerons à remarquer que l'histoire représente *Yao* traîné sur un char ou une charrette par un cheval blanc; & qu'on ne sauroit disconvenir, sans rejetter le témoignage des *King*, que la Dynastie des *Ya*, qui est la premiere, s'en est servie, même pour la guerre. Ainsi voilà près de trente-sept siecles qu'on

auroit à parcourir pour faire l'hiſtoire de ce quadrupede en cette extrémité du monde.

Les Naturaliſtes Chinois ont poſé en principe que la durée de la vie des animaux eſt proportionnée au tems qu'ils demeurent dans le ſein de leur mere. Comme le cheval eſt un de ceux qui y reſtent le plus (car, ſelon eux, c'eſt près de douze lunes), ils en concluent que c'eſt un de ceux qui devroient vivre le plus long-tems. S'il vit moins, c'eſt qu'on attente à ſa vie en le mettant trop tôt au travail, en le ſoignant mal, & ſur-tout en ne le ménageant pas aſſez, & en épuiſant ſes forces par des efforts trop violens, ou par des fatigues trop continuelles. Les preuves de fait ne leur manquent pas : mais qui a vérifié & conſtaté les longues vies des chevaux dont ils parlent ? qui ſe mettra jamais en peine de le faire ? Du reſte, pour être conſéquens dans leur ſyſtême, après avoir trouvé les premiers âges du cheval, marqués par ſes dents & ſur ſes dents, ils y voient encore les indices des ſuivans, juſqu'à ſa trente-unieme année, après laquelle, ſelon eux, on ne peut plus rien garantir. Si quelqu'un prétend qu'il n'eſt que trop riſible de les avoir fait durer juſques-là, tout ce que nous pouvons répondre, c'eſt que nous ne nous portons pas pour garans du fait, & qu'il n'eſt pas décidé que tout ſe paſſe dans la Nature comme l'on voit en certains pays, témoins les melons du Royaume de *Ha-mi*, qu'on apporte ici, & qu'on y mange fort bons juſqu'en Février.

Si l'on nous demande de quel tems date en Chine l'opinion de cette ſi longue vie du cheval, nous répondrons qu'on ne la trouve point dans les anciens Livres, quoiqu'on y voie très-clairement que les chevaux duroient beaucoup plus ſous les trois premieres Dynaſties, qu'ils n'ont fait depuis.

Selon un très-vieux proverbe, *le bœuf vit la moitié de la vie du cheval, & le cheval la moitié de la vie de l'homme*, nous penchons assez à croire que l'ignorance & la superstition ont donné lieu à cette singuliere opinion, en prenant occasion de quelques faits extraordinaires pour expliquer dans un sens réel & physique bien des allégories des Anciens, de l'*Y-king* en particulier. L'idolâtrie a achevé la besogne, lorsqu'elle a créé un cheval astre, un cheval esprit, un cheval dieu; d'abord pour la Cour, sous *Tsing-chi-hoang*, puis pour tout l'Empire, sous les *Han*, quand des maladies épidémiques dépeuploient les haras & les écuries.

Les Livres chinois entrent dans de fort longs détails sur la forme, la couleur, la taille, la proportion des membres, la configuration de certaines parties du corps, & les autres signes qui indiquent, selon eux, & auxquels on connoît sûrement les forces, les bonnes qualités & les défauts du cheval. Outre la crainte, bien fondée, de n'envoyer que des mots, la difficulté d'en trouver qui rendent les idées chinoises, & disent les choses comme eux, nous a déterminés à glisser sur cet article, que la Chine a moins approfondi que l'Europe: qu'on en juge par cet échantillon d'un ancien Mémoire sur les chevaux. « La petitesse des oreilles du cheval, indique celle du » foie, & dès-là peu de fantaisies; la grandeur des naseaux, » celle des poumons, & dès-là sa facilité à tenir au plus grand » galop; la grandeur des yeux, celle du cœur, & dès-là du » courage & du feu; un bas-ventre effilé, & qui se perd sous » les cuisses; un estomac peu dilaté, & dès-là le non besoin » de beaucoup de nourriture ».

Il faudroit s'entendre un peu en chevaux pour pouvoir dire en quoi, comment & jusqu'où les chevaux d'ici sont semblables aux nôtres, ou different d'eux. Tout ce que nous nous

harſarderons d'inſinuer, c'eſt qu'à en juger par les chevaux que nous avons vus à la Ville, à la Cour & au Palais, on trouve ici des chevaux de preſque autant de couleurs que chez nous, mais qu'il y en a deux ou trois dominantes; que preſque tous ont les oreilles petites, les yeux grands & pleins de feu, la criniere & la queue belles, & que pour tout le reſte ils n'approchent pas des nôtres : ce qui doit s'entendre avec les exceptions & les modifications qu'il faut ſuppoſer pour l'Empereur, les Princes & les Grands. Nous voyons, en effet, que les Chinois & les Tartares regardent toujours avec ſurpriſe & avec admiration, les chevaux de nos eſtampes & de nos tableaux, & ſe récrient ſur leur beauté. Nous en avons eté ſouvent témoins, & en particulier à l'occaſion d'un portrait du grand Turenne, qui eſt expoſé dans une de nos ſalles. Le cheval ſur lequel il eſt monté, attire d'abord leurs regards par la fierté de ſon allure & ſa beauté. Beaucoup même ont autant ou plus de queſtions à faire ſur lui que ſur le Héros. Pour tout dire néanmoins, comme l'on ne cherche ici que le néceſſaire dans le néceſſaire, l'utile dans l'utile, la beauté, la grace & l'élégance d'un cheval ne ſont pas un objet. Sa légéreté, ſes forces & ſes bonnes qualités, ſont les ſeules choſes auxquelles on s'attache, même pour celui qu'on monte journellement, & qu'on pourroit preſque appeller cheval de parade. Quant à la comparaiſon de la légéreté, des forces & des bonnes qualités des chevaux d'ici, avec celles des nôtres, elle n'eſt pas à notre portée. D'ailleurs, on eleve, on dreſſe & on gouverne ici les chevaux de main tout autrement que chez nous; ſi on leur demande moins de choſes, on en exige en vigueur de bien difficiles. Quelle chaſſe, par exemple, que celle du cerf ou du tigre, dans un pays de montagnes & de collines couvertes de bois, & pleines de gorges,

de cascades & de rochers escarpés ! Cette chasse n'est rien cependant au prix des exercices & des manœuvres de la cavalerie ; & telles qu'on veuille supposer les qualités des chevaux d'ici, il est de fait qu'on entend peu parler de chûtes & d'accidens, quoique les Tartares aient défense de se servir de voitures, les Princes même des derniers Ordres, comme les plus petits Mandarins. Les *Ago*, ou fils de l'Empereur, donnent l'exemple tandis qu'ils ne sont pas titrés.

Les chevaux de notre France sont différens selon qu'on s'avance vers le Nord ou vers le Midi, & selon aussi que le terroir des Provinces est gras, ou maigre, ou sec. Il faut partir de là pour juger des chevaux de Chine, mais en se souvenant qu'on doit etendre cette idée depuis le *Yun-nan* jusqu'au fond de la Tartarie, & depuis la mer du Japon & de Corée, jusqu'assez près de la mer Caspienne. Soit climat, néanmoins, soit nourriture, soit petit nombre de races & d'especes, on voit ici beaucoup moins de variétés & de différences que chez nous ; elles ne peuvent pas même entrer en comparaison. Cela est surprenant, parce que l'Histoire atteste que la Perse & plusieurs autres pays de l'Occident, ont souvent enrichi la Chine de magnifiques haras ; & que, sous les Dynasties passées, à remonter plus de mille ans avant l'Ere chrétienne, il y avoit plus de différence pour la hauteur & la grandeur, la taille & la couleur, la légéreté & la force des chevaux, soit de selle, soit de tirage. On a voulu prétendre que c'étoit l'effet de la domination tartare, qui a fait prévaloir l'espece qui approche le plus de celle du nord de la grande muraille ; mais, à admettre cette explication dans le sens que les guerres civiles ayant comme anéanti les plus belles races, elle ne s'est pas mise en peine de les renouveller par des haras venus de loin : il en résulteroit toujours

toujours que le sol & le climat des différentes Provinces de l'Empire, agit moins sur les chevaux que chez nous.

Les Naturalistes chinois rangent le cheval parmi les animaux en qui le feu domine, & d'une façon qui, dans leur système, influe egalement sur sa constitution, sa nutrition, sa conservation, ses inclinations, ses bonnes qualités, & les services qu'elles le mettent en etat de rendre à l'homme. Pour ces deux derniers articles, ils disent à-peu-près les mêmes choses que les nôtres. Si l'on avoit besoin de faits articulés & bien remarquables sur le courage du cheval, sur sa patience, sur son attachement pour son maître, on en a recueilli ici un grand nombre. On nourrit actuellement au Palais un très-vieux cheval de l'Empereur régnant, qui, lorsqu'il etoit de quelque voyage de sa Majesté, n'avoit ni paix, ni treve, dès qu'elle approchoit, qu'il ne lui eût eté présenté, & n'en eût reçu quelque caresse; mais après, soit que sa Majesté prît une voiture, une chaise, ou un autre cheval, il alloit attendre en paix, à sa suite, qu'on agréât ses services; & quand il portoit son Maître, on eût dit, à son allure & à ses attentions, sur-tout à sa docilité, qu'il sentoit qui il étoit. Pour certains faits à part, où l'on voit des chevaux faire des efforts prodigieux pour délivrer leur maître de péril, l'aider dans les combats, le défendre, en quelque sorte, contre son ennemi, ou même reconnoître après son assassin, se ruer sur lui, & le déceler, nous aimerions mieux dire avec le Lettré *Lu-tchi: la même Toute-Puissance qui se sert des choses inanimées pour remplir ses providences par ce que nous appellons des hasards, des accidens, pourquoi ne se serviroit-elle pas d'un cheval par ce que nous appellons instinct, affection, pour secourir ceux qu'elle veut sauver, ou assurer le châtiment d'un homicide?*

Ce qui nous embarrasse le plus dans les témoignages qu'il

eſt difficile de rejetter, c'eſt de trouver les chevaux des Anciens rangés par claſſes, ſelon qu'ils faiſoient dix, vingt, trente, quarante lieues par jour, & d'autres offerts aux Empereurs ou à des Généraux d'armée, comme en pouvant faire ſoixante, quatre-vingts, & même cent. L'Empereur *Ouen-ty*, de la Dynaſtie des *Han*, refuſa un cheval de la derniere eſpece, en diſant: « lorſque je ſuis en voyage, toutes les » armes, enſeignes & marques de la dignité Impériale me » précedent; les Chars & les Officiers de ma Maiſon me » ſuivent. Si j'etois monté ſur un pareil cheval, ou je ne pour- » rois pas faire uſage de ſa vîteſſe, ou je me trouverois ſeul ».

Les Naturaliſtes chinois, non plus que les autres Ecrivains & Hiſtoriens, ne paroiſſent pas révoquer en doute ce que nous venons de dire ſur les chevaux des Anciens, non plus que ſur quelques-uns qui pouvoient faire juſqu'à ſoixante & quatre-vingts lieues dans un jour. Que ceux à qui il appartient de juger prononcent. Pour nous, il nous ſemble plus facile d'admettre, dans le cours de pluſieurs ſiecles, quelques chevaux extraordinaires, & qui tenoient du prodige, que de croire qu'on en ait pu trouver un ſi grand nombre à la fois capables de tenir à de ſi fortes journées, en admettant même que les lieues des Anciens etoient bien plus petites que les nôtres. Si nos Hiſtoires d'Occident racontoient quelque choſe de pareil, ce que nous ignorons, elles ſe racquitteroient vis-à-vis celles de la Chine, qui font bon pour bien des faits ſur leſquels nous les ſuſpectons. Car, outre les marches forcées à etonner, qu'elles font faire à des corps de cavalerie nombreux, elles les font tenir, ſur-tout parmi les Tartares, à des traites ou courſes fort longues, avec une modicité, & même une diſette de proviſions que nous n'expliquons pas dans les Récits des Grecs & des Romains, faute de ſavoir

les détails qui en ſauvent la vraiſemblance. Or, ces détails, les Annales de pluſieurs Dynaſties les racontent d'une façon ſi préciſe & ſi particulariſée, qu'on ne ſauroit y méconnoître la fidélité de l'Hiſtoire, comme nous le dirons plus bas.

Nous mettrons ici d'avance, que, ſoit que le génie Tartare domine les Chinois, ſoit que le vrai bien de la choſe publique les ait conduits là, un cheval ſeroit regardé ici comme un monſtre à etouffer, & un perſécuteur public, s'il lui falloit un logement, des ſerviteurs & des proviſions, nous ne diſons pas comme au cheval conſul Romain, ſous Caligula, mais comme à certains chevaux de Byſance, d'Iſpahan, *&c.* Un cheval eſt ici un animal de ſervice, qu'il faut nourrir & conſerver, puis voilà tout. Pour ne pas expoſer ſa ſanté aux affoibliſſemens des délicateſſes, des petits ſoins & des régimes raffinés; mais plus encore pour ne pas faire un fardeau à la ſociété de ce qui en doit être le ſoulagement, on poſe en principe, pour les chevaux de main comme pour les chevaux de harnois & de tirage, qu'il faut acheter leurs ſervices le moins cher qu'on peut, & ne pas leur donner des beſoins dont la nature les a affranchis. En conſéquence, les ecuries des pays les plus froids, celles même de Péking & de l'Empereur, ne ſont que de longs appentis, avec un toit & trois murailles. Le côté du Midi, vers lequel ils ſont tournés, n'a ni portes, ni fenêtres: ils ſont aſſez profonds, du reſte, pour que les chevaux y ſoient bien abrités à leur ratelier. La paille hachée eſt leur fourrage, & le *leao* leur avoine. Comme l'on graiſſe les roues d'une charrette ſelon le chemin qu'elle a fait ou qu'elle doit faire, on proportionne la ration du cheval à la tâche qu'il a remplie ou qu'on lui demande. Nos idées eurent beau s'etonner de tout cela, lorſque nous arrivâmes à Péking, & que nous vîmes comment on gouverne

les chevaux, même au Palais : ce qui en réſulte, les y a ſi familiariſées peu-à-peu, qu'à moins de les obſerver de fort près, elles s'emanciperoient aiſément, juſqu'à y applaudir, en contradiction de ce qui ſe pratique ailleurs. Nous n'oſerions pas dire néanmoins à quoi ſont réduits les chevaux des grandes ecuries, tels que ceux que l'on conduit chaque jour à notre Maiſon pour les Miſſionnaires qui ont des emplois au Palais. Il faut pourtant avouer que la maniere dure & preſque ſauvage, dont on les traite, ne leur nuit point, & augmente beaucoup leurs ſervices.

Voici qui paroîtra moins Aſiatique. Doctrine des Anciens, expérience continuelle de tous les âges, connoiſſance réfléchie & approfondie du cheval, tout concourt, dit-on, à prouver qu'il faut obſerver les indications de la Nature, les démêler avec ſoin, les prendre pour guides, s'en tenir ſans ceſſe à leur enſeignement. Quand l'art & l'induſtrie la gênent, la violentent & la tyranniſent, ils alterent ſon ouvrage, & en diminuent l'utilité, ou même la détruiſent. Ce principe eſt aſſurément bien vrai & bien ſolide. Quant aux conſéquences qu'on en tire ici, nous ne les jugeons pas, & nous nous bornons, pour ce moment, à en indiquer quelques-unes : d'autres trouveront leur place ailleurs. La premiere eſt qu'il ne faut jamais trop dépayſer les chevaux ; le pourquoi, c'eſt qu'un cheval de Tartarie arrivé dans les Provinces du Midi, & un cheval des déſerts de l'Oueſt tranſplanté dans les pays gras & humides du *Tche-kiang* & du *Kiang-nan*, y trouvent un climat, un ſol & des alimens défavorables à leur conſtitution naturelle, qui diminuent néceſſairement leurs forces, & attentent peu-à-peu à leur ſanté. Les faits viennent à l'appui de cette raiſon ; & les Annales à la main, on prouve que, lorſqu'on a eu recours aux Etrangers pour réparer les pertes

de la guerre, ou les ravages des maladies epidémiques, ce moyen, bien loin de réuſſir, a ſouvent apporté aux chevaux du pays des maladies terribles, qui ont fait des ravages affreux. Après avoir ſoupçonné de mauvaiſe foi les Tartares qu'on avoit obligés à payer leur tribut en chevaux, ou à qui on en avoit acheté, on a eté forcé de leur rendre juſtice. Les diſcoureurs n'ont pas manqué d'objecter qu'il falloit l'attribuer à la négligence des ſoins que demandoient ces chevaux. On s'eſt contenté de leur répondre que les ſoldats de Chine, conduiſant eux-mêmes leurs chevaux au-delà de la grande muraille, & en prenant tous les ſoins qu'ils vouloient & qu'ils avoient un ſi grand intérêt à vouloir, ont eté démontés la plupart dès le commencement de la campagne, quand ils etoient venus de pays ſi eloignés & ſi différens. Les diſtances, en effet, dont on parle ici, ſont des diſtances comme celles d'un bout de l'Europe à l'autre, & les différences des ſaiſons ſont bien plus conſidérables.

La ſeconde conſéquence, c'eſt qu'on perd les chevaux en les hongrant, & la race ſuivante en faiſant travailler les jumens qu'on a fait couvrir. Les Anciens, auxquels les Chinois reviennent toujours, reléguoient toutes les jumens dans les haras, & ne ſe ſervoient que de chevaux entiers. La pratique de hongrer les chevaux n'a commencé qu'avec la néceſſité de ſe ſervir des jumens. Pour quelques avantages qu'elle procure, elle ôte au cheval beaucoup de ſes forces & de ſes plus belles qualités, pour la guerre ſur-tout, & pour le travail; ſur quoi l'on conclut qu'il ne faut que céder à la néceſſité ſur cet article, & que moins on hongrera de chevaux, plus on fera le bien de l'Etat, pour le labourage ſur-tout, le tirage, &c. Les Lettrés ont pris la choſe à cœur, juſqu'à propoſer des loix de Police qui préviendroient ce qu'on craint

le plus des chevaux entiers, en reſtreignant l'uſage des jumens à certains endroits ; mais ils inſiſtent vivement ſur la néceſſité de ne pas fatiguer par le travail celles qu'on a fait couvrir, & prouvent très-bien, ce ſemble, qu'à moins de renoncer à de grands avantages pour un petit profit, le Gouvernement devroit s'aſſurer que les jumens deſtinées à perpétuer les plus belles races, ſeroient ménagées tandis qu'elles ſont dans la vigueur de l'âge, & en etat de donner tout ce qu'on peut tirer d'elles pour leurs poulains.

Nous avons trouvé dans pluſieurs Livres que *le cheval n'a pas de fiel*, au dire des Anciens, *ou n'en a que de petites naiſſances.* Ce point mériteroit quelque attention en Europe. Il fait ici qu'on appuie beaucoup ſur la troiſieme conſéquence qu'on tire du principe général, ſavoir, qu'un cheval eſt tellement conſtitué, que la maniere dont on le forme & dont on le dreſſe, le rend tel qu'on le veut pour tout le reſte de ſa vie, juſqu'à lui ôter les défauts dont il a la naiſſance, & lui donner de bonnes qualités, & des adreſſes dont le germe eſt caché. La Chine a eu jadis des eſpeces de Preux ou Docteurs d'armes, qui etoient en poſſeſſion de faire admirer la facilité avec laquelle ils obligeoient un cheval à ſe prêter à tous les mouvemens qu'ils vouloient lui imprimer ; & eux-mêmes ſoutenoient ſes fougues, ſes ecarts, ſes elans & ſes caprices : mais comme elle n'a jamais eu ni carrouſels, ni tournois, le manege, proprement dit, y eſt inconnu. Les Tartares même, qu'on a appellés *la Nation cavaliere*, n'ont pas eu la premiere penſée de rétablir les jeux des Docteurs d'armes, qui avoient duré ſi peu : mais ils ont laiſſé les Chinois dans preſque toutes leurs anciennes pratiques de force & d'adreſſe, pour obtenir entrée aux grades militaires, & ſe ſont bornés, pour eux, à des exercices & à des evolutions qui mettent

les soldats dans l'habitude des fatigues de la guerre, rempliſſent leur eſprit de ſon image, les familiariſent aux mouvemens de la cavalerie les plus difficiles, par d'autres qui le ſont davantage, & les tiennent ſans ceſſe en haleine. Ainſi les idées de former & de dreſſer un cheval, n'ont aucun rapport à la doctrine de nos Académies; on n'entend ici par cela que la maniere de plier un jeune poulain à la nourriture, au train de vie & au travail auquel on deſtine le reſte de ſes jours. Si cette deſtination, diſent les Chinois, eſt bien aſſortie à ſa conſtitution & à ſes forces; ſi les ſoins qu'on lui donne ſont bien entendus, non-ſeulement on préviendra ſes défauts, on les extirpera juſqu'à la racine, mais encore on développera toutes ſes bonnes qualités, & on lui fera acquérir celles qu'il n'eût jamais eues. On allegue en preuve de tout cela, le naturel ſouple, docile & perſévérant dans ſes habitudes, qui diſtingue le cheval; & puis, bon nombre de faits plus que ſinguliers, ſans parler de ce qui arrive journellement dans tout l'Empire.

La derniere conſéquence dont nous avons à parler, c'eſt qu'un cheval doit finir ſa carriere où il l'a commencée; c'eſt-à-dire, continuer à faire juſqu'au bout ce à quoi il a eté appliqué. Quoique les Livres admettent des exceptions, & modifient cette regle en convenant qu'il faut moins exiger d'un cheval à proportion qu'il eſt uſé, ils reviennent à elle, en ſoutenant que plus on le tiendra dans les anciennes habitudes, plus on en tirera parti, toutes choſes egales: car, ſelon eux, il eſt impoſſible qu'un cheval ne faſſe pas mal ce qu'il n'a jamais fait, & que toute ſa conſtitution ne ſouffre d'une maniere d'employer ſes forces qui lui eſt nouvelle, le tire du chemin de ſes efforts, l'attaque ſur ſes habitudes pour le vivre & le repos, de façon à attenter à ſon tempérament &

à ſa vie. Tout cela ſent plus le Philoſophe qui raiſonne, que l'econome qui pratique. Pour tout dire cependant, c'eſt au Miniſtere qu'on l'a adreſſé, & ſur-tout pour prévenir les malheurs qui ſont arrivés lorſque, dans les préparatifs de guerre, ou à l'armée même, pour aller au plus vîte, on a monté la cavalerie avec des chevaux de charge & de trait, ou mis aux fourgons des chevaux de ſelle & de main. Les faits qu'on allegue, prouvent invinciblement que cela a toujours mal tourné, & que les petits avantages du moment ont occaſionné des pertes de bien des années.

Cet article, ainſi que les précédens, ne pouvant rien apprendre, & roulant ſur des choſes pour leſquelles les citations ne datent de rien, cette petite indication ſommaire eſt déjà trop ennuyeuſe pour ne pas la finir. En obſervant que nos connoiſſances nous ont mis bien au-deſſus des Chinois depuis un demi-ſiecle, nous leur rendrons la juſtice de reconnoître & d'atteſter que, ſi nous ecrivions pour les Naturaliſtes, & ſi nous avions aſſez de loiſir pour feuilleter les Livres des Dynaſties précédentes, à remonter juſqu'avant l'Ere chrétienne, nous aurions des choſes très-curieuſes, très-ſingulieres & très-intéreſſantes à raconter ſur les différentes parties de l'hiſtoire naturelle du cheval. Les découvertes de ces derniers tems ont beau etonner & charmer, leurs obſervations, toutes ſimples qu'elles ſont, feroient plaiſir. Celle de *Tai-tchi* & de *Tang*, en ſera une preuve d'autant moins ſuſpecte, qu'elle n'eſt pas choiſie, & que c'eſt mon ſujet qui me l'a miſe ſous les yeux.

« De ſoins en ſoins, dit-il, de leçons en leçons, on avoit » conduit un cheval à marcher, à ſe tourner, & à bondir en » cadence au ſon des inſtrumens. Tout *Tchang-ngan* (ou » *Si-ngan-fou*) l'a vu, & s'en eſt amuſé à la premiere lune. » Le

» Le maître, dont il étoit le gagne-pain, mourut dans un village » du *Hou-kouang*, en le conduiſant à *Han-keou*, pour le faire » voir durant la grande Foire. Le cheval fut vendu pour ache- » ter une biere à ſon montreur, & tomba entre les mains » d'un petit Mandarin de la Douane voiſine, qui, au lieu de » le faire danſer, le mit dans ſon ecurie avec deux mules & » un âne, & le deſtina à ſon uſage. Mais quoique bien repoſé, » & mieux ſoigné que ſous ſon ancien maître, qui ne lui don- » noit ſa ration que le ſoir, quand toutes ſes danſes etoient » finies, lui qui etoit auparavant ſi familier & ſi docile, de- » vint peu-à-peu ſi dur, ſi rétif, ſi ombrageux, qu'on ne pouvoit » plus le monter. Le voiturier auquel il paſſa, le trouva encore » plus indomptable, & fut forcé de le vendre au Boucher. » Or, ajoute le Lettré Chinois, ſi un pareil cheval perdit ſi » prodigieuſement à être tiré de ſes premieres habitudes, quoi- » qu'au profit de ſon bien-être, que doit-ce être de ceux qui » paſſent d'une bonne nourriture à une mauvaiſe, & d'un » travail médiocre à un travail forcé » ?

II.

Ayant à parler des chevaux de guerre des anciens Chinois, nous ne ſerons pas réduits à mettre en queſtion ſi ce furent les Centaures, les Lapithes ou les Thraces qui apprirent à ſe ſervir des chevaux, ou s'il faut reculer juſqu'au regne de Séſoſtris l'uſage de mettre de la cavalerie dans les armées. Le *Chou-king*, *Lutchi*, *Vou-yne*, *Sée-ma-tſien*, parlent tous des chevaux que l'Empereur *Ki*, fils & ſucceſſeur du grand *Yu*, avoit dans ſon armée, c'eſt-à-dire, près de dix ſiecles avant le temps dont parlent les Grecs, qui, ſur ce point comme ſur tant d'autres, ont commencé trop tard à ſavoir quelque choſe, pour nous rien apprendre. Les Chinois, ayant

eté policés dès les premiers tems où leur colonie commença à s'etablir & à former un Etat, il eſt tout ſimple qu'ils aient reconnu dès-lors les bonnes qualités du cheval, ſoit pour aider l'homme dans ſon travail, ſoit pour faciliter & augmenter ſa défenſe. Outre le fait que nous avons cité, qui fait preuve, cela eſt atteſté par ce que racontent les *Kings* & les anciens Livres, des travaux agraires, des chaſſes générales, des aſſemblées des Princes, des divers exercices militaires, & des combats des deux premieres Dynaſties. Mais le peu que nous pouvons dire ſur le cheval de guerre, ne nous permettant pas de remonter ſi haut, nous renvoyons aux Antiquaires & aux Commentateurs Chinois ceux qui ſeroient curieux de bien conſtater ce point. Plus, d'ailleurs, les connoiſſances & les pratiques dont ils parlent ſont remarquables, plus nous ſerions dans le cas d'entrer dans des diſcuſſions qui nous meneroient trop loin, & qui ſeroient abſolument néceſſaires, vu la façon dont on parle chez nous des Arabes & des Egyptiens, qu'on dit ſi tard les inventeurs de l'equitation en Occident : car les Fables des Grecs offuſquent ceux qu'elles n'aveuglent pas, & on en revient toujours à ne voir que des pâtres & des manans dans les premiers peuples.

Pour la Dynaſtie des *Tcheou*, qui eſt la troiſieme, & qui n'a commencé que 1122 ans avant l'Ere chrétienne, nous ſuppoſons la vérité, la certitude & l'authenticité de ſon hiſtoire trop connue, pour qu'il ſoit beſoin d'alonger par des citations, ce que nous dirons ſur l'uſage qu'elle fit des chevaux pour la guerre. Nous négligerons même bien des détails ſur cette partie curieuſe du Gouvernement ancien, afin de nous avancer d'un ſiecle à l'autre, en ſuivant la maniere dont toutes les Dynaſties qui ſont venues après, juſqu'à nos jours,

s'en ſont approprié les principes, ou les ont rejetés, quelquefois modifiés, & le plus ſouvent corrompus & altérés.

« O vaſte & immenſe plaine de *Mou-ye !* que de chars » de guerre tu offres à ma vue ! Que le bois *Tan* dont ils ſont » faits a d'eclat, & en fait un grand ſpectacle ! Que les che» vaux blancs dont ils ſont attelés, etonnent mes regards, par » la hauteur de leur taille, & par le feu qui les anime ! Tel » qu'un epervier prêt à ſe lancer ſur ſa proie, le Général » eſt à côté de *Vou-ouang*. L'armée s'ebranle, elle charge celle » des *Chang*, elle l'enſevelit dans ſa défaite ; & un ſeul jour » purge la terre & nous donne la paix ». Nous entrons en matiere par cette ſtrophe du *Chi-king*, afin qu'on voie où en etoit *Vou-ouang* lorſqu'il monta ſur le trône, & commença la Dynaſtie des *Tcheou*. Le ton que prend le Poëte, ne donne pas lieu de douter que ſes chars de guerre ne fiſſent la principale force de ſon armée, & que ce Prince, qui avoit trouvé dans ſes Etats les bons chevaux dont ils etoient attelés, n'en eût un grand nombre de deſtinés à la guerre : car, ſelon le *Choue-yuen*, il avoit auſſi une excellente cavalerie, qui contribua beaucoup à ſa victoire. L'infame *Cheou*, de ſon côté, combien ne devoit-il pas avoir de chevaux pour ſes chars & pour ſa cavalerie dans ſon innombrable armée, lui qui ne ſoupçonnoit pas même qu'elle pût être vaincue ? Voilà d'où nous partons, & où il faut bien ſe mettre avec nous, pour bien entrer dans ce que nous allons dire.

C'eſt dans le *Tcheou-li*, attribué univerſellement au célebre *Tcheou-kong*, frere de *Vou-ouang*, qu'on trouve ce qu'on ſait de plus curieux, de plus certain, de plus intéreſſant, & de plus particulariſé ſur les vues, les principes, les loix, l'adminiſtration & la police de la troiſieme Dynaſtie, par rapport

aux chevaux. C'eſt du *Tcheou-li* que nous tirerons le peu que nous en pouvons dire. Comme le *Tcheou-li*, néanmoins, ne dit pas tout, & n'a pas eté conſervé en entier, nous ferons uſage des anciens Livres, qui ſuppléent à ſon ſilence & à ſes lacunes. Du reſte, qu'on ne nous demande pas d'epoque préciſe pour chacun des articles que nous allons indiquer.

Nous ſuppoſons avec les Chinois, qu'ils datent tous du commencement du onzieme ſiecle, avant l'Ere chrétienne, lorſque *Tcheou-kong*, Régent de l'Empire pendant la minorité de ſon neveu, *Tching-ouang*, profita de la paix dont jouiſſoit l'Empire pour fixer le ſceptre dans ſa famille, par un plan de légiſlation egalement ſage, juſte & bienfaiſant.

Selon ce plan, où il conſerva toutes les anciennes loix qui pouvoient ſe concilier avec l'etat actuel de la Chine, 1°. les terres enſemencées & cultivées continuerent à être au centre de chaque grand Diſtrict, Fief ou Principauté. Les pâturages, les vergers & les fruiteries formoient un cercle autour d'elles, & avoient pour limites des bois, des forêts ou des montagnes pour ſéparation d'avec les Diſtricts voiſins.

2°. Sur dix familles, il y en avoit huit d'appliquées à l'agriculture : elles demeuroient par pelotons au milieu des terres que leur donnoit l'Etat. Il n'y avoit guere de villages que pour les ouvriers & les marchés. Les villes etoient en petit nombre, & ne comptoient preſque point d'autres habitans que les Officiers publics & les Gens de la maiſon du Prince : car elles n'etoient proprement que l'accompagnement de ſon Palais & de ſa Cour.

3°. L'Empereur gouvernoit par lui-même une immenſe Province ; le reſte de l'Empire etoit diviſé en Fiefs ou en Principautés, que gouvernoient immédiatement leurs Seigneurs

& leurs Princes, mais dépendamment de l'Empereur, à qui ils devoient tribut & hommage. Toutes ces indications etoient néceſſaires pour entendre ce que nous allons dire.

La premiere choſe que nous trouvons ſur les chevaux, c'eſt qu'on les diviſe en ſix claſſes : ſavoir, 1°. les chevaux de main pour l'Empereur, les Princes, les Grands & les Officiers publics ; 2°. les chevaux de guerre ; 3°. les chevaux de charrette & de tirage des Colons ; 4°. les chevaux de poſte pour le ſervice de l'Etat ; 5°. les chevaux de monture & de voyage pour les particuliers ; 6°. les chevaux de charge, de bât & de travail. Les chevaux de ces ſix claſſes entroient tous egalement dans les regiſtres publics, non-ſeulement pour que le Miniſtere fût leur nombre total, mais encore afin que celui de quelques-unes fût toujours complet, & que celui des autres ne crût pas au-delà de ce qu'il avoit réglé ; puis, pour ſavoir ce qu'il pouvoit tirer des dernieres pour l'entretien & l'augmentation des premieres, dans le cas d'un accident.

A en croire les Anciens, le nombre des chevaux de la premiere claſſe etoit très-limité, & fixé irrévocablement. « Non-ſeulement chez les Princes, dit *Yen-tchi*, mais chez » l'Empereur lui-même, augmenter les equipages d'un cheval » de plus, etoit un objet de délibération dans le Conſeil. Les » Anciens, ajoute-t-il, voyoient l'incendie dans l'etincelle, » & ils tâchoient de l'eteindre pour le prévenir ». Nous n'avons trouvé nulle-part le tableau de ce nombre, ſelon ſes différentes proportions ; mais, à en croire ce que nous avons ſous les yeux, & ce qu'a réglé la loi de la Dynaſtie régnante, il devoit être bien peu conſidérable. Il n'en etoit pas de même de celui des chevaux de guerre, qu'on regardoit comme *le nerf de la force militaire* pour l'attaque & pour la

défenſe ; juſques-là qu'au dire des Anciens on pouvoit décider sûrement où en etoit la choſe publique, par la conduite du Gouvernement dans cette partie eſſentielle de l'adminiſtration. L'Empereur avoit quarante mille chevaux de guerre, & les Princes, les Seigneurs feudataires, depuis dix mille juſqu'à cinq cens, chacun ſelon l'etendue & en proportion de ſes terres.

A quoi donc etoient employés tant de chevaux, nous demande ici la curioſité européenne ? Quel uſage en faiſoit-on pour la guerre ? Ils ſervoient à la monte de la cavalerie, & au tirage des chars, répondroit un Chinois. Mais cette réponſe ne ſuffit pas, vu le peu qu'on ſait en Occident ſur la cavalerie & les chars des Anciens ; & comme ces deux articles ſont liés à notre ſujet, nous en dirons un mot en paſſant, d'après les Livres que nous avons ſous les yeux.

Une compagnie de cavalerie etoit de ſoixante hommes, & il en falloit dix pour former un eſcadron. Dans les marches de voyage, il falloit toujours former des rangs ; mais on ſe gênoit peu ſur la maniere : au lieu que quand on alloit à l'ennemi, on ſe mettoit en défenſe contre ſon attaque, chaque compagnie ſe ſerroit ou s'etendoit prodigieuſement, ſelon le terrein, les troupes qu'on avoit en tête, & ce qu'il falloit exécuter. On etoit regardé comme trop jeune pour la cavalerie avant trente-cinq ans, & comme trop vieux après cinquante. On exigeoit qu'un cavalier fût grand, fort & robuſte. On meſuroit ſon habileté ſur ſa facilité à ſe tenir collé à ſon cheval, à y prendre toutes les poſtures qu'il vouloit, à y être maître de tous ſes mouvemens, & à ſa promptitude à le pouſſer, l'arrêter, le tourner, & le mettre comme il vouloit, ſans diſtinction de jour ni de nuit, de montée ni de deſcente, de terre ni d'eau, de marais ni de bois. « Un

» bon cavalier, dit l'ancien texte, eſt collé ſur ſon cheval » comme l'écorce ſur l'arbre, lui donne la rapidité de la » foudre, la ſoupleſſe de la main, la volubilité d'une boule, » la facilité du vent, l'immobilité d'un rocher, & la légéreté » d'une plume ».

Nous n'entendons pas aſſez le langage de la guerre & des combats, pour oſer dire comment on ſe ſervoit de la cavalerie; mais il n'eſt pas douteux qu'on en faiſoit un grand uſage. Outre le principe général, que les mouvemens de la cavalerie ſont plus prompts, plus forts, plus légers & plus uniformes dans l'attaque, plus variés dans la mêlée, plus puiſſans dans la victoire, & plus sûrs dans la retraite, on ſuppoſoit, comme indubitable chez les Anciens, qu'elle repouſſe ou qu'elle charge l'ennemi avec force, ſoutient de par-tout & en tout tems ce qui plie, pouſſe le moindre ebranlement juſqu'à la défaite, arrête ou protege une fuite, défend ou enleve les bagages, s'empare des défilés, garde les ponts, couvre les endroits foibles ou les force, prévient les ſurpriſes ou en fait, réduit en cendres les proviſions des ennemis, ou ſauve les convois, dévaſte la campagne & ſurprend les villes. Malgré toutes ces louanges données à la cavalerie, en raſſemblant & rapprochant les récits de l'Hiſtoire, il paroît qu'on n'eut long-tems que la cavalerie légere, & que ce ne fut que dans les guerres etrangeres, que lors des grandes guerres contre les Tartares, qu'on ſe mit à avoir un vrai corps de cavalerie à la place des chars qui etoient devenus inutiles.

L'Empereur avoit dix mille chars; les Princes & les Seigneurs depuis mille juſqu'à cinquante. Un char ordinaire portoit trois guerriers, & etoit environné de ſoixante-douze ſoldats: douze etoient cavaliers, & ſoixante piétons, dont les uns etoient archers, les autres armés de lances. Les chars

de guerre etoient de bien des ſortes & de diverſes grandeurs ; quelques-uns avoient des roues de cinq pieds de diametre, ou même plus, afin que les guerriers qui les montoient euſſent plus d'avantage ; d'autres, qui en portoient juſqu'à douze, avoient quatre roues, & un revêtement par le devant en madriers aſſez epais, pour en faire comme un rempart : il y en avoit même de totalement couverts, dans leſquels on alloit à toute bride ſur l'infanterie, puis on ſe rangeoit derriere comme derriere un retranchement, pour défendre le terrein qu'on avoit gagné, & donner lieu à la cavalerie de pénétrer plus avant. Parmi ces derniers, il y en avoit qui etoient armés de faulx, de tranchans de lames. Ces chars rouloient de front au nombre de neuf, ou même de quinze. Quelquefois ils partoient enſemble de deux endroits eloignés, & ce qui ſe trouvoit entre eux, etoit attaqué par les flancs dans un mouvement qu'ils faiſoient de concert : on appelloit ces attaques, *à vol de char, à nuée de pouſſiere, à tonnerre de roues*, &c. Du reſte, le nombre des chevaux n'etoit pas fixé, même pour une eſpece de char ; on l'augmentoit dès que le terrein etoit difficile.

Nous remarquerons à ce ſujet, d'après un Commentateur chinois, que l'on n'eſt ſi ſouvent embarraſſé pour concilier les récits de l'Hiſtoire, que faute d'admettre des variétés & des changemens qui ont dû avoir lieu dans l'antiquité comme de nos jours. Nous aurions preſque envie d'ajouter qu'on n'a débité tant de rêves & d'imaginations ſur l'uſage des chars pour la guerre, que faute de ſe rapprocher davantage des mœurs des Anciens, de leurs poſitions, & de leurs entrepriſes militaires. A remonter juſqu'à *Yao*, c'eſt-à-dire, juſqu'à la plus haute & premiere antiquité des Chinois, on trouve l'uſage de la charrette commun, celui du cheval de ſelle fort rare ; &

& il en eſt de même d'une longue ſuite de ſiecles. Cela devoit être ainſi dans des tems où l'on voyageoit fort peu, & où, dans le cas de voyager, une charrette tenoit lieu de nos auberges, qu'on ne trouvoit pas alors dans les déſerts ; à quoi il faut ajouter que le peuple habitant les belles plaines qu'il cultivoit, etoit perſuadé, d'après l'ignorance qui l'aveugloit, qu'on tire plus de ſervice du cheval dans un pays uni, à lui faire tirer une charrette, qu'à le monter ou à le charger. Dans le cas d'une guerre, toutes les troupes réglées d'alors ſe réduiſant à la garde du Prince, & aux ſoldats des frontieres, ou plutôt de certains paſſages, il eſt tout ſimple que les Colons dont on compoſoit les armées, allaſſent à l'ennemi avec les charrettes qu'ils etoient accoutumés à conduire.

Ce qui a eté dit plus haut de la diviſion des campagnes, & ce que cette diviſion indique de la maniere dont ſe pouvoit & ſe devoit faire la guerre, fait trop connoître les convenances, & les rend trop ſenſibles pour inſiſter ſur les détails. Il eſt fort croyable, comme on le dit ici, que les Chefs & les Officiers etoient les ſeuls, d'abord, qui alloient en charrette ou en char au combat ; l'avantage que cela leur donnoit, fit augmenter le nombre des chars, & puis ajouta à ces chars ce qui les rendoit plus propres à l'attaque & à la défenſe. Si l'on ne les abandonna pas, après même qu'on en eut connu les déſavantages, & qu'on eut ſenti la ſupériorité de la cavalerie, c'eſt que l'on ſe mit fort tard à avoir des troupes réglées, parce que les guerres etoient rares : c'eſt auſſi qu'on aimoit à les rendre difficiles, embarraſſantes & périlleuſes, encore plus pour les Princes que pour le peuple : c'eſt, enfin, que les nations tiennent à leurs anciennes pratiques, témoins les Tartares d'ici, qui ont conſervé leurs arcs & leurs fleches, quoiqu'ils aient des fuſils, & s'en ſervent très-bien.

On ne renonça aux chars, en Chine, que lorſqu'on eut des guerres etrangeres, & qu'il fallut aller attaquer les peuples errans d'au-delà du *Cha-mo*. Quant au grand nombre des chars de guerre, qui etonne quelquefois dans les Hiſtoires de la haute Antiquité, il nous paroît plus que probable qu'il faut l'entendre dans le ſens où l'expliquent les plus anciens Commentateurs des *Kings* : ſavoir, que chaque char de guerre ayant trois, quatre, cinq charrettes, autrement faites que celles d'uſage, pour les proviſions & les bagages de ceux qui le montoient ou l'environnoient, ces charrettes particulieres, & qui ne ſervoient qu'à cet uſage, doivent entrer dans le nombre des chars de guerre.

Pour revenir maintenant à notre ſujet, chaque claſſe de chevaux avoit ſes Mandarins particuliers; & la loi, qui avoit fort à cœur cette partie de l'Adminiſtration publique, entroit dans des détails infinis, & commandoit beaucoup de choſes qu'on convient aujourd'hui n'être plus praticables, & n'avoir pu avoir lieu que dans un tems où tout l'Empire ne faiſoit, pour ainſi dire, qu'une famille, & etoit gouverné par la bienfaiſance. 1°. Pour aſſurer la continuelle propagation & régénération des chevaux, on avoit formé de grands haras dans les endroits que nous avons dit plus haut être deſtinés aux pâturages. L'Empereur & les Princes en avoient pour leur Maiſon; le Peuple en avoit auſſi en commun & par diſtricts; mais les plus conſidérables etoient ceux de l'Etat. Il y avoit deux revues des haras chaque année; la premiere au printems, pour examiner les etalons ou les jumens qu'il falloit réformer, ou qu'on devoit admettre : mais les Mandarins du haras du peuple s'accommodoient quelquefois de ce qui avoit eté rejetté par les autres. La ſeconde revue etoit en automne, & avoit pour objet la deſtination du produit des haras : d'abord

par les Experts, qui décidoient des qualités des poulains, & en déterminoient le prix; puis par des Officiers, qui prononçoient dans laquelle des six classes il falloit les ranger. Mais pourquoi déterminer le prix de chaque poulain, dira-t-on? que prétendoit-on par-là? Le voici. Comme la bonne-foi etoit l'ame de toute cette aimable administration, on vouloit faciliter les echanges, les compensations & les ventes qui avoient lieu entre les différens haras, & s'etendoient d'un district à un autre, de façon pourtant que ce qui concernoit la guerre & les haras, précédoit & l'emportoit sur tout le reste.

2°. On distinguoit deux especes de chevaux de guerre; les chevaux des troupes réglées, qui etoient en assez petit nombre; & les chevaux des milices, qui devoient être toujours prêts à marcher au moindre signal. Les premiers etoient nourris par l'Etat, & avoient une etape réglée; les seconds etoient confiés au Peuple, qui les nourrissoit à frais communs: sur quoi il faut remarquer que l'Etat, dans la répartition des charges, avoit egard à la nature du pays, & compensoit le nombre des cavaliers d'un district par celui des fantassins. Les grands districts suivoient la même regle; & dans les répartitions des plus petits cantons, tout etoit conciliation & accommodement. L'Etat obtenoit du Peuple ce qu'il vouloit, & le Peuple n'en souffroit pas. *Aucune loi*, dit *Mei-lin*, *aucune ordonnance n'eût pu procurer une pareille administration; mais la probité, le patriotisme & la bonne-foi d'alors, la rendoient aisée, parce que les Officiers publics craignoient le Tien. Le peuple, de son côté, qui vivoit dans l'innocence, & n'etoit ni vexé, ni inquiété, se portoit de lui-même à tout ce qui etoit du bien public; jusques-là, que, dans plusieurs guerres, les particuliers offroient leurs chevaux sans en demander le prix.*

3°. Outre les revues particulieres de chaque mois & de chaque saison pour les exercices de la cavalerie des Milices, revues dans lesquelles les chevaux entroient toujours, soit pour assurer que le nombre en etoit complet, soit pour de petites réformes : outre ces revues, dis-je, il y en avoit une générale chaque année pour tous les chevaux de guerre, & puis pour les chevaux des quatre dernieres classes. Le but général de ces revues etoit de vérifier le nombre de chaque espece de chevaux, & de réformer dans les rôles ce qui regardoit l'âge, les qualités & le prix de chaque cheval, afin que le Ministere vît sûrement & aisément, par la réduction générale des rôles, sur quoi il pouvoit compter, & ce qu'il devoit faire pour régler toutes choses selon ses vues. La police des chevaux etoit si exacte, qu'il falloit avertir, sous dix jours, de la mort d'un cheval, de quelque classe qu'il fût. Quand les Princes particuliers commencerent à vouloir brouiller, pour être assurés qu'on ne faisoit pas passer les chevaux de l'un chez l'autre en alléguant une fausse mort, il fut réglé qu'on porteroit au Mandarin les deux oreilles du cheval mort, & sa queue.

4°. En rira qui voudra, nous le dirons comme nous le trouvons. Le Gouvernement avoit fait publier une espece de diétique & de régime pour les chevaux, suivant l'ordre des saisons, & les Mandarins avoient soin qu'on s'y conformât. Comme ce qui se pratique aujourd'hui en est probablement la tradition, ce que nous en dirons dans notre dernier article, nous dispense de nous y arrêter ici. Au reste, j'ajouterai tout bas, que si ce qu'on en trouve dans les Livres anciens etoit assez clair, assez détaillé & assez sûr pour pouvoir espérer de donner la pratique des Anciens en le copiant, j'aurois la bonhommie de ne pas y manquer, & je croirois rendre un vrai service : car enfin, plus je lis, je vois & j'examine, plus

la prétendue ſimplicité des premiers âges paroît, à mes yeux, riche en connoiſſances, & pleine de grandes vues.

5°. On avoit tellement à cœur la conſervation des chevaux, que, quoique le Gouvernement eût fait un ordre de citoyens des Médecins des animaux, & eût ſoumis à un examen ceux qui ſortoient des Ecoles avant qu'ils puſſent exercer, il etoit décidé par la loi qu'il y auroit des Médecins particuliers pour les chevaux, qui auroient rang après les Médecins des hommes, & ſeroient obligés à n'exercer qu'en ſecond après leurs etudes & leurs examens; mais une fois en place dans un canton, auroient droit de faire publier ce qu'ils croiroient néceſſaire pour l'entretien & la conſervation des chevaux, ſelon le tems, la ſaiſon & l'année. Les Mandarins etoient chargés de veiller à l'exécution de leurs réglemens, lorſqu'il s'agiſſoit d'arrêter ou de prévenir des maladies. Mais ſi l'on découvroit quelque ſigne certain d'epidémie dans pluſieurs chevaux, les plus habiles Médecins etoient conſultés, ou venoient même ſur les lieux pour aviſer aux moyens d'en prévenir les progrès & les ſuites; & la Cour, qu'il falloit en avertir ſur le champ, envoyoit par-tout des ordres précis, afin d'empêcher que le mal ne ſe communiquât dans les diſtricts voiſins. Nous le prévoyons d'avance, ce que nous venons d'indiquer dans cet article, apprêteroit bien à rire au peuple des petits Littérateurs; le nom ſeul de Médecins des chevaux, leur fourniroit ſur le champ bien des bons-mots & des epigrammes. Mais nous ecrivons pour des hommes qui y verront ce que nous avons voulu y montrer; & reconnoîtront la ſageſſe des anciens Chinois, aux ſoins qu'ils prenoient du cheval, cet animal ſi précieux & ſi utile, & à l'attention qu'ils avoient de ne pas abandonner ſa ſanté à une routine populaire de gens.

ſans connoiſſances & ſans Lettres. Mais autant nous ſerions charmés que ce grand exemple leur fît priſer la Médecine vétérinaire, autant nous croyons devoir ajouter que les anciens Chinois ne firent jamais de cette ſcience une œuvre de curioſité, de petits raffinemens & de puérilités ſcientifiques. Le cheval n'attiroit leurs ſoins que par la multitude, l'importance & la continuité des ſervices qu'il rend à l'homme: dès-là, ils etoient bien eloignés de faire un fardeau à la Société, ſoit du ſoin de le nourrir, ſoit de celui de le conſerver & de lui procurer un bien-être, des vigilances, des ſollicitudes, des ménagemens, & des guériſons que la triſte condition des hommes ne permet pas d'aſſurer à un grand nombre de pauvres. Il y avoit des Médecins pour les chevaux, & on exigeoit qu'ils fuſſent habiles : mais ils etoient en très-petit nombre, & leur emploi ſe bornoit, à ce qu'il paroît, aux ſoins généraux que nous avons indiqués. Nous ajouterons, en preuve de notre ſentiment, que dès-lors, comme aujourd'hui, le Mandarin permettoit de tuer les chevaux dont la guériſon eût demandé trop de ſoins.

6°. Le Miniſtre de la Guerre, ou plutôt le grand Général de l'Empire, avoit la Surintendance générale des chevaux; tout ce qui regardoit cette partie de l'adminiſtration, dépendoit de lui en dernier reſſort, & c'etoit à lui de rendre compte chaque année au Conſeil, de l'etat des choſes; de propoſer ce qu'on devoit ou pouvoit faire; & dans le cas d'une guerre, le plan qu'il falloit ſuivre. Ce n'eſt pas tout : les affaires, les diſputes, les procès, & en général tout ce qui concernoit les chevaux, ne dépendoient pas des Mandarins ordinaires; une exception unique les ſoumettoit à des Officiers particuliers, qui prononçoient des Sentences ſans appel, & terminoient ſur le champ

ce qui ne concernoit que les familles & les citoyens. Ces Officiers paroiſſent n'avoir eté que des Arbitres choiſis parmi les Chefs du peuple.

Nous n'avons qu'un mot à dire ſur les ſix articles que nous venons d'indiquer. En les rapprochant de pluſieurs textes de l'Ecriture ſur Salomon, il nous eſt venu à l'eſprit, que ſi l'Empereur *Mou-ouang* alla en Occident, & fut trois ans dans ce voyage, comme l'ont aſſuré d'anciens Auteurs : s'il viſita Salomon, comme la concordance des tems paroît le donner à croire ; s'il rapporta de ſon voyage beaucoup de connoiſſances, comme on le conclut de ce qu'il fit & régla ; il ne ſeroit pas hors de vraiſemblance qu'il eût perfectionné l'Adminiſtration publique par rapport aux chevaux, d'après ce qu'il avoit appris du plus ſage des hommes. Rien ne nous rend cette conjoncture ſi probable, que le ſacrifice qu'on faiſoit dans chaque ſaiſon pour demander au Ciel la conſervation des chevaux ; à quoi j'ajouterois volontiers les prieres & les jeûnes qui etoient ordonnés dans les tems d'epidémie.

Quoi qu'il en ſoit, tandis que la Dynaſtie des *Tcheou* fut fidelle à ſes loix, & en procura l'obſervation, *les chevaux*, comme dit *Lu-tchi*, *furent un aide, une reſſource & une commodité toujours préſentes pour tout le monde, pour tout & dans tout l'Empire.* Mais l'ivreſſe de la paix, de l'abondance & de la proſpérité, ayant jetté pluſieurs Empereurs dans la négligence des affaires, puis dans la molieſſe, enfin dans le luxe, dans la prodigalité, dans l'injuſtice & dans la tyrannie, les loix ne furent plus qu'un ſcandale dans les conduites du Miniſtere public, & un fléau dans les ordres dont elles etoient le prétexte. Or, comme la partie de l'Adminiſtration qui concernoit les chevaux etoit celle qui demandoit plus de ſoins, & prêtoit davantage aux prévarications, ce fut

aussi celle qui souffrit plutôt & plus irrémédiablement de la décadence des Loix. En vain les besoins publics, les révoltes des Princes, & les incursions subites des peuples errans, firent sentir tout ce qu'on avoit perdu par la diminution des chevaux ; ces réveils passagers ne remédierent à rien. Il eût fallu réformer les ecuries de l'Empereur, des Princes & des Grands, rétablir les haras & leur police, rendre au peuple son ancienne abondance, pour en tirer les mêmes secours ; & tout cela n'etoit plus praticable, parce que la vérité & le mensonge, la vertu & le vice, n'etoient presque plus que des mots, tant tout etoit bouleversé dans la croyance & dans les mœurs. Cela annonçoit une révolution générale ; elle arriva.

Le fameux *Tsin-chi-hoang*, fort de sa cavalerie, qu'il avoit augmentée dans les guerres contre les Tartares, subjugua en détail tous les Princes qui etoient ses voisins, attaqua l'Empereur lui-même, & fit ecrouler le grand édifice du Gouvernement féodal, ne laissant plus que ses Officiers entre les peuples & lui. Ce fameux scélérat borna toute sa politique à intéresser ses anciens Sujets, ses Grands, ses Officiers & ses Troupes, au succès de ses usurpations, à ménager les Tartares, à faire tomber sur son Ministre l'odieux de ses horribles tyrannies, & à eblouir la multitude par sa magnificence. On peut mettre en question s'il s'est rendu plus odieux par ses crimes, que ridicule par ses folles vanités : mais il est bien décidé que n'ayant soutenu sa cavalerie que par une oppression continuelle du peuple, il prépara lui-même la ruine de sa Dynastie, en mettant son successeur dans une impossibilité physique de trouver des chevaux.

A laisser à la Providence tous ses desseins, toutes ses justices, & tous ses châtimens dans la grande révolution qui mit

mit les *Han* sur le trône, & anéantit dans le fils de *Tsin-chi-hoang* cette grande Dynastie qui ne devoit jamais s'eteindre, les faits attestent que les premieres révoltes ne devinrent si funestes à *Eulh-chi*, que parce qu'il n'eut pas de cavalerie à y opposer; & que le Fondateur des *Han* n'auroit jamais changé sa bèche en sceptre, si le peuple, qui l'aimoit, ne lui eût donné ses chevaux.

Il est difficile de décider si les *Han* auroient procuré le vrai bien de la Chine, en rétablissant l'ancien Gouvernement; & encore plus, s'ils auroient pu y réussir, quand même ils l'eussent voulu. Cette célebre Dynastie, qui commença 206 ans avant Jesus-Christ, & dura jusqu'à l'an 264 de l'Ere chrétienne, a mérité la double louange de s'être approprié fort heureusement les principes politiques des Anciens, & d'avoir découvert & fixé les plus essentiels du Gouvernement moderne. Malgré cela, à rapprocher les hauts & les bas de la chose publique, par rapport aux chevaux de guerre, il en résulte evidemment que ce point d'Administration est plus difficile à combiner qu'on ne le dit; qu'il ne peut se soutenir que par des soins très-attentifs; & qu'il se dément si vîte & d'une façon si funeste, que tout s'ecroule avec lui. L'Etat se chargea d'abord des chevaux dont il avoit besoin; mais pour encourager le peuple à l'aider, il fut décidé que nourrir un cheval pour la remonte de la cavalerie, equivaudroit à fournir trois hommes pour les corvées; & en moins de cinquante années, les trente-six parcs qu'on avoit faits au nord & à l'occident de l'Empire, comptoient trois cens mille chevaux, les haras compris, mais ceux du peuple exceptés. Aussi l'Empereur *Vou-ty*, qui etendit si loin ses conquêtes au nord & au midi, & sur-tout à l'occident de la Chine, dans le tems que Rome ne retentissoit que des noms de Marius & de

Sylla ; l'Empereur *Vou-ty*, dis-je, avoit plus de deux cens mille chevaux pour ſes armées, & dut à cela les victoires qu'il remporta ſur les Tartares, qui allerent enſuite conquérir l'Aſie occidentale, puis une partie de l'Europe. On avoit fondu, par ſon ordre, un cheval de bronze, avec la forme, la hauteur & les proportions requiſes dans un cheval de guerre, & on l'avoit mis à une des portes du Palais pour faire regle dans tout l'Empire. Les chevaux qu'on tiroit des parcs de l'Etat, ou que le peuple offroit, etoient en ſi grand nombre, que ce Prince s'en laiſſa eblouir, juſqu'à entreprendre pluſieurs guerres à la fois, & ne pas prévoir les ſuites d'un ſeul echec. Il réuſſit à ſe faire un Empire plus vaſte, & peut-être plus riche & plus puiſſant que ne le fut depuis l'Empire Romain ; mais ayant voulu faire pouſſer trop loin quelques Tartares, & appeſantir le joug de ſon autorité ſur d'autres, il perdit juſqu'à cent mille chevaux de guerre dans une année, & fut réduit à epuiſer les Provinces de chevaux, pour y ſuppléer. Les vexations & les malverſations augmenterent le mal ; & les beſoins de l'Etat devinrent ſi extrêmes, qu'on obligea le peuple à donner tous ſes bons chevaux, & puis encore à en trouver d'autres.

Pour l'avenir, on ſe flatta d'abord d'avoir trouvé une reſſource dans ceux qu'on achetoit des Tartares, & qu'on les obligeoit à donner pour tribut : car on n'attribuoit qu'à la mauvaiſe foi de ces peuples, le mauvais ſuccès des premiers eſſais. Mais enfin, on ouvrit les yeux ; & on vit que le climat & les fourrages de la Chine etoient la vraie cauſe de la mort de ces chevaux etrangers. Il fallut revenir aux haras & au peuple ; & les conjonctures, les tems, les circonſtances, l'etat des affaires, &c., changeant fort vîte cette adminiſtration difficile, un regne n'aſſuroit rien pour le ſuivant, ni

même ſon commencement pour ſa fin. Voilà pourquoi les guerres etrangeres etoient ſujettes à des révolutions ſingulieres ; & les révoltes tantôt ſi faciles à diſſiper, tantôt ſifuneſtes.

Tout cela demanderoit des détails où nous ne pouvons pas entrer : nous obſerverons néanmoins que le ſyſtême des *Han* finit par confier tous les haras au peuple, & par en tirer tous les chevaux dont l'Etat avoit beſoin ; on en vint même juſqu'à faire un crime de hongrer un cheval. Malgré cela, l'Hiſtoire fait foi que ce qui cauſa plus prochainement la diſette de chevaux, ce fut la grande quantité des chevaux de main qu'avoient l'Empereur, les Princes, les Grands, & à leur imitation tous les gens en place : parce que, outre qu'ils etoient le choix de toutes les Provinces, ils duroient peu, & attiroient au peuple des vexations qui le dégoûtoient de ces haras. La maniere dont ils etoient nourris & ſoignés, occaſionnoit une conſommation prodigieuſe de fourrages & de grains. *Ce que coûte un cheval*, dit une vieille épigramme, *eût ſuffi jadis pour pluſieurs ; & l'on a ſi bien fait, que la livrée a démonté notre cavalerie.*

La révolution qui détruiſit la Dynaſtie des *Han*, finit par diviſer l'Empire de Chine ; puis vinrent ſix petites Dynaſties qui ſe ſurpaſſerent les unes les autres en luxe, en faſte & en molleſſe. Les chevaux y gagnerent d'être logés très-magnifiquement, d'être nourris de grain, & bien ſervis ; tandis que le peuple de la campagne manquoit du néceſſaire, & etoit réduit à manger des herbes & des fruits ſauvages. Que pouvoient projeter, entreprendre & exécuter de pareilles Dynaſties, pour aſſurer des chevaux de guerre à l'Empire ? Toute la cavalerie qu'elles eurent, ne ſubſiſta que par des achats & des echanges faits ſur les frontieres, & par des vexations horribles.

Vient enfin la grande Dynaſtie des *Tang*, qui commença en 618, & dura juſqu'en 906. *Kao-tſou*, qui en fut le Fondateur, trouva la Chine dépeuplée, dévaſtée, epuiſée, & dans une horrible confuſion. Le génie & la ſageſſe de ce grand homme, n'eurent beſoin que de peu d'années pour rétablir toutes choſes, & rendre à l'Empire ſon ancienne ſplendeur. Il n'avoit trouvé que cinq mille chevaux de cavalerie quand il monta ſur le trône, & il mit ſon ſucceſſeur en état d'en tirer juſqu'à ſept cens mille des différentes Provinces de ſes immenſes Etats. Auſſi les Tartares du Nord & de l'Occident furent ou ſubjugués, ou contenus & forcés à plier partout. Les armées Chinoiſes les prévenoient de diligence par les marches rapides de ſa cavalerie, qui arrivée à ſon terme, ſe démontoit en partie pour s'approviſionner, & ne combattoit que pour vaincre. *Kao-tſou*, qui voyoit beaucoup de terres incultes, créa huit parcs immenſes pour les haras & pour les pâturages des chevaux, & fit bâtir dans chaque parc ſix ecuries générales, plus ou moins grandes, ſelon l'endroit où elles etoient placées, mais toutes compoſées d'un nombre prodigieux de bâtimens. Pluſieurs Lettrés ont attaqué ce ſyſtême ſans ménagement, parce qu'il ôtoit trop de terres à l'agriculture, qui eſt la choſe la plus eſſentielle; en ce qu'elle ſupplée à tout, & ne peut être ſuppléée par rien, puiſque tout dépend d'elle. Dans le vrai, les parcs qu'on avoit faits, ayant juſqu'à dix lieues de diametre, ou même davantage, & etant placés la plupart dans de bons cantons, ils privoient le peuple de bien des terres. D'autres Lettrés néanmoins ont obſervé que ſi ce que *Kao-tſou* avoit etabli ſans inconvénient, pour remonter la cavalerie, avoit eté modifié & changé quand on en fut venu à bout, & quand les accroiſſemens de la population rendirent toutes les terres à bled

néceſſaires, on auroit rempli la ſeconde partie de ſon ſyſtême, & prévenu les inconvéniens, qu'il n'a eus que pour avoir eté mal pris. Quoi qu'il en ſoit, les *Tang* firent la grande faute d'être plus occupés d'abord des chevaux, que des Colons; puis tantôt négligence, foibleſſe, ou deſpotiſme dans le Miniſtere; tantôt malverſations, injuſtices & tyrannie dans les Officiers: on força le peuple à fournir tant de choſes pour les ecuries & pour les parcs, que l'on abandonna peu-à-peu les terres des environs, à la diſtance de pluſieurs lieues. Le mal devint encore plus grand lorſque les Princes & quelques Grands ſe mirent à avoir des parcs & des haras. Le goût des chevaux avoit tellement pris, qu'il fut prouvé dans un grand dénombrement, qu'il y en avoit autant que de bœufs, de chameaux & de brebis.

Les beſoins de l'Etat, & des maladies épidémiques qui enleverent une grande quantité de chevaux, obligerent de fermer les yeux ſur les défauts d'une adminiſtration qui avoit bien réuſſi d'abord, & qu'il etoit difficile de rectifier: auſſi pluſieurs Lettrés n'ont pas manqué d'obſerver que, quoique celle des *Tcheou* fût plus compliquée, & d'une exécution plus difficile, la bonté des mœurs générales la rendoit aiſée; au lieu que celles des Dynaſties ſuivantes, quoique plus belles dans la théorie, echouoient dans la pratique, à cauſe des malverſations. « Tant de calculs & de tentatives, dit » *Ma-touan-lin*, qui en ont d'abord impoſé à la Cour, par » des ſuccès ou achetés ou ſimulés par ceux qui les avoient » promis, qu'ont-ils produit? Tout ce qui en eſt réſulté, c'eſt » que la probité & le patriotiſme ſont les premieres reſſources » du Gouvernement, & que, lorſqu'elles manquent, il eſt » réduit à ſe ſervir, non pas des moyens les plus avantageux » & les plus faciles, mais de ceux qui, vu l'etat des choſes,

» ſont les ſeuls praticables & les ſeuls sûrs ». Cette grande vérité a trait à ce qu'on imagina ſous les *Tang* pour parer aux inconvéniens de tout ce qu'on faiſoit pour avoir des chevaux de guerre.

Le luxe, la molleſſe, la frivolité & l'inapplication des Empereurs, eteignant peu-à-peu la probité & l'amour de la patrie dans tous les cœurs ; le parti qu'on prit d'acheter des chevaux, & d'abandonner aux pauvres les parcs dont les terres etoient meilleures, ne remédia ni au manque de chevaux, ni à la décadence de l'agriculture ; & cette grande Dynaſtie, ſous laquelle on voit tant de Poëtes, de Littérateurs, de Beaux-Eſprits, de Savans & d'habiles Critiques, en apprit tellement à priſer des bagatelles & des futilités, qu'elle négligea les grands intérêts de la choſe publique, ou les traita ſans vues décidées, ſans force, ſans intelligence, & périt par les femmes & les eunuques, qui s'entendoient très-bien en Chanſons & en Romans. Les cinq petites Dynaſties qui vinrent après, & ne durerent que cinquante & quelques années, ne firent qu'augmenter les malheurs de la Chine. Il ne peut pas être queſtion d'examiner où elles trouverent, & en quel etat elles laiſſerent la choſe publique, par rapport aux chevaux de guerre.

La grande Dynaſtie des *Song*, qui commença en 960 & dura juſqu'en 1280, ne put pas s'occuper d'abord de ce grand objet ; ſes premiers ſoins ſe bornerent à ce que demandoient les beſoins du moment. Mais en 1005, l'Empereur *Tchin-tſong* etablit quatorze parcs & haras à la façon des *Tang*. Si nos Politiques & nos Sages ſe mettent jamais à etudier l'Hiſtoire curieuſe de cette Dynaſtie, que de fauſſes lueurs conduiſirent ſi avant dans les régions immenſes des opinions, des ſyſtêmes, des nouveautés, des tentatives, des

rêves & des chimeres, ils verront, à pâlir d'effroi, que toute la sageſſe & tout le bon ſens des Chinois ne purent les ſauver du fanatiſme des Politiques raffinés, & qu'il leur fallut être ſubjugués par des Tartares, ſans Lettres & ſans Science, pour guérir de la démence des raiſonnemens ſophiſtiques. Comme le ſyſtême des parcs & des haras ne pouvoit durer qu'un tems, il fallut en trouver d'autres. Nous avons ſous les yeux deux grands Ouvrages, où l'on rend compte de tous ceux qu'on imagina, les uns après les autres, pour aſſurer à l'Empire des chevaux de guerre & une bonne cavalerie. Les uns ſont très-ſinguliers, par la multitude & la préciſion de leurs calculs; les autres plus qu'eblouiſſans par leurs epargnes multipliées; ceux-là admirables par leur facilité, leurs reſſources & leurs avantages; ceux-ci très-curieux par leurs biais & leurs moyens. Tous furent d'abord prônés, célébrés, garantis, & mis en exécution avec confiance; & tous echouerent de la maniere la plus funeſte pour l'Etat. Les injuſtices & les défaillances du Gouvernement, les ſupercheries & les fraudes du peuple, les connivences & les malverſations des Officiers, y contribuerent beaucoup, ſans doute; mais ils ſuppoſoient, ils exigeoient trop de choſes pour pouvoir ſe ſoutenir, & s'ecartoient trop ſurtout des grands principes. C'eſt pitié de voir comment la perte de la moitié de l'Empire ne put pas tirer les *Song* du tournoiement des ſyſtêmes; & comment, après avoir chaſſé les *King*, qui avoient régné dans toutes les Provinces du Nord pendant plus de cent trente ans, ils ſe laiſſerent enlever tout l'Empire par les *Yuen* ou Mongoults, qui les avoient aidés à les chaſſer.

On n'a pas aſſez d'etonnement de la conduite qu'on tint vis-à-vis de ces Tartares, dont on a eu bien raiſon de dire

que *leurs chevaux conquirent la Chine*. Ils etoient déjà maîtres de preſque tout le *Chan-ſi*, qu'on ne ſongeoit pas à marcher contre eux, parce qu'on n'avoit pas de cavalerie à leur oppoſer. Mais auſſi la Cour avoit d'excellens Comédiens, des Cuiſiniers merveilleux, des Peintres admirables, des Artiſtes en tout genre, & des Philoſophes ſans nombre. Jamais la Capitale n'avoit vu tant de bijoux & de curioſités, tant de fleurs ſingulieres, & de fruits prématurés. Si les campagnes etoient incultes dans les plus beaux cantons; ſi le peuple ſouffroit juſqu'à manquer du néceſſaire, des *Phriné* & des *Laïs* avoient des légions d'eſclaves qui regorgeoient d'aiſes, & tout annonçoit l'abondance, les délices & la volupté dans les jardins enchantés de leurs maiſons de plaiſance. Il ne faut s'en prendre qu'à la barbarie des *Mongoulis*, s'ils firent brutalement des pâturages pour leurs chevaux, de ces jardins & de tous ceux des environs de *Kai-fong-fou*, dont la deſcription efface tout ce qu'on ſait de ceux des ſiecles précédens, & tout ce qu'on a vu depuis.

Il eſt inutile d'appuyer ſur ce dernier réſultat des ſyſtêmes des *Song* pour les chevaux de guerre; mais il ne ſera pas hors de propos de remarquer que, ſi nous n'avons pas parlé plus en détail des principaux, au moins aſſez pour les faire connoître, ce n'eſt ni par oubli, ni par pareſſe. Mais il eſt évident & démontré plus que jamais, que ce qu'on pourroit en dire de plus ſincere, de plus exact & de plus détaillé, n'en donneroit que de fauſſes idées en France; parce que tout devroit être entendu & expliqué en conformité du climat, des mœurs & du gouvernement, qu'on ne connoît pas, & qu'il n'eſt pas poſſible de faire connoître. D'ailleurs, le ſyſtême des billets de banque, venu originairement de Chine, où il ne réuſſit pas mieux qu'en France, nous fait craindre, avec raiſon, qu'en

envoyant

envoyant l'analyse & le plan d'un système, nous n'envoyassions un fléau.

Les idées de vie errante que les *Yuen* porterent à la Chine, de leurs Déserts, & celles d'horreur qu'en y entrant ils prirent contre la vie civile, les monterent si fort, qu'il ne tint à rien que *Vou-tsong*, devenu maître de ce grand Empire, n'en fît raser toutes les Villes, & n'en changeât toutes les Provinces en pâturages & en prairies. Les Lettrés chinois réussirent à se faire d'abord ecouter, puis goûter, ensuite admirer, & enfin croire, jusqu'à dissuader totalement leur nouveau Maître de ce dessein, & lui persuader les leurs. Cela eût eté egalement au profit des Mongoults & des Chinois, si les premiers avoient eu plus de sagesse, plus de modération, plus de prévoyance, plus de soin sur-tout de rendre leur gouvernement uniforme & favorable au peuple. Car, passés les premiers regnes, qui furent si beaux & si heureux, les afflictions, les calamités & les fléaux publics rendirent leur domination si triste, puis si odieuse & si désespérante, que toute leur autorité perdit sa force; il ne fallut plus après que quelques années pour mettre les *Yuen* dans un etat à être chassés de la Chine, & egorgés, dans leur fuite, comme des troupeaux de moutons. Ils avoient bien fait des ordonnances pour avoir des chevaux en quantité dans toutes les Provinces, par le moyen de plusieurs parcs & haras qu'ils y avoient choisis, & d'un pays de plus de cent lieues de circonférence, à l'occident de la grande muraille, pour fournir leurs troupes de chevaux, tels que ceux avec lesquels ils avoient conquis la Chine. Mais, outre la grande faute qu'ils firent de tirer leurs haras de Tartarie pour tous les pays, & de compter pour rien la différence des climats dans la maniere de gouverner les chevaux, ils accablerent le peuple

par des ordres trop rigoureux, des corvées trop dures, & des revues trop dispendieuses. Plus ils se donnoient de soins pour l'entretien de leur cavalerie, plus on s'accordoit partout à les tromper ; &, comme dit une Epigramme, les Inspecteurs connivoient à ce que le même cheval fût présenté dans les revues de dix endroits ; parce qu'en faisant gagner au peuple quatre etapes, ils en avoient cinq pour eux : aussi, lors de la révolution, les pauvres Mongoults ne trouverent plus assez de chevaux pour s'enfuir.

Celui qui les chassa & fonda la grande Dynastie des *Ming* en 1368, n'avoit songé d'abord qu'à défendre son canton contre les brigandages des révoltés, & contre les tyrannies des Officiers publics. Toute sa cavalerie ne fut composée d'abord que des payſans qui venoient se joindre à lui, montés sur les chevaux de leurs attelages & de leurs moulins. Sa sagesse & sa modération lui donnerent ensuite des Armées, des Généraux, des Victoires & le Trône. Ce n'est pas à nous à prononcer contre les Tacite & les Suétone chinois, qui ont prétendu avoir deviné le mystere de ses pensées, & approfondi le secret de sa vie domestique : mais il est bien certain qu'on ne peut pas lire le grand Recueil des anecdotes de sa vie, sans y admirer les elans d'une grande ame, un sentiment exquis des convenances, un bon cœur sans caprices, une magnanimité modeste, & une raison supérieure, toujours tournée vers le vrai. Comme ce grand Prince avoit observé par lui-même le vice du Gouvernement des *Yuen*, & vu de près les ressources du Peuple & de l'Etat, le plan qu'il prit pour les chevaux de guerre, prévenoit tous les inconvéniens, & concilioit tous les intérêts sous un Ministere appliqué, equitable & humain.

Chaque Province de l'Empire eut sa cavalerie, ses haras

& ſes pâturages fixes, ſelon ſa poſition & ſon climat. Les Grands & les Mandarins, de tous les ordres, furent mis en etat, par leurs appointemens, d'avoir un nombre de chevaux proportionné à leur grade, à leurs fonctions, & à la ſuite que la loi leur permettoit quand ils paroiſſoient en public. La Cour, qui etoit alors à *Nan-king*, eut une police détaillée & ſévere pour toutes ſes ecuries du Palais & du dehors, pour toutes ſes eſpeces de chevaux, & pour leur entretien. Les grands chemins furent fournis, d'un bout de l'Empire à l'autre, de tous les chevaux néceſſaires pour la poſte & les voyages des Officiers publics. Le Peuple, enfin, & les Colons eurent à leur gré les chevaux & les haras qu'ils voulurent, ſans autre charge que les ordinaires, à moins de quelque beſoin ſubit & urgent qui l'obligeât à céder à un prix fixe les chevaux qu'on lui demandoit. Ce plan, dont l'Empereur *Yong-lo* & ſes ſucceſſeurs perfectionnerent les détails de pratique & d'exécution, ſe ſoutint par lui-même juſqu'à ce que le luxe & la molleſſe, entrant par toutes les portes du Palais, on vit les eunuques dominer le Conſeil, prononcer ſur tout, & ſe rendre les maîtres de l'Empereur & de l'Empire. Auſſi jamais la Chine n'avoit ſi bien contenu les Tartares; & ſa ruine vint ſur-tout de ce que les révoltés des Provinces furent en etat, d'un jour à l'autre, de ſe donner toute la cavalerie qu'ils vouloient. Mais ſur ce dernier article, comme ſur bien d'autres, nous ne pouvons dire les choſes qu'à demi; il faudroit entrer dans trop de détails ſi nous voulions expoſer les choſes aſſez clairement pour qu'on comprît que la grande quantité de chevaux que les *Ming* avoient dans les Provinces, fut ce qui contribua le plus prochainement à la ruine de leur Dynaſtie.

Quoi qu'il en ſoit, la Dynaſtie régnante a adopté leur

ſyſtême, & n'a fait qu'y mettre le ſceau de ſes loix, ſoit pour y ajouter les reſſources continuelles que lui offrent ſes poſſeſſions immenſes hors de la grande muraille, les tributs en chevaux des Princes Tartares, & des ſoins à part pour la cavalerie de ſes Mancheoux; ſoit pour ſe plier à la poſition de chaque Province, à ſon climat, & ſur-tout à la population, qui va toujours croiſſant de façon que les terres à bled manquent, & ne ſuffiſent plus pour nourrir les Colons.

La France eſt, à cet egard, dans une poſition ſi différente, qu'il ſeroit inutile de nous arrêter ici à décrire tout ce que preſcrivent les loix; il ſuffira de remarquer en général:

1°. Que chaque Province a ſes haras pour l'entretien de ſa cavalerie. Trois cavales doivent donner un cheval de guerre à l'Etat tous les trois ans. Chaque Province a auſſi ſes pâturages pour y mettre au verd ſucceſſivement tous ſes chevaux. Les chevaux portent leur paie à ceux qui les menent au verd, les y gouvernent & les en ramenent.

2°. Que chaque cavalier eſt chargé de ſon cheval en tems de paix, & en doit ſuppléer un autre lorſqu'il meurt, parce que le Gouvernement le lui donne en bon etat, & le lui change avant qu'il ſoit vieux. Tout ce que le cavalier obtient alors, n'eſt qu'un délai pour qu'il puiſſe s'aider de la paie du cheval, qu'il continue à percevoir; mais ce délai, qui finit à la revue, ne peut être que de quelques mois. Toute connivence à cet egard devient un crime ſi capital, & tant de gens ſont obligés à en avertir, qu'il faudroit être fol pour s'expoſer à ſes ſuites.

3°. Que ſelon que la guerre eſt au Midi, à l'Occident, ou au Nord, ce ſont les Provinces voiſines qui fourniſſent des chevaux pour la cavalerie & pour les convois, mais aux dépens de l'Etat, qui donne le prix de tous les chevaux qu'il a demandés, & pourvoit à leur entretien.

4°. Que les ecuries de l'Empereur n'ont rien de particulier, & ſont gouvernées avec une economie qui n'eſt pas faite pour les idées d'Occident : auſſi nous garderons-nous bien d'en toucher quelque choſe. Mieux vaudroit dire que les chevaux de l'Empereur ſont ſervis comme celui de Caligula ; car dès qu'il a eté dit qu'il y avoit eu des excès en ce genre dans les ſiecles paſſés, on a droit de s'en tenir là, ſans s'embarraſſer du reſte. Quand l'Empereur va à la chaſſe en Tartarie, on lui envoie des chevaux pour ſa maiſon & pour ſa ſuite. Quand on eſt revenu à Péking, de la chaſſe, tous ces chevaux ſont remenés en Tartarie.

5°. Que la Police eſt très-attentive, ſur-tout dans la Capitale, à contenir chacun dans les bornes de ſon etat. Le premier Prince du ſang n'oſe pas plus augmenter ſa ſuite d'un homme à cheval, que le plus petit Mandarin ; & quand les gens en place ſont accuſés de quelque faute, comme l'on a coutume d'examiner toute leur conduite, ſi l'on a quelque choſe à leur reprocher ſur cet article, cela aggrave beaucoup les accuſations.

6°. Que les Poſtes qui ſont ſur les routes impériales pour le ſervice de l'Empire ſeulement, ont leur nombre de chevaux fixe, leur police à part. Par exemple, quand les Couriers, les Envoyés de la Cour ou à la Cour, ſont en trop grand nombre, on loue des chevaux du peuple ; & le Tribunal de la Guerre, qui a le regiſtre de tous les Couriers & de tous les Envoyés, fait honneur à cette dépenſe par Diſtricts & par Provinces.

7°. Que les Colons ſont commandés pour les choſes publiques, mais de façon que les corvées ſont communes à ceux qui ſont eloignés des grands chemins, comme à ceux qui en ſont près. Les premiers donnent à ceux-ci une taxe qui ſert de viatique, pour eux & pour leurs chevaux, leurs mulets & leurs bœufs.

Tout cela, du reſte, doit s'entendre comme les autres détails de cette eſpece : c'eſt-à-dire, en poſant pour principe que la théorie en eſt incomparablement plus belle que la pratique ; qu'il faut toute la vigueur d'un Gouvernement appliqué, juſte & populaire, pour que les abus n'aillent pas trop loin ; & que les infideles ne tenant au bien public que par intérêt ou par crainte, aucun jour ne réponde de l'autre qu'autant que l'autorité publique eſt vivifiée par un Prince qui regne réellement. Mais auſſi, que n'exécute-t-il pas dans un Empire comme la Chine, lorſqu'il ſait vouloir ? A la derniere guerre, les troupes qu'on envoya d'une extrémité de l'Empire à l'autre, furent tellement réparties dans les différentes routes, tellement réglées pour les marches, qu'elles y arriverent en très-peu de tems, ſans fatiguer les payſans, ni être fatiguées, au moyen des chevaux de poſte, des voitures & puis des barques. Parvenues dans le *Yun-nan*, où elles devoient ſe raſſembler, la cavalerie trouva des chevaux pour ſe monter, & le reſte de l'armée, des fourgons & des chevaux de bâts. Malgré cela, nous ſommes les premiers à le dire, on eſt en droit de ſe récrier & d'admirer ce bon ordre dans un Empire où l'adminiſtration eſt ſi difficile, à cauſe du vice radical d'une fauſſe religion, à cauſe d'une population qui va toujours croiſſant, & à cauſe de ſa prodigieuſe etendue. Ce dernier article, qu'on affecte trop de ne pas voir en Occident, influe dans une infinité de choſes, bien plus que l'on ne pourroit ſe l'imaginer.

Les réflexions d'Europe n'ont pas beſoin des nôtres pour voir ce que préſente, ce que montre & ce que dit le précis que nous venons de faire de l'hiſtoire des chevaux de guerre en cette extrémité de l'Aſie, pendant une ſi longue ſuite de ſiecles : auſſi nous bornerons-nous à demander aux penſeurs une raiſon bien philoſophique de la conſervation de l'Empire chinois.

Comment eſt-il arrivé, qu'ayant eté partagé & diviſé tant de fois, il n'ait pas eu le ſort de l'Empire Romain & de tant d'autres, en finiſſant par être diviſé en pluſieurs grands Royaumes ? Ou je me trompe bien, ou il faut y reconnoître, avec les Lettrés chinois, une Providence, d'autant plus ſenſible & d'autant plus admirable, que les habitans de la Chine & leurs voiſins, devoient avoir egalement à cœur de procurer cette diviſion & de la maintenir. Il ne nous reſte plus qu'à obſerver, pour quelques calculateurs & diſcoureurs, que les hauts & les bas de l'hiſtoire des chevaux de guerre en Chine, font foi que leurs vraiſemblances ne concluent rien abſolument contre les faits qui les etonnent dans les Annales des grands Empires de notre Occident. Pour ceux de la premiere & de la haute Antiquité, nous les prions de faire attention à la diſtribution des terres dans cette extrémité de l'Aſie, ſi elle a eté à-peu-près la même, ce qui eſt très-vraiſemblable, chez les Aſſyriens, les Medes, les Egyptiens, &c. ; ils verroient s'evanouir bien de prétendues difficultés, & ſe trouveroient au vrai point de vue d'une infinité de choſes que nous rapprochons trop de nous.

III.

Plus nous avons ouvert de Livres chinois de toutes les Dynaſties, tant ſur les chevaux de guerre, que ſur les chevaux domeſtiques, plus nous avons eu occaſion de voir qu'on a bien connu ici toutes les bonnes qualités du cheval, & tous les ſervices qu'elles le mettent en etat de rendre. Sur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, on peut bien dire que les attentions, les prévoyances, les induſtries, les ſoins & les calculs, n'ont laiſſé aucun lieu aux découvertes depuis bien des ſiecles. Car enfin, il faut avoir egard aux climats, à la

nature des terres, aux cours des saisons, à l'etat de la chose publique, à la position des particuliers, & à bien des circonstances qu'aucun récit ne rend en entier, & qui influent très-prochainement sur les choses dont elles paroissent le plus eloignées. Cette grande difficulté nous arrêteroit tout court, si nous prétendions que cette Notice arrivât toute appropriée à notre France, ou même à l'Europe. Mais comme nous ne nous proposons que d'y rendre compte de ce qui s'est pratiqué ou se pratique encore ici, pour propager, nourrir, gouverner, faire durer les chevaux, & en tirer jusqu'au bout le meilleur parti qu'on puisse, nous nous bornerons à en rendre compte, & à recueillir ce qui pourra mériter quelque attention.

Les Chinois ont bien etudié & bien approfondi la science des climats; aussi ont-ils parfaitement vu que les animaux qui ne sont que corps, en reçoivent une impression que rien ne supplée ni ne répare, si elle est bonne; que rien aussi ne corrige ni ne rectifie, si elle est mauvaise. Les haras & les jumens sont leur grande preuve; & il faut convenir qu'elle est aussi décisive que frappante dans les faits nombreux qu'ils citent. Mais alors (ce qui mériteroit attention, & ce qui seroit prouvé) il faudroit dire que les climats de la Chine d'aujourd'hui, ne sont plus ceux de l'ancienne Chine, & que par conséquent ils ont changé: car elle avoit beaucoup de grands chevaux de voiture & de tirage; & aujourd'hui, cette espece lui manque, presque dans toutes les Provinces.

Quoi qu'il en soit, on pose ici comme en principe, que, s'il ne faut épargner aucun soin pour avoir des haras & des jumens singuliérement choisis, & qui soient dans toute leur force, il ne faut pas prétendre aussi les trouver hors de la Chine. Quelques Lettrés avouent bien que, s'il ne s'agissoit

pas

pas des besoins publics & de tout l'Empire, on pourroit réussir, au moyen des haras & des jumens des pays etrangers, à avoir, dans quelques cantons, quelques chevaux remarquables, dont la taille, la couleur & toute la figure, charmeroient les yeux; & ils alleguent en preuve quelques chevaux provenans de ceux de Perse, d'Arabie & de l'Inde, offerts aux Empereurs sous les *Tang*, sous les *Song*, sous les *Yuen* & les *Ming*: mais ils reviennent après au sentiment commun, jusqu'à conclure de ces chevaux même, qui ne réussirent que dans quelques petits cantons, qu'on ne fera rien de solide dans chaque Province, que par le moyen de chaque Province. Aussi, quand quelques méditatifs ont proposé d'acheter des haras & des jumens de l'Etranger, pour rendre à l'Empire son ancienne supériorité en chevaux, le Conseil a dédaigné leur avis, dans un tems où l'on avoit cela fort à cœur, & où les trésors régorgeoient d'or & d'argent, comme maintenant. Car, pour le remarquer en passant, la Critique de nos jours a levé son sceptre trop haut au sujet des trésors des grands Empires de la haute Antiquité: elle a beau aiguiser ses réflexions en Epigrammes, les appuyer de longs calculs, & les prouver par des raisonnemens merveilleux, elles n'en sont ni plus solides, ni plus vraies.

La grandeur de ces Empires, & leur Gouvernement, répondent à tout, comme à la Chine, dont nous ne craignons pas de dire que les trésors egalent ou surpassent même tout ce que l'Histoire en raconte. On conviendra sans peine qu'on acheteroit bien des haras & des jumens avec six cens ou huit cens millions. Or, nous soutenons, de notre côté, que cette somme coûteroit peu à dépenser pour un objet aussi essentiel que la remonte de la cavalerie, & l'entretien assuré des chevaux de guerre. Si la Chine ne se sert pas de ce moyen,

ce n'eſt ni par epargne, ni pour ne pas avoir recours à l'Etranger, mais uniquement parce qu'elle eſt perſuadée de ſon inutilité. « Quand chaque Prince, dit *Tſo-tchi*, trouvoit » dans ſes propres Etats tout ce que demandoit la choſe pu- » blique & le beſoin commun, on reconnoiſſoit à cela qu'il » etoit docile aux enſeignemens de l'Antiquité, ſavoit les » approprier à ſes Sujets, & les faiſoit ſervir à leur bonheur. » L'Hiſtoire ne raconte pas ſi on avoit alors des induſtries » pour avoir par-tout d'excellens chevaux de guerre; mais elle » fait foi que les ſoldats de ces Princes etoient invincibles ».

Quelles ſont les induſtries des Anciens, dont veut parler *Tſo-tchi* ? Nous croyons avec ſes plus célebres Commentateurs, qu'il a voulu indiquer ce qui ſe pratiquoit au commencement de la Dynaſtie des grands *Tcheou*, & qui n'avoit plus lieu de ſon tems. Nous avons tâché de recueillir tout ce qu'on en trouve, & nous croyons faire plaiſir de le mettre ici, comme etant ce que la Chine a de plus curieux & de plus intéreſſant ſur la propagation des chevaux.

Nous l'avons dit en ſon lieu : l'Empereur, l'Etat, le Peuple de chaque diſtrict avoient des pâturages particuliers & choiſis pour les haras & les cavales. Or, 1°. les pâturages des etalons etoient diſtincts & ſéparés de ceux des jumens. 2°. Quoique les uns & les autres y fuſſent mis dès leur premiere jeuneſſe, on faiſoit encore un nouveau choix quand ils avoient cinq à ſix ans; & on n'y gardoit que ce qu'on voyoit ſans défauts & d'une grande eſpérance. 3°. On attendoit juſqu'à ſix à ſept ans pour les mettre enſemble; & quand ils en avoient quinze à ſeize, on les tiroit les uns & les autres de ces pâturages. 4°. Les beaux jours du printems venus, on parquoit dans un endroit choiſi les etalons & les cavales qu'on avoit marqués pour cette année, mais de façon qu'il

y eût un etalon pour huit ou dix cavales. Il paroît même que, pour être plus sûr des eſpaces qu'on vouloit, on parquoit chaque etalon avec les cavales qu'on lui avoit deſtinées : mais quelque parti qu'on prît, on ne les laiſſoit enſemble qu'une lune ou un mois ; le mois fini, on les ſéparoit de nouveau. 5°. L'année ſuivante, à proportion que les jumens avoient pouliné, on les conduiſoit, avec leurs petits, dans des pâturages de réſerve ; mais, quoiqu'on les laiſſât près de deux ans enſemble, c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin du ſecond automne, on ſéparoit les poulains de l'année précédente des nouveaux nés, & on les mettoit avec leurs meres dans des pâturages moins choiſis. 6°. Les cavales rentroient dans le grand troupeau au ſecond automne, & on les ramenoit à l'etalon le printems d'après. Pour les poulains, ils reſtoient encore une année ſéparés des grands troupeaux & de leurs meres, & etoient nourris dans des pâturages particuliers : encore avoit-on l'attention de ne pas mettre enſemble les poulines & les poulains. 7°. Au commencement de la quatrieme année, on faiſoit la deſtination des poulines & des poulains, & on les mettoit dès-lors avec les grands troupeaux dont ils commençoient à être, quelle que fût celle des ſix claſſes dont il a eté parlé, où il dût entrer : car ce n'etoit qu'au commencement de la ſeptieme année qu'on commençoit à les faire travailler. Que nos Ecuyers examinent ce dernier article, & voient ſi les anciens Chinois ne lui devoient pas la vigueur & la force de leurs chevaux, juſqu'après vingt-quatre & vingt-cinq ans, âge que les nôtres n'atteignent preſque plus.

Quant aux autres pratiques & regles dont nous venons de parler, les Chinois d'aujourd'hui conviennent tous qu'elles ſont excellentes, & gémiſſent de ce que la diſette des terres &

des pâturages ne permet pas de les suivre. La population, en effet, est montée & monte de jour en jour si haut, que l'Etat lui-même se plie à ses besoins, même aux dépens de ses chevaux de guerre. Il n'y a guere qu'au-delà de la grande muraille & en Tartarie, qu'on puisse se rapprocher des Anciens pour les haras. Dans les Provinces, ce n'est qu'à force d'attentions, de soins & d'industries, qu'on vient à bout d'avoir une certaine quantité de chevaux.

Mais à propos des Provinces, nous demandons qu'on fasse attention à un fait que nous allons rapporter avec notre candeur & notre fidélité ordinaires. Les Provinces du *Chen-si*, du *See-tchouen*, du *Kang-si*, sont fameuses par leurs mules, qui sont comparables aux meilleures & aux plus belles d'Espagne : elles ne sont pas cependant originaires de ces Provinces, & n'y ont eté qu'elevées. Quand vient l'automne, on y conduit, de la Tartarie & d'au-delà de la grande muraille, de jeunes mules de l'année, avec leurs meres qui les allaitent ; & quand elles y sont arrivées, on les met dans des pâturages choisis, où elles grandissent & deviennent si excellentes. Or, on dit là-dessus deux choses assez remarquables : la premiere, que les mules nées dans le pays, quelques soins qu'on se donne, ne valent jamais celles qui sont ainsi venues de loin ; la seconde, que ces dernieres ne réussissent bien que lorsqu'elles y sont venues assez jeunes pour y commencer à paître, comme si le climat, l'air & les pâturages de ces belles Provinces, devoient les prendre au moment où elles sont sevrées, pour bien déployer leurs bonnes qualités.

L'Empire de la Chine est aujourd'hui beaucoup plus grand que toute notre Europe ; dès-là il doit y avoir bien des manieres de nourrir les chevaux ; mais la plupart regardent des pays trop différens à notre France pour pouvoir y être

d'aucune utilité. Nous nous bornerons à parler de celle de la Province du *Pé-tché-li*, où nous ſommes ; non-ſeulement parce qu'il nous a eté facile de nous en inſtruire en détail & sûrement, mais encore & ſur-tout parce que c'eſt elle dont il ſemble qu'on pouvoit faire plus d'uſage chez nous.

Les ecuries chinoiſes, celles de l'Empereur compriſes, ne ſont que de grands appentis tournés au Midi. Le ſol en doit être elevé & en pente, pour qu'il ſoit toujours ſec & propre. On le pave quelquefois ; mais pour l'ordinaire on ſe contente de le couvrir de terre graſſe, & de la bien battre. Les ecuries d'hiver ſont profondes, & entourées de murailles au Nord, à l'Orient & à l'Occident. Le côté du Midi eſt ſans portes ni fenêtres, & totalement ouvert, même à *Pé-king*, où les froids ſont ſi rigoureux & ſi longs. Les ecuries d'eté ſont des appentis ouverts aux quatre vents, pour que les chevaux y ſoient au frais, & à l'abri du ſoleil & de la pluie. On les y mene aux beaux jours du printems, & on les en retire quand les nuits d'automne commencent à être fraîches ; mais ce n'eſt que peu-à-peu ; enſorte qu'on les y laiſſe encore paſſer la journée pendant quelque tems. Au reſte, on ne connoît point l'uſage de la litiere, hors certains cas, fort rares ; & on ne voit pas que cela ait aucun mauvais effet.

Les anciens Chinois poſoient en principe, comme ceux d'aujourd'hui, qu'il falloit tirer du cheval tous les ſervices qu'il peut rendre ſans qu'il coûtât trop de ſoins ; mais comme la population n'etoit pas montée ſi haut, ils avoient des pâturages, des prairies à leur choix, & leurs chevaux etoient bien nourris. On a eu beſoin, depuis, de toutes les terres pour des moiſſons, & on a trouvé le moyen de nourrir des chevaux ſans pâturages ni prairies. Au lieu donc de regarder comme une ignorance ce que nous allons en raconter, qu'on

y admire une induſtrie très-etendue, & qu'on voie juſqu'où on pourroit l'imiter dans notre France. Car enfin, quelque déciſives & quelque triomphantes que ſoient les raiſons qu'on ne manquera pas d'alléguer en faveur de la néceſſité des prairies & des foins, le fait public de la Chine, qui s'en paſſe & continue à tirer des chevaux les mêmes ſervices, paroît une réponſe à laquelle le préjugé le plus opiniâtre doit ſe rendre. Au reſte, nous ſommes les premiers à en avertir, nos chevaux ne manqueront pas d'oppoſer bien des réſiſtances, ſi l'on en vient à les traiter à la chinoiſe : mais tout cede à la faim dans les animaux. Quand les chevaux venus de Tartarie ont jeûné deux ou trois jours plutôt que de toucher à la paille hachée dont leur auge eſt garnie, ils en mangent enfin comme leurs camarades ; & s'ils perdent, quelque tems, de leur embonpoint, ils ne tardent pas à le reprendre, & à redevenir auſſi forts & auſſi vigoureux que ci-devant. Malgré cela, on pourroit peut-être y aller plus doucement que les Chinois, qui mettent ces pauvres chevaux à la paille dès qu'ils ont paſſé la grande muraille, & continuent à les faire marcher, quoiqu'ils ne mangent pas.

On s'eſt trompé en France, ſi l'on a cru qu'on nourriſſoit ici les chevaux avec de la paille de froment ; elle eſt trop dure, trop ſeche, trop peu ſubſtantielle, pour être donnée à la place du foin. Dans les Provinces du Nord, on fait uſage de la paille de millet ; & dans celles du Midi, de la paille de riz. Il faut pourtant convenir que les chevaux s'accoutument plus aiſément à la premiere, & s'en trouvent mieux. Si quelques gens de Lettres avoient mieux ſu ce qui ſe pratique dans nos Provinces, leurs préjugés en faveur du foin ne leur en auroient pas tant impoſé, & ils auroient plus ecouté les propos de la Phyſique ſur l'analogie & la reſſemblance

de certaines pailles avec le foin. Car enfin, il eſt de fait qu'il y a des cantons où l'on nourrit les bœufs & les vaches avec de la paille de millet : témoins les Charbonniers des landes, qui viennent vendre leur charbon à Bordeaux. Nous nous ſouvenons très-diſtinctement d'avoir vu ces bonnes gens hors d'une des portes de la Ville, ſe ranger autour de leurs bœufs & de leurs vaches, & tordre de la paille de millet pour la leur faire manger. Or, ſi des bœufs & des vaches, pour qui on réſerve les meilleurs foins, s'accommodent de cette nourriture, combien n'eſt-on pas en droit d'y accoutumer les chevaux, ſur-tout ſi l'on admet le grand principe des Chinois, qu'*il faut en tirer tous les ſervices qu'ils peuvent rendre, en réduiſant leur entretien au plus pur néceſſaire.*

A en croire les Chinois, toutes les pailles de millet & de riz ne ſont pas egalement bonnes pour les chevaux. Celle de millet qu'ils préferent, eſt celle du millet qu'on appelle ici *cou-tſée*, & chez nous *panis*. Nous ne diſons rien de celle du riz ; il ſeroit trop difficile de nous faire entendre. Quelque paille qu'on choiſiſſe, il faut avoir attention qu'elle n'ait pas eté mouillée, qu'elle ne ſoit point ſalie, ni de pouſſiere, ni de mauvaiſes herbes ; & ſur-tout, qu'elle ne ſe ſoit point echauffée quand elle a eté liée en petites gerbes, ou miſe en grands monceaux, comme nos meules de foin dans quelques Provinces. Les Livres chinois entrent dans de fort longs détails ſur les ſoins, les attentions & les précautions qui aſſurent la bonté de la paille, & la conſervent juſqu'au bout ; mais comme nous n'y voyons guere que ce qui ſe pratique chez nous, il eſt inutile de nous y arrêter. On coupe la paille pour la donner aux chevaux ; & plus elle eſt coupée courte, plus ils la mangent avec plaiſir. Si elle paſſe un pouce, elle eſt trop longue ; le mieux eſt qu'elle n'ait que cinq à ſix

lignes. L'emploi de la couper eſt très-fatigant ; l'on y condamne les Tartares & les Eunuques qu'on envoie en Tartarie. Nous trouvons dans tous les Livres, qu'on doit couper la paille de trois jours en trois jours, qu'elle perd de ſa bonté à être coupée long-tems d'avance, ſe ſalit de pouſſiere, & ne ſe conſerve pas ſi bien. Cependant on ne ſuit guere cette regle dans la plupart des grandes ecuries, & pour de très-bonnes raiſons ſans doute. La vraie, c'eſt que couper la paille etant très-fatigant, on choiſit le tems le plus commode. Au reſte, on convient que ſi elle eſt miſe en monceau dans un endroit couvert, bien ſec & à l'abri de la pouſſiere, elle ſe conſerve bien, ſi l'on a attention ſur-tout de renouveller l'air de cet endroit quand le tems eſt beau.

Ce ſeroit un ſoin fort ſuperflu que celui de prétendre indiquer au juſte combien de livres de paille on donne par jour à un cheval ; cette quantité ne peut être fixée, & doit varier ſelon la taille, l'âge, le tempérament, le travail de chaque cheval, & même ſelon la ſaiſon de l'année, & ce qu'on lui donne d'autre nourriture. A s'en tenir aux Livres des Mandarins, pour les Poſtes de l'Empire où il y a des chevaux de ſelle, de malle & de voiture, on donnoit, ſous la Dynaſtie paſſée, depuis quinze juſqu'à vingt livres de paille par jour à un cheval, & quatre picotins de *leao* : nous dirons dans le moment tout ce qu'il faut ſavoir ſur le *leao*. Nous trouvons auſſi dans les mêmes Livres, réimprimés ſous le regne de *Kang-hi*, qu'on doit donner cette paille à certains tems & dans une certaine proportion. Par exemple, à midi on donne trois livres de paille & un picotin de *leao* aux chevaux dont la ration eſt de quinze livres ; le ſoir, à ſix heures, ſept à huit livres de paille, & un picotin & demi de *leao* : le matin, à la pointe du jour, le reſtant de la paille & du *leao*. Du reſte,

reſte, après avoir rapporté le dire des Livres, qu'on ſuit dans bien des ecuries, nous avouons, à la honte & à la confuſion de la Cour de Péking, que les *kouan-ma* (ou chevaux du Palais envoyés chaque jour à ceux qui ont certains emplois) ne gardent point du tout ce régime, vu qu'ils ſortent au ſoleil levant des ecuries impériales, pour n'y rentrer qu'au ſoleil couchant; vu auſſi que ceux à qui on les accorde ne ſont obligés qu'à les faire abreuver. On leur diſpenſe leur paille & leur *leao* le ſoir à leur arrivée, vers minuit & à la petite pointe du jour. Du reſte, quoique les *kouan-ma* ſoient des chevaux impériaux, ils ſe font parfaitement à ce régime, fatigant beaucoup & ſe portant bien.

Diſons maintenant ce que c'eſt que le *leao*. *Leao* eſt un nom commun à pluſieurs eſpeces de feves & féveroles qu'on cultive en plein champ, juſques dans les plus mauvais pays; il varie d'une Province à l'autre, & paroît être une eſpece de pois dans quelques cantons. Le premier mot de bien des gens, ſera de prononcer contre le *leao*, & de décider qu'il faut le laiſſer aux chevaux chinois; & nous n'appellerons point de leur ſentence. Si d'autres, par egard pour une pratique qui a pour elle la recommandation d'une expérience de plus de trente ſiecles, vouloient faire des eſſais, nous les avertiſſons que la maniere de préparer le *leao* pourroit bien contribuer à en rendre l'uſage plus ſain & plus utile pour les chevaux. Nous oſerions preſque dire que ce point mérite quelque attention. Or, la maniere de préparer le *leao* conſiſte à le faire cuire dans un grand vaſe de fer, enchâſſé ſur un fourneau qui a ſa petite cheminée. La meilleure eau n'eſt pas trop bonne pour cela. On en met aſſez pour qu'elle s'eleve au-deſſus du *leao*, de cinq à ſix pouces; puis on la fait bouillir à gros bouillons, juſqu'à ce qu'elle ſoit diminuée & deſcendue

au-dessous du niveau du *leao*. Alors on modere le feu de façon qu'elle acheve de se consumer & de s'evaporer peu-à-peu. Le *leao* n'est censé cuit que lorsqu'il n'en reste plus du tout, & que la chaleur l'a tellement dissipée, que les grains du *leao*, qui s'étoient enflés & alongés, ont repris leur premiere figure, & se sont durcis, de mols qu'ils etoient devenus par la cuisson. Dès qu'ils sont à leur point, on les tire du vase de fer, & on les fait refroidir dans de grandes corbeilles. Cuire le *leao* est la grande science & le grand mérite d'un valet d'ecurie, science de pratique & d'expérience, ou même de routine, si l'on veut, mais ennuyeuse & lassante par des attentions toujours les mêmes, & sans lesquelles le *leao* est, pour les chevaux comme pour les hommes, un pain ou mal levé, ou mal paîtri, ou mal cuit : mérite qui est rare, parce qu'il se soutient difficilement contre les profits de certaines adresses, industries & honnêtes friponneries, au moyen desquelles on dépense pour les chevaux moins de chauffage & de *leao*, qu'on n'en compte au Maître. Du reste, avant de faire cuire le *leao*, il faut le passer au crible pour en ôter toute la poussiere, la terre, &c., qui lui donnent un mauvais goût ; & puis en ôter les pierres & les corps etrangers, à-peu-près comme l'on fait des pois qu'on veut faire cuire. Dans les grandes ecuries on cuit du *leao* pour plusieurs jours ; mais on convient qu'il perd à être gardé cuit ; & que plus il est cuit de fois, plus les chevaux le mangent avec plaisir, plus aussi il leur profite. Les mules, les mulets & les ânes, sont servis comme eux en *leao*. Pour les bœufs & les vaches, qui sont mal endentés, on le leur concasse, & on le leur donne cuit en bouillie grumeleuse.

On dit ici, comme en Europe, que l'eau de riviere ou de fontaine est la meilleure pour abreuver les chevaux, puis

vient celle d'etang. Quant à l'eau de puits, qu'on met la derniere, on prétend que l'hiver & l'eté elle eſt moins ſaine, & ſouvent nuiſible ſi elle n'eſt pas tirée du moment. On ne penſe pas ainſi en Occident ; mais on pourroit avoir raiſon des deux côtés, parce que les climats de Chine ſont très-différens des nôtres, & les eaux de puits encore plus différentes. Au ſurplus, il ne paroît pas que les chevaux d'ici ſoient auſſi ſouvent incommodés de leur boire que les nôtres. La regle générale eſt de les abreuver trois fois par jour : le matin, au milieu du jour, & le ſoir. Le matin & à midi, on ne laiſſe pas boire beaucoup les chevaux ; & s'ils doivent reſter à l'ecurie, on ne leur fait, pour ainſi dire, que goûter l'eau : mais le ſoir on les laiſſe boire tout leur ſaoul. On prétend qu'un cheval ne doit pas être abreuvé avant qu'il ait mangé, ni après qu'il s'eſt raſſaſié, mais quand il a mangé un peu. Si l'abreuvoir eſt eloigné, il faut l'y conduire, & ſurtout l'en ramener doucement ; & ſi on l'abreuve à l'ecurie, il eſt eſſentiel de le faire marcher après, & de le promener quelque tems par la bride. Enfin, ſi un cheval ſue beaucoup en eté, il faut l'arrêter ſur le boire, quoiqu'il reſte à l'écurie, parce qu'il s'affoiblit. En hiver il eſt certain que l'eau le refroidit, & que moins il en boit, plus il eſt vigoureux.

Nous avons parcouru & feuilleté bien des Livres ; & ſur ce que nous y avons vu, nous croyons pouvoir en conclure que la doctrine ancienne, générale & conſtante de Chine, poſe en principe que le cheval eſt d'un tempérament de feu, que l'humidité & le grand boire alterent, & que la ſéchereſſe & le peu boire conſervent. On donne comme un fait certain, que les chevaux des pays montagneux, des plaines preſque arides, des cantons ſablonneux & peu arroſés, ſont plus ſains, plus forts, plus durs à la fatigue, & plus coura-

geux. Les chevaux des pays gras, marécageux & humides, ſont, à la vérité, plus gras, plus grands, plus membrus; mais ils ne ſe ſoutiennent pas, & durent peu. Bien plus, on dit avoir obſervé que les derniers, après avoir pâti quelque tems dans les pays ſecs, s'y accoutument enſuite, juſqu'à en devenir meilleurs; au lieu que les premiers, après avoir paru d'abord profiter beaucoup dans les gras pâturages, s'y affoibliſſent peu-à-peu, deviennent maladifs, & vieilliſſent fort vîte. Si cette obſervation etoit vraie, & avoit egalement lieu ailleurs, elle demanderoit peut-être qu'on en tînt compte pour la cavalerie de nos armées. Mais à propos de cette obſervation (je le mettrai ici de peur de l'oublier), à en croire les Livres, ſur-tout les anciens, les pays où l'on nourrit beaucoup de vers à ſoie, ſont très mal-ſains pour les chevaux. Sous la Dynaſtie des anciens *Tcheou*, dont nous avons tant parlé, il etoit défendu d'elever des vers à ſoie dans les endroits où l'on nourriſſoit beaucoup de chevaux, & de nourrir beaucoup de chevaux dans les cantons où l'on elevoit des vers à ſoie. Quelques Lettrés diſent cruement qu'ils ſe nuiſent réciproquement, & ne ſauroient réuſſir dans le même canton. Par malheur ils ne rapportent point les raiſons qu'en alléguoient les Anciens, beaucoup meilleures, probablement, que celles de quelques Philoſophiſtes de la Dynaſtie des *Song*, qui les vont chercher dans le ciel, & les font deſcendre gravement, les uns du *Yn* & du *Yang*, parce que le *Yn* domine dans les vers à ſoie, & le *Yang* dans les chevaux; les autres, de je ne ſais quelles etoiles, dont les influences ſont oppoſées, & s'entre-choquent. Si nos Phyſiciens jugeoient cette bagatelle digne de leur attention, ils feroient moins de chemin ſûrement, & trouveroient mieux.

Ce qui nous a donné la penſée d'en parler, c'eſt que nous

avons trouvé, par maniere de conjecture, dans un Commentaire du *Ly-ki*, que les endroits où les Anciens elevoient les vers à ſoie, etant des endroits bas & arroſés, parce que les mûriers etoient plantés le long des ruiſſeaux & des canaux; ceux au contraire où l'on nourriſſoit les troupeaux de chevaux etant des endroits montueux & peu arroſés, il n'étoit ni poſſible ni convenable de les mettre dans les mêmes lieux. Pour dire cependant les choſes comme nous les trouvons, ſur une choſe qui pourroit mériter quelque attention, il paroît qu'on a cru que le voiſinage des vers à ſoie etoit nuiſible aux chevaux, & celui des chevaux aux vers à ſoie. On aſſure que ſi l'on frotte les levres du cheval, en dehors & en dedans, d'excrémens de vers à ſoie, il ne peut plus mâcher; & que ſi on lui met dans la bouche quelques feuilles de mûrier broyées, il ceſſe ſur le champ de manger : il ſera aiſé de le vérifier.

Pluſieurs Lettrés en ont fait la remarque : les chevaux des déſerts de Tartarie, ceux même qu'on met au verd pendant quelques mois, ne ſont ni panſés, ni ſoignés comme ceux des ecuries : or, bien loin que cela leur nuiſe, il eſt de fait qu'ils ſont plus vigoureux & mieux portans que ceux qui nous coûtent tant de ſoin. D'un autre côté, il eſt sûr que les chevaux des ecuries ſouffrent, s'affoibliſſent, & deviennent maladifs, ſi on néglige de les ſoigner & de les panſer. « Pour » moi, dit *Lu-tchi*, plus je réfléchis ſur cela, moins je vois » qu'il faille s'en etonner. Outre que le cheval abandonné à » ſoi-même eſt affranchi de tout travail, il reſpire ſans ceſſe » le grand air de la campagne, choiſit à ſon gré ſes pâtu- » rages, boit & mange quand il veut, court ou ſe repoſe de » même, & ſe baigne dès qu'il lui plaît. Il s'avance vers le » Nord en eté, revient aux pays méridionaux en hiver, & » trouve en tout tems les abris & les ſoulagemens dont il a

» beſoin. Quelle idée nous formons-nous de la Nature, ſi nous » ne voulons pas reconnoître que la vie pour laquelle le cheval » eſt né, eſt celle qui lui doit mieux profiter ? Pourquoi n'en » ſeroit-il pas de lui comme du bœuf, du bélier, de l'âne, & » de tous les autres animaux que nous apprivoiſons ? S'il » n'avoit pas eté capable de ſe conſerver lui-même, lorſque » toute la terre n'etoit qu'un déſert, & le genre-humain ré- » duit à une famille, où les hommes l'auroient-ils trouvé lorſ- » qu'ils ſe furent aſſez multipliés pour avoir beſoin de ſon aide? » Pour moi, ce qui m'etonne, c'eſt que, raiſonnant auſſi mal » pour le cheval que pour nous, nous ſoyons parvenus à » tourmenter ſa vie comme la nôtre, par des néceſſités, des » ſujétions & des maladies ſans nombre. L'avarice, le faſte » & la prodigalité, ont tout perverti à ſon egard. L'avarice, » pour en tirer plus de profit, a prévenu le tems où, ayant » pris ſon accroiſſement, il travaille ſans s'epuiſer; elle a forcé » ſon travail; elle n'y a gardé aucune regle, & a eté réduite » à lui trouver une nourriture extraordinaire pour ſoutenir ſes » forces : mais qu'y a-t-elle gagné ? Outre que cette nou- » velle dépenſe diminue ſes profits, la vie du cheval eſt abré- » gée, & il eſt uſé dans un âge qui etoit celui de ſa grande » force ſous les *Tcheou*. Le faſte décompoſe ſes allures » naturelles, pour lui en faire prendre qui violentent ſon » organiſation & le méchaniſme de ſes mouvemens; ou bien » il pouſſe ſa marche, & le met au galop dans les chemins » qui y ſont les moins propres; & à force d'inventions, » il eſt venu à bout de lui doubler le poids des voitures & » des cavaliers. Nos Militaires eux-mêmes ont oublié les an- » ciennes loix de la cavalerie, & affectent de ne plus voir » qu'on ôte en reſſources au ſoldat, toutes les forces qu'on » ôte au cheval par un monde de harnois. Qu'ils ouvrent

» les regiſttes du Tribunal de la guerre, & voient comment » etoient enharnachés & nourris les chevaux des Héros qui » chaſſerent les *Hiong-nou* de nos frontieres, & les firent fuir » juſqu'en Occident. Pour la prodigalité, je n'oſe regarder » ni le ciel, ni la terre, quand je compare la maniere dont » etoient logés, nourris & ſervis les chevaux du Palais, de la » Cour, des Grands, des Riches, ſous les *Tſin*, les *Leang*, » les *Soui* & les *Tang*, avec le triſte etat auquel etoient réduits » les habitans des campagnes, & le petit peuple des villes. » Les Placets & les Requêtes du tems font foi qu'à la honte » de l'humanité, les auges des ecuries etoient pleines de riz » & de bled, tandis que les horreurs de la famine avoient » réduit des millions d'hommes à errer ſur les montagnes pour » s'y nourrir de feuilles d'arbres & d'herbes ſauvages. Le ſeul » ſouvenir de ces horribles & exécrables excès, glace d'ef- » froi, & remplit d'indignation les ames les moins ſenſibles » de nos jours. Mais j'ai grand'peur qu'elles ne ſentent pas » aſſez que *le plus rare & le plus admirable cheval n'eſt qu'un* » *animal de ſervice, & que le dernier eſclave de l'Empire eſt* » *auſſi homme que l'Empereur.* O que cette idée, qui eſt ſi » vraie & ſi belle, réformeroit de choſes dans les ecuries, » ſi l'on avoit le courage de la méditer, & la bonne-foi d'en » admettre toutes les conſéquences!

» On a ri du mot du Docteur *Lieou*, qui dit à l'Empereur » qu'*il aimeroit mieux être le cheval que le Secrétaire d'un* » *Viceroi.* Mais ceux qui l'ont répété le plus ſouvent dans les » cercles, auroient joué probablement un fort ſot perſonnage, » ſi on avoit rapporté ce qu'ils ont dit quand on leur a an- » noncé la maladie d'un cheval & celle d'un domeſtique; puis » quand on leur a montré le regiſtre des dépenſes pour l'un » & pour l'autre. *Tous les hommes ſont mes freres*, dit celui

» qui parle dans la belle piece *Si-ming*. Mon cœur me l'avoit » dit avant lui, & le *Chi-king* me l'avoit expliqué, en m'a- » vertiſſant que le *Tien* eſt le pere commun, qu'il veille ſur » les beſoins des pauvres, & prend leur défenſe contre les » Empereurs même, juſqu'à renverſer leur trône, pour les » punir d'avoir abandonné *les vieillards, les veuves & les* » *orphelins*. Or, on aura beau me parler du bien de la choſe » publique, de la ſplendeur de l'Etat, & de la sûreté des » frontieres de l'Empire, au ſujet des ſoins que demandent » les chevaux, je laiſſerai dire, & n'ecouterai rien qu'autant » qu'on aura poſé en principe que *tous les hommes ſont freres;* » & puis, ce principe admis, je dirai: de quoi s'agit-il dans les » ſoins qu'il faut prendre des chevaux? c'eſt, ſans doute, de » diminuer le travail des hommes, en leur procurant le » ſecours des chevaux. Cela poſé, on manqueroit ſon but, » ſi ce ſecours etoit acheté par trop de dépenſe & de ſoins; » & plus on l'aura aiſément & à bon marché, plus on ſera » cenſé réuſſir dans ce qu'on ſe propoſe.

» Je ne ſuis pas aſſez verſé dans la ſcience des ecuries, » pour ajouter rien de plus; mais je ſuppoſe qu'on prendra » bien ma penſée, & qu'*en prenant dans leur totalité les ſecours* » *tirés des chevaux, & les ſoins rendus aux chevaux*, comme » dit la loi des *Han*, pour apprécier les premiers par les » ſeconds, toute autre conſidération ceſſant, *les ſecours* ne » ſeront pas cenſés prépondérer & l'emporter, ſi *les ſoins* » devenoient trop ſerviles, ou, ce qui eſt affreux à penſer, » obtenoient plus pour les chevaux qu'on ne peut faire pour » les Pauvres, ou même des préférences en fait de nourri- » ture. Qu'on n'aille pas me faire un procès ſur cette der- » niere remarque; elle a trait aux tems de famine, pour » leſquels j'ai voulu rappeller les attentions des Anciens, qui,

» comme

» comme tout le monde ſait, renvoyoient alors dans les » pâturages du déſert tous les chevaux dont on pouvoit ſe » paſſer, & ne ſouffroient pas qu'on donnât aux autres ce qui » pouvoit ſervir à la nourriture des hommes ».

On n'a pas beſoin, en Europe, de ce qu'ajoute encore *Lu-tchi*, non plus que de ce que nous venons de citer. Mais quelque long, ou même quelque ennuyeux que puiſſe être ce morceau, nous avons cru devoir le mettre ici pour faire connoître la façon de penſer & d'écrire des Lettrés Chinois d'un certain ordre. Nous ne voudrions pas dire, comme un de ſes Diſciples, que c'eſt à force de bonté d'ame & de ſenſibilité qu'il a pris un ſtyle ſi dur, ſi amer & ſi piquant; mais nous convenons qu'il n'eſt pas outré: car il finit par indiquer les Livres qui traitent le plus à fond des ſoins que demandent les chevaux, & par ſoutenir que l'intérêt de l'Etat oblige les Mandarins du peuple à les faire connoître & à les mettre en crédit. On ne trouve plus ces livres; peut-être même ne ſeront-ils pas dans la grande collection de ſix cens ſoixante & quelques mille volumes, que fait graver l'Empereur; mais on a probablement mis ce qu'ils contiennent de mieux dans le livre des Mandarins, dont nous allons extraire le peu que nous pouvons indiquer ici.

1°. Dans une poſte où il *y* a ſoixante-douze chevaux, on compte ordinairement neuf palefreniers, & quatre valets de peine, pour ſuffire aux courſes qu'il faut faire, & aux panſemens des chevaux. *Propreté & ſanté*, dit le proverbe pour les chevaux d'ecurie. En conſéquence on emploie l'etrille, la broſſe, le peigne & le bain. L'etrille, à ce que nous trouvons, doit être douce, & n'être jamais employée à contre-poil, pour ne pas echauffer & irriter la peau du cheval; la broſſe doit être molle, pour ne pas nuire au poil; & le peigne clair, pour

démêler les crins ſans les arracher. On fait moins uſage ici de l'etrille que chez nous ; ce n'eſt guère que de trois jours en trois jours. Outre cela on l'appuie moins, ſur-tout en été, parce que, dit-on, elle irrite la peau du cheval, & lui cauſe des ſueurs qui l'affoibliſſent. Il y en a même qui ſe ſervent alors d'une etrille de bois, comme plus douce ; & la plupart ſont dans l'idée que le cheval abandonné à lui-même, ne faiſant rien qui puiſſe donner idée de l'etrille, ſi ce n'eſt la maniere dont il ſe frotte contre les arbres ou ſe roule ſur le gazon, c'eſt trop le tirer de ſa maniere de vivre, que de s'en ſervir beaucoup. Pour la broſſe, on convient qu'elle conſerve le poil du cheval, en augmente le luſtre, & lui rafraîchit tout le corps. Auſſi autant il s'agite ſous l'etrille, autant il prend plaiſir à la broſſe, ſur-tout en eté. La regle générale preſcrit de faire baigner les chevaux de trois jours en trois jours en eté ; tous les quinze jours au printems & en automne ; & une fois le mois en hiver. Les eaux courantes ſont les meilleures pour le bain du cheval dans toutes les ſaiſons ; mais ſi l'on veut qu'il lui profite, il faut l'y conduire & l'en ramener au petit pas.

2°. Un valet d'ecurie intelligent & zélé, ſuit ſes chevaux de l'œil, remarque chaque jour où en eſt leur ſanté, & ſans les dorloter, comme un marchand qui les mene à la foire, il regle leur nourriture & ſes ſoins ſur l'etat où il les voit. Mais, comme dit le livre que nous copions, ce ſont des choſes de pratique & de bonne volonté, qu'on ne peut pas preſcrire. Il recommande ſeulement, 1°. de mêler du ſon avec la paille dans le grand eté, & quand on voit que les chevaux ſont échauffés ; 2°. de leur faire gagner l'avoine de tems en tems, c'eſt-à-dire, ſe coucher à terre & ſe rouler dans la pouſſiere. Les valets d'ecurie ont ici une maniere de les y inviter, comme

nos valets d'ecurie ont celle de les faire boire. Le tems indiqué pour cela eſt le matin, quand le cheval a un peu mangé, & avant de l'abreuver. 3°. Un cheval s'engourdit à reſter, trop long-tems à l'ecurie. *Tout ſon corps ſouffre de la contrainte du licol*, & ſon feu le conſume. Il eſt eſſentiel de le conduire dehors de tems en tems, & de le promener deux ou trois lieues, une fois tous les dix jours, même lorſqu'il fait de petits voyages. Ces promenades *à corps libre* profitent beaucoup au cheval, & il en revient, dit-on, tout ragaillardi : auſſi les recommande-t-on beaucoup ; & ſoit parce que la négligence en ce cas ne pourroit pas ſe cacher, ſoit par zele pour leur devoir, les Mandarins qui gouvernent les ecuries du Palais, ont grand ſoin qu'on emmene promener les chevaux. Nous les avons rencontrés pluſieurs fois par bandes, le long des murs de la ville & dans la campagne. 4°. Les chevaux ſouffrent & ont ſouvent des maladies, ſi on les réduit toujours à leur paille & à leur *leao*. Il y a ici deux manieres de les mettre au verd pendant quelque tems. La premiere, qui eſt pour ceux qui reſtent à l'ecurie, conſiſte à les nourrir d'herbes, ou en entier, ou du moins en partie, pendant quinze jours à trois ſemaines, ou même plus. Mais comment faire pour avoir de l'herbe dans un pays où il n'y a pas de prairies, & où toute terre eſt champ de bled ? Le voici.

Quand viennent les grandes & longues pluies, d'après le ſolſtice d'eté, toute la campagne ſe couvre de verdure, qui croît comme à vue d'œil. Rien de ce que nous avions obſervé en Europe ne nous avoit préparés à la rapidité d'un pareil accroiſſement. Nous le voyions preſque ſans le croire, la premiere année de notre arrivée, tant il nous paroiſſoit ſurprenant. Or, cette herbe qui croît ainſi dans toute la campagne, on la recueille, en en faiſant un bon choix, & on

la donne aux chevaux toute fraîche. La seconde maniere, qui n'a lieu que de trois ans en trois ans, pour les chevaux du Palais comme pour ceux des troupes, consiste à envoyer un certain nombre de chevaux dans les pâturages de Tartarie, & dans les Provinces, dans quelques vallées en prairies que le Gouvernement s'est réservées. Cela se fait d'une façon egalement simple & aisée, qui ne fait rien débourser ni à l'Empereur ni à l'Etat. Quand la belle saison est venue, les Mandarins des pâturages & leurs gens, ayant avec eux des soldats & des officiers des huit bannieres, conduisent par bandes les chevaux qu'on leur confie dans les pâturages au-delà de la grande muraille, en ont soin tout le tems qu'ils y restent, & les ramenent à la septieme ou huitieme lune, c'est-à-dire, au commencement de l'automne.

La loi que nous avons sous les yeux leur recommande, sous peine de punition corporelle, de veiller à ce que leurs chevaux ne causent aucun dommage dans les campagnes, ni en allant ni en revenant. A leur retour, des Mandarins du Tribunal de la guerre & des bannieres, font la revue des chevaux pour s'assurer s'ils sont en bon état, &c. Du reste, l'article de la dépense ne fait aucun embarras. Un Cavalier Tartare a quatre taëls par lune en argent, c'est-à-dire trente livres, & autant en riz, puis trois taëls pour son cheval. Du jour où son cheval est mis entre les mains de ceux qui doivent le conduire au verd, il ne touche plus ces trois taëls jusqu'à ce qu'ils le lui aient rendu. Or, à mettre vingt mille chevaux conduits au-delà de la grande muraille, voilà soixante mille taëls par mois pour leur viatique. Ils peuvent les dépenser dans leur allée & dans leur retour, à cause du grand nombre de gens dont on a besoin; mais durant tout le tems du séjour dans les pâturages de l'Empire ou de l'Empereur, à

un peu de *leao* près, ils ne dépenſent rien. Cependant, comme l'on eſt obligé de rendre le nombre de chevaux qu'on a reçus, les accidens, & les morts quelquefois très-nombreuſes, cauſent des dépenſes qui réduiſent les profits à bien peu de choſe.

3°. Le cheval qui travaille demande des attentions, des ménagemens & des ſoins particuliers. Or ces attentions, ces ménagemens & ces ſoins varient pour le cheval de ſelle, le cheval de poſte, le cheval de malle, le cheval de voiture, & le cheval de trait. Ici, nous demandons grace pour les détails; nous n'entendons pas aſſez les opérations & le langage des ecuries pour pouvoir en rendre compte. Nous nous bornerons à obſerver en général, 1°. que ſelon l'ancien proverbe, *ce n'eſt pas le travail qui uſe le cheval, c'eſt le défaut de ſoins.* Selon un autre, *cavalier mouillé ſe ſeche en panſant ſon cheval.* Un troiſieme dit: *c'eſt à l'auberge qu'on abrege les mauvais chemins.* 2°. Les premieres journées des grands voyages ſont ici fort courtes. On ne fait guere que trois à quatre lieues le premier jour. Il y a outre cela des demi-journées ou des journées entieres de repos; & quand le tems eſt trop mauvais, on s'arrête ſans héſiter. Outre cela, on choiſit pour marcher, le tems le plus commode pour les chevaux; & dès qu'ils paroiſſent fatigués, on ne balance pas à augmenter les attelages, & à décharger en partie les chevaux de malle. 3°. Quand on eſt arrivé au gîte, au lieu de mener les chevaux à l'ecurie, comme chez nous, on eſt ici dans l'uſage de les promener par la bride au petit pas, durant quelque tems; c'eſt-à-dire, ſelon le langage du pays, *juſqu'à ce qu'ils ſoient ſéchés de leur ſueur;* & ſoit préjugé, coutume ou raiſon, on regarde ce ſoin comme ſi eſſentiel, qu'on n'y manque jamais. Les aubergiſtes ont des gens tout près pour

cela ; & ce n'eſt qu'après que les chevaux ont eté ainſi promenés qu'on les met à l'ecurie, qu'on leur ôte la ſelle en eté, & qu'on lâche les ſangles en hiver. Peut-être ſeroit-il bon d'examiner cette pratique. On recommande beaucoup auſſi celle de leur faire gagner l'avoine dans la pouſſiere, quand ils ſe ſont un peu repoſés & ont mangé, avant de les abreuver & même après. Cela les délaſſe, dit-on, & les refait. 4°. Nous trouvons bien qu'il y a de grandes attentions à avoir ſur la nourriture & le boire d'un cheval qui voyage ou qui travaille ; mais ces attentions ſont ſi ſubordonnées à la ſaiſon, à l'etat du cheval & au lendemain, que nous n'oſons en rien dire.

Nous l'avons déjà dit, il faut le répéter : la population qui va toujours croiſſant, & réduit les Chinois à faire un champ de bled de toute terre où l'on peut en ſemer, eſt la vraie & unique cauſe de ce qu'on fait moins uſage ici des chevaux que dans nos Provinces. Ce n'eſt qu'à force d'induſtrie & d'économie que les Chinois peuvent venir à bout de nourrir ceux qu'ils ont. A examiner combien en ont les particuliers & le Peuple, le nombre n'en eſt pas comparable à celui qu'ils en ont dans nos Provinces, & eſt même très-inférieur, ſi l'on ne tient pas compte, ſoit de la diſproportion de la population, ſoit du peu de beſoin qu'on a de chevaux, ou de l'impoſſibilité de s'en ſervir dans pluſieurs Cantons des Provinces du midi, à cauſe de la multitude prodigieuſe des canaux. Par exemple, à Peking, les troupes à part, le Peuple & les particuliers ont moins de chevaux qu'à Paris, quoique la totalité de chevaux ſoit de beaucoup plus grande. On emploie ici les chevaux, comme chez nous, pour le labourage, le tirage, le portage, les machines, *&c.* ; mais il ſemble qu'on y prend plus à tâche de faciliter leur travail, de ménager leurs forces, & de tempérer leurs efforts. Le grand principe des Chinois ſur cette matiere,

c'eſt qu'on gagne par la conſervation & la durée du cheval ce qu'on paroît perdre.

Voici une bagatelle ſur la maniere d'employer les chevaux, qui peut mériter quelque attention, & ne doit pas être niée. Qu'on l'explique comme l'on voudra, nous la garantiſſons comme un fait conſtant. Quand il s'agit de traîner des marbres, des colonnes, des poutres & des fardeaux d'une grandeur & d'un poids extraordinaires, ſoit pour les edifices publics, ſoit pour l'Empereur, on met plutôt trop que trop peu de chevaux, parce qu'on eſt bien-aiſe de faire gagner le peuple. Mais quoiqu'ils ſoient quelquefois au nombre de quatre à cinq cens, les ſignaux ſont ſi bien donnés, & les conducteurs ſont ſi bien diſtribués, que tous s'ebranlent & agiſſent à la fois. Les repos à la vérité ſont fréquens, & l'on avance peu à chaque fois; mais ſi la choſe preſſe, on change les attelages, & l'on marche jour & nuit. Du reſte tous les chemins ont eté préparés d'avance avec ſoin, & les ponts bien erayés. Bien plus, on aime mieux faire çà & là des chemins à travers champs, & dédommager leurs propriétaires, que d'avoir des coudes & des détours à rencontrer. Comme cela n'eſt plus praticable dans les Villes, on a imaginé d'augmenter l'attelage, & de mettre à l'angle du coude un grand nombre de gens qui pouſſent les chevaux qui tirent, & font ſur eux comme l'effet de la poulie: enſorte que l'attelage continue à tirer, quoique faiſant l'equerre. Nous nous expliquons mal, mais nous ne ſavons pas dire la choſe autrement. Ceux qui pouſſent ainſi les chevaux & plient la direction de leur effort par celui qu'ils font contre eux en preſſant leurs flancs, expoſent leur vie; & il eſt arrivé quelquefois des accidens: auſſi les paie-t-on bien graſſement. Du reſte, on prend toutes les précautions poſſibles quand on eſt arrivé à ces détours, juſqu'à changer toutes les cordes & courroies de

l'attelage. La Police ecarte bien loin tous les ſpectateurs, & fait faire par-tout un grand ſilence, afin qu'on n'entende que le bruit des ſignaux, & que les conducteurs des chevaux, les hommes qui les pouſſent, agiſſent enſemble dans le même inſtant.

Nous n'avions pas envie d'abord de toucher cet article, qui pourra faire cabrer bien des idées; mais nous avons cédé à la penſée qu'il pourra auſſi aider à eclaircir quelques récits ſur les Anciens, qu'on ne traite de fabuleux, que parce qu'on ne les explique pas, pour vouloir trop s'en tenir à ce qu'on a ſous les yeux. Par exemple, combien de très-habiles gens, qui ſont ſi pleins des exercices de notre manége, qu'ils ne conçoivent rien à ce qu'on raconte de la maniere dont les Anciens s'exerçoient à faire ſur un cheval ou avec un cheval, tant de courſes, de mouvemens, de voltes, de ſauts, de pirouettes, &c.; faute de voir que ces exercices de force & d'adreſſe, n'avoient eté imaginés que pour maintenir les gens de guerre dans l'habitude, l'aiſance & la facilité de tenir à la fatigue du cheval, & de le gouverner à leur gré. Les Tartares ont encore cela. Leurs ſoldats revenus de la guerre, comme les autres, ſont exercés à tirer tant de fleches ou tant de coups de fuſil dans tant de pas, en courant à toute bride, à ſauter d'un cheval ſur l'autre, ou en croupe derriere un cavalier; à ramaſſer, malgré leur galop, ce qu'ils ont jetté à terre; à ſe tenir à leur gré penchés en avant, ou couchés en arriere, renverſés d'un côté, ou la face tournée vers la croupe du cheval, &c. Il y a même des revues & des prix pour ces exercices. Pour les Chinois, qui tiennent à l'Antiquité par tous les bouts, ils continuent à ne recevoir Bacheliers & Docteurs d'armes, que ceux qui ont fait preuve de la force & de l'adreſſe marquées dans les exercices du cheval. Force & adreſſe

adreſſe de bien peu d'uſage à la guerre certainement, mais qui garantiſſent celles qui ſont néceſſaires, & ſur-tout un corps robuſte, plié à la fatigue & capable, au beſoin, de certains efforts. Auſſi les gradués de cette eſpece ſont-ils des militaires à la façon de nos anciens Preux, que la pluie n'enrhume pas, & dont toute la bibliotheque eſt d'acier. On dit ici en conſéquence, que les libertins, & pour l'ordinaire les fils des peres qui l'ont eté, n'ont pas à eſpérer d'obtenir ces grades d'armes. L'on a trouvé à la vérité des fortifians ſinguliers, & des corroboratifs qui tiennent du prodige pour ceux qui ſont dans les fatigues de leurs exercices militaires. Mais à moins d'être dans une pleine ſanté, d'avoir un tempérament fort & robuſte, & de ſe ſentir de la vigueur & du reſſort dans tous les membres, bien loin d'en tirer profit, on riſque beaucoup à en faire uſage.

A propos de fortifians & de corroboratifs, nous avons trouvé que les Anciens en avoient de ſinguliers pour leurs chevaux. Ils entroient dans l'approviſionnement d'une armée. Quand un Général commandoit quelque marche forcée à un corps de cavalerie, quand il l'obligeoit d'avancer malgré la pluie, la neige, le vent & le défaut de proviſions, il faiſoit donner à chaque cavalier ce qu'il falloit pour paître ou alimenter ſon cheval; & il paroît qu'il n'en ſouffroit pas. Nous avions penſé à indiquer ces fortifians & ces corroboratifs curieux; mais ſoit que le ſecret en ſoit perdu, ſoit que le Gouvernement le cache, nous n'avons pas pu bien trouver comment, ni de quoi ils étoient faits. En rapprochant différens textes de quelques Anciens, on en conclut aſſez vraiſemblablement, qu'on compoſoit d'abord une eſpece de bouillie avec des os diſſous, des moëlles, des nerfs, des viandes & des farines de *leao* & de bled, puiſqu'on faiſoit

ſécher cette bouillie, enfin qu'on la réduiſoit en une eſpece de poudre grainée, qu'on conſervoit avec ſoin, & qu'on donnoit au cheval en aſſez petite quantité, après l'avoir délayée dans de l'eau. Cependant tout cela eſt trop vague, & nous ne croyons pas qu'on puiſſe s'en ſervir autrement, que pour faire des recherches, dans le cas où l'on jugeroit cet article aſſez intéreſſant pour mériter quelque attention. Celui des maladies des chevaux l'eſt trop pour ne pas nous y arrêter quelques momens, tout ennuyés que nous ſommes d'être ſi longs.

Le premier Miniſtre de l'Empereur *Yong-lo* lui ayant propoſé de créer des Médecins en titre, & d'eriger des pharmacies pour les chevaux du palais & de l'Empire. « Les *Tang* » qui eurent depuis quatre cens juſqu'à ſept cens mille che- » vaux, répondit ce grand Prince, ne ſongerent jamais à leur » aſſurer ni Médecins, ni pharmacies. Le fourrage & l'eau » ſont la vie du cheval; qu'il ſoit bien nourri, bien gouverné » & bien panſé, il n'aura pas de maladies. L'etabliſſement » que vous propoſez ſeroit encore plus inſultant qu'onéreux » pour mon peuple ».

La derniere partie de cette réponſe ſera sûrement approuvée en Occident, & on y conviendra volontiers, que c'eût eté inſulter la nation, que de ſonger à procurer un pareil ſecours aux chevaux, avant de l'avoir aſſuré aux habitans de la campagne & aux pauvres des villes. Mais après même que *Yong-lo* eut etabli des pharmacies publiques pour le peuple, à l'exemple des anciens *Tcheou*, il ne fut jamais queſtion du projet de ſon Miniſtre. Cela ne doit pas ſurprendre dans un Empereur qui avoit fait la guerre en perſonne, & qui avoit vu par lui-même que les Tartares, ſi riches, ſi puiſſans & ſi heureux en chevaux, bien loin de les ſoigner par des remedes, ſe

piquoient de ſavoir leur faire ſoutenir le travail, la faim, le chaud & le froid ſans leur nuire. On a prétendu que ce n'etoit que par ignorance, & que d'ailleurs les Tartares d'alors, comme ceux de nos jours, comptant pour peu de choſe la perte de quelques chevaux, & en mangeant la viande quand ils ſont foibles, comme nous les bœufs uſés par la charrue, ne doivent guere ſonger à leur trouver des remedes. Peut-être ſeroit-il tout auſſi-bien de dire que leurs chevaux accoutumés à une vie dure, ont une vigueur de tempérament qui les met au-deſſus des infirmités, des langueurs & des maladies des chevaux d'ecurie. Dans le fond, pourquoi n'en ſeroit-il pas à cet egard des animaux comme des hommes, plus forts ou plus maladifs, ſelon que la vie qu'ils menent eſt plus naturelle ou plus etudiée, plus laborieuſe ou plus oiſive, plus rude ou plus délicate ? Quoi qu'il en ſoit, l'établiſſement propoſé n'eut pas lieu ; mais *Yong-lo* fit publier un grand recueil de ſecrets & de remèdes pour traiter les maladies des chevaux: recueil qui, contenant tout ce qu'on avoit trouvé dans les bibliotheques, pourroit plutôt être regardé comme un ouvrage de curioſité & d'erudition, que comme un livre de médecine vétérinaire. Auſſi n'en mit-on que peu de choſes dans les livres economiques & agraires deſtinés pour le peuple. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il y eſt parlé de boutons de feu, de piquûres d'aiguille, & de ſaignées: qu'on en imagine telle raiſon qu'on voudra. Il eſt de fait, que l'uſage de la ſaignée pour les chevaux eſt ancien, qu'il s'eſt maintenu, qu'il eſt toujours en vogue, & que la médecine n'en a jamais voulu pour les hommes.

La Dynaſtie régnante a fait publier des recueils de ſecrets & de remèdes pour les chevaux, dans le goût de celui dont nous venons de parler, & y a fait ajouter bien des choſes

qui ne ſont point tirées des livres Chinois, mais de ſon crû; c'eſt-à-dire, des pratiques, des obſervations, des expériences, &c. des Mantchoux, lorſqu'ils etoient encore dans le *Leao-tong*. Outre qu'un pareil ſujet nous paſſe de beaucoup, ce ſeroit bien peine perdue que de s'y arrêter, vu que la maniere de loger, de nourrir, & de gouverner les chevaux dans cette extrémité de l'Aſie, eſt bien différente de la nôtre, ne fût-ce néanmoins que pour apprêter à rire à certains Lecteurs, & donner à penſer à d'autres, nous allons mettre ici quelques aſſertions, & quelques remarques telles que nous les avons trouvées.

Le cheval eſt un animal en qui la chaleur & le feu dominent. Auſſi a-t-il le pied rond, ſe couche ſur les pieds de derrière, & ſe leve ſur ceux de devant, par oppoſition au bœuf qui eſt un animal froid & lourd. Dans preſque toutes les maladies du cheval, ce ſont la chaleur & le feu qui excedent, il ne s'agit que de les modérer. Le cheval n'a point de fiel; voilà pourquoi il eſt ſujet à tant de maux d'yeux; voilà pourquoi auſſi le levain de ſa bile etant répandu dans tout ſon ſang, il a un feu ſi vif, ſi aveugle, ſi ſoutenu & d'urine malade, lorſque etant emu on ne lui donne pas le tems de ſe raſſeoir, & qu'on ne l'arrête pas tout-à-coup. Tout grain appeſantit les pieds du cheval... Il galoppe volontiers contre le vent, mais il ſouffre à l'avoir par derriere... Le cheval craint extrêmement les cendres, ſur-tout les cendres fraîches. Un Général Chinois mit en déſordre la cavalerie des Tartares, en faiſant jetter au vent quelques ſacs de cendres.... ſi un cheval marche trop, ſes nerfs perdent leur reſſort & ſes jambes ſe roidiſſent. S'il reſte trop long-tems arrêté ſur ſes pieds, ſes os fatiguent, & il lui vient des ulceres. S'il ſue avec excès, ou ſans ſe reſſuyer, ſa peau s'altere, & tout ſon corps ſe roidit. S'il mange ou boit à plein ventre, quand il

sue encore de fatigue, sa respiration s'embarrasse, sa marche devient pesante, il maigrit, & ne va pas au-delà d'un printems. Si on lui fait faire des marches, des courses forcées, toute la masse de son sang s'altère, & il n'y a plus de guérison à espérer... Il faut observer, quand on est en voyage, comment son cheval gagne l'avoine. S'il se roule dans la poussiere & ne se releve pas, il a les os fatigués; s'il se leve & ne secoue pas la poussiere, c'est la peau; s'il se secoue & ne rénifle pas, c'est la poitrine; s'il rénifle & n'urine pas après, c'est son sang qui est altéré.... Les grandes maladies du cheval attaquent le cœur, le foie, l'estomac, les poumons & les reins. Si le cœur est attaqué, la langue devient couleur de cinabre; si c'est l'estomac, ses levres changent de couleur, & font une espece de rire; si c'est le foie, ses yeux sont troubles ou jauniſſent; si c'est le poumon, son nez dégoutte & se remplit de morve; si ce sont les reins qui souffrent, il a ou une rétention d'urine, ou une desurie; quelquefois la couleur de son urine s'altère. Sur cent maladies du cheval, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui viennent de ce qu'on l'a trop pouſſé, trop fatigué, ou de ce que l'on a négligé de le soigner, & de le panser après son travail.

S'il n'etoit question que d'amuser la curiosité, de donner des etonnemens à la science, de mettre en feu la prévention, & de monter le préjugé au tragique, il nous seroit fort aisé de copier bien d'autres détails, & de les aller prendre dans des théories encore plus éloignées de nos idées. Mais ecrivant pour le bien public, nous couperons court, & dirons les choses avec toute vérité. La médecine vétérinaire des Chinois, n'est quasi que pour les bibliotheques. A s'en tenir aux faits, à la pratique, à la conduite commune & ordinaire, si l'on en excepte quelques ménagemens, soins & remèdes fort simples, toute la médecine pour les chevaux se borne à ne pas les

prématurer, à proportionner leur travail à leurs forces, à les bien ſoigner & nourrir quand ils ſont fatigués, à avoir égard aux changemens de tems & de ſaiſon, à ne pas mépriſer leurs petites incommodités & à les ſoulager, à compter leurs années, enfin à épargner leur vieilleſſe. Du reſte, cela doit peu ſurprendre dans une nation qui, quoique la plus riche de l'univers en livres de médecine, compte fort peu ſur cette ſcience, & ne la regarde preſque que comme une reſſource bien imaginée pour diſtraire les malades de leurs inquiétudes, les environner de ſoins qui conſolent leur ſenſibilité, & bercer leurs craintes d'eſpérances & d'avenirs diverſifiés ſans fin. A raiſonner plus bourgeoiſement, l'extrême population de la Chine réduit tellement tout le monde au néceſſaire, qu'il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que des particuliers qui ſe chicannent des dépenſes de bien-être ou même de beſoin, ſe réſolvent à en faire de précaution & de régime pour des chevaux. Mais de quelque maniere qu'on l'enviſage, & à quelque raiſon qu'on s'arrête, il eſt de fait que la médecine vétérinaire eſt peu fêtée, & que ſi l'on perd à ne pas faire uſage de ſes ſervices, on y perd ſi peu que cela n'eſt pas ſenſible.

Il ne nous convient pas de prononcer ſur les penſées du Gouvernement en cette matiere : tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'il paroît s'en repoſer ſur celles des particuliers. Le dernier réſultat de tous les ſyſtêmes a eté pour les chevaux de guerre, de charger chaque cavalier de ſon cheval, & pour les poſtes, chaque Maître ou Mandarin de poſte du nombre de chevaux qu'on lui confie. Le Gouvernement leur donne tant par mois pour les nourrir ; il les leur change après un certain nombre d'années : tout le reſte eſt ſur leur compte. Les ecuries du palais & de l'Empereur ſont gouvernées ſur le même plan. Ainſi à s'en tenir au train & au cours ordinaire des choſes, le Gouver-

nement n'a pas beſoin de la médecine vétérinaire, & ſauf l'attention, comme il a eté dit, d'en faire imprimer en grand toute la ſcience, & d'en inférer quelques pratiques dans les livres d'economie, à l'uſage du peuple, il abandonne au grand public les hauts & les bas de ſes deſtinées.

Quant aux cas extraordinaires, comme ceux des grandes pluies qui gâtent les fourrages & font manquer les *leao*; des mauvais tems pour les armées qui ſont en campagne; des maladies epidémiques qui ſurviennent tout-à-coup, gagnent de proche en proche, & font des ravages affreux: le Gouvernement eſt trop eclairé, trop juſte & trop attentif, pour ne pas proportionner ſes ſoins & ſes ſecours aux beſoins du moment. Nous trouvons qu'il s'eſt toujours fait une grande affaire des maladies des chevaux déclarées epidémiques, ou qui ſembloient devoir le devenir. Il n'epargne alors aucuns ſoins pour en arrêter le progrès, & en empêcher la communication. Il emploie avec magnificence l'appât de l'argent, des récompenſes & des honneurs pour en procurer le remède. Mais ſi les annales font foi qu'il y a réuſſi quelquefois, elles atteſtent auſſi que tous ſes empreſſemens ont échoué très-ſouvent d'un bout de l'Empire à l'autre contre ce redoutable fléau « qui n'a ceſſé, » dit *Yu-tchin-te*, dans ſes remarques hiſtoriques, que lorſ- » qu'il a eu fait tous ſes ravages, & cauſé toutes les pertes pour » leſquelles il avoit eté envoyé ». Cet habile Lettré ne pouvoit guere parler autrement, ni méconnoître une providence de colere, de châtiment & de vengeance, dans les circonſtances où les *Song* furent frappés coup ſur coup *de ce redoutable fléau*, & mis par-là hors d'état de réſiſter aux Mongoults qui ne pouvoient pas compter leurs chevaux. Au ſurplus *Yu-tchin-te* ne fait que ſuivre en cela la doctrine des Anciens, & parler comme eux.

Sous la Dynastie des anciens *Tcheou*, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, il y avoit différens sacrifices pour demander la conservation des chevaux & en rendre graces, comme pour demander d'heureuses moissons & en remercier. Le célebre auteur du *Ta-hio-yen-y-pou*, n'a pas manqué de citer cette pratique de religion d'après le *Tcheou-li*; puis il ajoute, livre 123, page 15 « : les *Tcheou* raisonnoient sur la vie des » chevaux, comme sur celle des hommes; en ce sens, que » c'est de l'esprit (*Chin.*) qu'il en faut attendre la conserva- » tion.... la défense de l'Etat est un des premiers soins du » Gouvernement, & cette défense dépend beaucoup de » l'abondance des chevaux. Or, en reconnoissant que ce sont » des animaux domestiques, que l'industrie de l'homme doit » propager & conserver, il faut avouer aussi que tous ses » efforts n'y sauroient réussir, si l'esprit ne les favorise pas. » Les *Tcheou* en conséquence avoient etabli plusieurs sacrifices » afin de l'obtenir, de lui en faire hommage, d'entretenir la » religion du peuple, & afin encore que l'esprit ne punît pas » la nation par le fléau des maladies epidémiques. Dans l'An- » tiquité, l'Empereur & les Princes croyoient que tout dépendoit » du *Tien* (Ciel), non-seulement pour gouverner les hommes, » mais même pour les animaux les plus vils, & que sans son » assistance tout effort etoit vain. Leur politique appuyoit tout » sur ce grand principe; les siecles suivans n'ont pas pu s'elever » jusques-là, &c. &c... »..... Nous n'avons pas le courage de copier ce qui suit.

Les Tartares Mantchoux qui regnent aujourd'hui en Chine, n'ayant au monde que leurs chevaux avant d'y venir, honoroient singuliérement l'Esprit, ou plutôt le Dieu des chevaux, qu'ils représentent encore sous la forme d'un cheval, & qu'ils honorent plus que jamais; car toutes les lumieres que leur a valu

valu leur entrée à la Chine, n'ont rien changé à ce culte ridicule consigné dans leur Rituel ; & à la moindre menace de maladie epidémique, les offrandes, les sacrifices, les prieres pour les chevaux sont leur ressource.

Les Tartares de nos jours, à l'imitation des plus anciens, (car leurs mœurs n'ont point changé), vivent au milieu de leurs chevaux, & en tirent des bénéfices & des secours auxquels les autres Nations ne pensent pas. La pêche, la chasse, ce qui croît de soi-même dans leurs immenses déserts, ne les aident à vivre que peu de mois. Leurs chevaux & quelques troupeaux doivent fournir à leurs besoins le reste de l'année, & ils le font. Le lait de leurs jumens leur est d'une aussi grande ressource que celui de vache & de brebis dans nos campagnes. Ils le boivent, ils le mettent en bouillie, ils en tirent du beurre, ils en font du caillé & des fromages ; puis le petit-lait qui en reste, devient entre leurs mains une espece de bière, ou même une eau-de-vie très-forte. Cette bière, du reste, paroît une invention fort ancienne. Les livres de la Dynastie des *han* font foi qu'elle fut introduite dans quelques Provinces de la Chine, plus de cent cinquante ans avant J. C ; & elle y eut beaucoup de vogue quelque tems. Quant à cette eau-de-vie, nous sommes témoins que, soit préjugé national, soit vrai goût, les Tartares même de la Cour n'ont pas pu être entamés sur cet article par toutes les délicatesses de la Chine, & continuent à la priser beaucoup. En boire, est un régal pour eux ; & en offrir aux étrangers, est une marque d'amitié.

La chair de cheval est la grande viande de boucherie des Tartares. Mais ils s'entendent excellemment à choisir dans un troupeau ceux qui sont bons à manger. Ils ne leur faut qu'un instant, & ils ne se méprennent jamais. Leur choix ne se borne pas à distinguer les meilleurs ; ils en rejettent aussi plusieurs

comme mauvais & mal-sains. Soit que les chevaux soient meilleurs à tuer à la fin de l'automne, soit qu'il faille s'ôter l'embarras de les nourrir au milieu des neiges ou des campagnes arides, il y a des quartiers où les Tartares en font alors une terrible boucherie. Le froid les leur conserve, ou bien ils en font bouillonner & sécher la chair qu'ils réduisent après en une espece de farine qui se gâte très-difficilement. Nous indiquons exprès cette farine, parce qu'elle est le grand approvisionnement des armées qui doivent tenter au loin une expédition, & la faire réussir par des marches forcées & des surprises. Chaque cavalier peut porter ainsi ses provisions pour plus d'un mois ; car cette farine de viande, délayée dans de l'eau bouillante, en assez petite quantité, est très-substantielle, dit-on, & fort nourrissante.

Avant de parler des Chinois, qui voient tout cela comme le virent leurs ancêtres, il faut avoir la bonne-foi de faire observer que les chevaux des pays d'au-de-là de la grande muraille, étant nourris dans de vrais pâturages, & les Tartares les laissant assez dans la maniere de vivre que leur inspire la nature, il ne seroit pas surprenant que leur chair & tout ce qui vient d'eux fût meilleur que dans les chevaux de la Chine, qui vivent dans des climats si différens & sont si différemment gouvernés, lorsqu'ils en sortent. Les Livres Chinois, anciens & nouveaux, n'ont qu'une même doctrine, & enseignent que la chair de cheval est mal-saine pour l'ordinaire, ne doit être employée que dans un grand besoin, demande à être lavée bien des fois avant d'être préparée, & doit être jettée d'abord dans l'eau bouillante, & enfin être très-cuite, pour ne pas nuire. Puis ils ajoutent que tout ce qui est couvert par la selle dans les chevaux qui ont servi, ne doit pas être mangé ; & que la bigarrure du poil n'indique pas moins une mauvaise chair que les plaies & les ulceres. Cette doctrine, au reste, a beau être réimprimée de nouveau, elle reste dans les Livres

depuis que les accroiſſemens prodigieux de la population ont réduit la Police à fermer les yeux ſur une infinité de choſes, & à laiſſer manquer tout ce qui eſt viande. Ceux qui parlent tant de population en Europe, ont encore bien des réflexions à faire, avant d'avoir compris comment & juſqu'où elle devient le plus terrible des fléaux. Comment ceux qui ſe piquent de ſcience & d'erudition ne ſe ſouviennent-ils plus que tandis qu'il falloit faire parler les Loix contre le célibat philoſophique, tandis qu'une grande nation s'eteignoit dans un pays de délices, les peuples du Nord croiſſoient, ſe multiplioient à étonner dans leurs déſerts, & préparoient ces inondations qui firent ecrouler l'Empire Romain dans le tems marqué par la Providence ? Comment n'obſervent-ils pas de quelle façon périſſent, s'eteignent & ſèchent juſqu'à la racine tant de familles à qui la génération précédente promettoit une ſi belle poſtérité; tandis que d'autres s'etendent, ſe propagent, & deviennent de jour en jour plus nombreuſes avec une rapidité à laquelle rien n'avoit préparé, & que rien n'explique ? Les Lettrés Chinois ont bien remarqué tout cela, & conviennent qu'on n'y ſauroit méconnoître la providence du *Chang-ti ?* Mais revenons à ce que les Chinois ont ecrit ſur la viande du cheval.

Selon eux, le foie de cheval, ſur-tout celui de ſelle & de bât, eſt un aliment funeſte ; le ſang & la ſueur de tous les chevaux ſans exception, ont un venin dangereux qui irrite les plaies & les fait tomber en gangrene, ſi l'on ne ſe hâted'y porter remede. Ces remarques, ainſi que celles qui ſuivent, ſont de purs narrés de ce que nous trouvons dans les livres ; auſſi n'oſons-nous pas demander qu'on y faſſe attention. La Médecine fait uſage de la chair, du cœur, du foie, des poumons, des reins, de la cervelle, des dents, des os, du ſabot, du poil, du crin, du ſang & de l'urine du cheval, de la matrice

& du lait de la jument, & des enveloppes de son poulain ; mais il y a des précautions à prendre & un choix à faire. Toute discussion cessant, il ne faut se servir que de chevaux blancs pour les remedes, & les tuer bien portans. Ainsi on ne peut pas se faire des remedes avec des chevaux fatigués ou qui ont des ulcères, ou qui sont de différentes couleurs, *&c.*

Le bouillon de viande de cheval diminue l'ardeur du sang dans les pleurésies & les fievres malignes. On en lave utilement les ulcères de la tête. Bien préparé & biencuit, il peut rendre les forces aux malades affoiblis & dégoûtés ; mais il vaut mieux se servir des nerfs pour ce dernier usage. C'est dans les reins du cheval qu'on trouve une espece de bézoard qui a plus de vertu que celui du fiel de bœuf. On peut en faire usage avec plus de confiance ; mais on ne doit s'en servir qu'avec précaution, comme les Anciens. Les dents brûlées, réduites en cendres, puis mises en boue avec la salive de l'enfant, & ainsi etendues sur ses gencives, en appaisent la douleur, & aident ses dents à percer. Les os réduits aussi en cendres & délayés avec de fort vinaigre, sont très-bons pour les ulcères de la tête & du reste du corps des enfans. Le sabot est très-efficace contre les maladies du sexe ; & réduit en cendres, il est un excellent préservatif contre la peste. L'urine, prise toute chaude, arrête les convulsions d'estomac, & tue les vers. On la recommande dans les maux de reins, les crachemens de sang, les hémorragies de nez ; & avec les cendres de la fiente, dans les dysenteries & lienteries désespérées. Le lait de la cavalle blanche, de bon âge, & bien nourrie, est, dit-on, un remede eprouvé & sûr pour guérir la phthisie, la pulmonie, les ardeurs violentes d'un sang echauffé, & toutes les incommodités qui en proviennent. La matrice de la cavalle, blanche encore, tuée bien portante, au printems, après qu'elle a eté au verd quel-

ques ſemaines, & diviſée, avec un couteau de cuivre, en pluſieurs morceaux, après qu'elle a eté ſéchée pendant cent jours, cuite enſuite pendant un demi-jour, à la vapeur du ſang frais d'agneau, puis nettoyée avec une forte broſſe de ſon gros epiderme, ſéchée & conſervée en poudre avec le ſang d'agneau, eſt vantée comme un ſpécifique ſingulier pour ranimer un pleurétique, fortifier un homme epuiſé, rappeller l'embonpoint, & ſur-tout aſſurer la fécondité des femmes. Quant aux enveloppes du poulain, il paroît qu'on leur attribue une vertu bien préſente pour adoucir les ecrouelles & les guérir dans leur commencement, ainſi que pour les maladies du ſexe, après qu'on les a réduites en conſiſtance de colle forte, qu'on fait prendre délayée dans du vin avec un peu de muſc.

Le *Chi-king* eſt plein de beaux vers ſur le cheval. Il y a même des Odes entieres à ſa louange. Ce grand exemple a eté imité ſans ceſſe depuis plus de deux mille ans. Les Recueils de vers des plus petites Dynaſties, contiennent, je crois, plus de pièces de vers ſur cet utile & beau quadrupede, que tous les nôtres. Mais cela doit peu ſurprendre, parce que la Louange & la Satyre, l'Hiſtoire naturelle & la Philoſophie, la Morale & le Patriotiſme en font le fonds. Nous avions eu la penſée d'en donner quelque idée par des traductions. Mais l'epuiſement de nos forces & de notre ſanté, nous force à renvoyer ce travail à un tems plus heureux, ſi nous vivons aſſez pour le voir.

NOTICE

Sur la Pivoine, par feu M. Cibot, Missionnaire.

Dès qu'il s'agit d'Histoire naturelle, la science, les systêmes, les raisonnemens même doivent se taire devant les faits. Ce que nous allons dire de la Pivoine de Chine a beau avoir eté inconnu à nos Botanistes anciens & modernes, contredire les principes d'après lesquels on a voulu classer les plantes, & montrer le faux de bien des théories, il n'y a pas moyen de le rejetter. Un monde d'objections & de difficultés, ne seroit pas même un atôme vis-à-vis de nos récits, qui ne font qu'exposer ce que nous avons sous les yeux, & ce que toute la Chine voit annuellement depuis tant de siecles. Les préventions & le préjugé sont trop aveugles pour que nous osions nous prévaloir de la droiture de nos intentions; mais nous les renvoyons sans hésiter à l'Histoire des anémones, des renoncules & des oreilles d'ours. Pour peu qu'on y fasse attention, & qu'on compare ce que sont devenues ces belles fleurs à ce qu'elles etoient il n'y a pas un siecle, on conviendra sans peine qu'il en peut être ainsi de la Pivoine.

Les anciens Botanistes de Chine ont connu la Pivoine, & en ont parlé à-peu-près comme les nôtres; mais à rapprocher & à comparer toutes les descriptions qu'ils en font, il ne paroît pas qu'ils aient eu idée de celle qu'on cultive dans les parterres & dans les jardins, ou du moins qu'ils lui aient attribué aucune vertu. Quelques Fleuristes ont avancé & prouvé que c'est la culture qui a changé la constitution de cette fleur, qui l'a comme métamorphosée, & l'a conduite par degrés à charmer les yeux par l'eclat de sa beauté, & l'odorat par la douceur de son parfum. Est-ce au hasard ou à l'industrie

qu'a eté dû ce petit miracle? A quelle epoque peut-on le fixer? Quelle Province en a eté gratifiée la premiere? Nous n'avons pas eu le courage d'ouvrir les Livres qui l'ont examiné, & nous n'en dirons rien. Il ſuffira d'indiquer en général, que les Poëtes ont célébré la Pivoine il y a plus de mille ans, & qu'elle etoit dès-lors une des plus belles fleurs des jardins des Empereurs.

Les Fleuriſtes Chinois ont diviſé la Pivoine en ſimple, double & ſemi-double, trois genres qui comprennent toutes les eſpeces. Mais comme les curieux laiſſent la premiere à la Médecine & ne cultivent que les deux autres, ils ont différentes façons de les claſſer. La plupart, n'ayant egard qu'à la couleur, les diviſent en cinq ordres, les blanches, les jaunes, les incarnates, les couleurs de roſe & les violettes; puis ils les ſubdiviſent tellement ſelon leurs teintes, nuances & dégradations, que les liſtes générales en font monter les eſpeces à plus de quatre-vingts. Nous avons ſous les yeux une de ces liſtes, remplie de détails charmans, non-ſeulement ſur les variétés, diverſités & ſingularités admirables des couleurs de chaque ordre ou claſſe, mais encore ſur les jeux de la nature dans les tiges plus ou moins branchées, plus ou moins hautes, & plus ou moins empourprées; dans les fanes très-diverſement compoſées de plus petites, & teintes d'un verd tendre, foncé, brun, luiſant en deſſus, & couvert d'un duvet gris, ou blanchâtre en deſſous; & dans les feuilles & les pétales des fleurs découpées, frangées ou arrondies, alongées, elargies ou rapetiſſées, ſans étamines, entremêlées d'etamines, couronnant des bouquets d'etamines d'une infinité de manieres. Par malheur, tout cela eſt ecrit dans un ſtyle à part; & les belles Pivoines ne pouvant pas croître ici, ni nous par conſéquent les voir, nous n'oſerions en tenter la traduction. Ainſi nous nous bornerons à dire en général, que les

variétés des Pivoines doubles & ſemi-doubles, vont de pair avec celles de nos renoncules, & qu'elles ſont dues à une culture etudiée. Si c'eſt à cette culture que ces fleurs en Chine doivent cette odeur & ce parfum exquis dont elles embaument les jardins, ainſi que le penſent ici tant de Fleuriſtes, les nôtres auroient bien des eſſais & des recherches à faire : car enfin, pourquoi la culture ne pourroit-elle pas en Occident ce qu'elle peut ici ? Pourquoi ne produiroit-elle pas ſur une fleur ce qu'elle produit ſur l'autre ? Nous inſiſtons là-deſſus, parce que tous les Anciens qui ont parlé des Pivoines, s'accordent tous à dire qu'elles ont une odeur forte & déſagréable. Les ſimples, qui croiſſent au bas des montagnes & dans les vallons de quelques Provinces, confirment leur témoignage ; & il eſt bien prouvé que les premieres qu'on diſe avoir embaumé l'air, etoient venues dans les jardins Impériaux de *Lo-yang*. Il faut pourtant en avertir : le ſol, le climat & la température de l'air contribuent peut-être encore plus à la bonne odeur des Pivoines que tous les ſoins de la culture ; car enfin, l'odeur de celles qui croiſſent ici dans les jardins de l'Empereur, n'eſt que douce & agréable, au lieu que l'odeur de celles des environs de *Yang-tcheou* eſt exquiſe, & ſupérieure aux plus précieux parfums.

Yang-tcheou, qui eſt un pays de délices & le jardin de la Chine, eſt auſſi la vraie patrie de la Pivoine. Soit qu'il faille l'attribuer à la fertilité de la terre, à la douceur du climat, ou aux canaux ſans nombre dont les champs de ce Diſtrict ſont entrecoupés, & qui entretiennent toujours dans l'air une agréable fraîcheur, la Pivoine y réuſſit ſupérieurement, & ſans preſque aucun ſoin : auſſi la trouve-t-on dans tous les jardins ; & quand le printems eſt venu, elle fait un ſpectacle de délices dans tous les environs de cette grande Ville. Qui ſait ſi la Provence ne plairoit pas autant à cette belle fleur ? Si on veut faire des

eſſais,

eſſais, voici la maniere de la cultiver. Les Fleuriſtes chinois ſont trop petits & trop minutieux dans leurs détails pour que nous puiſſions les copier ; mais nous n'omettrons rien d'eſſentiel.

Avant tout, revenons au fait que nous avons avancé ; ſavoir, que c'eſt la culture qui a procuré des pivoines doubles & ſemi-doubles. On en croira ce qu'on voudra au-delà des Mers. Mais comme l'on ne ſauroit envoyer d'ici de racines de pivoines, comme tout ce qui vient de graine eſt ſimple, il faut qu'on ſe réſolve à tenter les ſoins de la culture pour en avoir de doubles, ou qu'on y renonce. Quant aux ſoins de la culture, nous ne nous faiſons point leur caution, ni nous ne promettons aucunement qu'ils réuſſiront ; mais nous alléguerons un fait de cet eté, qui paroît dire quelque choſe. Les roſes-tremieres viennent ici à merveille, & ſont très-belles. Notre jardinier, choqué de ce qu'un pied ne donnoit que des fleurs ſimples, coupa ſes nombreuſes tiges & ne lui en laiſſa qu'une ſeule ; or, il arriva que cette tige echappée au malheur des autres, donna après des fleurs ſemi-doubles que nous avons vues. Nous citons ce fait, parce que les Fleuriſtes chinois prétendent qu'on eſt parvenu à avoir des pivoines doubles & ſemi-doubles, en plantant des ſimples à une bonne expoſition, dans une terre bien préparée, & ſur-tout en ne leur laiſſant qu'une tige, à laquelle on ôtoit tous les boutons latéraux, pour que celui du milieu regorgeât de ſuc. Il eſt dit même que quelques Fleuriſtes enfermoient leurs pivoines dans des eſpeces de tentes pour les mieux garantir de la pouſſiere, des mauvais vents, des longues pluies, & leur diſpenſer à leur gré, les rayons & la chaleur du ſoleil ; car ces tentes faites de nattes etoient tellement rangées & diſpoſées, qu'elles s'ouvroient de tous côtés.

Toutes les pivoines qu'on cultive aujourd'hui viennent de

racines ; c'eſt-à-dire, que c'eſt par la diviſion des racines des vieux pieds qu'on s'en donne d'autres : ſur quoi il faut remarquer, en paſſant, que toutes ces racines dégénerent ſous quelques années à *Pé-king*, & qu'il en faut faire venir de nouvelles de *Yang-tcheou ;* au lieu qu'à *Yang-tcheou*, ces racines, non-ſeulement ſe conſervent, mais encore s'améliorent, & donnent, comme nos marcottes d'œillets, ces nouveautés & ces raretés qui deviennent de ſi grandes nouvelles pour le peuple frivole & oiſeux des amateurs.

Si l'on parvient par les ſoins & par les induſtries de la culture, à avoir des pivoines doubles & ódorantes, ce ne ſera que par les cayeux de leurs racines qu'il faudra ſonger à les multiplier, puis à les conduire à avoir toute leur grandeur & toute leur beauté, & enfin, à déployer ces variétés de formes & de couleurs qui font le plaiſir des yeux. Pourquoi héſiterions-nous à donner une eſpérance qui peut devenir un encouragement ? Si l'on y réuſſit, la France ſurpaſſera bientôt la Chine ; car, ſoit préjugé, faux goût, ou même ſuperſtition, on n'aime pas ici les fleurs panachées & de différentes couleurs : on veut qu'elles ſoient d'une ſeule teinte & d'une ſeule couleur, du moins quand elles ſont entiérement epanouies, & qu'elles ont toute leur grandeur. Or, la pivoine ſe panache, la pivoine réunit différentes couleurs très-tranchantes, la pivoine ſe mouchète, *&c.* & nos Fleuriſtes, à qui ces jeux de la nature plaiſent, feront accueil à tout ce qui ſera de bon goût, & ſe procureront par-là bien des eſpeces de pivoines qu'on n'a jamais eues à la Chine.

Quelle eſt la meilleure maniere de planter & de cultiver les cayeux de pivoine ? Avant de répondre à cette queſtion, nous devons avertir de deux choſes ; la premiere, que quoiqu'on puiſſe

faire quelque uſage de ce qui a eté ecrit d'ici, il y a quelques années, ſur la culture du *Mou-tan* (1) de Chine, ou pivoine arbriſſeau, il faut bien ſe garder de croire qu'on ne riſque rien à s'y tenir & à le ſuivre. La pivoine plante & la pivoine arbriſſeau ſont trop différentes pour qu'une même culture leur convienne. Il y a long-tems que les Fleuriſtes Chinois en ont fait la remarque. Ceux d'entre eux, & c'eſt la ſeconde choſe, qui ont traité le plus en détail comment il faut cultiver & ſoigner la pivoine, ayant ecrit pour les environs de *Yang-tcheou*, dont le climat eſt ſi beau & ſi doux, leurs préceptes ne ſauroient convenir à notre France, qu'autant qu'on les modifiera pour les approprier à l'endroit où l'on voudra en faire uſage.

Tout terrein eſt bon, toute expoſition eſt convenable, quand on ne plante des Pivoines que pour avoir des fleurs qui parent un jardin. On en voit à *Yuen-ming-yuen*, qui eſt le Verſailles de Chine, & ſur les bords des chemins, & parmi les rochers, juſques dans les endroits les plus abandonnés. Mais ſi on veut ſe procurer des pivoines qui aient toute leur grandeur, tout leur eclat, toute leur beauté, & qui embaument l'air de leur parfum, il faut leur choiſir une terre fraîche & humide au bas d'une petite colline, ou du moins aſſez enfoncée pour qu'elles y ſoient à l'abri des grands vents. Bien des Fleuriſtes ſuppléent à tout cela, en dreſſant de grandes planches qu'ils fouillent de deux pieds de profondeur dans l'endroit de leur plus grande pente, afin que les eaux des longues pluies aient une iſſue; puis avec la terre de la fouille, ils elevent de petites bordures hautes de ſept à huit pouces, larges d'un pied, & différemment combinées, pour y encadrer leurs pivoines de deux en

(1) *Voyez* Tome III, pag. 461 & *ſuiv.*

deux, de quatre en quatre, de ſix en ſix, ou même en plus grand nombre. Les nôtres ſont bons pour diſcuter à fond laquelle de ces manieres eſt préférable ; & encore meilleurs pour trouver toutes les petites précautions, attentions & inventions qui perfectionnent ces planches & leurs bordures, enſorte que la terre en ſoit toujours humide & jamais détrempée, même après les plus gros orages. Auſſi nous bornons-nous à les avertir que l'expoſition au ſoleil levant eſt la plus favorable à la pivoine, qui n'a pas la force de ſoutenir les ardeurs du plein midi, au moins dans les pays chauds, & y pâtit toujours.

C'eſt en automne qu'il faut arracher de terre ſa maîtreſſe racine, pour en ſéparer les petites griffes ou cayeux. On peut le faire auſſi dans les beaux jours du printems ; mais outre qu'on n'eſt pas ſi sûr de réuſſir, on s'expoſe à n'avoir jamais de belles fleurs, ou même à n'en voir jamais eclorre aucune. Ce dernier point n'eſt pas aſſez dans la nature, pour oſer le garantir ; cependant on le regarde ici comme certain, & l'on en a fait un proverbe. Il ne tiendra qu'à nos Fleuriſtes de le vérifier, & puis, s'il eſt vrai, de voir comment il peut s'expliquer. La racine etant arrachée, on la met au grand air, mais à l'ombre, afin d'endurcir un peu la peau, & de rendre les griffes plus flexibles & plus faciles à ſéparer. Il y en a même qui laiſſent ſécher la terre autour de leur racine, & qui attendent qu'elle ſoit maigrie & fanée pour l'arracher. Quant à la maniere de ſéparer les enfans de leur mere, & de ſe donner des cayeux d'une bonne eſpérance, nous ne dirons point s'il vaut mieux employer le tranchant d'un couteau, que de les tordre ou les arracher par une ſecouſſe ſubite, qui les diviſe à l'endroit qu'a marqué la nature. Nous croirions empiéter ſur les pénétrations, ſageſſes & rares lumieres de nos fleuriſtes, ſi nous oſions prononcer. Qu'ils

mettent la chose en délibération, méditent profondément toutes les raisons pour ou contre chaque maniere, & ne se décident qu'après y avoir bien pensé. Quelque parti qu'ils prennent, cette grande opération demande toute leur industrie & toute leur habileté ; ils ne sauroient y apporter trop de soins. Le vulgaire ne comprend pas tout cela, mais c'est tant pis pour lui. La raison humaine cependant fait tant de progrès de nos jours, qu'il faut espérer que les colons même eleveront leurs pensées jusqu'aux plus sublimes raffinemens des parterres, & en porteront la pratique dans leurs champs de bled & dans leurs prairies ; & alors quels beaux foins & quelles belles moissons n'aura-t-on pas dans toutes nos Provinces ! Ce sera bien autre chose qu'ici, où l'agriculture est restée un art de travail & de soins fort simples, au milieu de tous les miracles & prodiges des Fleuristes.

La stupidité idolâtrique débite ici bien de la doctrine sur le tems de la lune où il faut planter les cayeux de pivoine, & plus encore sur les jours de bonheur, qu'il est essentiel de choisir ; car ce n'est pas une petite affaire de les concilier. Il faut choisir un tems doux & serein pour planter ses cayeux de pivoine, & leur donner une terre neuve, bien meublé, assez humide pour pouvoir se passer quelques jours d'arrosement, & engraissée avec un mêlange de feuilles de pivoine réduites en terreau, & de fumier de cochon : la remarque en a eté faite ailleurs. Toute plante, tout arbre, toute racine doivent être transplantés, selon leur premiere position, par rapport aux quatre points cardinaux ; ensorte que le côté tourné au Midi, par exemple, y soit tourné encore. Les Chinois le prétendent essentiel pour les cayeux de pivoine ; nous en avertissons d'après eux. Ainsi il faudra déchausser sa maîtresse racine avant de l'arracher, & faire quelque marque sur chacun des cayeux pour s'orienter & ne pas se méprendre en les plantant.

On soutient ici que si on les plaçoit en terre, différemment de la façon dont ils y etoient d'abord, cela dérangeroit le cours de la sève, & pourroit les faire mourir : il ne sera pas inutile d'en avertir. Il y en a qui se contentent de découvrir quelques jours la mere racine pour en séparer les cayeux. C'est en particulier la pratique de ceux qui veulent les envoyer au loin. La mere racine découverte à moitié, ils cernent le second jour les griffes qu'ils voient d'une bonne espérance, les enlevent avec la terre qui les environne, & les mettent dans un bout de bambou, de façon qu'elles y soient bien fermées dans la terre au milieu de laquelle elles sont. Les Chinois soutiennent qu'on peut les porter après, d'un bout de l'Empire à l'autre.

Soit qu'on ait planté ses cayeux à six pouces ou à un pied de profondeur, il faut se résoudre à bien des soins, des attentions & des sollicitudes, si l'on veut les faire réussir. Il n'en est pas d'une fleur de goût & de parade, comme d'une plante utile. La derniere ne demande qu'une culture commune & facile, au lieu que celle de la premiere doit être bien méditée, bien etudiée, bien suivie & bien combinée. Les seuls arrosemens exigent une attention continuelle. Un cayeu nouvellement planté se pourrit, si la terre est trop mouillée; il souffre & périt si elle n'est pas assez humectée. On a beau connoître le local, savoir la portée de la terre, & avoir bien suivi la température de l'air pendant les jours & les nuits; il n'y a que le regard pénétrant de l'expérience & du génie, qui puisse prononcer sur les arrosemens qu'il faut faire ou différer. Encore même arrive-t-il que le plus habile fleuriste se trompe, & tarit les sources de la vie dans ses pivoines par ses empressemens même pour les aider à croître. Que de recherches & de tentatives ont eté faites pour prévenir ce malheur, & avoir enfin quelque signe auquel on pût reconnoître l'etat de la terre à une certaine pro-

fondeur ! mais rien n'a réuſſi. On n'eſt pas plus avancé à cet egard de nos jours, qu'il y a mille ans ; & *certes* (comme dit *Lieou-hiang*) *plus degrands hommes, & de beaux eſprits s'en ſont occupés, plus l'orgueil humain doit être humilié, que ſi peu de choſes confondent ſes prétentions, & lui faſſent toucher au doigt la foibleſſe, l'impuiſſance & le néant de notre tant vantée raiſon.* Ce mot nous donnera occaſion de remarquer, pour l'edification de l'Europe, que ſi la Chine a eu des fleuriſtes qui ont fait entrer dans leurs mémoires ſur la culture de la pivoine & de pluſieurs autres fleurs, des détails, des raffinemens &des ſubtilités qui etonnent par leur futilité, la plupart etoient des gens de Lettres, qui, enfermés d'un ſoleil à l'autre dans un cabinet avec leurs livres, n'avoient que leurs fleurs pour ſe délaſſer de leurs travaux littéraires. Leur ſolitude & leur application avoient beſoin des diſtractions d'un parterre ; & ces diſtractions ſe changeoient pour eux en obſervations, en expériences, en remarques & en principes de très-peu d'importance, ou même puériles dans leur objet, mais qui, appliqués à des cultures utiles, ont eclairé les pratiques du laboureur, préparé ſes découvertes, & fixé ſes penſées.

Un critique du regne paſſé a dit à tout l'Empire, à la tête d'un long Mémoire ſur l'agriculture ; « ſoit préjugé ou inat-» tention, je n'ai eu d'abord que du dédain pour les ouvrages » des *Hiang*, des *Ly*, des *Tong*, &c. ſur la culture de quelques » fleurs dont ils s'etoient épris. Je les confondois avec les » ennuyeuſes & fades doctrines des Fleuriſtes de profeſſion du » tems des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*. Mais ceux-ci, preſ-» que auſſi ridicules par leurs bizarreries, leurs caprices, leurs » travers, leurs préventions & leurs attaches, auſſi extrava-» gantes que mépriſables, par la puérilité, la futilité & l'inu-» tilité de toute leur vie, n'ont ecrit que des rêves ou des igno-

» rances, des chimeres ou des enfances; au lieu que les autres, » qui etoient des Obſervateurs eclairés, & des Naturaliſtes » habiles, n'ont frappé les cailloux que pour en tirer du feu; » c'eſt-à-dire, ont etudié la Nature en Sages dans les plus petites » choſes, & ont rempli de grandes vues, de penſées profondes » & de remarques ſavantes, leurs ecrits ſur les fleurs. Citoyens » & Patriotes juſques dans leurs délaſſemens, ils ne veilloient de » près ſur leur parterre, ils n'en choyoient les fleurs avec tant » de ſoins, ils n'employoient tant d'induſtries, d'adreſſes & » d'artifices, que pour voir juſqu'où la nature peut être dirigée » & aidée. Auſſi, en avouant ici que ce que je dirai de plus sûr » & de plus réfléchi ſur l'agriculture, eſt tiré en partie de leurs » ouvrages, je n'héſiterai pas à ſoutenir que je crois être bien » entré dans leur penſée, en erigeant en principe d'agriculture, » que la nature veut être aidée par le travail de l'homme, ne » ſe prête jamais qu'à demi à ſes induſtries, & ne peut jamais » être ni vaincue, ni domptée par aucun artifice ».

Quand les cayeux de pivoine ont diſſipé les craintes du Fleuriſte, en pouſſant des feuilles qui grandiſſent d'un jour à l'autre, & couvrent bientôt la terre de leur ombre; ces feuilles, pour peu qu'il ſache les voir avec des yeux intelligens & inſtruits, dirigent sûrement tous ſes ſoins. Selon qu'elles ſeront plus ou moins fraîches, plus ou moins déployées, plus ou moins fortes, vigoureuſes & bien mûries, il qualifiera leur etat, & jugera ſi elles ſont aſſez humectées, ou ont beſoin d'arroſement. Quand l'automne leur eſt favorable (comme il l'eſt ordinairement dans les environs de *Yang-tcheou*), elles ſont en pleine pouſſe avant les premieres approches de l'hiver; & il faut quelquefois uſer d'induſtrie pour les arrêter, afin qu'elles ne montent pas en tige & en branches, & ne montrent pas des boutons prématurés qui les epuiſeroient ſans pouvoir s'epanouir. Les induſtries dont on

ſe

se sert pour l'empêcher, consistent sur-tout à les faire jeûner d'eau, en ne les arrosant que le moins qu'on peut, & à leur cacher le soleil. Mais, si l'on en excepte quelques cantons de la Provence, on n'aura pas cet inconvénient à craindre en France, & il suffira de dire que la meilleure façon de le prévenir, c'est de planter ses cayeux plus tard.

Quoique le climat de *Yang-tcheou* soit fort doux, les petits froids de son hiver, & les vents du Nord qui les causent, occasionnent bien des embarras aux fleuristes, leur coûtent bien des inquiétudes, & leur demandent bien des soins, des attentions & des prévoyances, pour que leurs cheres pivoines n'en soient pas lésées, & se conservent bien portantes, jusqu'aux beaux jours du printems. Pour surcroît d'inquiétude & d'embarras, il faut encore empêcher que les longues pluies qui surviennent quelquefois, ne les noient, ou du moins ne les fassent languir. Tous ces inconvéniens & ces périls seront encore plus à craindre en France, où l'hiver est plus rigoureux & plus long. Mais, comme l'on y est sans cesse dans le cas d'en défendre les anémones, les renoncules, les tulipes & bien d'autres fleurs, il est inutile de nous arrêter à décrire tout ce qu'on a imaginé, & tout ce qu'on met en pratique pour les pivoines. Nos fleuristes valent bien ceux de la Chine pour les petits soins, les attentions fines, les précautions subtiles, les industries raffinées, & toutes les inventions de génie & de tendresse pour la conservation de leurs cheres fleurs. Nous croirions leur manquer & outrager leur gloire, que de parler des auvents, des tentes, des paillassons, &c. des Fleuristes chinois. Nous serons moins timides à les mettre vis-à-vis d'eux, & à les traduire au Tribunal de la piété & de la foi sur un article d'une toute autre importance. La grande fête de Foë tombe en hiver. Les Fleuristes d'ici font si bien, qu'ils ont des pivoines fleuries pour ce jour-là, afin d'en

orner les autels de leurs idoles. Leur ferveur même va jusqu'à avoir des plus belles, à en avoir de toutes les couleurs, & en assez grande quantité pour en garnir leurs chapelles, & en envoyer dans les grands temples ou *Miao*.

Quand les beaux jours du printems commencent à tirer les campagnes de leur langueur, à rendre sa fraîcheur à leur verdure, & à gonfler toutes les racines des plantes d'un nouveau suc, les feuilles des pivoines se relevent & s'alongent, reprennent leur verd luisant & leur embonpoint jusqu'à n'être point reconnoissables d'un jour à l'autre. Que le fleuriste se hâte alors de faire un bon labour au fond de la tranchée de ses planches ou carreaux, & de les engraisser de terreau, ou d'un fumier préparé, s'il se défie de la bonté de la terre; mais sur-tout qu'il n'epargne pas les arrosemens. Le tems de la premiere pousse est décisif. Aucun soin, aucun secours ne rendent après à la pivoine ce qui lui a manqué alors. Cette premiere culture est pour elle, comme la premiere education pour l'homme. Aussi, quand elle est bien faite, on voit le plant croître d'un soleil à l'autre; la feuille naissante du matin est grande le soir; & selon que sa racine est forte & vigoureuse, elle pousse différentes tiges d'un verd tendre & empourpré, qui contiennent toutes les fleurs qu'elle doit donner. Faut-il les laisser toutes? Faut-il même en laisser quelqu'une aux cayeux de la premiere année? Les Fleuristes sont partagés sur ce grand objet, & alleguent chacun des raisons très-graves, très-fortes, très-savantes & très-subtilement déduites des premiers principes des Naturalistes & des Physiciens sur la végétation & la crue des plantes. Ceux d'Europe les devineront infiniment mieux que nous ne pourrions les leur dire. Nous nous reposons sur leur pénétration & sur leur rare & eminente sageſſe, du soin de décider quelles sont celles qui doivent faire pencher la balance. Tout ce que nous oserons nous per-

mettre ſur ce ſujet ſi au-deſſus de nous, c'eſt d'avertir qu'aucun ſyſtême n'a prévalu, & que tous les trois ont leurs partiſans, comme dans le ſeptieme ſiecle de l'ere chrétienne, où ils furent ſi vivement attaqués & défendus. Ils fournirent aux Poëtes ſatyriques d'alors grand nombre de jolies anecdotes pour inſtruire le public, & valurent à la morale & à la politique quantité de grands principes, de vues profondes & de maximes patriotiques ſur le danger qu'il y a pour les mœurs publiques & pour le gouvernement, à laiſſer changer en occupations des oiſivetés de diſtraction & d'amuſement. Du reſte les partiſans d'un ſyſtême n'y tiennent pas tellement qu'ils n'en adoptent un autre, ſelon qu'ils voient que leurs cayeux de pivoines ſont plus ou moins vigoureux, plus ou moins bien venans. C'eſt la pratique des jardiniers fleuriſtes.

Si on ne laiſſe aucnn jet à ſes cayeux, & qu'on ne veuille pas les expoſer la premiere année au grand effort de nourrir des fleurs, on ſe délivrera de bien des ſoins. Pourvu qu'on ait l'attention de les ſarcler, bécher & arroſer à propos, on pourra les abandonner au cours des ſaiſons. Mais ſi on veut voir fleurir ſes pivoines, dès la premiere année, ſoit qu'on laiſſe pluſieurs tiges, ou qu'on n'en veuille qu'une ſeule, il faut ſe réſoudre, diſent les grands Maîtres, à ne pas s'en eloigner un ſeul jour, à veiller ſur elles, comme une nourrice ſur ſon enfant, à etudier leur etat & leurs beſoins avec les yeux de la tendreſſe, & à multiplier ſes empreſſemens à proportion des changemens de tems & de périls dont elles ſont menacées. Un vent froid ou trop violent, des brouillards ou une longue pluie, un grand orage, ou un ſoleil trop ardent, preſque tous les changemens qui arrivent dans l'atmoſphere, ou même le ſeul paſſage du jour à la nuit, & de la nuit au jour, demandent des ſoins à part. Et quels ſoins encore! des ſoins médités, ſuivis & exacts à la

minute ; des ſoins pour leſquels le génie, la ſcience & la talent ne ſuffiſent pas toujours ; des ſoins enfin qui dépaſſent le vulgaire, & ſont réſervés à la ſageſſe, à la généroſité, à l'amour, & ſur-tout à la patience héroïque & inimitable d'un fleuriſte débarraſſé de tout autre ſoin. Il n'y a même que lui qui puiſſe les décrire & en parler avec dignité. Auſſi les Fleuriſtes chinois ont-ils un langage particulier comme les Poëtes, & une façon de dire les choſes les plus communes, preſque auſſi ſinguliere que celle des nôtres.

Qu'on imagine ſi l'on peut, juſqu'où leur imagination s'échauffe & s'enthouſiaſme, quand il commence à être queſtion de tiges parvenues à la hauteur de deux ou trois pieds, diviſées en pluſieurs rameaux, & portant à leurs extrémités ſupérieures des boutons bien enflés & prêts à s'épanouir. Lors même qu'il ne s'agit que d'avertir qu'il faut ſoutenir les montans trop foibles, & les affermir contre les ſecouſſes du vent, & contre leur propre foibleſſe, en liant à des baguettes, fichées en terre, ce qui en eſt plus eloigné ; ils prennent un ton de premier Miniſtre ou de Général d'armée qui délibere au Conſeil. *Auſſi ne croit-on qu'avec les yeux*, dit *Tai-tchi*, *qu'un homme puiſſe s'eprendre d'une fleur, ſe paſſionner pour elle, & ſe dévouer à la prédication de ſa culture, juſqu'à oſer dire à d'autres hommes tout ce qu'ont débité les fleuriſtes de la Dynaſtie des* TANG *& de celle des* SONG, *ſur ce que doit faire un amateur pour procurer à ſes pivoines la gloire d'un bel epanouiſſement.* Cet auſtere Lettré en prend occaſion de louer l'Antiquité qui a ignoré ces puérilités, & qui auroit traduit devant les Magiſtrats des citoyens aſſez oſés pour s'y livrer. Mais quelque raiſonnable & quelque bien penſé que ſoit tout ce qu'il dit ſur cela, ainſi que ſur le crime dont ſe rend coupable envers la ſociété, quiconque uſe ſa vie à rendre des ſoins à des fleurs ; quelques Poëtes du

tems avoient mieux pris la chose que lui ; les uns en comparant les sollicitudes d'un Fleuriste à celles d'un Empereur, & la sagesse, la vertu, les talens qu'il falloit pour cultiver un parterre, au prix de ce qu'en demandoit le Gouvernement de l'Empire ; les autres en comparant ses peines & ses travaux à ceux du Colon, de l'Artisan, du Marchand, du Soldat, & en faisant voir que tout seroit dans l'ordre, si chacun etoit aussi laborieux que lui.

Nous sommes persuadés qu'on verroit avec plaisir en France une pièce d'un autre genre, & qui n'est qu'un simple calcul des journées que coûtoient les parterres des environs de *Kai-fong-fou* dans une année, & puis du produit de ces journées, si elles avoient eté employées dans les campagnes. Du reste, l'Auteur fait bonne composition aux *Hoa-fong* (affolés des fleurs), & pour leur subsistance, dont la société se trouve chargée en pure perte, & pour les terres dont ils la privent ; mais il est terrible dans l'addition qu'il fait de toutes les journées des gens de travail, des fumiers, engrais, &c., des terres propres au jardinage ou à l'agriculture que coûtent à l'etat tous les parterres de l'Empire. Cette addition curieuse terrasse d'autant plus invinciblement les idées, qu'on prend de toutes mains, qu'il n'attaque que les abus, & n'en veut point du tout à l'aimable & innocent délassement de la culture des fleurs. Comme néanmoins c'est un philosophe qui pense profondément, voit les choses ainsi qu'elles sont, dit la vérité sans ménagement, & revient de par-tout aux loix fondamentales & imprescriptibles du contrat social ; nous ne voudrions pas pour beaucoup, nous charger de traduire une digression qu'il fait sur les amusemens de *Kai-fong-fou*, & sur ce que sont dans la société, ceux qui n'ont que des titres ou des richesses, ou un profond mépris pour leurs devoirs. Les Catilinaires de Cicéron

ſont des fadeurs d'Opéra au prix des tirades plus que véhémentes qu'il ſe permet. Bon-gré, mal-gré, il faut pâlir, ſe troubler, frémir d'horreur, & trembler pour la deſtinée de tout l'Empire, quand il vient à comparer les mœurs du jour, avec les mœurs des Anciens, puis à faire contraſter la vie laborieuſe, pénible & indigente que menent les citoyens les plus utiles, avec celle des *bêtes en figure humaine*, qui ſurchargent la ſociété de leurs Cuiſiniers, leurs Liquoriſtes, leurs Confiſeurs, leurs Parfumeurs, leurs Brodeurs, leurs Muſiciens, leurs Comédiens, leurs Peintres, leurs Sculpteurs, leurs Ecrivains, &c.

Pour revenir à nos pivoines, que le recueil qui eſt ſous nos yeux nous fait trop perdre de vue, ſi on les a cultivées avec ſoin, on aura le plaiſir de les voir chargées de fleurs vers le milieu, & pour le plus tard à la fin du printems. Le doux parfum qu'elles répandent, & dont elles embaument l'air, ajoute à la douce & innocente volupté qu'on goûte à les contempler ſous tous les points de vue qu'on imagine, & à raſſaſier ſes regards du tapis de verdure charmant que forment leurs feuilles, & qui tempere ſi agréablement l'eclat, la vivacité & le contraſte raviſſant de leurs belles couleurs. Car, ainſi que nous l'avons dit, les pivoines etant plantées dans des carreaux enfoncés de plus d'un pied, il eſt ſenſible qu'elles préſentent leurs fleurs de la façon la plus favorable, pour qu'elles ſoient toutes bien vues à la fois. S'il s'agiſſoit ici de vieux plans, nous aurions bien des choſes à dire ſur les ſoins & les induſtries qui peuvent prolonger ce plaiſir juſqu'à quinze jours ; mais des cayeux de l'année s'epuiſeroient à nourrir leurs fleurs, ſur-tout ſi l'on en a laiſſé pluſieurs à chaque pied ; il faut ménager leur foibleſſe & les en délivrer, avant même qu'elles ſoient totalement epanouies. Sans cela les chaleurs de l'eté les trouveroient ſans force ; & au lieu de groſſir & de s'etendre, elles dépériroient miſérablement.

Les fleurs de pivoine cueillies ne ſont pas perdues pour le fleuriſte. L'idolâtre en pare l'autel de ſon idole, le protégé en offre à ſon protecteur, l'ami en envoie à ſon ami, le pere & la mere en ont les prémices, & les autres ſont miſes dans la ſalle de compagnie, ou réſervées pour l'appartement intérieur. Nous ne garantirons pas le fait; mais on dit ici, & on imprime dans les livres, que ſi l'on brûle le bout du montant, ou tige de la pivoine, avant de la mettre dans un vaſe plein d'eau de pluie ou de fontaine, elle ſe conſerve & dure bien plus long-tems. Le fait ſera aiſé à vérifier : peut-être ne le ſera-t-il pas autant à expliquer, s'il ſe trouve être bien vrai, & muni du ſceau de l'expérience.

Les cayeux de pivoine conduits juſqu'à l'automne, bien venans, bien portans, bien gouvernés, bien vigoureux & en pleine crue, rentrent dans la claſſe des anciens pieds, & ne demandent plus que les mêmes ſoins. Quels ſont ces ſoins, nous dira-t-on ? Et ſi l'on eſt parvenu par une culture etudiée à avoir une pivoine double, puis à la multiplier en diviſant ſa racine, & en tirant le plus qu'on aura pu de cayeux, comment conſerver à nos parterres cette nouvelle acquiſition? Que faire pour parvenir à avoir autant d'eſpeces de pivoines que les Chinois ? Une réponſe détaillée à chacune de ces interrogations, nous ſeroit inutile, pour mieux expliquer ce que nous avons dit, ou donné à entendre précédemment. D'ailleurs, nous ſommes perſuadés que nos fleuriſtes n'ont beſoin que d'être mis ſur la voie. S'ils tournent leurs regards vers la pivoine, & daignent l'honorer de quelque prédilection, ils auront bien-tôt trouvé pour elle, comme pour l'anémone, la renoncule, l'œillet, la tulipe, les oreilles d'ours, &c. une culture ſavante & méditée; la Chine en quinze ſiecles aura moins appris qu'eux en quelques mois; ainſi nous nous en repoſerons

ſur leur zele, leur pénétration & leur génie. Il ſuffira de dire en général, que la vieille pivoine ſe gouverne à-peu-près comme les cayeux; & que, quoiqu'elle ne demande pas des ſoins ſi continuels, ſi attentifs & ſi tendres, on ne peut que gagner à les avoir. Ils lui ſont encore plus profitables qu'aux cayeux, & on eſt bien plus aſſuré d'en recueillir le fruit.

Nos Fleuriſtes ont long-tems débattu la grande & très-ſérieuſe queſtion de la déplantation annuelle de leurs griffes de renoncules, pattes d'anémones, oignons de tulipe, &c.; & ceux de Chine de la déplantation & diviſion triennale de leurs racines de pivoines. Enfin, les expériences qui ont le mieux réuſſi faiſant pencher la balance, la déplantation & diviſion triennale des racines a eté préférée, & on la ſuit généralement. Elle ſe fait en automne; & nous avertiſſons qu'on croit lui devoir les nouvelles eſpeces de pivoines, qui ont comme multiplié cette belle fleur, en la faiſant voir ſous tant de formes & de couleurs différentes. On ajoute qu'un pied de pivoine qu'on abandonneroit en terre dans un jardin, comme dans les campagnes, commenceroit à dégénérer, & dépériroit après d'une année à l'autre. Il eſt sûr au moins, que ceux qui ne veulent pas expoſer leurs pivoines, à ce qu'ils appellent *la criſe d'une tranſplantation*, ont grand ſoin d'en découvrir les racines de trois ans en trois ans, pour en retrancher tout ce qui menace de pourriture, & les débarraſſer de leurs griffes ſurnuméraires, ou petit peuple de cayeux.

La pivoine demande à être en pleine terre. Aucun ſoin, dit-on ici, ne ſauroit la faire réuſſir dans une caiſſe ou dans un pot. Il faut bien que cela ſoit, puiſque les jardiniers fleuriſtes de cette Capitale, qui ſont ſi induſtrieux pour avoir des pots de fleurs à vendre, & qui en viennent juſqu'à faire entrer le bout d'un bon provin par le trou d'en bas d'un vaſe, afin d'avoir

d'avoir une petite vigne chargée de raisins à porter au marché, ne risquent pas à emporter leurs pivoines, & ne les vendent qu'en bouquets. Au surplus, quelque beau à voir que soit une planche ou un grand carreau de pivoines epanouies, elles demandent tant de soins avant & pendant toute leur fleuraison, que les plus passionnés Fleuristes préféreroient sûrement de les planter dans des pots, si cela etoit pratiquable. Car, comme dit si joliment *Lu-tchi*, *toutes les autres passions sont très-complaisantes pour la paresse, & ne lui refusent rien que pour lui accorder davantage.*

Qu'on n'aille pas nous objecter les belles pivoines qu'on apporte ici à l'Empereur toutes les années, de *Yang-tcheou*. Elles ont toutes crû en pleine terre, n'ont eté emportées que lorsque leurs boutons etoient déjà formés, viennent ici sur des barques dans la belle saison; & après être sorties des appartemens & des galeries ouvertes où on les a mises, elles sont epuisées & ne peuvent plus donner de fleurs.

Qu'avons-nous eté dire? Des pivoines portées à Péking de si loin! quel despotisme, s'ecriera-t-on! quel luxe! quelle molleſſe! voilà bien l'Asie. Au moins voilà où en est la Chine. Oui, voilà où en est la Chine, répondroit un Chinois, & l'Europe est encore trop neuve sur sa politique, pour en comprendre la sageſſe. Il faudroit ecrire un volume de détails, pour la mettre au niveau des grandes vues qui font porter à l'Empereur tout ce que la nature produit de plus beau, & l'industrie de plus fini dans chaque Province de l'Empire, mais toujours dans le même genre & de la même façon. La haute Antiquité nous a enseigné cette regle de gouvernement. On se trouve bien de la suivre. Mais aussi on suit egalement sa doctrine sur toute espece de nouveauté; & il y a bien des déli-

bérations au Conseil avant qu'elle puisse paroître à la Cour, & être ainsi présentée à l'Empereur.

Comme il est d'usage ici de lui offrir, autant que cela se peut, tout ce que la Nature offre de nouveau, de singulier ou de curieux dans les animaux, les plantes & les fossiles; un des Mandarins du *Tche-kiang*, ayant vu une pivoine à deux têtes ou fleurs, l'envoya ici bien empotée, bien conservée, & la lui fit présenter. L'Empereur, qui etoit alors à *Yuen-ming-yuen*, le Versailles de Chine, s'amusa de ce jeu de la Nature, puis l'envoya à l'attelier de nos Missionnaires artistes, pour la peindre fidellement, & la faire entrer dans le recueil immense qu'elle a fait de ces sortes de curiosités.

Qu'on ne se presse pas du moins de rire des Chinois, comme s'ils etoient des ignorans qui se récrient sur des riens. Ils n'en sont point-là, à beaucoup près; mais en gens instruits & attentifs, ils remarquent, tiennent regiſtre de tout, & confirment les récits des Anciens par de nouveaux témoignages. Un exemple à citer est celui de la pivoine, qui crut à côté d'un cabinet des jardins de l'Empereur *Ming-hoang* de la Dynastie des *Tang*, l'an 742 de l'ere chrétienne, & qui eut cela de remarquable, que *de rouge ecarlate qu'elle etoit dans le milieu du jour, elle devint jaune le soir, & perdit toute sa bonne odeur à la nuit tombante. L'Empereur à qui on voulut la faire remarquer comme une chose surprenante, qui,* (selon les idées idolâtriques) *pouvoit annoncer quelque chose de sinistre, n'en parut pas affecté, & se contenta de dire : ces jeux de la nature n'ont trait qu'aux richesses de sa fécondité, & à l'incompréhensibilité de ses voies.* C'est la sagesse de cette réponse qui l'a fait entrer dans l'histoire des pivoines, avec la bagatelle qui y donna occasion.

On ajoute, comme pour la confirmer, qu'environ un

ſiecle après, on vit dans le diſtrict de *Sin-thang*, un grand nombre de pivoines qui avoient des tiges à double tête. On n'a jamais ecrit en France & on n'y ecrira jamais de pareilles choſes, parce que la ſuperſtition, l'idolâtrie, le préjugé, l'ignorance & les idées nationales n'y ont pas lieu; & qu'en matiere de pronoſtics de bonheur ou de malheur, les Villageois les plus bornés y penſent en Sages.

Quand la Cour etoit dans les Provinces méridionales, la Pivoine tenoit un rang ſi diſtingué dans les parterres du Palais, des Grands & des Amateurs, qu'on feroit un très-joli recueil des anecdotes de Cour & littéraires, des bons mots, des pieces de vers de toutes les ſortes, des réflexions philoſophiques, des tirades oratoires, & des obſervations de jardinage & d'hiſtoire naturelle dont elle a eté le ſujet & l'occaſion; ſans parler des vertus qu'on a attribuées à ſes racines. Mais un pareil ouvrage ne ſera jamais fait que lorſque nos ſavans ſauront aſſez le Chinois pour l'entreprendre avec les gravures & les planches néceſſaires.

Nous finirons par la belle remarque de *Ouang-koung* dans ſa Préface du Dictionnaire des fleurs & des plantes des environs de *Yang-tcheou*. Nous l'adoptons de tout notre cœur, & nous demandons qu'on y ait egard pour modifier ce que nous avons dit, & n'y voir que ce que nous avons voulu, ou du moins dû dire. « La même main qui diſtribue aux hommes le génie » & l'eſprit, le talent & la facilité, diſtribue aux terres diverſes » eſpeces de fertilité, & dans différens degrés, ſelon leurs » qualités, leur expoſition & le climat où elles ſont placées. » Les induſtries de la culture ne peuvent pas plus obtenir d'une » terre les productions qui ſont hors de la ſphere de la ferti- » lité qui lui a eté départie, que l'etude & l'application ne » peuvent obtenir de l'eſprit ce qui eſt réſervé au génie, ou

» de la facilité, ce qui n'appartient qu'au talent. Le vulgaire » ne comprend pas cette grande vérité ; mais elle eſt indu- » bitable. Les premieres deſtinations & les premiers dons » du *Tien*, décident de tout ; rien ne les ſupplée. Autant » vaudroit entreprendre de faire voler les grenouilles, que de » tirer d'une terre tout ce que produit l'autre. Je n'en alléguerai » pas d'autre preuve, que ce qu'on a fait en tant d'endroits » pour avoir d'auſſi belles pivoines que les nôtres. Les deſirs » même, les empreſſemens & les prodigalités des Empereurs » y ont echoué. Les tentatives & les eſſais peuvent ſeuls nous » faire connoître ce qui peut réuſſir dans chaque endroit : mais » quand ils ne réuſſiſſent pas, pourquoi vouloir faire voler la » grenouille » ?

NOTICE

Sur le Tsao-kia, *ou Fébier Chinois, par feu M.* Cibot, *Missionnaire.*

M. Duhamel distingue le fébier, des pseudo-accacia, d'après les principes de la méthode qu'il suit, & qu'il est nécessaire de suivre, quand on veut ecrire en Botaniste. Les Chinois rangent le fébier avec plusieurs autres arbres assez ressemblans aux *hoai-chou*, ou pseudo-accacia, avec l'attention cependant de donner à chaque espece un nom approprié. Nous ne parlerons ici que de l'espece qui est la plus estimée, parce que ses cosses & ses feves sont d'un plus grand usage dans la Médecine & dans les Arts.

Le *tsao-kia* que nous avons dans notre jardin, & qui est un très-bel arbre, a des feuilles & des fleurs parfaitement semblables à celles de celui que décrit M. Duhamel. Celui que nous avons fait peindre a des fleurs, dit-on, jaunes & légumineuses. Nous ne le garantissons pas, parce que nous avions laissé passer le temps de nous procurer des fleurs, quand nous en envoyâmes la peinture. Si l'on a besoin en France que nous fassions de nouvelles recherches, il sera facile de suppléer à cette bagatelle. Pour la peinture de la branche avec les siliques ou cosses, les epines & les feuilles, on peut s'y fier; elle a eté faite d'après une branche que nous avions envoyé chercher à une journée de Péking.

Le *tsao-kia* ou arbre à cosses noires, se nomme aussi *Tsao-kia*, corne noire; *Hiuen-tao*, couteau pendant, parce qu'il y a des cosses arrondies & allongées en forme de corne, & d'autres qui ont la figure d'une lame de couteau. Cet arbre est connu en Chine, plus de mille ans avant l'ere chrétienne, puisqu'il

en eſt parlé dans le *Tcheou-li*, qui eſt attribué univerſellement au Prince *Tcheou-kong*, fils de *Ouen-ouang*. Il ſera bon de remarquer à ce propos, que les Chinois ſont dans le même cas que nous; c'eſt-à-dire, que quand il faut appliquer les noms des anciens livres aux plantes, fleurs & arbres d'aujourd'hui, ils ſont auſſi embarraſſés que nous pour ceux de Théophraſte & de Dioſcoride. Ils ont beau rapprocher des textes la variété des noms; le défaut de détails dans les deſcriptions, la diverſité des vertus & des qualités laiſſent les idées à flot dans mille doutes, pour tout ce qui n'a pas eté continuellement connu & d'uſage dans la Médecine & dans les Arts. Un nouvel embarras pour les Chinois, c'eſt qu'on a porté en différens tems, tantôt dans une Province, tantôt dans l'autre, diverſes plantes & divers arbres des pays etrangers, & qu'on a donné à la plupart, les noms des plantes & des arbres avec qui on leur trouvoit plus de reſſemblance. Ainſi, par exemple, il y a un *tſao-kia* venu de Perſe, qui croît, diſent les livres, à la hauteur de 40 à 50 pieds, dont les ſiliques ſont très-longues, remplies de graines, couleur de chair en dehors, dont la chair eſt noire, & d'un très-bon goût. Cet arbre, qu'on ne trouve plus que dans la partie la plus méridionale de la Chine, fut ſi à la mode, que les Empereurs en faiſoient planter dans les cours intérieures du Palais. Les annales racontent en particulier de l'Empereur *Ming-ti* de la Dynaſtie des *Tſi*, qui monta ſur le trône en 494, qu'il mangeoit de ſes graines pour régime. Comme il eſt plus aiſé de tirer des arbres de Perſe que de la Chine, peut-être pourroit-on s'en procurer par-là pluſieurs que la Chine en a reçus.

Le *tſao-kia* eſt ici un grand arbre. Il conſerve ſes feuilles toute l'année dans les Provinces méridionales, ainſi que les autres arbres, & les perd dans le Nord à la fin de l'automne.

Il réſiſte très-bien au froid de Pé-king, & ne demande ni précaution ni abri contre l'hiver. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que les Chinois ont eu de tout tems la pratique très-ſage de planter d'abord dans les Provinces les plus méridionales les plantes & les arbres qui leur venoient des Pays etrangers méridionaux. Puis, quand une plante ou un arbre ont eté comme naturaliſés dans le climat de Chine, ils le font avancer peu-à-peu dans le Nord, pour en etendre l'utilité à toutes les Provinces. Peut-être ſeroit-il bon d'imiter cette pratique en France. Si un Naturaliſte auſſi éclairé, auſſi attentif & auſſi patriote que le ſavant M. Duhamel, cultivoit en Provence ou dans le Rouſſillon, les plantes & les arbres qui nous viennent des Pays chauds, peut être réuſſiroit-on aſſez vîte à les naturaliſer en France, & à les accoutumer à nos climats. Nous trouvons que ſi on met des drageons en racines, ou des marcottes dans une corbeille de roſeaux de marais, le *tſao-kia* perd ſes epines: *fides ſit penès autorem.*

Nous ne garantiſſons pas non plus ce qui ſe trouve dans pluſieurs Livres ſur la maniere de rendre cet arbre fertile, & de lui faire produire une grande quantité de fleurs & de ſiliques. Ce ſecret conſiſte, ſelon les uns, à forer le tronc de l'arbre à la naiſſance des racines, & à inſérer dans ce trou de la limaille de fer, ou encore mieux de la mine de fer crue. Selon d'autres, il ſuffit d'y ficher de gros clous du côté du Nord & du côté du Midi, de maniere que rien ne déborde, & qu'on puiſſe les ſceller avec de la terre graſſe. Un Fleuriſte de la Dynaſtie paſſée, prétend qu'après avoir foré l'arbre au Nord & au Midi, il s'eſt contenté d'y ficher des chevilles de bois, & de les ſceller de terre graſſe, & que cela lui a toujours réuſſi.

Il y a beaucoup d'artiſans qui font uſage des ſiliques & des

graines du *tsao-kia*. Les Orfevres s'en servent pour blanchir l'argent ; les faiseurs de bonnets d'eté, pour rendre leur eclat aux longs poils de vache, teints en rouge, dont ils sont ornés ; les Pelletiers-Fourreurs, pour la préparation de plusieurs peaux, & en particulier, de celles de mouton, qui sont d'un si grand usage à Pé-king, dans toute la Province du *Pé-tché-li*, & dans tous les Pays du Nord.

Comme le *tsao-kia* ou fébier est encore trop rare en France pour qu'on puisse en faire usage dans les Arts ; nous nous contenterons de cette indication, pour faire entrevoir que cet arbre qu'on ne prise peut-être pas assez faute de le connoître, pourroit être d'une très-grande utilité. Qu'on nous permette d'inviter à des recherches sur un objet qui nous paroît le mériter. Nous nous souvenons très-distinctement que les fourrures de France conservent, pour la plupart, un fond de mauvaise odeur qui perce & se fait sentir, quand on les a portées quelque tems. Les peaux d'agneaux & de moutons en particulier, même celles dont on double les manchons, finissent par sentir mauvais, si on ne prend pas certains soins, qu'on ne peut demander au Public. Ici ce n'est point cela. Les peaux de moutons du plus bas prix, telles que sont celles dont nos robes de maison sont doublées, & que portent les artisans & les payſans, n'ont jamais de mauvaise odeur. Le quatrieme & le cinquieme hiver elles sont comme le premier à cet egard. Nous avons fait des recherches sur la maniere dont les Pelletiers Chinois préparent ces peaux. Les détails que nous avons tirés d'un ouvrier, se réduisent, pour la préparation des peaux de mouton, à les faire tremper dans l'eau, les echarner, les laver avec du nitre, peigner, les faire tremper durant une demi-lune ou quinze jours, dans une forte décoction de siliques & de graines de *tsao-kia*, les

les laver encore avec le nitre, les faire tremper dans une bouillie claire de farine de petit mil pendant quinze jours, puis les laver & les faire sécher.

Que ceux qui entendent ces matieres, voient laquelle de ces opérations, préparations ou drogues, peut consumer & éteindre totalement la mauvaise odeur de ces pelleteries. Si cela etoit dû aux siliques & aux graines du *Tsao-kia*, comme on le conjecture ici, elles pourroient devenir bien utiles, & peut-être se prêter à bien d'autres usages entre les mains de l'industrie françoise. Nous pencherions à croire qu'elles pourroient servir aussi pour la teinture.

Puisque nous avons parlé des pelleteries, nous ajouterons ce mot en passant. Les Chinois nous paroissent entendre excellemment l'art de préparer les peaux & les pelleteries de toutes les especes. Soit que ce soit l'effet du bon marché des drogues dont se servent les Fourreurs, soit que cela vienne de la grande consommation qui se fait de peaux de mouton, soit qu'il faille l'attribuer à la facilité de la préparation, les peaux de mouton ne sont point cheres à Pé-king, où tout le reste est si cher; & c'est une providence, vu les froids extrêmes de l'hiver. Car, moyennant cela, les plus pauvres manœuvres sont en etat d'avoir une robe, ou du moins une camisole de peau de mouton. La vue des payſans d'ici, habillés en peaux de mouton, nous a fait penser aux nôtres bien des fois, & desirer qu'on songeât à leur procurer un secours si naturel contre le froid piquant de plusieurs de nos Provinces, sur-tout des Pays de montagnes.

La Médecine Chinoise fait usage des siliques, des graines, des epines, des feuilles, & de l'ecorce de la racine du *Tsao-kia*.

Quand les siliques sont mûres, & d'une couleur encore rougeâtre, on les cueille, & on choisit les plus belles, les

mieux nourries, & qui n'ont pas eté piquées par les vers ; puis les ayant laiſſées une nuit dans de l'eau de fontaine, on en racle légérement la premiere peau avec un couteau de cuivre, & on les ouvre pour en tirer les graines. Après cette premiere préparation, on les confit ou au vinaigre ou au miel. On les réduit auſſi en cendres pour certains remedes & emplâtres. Le *Kang-mou* & la plupart des autres Livres de Médecine, en diſent fort long ſur les vertus des ſiliques du *Tſao-kia*. Ses principales vertus, & les plus univerſellement reconnues, ſont de faire revenir ceux qui ſont tombés en apoplexie, de guérir en peu de tems la conſtipation la plus invétérée, de tuer les vers, de faciliter l'accouchement & toutes ſes ſuites, de purifier l'air quand on le brûle, & d'être un excellent préſervatif contre les maladies epidémiques ; on en ſouffle la pouſſiere dans le nez de ceux qui ſe ſont pendus ou noyés ; & s'ils ne ſont pas encore morts, elle les fait revenir infailliblement. On s'en ſert auſſi extérieurement pour des froncles, des ulceres, & pluſieurs autres maladies de peau.

Les graines doivent être choiſies bien groſſes, bien nourries, & ſans aucune piquure de ver. On les fait amollir à la vapeur de l'eau bouillante, de maniere à pouvoir en détacher la coque ou pellicule, puis on ſépare les deux lobes, on en ôte le germe, & on racle le jaune avec un couteau de cuivre, puis on les fait ſécher. Leur principale vertu eſt de délayer la bile, de rétablir les forces des viſceres & de l'eſtomac, & de tempérer l'ardeur du ſang. Il eſt très-ſain, diſent les Livres, d'en mâcher le matin à jeun, ſur-tout quand on a des eblouiſſemens cauſés par la bile. On les donne dans du thé pour arrêter les dyſenteries opiniâtres qui viennent de chaleur d'entrailles ; on en fait mâcher un ou deux aux femmes qui ont de la peine à accoucher, à ceux auſſi qui ont un violent mal de dents cauſé

par le vent ou le froid. On en fait manger aux petits enfans au commencement des chaleurs, pour les préſerver des froncles & autres ſuppurations, &c.

Les graines de *Tſao-kia* entrent, je ne ſais à quel titre, dans les ingrédiens de la toilette des Dames Chinoiſes. Celles que nous avons ouvertes avoient une eſpece de gomme entre la coque & la graine. Cette gomme nous paroît mériter quelque attention, d'autant mieux qu'elle eſt très-tranſparente & très-dure. Elle ſemble avoir eté préparée par la nature pour conſerver & nourrir les deux lobes auxquels eſt attaché le germe.

Les epines du *Tſao-kia* ſont nommées en Chinois le clou céleſte, *tien-ting*, à cauſe des vertus ſingulieres qu'on leur attribue communément. Le peuple ſur-tout en a des idées aſſez ſingulieres, & qui paſſent le préjugé. Les Livres de Médecine diſent en général que le ſel qu'on en tire après les avoir réduites en cendres, augmente beaucoup la vertu des ſiliques & des graines, en aſſure l'effet & le rend plus prompt. Ces cendres, diſent encore les Livres, ſont ſouveraines pour guérir l'enflure de langue des petits enfans; ſi on en frotte la langue avec egale quantité ou de nitre ou de camphre réduit en poudre, l'enfant a ſur le champ une ſalivation qui les guérit. Ces cendres ſont encore recommandées pour purifier le lait des femmes les premiers jours après leurs couches, pour guérir les ulceres internes, & conduire à ſuppuration ceux qui travaillent dans les chairs & ne percent pas la peau.

Pour l'ecorce, ſoit du tronc, ſoit des racines, ainſi que les feuilles, nous ne voyons pas qu'on leur attribue d'autre vertu que celle des ſiliques; mais il paroît qu'on n'en fait plus uſage pour les ulceres & les plaies.

Nous ſommes entrés dans ces détails pour inviter nos Chimiſtes & nos Pharmaciens à faire des recherches ſur le *Tſao-*

kia ou Fébier. Puiſqu'il croît en France, il n'importe pas peu de faire connoître au Public quels avantages on peut retirer de ſa culture.

En cherchant ce que dit M. Duhamel ſur le Fébier, dans ſon excellent traité des arbres & arbuſtes, nous ſommes tombés ſur l'article du *Ketmia* ou *althea fructex* qu'on a auſſi ici, & qui a eté célébré il y a cinq à ſix ſiecles par des Poëtes de nom. Comme ce ſavant Académicien paroît eſpérer qu'on pourroit parvenir à en avoir de doubles, en les multipliant par les ſemences, nous avons cru qu'on ſeroit bien aiſe de ſavoir qu'on en a ici de très-doubles, & qui ſont d'une grande beauté. Il ne paroît pas que les Fleuriſtes Chinois, qui ont eu autrefois un goût paſſionné pour cet arbriſſeau, regardent comme une rareté d'en avoir de doubles. Ils les multiplient, ſur-tout par les marcottes, & diſent qu'on eſt sûr de les faire réuſſir quand on a de bonne terre de marais. Le *Ketmia*, ſelon eux, demande à être garanti des rayons du ſoleil. On en a ici deux eſpèces. La premiere, qui eſt la nôtre, au moins celle que nous avons vue à Bordeaux, ſe nomme *Mou-kin*. La ſeconde qui differe un peu dans la forme des fleurs & des feuilles, ſe nomme *Fou-tſang*. Les couleurs des fleurs de l'une & de l'autre ſont preſque auſſi variées ; mais les fleurs de *Fou-tſang*, ou qui *reſſemble au mûrier*, durent davantage. Nous trouvons qu'elle a eté apportée de Perſe. S'il eſt vrai qu'on ſoit parvenu à la conſerver & à la naturaliſer dans toutes les Provinces, en l'entant ſur le mûrier, il eſt facile de faire des eſſais. La Médecine Chinoiſe paroît faire plus d'uſage du *Ketma* que la nôtre. Il y a bien des gens qui prennent en guiſe de thé l'infuſion des feuilles de *Mou-kin*, ceux ſur-tout qui ont beſoin de ſe rafraîchir.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 22 Novembre 1783.*

.....L'EMPEREUR (*Kien-long*) jouit d'une parfaite ſanté, & gouverne ſon vaſte Empire avec la même vigueur & les mêmes ſoins qu'il le faiſoit il y a trente ans. Il voit tout & fait tout par lui-même. Sa vigilance s'etend ſur toutes les branches du Gouvernement, & il n'en eſt aucune dont il ne veuille connoître juſqu'aux plus petits rameaux. Ce n'eſt pas ſon panégyrique que je fais ici; c'eſt la vérité que je dis en lui rendant juſtice. Celui qui lui ſuccédera aura bien de la peine à le ſuivre.

Malgré la réfutation qu'il ſe donna la peine de faire lui-même d'un ecrit dans lequel on l'exhortoit à nommer ſon ſucceſſeur, & à rendre publique la nomination qu'il feroit, on eſt revenu à la charge cette année. Ce n'eſt plus, comme ci-devant, un particulier qui ecrit, c'eſt l'un des Chefs du Tribunal des *Han-lin*; & ce *Han-lin* eſt avoué de ſon corps, & prétend n'être que l'organe dont le public ſe ſert pour faire paſſer ſes vœux les plus ardens juſqu'au trône de Sa Majeſté. Comme dans ce dernier ecrit, & dans la réponſe de l'Empereur il n'y a rien qui n'ait déjà eté dit, & dont je n'aie rendu compte, je me diſpenſe de répéter.

Il me ſouvient de vous avoir annoncé, l'une des années dernieres, le projet qu'avoit conçu l'Empereur, de tranſplanter en Tartarie tous les rejettons des Princes de ſon ſang qui ſont ici inutiles, & qui par leur pauvreté, & ſouvent par leur mauvaiſe conduite, ne ſervent qu'à le déshonorer. Ces Princes ont fait mouvoir tous les reſſorts imaginables pour en empêcher l'exécution; elle a eté ſuſpendue. L'Empereur qui dans ſes vieux

jours cherche à se rendre agréable aux siens, & qui craint surtout de faire quoi que ce soit qui puisse contrister ses ancêtres, en contristant un grand nombre de leurs descendans qui ne se soumettroient qu'avec une répugnance extrême à la loi qu'il s'etoit proposé de leur imposer, en les renvoyant dans leur ancienne patrie, s'est laissé fléchir. Mais ce qui est différé s'exécutera tôt ou tard; & j'ai tout lieu de croire que ce sera sous le successeur immédiat de Sa Majesté.

Cependant l'Empereur ne les pas a perdus de vue; il a cru, en attendant, devoir prendre quelques mesures pour les contenir dans le devoir, & empêcher qu'ils ne se dégradassent aux yeux de la populace, par des actions indignes de leur naissance & de leur rang. Il n'a rien imaginé de plus propre à leur inspirer des sentimens d'honneur, que de leur donner des marques de distinction qui, en les faisant respecter des autres, fussent pour eux un avertissement continuel de ce qu'ils etoient, & comme une espece d'aiguillon qui les excitât à se respecter eux-mêmes. Je ne puis rien dire de mieux que ce que Sa Majesté a dit elle-même dans un ecrit public qu'elle a donné à cette occasion. Voici comment elle s'exprime :

» *Kien-long* 47^e année, dixieme, le 4. (C'est l'année derniere 1782).

» CHANG-YU. (Discours d'en-haut).

» Dans l'audience publique que j'ai donnée aux Mongoux,
» je me suis apperçu qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût décoré
» de quelque marque extérieure de dignité. Je demandai si tous
» ceux qui etoient ainsi décorés etoient actuellement en fonc-
» tion; l'on me répondit que non, mais que tous, pour être
» connus, portoient les distinctifs des dignités que leurs ancê-
» tres avoient possédées, & qu'ils ne commençoient à les

» porter, que lorſqu'ils avoient atteint la dix-huitieme année de » leur âge. Je trouvai cet uſage ſagement établi, & je pris la » réſolution de l'adopter en faveur de ceux de ma famille.

» Juſqu'à préſent je m'etois contenté de les laiſſer jouir des » charges héréditaires, & de leur en permettre l'exercice, ce » qui ſe réduiſoit à un petit nombre d'entre eux, parce que » ceux qui etoient revêtus de ces dignités, ne pouvant les » tranſmettre qu'à l'un de leurs fils, lorſqu'ils en avoient » pluſieurs, tous les autres reſtoient confondus dans la foule. » Cette foule s'eſt ſi fort accrue, que le nombre de ceux qui la » compoſent eſt aujourd'hui exorbitant. Nous ſommes tous » cependant d'une même race, nous ſommes les différentes » tiges & les différens rameaux d'un même tronc.

» Quoique la deſcendance de chacun d'eux ſoit parfaitement » connue de ſa famille particuliere, qu'elle ſe conſerve dans les » archives de l'Etat, & que j'en ſois moi-même inſtruit, cela » ne ſuffit pas pour leur concilier au dehors le reſpect qui » leur eſt dû. Il eſt de mon devoir de leur témoigner ma bien- » veillance. Je ne puis le faire d'une maniere plus honorable » pour eux, qu'en leur donnant des marques de diſtinction » qui leur concilient le reſpect du public, en les faiſant con- » noître pour ce qu'ils ſont; & qui ſoient en même temps une » preuve authentique que je ne cherche qu'à me rapprocher » d'eux, en les rapprochant de moi.

» J'ordonne au Tribunal qui eſt chargé ſpécialement de tout » ce qui concerne les perſonnes de ceux de ma famille, de » chercher exactement dans ſes archives & dans ſes regiſtres, » quels ont eté ceux qui les premiers ont eté décorés des titres » de *Ouang*, *Peilé*, *Peitſee*, *Koung* & autres; de ſuivre tous » leurs deſcendans, juſqu'à ceux qui vivent aujourd'hui, & » d'inſcrire les noms de ces derniers, ſous les noms de leurs

» ancêtres titrés, jusqu'à ceux inclusivement dont ils tiennent » immédiatement la vie; afin qu'en les faisant jouir d'une partie » des honneurs dont ont joui ceux dont ils descendent, on » leur mette, pour ainsi dire, sous les yeux une espece de » signalement de ce qu'ils doivent être.

» Cet usage pratiqué depuis long-tems par les Mongoux, » m'a paru sagement etabli; je l'adopte en faveur des miens, » avec une entiere satisfaction, parce j'espere qu'il fera revivre » parmi eux les sentimens d'honneur dignes de leur naissance; » qu'il les contiendra, du moins au dehors, dans les bornes de » la bienséance, en les empêchant de se confondre avec des » gens de néant & des vagabonds; & qu'il les engagera même » à faire des efforts pour se corriger, & pour devenir de jour » en jour meilleurs: c'est à quoi je les exhorte de tout mon » cœur.

» Si malgré ma bonne volonté, & l'affection que je leur » porte, il arrive à quelques-uns d'entre eux de s'oublier, ou » de continuer dans leurs désordres, la premiere punition à » laquelle je veux qu'ils soient soumis, sera la privation du » bienfait commun à tous: il leur sera défendu de porter la » marque d'honneur dont je les décore. Je me flatte que lors- » que, dans toute l'etendue de l'Empire, on sera instruit de ce » que j'ai fait en faveur de ceux de mon sang, on leur portera » plus de respect qu'on ne faisoit ci-devant, & l'on en conclura » qu'une tendre union regne parmi nous.

» Que le Tribunal chargé spécialement des personnes & des » affaires de ceux de ma famille, fasse les recherches les plus » exactes pour ne pas confondre l'ordre des successions; & qu'il » me donne avis de tout ».

Le Tribunal fit ses recherches, & en présenta le résultat à Sa Majesté, qui donna en conséquence un second Edit, dont voici

voici le contenu. Avant que de l'expoſer à vos yeux, je vais vous expliquer quelques termes particuliers, dont je ſerai obligé de me ſervir.

Kata ou *Kota* eſt un nœud de ſoie de la groſſeur d'une prune ordinaire. L'Empereur, hors des tems du cérémonial, en porte un de ſoie rouge ſur ſon bonnet, ſes fils en portent un pareil, ainſi que les *Regulo* du premier ordre, quand ils ſont fils ou freres d'Empereur.

J'appelle *bouton*, un petit globe de pierre précieuſe de corail, de verre ou de métal, rouge, bleu, blanc & jaune, que les Princes, Grands, Mandarins & Lettrés portent ſur leur bonnet pour marque diſtinctive de leurs rangs.

Ouang eſt le titre des Princes du premier & du ſecond Ordre, *Peilé* celui des Princes du troiſieme, *Peitſee* celui des Princes du quatrieme, & *Koung* le titre de ceux qui viennent après. Pour ce qui eſt des Grands & des Mandarins on les diſtingue tout ſimplement par les noms de premier Ordre, ſecond Ordre, *&c.* Tous les Princes, juſqu'aux *Koung* incluſivement, portent le bouton rouge uni; les Grands du premier ordre en portent un ſemblable. Ceux du ſecond Ordre le portent auſſi rouge, mais rabotteux. Les Grands du troiſieme Ordre le portent de verre bleu, uni & clair; je veux dire d'un verre tranſparent. Ceux qui n'ont pas le titre de Grands, & que nous nous ſommes accoutumés à appeller Mandarins, ſont du quatrieme Ordre, & portent un bouton de verre bleu opaque, *&c.*

CHANG-YU,

» Ceux de ma famille qui deſcendent de *Chun-tché*, de *Kang-*
» *hi*, d'*Yong-tcheng*, & ceux qui viennent & viendront de moi,
» porteront ſur leur bonnet le *Kata* rouge. Je n'etablis rien ſur
» les *Kioro* qui deſcendent d'un même tronc que moi, & les

» autres que je viens de nommer, parce que les différentes » branches des *Kioro* ſont fort eloignées de celles dont nous » ſortons. D'ailleurs, ils ont pardeſſus ceux de mes parens » qui me touchent de plus près, l'avantage de pouvoir exercer » les différentes charges & emplois de l'Empire, comme tous » mes autres ſujets; ils ont la ceinture rouge, & poſſedent entre » eux pluſieurs dignités héréditaires: cette diſtinction leur ſuffit.

» Chez les Mongoux, depuis les *Ouang* juſqu'aux ſimples » *Taidji*, tous portent une marque qui les diſtingue, & cette » marque finit au bouton bleu de verre opaque. Il en ſera » déſormais ainſi chez les miens qui ne ſeront pas décorés de » quelque dignité particuliere qui les obligeroit à ſe décorer » de la marque de diſtinction attachée à cette dignité. L'ordre » qui s'obſervera, ſera tel.

» Les deſcendans de *Kang-hi*, & de *Yong-tcheng*, comme » je l'ai dit, porteront le *Kata* rouge, à moins qu'ils n'euſſent » quelques dignités & emplois qui exigeaſſent la diſtinction du » bouton rouge ou bleu.

» Les fils des *Tſing-ouang* porteront le bouton rouge uni (du » premier Ordre), & les fils des *Kiun-ouang* & des *Peilé*, por- » teront le bouton rouge du ſecond Ordre; les fils des *Peiſſe* » & des *Koung*, porteront le bouton de verre bleu tranſparent, » qui eſt la marque des Grands du troiſieme Ordre.

» Avant de leur donner ces marques de diſtinction, & la per- » miſſion de les porter, le Tribunal aura ſoin de s'informer ſi » ceux à qui on doit les donner, ſont véritablement fils *naturels* » *& légitimes* (c'eſt ici la même choſe), ou s'ils ſont ſeulement » les fils *par adoption* de ceux qu'ils reconnoiſſent pour peres; & » de m'en informer. Dans le dernier cas, ces ſortes de fils adop- » tifs ne pourront pas ſuccéder aux dignités de ceux qui les ont » adoptés, quoique dans la même famille & du même ſang:

» car ils ne peuvent pas en adopter d'autres ; & ils recevront » des marques d'honneur inférieures à celles qu'ils auroient » obtenues, s'ils avoient eté les fils naturels.

» Les fils adoptifs des *Ouang*, *Peilé*, *Peitsee* & *Koung*, ne » pourront porter que le bouton de verre bleu transparent, » c'eſt-à-dire, du troiſieme Ordre.

» Ceux en général qui ſont employés & exercent des charges » qui ſont au-deſſus du quatrieme Ordre, porteront les diſtinc- » tifs attachés à leurs emplois ou à leurs charges ; & ceux dont » les emplois ou les charges ont un diſtinctif au-deſſous du » quatrieme Ordre, porteront le bouton du quatrieme Ordre, » c'eſt-à-dire, de verre bleu opaque.

» S'il arrive que quelqu'un de ceux qui ſeront nouvellement » décorés, ſe rende coupable de quelque faute qui mérite l'ani- » madverſion de ceux qui ſont prépoſés pour faire obſerver » les loix, il perdra le privilege de porter la marque de » diſtinction dont il etoit décoré. Si la faute eſt légere, du » nombre de celles, par exemple, pour laquelle l'uſage n'in- » flige que la peine du fouet ; au lieu du fouet, on ſe conten- » tera de les priver d'une partie du revenu qu'ils perçoivent » de mes deniers. Si la faute eſt de nature à mériter l'exil, il » ſuffira de les mettre pour toujours aux arrêts dans leurs » propres maiſons ; & ſi la faute, ſans être un crime, eſt » cependant aſſez conſidérable pour mériter un châtiment » plus fort, on le confinera pour toujours dans les priſons » qui ſont ſous l'inſpection particuliere du Tribunal qui eſt » chargé de tout ce qui concerne ceux de ma famille ; on » les enverra à Moukden pour y mener la vie qu'y menoient » leurs premiers ancêtres, ſans qu'ils leur ſoit jamais permis de » ſe décorer de la marque de diſtinction qu'ils portoient ci- » devant.

Pour ce qui eſt de ceux qui ont eté caſſés de leurs dignités » de *Ouang*, *Peilé*, *Peiſee*, *Koung* & autres, ils porteront » déſormais le bouton de verre bleu opaque, c'eſt-à-dire, du » quatrieme Ordre.

» Chez les Mongoux encore, ce n'eſt qu'à l'âge de dix-huit » ans qu'on permet de porter les différentes marques de diſtinc- » tion : ceux qui n'ont pas atteint cet âge n'etant regardés » encore que comme des enfans. Le même uſage s'obſervera » pour les miens, avec cette différence que les Mongoux ont » recours au Tribunal des affaires etrangeres pour faire paſſer » juſques à moi les noms de ceux qui doivent être décorés, » parce qu'ils ſont parvenus à l'âge compétent; au lieu que les » miens s'adreſſeront au Tribunal particulier qui les gouverne, » pour avoir mon conſentement, ainſi que le font les Mongoux.

» Tout ce qui vient d'être dit, eſt commun à tous ceux de » mon ſang qui font leur ſéjour à Moukden, comme il l'eſt à » ceux qui ſont ſous mes yeux à Péking : qu'on ait ſoin de leur » faire ſavoir mes intentions ».

L'Empereur etoit à *Géhol* quand il donna cet edit. Ceux qui etoient chargés de le mettre à exécution, eurent tout le tems néceſſaire pour s'y préparer. Ils firent les recherches les plus exactes; mirent par ecrit la généalogie particuliere de chacun des parens de Sa Majeſté, à commencer ſeulement depuis ceux de leurs ancêtres communs, qui directement ou indirectement avoient eu quelque part à la conquête de l'Empire; fixerent leurs différens degrés de proximité, & leur aſſignerent en conſéquence les marques d'honneurs qu'ils devoient porter reſpectivement. A ſon retour à Péking, l'Empereur fut informé de tout ce qui s'etoit fait, & en ordonna la publication. Il voulut de plus donner aux nouvellement décorés, une marque publique de l'affection qu'il leur portoit, en leur faiſant

à chacun en particulier un préſent en ſoie, en bijou, en argent; & en les admettant tous enſemble en ſa préſence dans un feſtin ſolemnel : ils etoient au nombre de plus de deux mille.

Cette cérémonie eut lieu le 10 de la premiere Lune de la quarante-huitieme année de *Kien-long*, c'eſt-à-dire, le 11 Février 1783. *Il me ſemble*, dit l'Empereur à cette occaſion, *que je vois mes ancêtres ſortir de leurs tombeaux, & venir prendre leur part de la ſatisfaction que je goûte.* Il termina la cérémonie par une exhortation courte, mais pathétique, dans laquelle il inſiſta en particulier ſur les ſentimens d'honneur qu'ils devoient avoir pour ſe rendre dignes de ceux dont ils tenoient la vie, & pour ſe faire reſpecter au dehors.

Je finirai cette Lettre par le récit d'un evénement qui a donné lieu ici à bien des diſcours, tous propres à faire fermenter le levain de mécontentement qui ſubſiſte habituellement dans le cœur de ceux qui ne voient qu'à regret les Tartares ſur le trône, mais que le génie d'*Akoui* fit tomber à plat par quelques lignes d'ecrit.

Le 3 de la ſixieme lune, c'eſt-à-dire, le 2 Juillet 1783, vers les neuf heures un quart du ſoir, le ciel qui avoit eté couvert pendant toute la journée, ſe déchargea par un orage qui dura juſques vers les dix heures. Pendant cet eſpace, d'environ une heure de tems, le tonnerre frappa le magaſin dans lequel ſont les pieces de ſoie que l'Empereur réſerve dans ſon Palais, & tout fut conſumé. Il eſt à remarquer que ce magaſin eſt vis-à-vis de l'appartement qu'occupe Sa Majeſté, & n'en eſt ſéparé que par une cour. De-là le tonnerre paſſa juſqu'à la porte de la ville, qui eſt à l'Oueſt, & que pour cette raiſon on appelle *Si-ché-men*, & frappa le *leou*, ou magaſin d'armes, qui eſt ſur le rempart à l'un des côtés de ladite porte, par où les Mantchoux entrerent à Péking lors de la conquête.

Preſque dans le même inſtant le même tonnerre alla frapper le *Ting* qui eſt hors de la ville du côté de la porte dite *Ngan-ting-men*, c'eſt-à-dire, *la porte qui aſſure la tranquillité.* Dans ce *Ting* etoit un *Pei* ou marbre ſur lequel etoit gravé en gros caracteres Mantchoux & Chinois ce qui s'etoit paſſé de plus eſſentiel, lors de l'arrivée des Mantchoux à Péking. Le magaſin des ſoies, le magaſin des armes & le *Ting*, tout fut briſé, renverſé & réduit en cendres. L'Empereur etoit alors abſent. Il etoit parti pour la Tartarie, & alloit rendre les devoirs funebres à ſes ancêtres, ſur les tombeaux où repoſent leurs cendres : il avoit laiſſé Akoui à Peking, pour être l'un des régens de l'Empire, pendant ſon abſence de cette Capitale.

La nuit où arriva l'orage, Akoui etoit de garde au Palais, & dormoit dans l'une des chambres de l'endroit nommé ici *Kiun-ki-tchou*, où s'aſſemblent les Miniſtres pour traiter des affaires de l'Etat, vis-à-vis de l'appartement de Sa Majeſté, & très-près du magaſin ſur lequel tomba la foudre, n'y ayant que la ſalle du trône entre deux. Le bruit que fit le tonnerre en tombant, & l'eclat des flammes qui s'elévoient, avertirent Akoui du malheur qui venoit d'arriver, & du danger qu'il y avoit que le feu ne ſe communiquât bientôt aux appartemens les plus reſpectables de la demeure du Fils du Ciel. Malgré le vent, la pluie, le tonnerre & les eclairs redoublés, il vole & arrive des premiers à l'endroit où etoit le feu. Quelques-uns des ſoldats Mantchoux qui etoient de garde au pied du magaſin, & qui s'etoient refugiés ſous une galerie voiſine, pour ſe mettre à l'abri de l'orage, n'arriverent qu'après lui. Il leur ordonna ſur le champ de ſe rendre en priſon, pour avoir quitté leur poſte; en même tems il envoya ordre à tous les Officiers qui etoient de garde aux différens endroits du Palais de ne pas remuer, quoi qu'il arrivât, ſans un ordre exprès ſigné

de sa main, & de redoubler de vigilance. Il fit défense d'ouvrir les portes du Palais, si ce n'est pour laisser entrer les *Regulos*, les Grands, les Mandarins & leurs Gens; il manda tous les Eunuques, & les occupa à charrier de l'eau, qu'il leur fit verser autour du magasin, son unique soin etant d'empêcher que le feu ne s'etendît.

Cependant le magasin brûloit; & ce magasin, outre les soies les plus belles & les plus artistement travaillées, contenoit encore les bijoux les plus précieux de la Dynastie passée. Les donneurs d'avis parmi les Princes & les Mandarins qui etoient présens, surpris de voir Akoui uniquement occupé à former une espece de lac aux environs de ce qui brûloit, sans se mettre en peine d'eteindre le feu, lui représenterent plus d'une fois que c'etoit grand dommage de laisser périr tant de richesses, dont du moins on pouvoit sauver une partie, en s'attachant d'abord à ce qui etoit le plus en danger, & en faisant répandre l'eau sur le feu plutôt que par-tout ailleurs. *Laissez brûler soie & bijoux*, leur répondoit froidement Akoui, au rapport de quelques Eunuques du nombre des porteurs d'eau: *c'est moi qui commande ici; si je fais mal, toute la faute me sera imputée, soyez tranquilles.*

Après quelques heures, les superbes colonnes de bois de cedre ou de *nan-mou*, comme on l'appelle ici, les poutres de même bois, & toute la charpente etant entiérement consumées, le toît s'ecroula. Akoui fit inonder tous ces débris, sans permettre qu'on touchât à quoi que ce fût, sous prétexte de le mettre à couvert pour l'Empereur. Par cette sage manœuvre, aucun des bâtimens voisins ne fut endommagé, & le troupeau féminin de Sa Majesté, qui etoit enfermé tout près, en fut quitte pour la peur, & pour avoir perdu quelques heures de sommeil.

Pour ce qui eſt du magaſin d'armes, & du *Ting*, ils brûlerent ſans danger pour d'autres edifices, parce qu'ils n'en avoient point à leur portée.

Il etoit à peine jour, que la nouvelle du déſaſtre arrivé pendant la nuit ſe répandit dans tous les quartiers de la ville. Auſſi-tôt les Devins, tant ceux qui devinent d'eux-mêmes, que ceux à qui on fait deviner ce qu'on ſouhaite, les Aſtrologues, les mécontens & les oiſifs ſe répandirent tout bas en diſcours ſur les malheurs dont la Dynaſtie régnante etoit menacée; & ces diſcours paſſant de bouche en bouche, & ſe fortifiant à chaque fois de quelque nouvelle circonſtance, furent pendant quelques jours le ſujet de tous les entretiens. Les bons Mantchoux, & ceux qui leur ſont ſincérement attachés, etoient inquiets ſur ce qui ſe diſoit, & euſſent voulu que le Gouvernement impoſât ſilence à tous ces téméraires diſcoureurs, en faiſant un exemple ſur quelques-uns des plus indiſcrets. *Laiſſez-les parler à leur aiſe*, répondoit Akoui, en ſouriant, *je vais leur faire prendre un autre ton, & ce ſera bientôt, parce que j'attends inceſſamment la réponſe de l'Empereur à la lettre que je lui ai ecrite, pour l'informer de ce qui eſt arrivé.*

Cette réponſe ne tarda pas en effet. Pendant qu'il l'attendoit, Akoui s'etoit informé avec ſoin de tous les dommages qu'avoit cauſés le tonnerre, la nuit même qu'il frappa les edifices appartenans en propre à Sa Majeſté; & il avoit appris que, tant dans la ville que dans ſes fauxbourgs, dix-ſept maiſons chinoiſes avoient eté frappées de la foudre. Il ne lui en fallut pas davantage. Dans la premiere gazette il fit paroître un *Chagn-yu* de l'Empereur, dans lequel Sa Majeſté, après l'avoir loué de ſon zele pour tout ce qui eſt du ſervice, rapporte la lettre qu'il en a reçue, & ſe répand enſuite en ſentimens très-dévots envers le ciel: en voici le précis.

« Le

« Le feu du ciel, me dit Akoui dans la Lettre qu'il m'a » ecrite en dernier lieu, a frappé d'un seul coup le magasin où » je mettois en dépôt les pieces de soie que j'ai coutume de » donner dans les occasions, à ceux de mes sujets que je veux » gratifier, & aux etrangers Mongoux & autres, quand ils » viennent me rendre hommage; le magasin d'armes qui etoit » sur le rempart près de la porte *Si-tché-men*, & le *Ting* qui » etoit au-delà de *Ngan-ting-men*. *Votre Majesté*, continue » Akoui, *ne perd dans cet incendie, que des pieces de soie que* » *ses Manufactures auront bientôt remplacées, quelques armes* » *que la paix, dont elle fait jouir ses sujets après avoir dompté* » *les rebelles de toute espece, rendoit inutiles, & des bijoux qu'elle* » *ne voyoit subsister qu'à regret, parce qu'ils ne servoient qu'à* » *rappeller le triste souvenir du luxe efféminé des derniers Empe-* » *reurs de l'infortunée Dynastie qui a eté si glorieusement* » *remplacée par celle de votre Majesté. Ainsi, si j'ai des regrets* » *à vous témoigner, ce n'est pas sur la perte que vous avez faite;* » *c'est uniquement sur la peine que je suis forcé de causer à votre* » *bon cœur, en lui apprenant qu'outre les trois edifices dont j'ai* » *parlé, le feu du ciel a consumé dans le même tems dix-sept* » *maisons appartenantes à des Chinois. Je me suis exactement* » *informé: le dommage n'est pas allé plus loin, quoique l'orage* » *ait eté des plus violens. Je félicite votre Majesté de ce qu'elle* » *ne s'est pas trouvée à Péking. Le ciel lui a donné, à cette* » *occasion, comme en tant d'autres, une marque visible de sa* » *protection, & du soin spécial qu'il a d'ecarter d'elle tout ce qui* » *pourroit contribuer à l'attrister. Je lui en ai rendu en particu-* » *lier mes sinceres actions de graces*, &c.

» Par ce que me dit-là Akoui, il n'est pas douteux que le ciel » n'ait eu en vue de me donner une preuve de sa bienveillance, » en attendant, pour ainsi dire, que je fusse absent de Péking,

» pour permettre le déſaſtre qui eſt arrivé la nuit du trois de » cette ſixieme lune. Si j'avois eté dans mon Palais, j'aurois infail- » liblement eté troublé de voir le feu ſi près de chez moi, prêt » à conſumer mon appartement même. Je me ſerois donné du » mouvement pour le faire eteindre, je me ſerois même ex- » poſé au vent & à la pluie pour donner mes ordres; à l'âge » où je ſuis, tout cela eſt dangereux, & pouvoit avoir pour » ma ſanté les ſuites les plus funeſtes. Le ciel m'en a préſervé; » il eſt juſte que je lui en témoigne ma reconnoiſſance; c'eſt ce » que j'ai déjà tâché de faire, & ce que je ferai encore plus » d'une fois, &c. Qu'on répare promptement ce qui eſt à » réparer ».

La lecture de la gazette, d'où ce que je viens de rapporter eſt extrait, eut l'effet qu'elle devoit avoir. Les Devins, les Aſtrologues, les mécontens & les oiſifs ſe turent, ou parlerent en conformité de ce qu'ils avoient lu. C'eſt ainſi qu'un homme de tête, quand il a l'autorité en main, peut, ſans employer la force ni les menaces, tourner les eſprits comme il veut, & leur faire vouloir ce qu'il veut. Vous direz ſans doute qu'Akoui eſt mon Héros, je ne m'en défends pas. Je vois dans lui une foule de qualités précieuſes qui me le font eſtimer & aimer; mais je ne m'aveugle pas ſur ſon compte, je lui rends juſtice.

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 2 Octobre 1784.*

J'AI achevé enfin la vie de Confucius (1), & je vous l'envoie. J'y ai joint grand nombre d'eſtampes crayonnées d'après les originaux, & qui repréſentent toutes les actions de ſa vie. Elles ſont accompagnées de l'arbre généalogique de la maiſon de *Koung*, dont je donne une explication ſuffiſamment détaillée pour mettre au fait de ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſavoir, & aſſez courte pour ne pas ennuyer long-tems.

Ce qui m'a fait naître l'idée de donner exactement cette généalogie, eſt une réflexion jettée comme par haſard dans les recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois, par laquelle M. Paw ſemble révoquer en doute la ſucceſſion non interrompue des deſcendans de Confucius, *à moins*, dit-il (2), *que ce ne fût comme une eſpece d'Aſſociation religieuſe. Alors ce fait change entiérement de nature, & ne ſuppoſe aucune ſorte de filiations qui ſe ſoient ſuccédées réguliérement*, &c.

La ſuite des filiations qui ſe ſont ſuccédées réguliérement dans la maiſon de *Koung*, ou de Confucius, ne ſera plus un objet ſur lequel M. Paw puiſſe former raiſonnablement des doutes, après qu'il aura lu ſans prévention les preuves authentiques tirées des Mémoires domeſtiques de la famille, des ouvrages littéraires qui ont paru en différens tems, & con-

(1) Nous l'imprimerons dans le douzieme Volume de ce Recueil, où nous placerons auſſi les principales Eſtampes relatives à ſa vie, & l'arbre généalogique de ſa famille.

(2) Tome II, page 245, de l'édit. de Berlin, 1774.

firmées par autorité publique depuis la Dynastie des *Han* jusqu'à celle qui est aujourd'hui sur le trône. Peut-être même me saura-t-il quelque gré de la peine que je me suis donnée, pour augmenter la masse de ses connoissances sur un objet qu'il regarde comme intéressant.

A la vie de Confucius, & de tout ce qui a rapport à ce Sage, j'ajoute le Dictionnaire universel de la langue des Mantchoux (1). Il n'est pas rangé à l'instar de nos Dictionnaires, c'est-à-dire, par ordre alphabétique; il est divisé par classes, & l'on ne trouve les mots qu'en les cherchant dans la classe à laquelle ils appartiennent. Il faut, par exemple, que l'on sache si le terme, dont on veut savoir le sens, appartient à la Religion, à la Politique, aux Sciences, aux Arts, &c. ce qui n'est pas un petit embarras pour le commun des Lecteurs. L'Empereur avoit senti cet embarras; mais les Savans qu'il consulta, lui persuaderent que cet inconvénient etoit compensé par une foule d'avantages qui ne se trouvoient pas dans l'ordre purement alphabétique. Il s'en tint à leur avis, avec d'autant moins de répugnance, qu'il avoit déjà fait imprimer un Dictionnaire Mantchou-Chinois par ordre alphabétique: c'est celui que j'ai traduit en françois (2).

Un autre Dictionnaire ou Vocabulaire, est celui qui a eté fait par ordre de l'Empereur, en faveur de ceux de ses sujets qui, par etat ou par emploi, sont obligés à des correspondances dans le Thibet. Je l'appelle Dictionnaire ou Vocabulaire, quoiqu'il ne soit, à proprement parler, qu'un recueil

(1) Il est semblable à celui que M. Amiot a envoyé pour la Bibliotheque du Roi il y a quelques années.

(2) M. Amiot a aussi envoyé ce Dictionnaire *Mantchou-Chinois-François*, Ouvrage de la plus grande importance, & qu'il seroit bien à souhaiter qu'on pût imprimer quelque jour.

des mots les plus essentiels à savoir, rangés par classes. Il a eté composé dans le Palais même, & pour ainsi dire, sous les yeux de Sa Majesté, par les plus habiles d'entre les Mantchoux & Mongoux, aidés par des *Han-lin* Chinois, & des Docteurs Thibetains. Ces derniers furent envoyés par le grand *Lama*, à la requisition de l'Empereur, qui s'en est servi pour vérifier ce qu'on devoit imprimer sur la religion, la morale, & les mœurs de ceux qui font profession de suivre la doctrine de *Fo*, ouvrage qui fera partie de la grande collection à laquelle on travaille toujours avec les mêmes soins & la même assiduité.

Le Vocabulaire dont je parle, est en deux volumes, & en quatre langues, c'est-à-dire, en Tangout, Mantchou, Mongou & Chinois. Je m'etois proposé de le tirer de la classe des meubles inutiles, en le mettant en françois, comptant qu'à l'aide du Chinois & du Mantchou il me seroit aisé d'en venir à bout; mais tout en mettant la main à l'œuvre, des difficultés sans nombre se sont présentées, & m'ont fait changer d'avis.

Je vous envoie un ouvrage d'un goût particulier, dont l'idée & la premiere exécution sont dues à un Philosophe du tems des *Soung*. Ce Philosophe se nommoit *Tcheng-che*. Il etoit vertueux par principe, & se livroit à tous les genres d'etude par inclination. Ses succès répondirent à son goût; & il devint l'homme le plus savant de son siecle : ce qu'on appelle un Savant universel.

Il avoit fait un recueil de tous les monumens scientifiques, & de ceux encore qui concernent les usages religieux & civils, antiques & modernes de sa Nation & des Nations circonvoisines. Il ne voulut pas que le fruit de son travail fût perdu pour le reste des hommes, ou qu'il restât comme enseveli dans le fond de quelques bibliotheques, ou dans les cabinets d'un petit nombre de savans, s'il se contentoit de le répandre par

la voie de l'impreſſion. Il imagina un moyen de mettre tout le monde à portée d'en profiter, ſans deſſein formé de s'inſtruire, & comme par un pur effet du hazard. La maniere dont l'encre de la Chine eſt compoſée, les matériaux qui entrent dans ſa compoſition, la rendent d'un uſage univerſel; & il n'eſt preſque aucun Chinois, de quelque etat & profeſſion qu'il ſoit, qui au moins une ou deux fois dans l'année ne ſoit obligé de s'en ſervir. Ainſi, au lieu de livrer à un Libraire ſon précieux recueil, *Tcheng-che* le confia à un riche Fabricant d'encre, à condition qu'il n'en ſortiroit déſormais de ſa Manufacture aucun bâton, aucune piece, quelle qu'en fût la forme, qui ne portât l'empreinte de quelqu'un des ſujets du recueil qu'il lui confia.

Le Fabricant reçut avec plaiſir & reconnoiſſance ce nouveau moyen d'accroître ſes richeſſes. Il employa les meilleurs Artiſtes pour faire graver les nouveaux moules qui devoient imprimer ſur ſon encre les différens ſujets dont *Tcheng-che* venoit de lui fournir les originaux; & avec la permiſſion du même *Tcheng-che*, il arbora une nouvelle enſeigne, ſur laquelle etoient ecrits ces mots, *Tcheng-che-mo-yuen*, c'eſt-à-dire, *ſource, fontaine d'encre de Tcheng-ché.* La réputation de celui dont il empruntoit le nom, lui fit voir en perſpective tout l'Empire venir ſe pourvoir d'encre dans ſes magaſins. L'evénement prouva qu'il avoit bien vu. A peine eut-il arboré le nom de *Tcheng-che*, que ceux d'entre les Lettrés de la ville, qui avoient eté formés par ce Sage, accoururent pour faire leur proviſion; à leur exemple tous les Lettrés de la Province en firent bientôt de même; & les uns & les autres en ayant diſtribué à leurs Protecteurs & à leurs amis, lorſqu'ils ſe rendirent à la Capitale afin de ſubir l'examen néceſſaire pour parvenir aux grades, ceux-ci en firent préſent à leur tour à des

perſonnes en place, & à des Courtiſans qui, dans ce tems-là, etoient tous, ou preſque tous des hommes diſtingués dans la littérature.

C'eût été une honte pour des Mandarins de Lettres, & des Savans deſtinés par etat à inſtruire les autres, de n'être pas inſtruits eux-mêmes des différens objets religieux, civils & littéraires, qui venoient d'être mis ſous les yeux du Public de tous les etats. Ils chercherent à ſe mettre au fait, afin de n'être pas pris au dépourvu lorſqu'ils auroient à répondre à ceux qui les interrogeroient; & ce fut ainſi qu'ils ſeconderent, comme malgré eux, les vues de *Tcheng-che*. Pluſieurs d'entre eux en prirent le goût des antiques & de l'erudition, & cultiverent enſuite ce genre d'etude avec ſuccès. Un plus grand nombre regarda comme un titre d'honneur d'avoir chez ſoi la collection entiere de toutes les pieces de cette eſpece de médailler; & cette collection d'un nouveau genre devint, pour les Cabinets littéraires, un nouveau genre de curioſité. Comme on pouvoit ſe la procurer à peu de frais, la mode d'en avoir une devint bientôt générale. Les jeunes etudians ſurtout en raffolerent de jour en jour, tant que dura encore la Dynaſtie des *Soung*. Vinrent enſuite les Barbares du Nord, connus ſous le nom de Mongoux. Ceux-ci firent changer la ſcene. Il leur fallut livrer bien des combats, & gagner bien des batailles avant de pouvoir etablir ſolidement leur Dynaſtie dite des *Yuen*. Ils l'etablirent enfin, mais ce fut à travers des flots de ſang. Dans l'etat d'humiliation où les Chinois ſe trouverent réduits en paſſant ſous une domination etrangere, ils eurent des occupations tout autrement ſérieuſes, que celles dont ils avoient ci-devant amuſé leur loiſir. Je parle des Chinois d'un certain rang, de ceux qui donnent le ton aux autres. Les Politiques tâcherent de s'accommoder aux goûts de leurs

nouveaux Maîtres, les indifférens se laissèrent conduire comme on voulut, & les Zélateurs des mœurs nationales ne s'occuperent que des moyens de les faire adopter à leurs vainqueurs. *La source d'encre de* TCHENG-CHE fut comme oubliée, on n'y alla plus puiser. Ce ne fut qu'après l'expulsion des Mongoux, que quelques Amateurs ayant voulu se procurer la collection des monumens rassemblés par *Tcheng-che*, se virent contraints de heurter, pour ainsi dire, à toutes les portes, avant de pouvoir la completter : ce qui leur prouva la nécessité de la faire graver de maniere à former un livre, si l'on vouloit la conserver. Ils en parlerent aux Lettrés de la Cour ; & ceux-ci ayant approuvé ce projet, on engagea l'Empereur à se charger de la dépense, & à employer les meilleurs ouvriers ; ce qui fut exécuté à la satisfaction de tout le monde, avec le succès dont vous pouvez juger par vous-mêmes, en examinant l'ouvrage à vos momens de loisir.

Il eût eté sans doute plus satisfaisant pour vous, de recevoir avec le Livre, l'explication des Figures qu'il contient. Peut-être aurois-je pris sur moi cette tâche, si j'avois pu, à l'âge où je suis, me flatter raisonnablement de pouvoir la remplir jusqu'au bout ; mais outre qu'un travail si pénible & si long n'auroit pas eté compensé par un degré proportionné d'utilité réelle, une mort prématurée m'a enlevé le seul homme, dont les lumieres & l'activité m'eussent eté du plus grand secours pour une entreprise de cette nature.

Yang-ya-ko-pe, qui depuis plus de trente ans etoit le compagnon fidele de tous mes travaux littéraires, est mort l'automne dernier dans la cinquante-deuxieme année de son âge. Je l'avois moi-même formé à notre maniere d'etudier, je lui avois inspiré le goût des antiques, je lui avois appris l'art d'une critique raisonnable ; il etoit tel, en un mot, que je pouvois le

desirer

desirer, pour tirer le meilleur parti possible des monumens de sa Nation. Plus universellement & plus solidement instruit que ne le sont communément les Lettrés ordinaires, il se faisoit un devoir de les consulter, toutes les fois que je l'exigeois de lui, quand il s'agissoit de quelque point litigieux, sur lequel les sentimens etoient partagés. Il me rapportoit fidélement les raisons pour & contre, il me les discutoit avec impartialité; & si je me déterminois en faveur de l'opinion contraire à la sienne, il se contentoit de me dire qu'il ne lui etoit pas possible de penser comme moi, que cependant il n'oublieroit rien pour trouver de quoi etayer par de nouvelles preuves ce que je croyois être une vérité. Ce qu'il disoit, il l'exécutoit à la lettre; & je puis dire à sa gloire qu'il ne lui est pas arrivé une seule fois de vouloir me donner le change, soit par paresse, ou par défaut de bonne volonté.

Un tel homme dans un pays comme celui-ci, où un etranger se trouve nécessairement dans la dépendance de quelqu'un pour quoi que ce soit qu'il veuille faire, est un véritable trésor. J'ai eu le malheur de le perdre après une maladie de dix mois, maladie singuliere qu'on ne connoît pas, je pense, en Europe, mais qui est ici fort commune, & rebelle à tout l'art des Médecins. Elle consiste dans une difficulté d'avaler. On se voit mourir peu à peu faute de nourriture; car le peu qui passe par intervalles, arrivé dans l'estomac, en est rejetté en partie, & en partie converti en flegmes ou en férosités. Du reste ceux qui sont attaqués de cette maladie ne ressentent aucune douleur; & le feu qui les consume leur laisse libres toutes les opérations du corps & de l'ame, jusqu'au dernier instant.

Yang-ya-ko-pe, qui me donne occasion de faire cette remarque, usa de cette liberté avec un courage qui tient de l'héroïsme. Il ne retrancha rien de ses occupations ordinaires.

Chaque jour après avoir donné une partie de ſon tems aux exercices de piété, & aux ſoins qu'il devoit à ſa famille, il ſe rendoit à notre maiſon dans la chambre qui etoit à ſon uſage, s'y renfermoit, prenoit un pinceau ou un livre, liſoit ou ecrivoit, & quand j'etois de loiſir, ou que mes occupations d'etat ne m'appelloient pas ailleurs, nous travaillions enſemble avec cette même exactitude & ces mêmes ſoins auxquels nous nous etions accoutumés de longue main. C'etoit en vain que je lui repréſentois, que dans l'etat où il etoit, il ne lui falloit que du repos : *à la bonne heure*, me diſoit-il : *ce que je fais eſt l'unique repos qui me convienne, & qui puiſſe me plaire ; d'ailleurs, toute ma conſolation eſt d'être avec vous, il y a trente ans que je n'en ai pas d'autre ; permettez-moi d'en jouir encore pendant le peu de jours qu'il me reſte à vivre.*

Je ſuis actuellement aux enquêtes pour trouver quelqu'un qui puiſſe le remplacer, du moins en partie, dans ſes fonctions auprès de moi. Si je rencontrois par hazard quelqu'un de ces Lettrés du premier ordre, qui, pour n'être pas employés dans les Tribunaux littéraires, n'en ſont pas moins habiles, je ne le laiſſerois certainement pas echapper. Il m'aideroit dans mes recherches, pour etablir la comparaiſon des monumens antiques de la Chine, avec ceux des autres Nations. En attendant cette heureuſe rencontre, qui peut-être n'arrivera jamais, je tâcherai d'y ſuppléer du mieux qu'il me ſera poſſible, & je commencerai par les anciennes Danſes. Elles ſont réputées ici, comme faiſant partie de l'ancienne Muſique ; ce que j'en dirai ſera comme une ſuite à ce que j'ai ecrit ci-devant ſur ce bel Art. (*Voy.* Tome VI de ce Recueil.)

Pour compléter ce que vous avez déjà en fait d'inſtrumens, j'envoie le *yo* à ſix trous. Ce n'eſt pas ce fameux *yo* inventé du tems de *Hoang-ty*, quoi qu'en diſent quelques Auteurs

modernes. Celui-ci n'avoit que trois trous, & préſentoit les mêmes phénomenes acouſtiques que le galoubet provençal, comme l'a découvert M. l'Abbé Rouſſier. Il ne m'a pas eté poſſible de m'en procurer un de cette eſpece, parce que n'*etant d'uſage que pour les grandes cérémonies de l'Empire*, il ne ſe trouve que dans le Palais. Il n'en eſt pas de même de celui à ſix trous, *il peut être employé dans la muſique qui ſe fait chez les Regulos*. Je lui donnerois volontiers le nom de flûte horiſontale, par alluſion à la maniere dont il ſe joue, bien différente de celle qui a lieu pour la flûte traverſiere; ſur celle-ci les doigts de la main gauche de celui qui joue, ſont tournés en dedans, & ceux de la main droite en dehors. Sur le *yo*, les doigts de l'une & de l'autre main du Joueur ſont tournés en dedans. On trouve ici que cette attitude eſt moins gênante & plus agréable à voir. Vous en jugerez, en faiſant emboucher cet inſtrument par quelque Joueur de flûte traverſiere.

J'eſpere que vous ſerez content du *lo*. S'il ne fait pas autant de bruit que quelques autres, il fera peut-être un bruit plus harmonieux. Je crois qu'un pareil inſtrument feroit merveille dans un Opéra, quand on a en vue d'etourdir ou d'effrayer les Spectateurs. Il peut ſervir encore à etudier la théorie du ſon, & à ſe convaincre que chaque ſon iſolé donne ſes harmoniques plus on moins ſenſibles, ſuivant la nature de l'inſtrument qui le rend, & la fineſſe des organes de ceux qui l'entendent. M. l'Abbé Rouſſier peut faire ſur cela les plus judicieuſes obſervations. Je m'en rapporte à ſon jugement.

Je me ſuis informé de la maniere dont on conſtruiſoit ces ſortes de grands *lo*; on m'a répondu que la manufacture en etoit à *Sou-tcheou*, & que hors de là, on n'en faiſoit que de faux; que la matiere etoit un mélange de cuivre, d'etain & de biſmuth, dans la proportion ſuivante : dix livres de cuivre, trois livres

d'etain, une livre de bismuth ; que ce mélange etoit mis en fonte ; & qu'après qu'il avoit acquis le degré de fusion convenable, on le jettoit dans un moule de terre grasse, pour lui donner la forme.

Jusques-là tout est aisé ; mais voici le difficile : il s'agit de lui incorporer l'harmonie, si je puis parler ainsi, & de lui donner le ton. On n'en vient à bout qu'en le forgeant & en le travaillant avec le marteau. Avant que cette matiere, qui a déjà la forme de *lo*, soit entiérement refroidie, on la retire du moule pour la mettre sur l'enclume. Plusieurs ouvriers, armés chacun d'un marteau, frappent à grands coups sur toute sa surface, autant de tems qu'il en faut pour lui faire acquérir le degré d'etendue & de consistance qu'on veut lui donner.

Après cette premiere opération, on la porte sur le feu pour la faire rougir ; & quand elle est arrivée au degré de chaleur qui précede immédiatement celui de la fusion, on la retire pour la jetter dans un baquet d'eau froide. On la bat de nouveau de la même maniere que ci-devant, quand, après l'avoir retirée du baquet, on l'a remise sur le feu pour la faire rougir encore : ce qu'on renouvelle autant de fois qu'il est nécessaire pour en obtenir *un son harmonieux quelconque*. Alors le maître ouvrier s'en empare ; & c'est à lui seul qu'il est réservé de faire le reste ; ce qu'il exécute sur l'enclume avec un marteau ordinaire, en forgeant à froid les différens points de la surface, les uns plus, les autres moins, suivant qu'il veut en *hausser* ou en *baisser le ton*. L'essentiel de son art consiste à choisir les points sur lesquels il doit faire tomber les coups de marteau plus fréquemment, & avec plus de vigueur. Il a à côté de lui un diapason, c'est-à-dire un *lo* de comparaison, avec son battant ; & de tems à autre il frappe sur ce *lo* pour en comparer le son avec le son du *lo* qu'il prépare. Ce n'est

qu'après qu'il les a trouvés parfaitement à l'uniſſon, que ſon ouvrage eſt cenſé fini : il n'y touche plus, & perſonne n'y touche plus après lui. On ne le polit point ; on ne le met pas même ſur le tour pour en perfectionner la forme, & faire diſparoître l'empreinte du marteau, dont on peut, pour ainſi dire, diſtinguer chaque coup. Sur le rebord de cet inſtrument ſont deux trous à quelque diſtance l'un de l'autre pour y adapter le cordon qui ſert à le tenir ſuſpendu quand on veut en tirer le ſon. La maniere la plus ordinaire de faire uſage du *lo*, eſt de paſſer le bras gauche dans le cordon, de tenir le battant de la main droite, & de frapper vers le centre, ni trop doucement ni trop fort, en laiſſant entre chaque coup l'intervalle d'environ quatre ou cinq ſecondes ; cela ſe pratique ainſi dans les marches, & dans les circonſtances où il s'agit de donner des ſignaux pour fixer la vîteſſe ou la lenteur des pas, ou pour inſtruire de ce qu'il faut exécuter. Mais dans les occaſions où il faudroit une obéiſſance prompte, où l'on voudroit inſpirer du courage ou etourdir ſur le danger, on commence par frapper un grand coup dans le petit enfoncement qui eſt au centre. Immédiatement après ce premier coup on en frappe un ſecond, mais ſi mollement, que le battant doit à peine toucher ; puis on frappe de ſuite, en augmentant à chaque coup, de force & de vîteſſe, & en portant le battant du centre à la circonférence, comme ſi l'on avoit une ſpirale à tracer. C'eſt alors que tous les tons contenus dans le *lo*, ſortent à la fois de la maniere la plus *harmonieuſe*. Que ne puis-je vous envoyer d'ici une paire d'oreilles chinoiſes ! en vous les faiſant parvenir, je vous prierois d'en faire uſage, pour pouvoir goûter tout le gracieux *de cette harmonie* ; car je crains fort qu'avec vos oreilles européennes, vous n'entendiez qu'un bruit etourdiſſant, & un vrai tintamarre, lorſque vous ferez eſſayer la méthode de frapper

ſur le *lo*, telle que je viens de vous l'indiquer. J'aurai cependant l'honneur de vous dire, toute prévention à part, que l'uſage de cet inſtrument adopté en France, y ſeroit, dans bien des occaſions, d'une grande utilité.

Dans une de mes Lettres, je vous avois annoncé deux *lo*; la difficulté de les emballer, & plus encore celle du tranſport d'ici à Canton, m'a déterminé à n'en envoyer qu'un. En place du ſecond, je vous envoie un *la-pa*, c'eſt-à-dire, une trompette, du nombre de celles qui ſont de la premiere inſtitution, du tems même des inventeurs du ſyſtême muſical : car les Chinois poſtérieurs n'en ont changé ni la forme, ni la conſtruction. J'en dis de même du *ſo-na*, autre inſtrument de la haute Antiquité, lequel aujourd'hui encore, comme du tems de *Yao* & de *Chun*, eſt employé & a ſon uſage propre dans les convois funebres, & dans pluſieurs autres cérémonies qui ſont pratiquées par le commun. Son antiquité peut lui ſervir de paſſe-port, & c'eſt à ce titre ſeul qu'il mérite d'être accueilli.

Si dans notre inconſtante Europe, la nouveauté dans tous les genres, par cela ſeul qu'elle eſt nouveauté, n'emportoit pas avec elle une eſpece de droit à l'eſtime des hommes ; ſi du moins, lorſqu'on y a adopté ſucceſſivement les inventions nouvelles, on n'avoit pas négligé les anciennes juſqu'à en perdre le ſouvenir, nous trouverions aujourd'hui chez les différens peuples de la terre que nous avons occaſion de viſiter & de connoître, une foule d'objets de comparaiſon, au moyen deſquels nous pourrions remonter d'âge en âge, juſqu'aux premiers ſiecles de la civiliſation, & reconnoître enfin cet ancien peuple, ce peuple primitif, dont les traces ſont entiérement effacées depuis plus de quatre mille ans. Du tems de *Yao* & de *Chun*, on parloit encore de cet ancien peuple,

de quelques-unes de ſes Loix, & de pluſieurs coutumes qui lui etoient propres. Au reſte quand je dis *inventions nouvelles*, ce n'eſt que pour m'accommoder au langage reçu; car je ſuis perſuadé que ce qu'on décore chez vous du beau nom d'*invention*, n'eſt le plus ſouvent qu'une eſpece de réminiſcence ou réhabilitation de ce qui avoit déjà eu cours dans les anciens temps. C'eſt le rejetton d'une vieille racine qu'on croyoit morte, & qui n'etoit que profondément enfouie : on a remué la terre autour d'elle, elle a répullulé.

Des fragmens epars d'une ſcience ou d'un art quelconque, qu'un homme de génie aura le talent de réunir, en y ajoutant du ſien le ciment qui les lie, & le vernis qui les rend brillans, formeront ce qu'on appelle chez vous *une nouvelle invention, un ſyſtême nouveau.* Les Chinois n'appelleroient cela que du nom de *recouvrement*, parce qu'ils ſont perſuadés que tout a eté inventé avant eux par une race d'hommes qui a diſparu de deſſus la ſurface de la terre, & qu'il ne s'agit que de recouvrer peu-à-peu ce qui a eté egaré ou perdu.

Quelle eſt donc cette race d'hommes à laquelle les premiers elémens des connoiſſances dont nous nous enorgueilliſſons doivent ſe rapporter ? M. Bailli répondroit, ſans héſiter, *le Peuple Atlantique.* Je remonte plus haut que lui, à l'aide de mes Chinois; & je dis que c'eſt à cette nation qui n'a précédé que de quelques ſiecles l'etabliſſement de *Fou-hi* & de ſes compagnons en Chine, que nous ſommes redevables des premieres notions que nous avons acquiſes ſur les Sciences & ſur les Arts. J'ajoute que c'eſt en Chine que les débris des anciennes connoiſſances ſont en plus grand nombre, & mieux conſervés. Il ne s'agit que de les reconnoître, de les rapprocher, & de mettre chaque piece à ſa place, pour en conſtruire, ſinon un edifice complet, du moins quelques

appartemens isolés qui pourront donner quelque idée du tout, dans son etat primitif.

Croiriez-vous bien, Monsieur, *que le feu central*, le *refroidissement des planetes* & autres pareils systêmes ont eté connus des anciens Chinois ? Croiriez-vous que ces systêmes ont fait l'occupation des Philosophes & des Savans, dans cette extrémité orientale de notre hémisphere, pendant plusieurs centaines d'années avant l'existence de vos Druides, c'est-à-dire, dans un tems où l'on ne voyoit encore que des forêts & des bois sur le sol de notre Europe aujourd'hui si fécond ? Croiriez-vous que ces systêmes, adoptés d'abord avec enthousiasme, préconisés avec emphase par tous les oisifs qui se mêloient de raisonner sur la nature, tomberent peu-à-peu dans le discrédit, & furent ensuite presque entiérement oubliés, pour ne reparoître dans les ecrits des prétendus Sages, qu'après plus dix siecles d'oubli ? Oui, *Tcheou-lien-ki*, *Chao-young*, *Tchou-hi*, & autres leurs disciples qui vivoient sous la Dynastie des *Soung*, laquelle, comme vous savez, a régné depuis l'an de Jésus-Christ 960, jusqu'à l'an 1279, déterrerent la plupart des anciens systêmes, celui sur-tout auquel on peut rapporter le feu central, & le refroidissement des planetes, les habillerent à leur façon, les proposerent à leurs comtemporains, les firent valoir, & leur donnerent le cours qu'ils ont encore aujourd'hui parmi les Lettrés de la haute classe. Ils ne se servent pas, ces Lettrés dont je parle, des mots de *feu central*, ni de celui de *refroidissement* employés par vos modernes ; ils n'etalent point tout cet attirail d'expériences faites à grands frais, tout cet echafaudage de comparaisons & de calculs qui en imposent : ils vont au même but par une voie simple.

Au lieu des mots *feu central*, qui ne désignent qu'un feu, pour ainsi dire, d'emprunt, qu'un simple reste de l'etat d'incandescence

deſcence, par lequel vos modernes ſuppoſent que les planetes ont paſſé dans les premiers tems de leur exiſtence; mes Chinois emploient le monoſyllabe *yang*, qui déſigne le feu élémentaire, agent qui eſt dans tout & par-tout, qui eſt actif par eſſence, & qui, par ſon activité, met tout le reſte en action.

Au lieu du mot de *refroidiſſement*, qui n'exprime dans l'idée de ceux qui l'emploient, qu'une ceſſation graduelle de l'incandeſcence; mes Chinois ſe ſervent du mot *yn*, qui exprime l'etat de repos, de paſſiveté, d'inertie, de ſtérilité totale, & de froid abſolu.

Au lieu de ces ſuppoſitions compliquées, de ces comparaiſons pénibles, & de ces longs calculs mis en œuvre par vos profonds Scrutateurs de la Nature, les Philoſophes de la Chine n'admettent pour premier prince phyſique de tout ce qui exiſte, que le *Tay-ki*; ils le ſuivent dans ſon développement, reconnoiſſent & conſtatent ſes opérations; & par des calculs auſſi aiſés qu'ils ſont ſimples, ils obtiennent des réſultats pareils à ceux de l'incandeſcence & du refroidiſſement auſſi exactement déduits, auſſi clairs, & non moins certains. Vous en conviendrez vous-même, après que vous aurez lu le court expoſé que je vais mettre ſous vos yeux, du plus ancien de tous les ſyſtêmes de Coſmogonie. Je l'appelle le plus ancien, puiſqu'il eſt conſtant que la tradition l'attribue à *Fou-hi*, lequel le tenoit probablement de cet ancien peuple perdu, dont on cherche aujourd'hui les traces parmi les décombres de l'Antiquité.

Auſſi-tôt que l'Auteur de la Nature eut donné l'exiſtence au *Tay-ki*, compoſé d'*Yang* & d'*Yn*, cet *Yn* & cet *Yang* furent mis en action, ſe développerent, & produiſirent *l'eſpace*: alors commença ce que nous appellons *le tems*. Le tems eſt ſuppoſé s'ecouler dans l'eſpace, pour n'arriver à ſon terme, qu'après un certain nombre d'*inſtans révolus*. Ce nombre eſt

fixé *à douze révolutions*. Chaque révolution a *douze périodes*; & chaque période a *10800 ans*. Sur cette baſe poſe tout ce qui ſuit.

A cette premiere *période* du tems, par laquelle commença la premiere révolution, commencerent auſſi ce qu'on appelle ici *les opérations du Ciel*, c'eſt-à-dire, ce mêlange des Agens *Yang* & *Yn*, qui, prenant entre eux des combinaiſons toujours variées, alternant ſans ceſſe du plus au moins & du moins au plus dans leur union mutuelle, produiſirent, dans le courant de cette période, les deux eſpeces de corps dans leſquels l'*Yang* ſurabonde & domine, tels que le ſoleil & les etoiles; & les corps qui ne contiennent qu'une foible portion d'*Yang* amalgamée dans une grande partie d'*Yn*, tels que la lune & les autres planetes.

Ces grands corps ayant pris les formes que nous leur voyons, commencerent à prendre un cours dans l'*eſpace*, tendant ſans ceſſe à s'approcher ou à s'eloigner les uns des autres, en proportion de la quantité d'*Yang* & d'*Yn* dont ils etoient reſpectivement compoſés, & qui les conſtituoient *Yang* ou *Yn* dans leur maniere d'être. L'action qu'ils eurent les uns ſur les autres dans les différentes combinaiſons qu'ils prirent entre eux, commença la ſeconde *période*, & de nouvelles opérations.

Les corps *Yang*, tels que le ſoleil & les etoiles, brillerent, echaufferent, donnerent la fécondité; les corps *Yn*, tels que la lune & les autres planetes, eclairés, echauffés, fécondés, produiſirent, conſerverent, donnerent l'accroiſſement & la perfection.

La terre, la ſeule des planetes dont nous puiſſions parler pertinemment, parce que c'eſt la ſeule que nous connoiſſions, ou du moins que nous ſoyons à portée de connoître quant à ſes parties conſtitutives, produiſit durant le cours de cette ſe-

conde période, ce que nous appellons les trois regnes de la nature; c'eſt-à-dire, le regne des foſſiles qui croiſſent ſeulement, celui des végétaux qui croiſſent & vivent, celui des animaux qui croiſſent, vivent & ſentent; & c'eſt dans ces différentes productions, & dans les différens ordres, genres, eſpeces & variétés dans les individus, ſous leſquels on les range, que conſiſtent ce qu'on appelle ici *les opérations de la terre.* Ces opérations n'atteignirent le degré de perfection qui les ſoumit à des Loix conſtantes, pour pouvoir continuer d'elles-mêmes un cours toujours egal, qu'à la fin de la ſeconde *période*, &c.

Déjà le ciel & la terre, placés au rang qu'ils doivent occuper dans la nature, roulent avec ordre dans l'eſpace, & rempliſſent les fonctions auxquelles ils ſont reſpectivement deſtinés; déjà vingt & un mille ſix cens ans ſe ſont ecoulés depuis que les ſiecles commencerent: & il n'eſt point encore queſtion de l'homme.

On ne doit pas en être ſurpris, diſent les Philoſophes chinois, dont j'analyſe le ſyſtême. De tous les êtres faits pour occuper l'eſpace, l'homme eſt le plus parfait: tout ce que l'*Yang* a de plus ſubtil; tout ce que l'*Yn* a de plus epuré, ont dû concourir à ſa formation. Que de tems n'a-t-il pas fallu! par combien de degrés les combinaiſons, plus d'*Yang*, moins d'*Yn*; plus d'*Yn*, moins d'*Yang*, n'ont-elles pas dû paſſer avant la venue de celle qui devoit avoir ſon effet? Elle arrive enfin cette heureuſe combinaiſon, & l'homme paroît ſur la terre, pour en être le ſouverain dominateur. Cet être, auquel nul autre être ne peut être comparé, réunit dans ſon eſſence toutes les qualités qui conſtituent les autres êtres. Par ſa ſubſtance ſpirituelle, il eſt le repréſentatif & comme l'image de la ſuprême intelligence; par ſa ſubſtance corporelle, il participe à la nature de tous les autres corps en général, & à celle de chacun d'eux en

particulier. A l'époque de ſon exiſtence commença la troiſième période ; alors commencerent auſſi ce que nous appellons *les opérations de l'homme.*

N'ayant aucun livre, continuent les mêmes Philoſophes dont j'emprunte ici le langage, ni aucun monument hiſtorique, qui puiſſe nous apprendre quel a eté l'etat du genre humain au ſortir du ſein de la nature, quelles ont eté ſes occupations dans ſon enfance, quand, comment & par où il a commencé à faire uſage de ſes facultés intellectuelles pour le développement de ſa perfectibilité ; depuis cette troiſieme période juſqu'à la ſeptieme, qui eſt l'epoque de la fondation de l'Empire chinois par *Fou-hi*, nous ne pouvons être inſtruits que confuſément, par une tradition obſcure dans tous ſes points. Cette tradition altérée d'âge en âge, mutilée, intercalée, dénuée de toute eſpece de preuves, n'offre d'autres titres, pour mériter créance, que la ſimplicité, la fidélité & la bonne-foi avec leſquelles ceux qui, les premiers, ont pris la peine de la conſigner dans leurs ecrits, racontent tout ce dont elle etoit dépoſitaire de leur tems, quelque révoltant, quelque abſurde qu'il paroiſſe au premier aſpect. Chacun peut faire uſage de ſes lumieres, pour tâcher de démêler la vérité parmi les fables qui l'abſorbent, pour tâcher de la reconnoître à travers les emblêmes qui la cachent, & pour concilier entre eux les contraires apparens qui la défigurent. Il n'eſt pas aiſé d'arriver à cette découverte; & nous ne nous flattons pas d'y être parvenus; nous croyons ſeulement que nous ſommes ſur la voie ; & nous nous contentons de précéder quiconque voudra nous ſuivre dans cette pénible route, en l'avertiſſant que nous n'avons de flambeau pour l'eclairer au milieu des ténebres que nous lui ferons traverſer, que le fruit de nos etudes, & le réſultat de nos recherches, dont voici le précis.

Les hommes ont commencé par vivre en ſociété, d'abord chaque famille avec les ſiens, c'eſt-à-dire, le pere, la mere, les enfans, puis les enfans de ceux-ci, leurs fils & leurs petits-fils, dans un eſpace de terrein proportionné à leur nombre & à leurs beſoins. A meſure que ce nombre augmentoit, les derniers venus s'eloignoient plus ou moins de l'endroit du premier ſéjour, & s'etabliſſoient où ils trouvoient à ſubſiſter plus commodément. Ce choix du lieu particulier de leur etabliſſement, devenoit pour eux, excluſivement à tout autre, un *droit de propriété* ſur ce même lieu. Leurs deſcendans firent enſuite ce qu'ils avoient fait eux-mêmes ; & en s'eloignant ainſi ſucceſſivement les uns des autres, ils en vinrent à ſe méconnoître. Cependant le ſouvenir de leur origine commune, & de ce qui s'etoit paſſé dans les premiers tems, ſe tranſmettoit par une tradition orale, de génération en génération.

Quand la terre fut ſuffiſamment peuplée, les ſujets d'altercations & de querelles que chacun peut imaginer ſans qu'il ſoit beſoin d'en faire ici l'enumération, & qui ne dûrent pas être rares entre des voiſins qui avoient les mêmes paſſions, les mêmes beſoins, & une ardeur pareille pour les aſſouvir, firent naître *les guerres*. On ſe battoit, on s'egorgeoit, juſqu'à ce que les vaincus cédaſſent la place aux vainqueurs.

Les opprimés s'eloignerent le plus qu'ils purent des oppreſſeurs ; ils ſe tranſporterent au-delà des montagnes, paſſerent des rivieres & des bras de mer, & ne ſe fixerent que dans les lieux où ils ſe crurent en ſûreté. Leurs deſcendans eprouverent entre eux les mêmes viciſſitudes du ſort ; les plus foibles, toujours victimes des plus forts, comprirent enfin qu'il leur ſeroit avantageux de ſe réunir en grand nombre. Pluſieurs familles réunies camperent par pelotons, aſſez près les unes des autres, pour pouvoir être à portée de ſe prêter mutuellement du

ſecours dans le cas d'un beſoin preſſant : de-là la formation *des peuplades.*

Chaque peuplade compoſée de pluſieurs familles devoit avoir un chef qui repréſentât le pere commun, & qui gouvernât tous ces enfans d'adoption, comme il gouvernoit ſa propre famille : c'eſt l'etabliſſement des *Chefs de Hordes.*

Ces différentes Hordes avoient chacune deux ſortes d'intérêts ; l'intérêt particulier & l'intérêt commun. Pour veiller à ce dernier, il falloit un Chef commun à toutes les Hordes, ſupérieur à tous les Chefs particuliers, & qui repréſentât l'*aïeul* ou l'*ancêtre :* c'eſt l'etabliſſement des *Rois & des Empereurs.*

La population allant toujours en croiſſant, les intérêts généraux & particuliers s'accrurent en proportion, & devinrent de jour en jour plus importans & plus difficiles à concilier. Il fallut tenir des aſſemblées, décider ſur ſes droits prétendus ou réels ; ſe diviſer, ſe raccommoder, faire des pactes & des accords, ſe donner des gages mutuels pour caution de leur accompliſſement, ſe prémunir contre la fraude, ſe mettre en défenſe contre la ſurpriſe, & en venir enfin à des ruptures & à des guerres, d'autant plus cruelles, que les deux partis etoient plus nombreux & plus irrités. Cependant tout le monde ne pouvoit pas combattre, les vieillards & les infirmes, les femmes & les enfans, obligés de reſter, devoient être à l'abri des irruptions ſubites ; on entoura leurs demeures de paliſſades, pour être un obſtacle contre les premiers efforts ; & on laiſſa parmi eux quelques hommes robuſtes pour les garder & les défendre : c'eſt l'origine *des villages & des bourgs.* Ces villages & ces bourgs s'agrandirent peu-à-peu, afin de pouvoir contenir le nombre des habitans, & formerent *des villes.*

C'eſt de l'epoque de la formation des villes qu'il faut compter le commencement *de la civiliſation*, parce que les hommes

plus près les uns des autres, & réunis en plus grand nombre, dûrent être astreints à des devoirs réciproques, à un genre de vie uniforme, en un mot à tout ce qui pouvoit contribuer à la sûreté commune. On etablit des loix & des usages, & l'on créa des Magistrats pour les faire observer. On détermina des peines & des châtimens contre les infracteurs, seul moyen de contenir la multitude dans les bornes du devoir; on assigna des récompenses pour ceux qui se distinguoient par leurs services; & ces récompenses furent en proportion du degré d'utilité de ces mêmes services: de-là est venue *la différence des conditions.*

De cette différence des conditions naquirent des prérogatives différentes, des besoins plus etendus, des distinctions honorifiques. Pour satisfaire à ces prérogatives, pour subvenir à ces besoins, pour mériter ces distinctions, il fallut plus d'attention, plus d'assiduité, plus de constance dans le travail: & *les arts, tant utiles qu'agréables; les sciences, tant pratiques que de pure spéculation, furent l'un après l'autre inventés.*

Les hommes faisant ainsi peu à peu un usage plus sérieux & plus etendu de leurs facultés intellectuelles, comprirent enfin qu'il y avoit au-dessus d'eux un être intelligent *qui etoit digne de tous leurs hommages; ils connurent la nécessité d'un culte extérieur & public*, & ils l'etablirent. Cet être intelligent & suprême, est le *Tien* ou le *Chang-ty*; le culte extérieur & public qu'on lui rendit, fut *le sacrifice solemnel*; l'honneur de lui rendre solemnellement ce culte au nom de tous, *fut déféré au seul Souverain*, comme etant le Chef & le Représentant de toute la nation; & les premiers autels consacrés à l'usage de ce culte, furent *des montagnes ou des lieux elevés.*

On comprend aisément combien de siecles ont dû s'ecouler, & combien il en a dû coûter aux hommes de méditations, de

ſoins, de peines & de travaux pour arriver au degré de civiliſation où ils ſont aujourd'hui. Nous croyons qu'ils ont paſſé ſucceſſivement par tous les biens & par tous les maux dont ils ſont ſuſceptibles ; qu'ils ont eté alternativement barbares & civiliſés ; que plus d'une fois ils ont inventé les mêmes ſciences & les mêmes arts, établi des loix ſemblables & des uſages pareils ; mais que ces ſciences & ces arts d'abord négligés, enſuite oubliés pour la plupart, & enfin entiérement perdus par l'effet des révolutions phyſiques & morales, des cataſtrophes & des bouleverſemens qui ont changé de tems à autre la face de la terre, ne furent inventés de nouveau que ſous les regnes des premiers Empereurs dont notre hiſtoire fait mention.

Nous croyons encore qu'avant ces premiers Empereurs, il y a eu dix races d'hommes ou dix peuples différens, qui, exterminés les uns par les autres, ou détruits par d'autres cauſes que nous ignorons, ont ſucceſſivement diſparu ; & que *Fou-hi*, Fondateur de notre Monarchie, ramaſſa les débris du dernier des peuples eteints, diſperſés dans les montagnes & dans les bois, où ils vivoient à la maniere des bêtes, les civiliſa peu à peu, leur donna des loix, & leur apprit de bouche tout ce que la tradition lui avoit appris à lui-même ſur les dix races qui les avoient précédés. Mais afin que la mémoire s'en conſervât pour l'inſtruction de leurs deſcendans, il inventa ces ſignes merveilleux que nous appellons les *Koa* ; & en les combinant entre eux de différentes manieres, il trouva le ſecret d'exprimer ſymboliquement tout ce qu'il ſavoit des tems antérieurs.

C'eſt donc dans les *Koa* qu'on peut trouver quelques traces des anciens peuples perdus, & qu'on peut s'inſtruire de l'hiſtoire des premiers tems. Nous avons etudié ces *Koa* avec toute l'application dont nous ſommes capables. Nous avons profité des lumieres de tous les grands hommes qui nous ont précédés, &

& qui, comme nous, en avoient fait l'objet de leur occupation la plus ſérieuſe; nous avons contemplé nuit & jour ces précieuſes lignes, & à force de méditations, de combinaiſons & de calculs nous avons trouvé le ſyſtême *yueng*, *hen*, *ly*, *tcheng*; c'eſt-à-dire, le ſyſtême qui aſſigne *le commencement*, *le progrès*, *la perfection* & la *conſommation* de toutes choſes, ſyſtême que les différentes révolutions que notre Empire a eprouvées depuis le tems de *Fou-hi* juſqu'à celui où nous vivons, avoient plongé dans les plus epaiſſes ténebres.

Suivant ce ſyſtême, nous croyons pouvoir aſſurer que depuis que le tems a commencé d'exiſter, juſqu'à celui où naquit le ſage Empereur *Yao*, il s'eſt ecoulé un eſpace de ſoixante-ſept mille deux cens ans, & depuis l'exiſtence du genre humain quarante-cinq mille ſix cens. En effet, l'an 2400 de la ſeptieme période fut celui de la naiſſance de *Yao*. Nous ſavons que ce Prince a vécu cent ſeize ans; l'année de ſa mort eſt donc la deux mille cinq cent ſeizieme de la ſeptieme période. Pour finir cette ſeptieme période depuis l'année de la mort de *Yao*, il faut 8284 ans, auxquels, ſi l'on ajoute la ſomme des cinq périodes reſtantes pour achever la révolution (laquelle ſomme eſt de cinquante-quatre mille ans, parce que 10800 multipliés par 5, donnent 54000); on aura, pour arriver au terme où le tems doit finir, ſoixante-deux mille deux cens quatre-vingt-quatre ans. Mais avant ce terme final, c'eſt-à-dire, dès le commencement de la onzieme période, l'*Yn* & l'*Yang*, devenus ſans force & epuiſés, ſe concentreront en eux-mêmes, ceſſeront de produire; la nature organiſée, après avoir paſſé par tous les etats, tombera dans celui d'inertie & de mort; & toutes les choſes rentreront dans le chaos, où elles reſteront enſevelies pendant tout le cours de la douzieme période.

Après cette douzieme période, & un repos de 10800 ans, le *Tay-ki* aura repris ſes forces; l'*Yn* & l'*Yang* ſe developperont de nouveau, ſe combineront comme ci-devant, de toutes les manieres; & de ce développement & de ces combinaiſons, il ſe formera un nouvel ordre de choſes qui ſubſiſtera tant qu'il plaira au *Tay-y* (*au grand un*) de le laiſſer ſubſiſter: nous croyons qu'il ſubſiſtera toujours.

Telle eſt la maniere dont les Philoſophes de la Chine conçoivent la formation de l'Univers, ſon commencement, ſes progrès, ſa perfection, ſa conſommation & ſa durée. Il me paroît que leur ſyſtême eſt appuyé ſur des fondemens non moins ſolides que ceux ſur leſquels vos Philoſophes européens appuient les leurs. Le développement du *Tay-ki*, les combinaiſons de l'*Yn* & de l'*Yang*, & tout ce qui en réſulte, valent bien, ce me ſemble, l'*incandeſcence* & le *refroidiſſement*. J'oſe vous inviter à comparer entre eux les deux ſyſtêmes. Il n'eſt pas impoſſible que celui des Chinois ne vous paroiſſe plus plauſible, parce qu'il eſt plus ſimple, & qu'il arrive au même terme par un chemin plus court. Peut-être trouverez-vous, en y regardant de près, que ces deux ſyſtêmes rentrent l'un dans l'autre, ou plutôt, qu'ils ne ſont qu'un ſeul & même ſyſtême ſous des noms différens, & expoſés d'une maniere différente. Pour vous faciliter ce parallele, je vais réunir dans un même tableau tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent ſur une coſmogonie qui ne mérite pas moins d'être connue que tant d'autres que l'on connoît, & qui ne valent pas mieux.

Le *Tay-y*, c'eſt-à-dire, *le grand Un* ou l'Être ſuprême, donne l'exiſtence au *Tay-ki*, compoſé d'*Yang* & d'*Yn*.

L'*Yn* & l'*Yang* ſe développent & ſe combinent; l'eſpace ſe forme, & le tems exiſte. Depuis le premier inſtant de l'exiſtence du tems, juſqu'à celui où il doit finir, il s'ecoulera

une révolution entiere compoſée de douze périodes, de dix mille huit cens ans chacune, ce qui fait pour la durée totale du tems, ou de ce qu'on appelle une révolution, l'eſpace de cent vingt-neuf mille ſix cens ans.

Premiere période. Commencement du tems, formation des corps qui occupent l'eſpace. Cette formation ſe fait par le mêlange des agens *Yang* & *Yn*, qui prenant entre eux des combinaiſons toujours variées, & alternant ſans ceſſe du plus au moins & du moins au plus, dans leur union mutuelle, produiſent dans le cours de cette période les deux eſpeces de corps qui occupent l'eſpace; c'eſt-à-dire, les corps dans leſquels l'*Yang* ſurabonde & domine, & les corps qui ne contiennent qu'une petite portion d'*Yang* amalgamée dans une grande quantité d'*Yn*. Ce n'eſt qu'après l'eſpace de dix mille huit cens ans, que cette formation eſt parvenue au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Alors les corps *Yang*, c'eſt-à-dire, le ſoleil & les etoiles, & les corps *Yn*, c'eſt-à-dire, la lune & les autres planetes, ſoumis à des Loix conſtantes, par l'action qu'ils ont les uns ſur les autres, prennent dans l'eſpace, le cours réglé qu'ils conſerveront dans la ſuite. C'eſt ce qu'on appelle *les opérations du ciel.*

Seconde période. Les corps *Yang* & *Yn* ſe mouvant dans l'eſpace par des Loix conſtantes, ne doivent pas y être oiſifs. La tendance mutuelle qu'ils ont à ſe mêler & à ſe rejoindre, anime la nature; leur mêlange en plus & en moins, & leur union toujours variées la rendent féconde, pour lui faire produire tout ce qui peut être produit.

Laiſſant à part le ſoleil & les etoiles, la lune & tous les autres corps que nous appellons céleſtes, qui ſont trop eloignés de nous, diſent les Chinois, pour pouvoir parler pertinemment de ce qui ſe paſſe chez eux; nous nous contenterons d'expoſer

notre maniere de penſer ſur ce qui concerne la planete que nous habitons.

La terre qui eſt *Yn*, fécondée par le concours de l'*Yang*, produiſit dans l'eſpace de dix mille huit cens ans, ce que nous appellons les trois regnes de la nature ; & c'eſt la formation de ces trois regnes que l'on appelle en ſtyle du pays, *les opérations de la terre.*

Voilà déjà que depuis le commencement des tems, vingt-un mille ſix cens ans ſe ſont ecoulés. Le ciel & la terre ſont formés, & ont acquis le degré de perfection dont ils ſont ſuſceptibles ; la nature eſt organiſée & vivante ; elle eſt dans un etat de vigueur propre à tout produire. Il faut ſur la terre des êtres vivans qui puiſſent profiter de ſes dons ; il faut que parmi ces êtres vivans, il s'en trouve qui ſoient doués d'intelligence, qui puiſſent dominer ſur tout, & tirer parti de tout. Ces êtres privilégiés forment ce qu'on appelle l'*eſpece humaine.*

Troiſieme période. L'homme exiſte ſur la terre, s'y multiplie, ſe civiliſe, invente les Arts néceſſaires, utiles & agréables, ainſi que les Sciences qui s'etendent ſur tous les objets. Cette troiſieme période eſt appellée la période des *opérations de l'homme.*

De l'etat de civiliſation où l'homme etoit parvenu à force de peines & de travail, il retombe peu à-peu dans celui de barbarie ; puis ſe civiliſe encore à nouveaux frais, & paſſe alternativement de l'etat de civiliſation à celui de barbarie, & de l'etat de barbarie à celui de civiliſation, juſqu'à la ſeptieme période commencée ; c'eſt-à-dire, durant le cours d'environ quarante-cinq mille ans, à compter de l'année de ſon exiſtence ſur la terre.

Durant le cours de ces quarante-cinq mille années, il y a eu

dix races d'hommes qui ont succeſſivement diſparu. *Fou-hi* vint en Chine, ramaſſa quelques débris diſperſés de la dixieme race, & fonda l'Empire. On ne ſauroit aſſigner la date préciſe de cette fondation; mais on aſſigne celle du regne de l'Empereur, dont la naiſſance eſt fixée à l'an *Kouei-ouei*. Cet Empereur eſt le ſage *Yao*; & l'année *Kouei-ouei*, qui eſt celle de ſa naiſſance, eſt l'an deux mille quatre cent de la ſeptieme période; c'eſt-à-dire, l'an quarante-cinq mille ſix cent de l'exiſtence du genre humain, & l'an 67200, depuis l'inſtant où le tems a commencé d'être.

Le ſentiment le plus reçu eſt que *Yao* a vécu cent ſeize ans. Par conſéquent l'année de ſa mort eſt l'an deux mille cinq cent ſeize de la ſeptieme période. Pour compléter cette ſeptieme période, qui eſt de dix mille huit cens ans, comme toutes les autres périodes dont il eſt ici queſtion, il faut encore huit mille deux cens quatre-vingt-quatre ans. A ces 8284 ans, il faut ajouter les nombres réunis des périodes qui reſtent pour arriver au terme final de la nature vivante, c'eſt-à-dire, des périodes 8, 9, 10 & 11^{e} incluſivement; & ces nombres réunis font la ſomme de quarante-trois mille deux cens ans. 43200, & 8284, font 51484. Ce ſera donc l'an 51484, depuis la mort de *Yao*, que la nature ceſſera de produire.

L'année de la mort de *Yao* répond exactement à l'an avant Jéſus-Chriſt 2258. Depuis cette année 2258, juſqu'à l'an de Jéſus-Chriſt 1784 où j'ecris, il y a un intervalle de quatre mille quarante-deux ans qu'il faut ôter de cinquante-un mille quatre cens quatre-vingt-quatre; reſte donc 47442. Ainſi l'année courante 1784, juſqu'à la fin du monde, il doit s'ecouler 47442 ans. L'hypothèſe du *refroidiſſement*, ſuivant le calcul de M. de Buffon, à dater de l'année où il ecrivoit, en donne à la ſeule planete que nous habitons, 93291. C'eſt

45849 années de plus que dans l'hypothèse des Chinois. Vous pouvez choisir entre les deux durées, celle qu'il vous plaira. Elles sont aussi bien fondées l'une que l'autre.

Pour accomplir la révolution, il faut encore une période, c'est-à-dire, un espace de dix mille huit cens ans. Ce nombre d'années est destiné au repos du *Tay-ki*. Mais après ces dix mille huit cens ans, il aura pris de nouvelles forces; l'*Yn* & l'*Yang* se développeront de nouveau, & produiront un nouveau monde, qui durera autant de tems qu'il plaira au *Tay-y*, (*au grand Un*) ou à l'Être suprême, de le laisser durer.

L'exposé que je viens de faire du système des Philosophes Chinois, me dispense de vous dire ce que je pense du jargon que l'Auteur des pensées philosophiques a employé pour l'expliquer. J'admire que des hommes instruits, ou qui se donnent pour tels, puisqu'ils font des livres pour instruire les autres; j'admire, dis-je, qu'ils ecrivent avec tant de précipitation, quand il s'agit, sur-tout, d'eclaircir certains objets qui méritent le plus d'être approfondis. N'ayant que des notions superficielles, & souvent fausses, comment pourroient-ils faire entendre à d'autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, ou ce qu'ils n'entendent que dans un sens qui n'est pas le vrai?

Le grand mal de ceux qui parlent des anciens peuples, est de confondre perpétuellement le sens figuré avec le sens naturel, les symboles, avec ce que ces symboles représentent; & de leur prêter ensuite un langage absurde, & des idées ridicules qui ne furent jamais les leurs. Ce n'est pas par des lectures faites à la hâte, qu'on peut s'instruire solidement de ce qu'ont dit & pensé des hommes qui ont vécu quelques milliers d'années avant nous.

Un plus grand mal encore, c'est celui auquel sont sujets les trois quarts de nos Voyageurs, quand ils entreprennent de

nous définir des nations etrangeres & lointaines, dont ils n'ont vu que ce qu'il y a de plus abject & de plus vil, dans quelqu'une des villes maritimes qui en ſont comme l'egout. Ce n'eſt pas en ſéjournant quelques mois, ou même quelques années dans un pays dont on ignore la langue, où l'on n'a des rapports, ni avec les perſonnes en place, ni avec celles du ſecond ordre, ni avec les Savans, ni en un mot, avec aucun de ceux qui ſont en etat de donner des lumieres, qu'on peut ſe mettre au fait du Génie, des Mœurs, de la Religion, des Uſages, des Loix & du Gouvernement d'une nation. Une nation n'eſt pas auſſi aiſée à connoître & à définir que le ſont une plante, un quadrupède & un oiſeau. Quand un Naturaliſte me décrira quelque objet qui tient à ſa ſcience, j'en croirai à ſa deſcription; & ſi c'eſt une nouvelle connoiſſance qu'il me donne, je lui en ferai mes très-ſinceres remercîmens : mais, quand ce même Naturaliſte s'elevant au-deſſus de ſa ſphere, me dira d'un ton déciſif & tranchant ; *tel eſt le Génie, telles ſont les Mœurs, la Religion, les Loix & la Politique de cette nation,* je ſerai un peu plus difficile à croire, & j'examinerai ſur quoi il appuie ſes déciſions. Si je m'apperçois qu'il n'a de garant que lui-même, & d'autorité que la ſienne, je le laiſſerai diſcourir à ſon aiſe, & dire toutes les abſurdités qui lui paſſeront par la tête ; ſans me donner la peine de le détromper, perſuadé que ce ſeroit de ma part une peine abſolument perdue, que de vouloir détruire ſes préjugés par les ſeules armes de la raiſon.

Cependant, comme vous voulez ſavoir ce que je penſe des obſervations ſur la Chine, dont M. Sonnerat vient de gratifier le public, je vous dirai qu'il eſt fâcheux que ce Voyageur, qui eût pu faire un très-bon livre, ou du moins un livre utile, s'il s'en fût tenu aux objets purement phyſiques, ait déparé ſon ouvrage, par tous les hors-d'œuvres dont il l'a groſſi. Ce qu'il

dit des Chinois en particulier, n'eſt qu'une diatribe imaginée en dépit de la vraiſemblance. Vous en conviendrez vous-même, en parcourant avec moi le premier chapitre du ſecond volume, intitulé : *De la Chine.*

Un peuple, dit-il, qu'on n'oſe nommer *qu'avec reſpect*, &c. mérite, plus qu'aucun autre, l'*attention de l'Obſervateur* & l'*examen du Philoſophe.*

Voyons avec quelle ſorte de *reſpect* M. Sonnerat nommera ce peuple, quelle attention il apportera en l'*obſervant*, & s'il l'a *examiné en vrai Philoſophe.* Ne nous arrêtons point à ce qu'il dit des Miſſionnaires. Qu'il leur prête à ſon gré toutes les intentions qu'il imagine ; qu'il raiſonne bien ou mal ſur le plan chimérique dont il lui plaît de leur faire honneur : tout cela ne nous inſtruit pas de la Chine, dont il promet *de retracer ſimplement & ſans partialité ce qu'il en a vu, ce que lui ont raconté les Chinois eux-mêmes, & ce qu'ils ont pu lui en apprendre par leurs traditions.*

M. Sonnerat a eté en Chine ; on ne ſauroit en douter, puiſqu'il y a voyagé par ordre du Roi. La Chine eſt bien vaſte : qu'a-t-il vu de ce vaſte pays ? La ville de Canton, ou, pour parler plus juſte, une ſeule rue de Canton, dans laquelle ſeulement il eſt permis aux Européens d'aller ſatisfaire leur curioſité. Si M. Sonnerat tient ſa parole, & qu'il *ne rapporte ſimplement que ce qu'il a vu*, il ne peut nous dire que ce que cent autres ont dit avant lui ; & ce qui ſe paſſe dans la rue *de la Porcelaine*, & dans celle encore *des Bonnetiers*, n'eſt pas aſſez intéreſſant pour mériter de nous occuper. Il n'a donc vu de la Chine *qu'une ſeule rue.* Vous m'avouerez que c'eſt avoir vu bien peu de choſe d'un Empire où il y a tant à voir. Peut-être que ce que les Chinois lui en ont dit ſuppléera aux connoiſſances qu'il lui a eté impoſſible d'acquérir *par lui-même* : examinons.

Dans

Dans quelle classe de citoyens trouverons-nous ces Chinois qui ont pu lui raconter *eux-mêmes* ce qu'ils savoient de leurs traditions. Ce ne sera pas dans la classe des Mandarins ; car ces Messieurs sont trop occupés de leurs affaires personnelles & de celles qui ont rapport à leurs emplois respectifs, pour employer leur tems à s'entretenir avec des etrangers inconnus, qu'ils ne pourroient entendre, & avec lesquels ils ne pourroient s'expliquer qu'avec le secours d'un interprete ; & de quel interprete encore ?

Ce ne sera pas non plus parmi les Sçavans & les gens de Lettres. M. Sonnerat conviendra lui-même, que depuis l'accident arrivé à un Lettré qui eut la tête tranchée, pour avoir écrit la supplique que MM. les Anglois firent passer à l'Empereur, aucun homme de cette classe n'oseroit avoir des rapports avec des etrangers, dont l'inquiétude pourroit à chaque instant leur occasionner des affaires.

Disons le vrai, M. Sonnerat n'a eu, ni pu avoir, des conversations avec des Chinois instruits. Les Chinois avec lesquels il lui a eté possible de s'entretenir & de conférer, sont des Bateliers, des Porte-faix, des *Compradors*, des *Hanistes*, & quelques Marchands ou Négocians. Vous conviendrez sans peine, que ce que de tels personnages *ont raconté eux-mêmes*, sur les grands objets des mœurs, du Gouvernement, de la politique, de la Religion, des Sciences & des Arts de la Nation chinoise, ne sauroit contrebalancer le témoignage de tant de Missionnaires qui ont vécu en Chine des vingt, trente & même quarante années, qui ont su la Langue du pays, lu les Livres, fréquenté les Grands, les Sçavans, les Lettrés, & les hommes de toutes les classes.

Je suis de votre avis, me dites vous : le Voyageur dont nous nous occupons, n'a pas droit d'exiger que nous nous en

rapportions à lui sur ce qu'il nous raconte de la Chine, puisque, de son propre aveu, il ne parle que d'après les Chinois les moins instruits de ce qui concerne leur nation, & qu'il n'a vu par lui-même que la ville *la moins Chinoise* de cette contrée; ainsi laissons-le débiter à son aise tout ce qu'il a imaginé d'après ses préjugés, ou d'après la lecture de quelques Auteurs, tels que M. de Paw & autres pareils : ce seroit un tems perdu que celui que nous employerions à discuter ses erreurs.

Il est vrai que ce seroit un tems perdu, s'il n'etoit question que de vous & de moi. Notre jugement sur les Chinois est déjà formé, & nous savons à quoi nous en tenir. Je vous ai parlé ci-devant de leur culte, de leurs Loix, de leurs Sciences & de leur Gouvernement, d'après ce que j'en avois lu moi-même dans leurs livres les plus authentiques; d'après l'explication qui m'en avoit eté donnée par les Sçavans & les Lettrés; d'après des conférences suivies avec des personnes de tous les etats, & très-versées dans les différens genres dont elles s'occupoient par devoir & par goût; par une etude & des réflexions sérieuses, faites uniquement dans le dessein de m'instruire : & il ne vous reste aucun doute sur ce que je vous ai dit, parce que je ne vous ai rien dit que je ne l'aie etayé des preuves les plus fortes, ou les plus propres à convaincre un bon esprit, un esprit dépouillé, comme le vôtre, de tout préjugé. Mais il n'en est pas ainsi de tout le monde; & il faut, par amour pour la vérité, tâcher de persuader ceux qui liront M. Sonnerat, qu'ils ne doivent pas mettre sur une même ligne ce qu'il dit des Chinois, avec les bonnes choses qui sont répandues dans son livre. Deux mots d'observation sur chacun des articles qui expriment une contre-vérité suffiront pour cela.

Le Gouvernement des Chinois, dit-il, *comme celui de tous les*

peuples eſclaves, eſt trop vicieux..... il ne paroît pas même s'en être jamais occupé. Dans ces deux membres de phraſe, il y a deux fauſſetés de la derniere evidence. La premiere d'annoncer le peuple Chinois, comme *un peuple d'eſclaves*, tandis que dans la réalité, c'eſt *un peuple d'enfans ſoumis à un pere;* & leur Gouvernement, comme *un Gouvernement vicieux*, tandis que c'eſt *le plus naturel & le plus parfait de tous les Gouvernemens.* L'Empire de la Chine eſt une grande famille, dont l'Empereur eſt le père; & il en eſt de cette grande famille, comme de toutes les familles particulieres, qui ſont tantôt bien & tantôt mal gouvernées, ſuivant que le Chef a plus ou moins de talens; ſuivant qu'il ſe laiſſe entraîner au torrent des vices, ou qu'il ſuit les regles du devoir & de la vertu. Le peuple Chinois obéit à ce Chef bon ou mauvais, comme un fils bien né obéit à celui dont il a reçu la vie, quelles que ſoient ſes mœurs & ſes qualités, bonnes ou mauvaiſes; quels que ſoient ſon génie, ſon caractere & ſa maniere d'agir. La preuve de ce que je dis ici, ſe trouve conſignée dans tous les livres de morale & de politique de ce peuple ſage tout à la fois & reſpectueux, comme doit l'être quiconque a la piété filiale gravée dans le cœur. Chaque jour encore on la lit dans ces ſortes d'ecrits qui ſont faits pour être mis ſous les yeux de tout le monde. Qu'on s'adreſſe à l'Empereur, par exemple, pour obtenir quelque grace, quelque bienfait, ou pour être délivré de quelque corvée qui ne ſeroit pas due, on n'emploie pas d'autres expreſſions que celles-ci: *l'Empereur eſt notre pere & mere, il ſuffit de lui faire connoître nos beſoins*, &c. Eſt-ce-là le langage d'un peuple eſclave? Je n'en dis pas davantage ſur une vérité qui ne peut être conteſtée que par ceux qui n'ont pas la moindre idée de Gouvernement; qui confondent la ſubordination devenue néceſſaire à l'homme vivant en ſociété, avec l'eſclavage; & l'autorité légitime avec

le deſpotiſme odieux ; ou pour mieux dire, qui ne voudroient aucune ſorte d'autorité, pour pouvoir vivre à leur gré dans cette indépendance abſolue, qui ne peut ſe trouver que dans l'homme ſauvage qui vit iſolé.

La ſeconde fauſſeté qui ſe trouve dans le ſecond membre de la phraſe que je viens de citer, conſiſte dans ces mots ; *il ne paroît pas même s'en être jamais occupé* (du Gouvernement). Quand on veut être cru ſur ſa parole, il faut que ce qu'on avance ait une apparence quelconque de vérité, ou du moins de probabilité. Dire *que les Chinois ne ſe ſont jamais occupés du Gouvernement*, c'eſt dire que les Chinois ne ſont pas Chinois. Car ce qui diſtingue ce peuple de tous les autres peuples de l'Univers, c'eſt une education nationale qui lui eſt propre, & dont l'objet principal roule tout entier ſur le Gouvernement.

Oui, l'Empereur ſur ſon trône, les Princes & les Grands dans leurs palais, les ſimples citoyens dans leurs maiſons, les marchands dans leurs boutiques, l'artiſan dans ſon attelier, les payſans même dans leurs cabanes, tous s'occupent, ſuivant leur loiſir & à leur maniere, de la ſublime ſcience du Gouvernement : c'eſt-à-dire, du ſoin de gouverner leurs familles, ſuivant les loix, les uſages & les mœurs de la nation ; de leur faire remplir les devoirs réciproques auxquels ceux qui la compoſent ſont reſpectivement tenus ; de leur inculquer à tous cette maxime de Confucius, qui dit, que quiconque ſait bien gouverner ſa famille, eſt en etat de gouverner l'Empire, de le bien gouverner, & de le gouverner avec autant de facilité qu'il peut en avoir à regarder dans ſa main.

A la Chine, toutes les charges qui ont rapport au Gouvernement du peuple, ne ſe donnent qu'à ceux qui ont pris leurs grades ; & aucun ne reçoit les grades qu'il n'ait paſſé par les epreuves réitérées d'un rigoureux examen. Le Tribunal qui eſt

chargé de donner le ſujet ſur lequel les Candidats de toutes les Provinces, de toutes les villes, & de tous les diſtricts de ces villes, doivent être examinés, choiſit chaque fois un texte tiré de l'Hiſtoire ou des *King*, & ce texte eſt toujours relatif au Gouvernement. Il dira, par exemple, l'*Empereur* YANG-TI *des* SOUI *perdit l'Empire; quelle en fut la principale cauſe? En quoi pécha-t-il dans ſa maniere de gouverner?* Ou bien *un tel, Empereur de telle Dynaſtie, donna tel Edit dans telle circonſtance critique, pour remédier aux maux qui déſoloient l'Empire; & il ne fit qu'augmenter le déſordre. Qu'auroit-il dû faire?* &c. &c.

Si ſon choix tombe ſur quelques paroles des *King*, il citera ces paroles du *Chou-King*, par exemple, chapitre dixieme, intitulé *Tſieou-kao*, dans lequel *Ou-ouang* donne des avis à ſon frere *Kang-cho. Prince*, lui dit-il, *la Dynaſtie Yn* (à laquelle nous ſuccédons) *a perdu l'Empire; voilà le miroir dans lequel nous devons regarder pour voir ce que nous devons faire..... Ce n'eſt pas l'eau qui doit vous ſervir de miroir, c'eſt le peuple*: & telles autres ſemblables, ſur leſquelles directement ou indirectement, il y a toujours à gloſer ſur les devoirs des ſujets envers leurs Souverains, & des Souverains envers leurs ſujets. Tous ceux qui compoſent pour obtenir les grades, c'eſt-à-dire, tous les Aſpirans aux charges du Gouvernement, s'occupent donc par devoir, & dans le détail, de ce qui concerne le Gouvernement; & en Chine nulle claſſe de citoyens n'eſt exclue du nombre des Aſpirans, & perſonne n'ignore combien ce nombre, compoſé d'hommes de tous les etats, & pris dans toutes les villes eſt grand. Comment peut-on dire que *les Chinois ne paroiſſent pas s'être jamais occupés du Gouvernement?* Si par *s'occuper du Gouvernement*, l'on entend, *imaginer des ſyſtêmes chimériques pour*

conduire des hommes qui n'existent pas; s'ingérer, sans en être requis, dans les affaires de l'Administration ; vouloir dicter des regles pour changer la forme d'un Gouvernement, etablie par les Sages après les réflexions les plus profondes, les délibérations les plus sérieuses & souvent réitérées, & une très-longue expérience des avantages & des inconvéniens qui en résultent ; si l'on entend, *faire des livres pareils à ceux que l'on voit eclorre en Europe, dans lesquels on donne pour des objets réels les rêves creux d'un fébricitant & les délires d'une imagination exaltée, dont les Auteurs, initiés à peine dans les premiers elémens de la politique, ne connoissant de l'homme que la superficie, & du Gouvernement que la premiére ecorce, n'ayant ni les lumieres, ni les talens néceſſaires pour pouvoir conduire une seule famille composée d'un petit nombre d'individus, croient pourtant en savoir assez pour être en droit de s'eriger en Législateurs des nations, & donner des regles de conduite aux peuples & aux Souverains*, &c. J'avoue que *les Chinois ne paroissent pas s'être jámais ainsi occupés.*

Quant à ce que dit M. Sonnerat, touchant les Sciences, les Arts, la Population & autres objets dont il n'a pas pu s'instruire par lui-même, il n'en parle pas plus pertinemment que l'Auteur des *Recherches philosophiques :* il paroît même qu'il n'en parle que d'après lui, & qu'il n'est que son echo. Je vous prie de vouloir bien vous rappeller ce que je vous ai dit, en vous communiquant mes remarques sur le livre de M. Paw (1). Il ne me reste qu'un petit nombre d'observations à faire sur quelques objets isolés, qui, par la maniere dont ils sont envisagés, & traités dans le chapitre intitulé *de la Chine*, prouvent que l'Auteur a ecrit bien légérement, puisqu'il n'a pas même gardé la vraisemblance dans les invectives qu'il se permet contre une nation, à laquelle il peut bien ne pas accorder son estime,

(1) *Voy.* Tome II de ce Recueil, pag. 365 *& suiv.*

mais qu'il ne ſauroit avilir par des imputations calomnieuſes, ſans ſe dégrader lui-même aux yeux de tout le monde inſtruit.

A qui croit-il pouvoir perſuader, par exemple, que lorſqu'un Mandarin eſt appellé par l'Empereur, *il doit porter des chaînes & s'en couvrir, pour lui prouver ſon obéiſſance?* Je conçois à-peu-près ce qui peut avoir donné lieu à M. Sonnerat d'imaginer cette abſurdité. Apparemment, lorſqu'il etoit à Canton, quelque Mandarin de cette ville accuſé, & déjà convaincu d'avoir commis quelque crime capital, aura eté appellé par l'Empereur pour être interrogé, (car le grand Prince qui eſt aujourd'hui ſur le trône, veut être inſtruit de tout par lui-même). Appellé comme criminel, ce Mandarin aura eté conduit à la Cour, chargé de chaînes, pour y entendre l'arrêt de ſa condamnation, & y être ſupplicié, s'il eſt jugé coupable, ou pour y être abſous, s'il eſt innocent.

A qui perſuadera-t-il qu'*un Mandarin paſſant dans une ville, fait arrêter qui il lui plaît, pour le faire mourir ſous les coups?* &c. La Chine eſt le pays du monde où les emplois ſont le mieux circonſcrits. Chaque Mandarin a des limites fixes, au-delà deſquelles il ne ſauroit aller ſans ſe rendre coupable. Quand il voyage (& il ne voyage que pour ſe rendre à la Cour dans les tems où il doit rendre compte de ſa conduite, ou pour remplir les devoirs de ſa charge): dans l'un & l'autre cas, fût-il un des Grands de l'Empire du premier ordre, fût-il Prince du ſang, il ſeroit puni très ſévérement, s'il s'aviſoit de faire dans quelqu'une des villes par où il paſſe, quelque acte d'autorité qui ne ſeroit pas relatif à ſon emploi. Toute ſon attention au contraire eſt d'empêcher ceux de ſa ſuite, de rien faire qui puiſſe fournir aux gens du lieu un ſujet légitime de plainte; parce que dans ce cas là même, il eſt reſponſable de l'inconduite de ſes gens.

Vous pouvez vous rappeller ce que je vous ai ecrit autrefois à l'occaſion de *Fou-té* (1). Ce Général, ſous prétexte qu'il avoit beſoin de chevaux pour l'Armée qu'il commandoit, en exigea une centaine (plus ou moins) au-delà de ce qu'illui en falloit; & dans l'un des villages qui etoient chargés de lui en fournir, il uſa de quelque violence pour ſe les procurer. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre. Le petit Mandarin qui avoit inſpection ſur ce village, fit ſa requête pour être préſentée à l'Empereur dans les formes etablies : elle etoit conçue à-peu-près en ces termes. « Votre Majeſté m'a confié le ſoin de cette por-» tion de ſon peuple, qui vit dans un tel & tel endroit de mon » diſtrict. Je lui tiens lieu de pere, parce que je repréſente ici » votre Majeſté, & je dois veiller à ce qu'il ne reçoive aucun » dommage. Maintenant le Général *Fou-té*, ſous prétexte de » beſoin de chevaux, en a exigé avec violence; on m'a dit » même qu'il en a exigé qui n'etoient pas pour le ſervice de » l'Etat. Je ne me donne pas pour garant de ce dernier article; » mais pour la violence, je l'ai vérifiée, & c'eſt d'elle ſeule » que je me plains, &c.

Tous les lauriers dont le Général s'etoit couvert en combattant contre les Eleuthes, ne le garantirent pas de la foudre. Le petit Mandarin fut ecouté ; l'Empereur fit vérifier les faits enoncés dans ſa plainte ; & après les avoir juridiquement conſtatés, le coupable fut condamné à perdre la vie. Ce ne fut qu'en conſidération de ſes ſervices que la peine de mort fut commuée en une priſon perpétuelle. A ce fait, je pourrois en ajouter cent autres, dont j'ai eté moi-même témoin ; & vous en concluriez *qu'un Mandarin qui paſſe par une ville, non-ſeulement ne peut pas faire arrêter qui il lui plaît pour le faire*

(1) *Voy.* Tome Ier de ce Recueil, pag. 363 *& ſuiv.*, & Tome III, pag. 402 *& ſuiv.*

mourir

mourir ſous les coups, mais qu'il ne peut exercer aucune ſorte de juriſdiction, s'il n'en a une commiſſion expreſſe : vous concluriez encore que *quiconque, etranger ou ſujet naturel, eſt ſoumis aux Loix du pays, a droit de les réclamer ; qu'il les réclame en effet, & que juſtice lui eſt rendue :* vous concluriez enfin que M. Sonnerat *a confondu ce qui eſt de pure police avec le code des Loix ; la ſévérité néceſſaire à Canton, pour contenir des etrangers turbulens (pour ne rien dire plus), avec le deſpotiſme rigoureux ; qu'il a changé en ſupplice, la correction paternelle, qui eſt ici le* PAN-TSEE, *ou comme on l'appelle chez vous, la baſtonnade ; & les Exécuteurs de cette correction, en Bourreaux : car c'eſt de ce nom qu'il appelle les Licteurs, qui dans les Provinces précedent les Mandarins qui les gouvernent ; qu'il a métamorphoſé le peuple le plus doux, le plus honnête & le mieux policé, en un peuple de Barbares, de Scélérats & de Brigands, qui n'a ni mœurs, ni loix, chez lequel on peut impunément commettre des crimes, en achetant le droit de les commettre.*

Tant d'imputations calomnieuſes réunies & faites ſi maladroitement, vont être détruites par l'expoſition d'un fait arrivé l'année derniere à Péking ; fait qui s'eſt paſſé ſous les yeux de tous ceux qui habitent cette ville immenſe, c'eſt-à-dire, d'environ deux millions d'hommes : le voici.

Le Gendre de l'Empereur nommé *Fouloungan*, celui-là même qui etoit chargé des affaires des Miſſionnaires qui ſont à la Cour, & dont j'ai eu occaſion de vous parler plus d'une fois (1); ce *Fouloungan* faiſoit rebâtir ſon Palais, qu'un incendie avoit réduit en cendres. Celui de ſes Mandarins ou de ſes Officiers, qui etoit chargé de veiller ſur l'ouvrage, impatient de ce que l'ouvrage n'avançoit pas auſſi vîte qu'il auroit voulu, dit d'abord quelques paroles dures au Maître Maçon. Celui-ci qui

(1) *Voy.* Tome IX, page 45.

ne se croyoit pas en faute, choqué de s'entendre injurier ainsi mal-à-propos, repliqua peut-être à l'Officier sur le même ton. L'Officier ordonna qu'on lui donnât le *Pan-tsée*, c'est-à-dire, un certain nombre de coups de Bambou. Jusques-là il n'avoit usé que de son droit envers un homme qui etoit à la solde de son Maître; mais il ne s'en tint pas là, & fit doubler la dose. L'Ouvrier, soit de colere de se voir maltraiter, sans qu'il crût l'avoir mérité, soit par quelque coup donné mal-adroitement sur les reins, expira. L'Officier fort embarrassé ne perdit cependant pas la tête. Il proposa de donner cent taëls, à quiconque des Manœuvres, qui etoient présens, s'avoueroit coupable de ce meurtre, en disant aux Officiers de Justice qu'*ayant pris querelle avec le Maçon, il lui avoit donné un coup de quelque instrument qui s'etoit trouvé sous sa main, sans avoir la moindre idée que ce coup lui donneroit la mort;* & promit une dixaine de taëls à chacun de ceux *qui donneroient leur témoignage en conformité.*

L'appât d'un gain de cent taëls, sans travail, joint à la promesse que fit l'Officier d'empêcher par le crédit du Gendre de l'Empereur, que l'Arrêt de mort qu'on porteroit contre le soi-disant meurtrier du Maçon, supposé qu'on le portât, ne fût exécuté, tenterent un des Ouvriers de la derniere classe, & l'engagerent à prendre sur lui le crime, & à courir le risque de la punition; d'autres, pour gagner dix taëls, assurerent que la chose etoit ainsi: & le Tribunal des crimes condamna le prétendu coupable à être etranglé, lors de la grande exécution qui se fait en automne. Dans ce jugement toutes les formalités de la justice furent exactement gardées.

Le condamné, tranquille dans sa prison, où rien ne lui manquoit, par l'attention qu'avoit celui auquel il s'etoit substitué, de lui fournir abondamment de tout, attendoit le jour de l'exé-

cution, non comme celui où il devoit ceſſer de vivre, mais comme celui où il devoit recouvrer ſa liberté. Ce jour etoit encore eloigné, & il ne devoit arriver que dans deux ou trois mois. Dans cet intervalle il devoit paſſer encore par l'epreuve de deux cérémonies, dont l'etabliſſement, qui date des premiers tems de la Monarchie, ſuffit ſeul pour prouver que la ſageſſe, l'humanité & la légiſlation du peuple Chinois, ſont portées à un point de perfection, auquel aucun autre peuple de l'Univers n'eſt encore arrivé, quoiqu'en puiſſent dire ſes Détracteurs injuſtes. Un homme condamné à mort pour avoir commis un crime qui la méritoit, n'eſt pas toujours sûr qu'il mourra. Il conſerve au fond de ſon cœur, juſqu'au dernier moment, l'eſpérance flatteuſe que le Souverain, lorſqu'on lui préſentera la liſte des condamnés, ne marquera pas ſon nom du point fatal qui doit décider de ſon ſort; & cette eſpérance l'empêche de ſe livrer au déſeſpoir. L'etat de gêne où il ſe trouve, la privation de ſa liberté, ce que ſouffrent à cette occaſion ſes parens, ſes alliés, ſes amis & tous ceux qui lui tiennent par quelque choſe; & plus que tout cela les remords qui le déchirent, ſuffiſent, en attendant, pour lui faire expier ſon crime.

Le délai qu'on met entre le jugement & l'exécution laiſſe encore aux Juges le tems & les moyens de réformer leur arrêt, ſi par de nouvelles connoiſſances & de nouveaux renſeignemens, ils viennent à découvrir qu'il doit l'être. La Loi le leur permet, le leur ordonne, & les met deux fois dans l'occaſion de revenir ſur leurs pas, ſuppoſé qu'ils ſe ſoient egarés, ſans s'expoſer pour cela à aucune ſorte de blâme : voici comment.

Environ un mois avant qu'on préſente à l'Empereur la liſte de ceux qui ſont condamnés à mort, tous les Mandarins qui compoſent le Tribunal des crimes, s'aſſemblent pour délibérer entre eux ſur les arrêts qui ont eté portés dans le courant de

l'année. Chacun dit ſon avis, le motive, & le tout ſe met par écrit. On rédige cet écrit, & on le porte au Tribunal des Miniſtres d'Etat. Ceux-ci l'examinent, font quelques demandes relatives aux différens objets qui y ſont énoncés, & le gardent. Le lendemain & les jours ſuivans, ſuppoſé que le nombre des criminels le demande ainſi, les Priſonniers, chargés de leurs chaînes, ſont mis dans un tombereau & conduits au Palais de l'Empereur, où les Miniſtres d'Etat les attendent. Arrivés à la cour qui eſt devant l'appartement, où les Miniſtres ſont aſſemblés, les Gardes les placent où ils doivent être placés; les Commiſſaires du Tribunal des crimes qui les ont accompagnés, les annoncent aux Miniſtres; & ceux-ci ayant ſous les yeux le Précis des procédures & des Arrêts, appellent l'un après l'autre chaque coupable qu'ils interrogent, & auquel ils font deux mots d'exhortation. S'il ſe croit injuſtement condamné, permis à lui de dire ſes raiſons, & de les faire valoir, ſauf aux Miniſtres d'en faire le cas qu'elles méritent. Cette cérémonie eſt proprement *pour tirer de la bouche du coupable le dernier aveu de ſon crime, l'en faire rougir, lui inſpirer le repentir, & lui faire promettre de mieux vivre, ſuppoſé que la clémence du Souverain le rende à la Société.* Elle eſt encore *pour tenir en reſpect les Juges, & les empêcher de porter légérement des Arrêts de mort, qui peuvent être réformés, & pour leſquels ils peuvent être punis eux-mêmes, s'ils ont commis quelque injuſtice ou quelque négligence en les portant.*

Le meurtrier prétendu du Maçon perſiſta dans ſon premier aveu, & dit en préſence des Miniſtres tout ce qu'il avoit dit devant les Juges qui l'avoient condamné.

Trois jours avant celui qui eſt fixé pour l'exécution, l'Empereur entre dans l'appartement du jeûne, pour s'y diſpoſer à mettre le ſceau au dernier acte de la tragédie, dont on doit

lui donner le plan à examiner, en même tems qu'on lui expliquera le rôle de chacun des Acteurs. Ce dernier acte est précédé d'un prologue, dans lequel tous les Acteurs paroissent comme ils ont paru dans la cérémonie que je viens de décrire, c'est-à-dire, que les criminels sont conduits au Palais, pour y comparoître devant les Ministres d'Etat, y être interrogés par eux, se justifier, s'ils ne se croient pas coupables, ou faire le sincere aveu des crimes dont ils sont accusés, s'il est vrai qu'ils les aient commis. Cette cérémonie *est pour consoler les malheureux qui sont destinés au dernier supplice; les disposer à souffrir la mort sans murmure, puisqu'elle n'est qu'une punition qu'ils avouent eux-mêmes avoir méritée; & les confirmer dans l'espérance que peut-être ils ne mourront pas.*

A cette derniere scene, l'Acteur qui s'etoit substitué au Mandarin, véritable Auteur du meurtre du Maçon, perdit courage. Peu instruit des formalités de la justice, & de l'exactitude avec laquelle elles s'observent, il s'etoit figuré d'abord qu'après quelques mois de prison, le crédit du Gendre de l'Empereur le tireroit d'affaire, ou en le faisant evader secrétement, ou en le faisant condamner tout au plus, à quelques coups de *Pan-tsée*, comme n'etant coupable que d'avoir donné, sans le vouloir, *un malheureux coup* qui avoit privé de la vie celui qui l'avoit reçu. Mais quand il vit que les choses alloient d'un tout autre train qu'il ne l'avoit cru, il fit de sérieuses réflexions, & la mort s'etant présentée à lui avec toutes les horreurs qui l'accompagnent lorsqu'elle est ordonnée par la Justice, il recula à son aspect; & pour l'eviter & s'y soustraire, il fit hommage à la vérité, en racontant le fait du meurtre tel qu'il s'etoit passé, revêtu de toutes ses circonstances.

A ce récit Akoui, en sa qualité de premier Ministre, mit à part le nom de cet homme, & la déposition qu'il venoit de faire;

& après la séance, il alla rendre compte de tout à l'Empereur, & lui représenta *que dans cette occasion, plus le véritable coupable etoit en considération, plus il falloit, pour le bon exemple, user de rigueur envers lui, sans avoir egard au Comte Fouloungan, dont l etoit l'homme de confiance, & qui l'honoroit ouvertement de sa protection*, &c.

Ici, aucun Mandarin n'est justiciable, tant qu'il est au rang des Mandarins, parce qu'il est réputé représenter la personne même du Souverain, pour la partie qui lui est confiée. Il faut commencer par le faire casser de son Mandarinat, pour que la justice criminelle ordinaire ait action sur lui. Akoui obtint de l'Empereur, que le Mandarin dénoncé comme coupable, fût dégradé sur le champ par Sa Majesté, & livré au Tribunal des crimes pour y être jugé suivant la Loi.

Ce fut en vain que le Comte *Foulo ungan* employa tout son crédit auprès de Sa Majesté, dont il avoit l'honneur d'être le Gendre, dont il etoit l'homme de confiance & le Courtisan le plus en faveur, pour empêcher que son Mandarin ne fût livré à la Justice ordinaire. Tout fut inutile; & au lieu de la grace qu'il sollicitoit, il ne reçut de l'Empereur que des réponses mortifiantes. Le procès fut instruit de nouveau, & le véritable coupable fut condamné à être coupé en pieces, pour avoir abusé de son autorité, en faisant brutalement punir un homme du peuple, qui ne méritoit, tout au plus, qu'une légere correction; pour avoir eté en conséquence la cause de sa mort; & pour avoir trompé la Justice, en séduisant par l'appât des récompenses, le malheureux qui s'etoit chargé de son propre crime, pour lui en epargner la honte & l'expiation.

Cet Arrêt, dont les Juges mêmes qui l'avoient porté espéroient que l'Empereur adouciroit un peu la rigueur, en considération de son Gendre, fut exécuté dans toute son etendue,

dans le lieu ordinaire des exécutions, à la face, pour ainſi dire, de tout l'Empire ; car l'Empereur ordonna qu'il fût inſéré dans toutes les gazettes que tout le monde lit, pour l'inſtruction de tous les Mandarins répandus dans la vaſte etendue de ſes Etats. Ce n'eſt pas tout, les Mandarins du Tribunal des crimes furent déclarés par Sa Majeſté coupables de négligence dans la premiere inſtruction du procès ; & pour les punir de cette négligence, il abaiſſa chacun d'eux d'un degré dans l'ordre du Mandarinat, & les priva tous de trois années de leurs revenus, ou pour parler plus franchement, des revenus, appointemens ou gages, comme on voudra les appeller, attachés à leurs dignités, charges & emplois.

De ce fait, (& je pourrois vous en rapporter vingt autres, pris dans les ſeules gazettes de cette année), que doit-on conclure ? Préciſément tout l'oppoſé de ce qu'avance M. Sonnerat, dont il me paroît inutile de relever d'ailleurs tout ce qu'il dit de *contraire à la vérité ſur le compte des Chinois*. Tout Lecteur impartial & eclairé ne s'en laiſſera pas impoſer par les récits d'un Voyageur qui décrit un pays qu'il n'a ni vu ni pu voir, qui définit une nation qu'il ne connoît pas & qu'il n'a pu connoître, & qui caractériſe un Gouvernement dont il n'a pas même la plus légere idée.

Je voulois ici fermer ſon livre, dont le premier chapitre du tome ſecond n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs, de fauſſes imputations, &c. Mais en le fermant, j'ai jetté un coup-d'œil ſur la page qui termine l'article des Chinois. M. Sonnerat prend occaſion de deux faits qui ont rapport aux Européens, pour conclure à ſa maniere que les Chinois forment une nation auſſi *mépriſable par ſon caractere que par ſon ignorance*. Voici les faits tels qu'il les raconte. *N'eſt-il pas honteux pour les Anglois, d'avoir eté forcés de payer un Matelot, afin qu'il reçût le Chabouk à la place d'un*

Capitaine de leurs vaiſſeaux ; & cela, parce qu'il n'avoit pas été poſſible à ce dernier d'empêcher l'incendie d'un bateau chinois.

Je ſuis etonné que M. Sonnerat ait oſé déguiſer, juſqu'à lui faire changer de nature, un fait, dont les principaux Agens des nations commerçantes, qui etoient alors à Canton, ont eté témoins. Voici ce fait dans l'exactitude de la vérité, tel qu'il m'a eté conté par un François témoin oculaire.

Les Anglois faiſoient voiturer du thé dans un de leurs vaiſſeaux. Un Batelier Chinois trouva moyen de s'approprier quelques livres de ce thé, contre l'intention de ceux qui lui en avoient confié le tranſport, & qui le gardoient à vue. Chez vous, on appelle cela *voler*, *dérober ; à* Canton parmi la vile populace, cela ne paſſe que pour une eſpece d'*eſcamotage*, paſſez-moi le terme, qu'on ne punit que par quelques coups de bâton, quand on prend le coupable ſur le fait. Si les Anglois, *en ſe faiſant juſtice eux-mêmes*, ſe fuſſent contentés d'une pareille punition, il y a toute apparence que le Gouvernement Chinois auroit fermé les yeux, comme il l'a fait plus d'une fois dans de ſemblables circonſtances. Mais ils s'arrogerent une juriſdiction dans un pays qui n'etoit pas le leur, où ils ne ſont admis que précairement, où ils ne ſont ſoufferts qu'à des conditions qui ſont celles de toutes les nations policées; & *ils oſerent faire un acte public & authentique de cette juriſdiction uſurpée, avec délibération & par ordre du Conſeil, qui eſt cenſé repréſenter leur nation.* Cet acte de juriſdiction fut une violence outrée, exercée envers le ſujet d'un Prince qui entretient ſur les lieux des Magiſtrats, pour veiller au bon ordre & le faire obſerver. Ils ſe ſaiſirent du Batelier, le garotterent, le conduiſirent lui & ſon bateau juſqu'en pleine rade, & là ils firent mettre, en grande pompe, & avec tout l'appareil d'un acte de juſtice, le feu au bateau. Ce fait, tel que je viens de l'expoſer, d'après

le

le récit d'un homme de probité qui etoit alors sur les lieux, & que plusieurs François, qui y etoient aussi, & qui sont aujourd'hui à Paris, peuvent vous confirmer : n'est-il pas entiérement déguisé dans l'exposition qu'en fait M. Sonnerat ? Si Messieurs les Anglois, pour empêcher que cette affaire n'eût des suites fâcheuses pour eux, *furent obligés de fournir un Matelot, pour recevoir le Chabouk à la place d'un Capitaine de leurs vaisseaux*, & de donner encore des sommes d'argent, à qui doivent-ils s'en prendre ? Je vous le demande : en eussent-ils eté quittes à si bon marché chez nos nations d'Europe ?

L'autre fait, est celui qui regarde un particulier françois : *n'est-il pas honteux pour la nation françoise*, dit M. Sonnerat, *qu'un Domestique de M. Rot, Supercargue de la Compagnie, ait subi trois ans de prison à la place de son Maître, qui fut encore obligé de donner quatre mille piastres, pour avoir eu le malheur de tuer, involontairement, un Chinois à la chasse ?*

Je ne suis pas au fait de l'accident arrivé à M. Rot ; mais fût-il tel que l'enonce M. Sonnerat, je n'y vois rien ni de déshonorant pour la France, ni dont on puisse inculper les Chinois. Un homme est tué, le meurtrier est connu, & avoue lui-même le meurtre ; *mais*, dit-il pour sa justification, *ce n'est pas volontairement que j'ai fait ce meurtre, c'est un pur hazard ; & c'est un malheur pour cet homme de s'être trouvé sous le coup qui lui a ôté la vie.* Il me semble que la Justice ne doit & ne peut s'en rapporter à cette seule déposition : peut-être M. Rot fut-il heureux de ce qu'on se contenta d'empriſonner son valet au lieu de sa propre personne, & d'en être quitte pour de l'argent. Je n'en dis pas davantage, quoique j'eusse une foule d'autres observations à faire. Tous ceux qui connoissent un tant soit peu la Chine, y suppléeront, & les feront pour moi. Je suis persuadé qu'aucun d'eux n'aura reconnu les Chinois au por-

portrait qu'en a fait votre nouveau Voyageur. C'eſt un bonheur pour lui de n'avoir ecrit ſur la Chine qu'après la mort de M. Cibot. Il n'auroit pas eté plus epargné que l'a eté l'Auteur des *recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois* (1).

Après cette longue digreſſion, je reprends le fil de ma Lettre. J'en etois au *la-pa* & au *ſo-na*. Tout cela vous repréſentera la ſimplicité des mœurs antiques, & vous en conclurez que ſi les Chinois, depuis plus de quatre mille ans qu'ils exiſtent en corps de nation, n'ont pas fait un pas dans la route des inventions qui leur avoit eté tracée, c'eſt parce qu'ils ont cru que ces inventions antiques ſuffiſoient à leurs beſoins & à leurs plaiſirs, & qu'en travaillant à inventer encore, on ne travailleroit peut-être qu'à altérer ce qui etoit déjà trouvé.

Il s'en faut bien qu'on penſe de même en Europe ; on n'y veut que *du neuf*. Autant les Chinois reſpectent *ce qui leur vient des Anciens, autant mépriſe-t-on chez nous* ce qui nous a eté tranſmis par eux. *Nos reſpectables Anciens, nos vénérables Aïeux, nos ſaints Ancêtres*, diſent les Chinois avec modeſtie & reconnoiſſance, en parlant de ceux qui les ont précédés ; & chez nous, avec un orgueil inſupportable & une préſomption révoltante, on ne parle qu'outrageuſement de ceux à qui l'on doit l'exiſtence, & tout ce que l'on eſt dans l'ordre moral & civil. *Nos barbares Aïeux, nos Peres agreſtes, ignorans & groſſiers*, y dit-on ſans ceſſe, dans la perſuaſion, ſans doute, que l'on vaut mieux qu'eux ; & dans cette perſuaſion intime, l'on n'a que du mépris pour leurs inventions, qu'on cherche à dénaturer, pour pouvoir leur donner le nom d'*inventions nouvelles*.

..... Je vous envoie des morceaux de *tchoan-tchu*, c'eſt-à-dire, d'un *thé en brique*, excellent, dit-on, pour l'eſtomac ;

(1) *Voyez* Tome VI, pag. 275 & *ſuiv.*

ils m'ont eté donnés par l'un de ceux qui en offrent du pareil à l'Empereur. On en prend gros comme un pois, qu'on met dans l'eau, lorsqu'elle commence à bouillir ; on lui laisse prendre un bouillon ou deux, puis on le retire de dessus le feu, & on attend, pour le boire, que la chaleur en soit supportable au palais. C'est la véritable maniere de le prendre pour qu'il ait son effet.

Je vais maintenant satisfaire aux diverses questions que vous m'avez faites.

1°. J'ai perdu l'idée de la Lettre du P. Hallerstein sur la déclinaison de l'aiguille aimantée ; mais je me rappelle très-bien les conversations que nous avons eues ensemble sur ce sujet. Comme il etoit plus ancien habitant de Péking que moi, & qu'etant à la tête du Tribunal d'Astronomie, il lui etoit aisé d'en compulser les registres, je le priai de faire chercher, par quelqu'un de son Tribunal, tout ce qui avoit quelque rapport à l'aimant ; on ne trouva rien : mais le résultat des différentes questions que je fis à cette occasion, fut qu'à Péking la déclinaison de l'aiguille aimantée etoit constamment supposée de deux degrés & demi Sud vers l'Oueſt, ce qui est conforme aux observations faites par les Européens, depuis environ deux siecles qu'ils dirigent ce Tribunal. Au reste, il n'est question que de Péking & de ses environs. Je crois qu'il seroit bon de s'informer auprès des Capitaines des vaisseaux qui viennent en Chine, si cette déclinaison est la même à Canton, &c.

2°. L'Empereur *Kang-hi* s'etoit fort occupé de Musique, parce qu'ici la Musique est une affaire d'Etat ; & qu'il est essentiel qu'une Famille ou Dynastie qui occupe nouvellement le trône, ait sa Musique propre, pour être employée dans les grandes cérémonies de l'Empire. Cet usage est de tems immémorial. *Chun* avoit sa Musique propre ; *Ouen-ouang*, *Ou-*

ouang, & tous les Fondateurs de Dynasties, ont eu la leur. Il ne faut pas croire qu'ils changeoient pour cela les principes invariables de la Musique. Tout se réduisoit de leur part à faire composer des airs sur des modes différens de ceux qui avoient eté employés sous leurs Prédécesseurs d'une autre Dynastie. *Kang-hi* fit quelque chose de plus : il voulut savoir par lui-même, si les Chinois, tant anciens que modernes, avoient eu les vrais principes de la Musique. Le P. Pereira, Jésuite Portugais, & M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, etoient un peu Musiciens. *Kang-hi* les associa à des Musiciens Chinois & à des *Han-lin*, Théoriciens, pour composer un ouvrage sur cette matiere. Cet Ouvrage est à la Bibliotheque du Roi ; je l'ai envoyé il y a dix ou douze ans : il est en plusieurs *tao* ; mais il ne vaut pas ce qui fut fait sous la Dynastie précédente par le Prince *Tsai-yu*. Ce qu'on traduit en françois par le mot *accord*, ne doit pas être entendu dans le sens que nous l'entendons. L'accord dont il est parlé dans les Livres Chinois, n'est autre que celui que nous appellons *unisson*, lequel après tout, est le plus parfait de tous les accords.

3°. La Carte dont *Kang-hi* fait mention, est celle qui fut faite par nos Missionnaires Géographes. Elle est dans le Livre du Pere du Halde. L'Empereur régnant en a fait lever une plus etendue, dont chaque degré a deux pouces. Elle a eté envoyée au Pere le Febvre, lorsqu'il etoit à Canton. C'est moi qui en avois fait l'acquisition. Je ne saurois vous dire à qui elle a eté envoyée par le P. le Febvre.

4°. Les propriétés que l'on attribue aux nerfs du *Kan-ta-han*, pour appaiser les douleurs du rhumatisme, sont rangées dans la même classe que tant d'autres spécifiques, dont les vrais Médecins ne font aucun cas. On appaise ici les douleurs rhumatismales, au dehors par des frictions, & au dedans, en

buvant du *pou-eulh-tcha* bien chaud, dans lequel on a fait infuſer du *kiang*, c'eſt-à-dire, du gingembre. C'eſt le remede le plus uſité & le plus efficace.

5°. J'ai lu, avec attention, l'extrait des Remarques ſur la Pyramidographie, *&c.* Je penſe que ces pyramides n'ayant ni inſcriptions, ni autre ſigne quelconque dont on puiſſe ſe ſervir pour en conjecturer la date, peuvent être attribuées à *un peuple antediluvien*, puiſqu'il eſt conſtant d'ailleurs qu'elles ſont antérieures à l'invention des hiéroglyphes, ou de l'ecriture hiéroglyphique. Dans cette ſuppoſition, il n'y a rien d'embarraſſant, ni même de difficile à expliquer. Il eſt certain, comme le dit très-bien l'*Auteur de la note ſur l'extrait des remarques*, il eſt certain, di-je, que les hommes etoient alors bien plus avancés que nous dans les Sciences & dans les Arts, *&c.* Je penſe auſſi que la grande Pyramide pouvoit être le tombeau des Rois, ou des Patriarches du peuple qui habitoit ce coin du monde, & que les ouvertures, pratiquées à quelques diſtances les unes des autres, etoient, non des *ſoupiraux pour donner de l'air*, mais des portes pour ſe rendre dans le centre même de la pyramide, afin d'y pratiquer en l'honneur des morts, certaines cérémonies qui pouvoient être alors en uſage, comme cela s'eſt pratiqué à la Chine dans des tems moins reculés. On ſe rendoit dans la ſalle ſouterraine qui ſervoit d'entrée au tombeau, on y viſitoit les coëffures, vêtemens, meubles, *&c.* qui y etoient dépoſés, & on leur en ſubſtituoit de nouveaux, s'ils n'etoient pas dans l'etat de décence, *&c.* Au reſte, quoiqu'on n'ait découvert aucune inſcription ſur la pyramide même, je crois qu'il pourroit arriver qu'on en trouvât ſur quelques pierres enfouies profondément en terre, lorſque les eaux du déluge couvrirent la pyramide; parce que l'uſage des anciens Chinois etoit de graver ſur des tables de pierre le nom, les qualités, l'âge, *&c.* du mort, & de placer ces

pierres en devant du tombeau. L'uſage encore etoit que les monceaux de terre ou de pierre qu'on elevoit ſur les tombeaux, formaſſent un cône poſant ſur une baſe en rond, & non une pyramide ayant une baſe quarrée. Si *Fou-hi*, qui a pu être inſtruit des uſages antediluviens, a fait pratiquer à ſon peuple les uſages dont je viens de parler, il n'eſt pas hors de vraiſemblance, & l'on peut croire ſans inconvénient, que c'eſt ainſi qu'on en agiſſoit avant le déluge. Je me perſuade qu'en creuſant juſqu'à la profondeur de cent ou deux cens pieds, depuis la baſe de la grande pyramide juſqu'à la diſtance d'environ un quart de lieue, l'on pourroit trouver quelques tables de pierre chargées d'inſcriptions quelconques, &c. Les ecrits de *Mencius*, c'eſt-à-dire, de *Mong-tſée* ont eté traduits en latin par le Pere Noël, Jéſuite Flamand. Si on eſt curieux de les avoir ou en Chinois, ou en Tartare, je me ferai un plaiſir de les envoyer.

6°. Je ſuis au fait de ce que Leibnitz a ecrit ſur les *koa* ou trigrammes de *Fou-hi*. Il a extrait de ces *koa* un ſyſtême d'arithmétique binaire. Il n'a fait en cela, que comme feroit quelqu'un, qui, paſſant près d'un grand arbre, ou même dans une vaſte forêt, s'approprieroit un très-petit rameau. Les *koa* de *Fou-hi* ſont la clef de toutes les Sciences trouvées & à trouver. Il n'eſt rien qu'on n'explique avec eux. Deux lignes, dont l'une entiere & l'autre briſée, erigées en trigrammes, & ces trigrammes, portés au nombre de huit, puis ces huit portés à ſoixante-quatre; quelle etendue immenſe à parcourir! Avec beaucoup de patience, une ſuite non interrompue de profondes méditations, & par-deſſus tout cela une imagination un peu exaltée, ont fait trouver aux plus Savans d'entre les Chinois, le germe de tout ce qu'il eſt permis à l'eſprit humain d'appercevoir & de connoître. Le ſeul regret que Confucius

témoigna en mourant, fut de n'avoir pu, dans tout le cours de sa vie, qu'entrevoir une très-petite partie des merveilles qu'il y a à découvrir dans les *koa*.

7°. Je n'ai rien à ajouter à ce qui concerne Confucius, vous lirez sa vie en détail. Pour ce qui est du culte qu'on lui rend ici, on a tort de s'imaginer que c'est un culte religieux ; il ne passe pas les bornes du respect & de la reconnoissance qui sont légitimement dus à un homme qui, de son vivant, par ses exhortations, & après sa mort par ses ecrits, a fait à ses semblables tout le bien qu'il a eté en son pouvoir de leur faire. Les cérémonies qui accompagnent ce culte, sont conformes aux mœurs du pays. En France, on ne se met à genoux que devant Dieu & l'image des Saints, on ne leur offre que de l'encens ; ici l'on se met à genoux pour honorer certains vivans, quand ils sont d'un ordre supérieur ; on leur offre des mets & l'on fait brûler des odeurs devant eux. La même chose se pratique envers Confucius & les morts auxquels on doit du respect & de la reconnoissance. Dans l'idée chinoise, tout cela ne passe pas les bornes du culte civil, & c'est même un devoir indispensable pour un être raisonnable & un homme bien né. Y manquer, c'est faire preuve d'ignorance, d'ingratitude, de grossiéreté & même de barbarie. Quel blasphême horrible, diront certains Européens!

8°. M. Bourgeois, qui etoit instruit des différens genres de travaux auxquels M. Cibot se livroit, a pris sur lui de répondre à l'article de la gomme elastique. Cela ne m'a pas empêché de faire quelques perquisitions, desquelles j'ai conclu que les Chinois n'en savoient pas plus que nous. Je crois même qu'ils confondent la gomme elastique avec l'ambre jaune. S'il me vient quelques renseignemens ultérieurs, j'en profiterai & vous en rendrai compte.

9°. Je ſuis charmé que la relation des travaux d'*Akoui* vous ait fait plaiſir (1). J'ai encore à vous entretenir de lui comme Général ; tout ce que je puis vous aſſurer ſur ſes opérations militaires, c'eſt qu'il peut dire avec autant de vérité que Céſar : *veni*, *vidi*, *vici*.

(1) *Voy.* Tome X de ce Recueil, pag. 132 & *ſuiv.*, & ſon article dans la Table des Matieres.

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 15 Novembre 1784.*

.....CE que vous me dites de mes remarques sur la *correspondance exacte & singuliere des variations du barometre dans les saisons correspondantes*, m'enhardit à vous faire le précis d'un syſtême que j'avois imaginé à l'occaſion de cette correſpondance, & dont j'ai fait part il y a vingt ans, plus ou moins, à l'Académie de Pétersbourg. Mais ſoit que le Correſpondant que m'avoit aſſigné M. de Raſomouski, qui etoit alors Préſident de cette Académie, fût mort ou dépayſé, lors de l'arrivée de ma Lettre, perſonne juſqu'à préſent n'y a répondu. Ce qui m'a fait croire que ce ſyſtême etoit illuſoire, ou n'etoit pas aſſez fondé, pour mériter l'attention des Phyſiciens : voici en ſubſtance ce que j'avois imaginé.

Convaincu que la peſanteur de l'air atmoſphérique, & les changemens qu'il eprouve par les vents, la pluie, la chaleur, le froid, *&c.*, n'etoient pas les ſeules, ni même les principales cauſes des variations du barometre, je me déterminai à obſerver avec aſſiduité ces variations. Je les comparai exactement entre elles avec les changemens du tems; & le réſultat de ces comparaiſons fut que les changemens du tems & les variations du barometre etoient quelquefois d'accord, & plus ſouvent encore ne s'accordoient pas. J'en tirai la conſéquence qui s'enſuit naturellement. Je fis un pas de plus : m'etant apperçu que ces variations avoient quelque analogie avec celles des ſaiſons & de la lune, je les mis en correſpondance, & je crus pouvoir me perſuader, avec quelque fondement, qu'à peu de choſe près, pour des cauſes particulieres & acci-

dentelles, il en etoit des unes comme des autres. J'en conclus que l'air atmoſphérique qui nous environne & que nous reſpirons, n'en etoit pas la vraie cauſe, qu'il n'en etoit qu'une cauſe ſecondaire, ſoumiſe elle-même à la cauſe univerſelle, c'eſt-à-dire, à cet agent univerſel qui remplit l'eſpace; que cet agent univerſel agiſſoit ſur le mercure du barometre, de la même maniere, proportion gardée, que ſur les eaux de la mer; & que ſi cette action de l'agent univerſel n'etoit pas exactement réglée & périodique ſur le mercure du barometre, comme elle eſt ſur les eaux de l'Océan, elle y etoit inſenſible & réelle comme ſur les eaux des mers Méditerranées. J'expliquai plus au long mon idée, & je la fortifiai par un détail de remarques & d'expériences, dont j'ai perdu aujourd'hui la trace, parce que ma Lettre ayant eté ſans réponſe, j'en conclus que les Phyſiciens Ruſſes n'y avoient trouvé que des abſurdités, & je ne m'occupai plus de cet objet.

Une autre idée, dont je ne crois pas hors de propos de vous faire part, eſt celle de l'eſpece d'affinité que vous me paroiſſez avoir reconnue entre l'electricité & le magnétiſme, dérivés d'un même principe, & formés comme les deux branches principales d'un même tronc. Cette idée me vint à la ſuite de quelques expériences que je fis ſur l'electricité. N'ayant point de machine electrique à ma diſpoſition, & l'Académie de Petersbourg ayant demandé, par l'organe de l'un de ſes Membres, que l'on fît ici quelques expériences, je m'aviſai de me ſervir d'une glace de miroir, non encore etamée. Elle etoit de forme quarrée, terminée en ceintre par l'un de ſes bouts; ſa longueur, ou pour mieux dire, ſa hauteur etoit d'environ un pied-de-roi, ſa largeur de dix pouces, & ſon epaiſſeur d'une ligne. Toutes ces dimenſions ne ſont que des à-peu-près, car je les donne de mémoire.

Au niveau de ma chambre, du côté du Midi, & immédiatement contre la muraille, etoit une longue & forte planche qui me ſervoit de table, quand j'avois à employer la regle & le compas pour tracer des figures d'une certaine grandeur, ou que le grand jour m'etoit néceſſaire. Sur cette table j'avois collé pluſieurs feuilles de papier les unes ſur les autres, afin qu'elle fût unie du mieux qu'il ſe pouvoit. Je poſai là ma glace; & ma main droite armée d'un gant blanc, qui avoit eté dans la pouſſiere de chaux comme dans un aſyle contre la pourriture & les vers, je commençai mes expériences.

Avec ma main gantée j'electriſai la glace, pendant l'eſpace de trois ou quatre minutes, plus ou moins, c'eſt-à-dire, que je paſſai la main ſur la glace, en la pouſſant de bas en haut, ſans revenir de haut en bas, de la même maniere qu'on aimante une aiguille de bouſſole, obſervant ſur-tout, de ne pas appuyer trop fort, de crainte de caſſer la glace.

Le premier effet que j'obtins, fut un pétillement ſemblable à celui qui ſe fait entendre, lorſque l'on broie du ſable ou du charbon. Je crus que ma glace etoit caſſée, il n'en etoit rien; elle n'etoit que ſuffiſamment imbibée du fluide electrique. Je fis quelques expériences des plus ordinaires, & elles réuſſirent auſſi bien que ſi je m'etois ſervi du globe. Ce n'eſt pas de quoi il s'agit. L'Académie de Pétersbourg a inſéré dans ſes Mémoires le précis de ces expériences, & le Pere Beccaria, Phyſicien de Turin, en a tiré parti.

La plus eſſentielle, celle du moins que je regarde comme telle, parce qu'il me paroît qu'on pourroit s'en ſervir pour expliquer les phénomenes du magnétiſme, eſt la ſeule dont on n'ait pas parlé. Je vais la remettre ſous vos yeux, pour la donner à examiner à quelqu'un de ces Phyſiciens modeſtes, qui ne regardent pas comme au-deſſous d'eux de s'occuper ſérieuſe-

ment de ce que les moins habiles oſent propoſer quelquefois.

A l'un des bouts de cette même table ſur laquelle j'electriſois la glace, j'avois une bouſſole dont je me ſervois pour mes obſervations. La boîte longue d'environ ſept pouces, large de quatre, & haute de deux ou trois, etoit de bois de chêne, ayant à chacun des deux bouts un ſegment de cercle marqué de ſes degrés. L'aiguille aimantée etoit de ſix pouces, large à ſon centre (c'eſt-à-dire, à l'endroit où elle appuie pour tourner ſur ſon pivot) d'environ trois ou quatre lignes, & allant en diminuant inſenſiblement juſqu'à la pointe de l'un ou l'autre pôle. Elle etoit d'un acier très-mince, très-battu & très-uni. J'oubliois de dire que les ſegmens de cercle etoient d'ivoire, & collés aux deux bouts de la boîte en dedans : ils avoient une epaiſſeur & une hauteur d'environ ſix à ſept lignes. C'eſt ſur eux qu'appuyoit un verre de vître, pour mettre l'aiguille à l'abri du vent, de la pouſſiere, *&c.* La diſtance de ce verre à l'aiguille etoit d'environ trois lignes. Je mets tout ce détail, parce qu'il peut ſe faire que le défaut de réuſſite dans les expériences, vienne du défaut de quelqu'une de ces conditions. Le Phyſicien Ruſſe à qui je fis part dans le tems, de ce que j'avois obſervé à Péking, paroît ne pas avoir réuſſi de même à Pétersbourg, du moins ne m'en parle-t-il pas dans la lettre qu'il m'ecrivit à cette occaſion, & que je mettrai ſous le pli de celle-ci, afin que vous preniez l'idée de l'*eſpece de chapelle* qu'il avoit imaginée, & que, ſi elle ſe trouve à Paris, vous puiſſiez me l'envoyer ici, & me mettre en etat par-là de faire à l'avenir ſur l'aiguille aimantée, des expériences plus utiles que celles que j'ai faites par le paſſé.

Sur ma bouſſole, telle que je vous l'ai décrite, & que j'avois pour ainſi dire ſans ceſſe ſous mes yeux, j'obſervai d'abord *une eſpece de flux & reflux* comme ſur le barometre; mais comme ce flux & reflux etoient preſque imperceptibles, je ne m'y

arrêtai pas. Je dirigeai toute mon attention vers un phénomene auquel je ne m'etois pas attendu, & dont le hasard seul me procura la connoissance : le voici.

Un jour que je me disposois à faire des expériences, & que j'electrisois ma glace, on m'annonce tout-à-coup une visite. Je n'eus que le tems de poser la glace sur la boîte de l'aiguille aimantée, & de la couvrir d'un mouchoir. Je reçus mon Hôte, avec lequel je m'entretins pendant environ une heure de tems. Après l'avoir reconduit, je revins à ma glace, pour continuer ce que j'avois commencé. Je la découvris, & je vis avec surprise que la pointe de l'aiguille qui indiquoit le Nord, s'etoit elevée jusqu'à toucher le verre de vître qui la mettoit à l'abri, & s'y etoit comme collée. J'eus recours à la pierre d'aimant, pour tâcher de la mettre en action, ce fut en vain ; elle resta immobile. J'ôtai tout doucement la glace, l'aiguille se détacha d'elle-même, & reprit après quelques momens sa direction ordinaire. Après l'avoir laissée environ un demi-quart d'heure dans cet etat, je remis la glace sur la boîte, & l'aiguille remonta aussi-tôt pour se coller contre la vître. Je lui présentai encore la pierre d'aimant, elle y fut insensible comme auparavant. Ce ne fut que quatre ou cinq heures après qu'elle tomba d'elle-même pour reprendre sa direction. Cette expérience, répétée cent & cent fois, a toujours eu le même effet, moindre cependant, lorsque le ciel etoit orageux ou couvert, que lorsqu'il etoit calme & serein, & qu'un beau soleil eclairoit l'horizon. Peut-être ai-je déjà parlé de tout cela dans quelqu'une de mes Lettres ; dans ce cas, je vous prie de me pardonner la répétition, en faveur des conséquences utiles qu'il me paroît qu'on peut en tirer, pour se frayer une route vers la connoissance du magnétisme. Si j'ai le tems & l'occasion de faire de nouvelles expériences, je ne manquerai pas de vous en faire part.

..... Plusieurs Chinois sont persuadés qu'il s'est trouvé parmi leurs Anciens des hommes qui avoient l'art de s'elever dans les airs, & d'y faire route : voici ce qu'ils m'ont dit. *Nous trouvons dans plusieurs fragmens d'anciens Livres des exemples d'aérambules. On a traité tout cela de fable, parce qu'on ne croyoit pas la chose possible ; mais ce qui vient de se passer dans votre France nous prouve le contraire, & nous apprend en même tems qu'il ne faut pas accuser les Anciens de nous débiter des mensonges, quand ils nous racontent des evénemens qui n'ont plus lieu de nos jours. Si les hommes continuent à se perfectionner, comme ils le font depuis quelque tems, & que d'ici à quelques siecles, il ne survienne aucune de ces terribles catastrophes qui font révolution sur le globe, comme il arriva sous le regne de notre sage Empereur YAO, il y a tout lieu de croire qu'ils parviendront à en savoir autant que les Anciens, & à les surpasser même, après qu'ils auront recouvré celles de leurs inventions qui sont oubliées ou perdues.*

Ces paroles : *nous trouvons dans plusieurs fragmens d'anciens Livres des exemples d'aérambules*, m'ont donné une forte envie de feuilleter les Livres qui contiennent certaines anecdotes des premiers tems, qui passent pour apocryphes dans l'esprit du grand nombre, parce qu'elles racontent de l'extraordinaire & du merveilleux. Dans ceux que j'ai parcourus, j'ai lu, 1°. que *Chen-noung* voulant mesurer la terre, & ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un *homme-esprit*, dont le nom etoit *Ché-nien* (année de pierre) & le surnom *Chen-jen* (homme-esprit). *Sa couleur etoit d'un verd tirant sur le bleu, ses sourcils etoient epais, il portoit sur sa tête une pierre de yu, & etoit porté lui-même par six dragons volans. Cet homme-esprit mesura la terre, détermina sa figure entre les quatre mers, & trouva que son etendue d'Orient en Occident etoit de quatre-*

vingt-dix OUAN *de lys, & de quatre-vingt-un* OUAN *du Nord au Sud.* Vous ſavez qu'un *ouan* eſt le nombre qui déſigne dix mille, & que le *ly* chinois, tel qu'il a eté fixé par *Kang-hi* eſt la meſure d'un dixieme de lieue de vingt-un degrés ; mais, en etoit-il de même anciennement ? Les *ſix dragons volans* ſur leſquels voyageoit l'*homme-eſprit* ne me frappent pas tant que le réſultat de ſa meſure de la terre. Le paſſage que je viens de citer ſe trouve dans un ancien commentaire du *Chou-King*, & prouve que l'on ſavoit anciennement en Chine, que le diametre de la terre etoit plus grand d'Orient en Occident, que du Nord au Sud : il n'y a pas un demi-ſiecle qu'on le ſait en Europe.

J'ai lu, 2°. que l'Empereur *Hoang-ty* ſentant approcher ſa fin, ſe tranſporta au pied de la montagne *King-chan*, dans la Province du *Ho-nan* d'aujourd'hui ; qu'ayant pris ſon logement au Midi, c'eſt-à-dire, à l'endroit de la montagne qui regarde le Midi, il y fit fondre trois de ces grands vaſes auxquels on donne le nom de *Ting*, & que ſon ouvrage achevé, il quitta la terre, & s'*envola au ciel, monté ſur un dragon.*

J'ai lu, 3°. que plus anciennement encore, ſous l'Empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnoient ſur le ſecond des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'Empire chinois par Fou-hi, *les hommes logeoient dans des antres & des cavernes comme les quadrupedes, ou ſe perchoient ſur des arbres comme les oiſeaux ; tandis que leurs Souverains, montés ſur des dragons, planoient dans les airs, comme les nuages, & gouvernoient ainſi leurs ſujets de haut en bas*, &c.

Je ne vous fatiguerai pas par un plus grand nombre de citations. Je finis cet article par une réflexion dont on pourra tirer bien des conſéquences pour l'appui de plus d'un ſyſtême. Il eſt certain par l'hiſtoire, que *Chen-noung* & *Hoang-ty* entendoient

très-bien, le premier l'hiſtoire naturelle en général, & le ſecond la minéralogie en particulier. Ne pourroit-il pas être qu'en décompoſant les plantes & les métaux, *Chen-noung* & *Hoang-ty* euſſent trouvé quelque ſubſtance analogue, quant aux effets, à celle que les François ont imaginé les premiers d'employer; & qu'au lieu de remplir un ſac ou un ballon de cette ſubſtance, ils aient fait avec une forte toile de ſoie ou de telle autre matiere d'un tiſſu fin & ſerré, une figure de dragon creuſe en dedans, dans laquelle ils auront fait entrer un fluide beaucoup plus léger que l'air atmoſphérique ?

Il eſt certain encore que les cinq *Loung*, c'eſt-à-dire, *les cinq Princes dragons* furent ainſi appellés, *parce qu'ils montoient des dragons*, & qu'ils paroiſſoient avoir la face d'homme, & le reſte du corps comme celui d'un ſerpent. Ces cinq *Loung* furent inſtruits par les *Tien-hoang*, c'eſt-à-dire, par quelqu'un des Chefs du premier de tous les peuples; & ces *Tien-hoang*, qui en ſavoient beaucoup plus en tout genre, qu'on n'en peut ſavoir aujourd'hui (parce que leur vie etant de plus longue durée que celle des hommes de nos jours, ils avoient pour s'inſtruire des ſecrets de la Nature, plus de tems que nous n'en avons) leur auront enſeigné l'art de voyager ſur des dragons conſtruits comme je viens de le dire, afin d'en impoſer plus aiſément à leurs ſujets, & de paſſer dans leur eſprit, pour des hommes d'une nature au-deſſus de la leur, & deſtinés à régner ſur eux. Je vous donne ces réflexions pour ce qu'elles valent, &c.

EXTRAIT

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. BOURGEOIS, MISSIONNAIRE,

Ecrite de Pé-king *le 19 Novembre 1784.*

.....J'AI fait des recherches & des expériences ſur la gomme elaſtique, qui ont abouti à peu de choſes : en voici le réſultat.

Il y a en Chine deux eſpeces de gomme eſtimées & fort en uſage. La premiere s'appelle *mi-la : mi* ſignifie cire ; *la* ſignifie miel ; apparemment qu'elle a tiré ce nom de la couleur de la cire & du miel. Elle n'eſt point elaſtique. Les Chinois diſent qu'elle diſtille d'un arbre, qu'en tombant elle s'inſinue dans des fentes de rocher ou dans des trous, où elle reſte liquide tout le tems qu'elle ne prend point l'air ; mais qu'elle ſe durcit pour toujours dès qu'elle eſt expoſée au grand jour, ſans qu'on puiſſe jamais la rappeller à ſa premiere fluidité. On la tire des Indes, & on la vend ici au poids de l'or. Celle qui eſt ſans défaut eſt d'un prix exceſſif. J'en ai mis quelques echantillons dans la caiſſe, je crois que c'eſt de l'ambre : vous en jugerez mieux que je ne puis faire ici.

L'autre gomme s'appelle *long-yeou-po*. C'eſt une compoſition ; elle ne coûte preſque rien. Cette gomme eſt elaſtique, il y entre d'une huile qui tombe d'un arbre fort commun dans les Provinces méridionales de la Chine ; il s'appelle *tong* dans le langage ordinaire : les gens qui ſe piquent de parler mieux diſent *long*, comme qui diroit ſerpent, parce que les branches de cet arbre imitent aſſez la figure de ce reptile. *Yeou* ſignifie huile. Dans la compoſition du *long-yeou-po* il entre encore de la cire, & d'autres ingrédiens qu'il ne m'a pas eté poſſible de découvrir. Les Ouvriers d'ici ne diſent pas leurs ſecrets ; j'en ai

fait interroger plusieurs, ils répondent la premiere chose qui leur vient dans la tête.

J'en témoignai ma surprise à un jeune Prince, tout-à-fait aimable, qui m'a fait souvent l'honneur de me venir voir. Il est bien instruit & curieux. Il me promit de m'envoyer la recette de cette gomme elastique, & effectivement il me l'envoya. Je fis moi-même des expériences de toutes les façons, aucune ne réussit. Je le fis savoir au jeune Prince, qui m'envoya sur le champ un Livre de secrets, d'où il avoit tiré la recette. En l'ouvrant je lus le secret de faire de l'argent, il ne m'en fallut pas davantage; je sus ce que je devois penser du Livre & de ses secrets.

Depuis, ce Prince m'a dit qu'il avoit ecrit à un Connoisseur qui est à trois cens lieues d'ici, & qu'il m'enverroit sa réponse, dès qu'il l'auroit reçue.

Ainsi, pour satisfaire préciſément à la premiere demande du Mémoire, *quel est l'arbre qui donne en Chine la gomme elastique?*

Je réponds : la gomme elastique de Chine est une composition dans laquelle il entre de l'huile de l'arbre appellé *tong* par les uns, *long* par les autres.

A la seconde demande, *comment & à quels usages les Chinois la préparent-ils?*

Je réponds : je n'ai pu savoir jusqu'ici le comment, peut-être ferai-je plus heureux dans la suite. Les Chinois s'en servent à toutes sortes d'usages, boutons, ornemens de tête, crochets, *&c.*; j'en ai mis quelques echantillons dans la boîte.

A la troisieme demande, *ont-ils le moyen de la conserver liquide?*

Je réponds : non. Ils en font quand ils veulent. Il paroît qu'elle ne ressemble en rien à la gomme de la Cayenne.

Je vous ai déjà parlé de l'Encyclopédie faite par l'Empereur. C'eſt un recueil immenſe de bons Livres chinois. On dit que c'eſt l'affaire de ſix cens mille volumes. On y travaille avec chaleur. Les deux Princes, fils aînés de l'Empereur, le ſixieme & huitieme Ago, ſont à la tête de cette etonnante entrepriſe. L'ouvrage avance, & devoit être fini dans trois ans; mais il y a apparence qu'il ne ſera pas ſi-tôt achevé. On a déjà demandé du tems à l'Empereur. Il ne l'a accordé qu'à regret.

Pour l'Hiſtoire *des relations que les Chinois ont eues avec les nations etrangeres*, je n'en ai point oui parler, comme d'une Hiſtoire ſéparée de leur grande Hiſtoire. Je ferai là-deſſus des recherches; ſi elles ſont heureuſes, je tâcherai de remplir vos vues à ce ſujet.

L'impreſſion à caracteres mobiles, n'eſt point ignorée en Chine. On s'en ſert tous les jours pour les gazettes. Mais pour le reſte elle eſt impraticable. Les caracteres ſont pour l'ordinaire plus gros qu'un dez à jouer, il y en a plus de cinquante mille, comment caſſer tout cela? Et le Compoſiteur, quelle beſogne n'auroit-il pas de courir d'une caſſe à une autre caſſe, & de ſe ſouvenir de l'endroit où chacune eſt ſituée? Les Chinois s'en tiendront eternellement à leur ancien uſage, & jamais ils ne pourront profiter de l'avantage qu'on ſe promettoit de leur procurer.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

Ecrite de Pé-king *le 29 Novembre 1784.*

.....VERS le milieu de l'année derniere, l'Empereur fit savoir à tous ses Sujets, qu'en reconnoissance de ce que le ciel lui accordoit de jouir encore d'une santé forte & robuste, quoiqu'il fût sur le déclin de l'âge, son intention etoit d'aller offrir un sacrifice sur le *Yo* de *Tay-chan*, de se transporter ensuite à la sépulture de *Koung-tsée*, pour faire les cérémonies sur le tombeau de ce Sage, & de profiter de l'occasion, pour visiter les Provinces méridionales de son Empire, jusques sur les bords du grand *Kiang*, où il se reposeroit dans la ville de *Sou-tcheou*, & d'où il reviendroit à la capitale dans le courant de la quatrieme lune de la quarante-neuvieme année de son regne. Il ajouta dans son avertissement qu'il défendoit à tous ses Mandarins de rien exiger des peuples, à l'exception des travaux qui etoient indispensables pour les préparatifs des chemins, le long de la route qu'il devoit tenir; & à tous ceux qui seroient de sa suite, de recevoir aucun présent de la part des Mandarins des lieux par où ils passeroient. Il fixa le jour de son départ au commencement de la premiere lune, après qu'il auroit accompli, *comme Fils du Ciel*, tout ce qui concerne le cérémonial du nouvel an, à l'exception du spectacle des feux d'artifice, dont il se réserva de jouir en chemin faisant.

Tout etoit déjà prêt pour le voyage, & arrangé suivant les intentions de Sa Majesté, quand, à la pâleur de son visage & à sa contenance mal assurée lorsqu'elle etoit sur son trône, donnant audience aux Grands & aux Mandarins pour le cours ordinaire des affaires d'Etat, on s'apperçut que sa santé etoit altérée de maniere à faire craindre pour la suite. On prit la

liberté de lui représenter qu'il devoit se ménager un peu plus qu'il ne le faisoit, sur-tout pendant le grand froid ; car c'etoit alors le tems où le thermometre à liqueur de Reaumur descendoit tous les jours au lever du soleil, de sept à dix degrés au-dessous de la congélation. *Pourquoi*, répondit l'Empereur, *dois-je me ménager plus qu'à l'ordinaire ? Je sais ce que je dois faire ; soyez tranquilles sur ma santé, elle est assez bonne pour que je puisse faire ce qui est de mon devoir, comme de coutume : qu'on ne m'en parle plus.*

Ces paroles ne rassurerent pas les Grands. Ils s'informerent auprès des Eunuques du service de la présence, & ils apprirent qu'outre une hernie intestinale, accompagnée de violentes coliques qui le faisoient beaucoup souffrir, quelques efforts qu'il fît pour cacher son mal à leurs yeux, l'Empereur avoit chaque jour des ressentimens de fievre, qui lui ôtoient l'appétit & le sommeil. Cette nouvelle alarma les Grands, & leur inspira le dessein de rompre le voyage projetté, ou du moins d'en différer l'exécution jusqu'à un tems plus favorable.

Le nouvel an arrivé, sur le point de commencer les cérémonies, *Akoui*, premier Ministre, fut averti secrétement par les Eunuques de la présence, que l'Empereur n'etoit rien moins que guéri, mais qu'il cachoit son mal, même aux Médecins, dont il s'obstinoit à refuser les secours dans la crainte qu'on ne divulguât qu'il etoit malade, & qu'on n'en prît occasion de lui représenter que dans l'etat où il etoit, il se trouvoit dangereux de s'exposer aux fatigues d'un voyage. *Akoui* les remercia de l'avis, & en profita.

Les cérémonies d'usage etant finies, l'Empereur se leva de son trône pour se retirer. *Je supplie votre Majesté*, lui dit *Akoui*, *de vouloir bien attendre encore un moment ; les Grands ont une supplique à lui présenter, dont l'objet est de la derniere impor-*

tance. De quoi s'agit-il donc, répondit l'Empereur, *en se rasseyant? Seigneur*, poursuivit ce Ministre, *vous voyez dans la personne de vos Grands réunis en corps, tout l'Empire à vos pieds, vous suppliant à deux genoux par mon organe, de ménager, un peu plus que vous ne faites, votre précieuse santé. Nous nous appercevons depuis quelque tems que votre corps n'est pas dans son assiette ordinaire; & ceux qui vous voient de près, & dont l'affection pour votre personne nous est parfaitement connue, nous ont assuré que vous souffriez des douleurs qui forceroient tout autre moins courageux que vous, à garder le lit & à se faire soigner. Notre sollicitude en est alarmée, & ne nous permet plus de dissimuler. Ce n'a pas eté sans nous faire une extrême violence que nous nous sommes tus, lorsque nous avons appris que votre Majesté vouloit vaquer en personne au pénible cérémonial, que la coutume a consacré pour le renouvellement de l'année. Aujourd'hui que tout est fini, & que nous apprenons qu'elle veut absolument se mettre en route pour la visite des Provinces méridionales, le cinq de la lune qu'elle avoit fixé ci-devant pour le jour du départ, nous parlons pour lui exposer la peine que nous avons ressentie, & celle que nous ressentons à présent, d'une détermination qui ne peut s'effectuer de sa part, qu'au risque d'aggraver un mal dont les suites peuvent être des plus funestes. Tranquillisez-nous, Seigneur; vous le pouvez d'un seul mot, en nous disant que vous ne partirez qu'après que votre santé se sera raffermie, & le tems un peu radouci: nous ne vous demandons que dix jours de délai.* En finissant ces mots, il s'avance vers les Grands, se met à genoux à la premiere ligne hors de rang, & tous ensemble, dans cette posture respectueuse, attendent en silence la réponse du Fils du Ciel.

L'Empereur qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir une pareille Requête, parut d'abord un peu emu, & fut quelques

momens sans répondre. Après s'être remis de sa surprise, il dit : *je suis sensible à l'intérêt que prennent mes Grands à ce qui concerne ma santé ; c'est une preuve de leur affection : mais ils ne doivent pas porter leur sollicitude trop loin, & l'etablir sur des rapports indiscrets qui ne disent jamais les choses comme elles sont. Personne ne peut mieux savoir que moi, si je me porte bien ou mal. Persuadé que ma personne appartient autant à mes sujets qu'à moi-même, je n'irois pas l'exposer mal-à-propos, si je ne me sentois pas en etat de faire ce que je fais & de vaquer à mes fonctions ordinaires. Je souffre, il est vrai, je ne saurois le dissimuler ; mais ce ne sont que des douleurs passageres, causées par une descente de boyau, à laquelle je suis sujet depuis bien des années, & qui ne m'a jamais empêché d'aller à la chasse, ni de monter à cheval quand il le falloit. Pourquoi m'empêcheroit-elle cette fois-ci de partir pour les Provinces méridionales au tems fixé depuis long-tems pour le départ ? Si pour une légere indisposition je changeois ainsi les résolutions une fois prises, on ne sauroit plus à quoi s'en tenir de ma part. D'ailleurs en différant de dix jours, comme vous me le proposez, combien de gens ne mettrois-je pas dans l'embarras ? Que de dépenses inutiles n'occasionnerois-je pas aux Mandarins & au pauvre peuple, qui s'attendant tous depuis Péking, jusqu'à* SOU-TCHEOU, *qu'à tels & tels jours je passerois dans tels & tels endroits, ont déjà fait leurs préparatifs pour m'y recevoir ? Qu'on ne m'en parle plus ; je partirai le propre jour qui a eté fixé ci-devant. On ne doit pas être en peine de ma santé, j'espere qu'elle se fortifiera en chemin faisant. Je dois aller par eau & suivre le canal. Je serai aussi à l'aise dans ma barque, que je pourrois l'être dans mon Palais ; & je sens que le changement d'air, & un peu de mouvement me feront du bien, & contribueront à mon entiere guérison.*

Puisque votre Majesté le veut ainsi, repliqua Akoui, *& que son*

parti eſt pris, je n'ai d'autre parti à prendre moi-même, que de me mettre à ſa ſuite, & de faire le voyage avec elle. Et qui gouvernera pendant mon abſence, reprit l'Empereur? *Je vous ai nommé Régent, conjointement avec mon Fils ſixieme* (c'eſt aujourd'hui l'aîné de ſes Fils) *; vous ne pouvez pas me ſuivre. — Votre Majeſté aura la bonté de nommer quelqu'un qui tienne ma place, car pour moi je ne puis me ſéparer d'elle dans l'etat où elle eſt, ſans m'expoſer à encourir l'indignation de tout l'Empire, qui ne manqueroit pas de me reprocher de n'avoir pas employé tout le crédit que je puis avoir ſur votre eſprit, pour vous détourner de ce funeſte voyage; ſi par malheur.... Non, Seigneur, je ne vous quitterai pas ; ou ſi vous voulez que je reſte, différez votre départ au moins de cinq jours. Je donnerai de ſi bons ordres, que ni les Mandarins, ni le peuple ne ſouffriront pas de ce retard. C'eſt vous demander bien peu de choſe, pour aſſurer notre tranquillité, que de ne vous demander que cinq jours. Vous êtes des opiniâtres*, dit l'Empereur en ſe levant ; *je me rends à vos inſtances, mais c'eſt malgré moi. Faites publier que je ne partirai que le dix, & que c'eſt vous qui avez cru que ce changement etoit néceſſaire.*

Avouez que je vous entretiens de bien petites choſes ; mais c'eſt par ces petites choſes que je crois pouvoir vous faire connoître l'eſprit du Gouvernement, beaucoup mieux que par des raiſonnemens ſuivis, & par de longs diſcours ſur les Loix, les mœurs & les uſages. Du reſte, ce qui s'eſt paſſé à cette occaſion, a egalement lieu dans toutes les autres, ſuivant la nature des affaires, & eu egard aux circonſtances. L'Empereur ſe montre toujours en Pere de famille, qui ecoute avec bonté les repréſentations de ſes enfans, pour les affaires de la famille qui ſont de leur compétence ; & les Sujets, repréſentés par les Grands, les Mandarins & tous les hommes en place, ſe montrent toujours devant l'Empereur, comme des enfans obéiſſans & reſpectueux,

reſpectueux, ſans ſe déſiſter pour cela de leurs prérogatives, qu'ils ne manquent pas de faire valoir quand ils ont raiſon de croire qu'il y va de l'intérêt commun. C'eſt ce qui leur donna le courage de s'oppoſer avec tant de fermeté à ce que *leur pere* expoſât ſa ſanté, en ſe mettant en chemin dans des circonſtances, où ils avoient lieu de croire qu'elle pouvoit être en danger.

Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur ne ſe mit en route que dans le tems que ſes Grands avoient d'abord réſolu de le laiſſer partir, c'eſt-à-dire, dix jours après celui qui avoit eté fixé dans les commencemens. Ce fut vers le milieu de notre mois de Février. Le tems s'etoit un peu radouci, & la ſanté de l'Empereur, quoique chancelante encore, etoit un peu meilleure qu'auparavant. Nos Voyageurs alloient vers le ſoleil, & le ſoleil s'avançoit vers eux, double avantage qui les mit à l'aiſe. Ils joignirent les barques dans l'endroit du canal où on les tenoit prêtes, & firent le reſte de la route par eau.

Après quelques journées d'une navigation heureuſe, l'Empereur ecrivit, de ſa propre main, une Lettre aux deux Régens, c'eſt-à-dire, à ſon fils & à Akoui, dans laquelle il s'exprime ainſi : « ma ſanté, ainſi que je l'avois prévu, va chaque jour en » ſe raffermiſſant. Aujourd'hui j'ai voulu eſſayer mes forces; » je ſuis deſcendu de ma barque, & j'ai fait à cheval l'eſpace » de huit lys (environ les trois quarts d'une lieue) : je me trouve » à merveille de ce petit exercice, & je compte le renouveller » ſouvent. Faites part à mes Grands de ce que je vous ecris, » afin de les tranquilliſer ſur mon compte ».

Akoui fit inſérer cette Lettre dans les Gazettes, & tout le monde en fut dans la joie. Cependant Sa Majeſté n'etoit point oiſive dans ſa marche ; par-tout où elle paſſoit, elle admettoit en ſa préſence tous les Mandarins grands & petits qui ſe préſentoient ſur le rivage pour le voir ; & comme ces

Meſſieurs ne s'attendoient pas à cet honneur, ils ne s'etoient point concertés ſur ce qu'ils devoient répondre aux queſtions qui pouvoient leur être faites. Ils parlerent en contradiction. Les uns dirent que le peuple du canton etoit à l'aiſe, & les autres dirent qu'il etoit dans la miſere. Les uns dirent qu'ils n'avoient rien exigé pour les préparatifs, & ceux dont ils avoient exigé des ſommes s'excuſerent de n'avoir pas eté en etat de donner davantage, *&c.* L'Empereur ayant trouvé en défaut les premiers qu'il avoit interrogés ſur les choſes les plus ordinaires, redoubla d'attention pour s'inſtruire plus en détail, juſqu'à quel point on le trompoit. Ses interrogations s'etendirent ſur tout ce qui eſt du devoir des Mandarins. Il trouva ce à quoi il ne s'etoit pas attendu, c'eſt-à-dire, des hommes avides, des fripons, des ſangſues du peuple; & autant qu'il en trouva, autant il en caſſa; & après les avoir caſſés, il les livra au Tribunal des crimes, pour être jugés, & punis proportionnément à la griéveté de leurs délits. Pluſieurs ont eté condamnés à être dépouillés de tous leurs biens & réduits au rang du peuple, d'autres à un exil perpétuel au-delà de la grande muraille, & pluſieurs à perdre la vie. Parmi ces derniers, le Vice-Roi du *Kiang-nan* a ſervi d'un exemple terrible, pour contenir les Grands Mandarins dans les bornes de leurs devoirs.

Ce Vice-Roi etoit Mantchou, & d'une maiſon diſtinguée. A l'arrivée de l'Empereur, ſur les confins de la Province dont il avoit le gouvernement général, il vint lui rendre ſes devoirs, & ſe mettre à côté de lui pour lui ſervir d'eſcorte, ſuivant la coutume. Sa Majeſté lui demanda, comme par haſard, ſi le peuple qu'il avoit confié à ſes ſoins etoit content de ce choix: c'etoit le mettre dans l'occaſion de faire valoir ſes ſervices. Le Vice-Roi ne le comprit pas ainſi. Il crut que quelqu'un l'avoit deſſervi; & comme il ſe ſentoit coupable de bien des vexations,

il perdit la tête, & ne répondit rien. L'Empereur crut qu'il ne l'avoit pas entendu, & lui répéta la même demande. Le Vice-Roi resta encore quelques momens sans mot dire, puis il balbutia un *je ne le sais pas*. Il ne répondit pas mieux aux autres interrogations qui lui furent faites. L'Empereur le chassa de sa présence, & lui ordonna de se rendre à Péking, où il l'examineroit à son retour. Il lui tint parole : & l'ayant trouvé coupable de vexations envers ses inférieurs, & d'avoir exigé des sommes considérables des Mandarins subalternes, sous les plus frivoles prétextes, il le cassa, & le livra au Tribunal des crimes, qui le condamna à perdre la vie dans le lieu ordinaire des exécutions, sans attendre la fin de l'automne. Sa Majesté confirma l'Arrêt, & en ordonna l'exécution sans y mettre, contre son ordinaire, aucun adoucissement.

Si l'Empereur s'est montré sévere jusqu'à la rigueur envers l'Ordre Mandarinal, les deux autres Ordres de l'Etat, je veux dire, l'Ordre des Lettrés & celui du Peuple, n'ont reçu de sa part que des bienfaits. Par-tout où il a passé, il y a eu exemption de taille pour l'année, & cette exemption s'est etendue sur les Provinces dont etoient les lieux de son passage. Il s'est arrêté trois jours entiers dans l'endroit où est la sépulture de *Koung-tsée*, & trois fois il a fait les cérémonies d'usage sur le tombeau & dans le *miao* de ce Sage. Il a accordé des graces à tous ceux de sa famille ; a ordonné que l'on réparât, à ses propres frais, le tombeau, le *miao*, & tous les bâtimens contigus & qui sont dans l'enceinte. A cette occasion, il a etendu ses bienfaits sur tous les Gens de Lettres de l'Empire ; il eleva d'un grade les plus distingués d'entre eux ; il permit aux autres d'anticiper sur le tems fixé pour l'examen des promotions, en les dispensant des interstices prescrits, & il augmenta dans chaque district le nombre des jeunes Etudians qui pouvoient être admis

au premier des grades ; je veux dire, à celui qui ouvre l'entrée aux autres.

Sur ce dernier article, un Censeur crut devoir lui faire des représentations. *Votre Majesté*, lui dit-il dans sa Supplique, *ne fait peut-être pas attention, qu'en multipliant ainsi le nombre des Gradués, elle multiplie le nombre des hommes oisifs, dont il n'y a déjà que trop dans l'Empire. Le nombre des emplois destinés aux Gens de Lettres n'est pas le tiers de celui des Lettrés. Si les deux tiers de ces hommes qui ont reçu des grades, sont nécessairement hors de la voie des charges ; il me paroît que pour l'avantage de ceux qui sont entrés dans la carriere de la littérature, il n'est pas à propos de leur donner de nouveaux associés, qui ne serviroient qu'à rendre leur promotion plus lente & plus difficile*, &c.

L'Empereur daigna répondre à cette Supplique, & le fit en ces termes : *Avant de me déterminer à ouvrir la porte de la littérature à un plus grand nombre de Candidats, seulement pour cette année, j'avois pesé les avantages & les inconvéniens qui pourroient en résulter. Les avantages m'ont paru l'emporter de beaucoup sur les inconvéniens, & en particulier sur ceux que vous alléguez. Il n'y a pas assez d'emplois, dites-vous, pour placer les Gens de Lettres, dont les deux tiers sont oisifs ou à-peu-près. S'ils sont oisifs, c'est leur faute. Ils peuvent s'occuper de l'etude, & tâcher de se distinguer par leur savoir ; & au défaut de l'etude, ils peuvent ouvrir des Ecoles dans les lieux où ils font leur séjour, s'occuper des travaux de la campagne, faire le commerce, ou se louer à des peres de famille pour l'instruction de leurs enfans. D'ailleurs, le grand nombre des Mandarins que j'ai trouvés en faute, m'a fait connoître que cet Ordre avoit besoin de réforme. Je m'occuperai incessamment de cet important objet ; & les places que laisseront vuides ceux que je jugerai incapables*

de les occuper, seront remplies par les plus distingués d'entre ces Lettrés, que vous dites être sans emploi, pourvu que la sagesse de leur conduite réponde à leur savoir & à leurs talens. Ainsi le bienfait dont j'ai cru gratifier les Gens de Lettres, en ouvrant la porte à un plus grand nombre de Candidats, aura lieu dans son entier, pour cette année seulement, sans que cela tire à conséquence pour l'avenir. C'est une espece d'hommage que je rends à Koungtsée.

La réforme proposée a eu lieu, & quantité de Mandarins ont eté cassés, sans compter ceux qui ont mérité des châtimens plus rigoureux, tels que la confiscation des biens, l'exil & la mort. C'est par des actes de justice que le *Fils du Ciel* a terminé son voyage des Provinces méridionales, après l'avoir commencé par une espece de profusion de graces & de bienfaits. Il revint à Péking en parfaite santé, d'où après avoir traité les affaires qui ne peuvent être traitées que par lui personnellement, telles, par exemple, que l'audience publique qu'il doit donner aux Mandarins nouvellement pourvus, avant qu'ils puissent entrer en fonction de leurs charges, & autres semblables, il repartit pour se rendre à Gêhol en Tartarie, où il a coutume d'aller chaque année pour eviter les grandes chaleurs, & pour prendre l'exercice de la chasse du tigre. Je crois devoir vous rappeller ici ce que je vous ai dit peut-être plus d'une fois, que lorsque l'Empereur est à Gêhol, les affaires s'y traitent tout comme lorsqu'il est à Péking, parce que tous les Tribunaux l'y suivent par députés.

Cependant, quoique le ciel fût sans nuages dans tout l'Empire, & que le soleil y parût plus brillant que jamais, il se formoit du côté de l'Occident une tempête affreuse qui devoit faire périr un nombre prodigieux d'hommes, & engloutir un peuple tout entier.

Une Nation, qui n'eſt proprement ni Tartare, ni Chinoiſe, etablie depuis nombre de ſiecles dans ce vaſte pays qui commence aux extrêmités de la Province de *Kan-ſou*, & s'etend juſqu'au-delà d'Ily, vers la petite Boucharie, vivoit en paix depuis bien des années ſous la puiſſante protection de l'Empereur *Kien-long*. Elle eſt diviſée en pluſieurs hordes, qui ſont comme autant de peuples, dont les uns ont leurs Souverains particuliers, nommés ou confirmés par l'Empereur de la Chine; & les autres ne faiſant que comme une ſeule & même nation avec les Chinois, chez leſquels ils s'établiſſoient; ils alloient & venoient comme dans leur propre pays, tous profeſſant ouvertement & publiquement leur religion, ſans que perſonne osât les inquiéter ſur cette article, ſur lequel ils avoient la même liberté que ſur tout le reſte. C'eſt même à cauſe de leur religion, qui eſt celle de l'Alcoran, qu'ils ſont connus ici ſous le nom général de *Hoei-tſée*, nom que les Européens rendent par celui de *Mahométans*. Ces Mahométans ou ces *Hoei-tſée*, ſont partagés en trois ſectes, que les Chinois ne diſtinguent que par la coëffure, dont chacune d'elles affecte de ſe parer au-dehors, afin d'être connue pour ce qu'elle eſt. Ceux de la premiere ſecte portent un bonnet rouge, fait en pain de ſucre, & ſont appellés ici *Houng-mao-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à bonnets rouges : ceux de la ſeconde portent un bonnet blanc de la même forme que celui des autres, & ſont appellés *Pe-mao-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à bonnets blancs; & l'on appelle les derniers, je veux dire ceux de la troiſieme ſecte, *Tchan-teou-hoei-tſée*, c'eſt-à-dire, *Hoei-tſée* à tête enveloppée, parce qu'ils portent un turban ou une longue toile dont ils entourent leurs têtes. Ces derniers etant ſimples tributaires de la Chine, ne s'y montrent que pour apporter leur tribut de trois en trois ans, ou pour

obtenir de l'Empereur la confirmation d'un nouveau Sultan, après la mort de celui qui les gouvernoit.

Les bonnets blancs & les bonnets rouges ont commencé par se disputer entre eux sur la Religion ; & comme ils etoient en très-grand nombre dans la Province de *Kan-sou*, leurs disputes ne pouvoient pas être si secretes qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Tant qu'ils s'en tinrent aux paroles, les Mandarins chinois les laisserent se quereller tant qu'ils voulurent ; mais quand, dans l'enceinte des Villes chinoises, ils eurent formé des partis, tramé des cabales, & excité des troubles, alors on les châtia indifféremment sans distinction de secte ; on ne vit dans les uns & dans les autres que des perturbateurs du repos public.

Les choses en etoient là dans cette Province limitrophe du pays des *Hoei-tsée*, lorsque *Ly-che-yao* en fut nommé *Tsong-tou*. Il dut cette promotion aux bons offices d'Akoui, qui le représenta à l'Empereur comme un homme qui entendoit très-bien les affaires du Gouvernement, & qui avoit en particulier le talent de contenir le peuple, & de lui faire garder les Loix. Sa Majesté qui sait qu'Akoui se connoît en hommes, n'hésita pas, sur son témoignage, de faire passer *Ly-che-yao* du pied de l'echafaud sur lequel il avoit mérité de perdre la vie, au Gouvernement général d'une des plus importantes Provinces de l'Empire.

Arrivé à *Kan-sou*, *Ly-che-yao* qui etoit accoutumé à ne trouver que de la docilité & un respect sans bornes dans ceux qu'il avoit gouvernés jusqu'alors, crut qu'il en seroit de même dans son nouveau Gouvernement, & se conduisit comme il avoit toujours fait, c'est-à-dire, en homme qui veut être obéi dans quoi que ce soit qu'il commande. Il commença par ordonner aux *Hoei-tsée* de vivre en paix entre eux, & de s'abstenir sur-

tout de ces sortes de disputes qui tendent à altérer la tranquillité publique, sous peine d'une punition exemplaire pour tous ceux, sans exception, qui seroient trouvés en faute. Il lui etoit plus aisé de donner des ordres que d'en obtenir l'exécution. Les *Hoei-tsée* se querellerent comme à l'ordinaire, & *Ly-che-yao* leur tint parole. Les esprits s'aigrirent, & les bonnets blancs en particulier, qui etoient proprement les agresseurs (parce que regardant les autres comme des Musulmans dégénérés, ils vouloient les contraindre de force à suivre l'Alcoran dans toute sa pureté) n'en devinrent que plus furieux.

Ly-che-yao, indigné de leur opiniâtreté & de la résistance qu'il eprouvoit de la part de ces hommes qu'il regardoit comme etrangers, & qu'il croyoit en bien plus petit nombre qu'ils ne l'etoient en effet, en vint au dernier des remedes qu'il pouvoit employer, sans recourir à l'Empereur. Il prit le parti d'expulser de *Kan-sou* les plus mutins d'entre les *Hoei-tsée* bonnets blancs, qu'il regardoit comme les principaux auteurs des troubles. Le nombre des proscrits se monta environ à dix mille familles. C'est ce que l'Empereur a appris depuis dans les recherches qui ont eté faites sur la conduite de *Ly-che-yao*; car dans le tems, ce même *Ly-che-yao* ne lui avoit annoncé qu'en général l'expulsion de *quelques familles de* Hoei-tsée *séditieux*.

Quand on annonça à ces malheureux qu'ils etoient chassés des terres de l'Empire, ils présenterent à *Ly-che-yao* supplique sur supplique, pour obtenir la révocation de l'ordre cruel qui devoit les priver de la jouissance du ciel de la Chine, sous lequel ils avoient des maisons, des boutiques, des terres & des possessions en tous genres. Toutes leurs prieres & leurs supplications furent inutiles. *Vendez*, leur répondit *Ly-che-yao*, *vendez vos maisons & vos terres, faites argent de tout le reste, emportez avec vous tout ce qui vous appartient; je ne m'y oppose pas.*

pas. Vous êtes des ſéditieux, comme tels vous mériteriez la mort; je vous accorde la vie, & vous renvoie dans votre propre pays; c'eſt bien aſſez, ne m'en demandez pas davantage. Au ſurplus, je ne vous ôte aucun des privileges dont jouiſſent les Hoei-tſée *etrangers. Vous pourrez, comme eux, venir faire votre commerce toutes les fois qu'il vous plaira, ſans craindre d'être inquiétés, tant qu'il n'y aura rien de répréhenſible dans votre conduite; mais pour ce qui eſt de faire ici votre ſéjour ordinaire, cela ne ſauroit être. Partez, & le plutôt qu'il ſera poſſible, pour vous mettre à couvert de tous les maux que vous eſſuieriez néceſſairement, ſi j'etois contraint d'employer la force pour vous faire obéir.*

Les malheureux *Hoei-tſée* partirent enfin; mais ils partirent ayant la rage dans le cœur, & les projets les plus terribles dans l'eſprit. Juſques-là ils n'avoient eté que turbulens & mutins, ou, pour me ſervir de l'expreſſion de *Ly-che-yao*, ils n'avoient eté que *ſéditieux*. Après leur exil, ils devinrent rebelles, féroces & inhumains. Ils diſſimulerent d'abord, & cacherent ſi bien leurs deſſeins perfides, qu'ils firent tous les préparatifs de la guerre cruelle qu'ils méditoient, ſans trouver le moindre obſtacle de la part des Chinois. Ils gagnerent aiſément les *Hoei-tſée*, chez leſquels ils ſe retirerent, en leur peignant avec les couleurs qu'il leur plut d'employer, *la prétendue injuſtice* qu'ils venoient d'eprouver, & *les prétendus mauvais traitemens* qu'ils avoient reçus. Ils ſoufflerent le feu de la révolte juſqu'aux environs de la Boucharie. Ils ſavoient qu'il y avoit-là un des rejettons de leur dernier Souverain, qui menoit une vie obſcure dans les déſerts du patrimoine de ſes peres. Ce rejetton devoit ſon exiſtence à la clémence de l'Empereur, qui ne voulut pas qu'on le mît à mort lorſqu'après la conquête du Royaume des Eleuths, on fit un maſſacre général

de tous les *Hoei-tſée* rebelles. *Il n'a que trois ans*, répondit l'Empereur à celui de ſes Généraux qui lui demandoit ſes ordres pour l'aller arracher d'entre les mains du Prince voiſin qui le receloit; *il n'a que trois ans, il ne ſauroit être complice du crime de ſon pere. Sa mere a eu l'adreſſe de l'enlever & de ſe ſauver avec lui; laiſſez-les en paix où ils ſont. Il n'y a rien à craindre de leur part. Preſque tous leurs ſujets ont péri; que pourroient-ils entreprendre dans la ſuite?*

C'eſt l'Empereur lui-même qui nous apprend cette anecdote dans une des gazettes de la Cour, en expoſant à ſes Mantchoux le ſujet pour lequel il leur met les armes à la main. *On revint à la charge*, continue-t-il, *on me repréſenta que le ſang d'un ſujet rebelle, tel qu'avoit eté le pere de ce jeune Hoei-tſée, devoit être verſé juſqu'à la dernier goutte, parce que c'etoit un ſang impur, capable de porter la corruption dans tous les membres du corps de l'Etat. Je ne me rendis point; la compaſſion l'emporta dans mon cœur ſur la politique*, &c.

L'enfant qui n'avoit que trois ans, quand on lui ſauva la vie, en a aujourd'hui plus de trente. Tranquille dans ſon déſert, où il n'avoit ſous ſes ordres qu'une petite horde formée des malheureux reſtes des anciens Sujets de ſon pere, qui s'etoient peu-à-peu réunis, & qui n'alloient pas à huit cens hommes, il ne penſoit à rien moins qu'à prendre les armes. Les Députés des *Hoei-tſée* chaſſés de *Kan-ſou*, vont le trouver, & lui expoſent un plan, ſuivant lequel il devoit être rétabli ſur le trône de ſes peres. *Nous avons déjà plus de cent mille hommes armés*, lui dirent-ils, *il ne nous manque qu'un Chef; venez vous mettre à notre tête avec tout ce que vous avez de monde, & laiſſez-nous faire.*

L'ambition & la vengeance entrerent en même tems dans le cœur d'un homme qui regardoit l'une & l'autre comme des

devoirs : il consentit à tout ; & dès ce moment il mit toute son occupation à se faire des amis, & des compagnons de sa fortune.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi, les rebelles ne s'endormoient pas. Ils pratiquoient des intelligences secrettes dans les différentes villes de la Province de *Kan-sou*, où il y avoit des *Hoei-tsée* de leur secte. Sous prétexte de faire leur commerce, ils alloient & venoient avec toute sorte de liberté. Ils faisoient fabriquer des armes ; ils achetoient de la poudre, des arcs & des fleches ; ils bâtissoient une place forte à vingt ou trente lieues seulement au-delà des confins de *Kan-sou* ; & *Ly-che-yao*, Gouverneur-Général de la Province, ignoroit ou faisoit semblant d'ignorer tout cela. On prétend qu'il fut averti plusieurs fois de veiller sur les *Hoei-tsée* etrangers, un peu plus qu'il ne faisoit ; & qu'il répondit toujours qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout ce qu'on voyoit faire à ces malheureux, n'etoit que pour se procurer de quoi vivre, & se mettre à l'abri des insultes des *Hoei-tsée* d'une autre secte, leurs ennemis naturels. Cette stupide sécurité endormit la vigilance de tous les Mandarins ses inférieurs ; & les rebelles en profiterent pour achever leurs préparatifs, & grossir leur parti d'un grand nombre de *Hoei-tsée* qui venoient se joindre à eux de tous les lieux où ils vivoient dispersés, depuis les frontieres de *Kan-sou*, jusqu'à Casghar. Il ne leur manquoit plus que le Chef qu'ils s'etoient choisi, lequel etoit déjà en chemin pour venir se mettre à leur tête. Malheureusement pour lui, le *Hoei-tsée* auquel l'Empereur avoit confié le Gouvernement de Casghar, demeura fidele. A la tête de dix mille hommes, il va au-devant de lui, le combat, le défait, disperse & met en fuite tous ses gens, & le fait lui-même prisonnier, avant que les troupes Impériales qui gardent ces cantons, eussent eu le tems de venir le joindre.

Cette célérité, jointe au ſervice important qu'il venoit de rendre, lui valut des eloges & des dons de la part de l'Empereur, & plus que tout cela le titre de *Régulo*, que Sa Majeſté Impériale joignit à tous les autres titres dont il jouiſſoit déjà. Mais voulant exiger de lui qu'il remît ſon priſonnier entre les mains du Lieutenant-Général *Mant-chou* des frontieres, pour qu'il le fît conduire à Péking, elle en reçut cette réponſe noble & ferme, à laquelle elle jugea à propos de ne pas répliquer. *Reprenez vos bienfaits, Seigneur, ſi c'eſt à cette condition que je dois en jouir*, lui ecrivit ce généreux *Hoei-tſée. J'ai promis à mon priſonnier qu'il ne vous ſeroit pas livré, & que s'il etoit deſtiné à être conduit à Péking, cela n'arriveroit qu'après qu'on m'auroit arraché la vie : je lui tiendrai parole. En le combattant, j'ai fait ce que doit faire un vaſſal fidele ; en refuſant de vous le livrer, je fais ce que doit faire un homme d'honneur. Du reſte, ne ſoyez nullement inquiet ſur ſon compte ; je réponds de lui ſur ma tête.*

Cependant les rebelles qui ne voyoient point arriver celui qu'ils attendoient, crurent qu'ils pouvoient commencer leurs opérations ſans lui. Ils avoient parmi eux quatorze Chefs de Hordes, & il ſe trouva qu'ils etoient en tout plus de cent mille hommes armés. La place forte qu'ils avoient bâtie etoit ſituée de maniere qu'elle leur parut inattaquable. Par derriere elle etoit à couvert par une montagne haute eſcarpée ; & par devant elle etoit défendue par une riviere & un petit lac. Ce fut là qu'ils placerent le grand etendart de réunion, & où ils renfermerent ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs femmes & leurs enfans : leurs beſtiaux & leurs bagages etoient ſous des tentes aux environs.

Vers le milieu de la cinquieme lune, c'eſt-à-dire, vers le mois de juillet, ils commencerent à s'ebranler. Les quatorze Chefs de Hordes, chacun à la tête des ſiens, conduits par les exilés de

Kan-sou, qui connoiſſoient parfaitement le pays, s'avancent à grands pas vers la Chine, pour s'y approviſionner de vivres, d'argent & de toutes ſortes de munitions. Ce fut alors ſeulement que *Ly-che-yao* revint de ſa profonde léthargie. Il avoit à *Kan-sou* quatre-vingts mille hommes de troupes réglées qu'il eût pu envoyer ſur le champ contre les rebelles; mais ne ſachant où en etoient les choſes, & ne croyant pas qu'il fût de la prudence de dégarnir la clef de l'Empire de ce côté-là, il ſe contenta de faire partir quelques détachemens, & d'envoyer des Courriers à l'Empereur, pour lui demander du ſecours.

Quelques-uns des détachemens qu'il avoit envoyés, furent accablés par le grand nombre & mis en pieces; & les autres crurent qu'ils ne devoient pas s'expoſer témérairement à une mort certaine, & revinrent ſur leurs pas pour inſtruire *Ly-che-yao* de ce qui en etoit. Ses Courriers avoient eté devancés par d'autres que les Mandarins des frontieres avoient dépêchés à l'Empereur, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit. L'Empereur inſtruit de tout, envoya en toute diligence un ſucceſſeur à *Ly-che-yao*, avec ordre de faire partir celui qu'il remplaçoit, & de le faire conduire chargé de chaînes juſqu'à Gêhol, où il etoit alors. *Ly-che-yao* fut jugé en premiere inſtance par le Conſeil des Miniſtres & des Grands, qui etoient alors avec Sa Majeſté, & condamné tout d'une voix à la mort, comme coupable de dureté d'une part, & de negligence de l'autre dans l'exercice de ſon important emploi; & pardeſſus tout, d'avoir manqué d'inſtruire à propo ſon Souverain du danger qui menaçoit la province qu'il avoit confiée à ſes ſoins. Après ce premier jugement, l'Empereur le livra au Tribunal des crimes, pour être jugé de nouveau & le fit conduire à Péking chargé de chaînes. Le Tribunal des crimes confirma la Sentence, & le condamna à perdre la vie lors de la grande exécution,

qui se fait publiquement sur la fin de l'automne. On dit cependant tout bas qu'il ne mourra pas, parce que *Akoui* le protege. Si cette exécution a lieu, avant que je ferme cette Lettre, je le marquerai dans un *Post scriptum.*

A la premiere nouvelle qui se répandit de l'irruption des *Hoei-tsée* dans les terres de l'Empire, tout fut ici en rumeur. On fit partir de tous côtés des troupes, des munitions de guerre & de bouche ; & Sa Majesté, en chargeant *Akoui* de cette nouvelle expédition, lui donna plein pouvoir de la commencer, de la suivre, & de la terminer comme il jugeroit à propos. *Akoui* ne précipita pas pour cela son départ ; il donna ses ordres pour rassembler les troupes en corps d'armée, & leur assigna pour rendez-vous général les environs de *Kan-sou*, avec défense de rien entreprendre qu'il ne fût arrivé pour se mettre à leur tête. Il ordonna aux garnisons des places fortes de rester où elles etoient, à moins d'un nouvel ordre exprès de sa part ; & il envoya par différens chemins des corps choisis de troupes Tartares, pour couper aux rebelles leur retour, ou leur fuite en Tartarie. L'Empereur, de son côté, pour tranquilliser les autres *Hoei-tsée*, répandus en très-grand nombre dans les Provinces de l'Empire, fit mettre dans les Gazettes, que tout cet appareil de guerre n'etoit que contre les *Hoei-tsée* révoltés ; que les autres *Hoei-tsée* n'avoient rien à craindre, & pouvoient, sur sa parole, rester tranquilles dans les lieux de leur séjour respectif, & qu'il n'en vouloit ni à leur religion, ni à leurs personnes en général, mais à la rebellion de ceux des leurs qu'il etoit forcé de châtier. Après avoir disposé toutes choses, suivant le plan qu'il s'etoit formé, *Akoui* partit, précédé, accompagné & suivi de plusieurs Officiers Généraux, qu'il s'etoit lui-même choisis à la Cour.

Cependant les révoltés, au nombre de cent mille hommes

armés, comme je l'ai dit plus haut, etoient entrés en Chine. Ils ne s'amuserent point à faire des sieges, mais ils entrerent en furieux dans toutes les villes qui etoient sans défense, pillant tout ce qu'ils croyoient pouvoir leur servir, & massacrant impitoyablement tous ceux qui faisoient mine de s'opposer à leur fureur. Les trésors & les magasins publics etoient les premiers objets qu'ils s'attachoient à enlever, & ils immoloient pour premieres victimes les Mandarins qui refusoient de les en mettre en possession. Ils pousserent ainsi leurs déprédations & leurs massacres, sans presque trouver de résistance jusques dans les environs de la Capitale du *Chan-si*, c'est-à-dire, dans un espace de plus de cent lieues en longueur. Ils eussent eté plus avant encore, si la nouvelle qu'ils apprirent de la marche précipitée des gens de guerre qui se rendoient de toutes parts à *Kan-sou*, ne les eût avertis qu'il etoit tems de se retirer, & d'aller mettre en sûreté leurs personnes, leurs familles & leur butin dans l'endroit de leur propre pays, où ils avoient bâti une place forte qu'ils regardoient comme imprenable par sa situation. Ils retournerent sur leurs pas, emportant avec eux l'exécration de tous ces hommes pacifiques, chez lesquels ils avoient porté la désolation.

Vous serez sans doute surpris, Monsieur, que les rebelles aient pu pénétrer si avant dans les terres de l'Empire, sans être arrêtés nulle part, sans même trouver de résistance. Ils entrerent, lorsqu'on s'y attendoit le moins, en forçant les passages, qui ne purent résister aux efforts de cent mille furieux; ils n'attaquerent que les villes qui etoient sans défense, & qui n'avoient pour Gouverneurs que des Mandarins chinois, c'est-à-dire, des hommes de Lettres, qui ne connoissoient de la guerre que le nom. Que pouvoient faire ces hommes pacifiques, contre la fureur armée? Je vous dirai cependant à leur louange

que quelques-uns d'entre eux se sont conduits comme ces anciens Sénateurs Romains, qui, lors de la prise de leur ville par les Gaulois nos ancêtres, s'assirent majestueusement sur leurs chaises curules, pour en imposer aux Barbares, en ne paroissant point effrayés du sort qui les attendoit. Ces Chinois dont je parle, refugiés dans les lieux de leurs *Ya-men*, & revêtus de leurs habits de cérémonie, qui n'en imposerent pas aux rebelles, se laisserent egorger sans trahir leurs devoirs. L'Empereur a fait l'éloge de leur constante fidélité, & l'a récompensée dans la personne de leurs enfans. Il auroit bien souhaité que ses eloges & ses bienfaits eussent pu s'etendre sur un plus grand nombre; mais malheureusement il s'est vu contraint de punir la lâcheté de plusieurs, qui, au premier bruit qui se fit entendre de la prochaine arrivée des rebelles, abandonnerent le peuple qui leur etoit confié, se cacherent ou prirent la fuite.

A l'exception de quelques petits chocs qu'ils furent obligés d'essuyer de la part des corps de troupes dispersés sur leurs passages, les rebelles arriverent sans obstacle dans le lieu de leur asyle, en même tems à-peu-près qu'*Akoui* arrivoit au lieu du rendez-vous général qu'il avoit donné aux troupes qu'il devoit commander, non loin de la riviere au-delà de laquelle les rebelles etoient campés. Cet habile Général, sous le prétexte assurément très-plausible du repos dont il avoit besoin après une si longue route, fut dans une inaction apparente pendant plusieurs jours. Il recevoit des Courriers de différens côtés qui lui apportoient des lettres, & une heure ou deux après il les renvoyoit porter les réponses; c'est tout ce que le gros de l'armée savoit de lui. Pendant cet espace de tems, qui fut d'environ un demi-mois, le *Tsong-tou* & les autres Officiers de la Province, à la tête d'un nombre prodigieux d'ouvriers (car ici

les

les hommes fourmillent) s'occupoient, par ſes ordres, à détourner le cours de la riviere, de façon à la mettre à ſec dans l'endroit qui couvroit le camp des *Hoei-tſée*, & où ces rebelles faiſoient leur proviſion d'eau, afin de ne leur laiſſer d'autre reſſource pour etancher leur ſoif & pour les autres uſages, que le petit lac qui les avoiſinoit, & dont j'ai parlé plus haut.

D'une autre part, pluſieurs corps de troupes qu'il avoit envoyés par divers chemins, s'avançoient vers le lac pour en garder les avenues, tandis que nombre d'autres ſe diſperſoient aux environs de la montagne, pour en garder toutes les iſſues par où les rebelles auroient pu s'echapper pour aller tenir la campagne au loin.

Quand *Akoui* fut exactement informé que tout etoit dans l'ordre qu'il avoit preſcrit, il ecrivit une courte lettre à l'Empereur, dans laquelle il s'exprime ainſi : « je priai votre Majeſté, » avant mon départ pour l'armée, de ne pas s'impatienter, ſi, » après mon arrivée, j'etois bien des jours ſans lui annoncer des » actions & des ſuccès. Je prévoyois que j'aurois bien des diffi- » cultés à vaincre, pour l'exécution du projet que j'avois » d'eteindre cette révolte dans ſon principe & dans ſes ſuites. » Toutes ces difficultés ſont heureuſement vaincues, & vous » pouvez être tranquille ſur l'evénement. Tous les révoltés & » leurs adhérens vont être pris dans un même filet, aucun ne » m'echappera. Les meſures que j'ai priſes ſont telles, que ſans » faire couler le ſang de vos ſujets, j'epuiſerai, s'il le faut, » celui de tous les *Hoei-tſée*. Je n'oſerois m'exprimer ainſi, ſi » je n'etois pas sûr de mon fait : repoſez-vous-en ſur moi ».

L'Empereur n'eut rien de plus preſſé que de faire publier cette lettre d'Akoui ; mais il y ajouta du ſien, *que ſon intention etoit de continuer ſes bienfaits comme auparavant aux* Hoei-

tsée, *qui n'avoient point trempé dans la révolte*, & prit occasion de-là d'exhorter tous ceux qui sont répandus dans les Provinces de l'Empire, & ceux du dehors, à ne pas s'ecarter du sentier que doivent suivre des sujets fideles.

On se figure aisément quelle dut être la surprise des rebelles, quand tout-à-coup ils virent devant eux la riviere à sec, & qu'ils se trouverent forcés à se pourvoir d'eau dans le petit lac voisin, que le grand nombre de troupes impériales qui le gardoit leur rendoit presque inaccessible ; quand ils s'apperçurent que la montagne qui les mettoit à couvert par derriere n'avoit aucune issue, quelque petite qu'elle fût, qui ne leur fût bouchée ; quand ne recevant du renfort en hommes, & des secours en vivres d'aucun côté, ils en conclurent qu'il falloit que les troupes impériales y eussent mis un obstacle invincible. Ils ne perdirent cependant pas courage les trois premiers jours ; ils résolurent entre eux d'attendre qu'on vînt les attaquer, & de vendre chérement leur vie. Mais pendant ces trois jours il leur falloit de l'eau, & ils ne pouvoient s'en procurer qu'au péril de leur vie. Aucun de ceux qu'ils envoyoient à la provision ne revenoit ; les soldats impériaux les attendoient-là, comme les Chasseurs attendent les bêtes fauves aux environs de leurs repaires, & les massacroient à coup sûr, en employant indifféremment les canons, les fusils, les fleches & les dards. Les vieillards, les femmes & les enfans sortoient de leurs tentes, & venoient en foule se précipiter au-devant des coups, dans l'espérance de pouvoir etancher la soif cruelle qui les dévoroit.

Réduits au désespoir, les malheureux *Hoei-tsée* prennent l'affreux parti de massacrer eux-mêmes tout ce qu'on appelle *bouches inutiles*, & de venir en furieux contre les troupes disciplinées des Mantchoux, commandées par un Général intrépide & expérimenté, & en beaucoup plus grand nombre qu'eux,

pour tâcher de se faire jour, & de se sauver où ils pourroient quand ils seroient en pleine campagne. *Akoui* les laisse avancer; & quand ils les vit à portée, il fait faire un demi-tour aux deux ailes de son armée, & les *Hoei-tsée* se trouvent enveloppés. Ce ne fut plus le reste du jour qu'une boucherie. Peu d'entre les rebelles purent s'echapper.

Le lendemain *Akoui* va se présenter devant la place, seul & dernier refuge de ces malheureux, la somme de se rendre à discrétion, sans attendre qu'il en fît le siege, & menace de mettre tout à feu & à sang, si dès le soir même il n'est pas obéi. Les *Hoei-tsée*, sous divers prétextes, refusent d'obéir, & *Akoui* leur tint parole. Il attaque la place, l'emporte d'assaut, & fait tout passer au fil de l'epée, à la réserve des principaux d'entre eux qu'il envoie à l'Empereur qui etoit alors à Gêhol, pour qu'il les interrogeât lui-même sur les motifs de leur révolte, & sur les intelligences qu'ils pouvoient avoir avec les autres *Hoei-tsée* de l'Empire. L'Empereur les vit, les interrogea lui-même, se rassura sur l'article des complices qu'il soupçonnoit, & les fit exécuter à mort à Gêhol même. Dans la lettre que *Akoui* ecrivit à Sa Majesté pour lui rendre compte de son expédition, il lui demandoit ses ordres sur le sort *de la nation entiere* des *Hoei-tsée* dont il venoit d'exterminer l'armée, & de détruire le boulevard. Voici ce que lui répondit l'Empereur.

« Cette nation turbulente n'avoit reçu de moi que des bien-
» faits; je la laissois vivre suivant sa Religion, ses Loix, ses
» Coutumes & ses mœurs; elle jouissoit des privileges de tous
» mes autres sujets. Oubliant tant de faveurs, elle a poussé l'in-
» gratitude jusqu'à la révolte, jusqu'au massacre de mes Offi-
» ciers, jusqu'à piller mes greniers & mes trésors; elle m'eût
» enlevé l'Empire, s'il avoit eté en son pouvoir de le faire,
» puisqu'elle a essayé d'ebranler la fidélité de mes sujets les plus

» affectionnés. Une telle nation ne mérite pas de subsister. Je » dois à la tranquillité de mes Etats, au bonheur de mes peu- » ples & à moi-même, *de la détruire*. Epargnez tous ceux qui » sont au-dessous de l'âge de quinze ans, & donnez-les pour » esclaves aux *Hoei-tsée* qui se sont distingués par leur fidélité, » à ceux de vos Officiers que vous croirez devoir récompen- » ser, *&c.* ».

Cet ordre cruel, mais nécessaire, dit l'Empereur, pour la tranquillité de ses Etats & le bonheur de ses peuples, a eté exécuté sans obstacle & sans restriction. Les troupes impériales ont fait couler le sang à grands flots; & une nation qui occupoit un espace de terrein de plus de cent lieues en quarré, vient d'être anéantie pour faire place à une nouvelle nation, qu'il faudra peut-être aussi anéantir un jour, quand, après plusieurs siecles, elle sera assez nombreuse pour paroître formidable, & qu'elle présumera assez d'elle-même, pour oser entreprendre de secouer le joug qui lui aura été imposé par ses Maîtres.

Après cette terrible exécution, dont une politique barbare fait un devoir d'etat à ceux qui en tiennent les rênes, Akoui ecrivit à l'Empereur en ces termes:

« Tous les rebelles sont détruits, à l'exception de quelques » fuyards qui se sont enfoncés dans la montagne, & que je fais » poursuivre. Déjà nos Mantchoux, pleins d'une noble ardeur, » ont grimpé sur les rochers, traversé les précipices, & en » ont atteint une partie qu'ils viennent d'exterminer. Le reste » subira bientôt le même sort, ou mourra de faim. Toutes les » issues de la montagne sont si bien gardées, qu'aucun ne » peut en sortir, sans tomber sous les coups de ceux qui les » gardent: n'ayez nulle inquiétude de ce côté-là.

» Le lieu qu'occupoit la nation rebelle est de plus de dix

» mille lys, (c'eſt-à-dire, de plus de cent lieues en quarré); » dans cette etendue de terrein, il y avoit environ mille tant » bourgs que villages. Tout cela n'eſt plus aujourd'hui qu'un » déſert. Je propoſe à votre Majeſté un moyen facile de le » repeupler. Les terres en ſont bonnes, & peuvent devenir » fertiles, quand on leur donnera la culture qui leur convient. » On peut en donner une partie, à titre de récompenſe, » à ceux qui ont bien mérité de l'Empire, & vendre le reſte » à très-bon marché aux Chinois qui voudront s'y établir. Il » ſera facile d'y conſtruire une ville, y ayant là plus de maté- » riaux qu'il n'en faut; & il ſuffira de mettre dans cette ville » un Chef qui ait le titre de *Tou-ſée*, & quelques Officiers » pour l'aider à rendre la juſtice & à maintenir le bon ordre. » Pour ce qui eſt des gens de guerre, il n'en faut pas d'autres » que ceux de la milice du pays. Les quatre-vingt mille hommes » de troupes réglées qui ſont à *Kan-ſou*, ſont plus que ſuffiſans » pour tenir en reſpect, quant à préſent, toute cette région. » *Fou-kan-gan* que votre Majeſté a ſubſtitué à *Ly-che-yao*, » entend très-bien les affaires, vous pouvez vous repoſer ſur lui » du ſoin de tout le reſte. N'ayant plus rien à faire ici pour le » ſervice de l'etat, j'attends avec reſpect les ordres de votre » Majeſté ».

C'eſt ainſi que s'eſt terminée une guerre qui auroit eu peut-être des ſuites funeſtes pour l'Empire, ſous un autre regne que celui de *Kien-long*, & ſous un Général moins habile qu'*Akoui*. L'Empereur a récompenſé tous ſes guerriers, proportionnément à leurs ſervices. Il n'eſt pas juſqu'aux Mandarins qui ont inſpection ſur les poſtes, & aux poſtillons mêmes, qui n'aient eu part à ſes bienfaits. Il a ſaiſi cette occaſion pour donner le titre de Miniſtre d'etat au jeune *Ho-ta-jin*, dont le nom Mantchou eſt *Ho-chen*. *Son intelligence dans les affaires, ſon*

activité & ſes autres talens dans la maniere de les traiter, m'etoient déjà connus, dit l'Empereur en faiſant part au public de cette promotion : *ſa conduite auprès de moi dans les circonſtances de cette derniere guerre, m'a pleinement convaincu qu'il etoit digne, quoique jeune encore, d'avoir une place dans le miniſtere. D'ailleurs, quoiqu'il n'ait pas fait la guerre en perſonne, il m'a aidé de ſes conſeils dans le plan des opérations que je traçois à mes guerriers, dans l'expédition des ordres que je leur donnois*, &c. *Pour ce qui eſt d'*Akoui, ajoute l'Empereur, *il eſt au-deſſus de toutes les récompenſes. Toutes celles que je pouvois lui donner, il les a déjà reçues, lorſqu'il a terminé avec les ſuccès qu'on ſait, les guerres précédentes. Il eſt premier Miniſtre, il a la ceinture jaune, il eſt Comte de l'Empire, & jouit de tous les autres titres qui peuvent être accumulés ſur la tête d'un ſujet. Il ne me reſte que l'illuſtration que je puis donner à ſes deſcendans. Tous ceux qui deſcendront de lui, juſqu'à la quatrieme génération incluſivement, auront un titre d'honneur qu'ils pourront tranſmettre, & qui ſera héréditaire dans leur poſtérité.*

Je voulois différer juſqu'à l'année prochaine de vous faire part de tous ces evénemens ; mais faiſant réflexion qu'il pourroit ſe faire que des gens peu inſtruits fiſſent paſſer en Europe, ſur ces mêmes objets, des notices fauſſes, ou d'après des bruits populaires qui diminuent, exagerent ou défigurent tout, je me ſuis déterminé à vous donner la primeur avec toute l'exactitude poſſible, & d'après les pièces authentiques que j'ai eues en main. Vous n'y perdez que quelques détails, & un peu plus d'arrangement dans leur enoncé.

L'Empereur, qui commencera l'an prochain la cinquantieme année de ſon regne, & la ſoixante-quinzieme de ſon âge, ſe prépare à honorer d'une façon à faire epoque, tous les vieillards de l'ordre Mandarinal de ſon Empire qui ont paſſé

ſoixante ans. Je crois que ces honneurs n'aboutiront qu'à un feſtin de cérémonie, & à quelques petits préſens en ſoierie, bourſes & autres bagatelles ſemblables. Si cette cérémonie mérite, par ſa ſingularité, de vous être rapportée, je me ferai un devoir de vous la décrire telle qu'elle aura eu lieu.

Sa Majeſté commence à s'intéreſſer ſpécialement aux perſonnes âgées. Nous avons eu ici quelques jours de grand froid entre le quinze & le vingt de novembre : elle en a pris occaſion de faire publier le *chang-yu* ſuivant.

« Le poids des années commence à peſer ſur ma tête ; je » commence à m'appercevoir de ces légeres indiſpoſitions dont » je ne faiſois nul cas ci-devant, & que je mépriſois. Je ſuis » ſenſible au froid, & je dors peu la nuit. Derniérement, en » traverſant une des cours de mon Palais, pour aller d'un appar- » tement à l'autre avant le lever du ſoleil, j'entrevis au loin une » foule de Mandarins expoſés au grand air & au vent froid qui » ſouffloit alors avec violence. Je réfléchis à part moi, que » parmi tous ces hommes, il y en avoit pluſieurs qui etoient » auſſi, ou même plus âgés que moi, qui etoient plus ſenſibles » au froid que moi, & dont les indiſpoſitions etoient plus » graves que celles que je puis avoir ; & que cependant ils » s'etoient rendus au Palais avant le jour, pour ſe trouver au » moment précis où je devois les admettre pour traiter avec eux » les affaires dont ils ſont reſpectivement chargés. Cette ré- » flexion me conduiſit à une autre toute naturelle, qui fut de » leur procurer tout l'adouciſſement qui dépendroit de moi, » ſans que les affaires puſſent en ſouffrir. En conſéquence, je » diſpenſe les Miniſtres, les Grands, les Chefs des Tribunaux » & autres, qui ont paſſé ſoixante ans, de ſe rendre au Palais » les jours de grand vent, d'un froid piquant, ou qu'il tombera » de la neige ; & pour les jours ordinaires, quand il fera beau

» tems, il ſuffit qu'ils s'y rendent après le lever du ſoleil, c'eſt-
» à-dire, en ne partant de chez eux pour s'y rendre qu'après
» que le ſoleil ſera levé, &c. ».

La grace que l'Empereur vient d'accorder aux vieillards, a eté précédée de quelques mois par une grace d'une autre eſpece, accordée à l'un des arriere-petits-fils de Sa Majeſté. Comme le motif pour lequel cette grace a eté accordée, & dont l'Empereur a fait part au public, eſt aſſez ſingulier, j'ajoute ici cette petite anecdote, pour vous amuſer un moment. Le jeune Prince dont il s'agit etoit déjà marié depuis environ un an. Il etoit décoré du titre de Régulo, & employé dans les affaires. Son biſaïeul le trouva en faute, & le punit en le privant de tous ſes emplois, & même de ſon titre. Il l'envoya à l'une des ſépultures de ſes peres, pour y exercer les fonctions de la piété filiale, & y faire ſon ſéjour. (C'eſt un honnête exil pour les Princes de la famille). Le jeune exilé ne fut pas-là long-tems ſans devenir pere à ſon tour. Il fit part de cette nouvelle à Sa Majeſté, & Sa Majeſté fit publier en conſéquence le *chang-yu* ſuivant.

« J'avois eu quelque ſujet d'être mécontent de mon arriere-
» petit-fils, & je l'avois puni en lui ôtant tous ſes titres, &
» en l'envoyant à la ſépulture de ſon pere pour s'y occu-
» per des devoirs de la piété filiale, & ſe diſpoſer, par de
» ſérieuſes réflexions, à tenir déſormais une conduite qui
» fût à l'abri de tout reproche. J'ai tout lieu de croire qu'il
» s'eſt rendu tel que je le ſouhaite ». Je le rappelle auprès
» de moi. Ce n'eſt pas aſſez. *Il m'ecrit du lieu de ſa retraite*
» *qu'il vient d'avoir un fils. Je lui dois de la reconnoiſſance pour*
» *la grace que j'obtiens par ſon moyen de me voir reproduit juſ-*
» *qu'à la cinquieme génération. Je ne ſaurois m'acquitter envers*
» *lui, qu'en lui rendant tous ſes titres & tous ſes emplois*, &c. »

Nou

Nous avons eu ici l'apparition d'une comete. Elle fut vue le 20 Janvier par ceux de l'Obſervatoire impérial. Le 22 du même mois je la vis moi-même, à l'œil nud, à ſept heures du ſoir, au quinzieme ou ſeizieme degré des poiſſons, ayant ſa direction du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Elle etoit ſelon l'ordre des Signes. Elle diſparut après quinze jours.

P. S. On ignore encore quel ſera le ſort de *Ly-che-yao*; mais tout le monde s'accorde à dire que l'Empereur lui fait grace de la vie, en faveur d'*Akoui*, & parce que c'eſt une année de grace pour les vieillards.

Sa Majeſté s'occupe, depuis une quinzaine de jours, de la liſte des criminels qui ſont détenus dans les différentes priſons de l'Empire pour crime de mort. On ignore quels ſeront ceux qui mourront, juſqu'au moment de l'exécution; & ce moment eſt encore eloigné de plus de quinze jours.

La liſte des criminels, inſérée dans les Gazettes, eſt enflée cette année plus qu'elle ne l'eſt ordinairement, tant à cauſe du voyage de l'Empereur, que des circonſtances de la guerre qui vient d'être terminée. Le nombre total eſt de mille trois cens quarante-huit, parmi leſquels ſont quinze Mandarins, trente-deux qui ne ſont ni de l'ordre des Mandarins, ni de celui du Peuple, tels que les Etrangers ſimples vaſſaux, les Lamas, Bonzes, *&c.* Tous les autres ſont Chinois : cent dix de la Province du *See-tchouen*; cent cinq de celle de *Yun-nan*; cent vingt des Provinces de *Koang-toung* & *Koang-ſi*; cent quarante des Provinces du *Chen-ſi* & *Chan-ſi*, *&c.*

Fin du onzieme Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le onzième Volume d'un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 30 Mars 1786.

BÉJOT.

Le Privilege se trouve à la fin du Tome premier.

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.